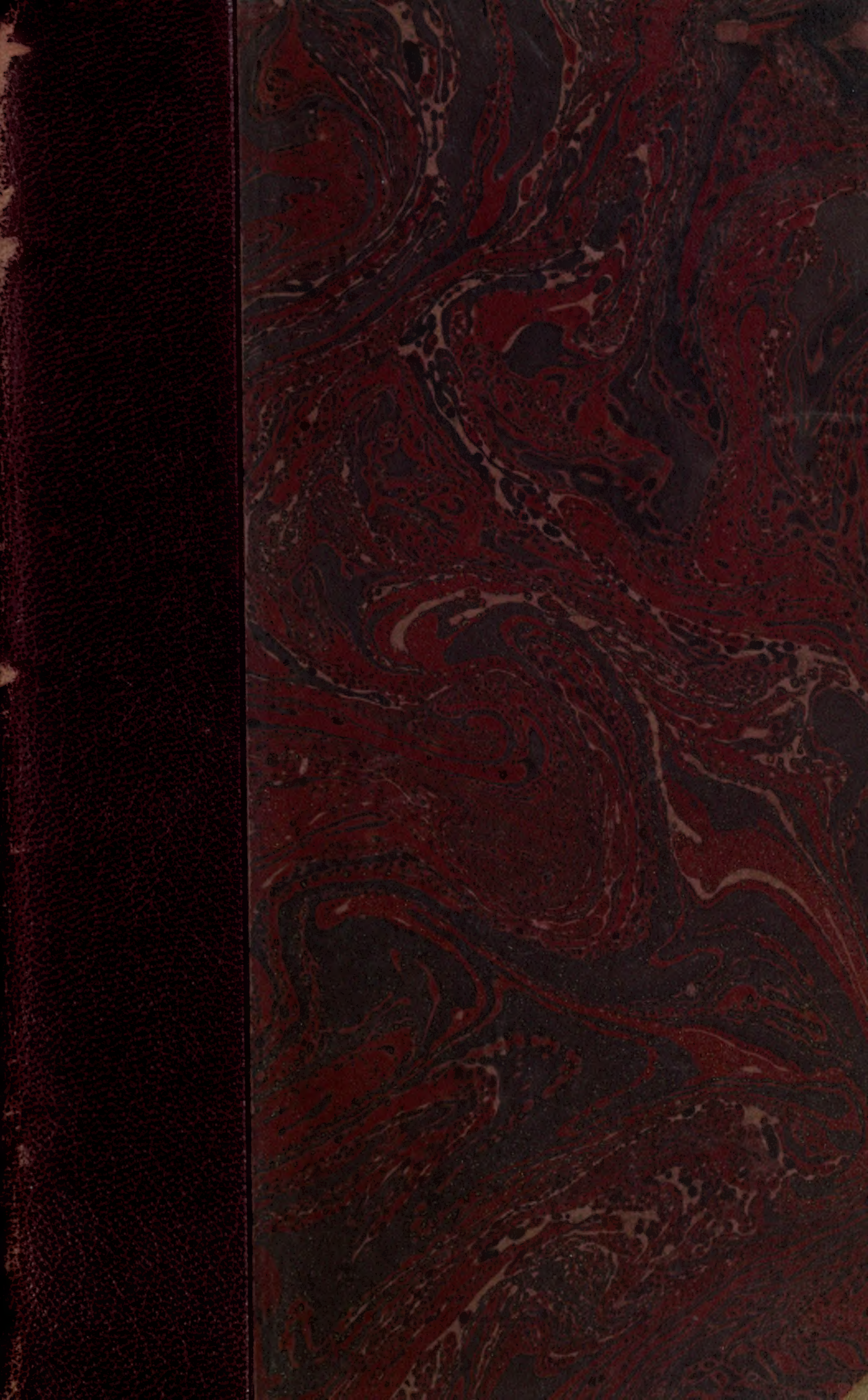
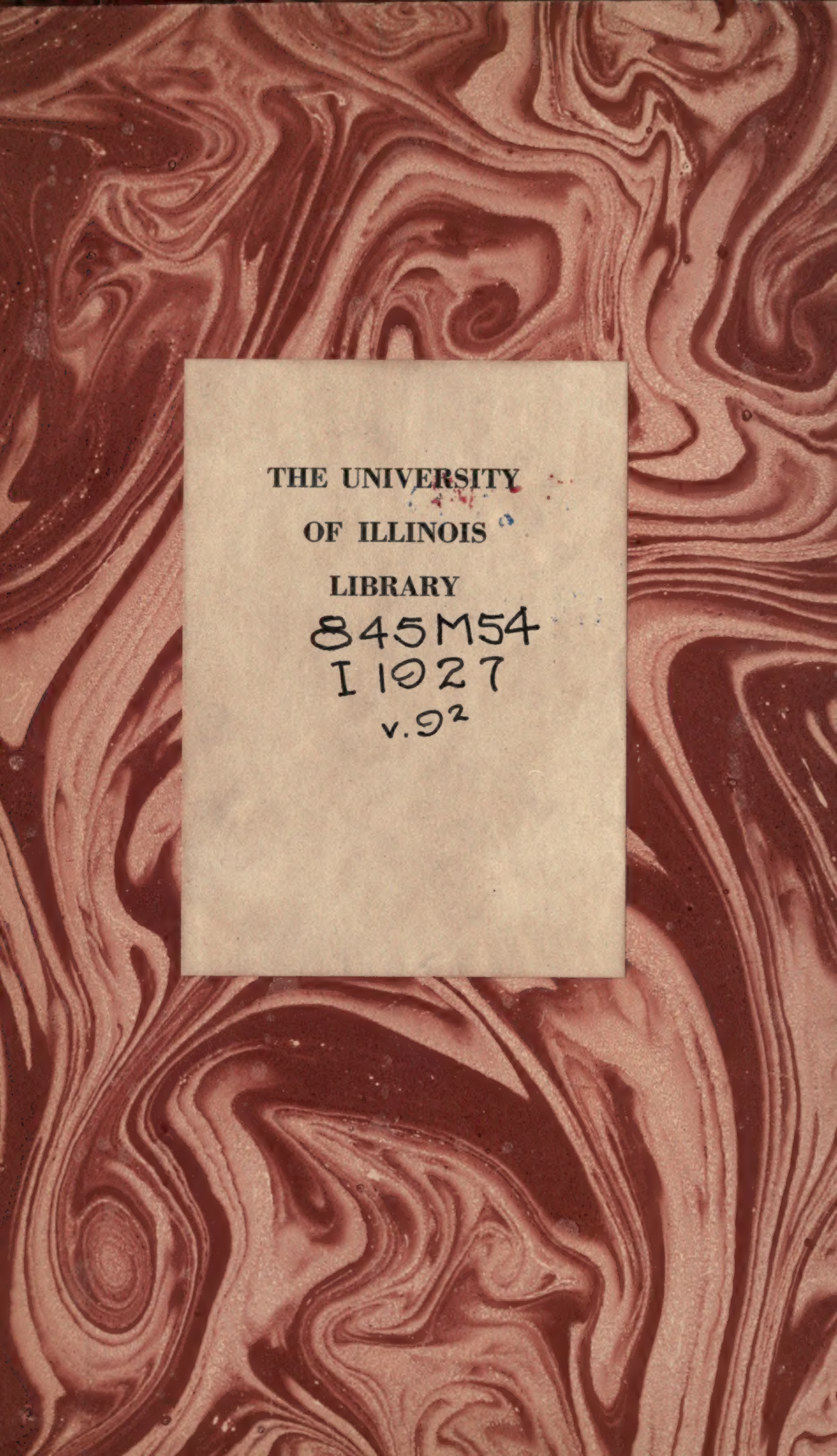
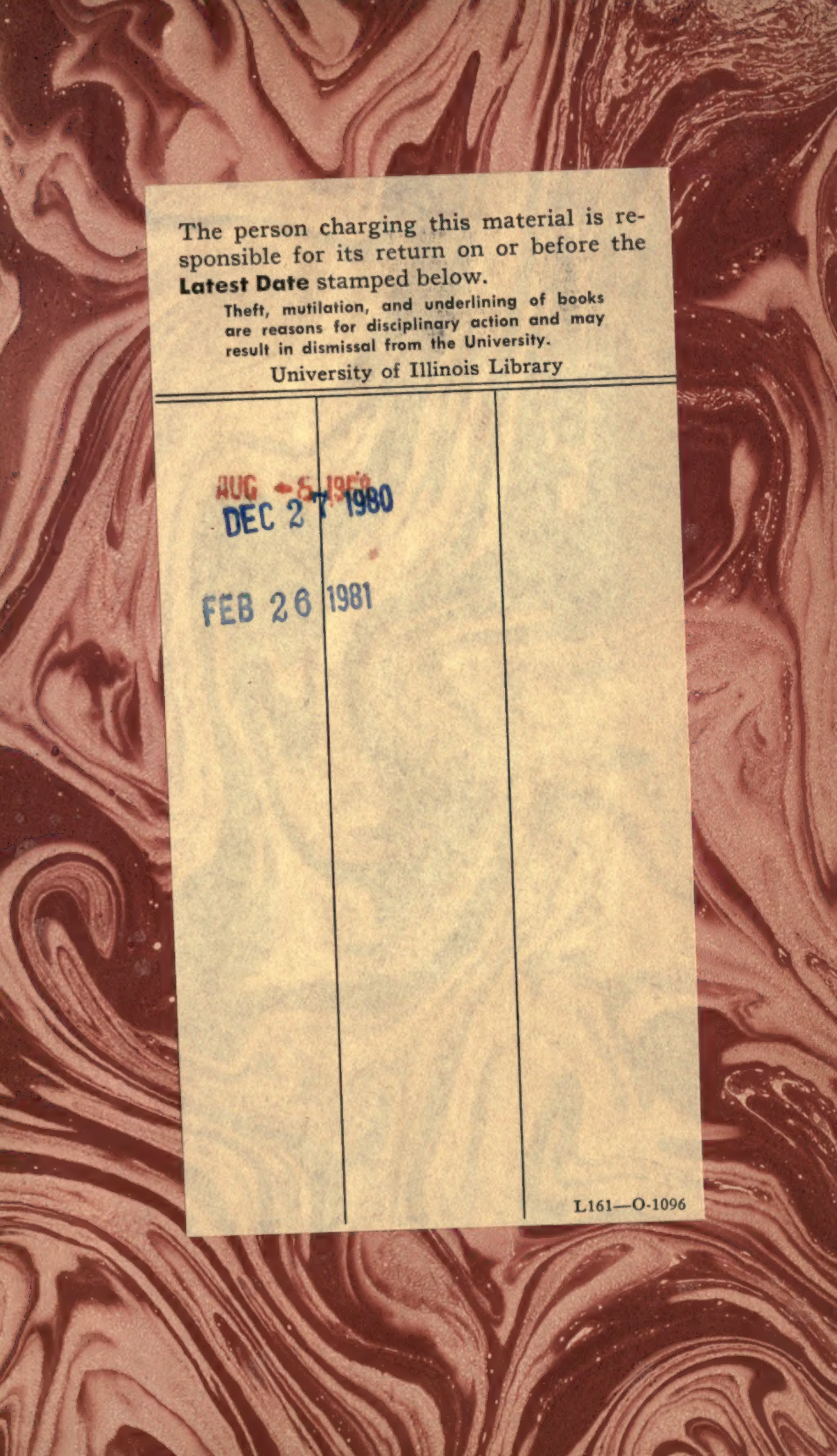



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
845M54
I1927
v.92





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE PIERRE TRAHARD
ET ÉDOUARD CHAMPION

ÉTUDES
DE
LITTÉRATURE RUSSE

TOME SECOND

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

PAR

HENRI MONGAULT

Avec quatre planches hors texte.

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VIe
1932

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

PIERRE TRAHARD ET ÉDOUARD CHAMPION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

ÉTUDES

DE

LITTÉRATURE RUSSE

TOME SECOND

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 25.

Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 26 à 125.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 126 à 1225.

Exemplaire N° 444

PROSPER MÉRIMÉE

ÉTUDES
DE
LITTÉRATURE RUSSE

TOME SECOND

NICOLAS GOGOL — IVAN TOURGUÉNIEF

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

PAR

HENRI MONGAULT

Avec quatre planches hors texte.



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, VIe
1932



NICOLAS GOGOL
d'aprés un dessin d'A. Venetsianov (1834)

NICOLAS GOGOL

NOUVELLES RUSSES

MÈRTVYIA DOUCHI (LES AMES MORTES)

REVIZOR (L'INSPECTEUR GÉNÉRAL)

Je n'ai lu de M. Gogol que les trois ouvrages dont je viens de transcrire les titres *, c'est-à-dire un recueil de nouvelles, un roman et une comédie. Je crois qu'il a encore publié des lettres *, qui ont fait sensation dans son pays, sur des sujets philosophiques et religieux. Mon incompétence en ces matières me fait moins regretter * de ne pouvoir en rendre compte. D'ailleurs, comme romancier et comme auteur dramatique, M. Gogol me paraît mériter une étude particulière, et il ne lui manque peut-être qu'une langue plus répandue pour obtenir en Europe une réputation égale à celle des meilleurs *humoristes* anglais *.

Observateur fin jusqu'à la minutie *, habile à surprendre le ridicule, hardi à l'exposer, mais enclin à l'outrer jusqu'à la bouffonnerie *, M. Gogol est avant tout un satirique plein de verve. Il est impitoyable contre les sots et les méchants, mais il n'a qu'une arme à sa disposition : c'est l'ironie ; trop acérée quelquefois contre le ridicule, elle semble, par contre, bien émoussée contre le crime, et c'est au crime qu'il s'attache trop souvent. Son comique est toujours un peu près de la farce, et sa gaieté n'est guère communicative. Si parfois il fait rire son lecteur, il lui laisse cependant au fond de l'âme un sentiment d'amertume et d'indignation : c'est que ses satires n'ont pas vengé la société, elles n'ont fait que la mettre en colère *.

Comme peintre de mœurs, M. Gogol excelle dans

les scènes familières. Il tient de Téniers et de Callot*. On croit avoir vu ses personnages et avoir vécu avec eux, car il nous fait connaître leurs manies, leurs tics, leurs moindres gestes. Celui-ci grasseye, celui-là blaise*, cet autre siffle parce qu'il a perdu une incisive*. Malheureusement, tout absorbé par cette étude minutieuse des détails, M. Gogol néglige un peu trop de les rattacher à une action suivie. A vrai dire, il n'y a pas de plan dans ses ouvrages, et, chose étrange dans un écrivain qui se pique de naturel, il ne se préoccupe nullement de la vraisemblance dans la composition générale*. Les scènes les plus finement traitées s'enchaînent mal; elles commencent, elles se terminent brusquement* ; maintes fois l'extrême insouciance de l'auteur pour la composition détruit comme à plaisir l'illusion produite par la vérité des descriptions et le naturel du dialogue.

Le maître immortel de cette école de narrateurs décousus, mais ingénieux et attachants, dans laquelle M. Gogol a droit à un rang distingué, c'est Rabelais, qu'on ne saurait trop admirer ni trop étudier ; mais l'imiter aujourd'hui, c'est, je crois, chose difficile et, de plus, dangereuse. Malgré les grâces inexprimables de sa vieille langue, on ne peut lire de suite vingt pages de Rabelais*. On se lasse promptement de ce bien dire, si original, si coloré, mais dont le but échappe toujours, sauf à quelques Œdipes comme Le Duchat ou Éloi Johanneau*. De même que les yeux se fatiguent à observer des animalcules au microscope, l'esprit se

fatigue à la lecture de ces pages brillantes, où pas un mot n'est à retrancher peut-être, mais que peut-être aussi on pourrait supprimer tout entières de l'ouvrage dont elles font partie sans lui faire perdre sensiblement de son mérite. L'art de choisir parmi les innombrables traits que nous offre la nature est, après tout, bien plus difficile que celui de les observer avec attention et de les rendre avec exactitude *.

La langue russe qui est, autant que j'en puis juger, le plus riche des idiomes de l'Europe, semble faite pour exprimer les nuances les plus délicates. Douée d'une merveilleuse concision qui s'allie à la clarté, il lui suffit d'un mot pour associer plusieurs idées qui, dans une autre langue, exigeraient des phrases entières. Le français, renforcé de grec et de latin, appelant à son aide tous ses patois du Nord et du Midi *, la langue de Rabelais enfin, peut seule * donner une idée de cette souplesse et de cette énergie *. On conçoit qu'un si admirable instrument exerce une influence considérable sur le talent d'un écrivain qui se sent habile à le manier. Il se complaît nécessairement dans le pittoresque de ses expressions, de même qu'un dessinateur qui a de la main et un vieux crayon de Brookman s'applique involontairement à tracer des contours d'une exquise finesse. Rien de mieux sans doute ; mais il y a peu de choses qui n'aient leur mauvais côté. Le précieux du faire est un mérite considérable, s'il est réservé aux parties capitales d'une composition. Qu'il soit uniformément prodigué à tous les accessoires, il répandra, je le crains, un peu de monotonie sur l'ensemble *.

J'ai dit que la satire était, à mon avis, le caractère particulier du talent de M. Gogol *. Il ne voit en beau ni les choses ni les hommes, cela ne veut pas dire qu'il soit un observateur infidèle * ; mais ses études de mœurs dénotent une certaine préférence pour le laid et le triste *. Sans doute ces deux fâcheux éléments n'existent que trop dans la nature, et c'est précisément parce qu'ils se rencontrent si souvent qu'il ne faudrait pas s'appliquer à leur recherche avec une insatiable curiosité *. On se ferait une idée terrible de la Russie, de la *sainte Russie*, comme disent ses enfants, si on ne la jugeait que par les tableaux qu'en a tracés M. Gogol *. Il ne nous y montre guère que des imbéciles, quand il ne nous offre pas des coquins à pendre. C'est, on le sait, le défaut des satiriques de ne voir partout que le gibier qu'ils chassent, et il est prudent de ne pas les croire sur parole. Aristophane a beau employer son admirable génie à noircir ses compatriotes, il ne nous empêchera pas * d'aimer l'Athènes de Périclès.

C'est en province que M. Gogol choisit d'ordinaire ses personnages, imitant en cela M. de Balzac, dont les ouvrages ont pu n'être pas sans influence sur son talent *. La facilité moderne des communications en Europe a donné aux classes élevées de tous les pays, et même aux habitants des grandes capitales, des manières de convention, adoptées par l'usage, comme le frac et le chapeau rond. Cherchez aujourd'hui dans la classe moyenne et loin des grandes villes des mœurs nationales et des originaux. En province, on a encore des

habitudes primitives et des préjugés, chose qui devient plus rare de jour en jour. Les gentilshommes campagnards, qui ne font qu'une fois dans leur vie le voyage de Saint-Pétersbourg, qui, vivant toute l'année dans leurs terres, mangent beaucoup, lisent peu et ne pensent guère, tels sont les types que M. Gogol affectionne, ou plutôt qu'il poursuit de ses railleries et de ses sarcasmes. On lui reproche, m'a-t-on dit, certain patriotisme provincial. Petit-Russien, il aurait je ne sais quelle prédilection pour la Petite-Russie au préjudice du reste de l'empire *. Pour moi, je le trouve assez impartial ou même trop général dans ses critiques, trop sévère pour tout ce qui devient le sujet de ses observations. Pouchkine fut accusé, fort à tort, à mon avis, de scepticisme, d'immoralité et de satanisme ; pourtant il a découvert dans un vieux manoir sa délicieuse *Tatiana* * : on regrette que M. Gogol n'ait pas eu un bonheur semblable *.

Je ne connais point les dates des différents ouvrages de M. Gogol, mais je serais porté à croire que ses nouvelles ont été publiées les premières. Il me semble y voir une certaine incertitude dans la manière de l'auteur, qui cherche, en tâtonnant un peu, le genre où l'appelle le caractère de son talent, qu'il ne connaît pas encore *. Roman historique inspiré par la lecture de Walter Scott *, légende fantastique *, étude psychologique *, tableau de mœurs, sentimental et grotesque à la fois *, ce recueil, qui, grâce à une traduction de M. Viardot, a déjà reçu un accueil flatteur du public français, con-

tient comme un abrégé de tous les essais de l'auteur. Si ma conjecture est juste, il a dû se demander pendant quelque temps s'il prendrait pour modèle Sterne, Walter Scott, Chamisso ou Hoffmann *. Il a mieux fait plus tard, en suivant la route qu'il s'est frayée lui-même.

Tarass Boulba est la première nouvelle de ce recueil et la plus longue, car elle occupe à elle seule les deux tiers du volume * : c'est un tableau animé et, autant que je puis le croire, exact, des mœurs des Zaporogues, ce peuple singulier auquel Voltaire a consacré quelques lignes dans son *Histoire de Charles XII* *. Au xvie et au xviie siècle, les Zaporogues ont joué un grand rôle dans les annales de la Russie et de la Pologne ; ils formaient alors une république de soldats ou plutôt de flibustiers, établis dans les îles du Dnieper *, nominalement sujets, tantôt des grands-ducs de Moscovie, quelquefois même de la Porte ottomane *. Dans le fond, bandits très indépendants, ils étendaient leurs ravages avec une grande impartialité sur tous leurs voisins. Dans leurs villes, espèces de campements de nomades, ils ne souffraient pas de femmes : c'était là que les cosaques amoureux de la gloire allaient se former et apprendre le métier de partisan. L'égalité la plus parfaite régnait dans la horde tant qu'elle était en repos dans ses marécages du Dnieper *. Alors les chefs ou *atamans* ne parlaient à leurs administrés que le bonnet à la main. Dans une expédition, au contraire, leur pouvoir était illimité, et la désobéissance au capitaine de

campagne (*ataman kotchevoï*) était considérée comme le plus grand des crimes. Nos flibustiers du XVIIe siècle ont bien des traits de ressemblance avec les Zaporogues, et l'histoire des uns et des autres conserve le souvenir de prodiges d'audace et de cruautés horribles. *Tarass Boulba* est un de ces héros avec lesquels, comme dit l'étudiant de Schiller *, les relations sont possibles quand on tient à la main un fusil bien chargé. Je suis de ceux qui goûtent fort les bandits, non que j'aime à les rencontrer sur mon chemin ; mais, malgré moi, l'énergie de ces hommes en lutte contre la société tout entière m'arrache une admiration dont j'ai honte *. J'ai lu autrefois avec ravissement la vie de Morgan, de l'Olonnais et de Mombars l'exterminateur *, et je ne m'ennuierais pas aujourd'hui à la relire. Pourtant il y a bandits et bandits. Je trouve que la gloire de ces messieurs gagne singulièrement à être de fraîche date. Les bandits véritables font toujours tort à ceux du mélodrame, et le dernier pendu efface immanquablement la renommée de ses devanciers. Aujourd'hui ni Mombars ni Tarass Boulba ne peuvent exciter autant d'intérêt que ce Mussoni qui soutenait un siège en règle * dans un trou de loup contre cent cinquante hommes, et qu'il fallait attaquer avec la sape et la mine. M. Gogol a fait de ses Zaporogues des portraits d'un coloris brillant qui plaît par son étrangeté même ; mais il est trop évident parfois qu'il ne les a pas copiés d'après nature. En outre, ces peintures de mœurs s'encadrent dans une fable si triviale et si romanesque, qu'on

regrette fort de les voir si mal placées : la plus prosaïque légende vaudrait mieux que ces scènes de mélodrame où s'accumulent les incidents les plus lugubres, famine, supplices, etc. Au résumé, on sent que l'auteur se trouve sur un mauvais terrain ; son allure est embarrassée, et son style toujours ironique rend encore plus pénible la lecture de ces récits lamentables*.

Cette manière, qui, à mon avis, est un véritable contresens* dans quelques parties de *Tarass Boulba*, est bien mieux à sa place dans le *Vyi ou le roi des Gnomes*, histoire de sorcellerie qui amuse et effraye. Le grotesque et le merveilleux s'unissent sans difficulté. Connaissant à fond la poétique du genre, l'auteur, en décrivant les mœurs sauvages et étranges des cosaques du vieux temps* avec sa précision et son exactitude ordinaires, a préparé habilement la diablerie. On sait la recette d'un bon conte fantastique : commencez par des portraits bien arrêtés de personnages bizarres, mais possibles, et donnez à leurs traits la réalité la plus minutieuse. Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible, et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde réel est loin derrière lui. Je me garderai bien d'analyser *le Roi des Gnomes ;* voici le vrai moment de le lire, à la campagne, au coin du feu, par une nuit changeante d'automne*. Après le dénouement*, il faudra une certaine résolution pour gagner sa chambre à travers de longs corridors, lorsque le vent et la pluie ébranlent les croisées. Maintenant que le fantastique allemand est un

peu usé *, le fantastique cosaque aura des charmes tout nouveaux, et d'abord le mérite de ne ressembler à rien. Ce n'est pas un médiocre éloge, je pense.

L'*Histoire d'un Fou* * est tout à la fois une satire contre la société, un conte sentimental et une étude médico-légale sur les phénomèmes que présente une tête humaine qui se détraque. Je crois l'étude bien faite et fort graphiquement dépeinte, comme dirait M. Diafoirus *, mais je n'aime pas le genre : la folie est un de ces malheurs qui touchent, mais qui dégoûtent. Sans doute, en introduisant un fou dans son roman, un auteur est sûr de produire de l'effet. Il fait vibrer une corde toujours sensible ; mais le moyen est vulgaire, et le talent de M. Gogol n'est pas de ceux qui ont besoin de recourir à ces trivialités. Il faut laisser les fous aux commençants, avec les chiens, personnages d'un effet aussi irrésistible : le beau mérite d'arracher des larmes à votre lecteur si vous cassez la patte à un caniche ! Homère, à mon avis, n'est excusable de nous avoir fait pleurer à la reconnaissance du chien d'Argus et d'Ulysse que parce qu'il fut le premier, je pense, à découvrir les ressources qu'offre la race canine à un auteur à bout d'expédients *.

J'ai hâte d'arriver à un petit chef-d'œuvre, *le Ménage d'autrefois*. En quelques pages, M. Gogol nous raconte la vie de deux bons vieillards, mari et femme, vivant à la campagne, gens dans la tête de qui n'entre pas un grain de malice, trompés et adorés de leurs paysans, égoïstes naïfs parce qu'ils croient tout le monde heureux

comme ils le sont eux-mêmes. La femme meurt. Le mari, qui semblait ne vivre que pour faire bombance, languit et meurt quelques mois après sa femme. On découvre qu'il y avait un cœur dans cette masse de chair. On rit et l'on pleure en lisant cette charmante nouvelle, où l'art du narrateur se déguise sous la simplicité du récit : tout y est vrai, naturel ; il n'y a pas un détail qui ne soit charmant * et qui ne contribue à l'effet général.

Les Ames mortes (*Mèrtvyia doûchi*), tel est le titre d'un roman de M. Gogol qui a obtenu un grand succès en Russie, et qui offre, dit-on, une peinture très fidèle des mœurs de la province en ce pays *. Il est nécessaire d'expliquer ce qu'il faut entendre par *âmes mortes*, et l'explication sera un peu longue. En Russie, on estime d'ordinaire la fortune d'un propriétaire par le nombre de paysans qu'il possède. On les appelle *des âmes*, et ce mot s'applique en général aux mâles seulement, peut-être par un souvenir des façons peu galantes des Tartares, anciens conquérants de la Russie *. Vous entendrez dire : M. un tel a mille *âmes* ; mademoiselle A... apporte en mariage six mille *âmes* à M. B... Lisez six mille paysans, *sans compter les femmes et les petits enfants*, comme dans les dénombrements de Rabelais *. Or, chaque âme paye sa contribution au trésor impérial ou plutôt c'est le propriétaire qui paye pour elle ; mais les recensements n'ayant lieu qu'à des intervalles assez éloignés, la contribution du propriétaire demeure fixe jusqu'à ce qu'une nouvelle opération de recensement ait constaté chez lui augmentation ou diminution d'âmes.

Tant pis pour ceux qui ont perdu des paysans par maladie ou autrement ; tant mieux pour celui qui a des paysannes fécondes. L'un paye pour ses *âmes mortes*, l'autre ne paye pas pour ses âmes vivantes.

Maintenant qu'on sait ce que c'est que des *âmes mortes*, et ce qu'il en coûte à les posséder, je commence l'analyse du roman de M. Gogol *. Il l'intitule poème ; ce titre est une espèce d'énigme *, le roman en est une autre, dont le mot ne se trouve qu'à la fin de l'ouvrage *. Un M. Tchitchikof, ni jeune ni vieux, ni gras ni maigre, ni laid ni beau, fort doué de qualités négatives, arrive dans une grande ville de province où le désœuvrement général fait accueillir les étrangers avec le plus aimable empressement. Il fait sa visite aux autorités, aux notables ; il est fort poli, de l'avis de tout le monde ; il joue au whist et perd noblement au besoin. Il n'en faut pas davantage pour qu'il soit invité et recherché partout. Il ne se targue ni de son rang ni de sa fortune, mais on devine qu'il a été fonctionnaire public et qu'il a un capital dont il voudrait faire emploi. Tous les gentilshommes campagnards qui le rencontrent à la ville veulent le recevoir dans leurs châteaux. Assuré déjà de l'estime générale, il se met en route et fait sa tournée de dîners. Partout, entre la poire et le fromage, au moment où la confiance et l'intimité viennent d'être scellées par quelques verres de vin de Champagne *, il hasarde d'une voix timide cette question : N'y a-t-il pas eu une épidémie de vos côtés dernièrement ? N'avez-vous pas perdu un certain nombre d'âmes ? — Hélas !

oui. J'en ai perdu tant, pour lesquelles j'ai à payer fort cher. — Eh bien ! reprend notre homme en baissant la voix, voudriez-vous me les vendre ?

Grande surprise, comme cela peut se croire ; mais le marché se fait. Le gentilhomme vaniteux * donne gratis ses âmes mortes de l'air dont il ferait un cadeau. — L'avare en débat le prix avec acharnement. — Le joueur veut les jouer au lansquenet. Chaque propriétaire d'âmes est un original dont M. Gogol, selon son usage, nous donne un daguerréotype fidèle.

Après tous ces dîners, Tchitchikof se trouve possesseur d'un millier d'âmes * pour lesquelles il se fait donner quittance et paye les droits d'enregistrement, comme si elles étaient vivantes. Il a déclaré qu'il allait les établir dans un gouvernement éloigné que l'on colonise. A ce sujet, grands débats dans la ville entre les amis de Tchitchikof. Les uns, craignant que les paysans ne s'échappent ou ne se révoltent en route, offrent au propriétaire de lui donner une escorte. D'autres disputent à perte de vue sur les influences qu'exercera le changement de climat sur la colonie projetée. — Le Russe s'accommode de tous les climats, dit un des notables. — Non, il lui faut des rivières, répond un autre. — La colonie réussira. — Elle ne réussira pas.

Cependant la considération dont jouit Tchitchikof s'est fort augmentée. Un homme qui, dans une semaine, achète mille âmes doit être un bon parti. Déjà les demoiselles à marier se tiennent droites quand il passe, les mamans lui font des avances. On lui trouve de l'es-

prit et un grand air. Il va jeter le mouchoir, lorsque, dans un bal, un maudit étourdi à moitié ivre * lui demande tout haut pourquoi il achète des *âmes mortes*. Ce mot se répand dans le salon. Personne ne s'explique trop ce qu'il peut y avoir de mal à cela, mais tout le monde est scandalisé. Tchitchikof, dont l'assurance et la popularité ont disparu tout d'un coup, s'esquive, et le roman finit. Je me trompe, l'auteur, dans un dernier chapitre, nous dit le mot de l'énigme. On pourrait croire qu'il s'agit d'un mariage. Nullement, ou, si l'aventurier a jeté son dévolu sur une héritière, ce n'est que pour faire d'une pierre deux coups. Son plan est moins poétique ; mais ici il faut encore une explication pour les lecteurs français.

Il existe en Russie une institution établie par le gouvernement qu'on nomme *conseil de tutelle*, et qui, pour éviter aux propriétaires endettés le danger d'avoir affaire aux usuriers, leur avance des fonds sur la justification de leurs titres de propriété, à raison de deux cents roubles par paysan. C'est une espèce de mont-de-piété où l'on prête sur dépôt d'âmes. Pourvu de titres établissant qu'il possède un millier de paysans, Tchitchikof pourra soutirer au conseil de tutelle deux cent mille roubles avec lesquels il fera bien de voyager dans l'Europe occidentale, de peur que la justice ne l'envoie du côté opposé.

Il fut un temps où les romans picaresques ont été à la mode en France comme ils l'ont été en Espagne. Cette mode était contemporaine de la galanterie raffinée et des préjugés chevaleresques ; alors, entre les

coquins créés par les romanciers et les nobles personnages qui lisaient leurs prouesses, il y avait un tel abîme que la peinture de ces mœurs de bohémiens pouvait offrir l'intérêt d'un voyage dans un monde inconnu. Aujourd'hui, malheureusement, après tant de révolutions qui ont décomposé et recomposé la société, il n'y a personne, du moins dans notre pauvre pays, qui ne soit blasé sur les coquins et qui n'ait le regret d'en avoir trop vu et connu. Les gentillesses des escrocs ont perdu beaucoup de leur mérite ; d'ailleurs il en est d'eux comme des bandits : la *Gazette des Tribunaux* a trop d'avantages sur les romanciers. Outre ce que le sujet a de repoussant, le roman de M. Gogol a le défaut capital de pécher fortement contre la vraisemblance*. On me dira, je le sais, que l'auteur n'a pas inventé son Tchitchikof, qu'il s'est fait en Russie des spéculations sur les *âmes mortes*, il y a peu d'années, avec tant de succès, que des mesures législatives ont été prises pour éviter le renouvellement de pareille friponnerie*; mais ce n'est pas la spéculation elle-même qui me paraît invraisemblable, c'est la façon dont elle est conduite. Un marché de cette espèce n'a jamais pu avoir lieu qu'entre filous, et M. Gogol le rend impossible en mettant son héros en rapport avec des provinciaux niais seulement. Quelle opinion peut-on avoir d'un homme qui demande à acheter des âmes mortes ? Qu'il est fou, ou bien qu'il médite une escroquerie. On a beau être provincial, on ne peut qu'hésiter entre les deux opinions, et, pour conclure le marché, il faut de toute nécessité être un coquin*.

Au reste, à part ce défaut de la donnée générale, les détails de mœurs et les portraits sont tracés de main de maître. C'est une espèce de tour de force que d'avoir tiré tant de scènes si différentes et si plaisamment nuancées d'une situation qui demeure toujours la même. Pour que le lecteur puisse apprécier la manière de M. Gogol, je prend au hasard un chapitre des *Ames mortes* et j'en traduis quelques pages.

Tchitchikof, surpris la nuit par un orage, égaré par son cocher ivre *, est forcé de demander l'hospitalité dans une maison appartenant à une vieille dame veuve nommée Korobotchka, qui fait valoir elle-même et qui ne s'entend pas mal aux affaires. Malgré l'heure avancée, il est bien reçu ; on lui fait un lit haut comme une montagne dans la meilleure pièce de la maison. Mme Korobotchka, en lui souhaitant le bonsoir, lui demande s'il n'est pas dans l'habitude de se faire frotter la plante des pieds par une servante pour s'endormir. — Défunt mon mari, dit-elle, ne pouvait fermer l'œil sans cela.

Je passe la description du lit, de la chambre, du déjeuner qu'on apporte le lendemain matin. M. Gogol a mesuré la glace ; il dit la grandeur et le sujet des estampes, la couleur du papier de tenture. J'arrive tout de suite à la discussion entre l'aventurier et son hôtesse au sujet des âmes mortes.

« — Vous avez là une jolie propriété, petite mère [1]. Combien de paysans ?

1. *Matouchka, batiouchka*, petite mère, petit père, façons de parler un peu familières, mais très usitées *.

« — De paysans, mon petit père ? dans les environs de quatre-vingts : mais, mon Dieu ! que les temps sont durs ! L'année dernière, nous avons eu une récolte si mauvaise ! que le bon Dieu ait pitié de nous !

« — Pourtant vos hommes ont l'air de gaillards solides, les chaumières ont bonne façon... Mais permettez-moi de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ?... Je suis si distrait ! Arrivé au milieu de la nuit...

« — Madame Korobotchka. Feu mon mari était secrétaire de collège.

« — Très humble serviteur. Et votre nom et celui de monsieur votre père[1] ?

« — Nastasie Petrovna.

« — Nastasie Petrovna ; beau nom ! Moi, j'ai une tante, sœur de ma mère, qui s'appelle Nastasie Petrovna.

« — Et vous, monsieur ? vous êtes bien... comme cela... assesseur ?

« — Non, ma petite mère, répondit Tchitchikof en souriant. Je ne suis pas assesseur ; nous voyageons pour nos petites affaires.

« — Ah ! alors vous venez pour des achats ? Oh !

1. On ne dit guère en Russie monsieur ou madame. L'usage est, en parlant à quelqu'un, de l'appeler par son nom de baptême, suivi du nom de baptême de son père, dont on fait un adjectif en ajoutant *vitch* pour les hommes, *vna* pour les femmes. Anastasia Petrovna, Anastasie, fille de Pierre. Le terminatif *vitch* s'applique à un gentilhomme ; *of*, *ef*, après un nom de baptême, est un indice de roture. *Alexei Alexeivitch*, Alexis, fils d'Alexis, est un nom noble, *Alexei Alexeief* un nom de paysan.

que je suis fâchée d'avoir vendu mon miel à des marchands, et si bon marché encore ! Je suis sûre qu'avec vous, nous nous serions bien arrangés.

« — Non pas. Je ne fais pas dans les miels.

« — Dans quoi donc ? Les chanvres peut-être. Ma foi, je n'en ai pas gros à cette heure. Un demi-poud en tout.

« — Non, petite maman ; je suis dans une autre partie. Dites-moi donc, il est bien mort du monde chez vous ?

« — Hélas ! mon petit père, dix-huit hommes, dit la vieille dame en soupirant. Et de si braves gens ! Tous gens de métier. C'est vrai qu'il m'est venu des enfants. Mais qu'est-ce que cela fait ?... On vous fait un compte *... l'assesseur arrive. Faut payer, qu'il dit ; oui ; payer pour les âmes. Un homme vous meurt. Bon, vous payez toujours comme s'il était vivant. Tenez, pas plus tard que la semaine passée, voilà mon maréchal qui se brûle. Un garçon si habile, et qui entendait la serrurerie encore !

« — Vous avez eu un incendie ?

« — Le bon Dieu nous en préserve ! Un incendie ! c'est encore pire. Il s'est brûlé, mon cher papa. C'est en dedans de lui, je ne sais quoi qui s'est allumé. Il buvait toujours. Il est sorti de lui comme une petite flamme bleue... Et il se consumait... se consumait *... Il noircissait comme un charbon... Un maréchal qui était si habile ! Et maintenant comment sortir de chez moi ?... Comment faire pour ferrer les chevaux ?

« — Que voulez-vous, ma petite mère ? dit Tchitchikof en soupirant. C'est la volonté de Dieu ! Il n'y a rien à dire contre la sagesse de la Providence... Dites donc, Nastasie Petrovna, si vous me les cédiez ?

« — Quoi donc, papa ?

« — Ceux-là qui sont morts.

« — Et comment vous les céder ?

« — Rien de plus simple. Vendez-les-moi, si vous voulez ; je vous en donnerai de l'argent.

« — Comment ? que me dites-vous là ? Est-ce que par hasard vous voudriez les déterrer ? »

Tchitchikof s'aperçut que la vieille dame était lente à comprendre, et qu'il fallait lui mettre les points sur les *i*. En quelques mots, il lui expliqua que le marché qu'il voulait faire avec elle n'aurait lieu que sur le papier, et que les paysans seraient censés bien vivants.

« — Eh bien alors, qu'en veux-tu donc faire ? lui demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

« — Oh ! cela me regarde.

« — Mais puisqu'ils sont morts !

« — Et qui est-ce qui vous dit qu'ils sont vivants ? C'est un malheur pour vous qu'ils soient morts, n'est-ce pas ? Vous payez l'impôt pour eux. Eh bien ! moi, je vous débarrasse du tracas et des frais... Comprenez-vous ? Non seulement je vous en débarrasse, mais je vous donne par-dessus le marché quinze roubles. Est-ce clair cela ?

« — Je.... ne... sais... pas... trop, dit la vieille dame, s'arrêtant pour réfléchir. Je n'ai pas encore vendu de morts, et...

« — En effet, ce serait drôle si vous en aviez déjà vendu. Croyez-vous donc qu'il y ait à cela grand profit ?

« — Quant à cela, je ne saurais dire... Profit... je ne sais pas trop... Ce qui fait l'embarras, c'est qu'ils sont morts.

« Elle a la tête dure, se dit Tchitchikof. — Écoutez-moi, petite maman. Faites bien attention. Vous payez comme s'ils étaient vivants... vous vous ruinez...

« — A qui dites-vous cela, mon petit père ! Il y a trois semaines qu'il m'a fallu trouver cent cinquante roubles et graisser la patte à l'assesseur encore.

« — Alors, ma bonne amie, figurez-vous bien que vous n'aurez plus à graisser la patte à l'assesseur, attendu que c'est moi qui payerai pour eux. Moi, pas vous. Je me charge de tout. A telles enseignes que nous allons faire le contrat, et vous aurez l'argent. Comprenez-vous maintenant ? »

La vieille dame réfléchit. L'affaire semblait bien avoir son côté avantageux, mais l'étrangeté du marché l'inquiétait aussi. Et puis elle se demanda si elle ne risquait pas d'être attrapée par ce singulier chaland tombé chez elle au beau milieu de la nuit, circonstance aggravante.

« — Eh bien, petite maman, demanda Tchitchikof, est-ce une affaire conclue ?

« — En vérité, mon cher monsieur, c'est que je n'ai pas encore eu l'occasion de vendre des défunts. Pour des vivants, c'est autre chose. Tenez, il n'y a pas trois

ans, j'ai vendu à M. Protopof * deux filles à cent roubles la pièce, et il m'a bien remercié, car c'étaient des travailleuses. Elles savaient tisser tout elles-mêmes jusqu'à des serviettes.

« — Bien, bien; mais nous ne parlons pas des vivants. Le Bon Dieu soit avec eux ! C'est des morts que je vous demande.

« — J'entends bien ; mais... j'ai peur que cela ne me fasse du tort... des fois, il se pourrait bien, petit papa, que tu veuilles me mettre dedans... Cela vaut plus, d'abord.

« — Encore une fois, mon enfant, écoutez-moi bien. Ah ! comme vous êtes ! Qu'est-ce que cela peut valoir ? Réfléchissez bien. C'est de la poussière, comprenez-vous, rien que de la poussière. Vous ramassez tous les brimborions inutiles... Une loque par exemple *. Bon, mais une loque a sa valeur. On achète des loques pour les fabriques de papier; mais cela, à quoi cela sert-il? Hein? dites-le-moi.

« — Oui, c'est bien vrai...; ça ne sert pas... C'est là ce qui me retient. S'ils n'étaient pas morts, je dirais.

« Oh! quelle tête de bois de chêne, pensa Tchitchikof, prêt à perdre patience. Maudite vieille, qui me fait suer ! — Et cependant il tirait son mouchoir pour essuyer les gouttes d'eau qui s'amassaient sur son front. D'ailleurs, la colère n'avançait rien. Quand une personne entêtée, fût-ce un grave fonctionnaire public, s'est chaussé quelque chose dans l'esprit, c'est en vain

qu'on lui présente des arguments plus clairs que le jour; tout rebondit sur lui comme une balle sur un mur. Après s'être essuyé, Tchitchikof voulut tenter de la ramener sur la voie par un autre chemin : — Voyons, ma chère enfant, lui dit-il, ou bien vous ne voulez pas me comprendre, ou bien vous parlez pour perdre le temps... Je vous donne de l'argent, quinze roubles en assignations. Comprenez-vous ? C'est de l'argent. Vous savez que cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval ? Faites-moi le plaisir de me dire ce que vous avez vendu votre miel ?

« — Douze roubles le poud.

« — Comment ! vous n'avez pas de conscience, la petite mère ! Douze roubles ! mais cela ne se peut pas !

« — Mon Dieu si ! tout autant.

« — Eh bien ! soit, va pour douze roubles le poud de miel ; mais faites bien attention : vous avez été près d'un an à le récolter, ce miel ; vous avez eu de la peine, de la fatigue, du tracas. Vos mouches se sont envolées, elles sont mortes ; il a fallu les nourrir tout l'hiver dans le cellier, tandis que des âmes mortes, ce ne sont pas des choses de ce monde. Cela ne vous donne pas d'embarras ; c'est le bon Dieu qui a tout fait pour qu'elles aient quitté ce monde, au grand dommage de votre raison. D'un côté, vous gagnez douze roubles avec bien du mal ; d'un autre côté, vous empochez gratis, non pas douze roubles, mais quinze ; pas en argent, mais en assignations bleues *. — Après cette vigoureuse argumentation, Tchitchikof ne doutait pas que la vieille dame ne se rendît enfin.

« — Mon Dieu ! répondit-elle, une pauvre veuve comme moi, qui n'entend rien aux affaires, que voulez-vous qu'elle vous dise ?... Je crois qu'il vaut mieux que j'attende qu'il vienne d'autres marchands : alors je verrai bien le prix que cela vaut.

« — Allons donc, la mère ? est-ce que vous songez à ce que vous dites ? Qui diable voudrait vous acheter cela ? Que voulez-vous qu'on en fasse ?

« — Mon Dieu ! dans un ménage... des fois... tout peut servir, répondit madame Korobotchka ; puis elle s'arrêta bouche béante, le regardant d'un air effaré et cherchant à savoir ce qu'il avait en tête.

« — Des morts dans un ménage ! ou diable allez-vous ? Cela vous sert peut-être à effrayer les moineaux la nuit dans votre potager ?

« — Ah ! sainte mère de Dieu ? Quels vilains mots dites-vous là ! s'écria la vieille dame en faisant le signe de la croix.

« — Oui, voyons, où voulez-vous les mettre ?... Au reste, les os et les fosses, je vous les laisse ; c'est un transfert sur papier seulement que je vous demande. Allons, hein ? répondez-moi au moins, pour l'amour de Dieu. »

La vieille Korobotchka restait toute pensive, sans répondre.

« — Voyons, à quoi pensez-vous, Nastasie Petrovna ?

« — Non, je ne crois pas que nous puissions nous arranger ; j'aime mieux vous vendre du chanvre.

« — Du chanvre! je vous parle d'une affaire et vous me chantez chanvre! Gardez votre chanvre pour quand nous parlerons chanvre. Lorsque je repasserai par ici, nous nous arrangerons de votre chanvre. Allons, voyons, Nastasie Petrovna...

« — Mon Dieu! une marchandise comme cela, c'est si drôle, si singulier!... »

Ici Tchitchikof, arrivé aux dernières limites de sa patience, l'envoya à tous les diables en jetant par terre la chaise qui était auprès de lui. La vieille avait une grand peur du diable.

« — Oh! ne parle pas de celui-là! Dieu soit avec lui! s'écria-t-elle en pâlissant, il y a trois nuits que j'en ai rêvé du maudit. C'est que le soir, après la prière, je m'étais amusée à me tirer les cartes. C'est un jugement de Dieu qui l'a envoyé. Ah! qu'il était laid! et des cornes plus longues que des cornes de bœuf.

« — Je m'étonne que vous n'en voyiez pas par douzaines. Moi, par pure charité chrétienne, je me dis : Voilà une pauvre veuve qui s'extermine à faire aller sa maison... Que le diable la confonde et la patafiole!...

« — Oh! ne dis pas de mots comme cela! s'écria la vieille dame en la regardant d'un air effrayé.

« — Et l'on ne peut pas vous arracher un mot! En vérité, vous êtes comme le chien (parlant par respect)..., oui, le chien du jardinier qui est sur le foin, qui ne mange pas de foin, et qui empêche les autres d'en manger. Moi, je voulais vous acheter vos produits, parce que j'ai des fournitures du gouvernement... »

Ce petit mensonge lui était venu tout à fait à l'improviste et en passant; néanmoins le mot fit son effet. Fournitures du gouvernement, cela fit dresser les oreilles de Nastasie Petrovna, et, d'une voix presque suppliante, elle lui dit :

« — Eh ! pourquoi donc, petit père, te fâches-tu comme cela? Si j'avais su que tu avais un si mauvais caractère je ne t'aurais rien dit. Pourquoi te mettre en colère !

« — Moi ! je ne suis pas en colère. Je me soucie de cela comme d'un œuf frais *. Il n'y a pas là de quoi se fâcher.

« — Allons. Eh bien ! je te les donnerai pour quinze roubles en assignations; seulement, vois-tu, petit père, s'il s'agit, en fait de fournitures, de farine, de seigle, ou de sarrasin, ou de gruau, ou bien de salaisons, tu ne m'oublieras pas. »

J'aurais dû parler peut-être d'abord * de l'*Inspecteur général*, comédie antérieure en date aux *Ames mortes*; mais j'ai réservé ce drame pour une analyse plus détaillée, parce qu'il me semble offrir comme un résumé complet des qualités et des défauts que j'ai essayé de signaler déjà dans les autres ouvrages de M. Gogol. De même que les *Ames mortes*, l'*Inspecteur général* est une satire amère et violente déguisée sous une gaieté un peu superficielle, ou plutôt sous une rude bouffonnerie qui rappelle à certains égards la manière d'Aristophane. L'auteur, pour ne pas vivre dans une répu-

blique, ne montre pas moins d'audace et de liberté à fronder les vices de l'administration de son pays. Il la peint vénale, corrompue, tyrannique. En France, où il lui eût été sans doute impossible de trouver les types des personnages qu'il a mis en scène, la censure eût assurément défendu la représentation de cette pièce. En Russie, c'est peut-être à cause de l'exactitude même des portraits que l'auteur n'a éprouvé aucune difficulté à se faire jouer *. En effet, le gouvernement, impuissant à réformer les abus, souffrant le premier de la corruption administrative, a dû accueillir un auxiliaire aussi utile que M. Gogol. Chez nous, où les fonctionnaires publics sont entourés d'une surveillance active et vigilante, et de plus incessamment observés par un juge terrible, qui est la presse, cette comédie ne serait qu'un libelle sans portée et sans application. Si elle a été accueillie par des applaudissements en Russie, il en faut conclure, je le crains, que le tableau qu'elle présente est d'une triste réalité. Là, M. Gogol a été le vengeur des abus *. Peu importe l'arme qu'il a employée ; pourvu qu'il ait frappé fort et juste, le public a été satisfait. L'impression de cette pièce ne saurait être la même à Paris qu'à Moscou *. Le lecteur français aura quelque peine à accepter la gaieté de l'auteur, gaieté un peu triste au fond, et il s'étonnera qu'il cherche à faire rire aux dépens de coquins qu'il faudrait traduire en cour d'assises *. Le crime a beau être ridicule, c'est l'indignation qu'il excite chez tout honnête homme et je ne sais si c'est le sentiment

qu'un auteur comique doit chercher à exciter. D'un autre côté, il faut penser qu'un écrivain n'a d'autre arme que sa plume, et M. Gogol s'est trouvé dans le cas d'Aristophane bafouant Cléon sur le théâtre *. Aristophane était poète, et non tribun pour l'accuser sur la place publique. Si les spectateurs goûtent la satire, c'est à eux d'extirper les vices qu'on leur dénonce.

Les principaux fonctionnaires d'une ville de province sont réunis chez le gouverneur * (*gorodnitchii*), espèce de sous-préfet réunissant des fonctions judiciaires et administratives. Il est fort ému d'une nouvelle qu'il vient de recevoir. On lui mande de Pétersbourg qu'un inspecteur général (*revizor*), voyageant incognito, doit arriver sous peu dans la ville pour examiner la conduite des employés du gouvernement. L'avis est fait pour alarmer, car grands et petits volent à l'envi dans la ville où se passe la scène, et que M. Gogol s'est bien gardé de nommer. Le gouverneur, dont la conscience est la plus chargée, les avertit charitablement de se mettre en mesure pour qu'à son arrivée M. l'Inspecteur général trouve les choses comme le gouvernement le désire. « Vous, monsieur le directeur de l'hospice, vos malades sont sales comme des forgerons ; l'hôpital n'est pas tenu. Il faudrait aussi vous arranger pour qu'il y eût moins de malades ; autrement, on ne manquera pas de dire que c'est la faute de l'administration. » Le directeur, qui met dans sa poche l'argent de la pharmacie, répond qu'il est prêt à recevoir ce terrible inspecteur. Il a inventé un nouveau traitement. « A quoi bon, dit-

il, se creuser la tête pour faire des ordonnances de drogues qui coûtent très cher, pour le premier venu? L'homme est un être simplement organisé ; s'il meurt, il meurt; s'il guérit, il guérit. D'ailleurs notre médecin allemand a trop de peine à s'entendre avec les malades, car il ne sait pas le russe. » — Vous, monsieur le juge, continue le gouverneur, je vois avec peine que vous mettez vos oies dans la salle des Pas-Perdus *; et puis vous avez trop le goût de la chasse et vous vous laissez faire des cadeaux de chiens par les plaideurs. — Et vous-même, réplique le juge, vous vous laissez bien donner des pelisses de cinq cent roubles. — C'est bon, dit le gouverneur en colère ; mais savez-vous pourquoi vous vous laissez faire des cadeaux de chiens ? C'est parce que vous ne croyez pas en Dieu *. Vous n'allez jamais à l'église, tandis que moi je vais à la messe tous les dimanches. Quand vous vous mettez à parler de la manière dont le monde s'est fait, vous me faites dresser les cheveux sur la tête. »

Chaque fonctionnaire ayant été admonesté de la sorte, le gouverneur tire à part le directeur des postes, et lui insinue avec ménagement qu'en ouvrant avec beaucoup de délicatesse les lettres qui viennent de Pétersbourg, on pourràit peut-être savoir le jour précis où arrivera cet inspecteur tant redouté. N'y a-t-il pas des instruments pour cela ? De la terre à modeler ?... Et puis si l'on ne peut refaire le cachet, on en est quitte pour rendre la lettre décachetée. — Le directeur des postes est un homme complaisant. — Ne vous

mettez pas en peine, dit-il. Moi je décachette toutes les lettres pour voir ce qu'il y a dedans. Tenez, voulez-vous lire celle-ci, qu'un lieutenant écrit à un de ses amis pour lui faire part de ses bonnes fortunes?...

L'honnête cénacle, déjà troublé par les nouvelles de Pétersbourg, est jeté dans le plus grand effroi par un autre rapport encore plus précis. Deux de ces oisifs, fléau de toutes les villes de province, toujours aux aguets, pour découvrir un visage nouveau, viennent de faire une grande découverte. Petr * Ivanovitch Dobtchinski et Petr Ivanovitch Bobtchinski, bavards impitoyables qui se coupent la parole à chaque instant, racontent à grand'peine, et avec des détails qui n'en finissent pas, que l'inspecteur est arrivé déjà depuis plusieurs jours. — C'est un jeune homme avec un passeport de Pétersbourg pour Saratof. Il s'est arrêté à l'hôtel sans motif apparent. Il a l'air très curieux. Il a examiné tout, jusqu'à ce que nous mangions dans nos assiettes. Il ne paye rien à l'auberge ; tout en lui annonce un inspecteur général.

LE GOUVERNEUR. — Ah ! mon Dieu ! c'est fait de nous, misérables pécheurs. Et moi qui la semaine passée ai fait fouetter la femme d'un sous-officier[1]. Et les rues qui n'ont pas été balayées ! Et les cabarets en plein vent * !... Vite, vite, qu'on me donne mon chapeau neuf et mon épée... Ah ! ces maudits marchands qui m'ont

1. Une femme libre ne peut être soumise à un châtiment corporel.

dénoncé ! (*A un inspecteur de police.*) Toi, va-t'en tout de suite prendre les dizainiers... Mon Dieu quel fourreau usé ! Et ce coquin de chapelier qui le voit tout usé, et qui ne m'en apporte pas un autre ! — Ah ! scélérats de marchands... Ah ! drôles ! Je suis sûr qu'ils ont déjà leurs plaintes par écrit, et que les suppliques vont sortir de dessous les pavés *... Voyons ! qu'ils empoignent chacun une rue... La peste de la rue ! Je te dis de dire aux dizainiers qu'ils m'empoignent chacun un balai, et qu'ils nettoient comme il faut la rue qui va de l'hôtel ici. Entends-tu ? de la propreté... Ah ! écoute je te connais, toi. Tu fais le bon apôtre *, mais tu fourres des cuillers d'argent dans tes bottes. Qu'as-tu fait chez le marchand Tchermaief * ? Il t'a donné deux archines de drap pour te faire un uniforme, et tu as gardé la pièce de drap. Tu voles trop pour ta place [1].

Ce mot, d'un comique terrible, est devenu proverbe en Russie, ou le grade (*tchin*) marque à chacun sa place dans la société. Je reprends les instructions que le gouverneur donne à ses agents.

« Vous allez planter des jalons dans l'enclos près du bottier comme si on allait y faire des constructions. Des constructions, voyez-vous *, il n'y a rien qui témoigne plus de l'activité de l'administration. — Ah ! mon Dieu, moi qui oublie qu'on a jeté dans l'enclos plus de quarante tombereaux d'ordures ! La sale

1. *Ti nie po tchinou berĕch.*

ville ! — Et si l'inspecteur vous demandait : Est-on content ici ? vous répondriez : Oui, monsieur, tout le monde est content. — A ceux qui auraient du mécontentement, je me charge de leur en donner, quand il sera parti... Ah ! Seigneur, aie pitié de nous ! Si tu fais que je me tire de ses griffes, je te donnerai un cierge comme personne ne t'en a encore donné. Je ferai payer trois pouds de cire à chacun de ces coquins de marchands ! »

Quel est ce voyageur qui trouble ainsi la douce quiétude de ces dignes fonctionnaires ? L'auteur nous l'apprend au second acte, dans un assez long monologue d'un valet, moyen un peu maladroit et qui ne dénote pas une grande expérience de la scène *. Le prétendu inspecteur général est un petit employé en congé, nommé Khlestakof, assez mauvais sujet, qui ayant perdu son argent au jeu, ne sait comment sortir de l'auberge où il est descendu. Déjà l'hôte ne veut plus lui faire crédit ; il lui refuse même à manger et le menace du gouverneur. Khlestakof a essayé de dîner en marchandant de l'esturgeon salé, dont il goûte un morceau dans chaque boutique ; mais son vaste estomac ne s'arrange pas de ces palliatifs. Sa blague est vide il n'a pas même la ressource de fumer pour tromper sa faim. Après s'être emporté contre le garçon, il le cajole, et finit par obtenir la soupe et le bouilli, qu'il dévore en pestant contre la province et regrettant Saint-Pétersbourg. Tout à coup on lui annonce M. le gouverneur.

Persuadé que l'hôte a mis ses menaces à exécution, il s'imagine qu'on vient le chercher pour le conduire en prison. Cependant il ne se rendra pas sans faire grand bruit, et d'abord il commence ses plaintes :

KHLESTAKOF. — C'est une horreur de la part du maître de l'hôtel ! Il me donne du bœuf dur comme une savate... De la soupe... le diable sait de quelle lavasse on l'a faite ! J'ai été obligé de la jeter par la fenêtre... Il me fait mourir de faim... Son thé est fabuleux : il sent le poisson, non pas le thé.

LE GOUVERNEUR, *très timidement.* — J'en suis désolé, monsieur, le bœuf est cependant fort bon ici. Les bouchers sont gens de bien... Permettez moi de vous proposer un autre logement.

KHLESTAKOF. — Non pas, non pas ! Je sais bien ce que vous voulez dire avec votre logement : c'est la prison ; mais vous verrez mon passeport, je suis fonctionnaire public... Vous n'oseriez pas... je me plaindrai.

LE GOUVERNEUR, *à part.* — Hélas ! il sait tout. Comme il est en colère ! Ces maudits marchands lui auront tout dit.

KHLESTAKOF, *s'enhardissant.* — Le ministre me connaît... Je n'irai pas !... Non, parbleu ! vous ne me faites pas peur avec votre gouvernement *.

LE GOUVERNEUR. — De grâce, monsieur, ne me perdez pas ! J'ai une femme et des enfants !

KHLESTAKOF. — Je m'en moque pas mal ! Voyez la belle raison : parce qu'il a une femme et des enfants, il faut que j'aille en prison.

LE GOUVERNEUR. — Manque d'expérience de ma part, monsieur, voilà tout. Et la place rapporte si peu ! Les appointements ne paient pas le thé et le sucre. Les profits, s'il y en a, vraies misères ! de petits cadeaux pour la table, et une couple d'habits... Quant à la soi-disant femme de sous-officier qui faisait le commerce et que j'aurais fait fouetter*, c'est une calomnie ! C'est une invention de mes ennemis, qui ne respirent que ma perte.

KHLESTAKOF, *étonné*. — Je ne sais pas pourquoi vous me parlez de vos ennemis et de la femme de ce sous-officier, je ne la connais pas, je ne me soucie pas de ses affaires ; mais vous ne vous aviseriez pas apparemment de me fouetter, moi... hein ?... Je payerai plus tard... quand j'aurai de l'argent. Maintenant je n'en ai pas ; je me trouve par hasard sans un kopek.

LE GOUVERNEUR. — Si vous aviez besoin * d'argent comme de toute autre chose, veuillez disposer de moi, monsieur... Mon devoir est d'aider les voyageurs.

KHLESTAKOFF. — Vous auriez l'obligeance de m'en prêter ? ... je vous le rendrai tout de suite. Il ne me faudrait que deux cents roubles pour payer l'hôtel et retourner chez moi. Une fois chez moi, je vous renverrai aussitôt votre argent.

LE GOUVERNEUR, *lui donnant des billets*. — Mon Dieu, monsieur, je suis trop heureux de pouvoir vous les offrir. Voici deux cents roubles ; ne prenez pas la peine de les compter.

KHLESTAKOF. — Mille remerciements... Je vois que

vous êtes un galant homme. Je m'en étais toujours douté.

LE GOUVERNEUR. — Loué soit Dieu? il prend l'argent. Nous allons être bien ensemble! Au lieu de deux cents roubles, je lui en ai donné quatre cents. »

Le gouverneur invite Khlestakof à venir loger chez lui, et, en attendant qu'on transporte son bagage, à visiter quelques établissements publics. Respectant l'incognito de l'inspecteur général, il affecte de ne le traiter que comme un étranger de distinction. Au troisième acte, nous nous retrouvons dans la maison du gouverneur, dont la femme et la fille en grande toilette attendent avec une impatiente curiosité l'hôte illustre qui leur est annoncé. Il arrive, escorté de tous les employés de la ville, après un dîner magnifique que vient de lui donner le directeur de l'hospice. Khlestakof, en pointe de vin, enchanté de l'accueil qu'on lui fait et qu'il attribue à sa bonne mine, fait l'aimable avec madame la gouvernante, et, pour achever d'éblouir ces bons provinciaux, il leur parle de la vie qu'on mène à Pétersbourg et de la figure qu'il y fait. De hâblerie en hâblerie, s'échauffant par ses propres mensonges, il tranche de l'homme d'importance, et laisse entendre que rien ne se fait au ministère qu'il n'ait donné son avis. Malgré quelques exagérations qui sentent un peu la parade italienne, cette scène est la plus franchement gaie de la comédie; elle rappelle pour la verve la fameuse scène du *Henri IV* de Shakespeare, où Falstaf

raconte ses prouesses contre des voleurs habillés de bougran, qui, dans l'enthousiasme du récit, augmentent de nombre à chaque nouveau détail *.

(Un salon chez le gouverneur . KHLESTAKOF, LE GOUVERNEUR, ANNA ANDREIEVNA, femme du gouverneur, MARIA ANTONOVNA, sa fille, LES EMPLOYÉS.)

LE GOUVERNEUR. — Permettez-moi de vous présenter ma famille, ma femme et ma fille.

KHLESTAKOF. — C'est un grand bonheur pour moi, madame, d'avoir celui de vous voir dans votre famille.

ANNA ANDREIEVNA. — C'en est un bien plus grand pour nous de voir une personne si distinguée.

KHLESTAKOF. — Pardonnez-moi, madame, tout le bonheur est pour moi.

ANNA. — Vous êtes trop aimable, monsieur. Prenez donc la peine de vous asseoir.

KHLESTAKOF. — C'est déjà assez de bonheur, madame, d'être debout auprès de vous... Mais, puisque vous l'exigez.,. je m'asseois. C'est un grand bonheur pour moi, madame, d'être assis auprès de vous.

ANNA. — Pardonnez-moi, monsieur ; je n'ai pas la vanité de croire... Je pense, monsieur, que, venant de quitter la capitale, cette petite excursion vous a paru bien... monotone.

KHLESTAKOF, *mêlant du français à son russe.* — Monotone, c'est le mot. Voyez-vous, habitué à vivre dans le grand monde... et se trouver tout d'un coup sur une grande route... de sales auberges... de la grossièreté...

de mauvaises façons... Si l'on ne faisait pas de temps en temps des rencontres comme celle-ci... Oh ! cela dédommage de tout. (*Il prend des attitudes.*).

ANNA. — En effet, comme ce doit être désagréable pour un homme comme vous !

KHLESTAKOF. — Pardon, madame ; rien de plus agréable que ce moment-ci.

ANNA. — Oh ! vous me faites trop d'honneur. Je ne le mérite pas.

KHLESTAKOF. — Comment donc, madame, vous ne le méritez pas ! Vous le méritez.

ANNA. — Je vis dans la solitude de la campagne...

KHLESTAKOF. — Oui ; mais la campagne a ses collines, ses ruisseaux... C'est vrai qu'après tout, cela ne vaut pas Pétersbourg ! Ah Pétersbourg ! C'est là qu'on vit ! Vous croyez peut-être que je suis tout bonnement expéditionnaire dans un bureau. Non, le chef de division est avec moi dans les meilleurs termes. Il me frappe sur l'épaule, et me dit : Allons, mon brave, dînes-tu avec moi ? Je vais au bureau pour deux minutes seulement, pour dire : — Ça comme ça, et ça comme ça. Il y a un employé pour les écritures, un pilier de bureau ; avec sa plume, il écrit, tr... tr... tr... On voudrait bien me faire assesseur de collège, oui ; mais à quoi bon ? Et le garçon de bureau est là sur l'escalier qui court après moi : Ah ! Ivan Alexandrovitch, dit-il, permettez que je donne un coup de brosse à vos bottes. — Eh bien ! messieurs, vous êtes debout ? Asseyez-vous donc.

LE GOUVERNEUR. — Nous sommes à notre place ; nous connaissons notre rang.

LE DIRECTEUR DE L'HOSPICE. — Nous devons rester debout.

LE RECTEUR. — Ne faites pas attention.

KHLESTAKOF. — Point d'étiquette, messieurs. Asseyez-vous, je vous en prie, sans distinction de rangs... Moi, je fais tous mes efforts pour glisser partout sans qu'on me remarque. Mais que voulez-vous? Je ne sais comment cela se fait. Je ne puis être incognito nulle part. Partout où je vais on dit ; « Ah ! dit-on, voilà Ivan Alexandrovitch. » Oui, une fois, figurez-vous qu'on m'a pris pour le commandant en chef. La sentinelle a crié aux armes, les soldats sont sortis du poste. L'officier, qui était une de mes connaissances, me dit après : « Tiens, dit-il, mon cher, nous t'avons pris pour le commandant en chef, »

ANNA. — En vérité !

KHLESTAKOF. — Les petites actrices me connaissent comme le loup blanc... Je vois souvent les vaudevilles... et les gens de lettres. Je suis à tu et à toi avec Pouchkine. Quelquefois je lui dis comme cela : « Eh bien ! mon cher Pouchkine, qu'est-ce que nous faisons? — Eh bien ! qu'il me répond, euh... euh *... » — C'est un grand original !

ANNA. — Ah ! vous écrivez aussi. Comme ce doit être amusant d'être auteur ! Probablement que vous travaillez aussi pour les journaux * ?

KHLESTAKOF. — Mon Dieu, oui. Il faut bien y mettre

quelque chose. C'est moi qui ai fait le *Mariage de Figaro*, *Robert le Diable*, *Norma* *... J'oublie les titres, ma foi... Oh ! je ne fais cela qu'à l'occasion. Je ne voulais pas écrire, et puis les directeurs de théâtre viennent ; ils me disent : « Voyons, mon cher, écrivez-nous donc quelque chose. » Je réfléchis un instant, et puis je dis : « Allons, voyons ! » Je m'y mets pendant une soirée, et voilà la chose bâclée. J'ai, comme cela, une facilité vraiment singulière. Tout ce qui a paru sous le nom du baron de Brambeus *, la *Frégate l'Espérance* *, le *Télégraphe de Moscou* *... tout cela est de votre serviteur.

ANNA. — Vraiment ! Brambeus, c'est vous * ?

KHLESTAKOF. — Mon Dieu, oui. Je leur corrige leurs vers à tous. Smidrine * me donne pour cela quarante mille roubles.

ANNA. — Eh ! dites-moi, est-ce que c'est de vous, *Iourii Miloslavski* * ?

KHLESTAKOF. — Oui, c'est de moi.

ANNA. — Je m'en étais bien doutée.

MARIA ANTONOVNA. — Mais maman, il y a sur le titre que c'est de M. Zagoskine.

ANNA. — Eh bien, j'en étais sûre. La voilà qui veut encore disputer !

KHLESTAKOF. — Oui, c'est vrai, c'est de Zagoskine. C'est un autre *Iourii Miloslavski* qui est de moi.

ANNA. — C'est celui-là que j'ai lu. Comme c'est bien écrit !

KHLESTAKOF. — Moi, je l'avoue, la littérature c'est mon élément. Ma maison est la première de Saint-Péters-

bourg. On se dit : « Voilà la maison d'Ivan Alexandrovitch. » Faites-moi la grâce, messieurs, si vous venez à Pétersbourg, je vous en prie, venez chez moi. Je donne aussi des bals.

ANNA. — Je suis sûre que vos bals sont charmants et d'un goût exquis.

KHLESTAKOF. — Oh! tout simples; il ne faut pas en parler. Sur la table, par exemple, un melon d'eau... — un melon d'eau, de six cents roubles *. — On m'envoie la soupe dans une casserole de Paris, par le chemin de fer *. On lève le couvercle... une vapeur! il n'y a rien de semblable au monde. Je vais au bal tous les jours, et puis nous faisons notre whist, le ministre des affaires étrangères, l'ambassadeur de France, l'ambassadeur *d'Allemagne* * et moi, et là, alors, nous nous exterminons... on ne s'en fait pas une idée... on revient éreinté... On grimpe à son quatrième étage, on n'a que la force de dire à sa bonne : Voyons, Mavrouchka, ma robe de chambre... Qu'est-ce que je dis donc?... j'oubliais que je demeure au premier... J'ai un escalier chez moi qui... C'est une curiosité de venir dans mon antichambre, quand je me lève. Des comtes, des princes sont là à s'étouffer... On dirait des bourdons... on n'entend que brr, brr, brr... Une fois le ministre *... (*Le gouverneur et les employés se lèvent avec effroi.*) On me met sur mes paquets : A son excellence... Une fois j'ai fait le ministère. C'est drôle : tenez le directeur s'en va; où est-il? On ne sait pas. Alors naturellement on se dit : Qui est-ce qui va faire la place?

Il y avait là des généraux qui avaient bonne envie de s'y mettre ; mais on essaye, et puis on trouve que c'est difficile. On croit d'abord que c'est tout simple ; et puis, quand on y est... le diable emporte ! on ne sait comment s'y prendre. Alors on retombe sur moi. Voilà des courriers, des courriers... Figurez-vous trente-cinq mille courriers ! Quelle situation, hein ? — Ivan Alexandrovitch, venez donc faire aller le ministère. Moi, je vous l'avouerai, cela ne m'amusait guère. Je viens en robe de chambre *... Je voulais refuser... et puis j'ai craint que cela n'arrivât à l'empereur... et puis pour mes états de service... Eh bien ! messieurs, leur dis-je, je prends la mission, je la prends, que je dis, comme cela... seulement.., avec moi qu'on marche droit, — qu'on ne m'échauffe pas les oreilles * ! ou bien... Là-dessus, je vais au ministère... C'était comme un tremblement de terre... Tout tremblait comme la feuille. (*Le gouverneur et les employés tremblent de peur, Khlestakof continue en s'échauffant.*) Oh ! je ne plaisante pas... Je leur ai donné à tous un galop !... C'est que le conseil d'État * a peur de moi... Pourquoi ? C'est que je suis comme cela. (*S'assoupissant par degrés.*) Je ne ménage personne, moi. Je leur parle à tous... Je me connais ; je me connais bien. Je suis toujours comme cela... je vais à la cour tous les jours. Demain, peut-être, on me fera feldmar... (*Il chancelle et manque de tomber. Les employés le retiennent avec toutes les marques du plus grand respect.*)

LE GOUVERNEUR, *tremblant de tous ses membres.* — Vo... vo... vo...

KHLESTAKOF. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE GOUVERNEUR. — Vo... vo... vo...

KHLESTAKOF. — Je ne comprends pas. Qu'est-ce que ce galimatias?

LE GOUVERNEUR. — Vo... vo... exc... votre excellence... vous plairait-il de reposer?... Il y a dans votre chambre tout ce qu'il faut.

KHLESTAKOF. — Quelle bêtise, reposer! Ah! pardon. Oui, je suis prêt à reposer... Je suis très satisfait... satisfait... Votre déjeuner, messieurs... Me voilà, me voilà... Fameux poisson! fameux poisson! (*Il sort.*)

Cependant les fonctionnaires du district, après avoir délibéré entre eux, ont conclu que M. l'inspecteur général n'est pas homme à se laisser gagner par un dîner seulement. On lui députe le plus hardi de la bande pour lui offrir brutalement de l'argent. Grande terreur de cet envoyé, qui, s'il tombe par hasard sur un homme d'honneur, risque de faire le voyage de Sibérie. Il a préparé son offrande, il la tient, il avance la main, la retire, et ne sait comment en venir au fait. Le billet de banque tombe à terre; Khlestakof le ramasse et demande poliment à l'emprunter. Tout s'est passé, comme il semble, dans les formes. Arrivent l'un après l'autre tous les fonctionnaires du district, en grand uniforme et pourvus de billets de banque. Encouragé par son premier essai, Khlestakof emprunte à l'un deux cents roubles, à l'autre trois cents. Toutes ces scènes sont bien faites, et, malgré l'uniformité du motif, elles

se varient heureusement par le constraste des caractères. Je prends la plus courte pour la traduire. Le recteur du collège, homme très timide, entre en tremblant et se heurte contre le seuil. On entend une voix qui lui dit : « Allons donc ! n'ayez pas peur. »

LE RECTEUR. — Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous offrir l'hommage de mon respect. Je suis le recteur de l'académie *, conseiller titulaire, Khlopof.

KHLESTAKOF. — Soyez le bienvenu. Asseyez-vous donc. Voulez-vous un cigare ?

LE RECTEUR, *à part.* — Que faire ? mon Dieu ! Prendre ou refuser.

KHLESTAKOF. — Prenez, prenez. Ils ne sont pas mauvais. C'est vrai que ce n'est pas comme les cigares qu'on a à Pétersbourg, Là, voyez-vous, petit papa, j'en fumais à vingt-cinq roubles le cent. On s'en léchait les babines. Voilà du feu. Allumez-vous. Qu'est-ce que vous faites donc ? Ce n'est pas là le bon bout.

LE RECTEUR *laisse tomber le cigare.* (*A part.*) — Le diable emporte ! maudite timidité !

KHLESTAKOF. — A ce que je vois, vous n'êtes pas fumeur. Moi, je l'avoue, c'est là mon faible... et les dames aussi. Et vous ? hein ? qu'aimez-vous le mieux, les brunes ou les blondes ? (*Le recteur, stupéfait, ne répond rien.*) Là, franchement, lesquelles préférez-vous ?

LE RECTEUR. — Je... je n'ose...

KHLESTAKOF. — Non, point de défaites. Je veux absolument savoir votre goût.

LE RECTEUR. — Oserais-je ?... exprimer... (*A part.*) La tête me tourne. Je ne sais ce que je dis.

KHLESTAKOF. — Vous ne voulez pas le dire? Je parie que quelque brunette vous a pris dans ses filets. Ah! vous rougissez? J'ai deviné, à ce qu'il paraît. Pourquoi donc ne parlez-vous pas?

LE RECTEUR. — Excusez, ma timidité, monsi... monseig... votre ex... (*A part.*) Ah! maudite langue, qu'es-tu devenue!

KHLESTAKOF. — Vous êtes timide? Eh bien! tenez, c'est que j'ai dans les yeux quelque chose qui impose en effet. Au moins je sais bien qu'il n'y a pas une demoiselle qui résiste à mon regard. Pas vrai?

LE RECTEUR. — Assurément.

KHLESTAKOF. — Il m'arrive l'aventure la plus étrange... J'ai été retenu dans mon voyage*... si bien... Pourriez-vous, par hasard, me prêter trois cents roubles?

LE RECTEUR, *lui remettant les billets de banque.* — Voici, voici!

KHLESTAKOF. — Infiniment obligé.

LE RECTEUR. — Je n'ose abuser plus longtemps de vos moments précieux. (*A part.*) Grâce au ciel, il n'a pas visité * les classes! » (*Il sort en courant.*)

Khlestakof s'accommode à merveille, comme on peut le penser, de son séjour. Il a empoché force roubles; il fait la cour à la femme du gouverneur, coquette provinciale très prétentieuse, et en même temps à sa fille*, coquette provinciale ou soi-disant telle. Il se laisse même fiancer avec cette dernière à la suite d'une conversation un peu vive, et le gouverneur est enchanté d'avoir pour gendre un homme qui traite les ministres

par-dessous la jambe ; mais la farce ne peut se prolonger indéfiniment. Heureusement le valet de Khlestakof est un garçon prudent qui détermine son maître à gagner au pied avant que la vérité se découvre. Cependant, tandis qu'on charge la voiture, Khlestakof a encore des visites à recevoir. Ce sont d'abord des marchands qui viennent se plaindre du gouverneur. Ils entrent portant des pains de sucre et des bouteilles d'eau-de-vie *, selon l'usage oriental de n'aborder les grands qu'avec un présent à la main.

UN MARCHAND. — Nous venons battre du front contre le gouverneur. Jamais, monseigneur, on ne vit son pareil. Ses iniquités sont si nombreuses, qu'on ne saurait les écrire toutes. Ce qu'il fait, on est épouvanté à le dire. Il nous abîme de soldats à loger ; on n'a plus qu'à se pendre. Il vous prend par la barbe et vous dit : « Chien de Tartare ! » — Hélas ! mon Dieu ! si on lui avait manqué en quoi que ce soit ; mais nous sommes des gens d'ordre et soumis aux lois. Chacun de nous lui donne une couple d'habits, comme de juste, pour son épouse et sa demoiselle. Nous n'avons rien à dire là contre. Mais, vois-tu, ce n'est rien que cela. Il vient à la boutique. Hélas ! hélas ! tout ce qui lui tombe sous la main, il l'emporte. Il voit une pièce de drap. « Ah ! mon cher, dit-il, voilà du beau petit drap, porte cela chez moi. » Que faire ? il faut bien le lui apporter, et des pièces de cinquante archines.

KHLESTAKOF. — C'est-à-dire que c'est un coquin.

LE MARCHAND. — Hélas ! mon Dieu ! personne ne se

souvient d'avoir vu son pareil. Quand il vient chez vous, il vous emporte toute votre boutique *. Et encore, ce n'est pas assez pour lui de prendre ce qu'il y a de fin, il emporte jusqu'aux cochonneries. Des pruneaux, parlant par respect, qui, depuis six ans, sont dans le tonneau, que mon garçon qui tient ma boutique ne mangerait pas, lui, en bourre ses poches à pleines poignées. Son jour de nom *, c'est la Saint-Antoine, et ce jour-là, c'est encore plus fort, il lui faut tout, même ce dont il n'a que faire. Non, il dit toujours : Encore. Il dit en outre que la Saint-Onuphre c'est encore son jour de nom, et il faut lui souhaiter la Saint-Onuphre.

KHLESTAKOF. — C'est tout bonnement un voleur.

LE MARCHAND. — Si l'on s'avise de lui tenir tête, il vous enverra tout un régiment à loger. Il vous dit de venir lui parler. Bon ; puis il ferme la porte. « Mon cher, dit-il, je ne peux pas te faire donner la bastonnade, ni te mettre à la question, parce que la loi ne le permet pas ; mais, mon cher, vois-tu, je te ferai avaler tant de couleuvres *, qu'à la fin je te rendrai souple comme un gant. »

KHLESTAKOF. — Quel coquin ! Il y a de quoi le faire aller en Sibérie.

LE MARCHAND. — Monseigneur, fais-en ce que tu voudras, tout sera bien, pourvu que tu le fasses aller autre part. Notre père, ne dédaigne pas notre pain et notre sel [1]. Nous t'offrons nos hommages avec ce sucre et cette eau-de-vie.

1. L'offrande du pain et du sel est un symbole de soumission que présente le vassal à son seigneur, le protégé à son protecteur.

KHLESTAKOF. — Vous n'y pensez pas, mes amis, je n'accepte de cadeaux de personne ; mais, par exemple, si, entre vous, vous pouviez me prêter trois cents roubles, ce serait une autre affaire. Je puis bien emprunter.

LES MARCHANDS. — De grand cœur, notre père. Trois cents roubles ! Qu'est-ce que cela ? Prends-en cinq cents, et sois-nous en aide.

KHLESTAKOF. — Vous le voulez ! je les prends. C'est une dette sacrée pour moi *.

LES MARCHANDS, *lui présentant les billets sur un plateau d'argent.* — Prends au moins ce plateau *.

KHLESTAKOF. — Passe pour le plateau.

LES MARCHANDS *se prosternant.* — Prends encore le sucre avec.

KHLESTAKOE. — Oh ! jamais ! Point de cadeaux !

LE VALET. — Monseigneur, pourquoi ne pas prendre cela ? En voyage tout sert. Allons, voyons les pains de sucre et l'eau-de-vie. Qu'est-ce que cela encore ? De la ficelle. Donnez-moi cette ficelle. Cela peut servir en route. On rattache tout avec de la ficelle *.

Tout cela peut-être un tableau vrai, mais il est un peu sombre pour être comique. Voici qui est encore plus grave. Aux marchands succèdent deux femmes. En entrant, elles se mettent à genoux.

KHLESTAKOF. — Levez-vous. Qu'une seule parle à la fois. Toi, que demandes-tu ?

PREMIÈRE FEMME. — Je demande miséricorde. — Je

frappe la terre du front contre le gouverneur. Que le Seigneur l'accable de tous les maux, lui et ses enfants, oui, ce gredin-là, ses oncles et ses tantes, et que rien ne leur profite !

KHLESTAKOF. — De quoi s'agit-il ?

PREMIÈRE FEMME. — Il a fait raser la tête à mon mari pour qu'il fût soldat [1], quoique ce ne fût pas notre tour, le gredin ! Et la loi le défend ; il est marié.

KHLESTAKOF. — Comment cela se peut-il ?

PREMIÈRE FEMME. — Il l'a fait, le gredin ! il l'a fait. Que Dieu le frappe en ce monde et dans l'autre ! S'il a une tante, que tout aille de travers chez elle ! Si son père vit encore, qu'il crève, la canaille ! ou qu'il étrangle à tout jamais, le gredin qu'il est ! C'était le tour au fils du tailleur, outre que c'est un *pochard* ; mais les parents, qui sont riches, ont donné un cadeau. Pour lors, cela tombait au fils de la Panteleïef *, une marchande d'ici ; mais la Panteleïef alors a envoyé à madame son épouse trois pièces de toile. Alors on est tombé sur moi. Qu'as-tu affaire de ton mari ? qu'il m'a dit ; il ne te sert à rien. — Possible, que je dis ; mais qu'il me serve ou qu'il ne me serve pas, c'est mon affaire... Quel gredin ! il dit, ce voleur ! il dit : S'il n'a pas volé *, c'est égal, qu'il dit, il volera. Pour lors, l'année suivante, on le prend pour conscrit. Il me

1. Les paysans russes portent les cheveux longs. Lorsqu'un homme est désigné pour être soldat, on lui rase les cheveux par devant, en sorte qu'il lui est difficile de déserter avant d'avoir rejoint son corps.

laisse sans mari *, le gredin ! Je suis une pauvre femme ! Maudit vaurien ! puisse toute ta lignée ne plus voir le jour du bon Dieu, et s'il a une belle-mère, que sa belle-mère...

KHLESTAKOF. — C'est bon, c'est bon, ma petite mère. Il payera tout cela. — Et toi, que veux-tu ?

DEUXIÈME FEMME. — Je viens, mon petit père, frapper le front contre...

KHLESTAKOF. — Dépêche. De quoi s'agit-il ?

DEUXIÈME FEMME. — Du fouet, mon père.

KHLESTAKOF. — Comment cela ?

DEUXIÈME FEMME. — Par erreur, mon petit père. Nos femmes se sont disputées au marché. La police est venue ; on m'empoigne, et ils ont fait un rapport *, que j'en ai été deux jours sans pouvoir m'asseoir.

KHLESTAKOF. — Que veux-tu que j'y fasse.

DEUXIÈME FEMME. — Il y a bien quelque chose à y faire *. Ordonne qu'à cause de l'erreur, il me paye une indemnité ; je ne la refuserai pas *, et un peu d'argent m'arrangerait fort au jour d'aujourd'hui. »

Le cinquième acte contient la moralité de l'ouvrage. Khlestakof est parti. Le gouverneur, persuadé qu'il veut épouser sa fille, rêve déjà les cordons et les grades que son gendre ne peut manquer de lui procurer, lorsque le directeur de la poste, qui a ouvert les lettres selon son habitude, lui en apporte une que Khlestakof écrit à un de ses amis, rédacteur d'un journal à Pétersbourg. Il raconte son aventure et se moque de ses

dupes. La lettre est lue devant tous les fonctionnaires assemblés, et chacun y trouve son paquet. C'est une imitation libre de la scène du billet dans *le Misanthrope* *. Au milieu de l'ébahissement général entre un gendarme annonçant que le véritable inspecteur est arrivé et qu'il invite ces messieurs à se présenter devant lui. Auront-ils à donner de nouveaux billets de banque? seront-ils destitués et traités selon leurs mérites? L'auteur ne le dit pas, et la toile tombe sur le tableau général de tous ces coquins volés et confondus.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL
(REVIZOR)

« N'accuse pas le miroir ; c'est toi qui fais la grimace * »

PROVERBE POPULAIRE.

TRADUIT DU RUSSE DE NICOLAS GOGOL

PERSONNAGES

ANTON ANTONOVITCH SKVOZNIK-DMOUKHANOFSKI, gouverneur d'une ville [1].
ANNA ANDREIEVNA, sa femme.
MARIA ANTONOVNA, sa fille.
LOUKA LOUKITCH KHLOPOF, recteur du collège.
SA FEMME.
AMMOS FEDOROVICH LIAPKINE-TIAPKINE, juge.
ARTEMII PHILIPPOVITCH ZEMLIANIKA, administrateur des établissements de bienfaisance, de l'hospice, etc.
IVAN KOUZMITCH CHPEKINE, directeur des postes (aux lettres et aux chevaux).
PETR IVANOVITCH BOBTCHINSKI, } gentilshommes
PETR IVANOVITCH DOBTCHINSKI, } propriétaires.
IVAN ALEXANDROVITCH KHLESTAKOF, employé dans un ministère à Pétersbourg.
OSIP, son domestique.
CHRISTIAN IVANOVITCH HUEBNER, Allemand, médecin du district.
FEDOR ANDREIEVITCH LIULIUKOF, } fonctionnaires
IVAN LAZAREVITCH RASTAKOFSKI, } retraités, compo-
STEPANE IVANOVITCH KOROBKINE, } sant la haute société de la ville.
STEPANE ILITCH OUKHOVERTOF, inspecteur de police.
SVISTINOF, }
POUGOVITSYNE, } sergents de ville.
DERJIMORDA, }
ABDOULINE, marchand.
FEVRONIA PETROVA POCHLEPINE, femme d'un serrurier.
MICHKA, domestique du gouverneur.
LA FEMME D'UN SOUS-OFFICIER.
UN GARÇON D'HÔTEL GARNI.
VISITEURS, MARCHANDS, ETC.*.

1. Je traduis par gouverneur le mot *gorodnitchii*. C'est l'administrateur d'une ville et d'un district*. Il réunit des fonctions municipales et politiques, qui répondent à peu près à celle de sous-préfet chez nous.

CARACTÈRES ET COSTUMES

NOTE POUR LES ACTEURS

LE GOUVERNEUR. C'est un homme qui a vieilli dans l'administration et qui n'est pas une bête. Quoiqu'il aime les pots-de-vin et les cadeaux *, il sait se conduire avec aplomb ; c'est un fonctionnaire sérieux, il raisonne même parfois assez juste * ; il ne parle ni trop haut, ni trop bas, ni trop, ni trop peu. Chacune de ses paroles a un sens. Ses traits sont durs et sévères, comme ceux des gens qui ont débuté dans un service pénible par les grades inférieurs. Chez lui, le passage de la terreur à la joie, de la bassesse à la hauteur sera rapide comme chez un homme qui a des penchants bas et ignobles. Il est en uniforme, boutonné, bottes à l'écuyère et éperons. Cheveux courts grisonnants.

ANNA ANDREIEVNA, sa femme, coquette de province, entre deux âges, élevée en partie avec des romans et des albums, en partie avec les commérages des cuisinières et des femmes de chambre *. Très curieuse ; dans l'occasion, elle se laisse aller à des vanteries. Elle exerce une certaine autorité sur son mari, par la seule raison qu'il ne trouve rien à lui répondre : mais cette autorité s'use en mercuriales et en sarcasmes. Elle change quatre fois de toilette dans le courant de la pièce.

KHLESTAKOF, jeune homme de vingt-trois ans, mince, fluet, un peu sot, et n'ayant pas grand'chose dans la tête. Il est petit employé dans une chancellerie et non de ceux qu'on appelle *des piocheurs* *. Il parle et agit à tort et à travers, montrant cependant parfois une certaine fermeté et quelque intelligence *. Il parle par phrases entrecoupées, et les mots sortent toujours inopinément de sa bouche. Plus l'acteur qui remplira ce rôle montrera de naïveté et de simplicité, mieux il s'en acquittera. Costume à la mode.

OSIP, domestique tel que sont ordinairement les valets d'un certain âge. Il parle lentement, regarde un peu en dessous, est raisonneur et aime à faire de la morale à son maître *. En parlant il prend presque toujours sa grosse voix *. Quand il cause avec son maître, il a une expression

bourrue de franchise qui va jusqu'à la grossièreté. Il a plus d'esprit que son maître, et devine assez vite le fond des choses, mais il n'aime guère à parler ; c'est un coquin silencieux. Il porte une redingote grise ou bleue un peu usée.

BOBTCHINSKI ET DOBTCHINSKI, l'un et l'autre humbles *, bas et très curieux. Ils se ressemblent beaucoup. Tous les deux un peu ventrus, tous les deux bredouillant et gesticulant beaucoup des mains. Dobtchinski est un peu plus grand et plus sérieux que Bobtchinski, mais Bobtchinski est un peu plus vif et délié que Dobtchinski.

LIAPKINE-TIAPKINE, juge. C'est un homme qui a lu cinq ou six livres, et qui, en conséquence, est quelque peu esprit fort ; grand chasseur, comme il est facile de s'en apercevoir au ton d'importance qu'il donne à chacune de ses paroles*. L'acteur qui se chargera de ce rôle devra toujours conserver sur son visage l'expression de ce caractère*. Il parle d'une voix de basse, en traînant les mots, reniflant et crachant, comme une vieille pendule qui siffle avant de sonner les heures.

ZEMLIANIKA, très gros, maladroit et gauche, mais à cela près intrigant fieffé et voleur. Longs services et beaucoup de zèle *.

LE DIRECTEUR DES POSTES. Bonhomme jusqu'à la naïveté.

Les autres rôles n'ont pas besoin d'indication particulière ; les originaux se rencontrent à chaque instant sous les yeux.

Messieurs les acteurs doivent apporter une grande attention à la dernière scène. Le dernier mot doit produire sur tous à la fois l'effet d'une commotion électrique. Tout le groupe doit changer de disposition à l'instant. Chacun doit * laisser échapper en même temps un cri de stupéfaction, comme si ce cri sortait d'une seule poitrine. Faute d'observer cette recommandation, on détruirait tout l'effet.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL

(REVIZOR)

ACTE PREMIER.

Un salon dans la maison du gouverneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, L'ADMINISTRATEUR DES HOSPICES, LE RECTEUR DU COLLÈGE, LE JUGE, L'INSPECTEUR DE POLICE, LE MÉDECIN, DEUX SERGENTS DE VILLE.

LE GOUVERNEUR.

Je vous ai convoqués, Messieurs, pour vous faire part d'une nouvelle peu agréable *. Il nous arrive un inspecteur général.

LE JUGE *.

Comment? un inspecteur!

L'ADMINISTRATEUR.

Un inspecteur général!

LE GOUVERNEUR.

Un inspecteur général, de Pétersbourg, incognito. Et notez bien, avec des instructions secrètes.

LE JUGE.

Voyez un peu!

L'ADMINISTRATEUR.

Comme si nous n'avions pas déjà assez de tracas. — Celui-là par-dessus le marché *!

LE RECTEUR.

Seigneur, Dieu ! Et avec des instructions secrètes !

LE GOUVERNEUR.

J'en avais comme un pressentiment, Cette nuit je n'ai fait que rêver de deux rats extraordinaires. Je n'en ai jamais vu de pareils... noirs... et d'une taille !... Ils sont venus... ils flairaient... puis ils sont partis *. — Tenez, je vais vous lire une lettre que je viens de recevoir d'André Ivanovitch Tchmykof. Vous le connaissez, Artemii Philippovitch. Voici ce qu'il me dit : « Mon « cher ami, mon compère et mon bienfaiteur... » Hum ! (Il marmotte en parcourant la lettre des yeux.)... « De t'avertir... » Ah ! c'est cela. « Je me hâte entre autres choses « de t'avertir qu'il vient de partir un fonctionnaire « avec mission d'inspecter toute la province et surtout « *notre district.* (Il lève un doigt d'un air significatif.) Je « tiens la chose de gens sûrs. Il s'annoncera * comme « un simple particulier, mais sois certain qu'il doit « t'éplucher, ainsi que tous les autres*, parce que tu « es un homme d'esprit qui ne laisse pas perdre ce que « charrie la rivière *... » Hum ! (Il s'arrête.) Ceci c'est... « — Aussi je te conseille de prendre tes précautions, « car il peut arriver d'un moment à l'autre, si déjà « même il n'est pas installé quelque part, incognito, « dans ton endroit... Hier... » Ah ! ce sont des affaires de famille... « Ma sœur Anna Kirilovna est venue nous « voir avec son mari. Ivan Kirilovitch est très en- « graissé. Il joue toujours du violon, etc... etc. » Vous savez toute l'affaire maintenant.

LE JUGE.

C'est étrange, tout à fait étrange... Ce n'est pas pour des prunes qu'il vient.

LE RECTEUR.

Pourquoi donc, Anton Antonovitch, pourquoi donc un inspecteur général ?

LE GOUVERNEUR.

Que voulez-vous, c'est un jugement de Dieu. (Il soupire.) Jusqu'à présent cela était tombé sur d'autres villes C'est notre tour à présent.

LE JUGE.

Je me figure, Anton Antonovitch, qu'il y a là-dessous quelque petit mystère.,. et de la politique encore. Savez-vous ce que cela veut dire ? La Russie... oui... elle veut faire la guerre, et le ministère, voyez-vous... Eh bien ! il envoie un fonctionnaire pour voir s'il n'y a pas quelque part des émissaires de l'ennemi.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! bien, oui ! Vous êtes malin ! des émissaires dans une ville de l'intérieur * ! Est-ce que nous sommes sur la frontière, nous ? On voyagerait trois ans en partant d'ici qu'on n'arriverait pas à l'étranger.

LE JUGE.

Et moi je vous dis... Vous ne... Non, vous... Le gouvernement a son plan... Il a beau être loin... il sait ce qu'il fait... il a la puce à l'oreille.

LE GOUVERNEUR.

Puce ou non, Messieurs, je vous ai prévenus. Vous

voilà avertis. En ce qui me regarde, j'ai pris quelques mesures ; faites-en autant, je vous le conseille. Vous surtout, Artemii Philippovitch. Sans doute notre inspecteur voudra voir tous vos établissements de bienfaisance. Aussi, vous ferez bien de vous arranger pour que tout soit sur un bon pied... qu'on ait des bonnets de coton blancs, et que les malades n'aient pas l'air de ramoneurs *, comme d'habitude.

L'ADMINISTRATEUR.

Va pour des bonnets blancs. Cela n'est pas bien difficile.

LE GOUVERNEUR.

Oui ; et il faudrait avoir à chaque lit un écriteau en latin ou dans n'importe quelle langue. — (Au médecin.) C'est votre affaire, Christian Ivanovitch. — Oui, à chaque malade : quand il est tombé malade... quel jour, et un numéro *... Et puis, vos malades fument du tabac si fort qu'on éternue rien qu'en entrant... Oui ; et le mieux serait qu'il y eût moins de malades ; car on ne manquera pas de dire que c'est manque de soins de la part de l'administration, ou faute de science du médecin.

L'ADMINISTRATEUR.

Oh ! pour ce qui est du traitement, je m'en suis entendu déjà avec Christian Ivanovitch, Plus on se rapproche de la nature, et mieux cela vaut ! Nous n'employons pas de médicaments coûteux. L'homme est un être simple. S'il meurt, il meurt ; s'il guérit, il guérit. Avec cela que Christian Ivanovitch aurait de la peine à

s'entendre avec les malades, attendu qu'il ne sait pas un mot de russe *.

LE MÉDECIN fait entendre un son entre I, I, et E, E.

LE GOUVERNEUR, au juge.

Je vous conseillerais encore à vous, Ammos Fëdorovitch, de faire attention au tribunal. Dans votre salle des pas perdus, par exemple, où se tiennent les plaideurs, votre garçon de basse-cour met vos oies * et leurs oisons, qui viennent vous caqueter entre les jambes. Sans doute c'est bien fait de s'occuper de ses intérêts domestiques. Vos gens font bien de garder vos oies *... seulement, voyez-vous, dans cet endroit-là, il vaudrait mieux... Il y a quelque temps que je voulais vous en parler, et je ne sais comment je l'ai oublié...

LE JUGE.

Eh bien! je vais les faire tous envoyer à la cuisine. Voulez-vous dîner chez moi?

LE GOUVERNEUR.

Ah! Et puis votre salle d'audience, je suis fâché de vous le dire, elle n'est pas tenue. Elle a l'air je ne sais quoi *. Sur le bureau, avec les papiers, une cravache *! Je sais que vous aimez la chasse ; c'est très-bien, mais vous ferez mieux, pour le moment, d'ôter cette cravache, vous la remettrez si vous voulez quand l'inspecteur sera parti. Il y a encore votre assesseur... c'est peut-être un homme entendu dans sa partie, mais il sent une odeur... on dirait toujours qu'il sort d'une distillerie. Cela ne vaut rien. Il y a longtemps que je vou-

lais vous en parler, et puis je ne sais comment cela m'est sorti de la tête. Il y a des moyens d'arranger la chose, quand même, comme il le prétend, son haleine sentirait l'eau-de-vie de nature. On pourrait lui conseiller de manger de l'ognon ou de l'ail, ou n'importe quoi. On a des médicaments pour cela, n'est-ce pas, Christian Ivanovitch ?

LE MÉDECIN.

I, I, E, E.

LE JUGE.

Ma foi, je ne sais trop s'il y aura moyen. Il dit que c'est un coup qu'il a reçu en nourrice, et depuis ce temps-là, il sent l'eau-de-vie.

LE GOUVERNEUR.

Ce que je vous en dis, c'est seulement pour vous avertir. Quant à l'ordre qu'il y a ici, et à vos affaires intérieures qu'on vient *éplucher*, comme dit André Ivanovitch, je n'y comprends rien *. Parbleu ! on le sait bien, il n'y a personne chez qui l'on ne trouve quelques chose à éplucher. Mais, c'est la providence qui le veut ainsi, et les voltairiens ont beau dire, ils n'y peuvent rien. Chacun a ses péchés.

LE JUGE.

Qu'appelez-vous péchés, Anton Antonovitch ? Il y a péchés et péchés. Moi, je ne m'en cache pas, je me laisse faire des cadeaux ; mais quels cadeaux ? des cadeaux de chiens courants. La belle affaire !

LE GOUVERNEUR.

De chiens ou d'autre chose, ce sont toujours des cadeaux.

LE JUGE.

Allons donc, Anton Antonovitch... Ah ! je ne dis pas, par exemple, que si quelqu'un se laissait donner une pelisse de cinq cents roubles, et un châle à sa femme, alors...

LE GOUVERNEUR, en colère *.

C'est bon ! Savez-vous pourquoi vous prenez des cadeaux de chiens ? c'est parce que vous ne croyez pas en Dieu*. Vous n'allez jamais à l'église ; tandis que moi, au moins, j'ai de la religion. Tous les dimanches je vais à la messe. Mais vous... Allez, je vous connais. Quand vous vous mettez à parler de la façon dont le monde s'est fait, les cheveux m'en dressent sur la tête.

LE JUGE.

Que voulez-vous ? chacun a ses opinions.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure * ; moi je dis que quand on a trop d'esprit, c'est pis que si l'on n'en avait pas. Au reste, moi, je ne vous parle que du tribunal du district ; et pour dire la vérité, personne ne s'avise * d'y mettre le nez. C'est un lieu privilégié, et Dieu lui-même l'a sous sa protection. (Au recteur.) Mais vous, Louka Loukitch, en votre qualité de recteur de l'Académie, vous avez vos professeurs à surveiller. Je sais que ce sont des gens instruits, qui ont été éduqués au collège, cela n'empêche pas qu'ils n'aient d'étranges façons, qui naturellement ne vont guère avec leur état *. Tenez, par exemple, vous en avez un, ce gros joufflu... Je ne me

rappelle pas son nom... Sitôt qu'il monte en chaire, il ne peut pas s'empêcher de faire la grimace. Il fait comme cela. (Il fait la grimace.) Et puis, il vous met la main dans sa cravate, et le voilà qui se gratte le menton *. Qu'il fasse la grimace aux écoliers, passe encore, c'est peut-être nécessaire pour professer, vous le savez mieux que moi ; mais je vous en fais juge, s'il s'en va faire ainsi des mines à l'inspecteur *, cela peut tourner mal. M. l'inspecteur général, ou n'importe qui, n'a qu'à croire qu'on veut se moquer de lui, et le diable sait comment il le prendra.

LE RECTEUR.

Mais qu'y faire ? Mon Dieu, je lui en ai déjà parlé *. Il n'y a pas longtemps, quand l'examinateur * est venu, il lui a fait une grimace comme jamais je n'en avais encore vue. Je sais bien qu'il n'y met pas de malice, mais on me réprimande * ; on me dit qu'il ne faut pas inculquer des habitudes d'indépendance à la jeunesse.

LE GOUVERNEUR.

Il faut encore que je vous parle de votre professeur d'histoire. C'est une tête solide, bien farcie, cela se voit. Il a pénétré dans les brouillards de la science *, mais dans ses explications il apporte tant de feu, qu'il ne fait plus attention à rien. Une fois je fus l'entendre. Il nous parla des Assyriens et des Babyloniens... Passe. Mais voilà-t-il pas qu'il en vient à Alexandre de Macédoine, et alors je ne puis vous dire tout ce qu'il a fait. J'ai cru que le feu était à son estrade. Il se démenait, il sortait de sa chaire, il vous travaillait son

fauteuil *. Je sais bien qu'Alexandre de Macédoine est un héros, mais ce n'est pas une raison pour casser les chaises. C'est ainsi qu'on entraîne le gouvernement dans des dépenses.

LE RECTEUR.

Ah ! oui, il s'échauffe un peu trop. Je lui ai déjà dit... Il me répond : Comme vous voudrez, mais je me sacrifie pour la science.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure, mais comment savoir si c'est un homme d'esprit ou bien un ivrogne qui vous fait des grimaces à faire peur aux saints [1] !

LE RECTEUR.

Le Seigneur nous soit en aide ! Si vous saviez ce que c'est que l'enseignement ! Moi, je meurs de peur. En matière d'enseignement chacun s'y prend à sa manière, pour faire voir qu'il est homme d'esprit *.

LE GOUVERNEUR.

Tout cela ne serait rien. C'est ce maudit incognito. Figurez-vous qu'il nous tombe ici : — « Ah ! c'est vous, mes farceurs ? Qui est-ce qui est juge ici ? — M. Liapkine-Tiapkine. — Avance ici, Liapkine-Tiapkine. — Qui est-ce qui est administrateur des établissements de bienfaisance ? — M. Zemlianika. — Avance ici, Zemlianika. » — C'est le diable que cela !

1. Dans le russe : à *emporter les saintes images*. Il y a dans les appartements des images de saints dans un cadre, et les gens pieux ne souffriraient pas qu'on se permît une action indécente devant ces images.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE DIRECTEUR DES POSTES.

LE DIRECTEUR.

Dites-moi donc, Messieurs, qu'est-ce que c'est que cet inspecteur qui va venir?

LE GOUVERNEUR.

En savez-vous quelque chose?

LE DIRECTEUR.

C'est Pëtr Ivanovitch Bobtchinski qui me l'a appris. Il était tout à l'heure dans mon bureau.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! qu'en dites-vous?

LE DIRECTEUR.

Ce que j'en dis? Nous allons avoir la guerre avec les Turcs.

LE JUGE.

Ah! c'est précisément ce que je pensais.

LE GOUVERNEUR.

Ah! bien oui. Vous y êtes joliment.

LE DIRECTEUR.

Oui, la guerre avec les Turcs. Les Français en crèveront de dépit *.

LE GOUVERNEUR.

La guerre avec les Turcs! Eh non, c'est à nous, pas aux Turcs qu'on va faire la guerre. La chose est certaine. J'ai là une lettre.

LE DIRECTEUR.

Ah ! bien, alors, c'est qu'on ne fera pas la guerre aux Turcs.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! vous, où en êtes-vous, Ivan Kouzmitch ?

LE DIRECTEUR.

Mais comment voulez-vous ?*... Et vous, Anton Antonovitch ?

LE GOUVERNEUR.

Moi ? Je n'ai pas peur, mais cela me fait quelque chose. Les marchands et les bourgeois m'inquiètent. Ils disent que je les ai écorchés. Mon Dieu ! si je leur ai pris quelque chose, c'est sans malice. Je me figure (Il le prend par le bras et le mène d'un autre côté du théâtre.) Je me figure qu'il y a eu quelque dénonciation contre moi. Car, enfin, pourquoi nous enverrait-on un inspecteur général ? Écoutez-donc, Ivan Kouzmitch, est-ce que vous ne pourriez pas, pour notre avantage à tous... Toutes les lettres qui passeraient par votre bureau, au départ et à l'arrivée... est-ce que vous ne pourriez pas les décacheter un peu, voyez-vous, et les lire, pour savoir s'il n'y a pas de dénonciations, ou seulement de la correspondance. S'il n'y a rien, on peut les recacheter ; d'ailleurs cela ne fait rien, on peut donner les lettres décachetées.

LE DIRECTEUR.

Connu, connu... Vous ne m'apprendrez pas mon métier. Je n'en fais jamais d'autres, non par mesure de précaution, mais par pure curiosité. Mais, je vous

avouerai que je meurs d'envie de savoir tout ce qu'il y a de nouveau. Je vous donne ma parole qu'il n'y a pas de lecture plus intéressante... Il y a des lettres qui sont amusantes... On écrit des choses... Quelquefois c'est si bien tourné... c'est mieux que dans les gazettes de Moscou *.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! dites-moi, n'avez-vous rien lu au sujet d'un certain fonctionnaire de Pétersbourg ?

LE DIRECTEUR.

Non. De Pétersbourg, rien du tout ; mais d'un fonctionnaire * de Kostroma et de Saratof, il en est fort question. Je suis fâché que vous ne lisiez pas les lettres. Il y a des morceaux magnifiques. Tenez, il n'y a pas longtemps, un lieutenant écrivait à un de ses amis. Il faisait la description d'un bal... Sans badinage *... c'était charmant, charmant : « Je vis, mon cher, disait-il, je vis dans les cieux. Quantité de demoiselles ; la musique retentit, on s'élance *... » Comme cela... une description achevée ! Tenez, je l'ai précisément snr moi. Voulez-vous que je vous la lise ?

LE GOUVERNEUR.

Non ; pas en ce moment. Ainsi, vous me ferez ce plaisir, Ivan Kouzmitch ? Si, à l'avenir, vous tombez sur une requête ou une dénonciation, retenez-la sans balancer.

LE DIRECTEUR.

De tout mon cœur.

LE JUGE, qui l'a entendu.

Prenez garde. Vous vous ferez quelque affaire.

LE DIRECTEUR.

Hélas! mon Dieu!...

LE GOUVERNEUR.

Rien, rien! A la bonne heure si cela se faisait publiquement, mais c'est comme en famille que cela se fait.

LE JUGE.

Mauvaise affaire, mauvaise affaire! Dites donc, Anton Antonovitch, j'ai bien envie de vous céder un petit chien. C'est le propre frère * de mon chien que vous savez. On vous a dit que Tcheptovitch est en procès contre Varkhovniski *; alors je m'en donne. Je cours des lièvres tantôt chez l'un tantôt chez l'autre.

LE GOUVERNEUR.

Mon petit père [1], j'ai bien autre chose maintenant que vos lièvres en tête. Ce diable d'incognito ne me sort pas de l'esprit. Je m'attends à chaque minute que la porte va s'ouvrir et que...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOBTCHINSKI ET DOBTCHINSKI, accourant tout essoufflés.

BOBTCHINSKI.

Grande nouvelle!

DOBTCHINSKI.

Quel événement imprévu!

1. *Batouchka*, expression familière très usitée dans la conversation, et que l'on emploie sans faire attention au rapport d'âge entre les personnes qui causent ensemble *.

TOUS.

Quoi donc?

DOBTCHINSKI.

Une affaire incroyable! Nous entrons chez le traiteur...

BOBTCHINSKI, l'interrompant.

Nous entrons, Pëtr Ivanovitch et moi, chez le traiteur...

DOBTCHINSKI.

Non, permettez, Pëtr Ivanovitch. Je vais leur conter l'affaire...

BOBTCHINSKI.

Non, permettez-moi... permettez-moi... Je... Vous ne savez pas tout *...

DOBTCHINSKI.

Mais vous vous embrouillerez, et vous ne vous souvenez pas *...

BOBTCHINSKI.

Mon Dieu si, je me souviens parfaitement de tout. Seulement, ne me troublez pas. Je vais raconter la chose, mais ne me troublez pas. Je vous en prie, Messieurs, faites-moi la grâce d'empêcher Pëtr Ivanovitch d'interrompre.

LE GOUVERNEUR.

Parlez donc! Au nom de Dieu! qu'y a-t-il? J'ai le cœur sens dessus dessous. Asseyez-vous, messieurs. Prenez des sièges. Pëtr Ivanovith, voilà une chaise. (Tous s'assoient en cercle autour des deux Pëtr Ivanovitch.) Eh bien donc! de quoi s'agit-il?

BOBTCHINSKI.

Permettez, permettez, commençons par le commencement. Aussitôt que j'eus pris congé de vous, vous laissant dans l'inquiétude à cause de cette lettre que vous aviez reçue,... oui,... c'est alors que je courus... Allons, je vous en prie, ne m'interrompez pas, Pëtr Ivanovitch. Je vous dis que je sais tout, tout, tout. — Donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je courus chez Korobkine. Korobkine n'était pas chez lui, de sorte que je retournai chez Rastakofski, et Rastakofski étant sorti, j'entrai chez Ivan Kouzmitch, pour lui raconter la nouvelle que vous m'aviez communiquée; sortant de là, je rencontre Pëtr Ivanovitch...

DOBTCHINSKI, l'interrompant.

Près de la boutique du pâtissier...

BOBTCHINSKI.

Près de la boutique du pâtissier. Oui, je rencontre Pëtr Ivanovitch, et je lui dis : Dites donc, savez-vous la nouvelle que vient de recevoir Anton Antonovitch, dans une lettre d'une personne sûre? Mais Pëtr Ivanovitch la savait déjà de votre femme de charge Avdotia, qui s'en allait, je ne sais pour quelle commission, chez Philippe Antonovitch Potchetchouïef.

DOBTCHINSKI, interrompant.

Chercher un petit baril à mettre du cognac.

BOBTCHINSKI, lui imposant silence de la main.

Oui, pour chercher un petit baril à mettre du cognac. Eh bien, nous nous en allons, Pëtr Ivanovitch et

moi, chez Potchetchouïef... Allons, Pëtr Ivanovitch... n'interrompez pas... de grâce, n'interrompez pas ! — Nous nous en allons chez Potchetchouïef, et dans le chemin, voilà Pëtr Ivanovitch qui me dit : Entrons, dit-il, dans le restaurant. Je me sens je ne sais quoi dans l'estomac... Je n'ai rien mangé depuis ce matin. J'ai des tiraillements d'estomac... Oui, Pëtr Ivanovitch avait quelque chose à l'estomac... Oui, me dit-il, le traiteur vient de recevoir du saumon frais. Nous allons en manger. — A peine étions-nous dans le restaurant, que tout à coup un jeune homme...

DOBTCHINSKI.

D'un extérieur assez agréable, bien mis...

BOBTCHINSKI.

D'un extérieur assez agréable, bien mis ; il entre dans le salon *. Sur son visage on voyait un air décidé... une physionomie... des traits... (Tournant sa main autour de son front) beaucoup, beaucoup de tout cela. J'eus comme un pressentiment, et je dis à Pëtr Ivanovitch : Voilà quelqu'un qui n'est pas ici pour des prunes. Oui. Et Pëtr Ivanovitch, il fait signe comme cela, du doigt, au maître du restaurant. Vlas, le maître du restaurant... Sa femme est accouchée il y a trois semaines d'un vigoureux petit gaillard, qui, un jour, comme son père, tiendra le restaurant. Pëtr Ivanovitch appelle donc Vlas, et lui demande tout bas : Qui est donc, dit-il, ce jeune homme. Vlas lui répond comme cela : — Celui-ci ? dit-il... Ah ! n'interrompez pas, Pëtr Ivanovitch. Mon

Dieu ! ne m'interrompez pas. Ce n'est pas vous qui parlez, mon Dieu, non ! Vous bredouillez. Vous savez bien que vous avez une dent dans la bouche qui siffle... Celui-ci, dit-il, ce jeune homme? C'est un employé du gouvernement qui vient de Pétersbourg. Il s'appelle, dit-il, Ivan Alexandrovitch Khlestakof, et il va, dit-il, dans le gouvernement de Saratof, et, dit-il, il a de drôles de façons. Voilà près de deux semaines qu'il est ici. Il ne sort pas de l'hôtel. Il prend tout à crédit, et de son argent... on n'en voit pas un kopek. Voilà ce qu'il me dit, et moi, cela me donna à penser *. — Dites donc, que je dis à Pëtr Ivanovitch...

DOBTCHINSKI.

Non, Pëtr Ivanovitch, c'est moi qui vous ai dit : dites donc...

BOBTCHINSKI.

Oui, d'abord vous m'avez dit : dites donc ; mais après moi, j'ai dit à Pëtr Ivanovitch : A propos de quoi donc, que je dis, reste-t-il ici, puisqu'il s'en va dans le gouvernement de Saratof? — Oui... et c'est un employé du gouvernement *.

LE GOUVERNEUR.

Comment? un employé !

BOBTCHINSKI.

L'employé, dont on vous a annoncé l'arrivée... l'inspecteur général.

LE GOUVERNEUR, effrayé.

Comment ! Le bon Dieu vous bénisse ! C'est impossible !

DOBTCHINSKI.

C'est lui. Il ne paie rien ; il ne s'en va pas. Qu'est-ce donc que ce serait ? Son passe-port est visé pour Saratof.

BOBTCHINSKI.

C'est lui, sur mon honneur, c'est lui... C'est qu'il remarque tout... Il regardait ; rien ne lui échappait... Il a vu que nous mangions du saumon, Pëtr Ivanovitch et moi, d'autant plus que * Pëtr Ivanovitch, à cause de son estomac... oui... Il a jeté un regard dans nos assiettes... Il m'a fait peur.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Seigneur Dieu, ayez pitié de nous pauvres pécheurs ! Où est-il ?

DOBTCHINSKI.

N° 5, sous l'escalier.

BOBTCHINSKI.

Le même numéro, où l'année passée se sont battus ces officiers qui passaient.

LE GOUVERNEUR.

Et y a-t-il longtemps qu'il est là ?

DOBTCHINSKI.

Environ deux semaines. Il est descendu chez Vassili-Eghiptianine *.

LE GOUVERNEUR.

Deux semaines ! (A part.) Oh ! mes patrons ! ô mes petits saints ! Épargnez-moi, mes protecteurs ! * Et la femme du sous-officier qu'on a fouettée pendant ce

temps-là [1] ! Et les prisonniers qui n'ont pas eu leurs rations ! Et les cabarets dans les rues *, et pas de balayage !... Miséricorde ! je suis perdu.

(Il se prend la tête à deux mains.)

L'ADMINISTRATEUR.

Eh bien, Anton Antonovitch, il faut aller en uniforme * à l'hôtel.

LE JUGE.

Non, non. D'abord, il faut lui détacher le prévôt, le clergé, les marchands. Savez-vous ce qu'il y a dans le livre de la vie de Jean Masson *...

LE GOUVERNEUR.

Non, non, laissez-moi faire. Allons, il y a des moments pénibles dans la vie ; cela passe, grâce au ciel. Pourvu que le bon Dieu ne nous abandonne pas * ! (A Bobtchinski.). Vous dites que c'est un jeune homme ?

BOBTCHINSKI.

Un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, pas davantage *.

LE GOUVERNEUR.

Tant mieux. Un jeune homme, ça se devine. Le pire, c'est un vieux diable. Un jeune est toujours en dehors. Vous, messieurs, préparez-vous. Moi, j'y vais seul, avec Pëtr Ivanovitch, sans faire semblant de rien, comme si je me promenais, pour voir si les voyageurs sont bien traités. Holà ! Svistinof !

1. La femme d'un sous-officier est nécessairement une personne libre qui ne peut être soumise sans jugement à un châtiment corporel.

SVISTINOF.

Plaît-il ?

LE GOUVERNEUR.

Cours après l'inspecteur de quartier... Non. J'ai besoin de toi. Dis à quelqu'un qu'on me fasse venir tout de suite l'inspecteur de quartier, et reviens vite*.

L'ADMINISTRATEUR.

Allons, allons-nous-en, Ammos Fëdorovitch. Il peut arriver quelque malheur.

LE JUGE.

Pourquoi avoir peur ? Les malades ont* des bonnets blancs, tout est dit.

L'ADMINISTRATEUR.

Des bonnets ! on ordonne de donner du bouillon* aux malades, et dans tous les corridors c'est une odeur de choux qui vous prend au nez...

LE JUGE.

Quant à cela, moi, je suis tranquille. Qui s'aviserait d'aller au tribunal ? Et si l'on s'avise de regarder dans quelque papier, on sera bien avancé. Il y a quinze ans que je siège sur le fauteuil de juge, et si j'ai regardé un mémoire... Bah ! bah ! Salomon lui-même ne découvrirait pas s'ils disent vrai ou non*.

(Le juge, l'administrateur des hospices, le recteur et le directeur des postes sortent et se rencontrent à la porte avec Svistinof qui revient.)

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, BOBTCHINSKI, DOBTCHINSKI, SVISTINOF.

LE GOUVERNEUR.

Le drochki est-il là ?

SVISTINOF.

Oui, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Va-t'en dans la rue... non, attends... Va prendre.. Où sont donc les autres ? Est-ce que tu es tout seul ? J'avais commandé que Prokhorof fût ici. Où est Prokhorof ?

SVISTINOF.

Prokhorof est au corps de garde. Seulement, il ne peut rien faire.

LE GOUVERNEUR.

Comment cela ?

SVISTINOF.

C'est qu'on l'a rapporté ce matin ivre mort. Voilà deux seaux d'eaux qu'on lui jette sur la tête, il ne revient pas.

LE GOUVERNEUR*.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Cours vite dans la rue... Non, reste... va-t'en d'abord dans ma chambre, entends-tu ? Tu m'apporteras mon épée et mon chapeau neuf. Allons, Pětr Ivanovitch, partons.

BOBTCHINSKI.

Et moi, et moi... Permettez-moi d'y venir aussi, Anton Antonovitch.

LE GOUVERNEUR.

Non, Pëtr Ivanovitch. Cela ne se peut pas. Je n'ai qu'un drochki, et il n'y a pas de place*.

BOBTCHINSKI.

Ne faites pas attention; j'irai à pied, je courrai derrière le drochki... pourvu que je puisse regarder par une fente au travers de la porte, et savoir ce qu'il fait.

LE GOUVERNEUR, prenant son épée que Svistinof lui apporte.

Va-t'en bien vite, prendre les dizainiers, et que chacun d'eux m'empoigne... — Ah! comme cette épée est abîmée! Ce maudit marchand Avdouline* ! il voit que le gouverneur a une vieille épée, et il ne lui en envoie pas une neuve! Quel tas de coquins! Ah! mes drôles! et je suis bien sûr qu'ils ont déjà leurs pétitions toutes prêtes, et qu'il en va sortir de dessous les pavés... — Il faut que chacun m'empoigne la rue... Le diable emporte la rue... ! qu'il m'empoigne un balai, veux-je dire, et qu'on me nettoie la rue devant l'hôtel, et qu'elle soit propre... Écoute. Fais attention! Je te connais, toi! Tu fais le bon apôtre, oui, et tu fourres des cuillers d'argent dans tes bottes. Prends-y garde. Ne m'échauffe pas les oreilles*. Quel tripotage as-tu fait chez le marchand Tchernaïef? Hein? Il t'a donné deux archines de drap pour te faire un uniforme, et tu as chipé toute la pièce. Prends-y garde. Tu n'es pas d'un rang à voler comme cela [1] ! File !

1. *Ty ne po tchinou berëch*, mot à mot : tu ne prends pas selon ton grade. Le grade, *tchin*, règle les préséances en Russie.

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'INSPECTEUR DE QUARTIER.

LE GOUVERNEUR.

Ah! Stepane Ilitch, dites-moi donc, pour l'amour de Dieu, où vous vous étiez fourré? Quelles diables de manières est-ce là?

L'INSPECTEUR.

J'étais, il n'y a qu'un instant, à la porte de la ville*.

LE GOUVERNEUR.

Voyons. Écoutez, Stepane Ilitch. Il est arrivé un fonctionnaire de Pétersbourg. Comment sommes-nous parés?

L'INSPECTEUR.

Comme vous l'avez commandé. J'ai envoyé le sergent Pougovitsyne avec les dizainiers pour nettoyer le trottoir.

LE GOUVERNEUR.

Et Derjimorda où est-il?

L'INSPECTEUR.

Derjimorda est allé à un feu de cheminée*.

LE GOUVERNEUR.

Et Prokhorof est ivre?

L'INSPECTEUR.

Ivre.

LE GOUVERNEUR.

Comment souffrez-vous cela?

On entre dans une salle à manger, on s'assied, *po tchinou*, selon le grade. J'ai été obligé du changer l'expression et d'en affaiblir l'énergie pour la rendre intelligible au lecteur français.

L'INSPECTEUR.

Mon Dieu! comment faire? Hier, il y a eu une batterie dans le faubourg. Il est allé mettre le holà, et il est revenu ivre.

LE GOUVERNEUR.

Écoutez-moi. Voici ce que vous allez faire... Notre sergent de quartier... c'est un grand gaillard... qu'il se tienne sur le pont, pour le bon ordre. Ha! ce vieil enclos, près du bottier, qu'on le nettoie au plus vite, et qu'on y plante des jalons, comme si on allait y faire des constructions. Des chantiers et des constructions*, voyez-vous, il n'y a rien qui témoigne plus de l'activité de l'administration. — Ah! mon Dieu! Et moi qui oubliais qu'on a jeté dans cet enclos quarante charretées d'ordures! Quelle sale ville! S'il y a ici un monument ou un enclos réservé*, bon! le diable sait où ils vont chercher les saloperies qu'ils y apportent. Ah!... Et si l'inspecteur général demande à quelqu'un de vous : Est-on content ici?... qu'on réponde : — Tout le monde est content, Monsieur. Et celui qui ne serait pas content, je me charge plus tard de lui donner du mécontentement... Oh! oh! malheureux pécheur que je suis! (Il prend un carton au lieu de son chapeau.) O mon Dieu! fais seulement que je me tire de ses griffes, et je te donnerai un cierge comme personne ne t'en a offert. Chacun de ces coquins de marchands en sera pour trois pouds de cire. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Partons, Pëtr Ivanovitch. (Par distraction, il met le carton aux papiers* sur sa tête au lieu du chapeau.)

L'INSPECTEUR.

C'est le carton que vous prenez, Anton Antonovitch ; voilà votre chapeau.

LE GOUVERNEUR, jetant le carton.

Quel carton ? Au diable le carton !... Et si on demande pourquoi on n'a pas bâti l'église de l'hospice pour laquelle, il y a cinq ans, on avait envoyé des fonds, il ne faut pas oublier de dire qu'on avait commencé à la bâtir, mais qu'elle a brûlé. J'ai fait un rapport là-dessus... Ah ! Et puis, que personne ne s'avise* d'aller dire, comme une bête, qu'on n'a pas encore commencé. Dites encore à Derjimorda de ne pas trop jouer des poings. Qu'il ait soin de mettre à tout le monde, honnêtes gens ou autres, sa lanterne sous le nez. Qu'il ait l'air d'être à son service*. Partons, partons, Pëtr Ivanovitch. (Il va pour sortir et revient.) Ah ! Et qu'on ne laisse pas sortir dans la rue des soldats faits comme je ne sais quoi... Cette maudite garnison* met sa capote par dessus la chemise, et l'uniforme d'en bas elle s'en passe. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

ANNA ANDREIEVNA ET MARIA ANTONOVNA, entrent en courant.

ANNA.

Où sont-ils, où sont-ils ? Ah ! mon Dieu ! (Elle ouvre la porte.) Mon mari ! Antocha ! Anton ! — C'est toi, c'est toujours ta faute ! Toujours à lambiner ! une épingle par-ci, une collerette par-là !... (Elle court à la fenêtre et

crie :) Anton! où vas-tu, où vas-tu donc? Est-ce qu'il a des moustaches*? quelles moustaches?

VOIX DU GOUVERNEUR.

Tout à l'heure, tout à l'heure, mérotte.

ANNA.

Tout à l'heure... attendre des nouvelles! Je ne veux pas attendre... Un mot seulement. Est-ce un colonel? Hein? (Avec dépit.) Allons! il est parti! Ah! bien, c'est bon! Je m'en souviendrai. — Et c'est toujours cette lambine-là! Maman, maman, attendez-moi, je passe ma collerette; je suis prête. Diantre soit de ton : je suis prête! Tu es cause que nous n'avons rien appris, et tout cela pour ta maudite coquetterie. Mademoiselle a su que le directeur des postes était ici, et la voilà à minauder devant le miroir, à se tourner par-ci, à se tourner par-là, et pendant ce temps-là, on est parti*. Elle se figure peut-être qu'on en tient pour elle : il se moque de toi quand tu as le dos tourné.

MARIA.

Que voulez-vous, maman? il faut prendre son parti. Nous saurons tout dans deux heures.

ANNA.

Dans deux heures! bien des remerciements! Ah! j'aime fort cette réponse. Pourquoi donc ne pas dire dans un mois, nous en saurons bien davantage. (A la fenêtre.) Eh! Avdotia! Ah!... On t'a dit, Avdotia, que quelqu'un est arrivé... n'est-ce pas?... Tu ne sais pas? Qu'elle est bête! Eh bien, ces signes que tu fais,

je les vois bien*, mais pourquoi ne pas avoir demandé?... Elle n'a pas pu le savoir!... Des bêtises, elle ne voit que des amoureux...? Ah! partir si vite... Tu aurais dû courir après le drochki! Vas-y, vas-y tout de suite Tu entends bien; cours, informe-toi. Sache où ils sont allés... Et puis ce voyageur, quel homme c'est, tu entends bien? Regarde par le trou de la serrure, et dis-moi tout... Comment sont ses yeux, noirs, ou non, et reviens sur-le-champ. Tu entends : vite, vite, vite, vite! (Elle continue à parler à la fenêtre jusqu'à ce que la toile tombe).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une petite chambre dans une auberge; un lit, une table, une malle, une bouteille vide, des bottes, une brosse à habits, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

OSIP, couché sur le lit de son maître.

Je crève de faim, le diable m'emporte! Mes boyaux font autant de bruit que si j'avais dans le ventre toutes les trompettes d'un régiment. Est-ce que nous ne mangerons donc notre soûl que lorsque nous serons chez nous? Qu'allons-nous devenir? Voilà deux mois qu'il a quitté Piter[1]. Mon farceur a fricassé l'argent sur la route; maintenant il a l'oreille basse, et il est doux comme miel. Nous avions bien de quoi payer la poste, et de reste. — Non, dans chaque ville, il faut que monsieur se montre. (Contrefaisant son maître.) Osip, monte voir ma chambre. La meilleure. Qu'on me fasse un bon dîner. Je ne puis manger de la drogue. Il me faut de la bonne chère. — Hélas! aujourd'hui, comme nous nous arrangerions de la fricasse du premier gargotier venu*! Monsieur fait connaissance avec les voyageurs. On joue aux cartes... attrape! nous voilà tondus. Ah! cette vie-là m'ennuie. Je soupire après notre

1. Abréviation populaire de Saint-Pétersbourg.

village. Dame! ce n'est pas une vie publique; mais au moins, on n'a pas à trimer. On a sa petite femme, on ne bouge pas de sa soupente, on mange des pâtés. D'un autre côté, il faut en convenir, il n'y a rien de comparable à la vie qu'on mène à Piter. Qu'on ait le gousset garni, quelle jolie vie d'homme politique on y fait*... Les théâtres... les chiens savants, tout ce qu'on peut souhaiter. On y a des façons de parler si délicates qu'on dirait que c'est tout noblesse. Tu sors*, les marchands te crient : Monsieur daigne-t-il commander quelque chose? Tu passes la rivière, c'est un employé* qui s'assied auprès de toi. Tu veux de la compagnie, entre dans un magasin. Un chevalier-garde* te racontera ce qui se passe au camp, et t'explique ce que veut dire chaque étoile au ciel comme si tu l'avais dans la paume de ta main... Une vieille femme d'officier est prête à faire des bêtises*... Une autre fois, c'est une jolie femme de chambre qui se retourne d'un air*... f f f ! (Il sourit en secouant la tête.) Au diable la galanterie! Elles n'ont pas un mot tendre à vous dire! toujours *vous**. — Quand on est las de marcher, on prend un fiacre, on s'assied comme un monsieur, et si on ne veut pas payer — chose facile; chaque maison a sa porte de derrière, par où l'on file que le diable ne vous rattraperait pas. Il y a un revers à la médaille : aujourd'hui on se donne une bosse, demain on crève de faim. Exemple : aujourd'hui. C'est sa faute. Mais qu'y faire? Le papa nous donne de l'argent; ce n'est pas pour en faire des reliques. Allons faire la noce! Il

nous faut des fiacres; chaque jour il m'envoie lui chercher un billet pour la comédie — ça dure une semaine, et puis il me dit de porter son habit neuf chez ma tante*. Je lui ai vu vendre au fripier jusqu'à sa dernière chemise, tant qu'il ne lui restait plus qu'une malheureuse petite redingote et sa robe de chambre*, vrai comme il n'y a qu'un Dieu. Et de si beau drap! du drap anglais. Un habit lui coûte cent cinquante roubles. Il met vingt roubles à son gilet, et pour les pantalons, je n'en dis rien? on ne sait pas où cela va*. Et pourquoi tout cela? Pourquoi? parce que monsieur n'est pas à son affaire. Au lieu d'aller à son bureau, monsieur se promène sur la *Prechpective*; il fait sa partie. Ah! si le vieux seigneur savait ce commerce-là! Peut-être bien qu'il ne ferait pas attention que monsieur est employé du gouvernement, qu'il vous lui relèverait la chemise, et qu'il lui donnerait une dégelée à s'en frotter pendant une semaine*. Comme tu sers, on te sert*. Voilà le traiteur qui dit qu'il ne lui donnera plus à manger qu'il n'ait payé son mémoire... Et si nous ne payons pas... (Il soupire.) Hélas! mon Dieu! Tout ce que tu voudras, rien qu'une écuellée de soupe aux choux! Je parie que tout le monde a déjà dîné à cette heure*. On frappe. Ce doit être lui.

(Il se lève précipitamment.)

SCÈNE II.

OSIP, KHLESTAKOF.

KHLESTAKOF.

Tiens... (Il lui donne sa casquette et sa badine.) Eh bien! tu t'es encore vautré sur le lit?

OSIP.

Moi! Pourquoi donc me vautrer? Je ne l'ai pas même regardé votre lit, moi *.

KHLESTAKOF.

Tu mens. Tu t'es couché. Il est tout défait.

OSIP.

Comment ça se peut-il? Je ne sais pas seulement ce que c'est qu'un lit *. J'ai mes pieds. Je me tiens dessus. Je n'ai que faire de votre lit.

KHLESTAKOF, se promenant.

Regarde dans la blague s'il y a du tabac?

OSIP.

Du tabac? Il y a quatre jours * que vous avez fumé le reste.

KHLESTAKOF se promène en se mordant les lèvres. D'un ton décidé et terrible.

Écoute, Osip!

OSIP.

Plaît-il?

KHLESTAKOF, d'un ton terrible mais moins décidé.

Descends.

OSIP.

Où?

KHLESTAKOF, d'un ton qui n'est plus ni terrible, ni décidé, mais presque suppliant.

En bas, au buffet*... dis qu'on me monte à dîner.

OSIP.

Ah! ma foi, non. Je n'y vais pas.

KHLESTAKOF.

Comment, drôle!

OSIP.

Et d'ailleurs, quand même j'irais, qu'est-ce que cela ferait. Le bourgeois dit qu'il ne veut plus vous donner à dîner.

KHLESTAKOF.

Comment, il oserait! Voilà un impudent maroufle*.

OSIP.

Il dit qu'il ira au gouverneur, parce qu'il y a quinze jours qu'on ne l'a payé. — Toi, dit-il, et ton maître vous êtes des polissons, et ton maître un escroc. J'en ai déjà vu, qu'il dit, des pique-assiettes comme vous.

KHLESTAKOF.

As-tu fini, brute que tu es, de dire tes sottises*?

OSIP.

Il dit : Cela vient, cela s'installe, cela prend à crédit, et on ne peut faire déguerpir cela. Mais moi, dit-il, je ne plaisante pas. Je fais ma plainte, et je vous fais fourrer en prison.

KHLESTAKOF.

Assez, imbécile! Descends, descends lui parler. Quelle brute!

OSIP.

Il vaut mieux que je dise au maître de venir vous parler.

KHLESTAKOF.

Eh! je n'ai que faire de le voir. Parle-lui toi-même.

OSIP.

Mais, Monsieur...

KHLESTAKOF.

Va donc, le diable t'emporte! Fais monter le maître d'hôtel. (Osip sort.)

SCÈNE III.

KHLESTAKOF, seul.

J'ai une faim terrible. J'ai fait un tour, pensant que cela me ferait passer l'appétit, non, le diable emporte, il ne s'en va pas. Ah! si je n'avais pas fait des bêtises à Penza, j'aurais encore assez d'argent pour aller à la maison. Ce capitaine d'infanterie m'a joliment refait. Ce n'est pas pour dire, mais l'animal sait bien filer la carte*. En un quart d'heure, il m'a tondu rasibus. Avec tout cela, je donnerais bien quelque chose pour me reprendre encore une fois avec lui. Si j'avais seulement trouvé ma belle! Quelle vilaine petite ville! Les pâtissiers* ne donnent rien à crédit. Polissons! (Il siffle l'ouverture de Robert et quelques airs russes*.) Personne ne veut donc venir?

SCÈNE IV.

KHLESTAKOF, OSIP ET UN GARÇON
DE L'HOTEL.

LE GARÇON.

Monsieur m'a chargê de demander à monsieur ce qu'il y a pour son service.

KHLESTAKOF.

Ah ! bonjour, mon camarade. Tu vas bien ?

LE GARÇON.

Oui, grâce à Dieu.

KHLESTAKOF.

Et dans l'hôtel, comment va tout le monde ? Tout va bien, j'espère ?

LE GARÇON.

Tout le monde va bien, Dieu merci.

KHLESTAKOF.

Vous avez beaucoup de voyageurs ?

LE GARÇON.

Oui, pas mal.

KHLESTAKOF.

Dis donc, mon cher, on ne m'a pas encore apporté mon dîner ; ainsi, fais-moi le plaisir de descendre, et de dire qu'on me le monte tout de suite, parce que, vois-tu, après dîner j'ai quelque chose à faire...

LE GARÇON.

Oui, Monsieur. C'est que monsieur a dit qu'il ne veut plus vous faire crédit. Il ne s'en est fallu de rien qu'il n'allât aujourd'hui se plaindre au gouverneur.

KHLESTAKOF.

Se plaindre? Et de quoi ? Je t'en fais juge, mon cher, voyons... Il faut que je mange, d'abord... Je ne peux pas jeûner comme cela. J'ai une faim terrible; je ne plaisante pas.

LE GARÇON.

Très-bien, Monsieur. C'est qu'il a dit comme cela : Je ne lui donnerai pas à manger qu'il n'ait payé ce qu'il doit. Voilà ce qu'il a dit.

KHLESTAKOF.

Allons, allons, petit farceur*, parle-lui.

LE GARÇON.

Mais que voulez-vous que je lui dise ?

KHLESTAKOF.

Parle lui sérieusement, dis-lui que j'ai besoin de manger... De l'argent, quant à cela*... Il s'imagine qu'on est comme un paysan et qu'on peut rester tout un jour sans manger... Il est bon là* !

LE GARÇON.

Je m'en vas lui dire cela. (Il sort avec Osip.)

SCÈNE V.

KHLESTAKOF seul.

Ce serait un peu fort s'il s'obstinait à ne pas me donner à manger. J'ai un appétit comme jamais je n'en ai eu. Peut-être qu'en vendant mes habits je pourrais me procurer assez d'argent pour gagner la maison*... Vendre ses culottes ? Hein ? — Non, mieux vaut mourir

de faim et revenir à la maison avec un costume de Pétersbourg... Je suis fâché que Joachim* n'ait pas voulu me prêter une calèche. Le diable m'emporte! je ne serais pas embarrassé avec une calèche; je serais allé grand train, les lanternes allumées et Osip en livrée derrière, sous le balcon de quelque château. Alors tout le monde est en l'air. — Qu'est-ce qui vient? Qu'est-ce que cela peut-être? — Mon valet* se présente: (Il contrefait un valet qui annonce.) Ivan Alexandrovitch Khlestakof de Pétersbourg. Ordonnez-vous qu'il entre? Mais ces lourdauds savent-ils seulement ce que cela veut pire: « Ordonnez-vous qu'il entre? » Pour ces gens-là, qu'il arrive n'importe quelle oie, un campagnard... l'ours qu'il est, vous entre droit dans le salon. On trouve là une jolie demoiselle, on s'approche: Mademoiselle, je... (Il se frotte les mains et fait craquer ses bottes.) Heuh! (Il crache.) J'ai mal à l'estomac. C'est drôle, comme j'ai faim.

SCÈNE VI.

KHLESTAKOF, OSIP, PUIS LE GARÇON DE L'HOTEL.

KHLESTAKOF.

Eh bien?

OSIP.

On apporte le dîner.

KHLESTAKOF frappe des mains et tambourine doucement sur la table*.

Le dîner! le dîner! le dîner!

LE GARÇON, portant quelques assiettes.

Monsieur dit que c'est pour la dernière fois qu'il vous fait servir à dîner.

KHLESTAKOF.

Monsieur, monsieur... Je me moque pas mal de ton monsieur. Qu'est-ce que tu as là ?

LE GARÇON.

De la soupe et du rôti.

KHLESTAKOF.

Comment, deux plats seulement !

LE GARÇON.

Oui.

KHLESTAKOF.

Mais quelle infamie ! Je n'en reviens pas. Dis-lui... que jamais on n'a vu... Comme il y en a peu* !

LE GARÇON.

Non, le maître dit qu'il y en a beaucoup.

KHLESTAKOF.

Et des légumes *, pourquoi n'y en a-t-il pas !

LE GARÇON.

Il n'y en a pas.

KHLESTAKOF.

Pourquoi donc ? En passant près de la cuisine, j'ai vu qu'on en faisait à force. Et aujourd'hui, dans le salon du restaurant, il y avait deux petits messieurs qui mangeaient du saumon et beaucoup de toutes sortes de choses.

LE GARÇON.

De cela, il y en a, et il n'y en a pas, s'il vous plaît.

KHLESTAKOF.

Comment, il n'y en a pas !

LE GARÇON.

Mon Dieu, non, il n'y en a pas.

KHLESTAKOF.

Il n'y a pas du saumon, du poisson, des côtelettes ?

LE GARÇON.

Ah ! oui, mais pour ceux qui paient.

KHLESTAKOF.

Quel imbécile tu fais !

LE GARÇON.

Je ne dis pas.

KHLESTAKOF.

Tu es un vilain maroufle... Qu'est-ce à dire ? je ne mangerai pas de ce que les autres mangent ? Pourquoi pas moi, de par tous les diables ! Ne suis-je pas un voyageur comme eux ?

LE GARÇON.

Pardonnez-moi, ce n'est pas la même chose.

KHLESTAKOF.

Pourquoi donc ?

LE GARÇON.

Mais la différence... Eux, Monsieur... les autres voyageurs paient.

KHLESTAKOF.

Imbécile, je ne veux pas disputer avec toi. (Il se met

à manger la soupe.) Qu'est-ce que cela ? De la soupe! C'est de l'eau que tu as versée dans la soupière... ça ne sent rien... c'est de la lavasse infecte... Je ne mange pas de cela, donne-moi d'autre soupe.

LE GARÇON.

Je vais l'emporter. Dame, monsieur dit que si vous n'en voulez pas, vous la laissiez.

KHLESTAKOF, retenant la soupière que le garçon veut emporter.

Laisse... laisse cela, imbécile... Tu es habitué à faire aller le monde ici... mais moi je n'aime pas les plaisanteries... ne t'y frotte pas... (Il mange.) Ah ! grand Dieu ! quelle soupe ! (Il mange toujours.) Je suis sûr qu'il n'y a pas un homme au monde qui en ait mangé de pareille... De la graisse... et des plumes à la nage*. (Il découpe une poule*.) Ah ! quelle poule !... donne-moi le rôti. Osip, il reste un peu de soupe, c'est pour toi. (Il coupe le rôti.) Ça du rôti ! Ça n'est pas du rôti.

LE GARÇON.

Qu'est-ce donc que c'est ?

KHLESTAKOF.

Le diable le sait, mais je vois bien que ce n'est pas du rôti. C'est une savate brûlée au lieu de rôti. (Il mange.) Canaille ! drôles ! voilà comme ils vous nourrissent. On s'abîme la mâchoire à en manger une bouchée. (Il se cure les dents avec le doigt.) Faquins ! c'est comme une écorce, impossible d'avaler cela, et cela vous noircit les dents. (Il s'essuie la bouche avec une serviette.) Est-ce qu'il n'y a plus rien ?

LE GARÇON.

Rien.

KHLESTAKOF.

Canaille! drôles! comment, pas un légume*, pas de pâtisserie! Gredins! Voilà comme on traite* les voyageurs! (Le garçon et Osip emportent les assiettes.)

SCÈNE VII.

KHLESTAKOF, PUIS OSIP.

KHLESTAKOF.

Parbleu! c'est comme si je n'avais rien mangé. Cela n'a fait que me mettre en appétit. Si j'avais quelque chose dans ma poche, j'enverrais chercher un pain d'un sou.

OSIP, entrant.

Le gouverneur est ici, qui veut se faire annoncer*, et demande après vous.

KHLESTAKOF, effrayé.

Que dis-tu*? Comment! cette bête de maître d'hôtel a déjà porté sa plainte! Est-ce qu'il voudrait par hasard me fourrer en prison? Diable! Si j'essayais d'une manière noble*... non, non, je ne veux pas. Dans cette ville, les officiers et les bourgeois sont toujours à flâner. J'ai voulu leur montrer les belles manières*, et j'ai commencé par faire l'œil à la fille d'un marchand... Non, non, cela ne vaut rien... Mais comment oserait-il... Suis-je donc un marchand ou un artisan? (S'enhardissant et se redressant.) Ah! je m'en vais lui dire : Avez-

vous bien l'audace... (Le bouton de la porte tourne : Khlestakof pâlit et frémit.)

SCÈNE VIII.

KHLESTAKOF, LE GOUVERNEUR ET DOBTCHINSKI

(Le gouverneur fait un pas en avant et s'arrête ; tous les deux, effrayés se regardent l'un l'autre un moment, puis baissent les yeux.)

LE GOUVERNEUR, prenant un peu de courage*.

Bonjour, Monsieur...

KHLESTAKOF.

Serviteur.

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi si...

KHLESTAKOF.

Comment donc... de rien...

LE GOUVERNEUR.

Mon devoir, comme le principal magistrat de cette ville, c'est de prendre des mesures pour que les voyageurs et tous les gens comme il faut n'éprouvent aucun...

KHLESTAKOF, balbutiant d'abord, mais se rassurant et grossissant sa voix peu à peu.

Que voulez-vous... que j'y fasse... ce n'est pas ma faute... Je paierai... On m'enverra de chez moi... (Bobtchinski entr'ouvre la porte et regarde.) C'est plutôt sa faute : il me donne du veau* dur comme une planche ; de la soupe... le diable sait ce qu'on a mis dedans*, et

j'ai été obligé de la jeter par la fenêtre. Il me fait mourir de faim toute la journée... du thé incroyable : Il sent le poisson, pas le thé... Pourquoi donc...? voilà une drôle...

LE GOUVERNEUR, intimidé.

Pardonnez, Monsieur, ce n'est pas ma faute. Le veau que j'achète au marché est toujours bon*. Ce sont des marchands de Kholmogor qui l'apportent *, gens honnêtes et de bonnes mœurs, Je ne sais pas où il prend celui dont vous parlez. Mais s'il n'est pas... alors... permettez-moi de vous proposer de vous faire changer de logement.

KHLESTAKOF.

Non pas! je ne veux pas. Je sais bien ce que vous voulez dire avec votre logement : c'est la prison. Mais quel droit avez-vous, comment osez-vous... C'est que je... je suis employé... à Pétersbourg... (Fièrement.) Je... je... je...

LE GOUVERNEUR, à part.

Oh! mon Dieu! comme il est colère... Il sait tout! Ces maudits marchands lui ont tout dit.

KHLESTAKOF, s'enhardissant de plus en plus.

Vous avez beau être gouverneur *... Je n'irai pas. J'aurai recours au ministre. (Il frappe du poing sur la table.) Qui êtes-vous? qui êtes-vous*?

LE GOUVERNEUR, prêt à défaillir* et tout tremblant.

Ah! de grâce, Monsieur, ne me perdez pas. J'ai une femme et de petits enfants... ne ruinez pas un infortuné!

KHLESTAKOF.

Non, je ne veux pas. Eh! que m'importe à moi que vous ayez une femme et des enfants? faut-il pour cela que j'aille en prison? Voyez un peu la belle raison! (Bobtchinski entr'ouvre la porte, regarde et se retire effrayé.) Non, non, je vous remercie très-humblement. Je ne veux pas.

LE GOUVERNEUR, tremblant.

Inexpérience, Monsieur, inexpérience de ma part, et insuffisance de la place. Mon Dieu, daignez en juger vous-même. Les appointements ne me rendent pas le thé et le sucre seulement. S'il y a eu des cadeaux, je vous proteste que c'étaient des misères... Quelque chose pour la table, ou peut-être une couple d'habits. Quant à la veuve du sous-officier qui faisait le commerce, que que j'aurais fait fouetter, c'est une calomnie, Monsieur, sur mon honneur, c'est une calomnie. Ce sont mes ennemis qui ont inventé cela. Les gens d'ici sont si méchants, qu'ils sont prêts à m'assassiner...

KHLESTAKOF.

Eh bien! je n'ai pas affaire à eux, moi... (Réfléchissant.) Je ne sais pas, moi, pourquoi vous me parlez de vos ennemis ou de la veuve de ce sous-officier... Une femme de sous-officier, c'est autre chose... mais moi, vous n'oseriez pas me faire fouetter... vous n'y pensez pas, apparemment? Je vous le répète, je paierai, je paierai... mais en ce moment, je me trouve sans argent. Si je suis ici, c'est que je n'ai pas un kopek.

LE GOUVERNEUR, à part.

Oh ! le farceur ! Quelle diable d'histoire nous fait-il et où veut-il en venir ? On ne sait par où le prendre. Ma foi, essayons ; il en sera ce qu'il en sera, essayons toujours. (Haut.) Si vous aviez besoin d'argent, Monsieur, ou de toute autre chose, veuillez disposer de moi. Mon devoir est d'obliger les voyageurs.

KHLESTAKOF.

Si vous vouliez me prêter quelques roubles, je satisferais le maître de l'hôtel. Deux cents roubles me suffiraient, et même moins.

LE GOUVERNEUR, lui donnant des billets.

Voici précisément deux cents roubles ; ne vous donnez pas la peine de compter.

KHLESTAKOF.

Mille remerciements. Je vous renverrai cela de la campagne... C'est un accident que... Je vois, Monsieur. que vous êtes un galant homme... C'est une autre affaire.

LE GOUVERNEUR, à part.

Dieu soit loué ! il a pris l'argent. Nous allons être d'accord, à ce que je vois. Au lieu de deux cents, je lui en glisse quatre cents.

KHLESTAKOF.

Osip ! (Osip entre.) Appelle le garçon. (Au gouverneur et à Dobtchinski.) Comment ! vous êtes debout ! Faites-moi donc le plaisir de vous asseoir. (A Dobtchinski.) Asseyez-vous donc, je vous en supplie.

LE GOUVERNEUR.

Ne faites pas attention ; nous sommes bien.

KHLESTAKOF.

Faites-moi donc la grâce de vous asseoir ! Ah ! je vois toute la cordialité et toute la franchise de votre caractère... Et moi qui m'étais imaginé que vous veniez pour me... (A Dobtchinski.) Asseyez-vous donc. (Le gouverneur et Dobtchinski s'asseoient, Bobtchinski entr'ouvre la porte et écoute.)

LE GOUVERNEUR, à part.

Allons, un peu plus d'audace. Il veut qu'on respecte son incognito. C'est bon, nous sommes à deux de jeu pour la comédie. Faisons semblant de ne pas savoir quel homme c'est. (Haut.) J'étais sorti pour des affaires de service, avec Pëtr Ivanovitch Dobtchinski, gentilhomme de ce pays, et nous avons voulu entrer dans l'hôtel pour voir si les voyageurs étaient convenablement reçus, parce que, voyez-vous, je ne suis pas comme bien des gouverneurs, qui ne se mêlent pas de ces affaires-là. Mais, moi, outre les affaires de mon administration, par pure charité chrétienne, je veux que tout mortel reçoive ici un bon accueil. Et c'est une récompense de mon zèle quand je trouve l'occasion de faire une connaissance si agréable.

KHLESTAKOF.

Pour mon compte, j'en suis ravi. Sans vous, j'aurais été contraint de rester longtemps ici. Je ne savais comment faire pour payer.

LE GOUVERNEUR, à part.

Oui, oui, conte-nous cela. Tu ne savais comment payer! (Haut.) Oserais-je vous demander de quel côté votre voyage se dirige?

KHLESTAKOF.

Je vais dans le gouvernement de Saratof, dans ma terre.

LE GOUVERNEUR, à part, ironiquement.

Il a un fameux front! Il faut jouer serré avec lui. (Haut.) C'est une chose bien intéressante que les voyages, les particularités de la route... d'un côté, les contrariétés qui résultent des chevaux en retard, d'un autre côté... c'est une grande dissipation pour l'esprit. Monsieur voyage sans doute pour son agrément?

KHLESTAKOF.

Non, c'est papa qui me demande. Il se vexe, papa, parce que, jusqu'à présent, je n'ai pas eu d'avancement à Pétersbourg. Il s'imagine comme cela que, dès qu'on est arrivé, on va vous mettre la croix de Saint-Vladimir à la boutonnière. Ma foi, qu'il aille lui-même faire sa cour à la Chancellerie.

LE GOUVERNEUR, à part.

En voilà de sévères : et ce papa qui nous coule en douceur... (Haut.) Est-ce pour longtemps que vous vous proposez de vous absenter?

KHLESTAKOF.

Mon Dieu! je ne sais pas. Mon père... mon père est bête, entêté comme une mule, un vieux roquentin dur

comme du bois. Je lui dirai tout bonnement : faites ce que vous voudrez*, je ne puis pas vivre hors de Pétersbourg. Pourquoi donc serais-je condamné à passer ma vie avec des paysans... ? Cessez d'exiger cela de moi* ; mon âme a soif de civilisation.

LE GOUVERNEUR, à part.

Comme il défile son chapelet, et sans se couper*. Il se figure qu'il me fait avaler toutes ses histoires. Va, va, tu n'as pas trouvé ta dupe. Je te laisse faire et t'en donner*. (Haut.) La remarque que vous avez bien voulu faire est parfaitement juste. Que peut-on faire dans l'ignorance et l'obscurité* ? Ici, par exemple, dans notre petit endroit, on ne dort pas la nuit, on s'extermine pour son pays, on n'épargne rien, sans seulement songer à quand la récompense... (Il promène ses regards par la chambre.) Il me semble que cette chambre est un peu humide.

KHLESTAKOF.

Abominable ! et des punaises comme je n'en ai jamais vu. Elles vous ont des dents comme des chiens.

LE GOUVERNEUR.

Est-il possible ! Un étranger si distingué exposé à des tortures semblables ; d'indécentes punaises comme il n'en devrait pas exister dans le monde ! — Est-ce qu'il ne fait pas bien sombre dans cette chambre ?

KHLESTAKOF.

Horriblement sombre ! Le maître d'hôtel n'a pas l'habitude de donner des bougies. On ne peut rien

faire. On veut lire, ou bien l'envie vous prend d'écrire quelque chose, impossible ; on n'y voit goutte.

LE GOUVERNEUR.

Oserais-je vous demander... mais non, je ne suis pas digne...

KHLESTAKOF.

Quoi donc ?

LE GOUVERNEUR.

Non, non, je suis indigne de cet honneur...

KHLESTAKOF.

Mais de quoi s'agit-il ?

LE GOUVERNEUR

C'est que, si j'osais... J'ai chez moi un appartement parfaitement convenable, bien éclairé, tranquille, que je serais heureux de vous offrir... Mais non, je sens moi-même que ce serait trop d'honneur pour moi... Veuillez, je vous en supplie, ne pas vous en offenser ; c'est dans la simplicité de mon cœur que je faisais cette offre indiscrète.

KHLESTAKOF.

Comment donc ? mais au contraire, j'en suis enchanté. Il me sera infiniment plus agréable d'être dans une maison particulière que dans une auberge.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! vous me comblez ! Et quel bonheur pour ma femme ! Pour moi, c'est mon caractère ; je n'ai pas de plus grand bonheur que d'exercer l'hospitalité, surtout à l'égard de personnes distinguées. Ce n'est pas la flat-

terie qui dicte mon langage, je vous prie de le croire; je n'ai pas ce défaut, Dieu merci, et je parle à cœur ouvert.

KHLESTAKOF.

Je vous en remercie très-humblement. Pour moi, je n'aime pas les gens à double visage. Votre cordialité et votre franchise me plaisent; et quant à moi, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me montre du dévouement et de la considération... de la considération et du dévouement.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GARÇON DE L'HOTEL accompagné de OSIP.

Bobtchinski regarde par la porte entr'ouverte.

LE GARÇON.

Monsieur demande quelque chose?

KHLESTAKOF.

Donne-moi mon compte.

LE GARÇON.

Il y a longtemps que je vous l'ai remis votre compte.

KHLESTAKOF.

Est-ce que je me souviens de tes bêtes de comptes? Combien dois-je ici?

LE GARÇON.

Le premier jour, Monsieur a commandé à dîner; le lendemain, Monsieur n'a mangé que du saumon, et puis, Monsieur, depuis lors, a tout pris à crédit...

KHLESTAKOF.

Imbécile, vas-tu recommencer tes additions? En tout combien cela fait-il ?...

LE GOUVERNEUR.

Ne vous donnez pas cette peine, il attendra bien. (Au garçon.) Va-t'en, on réglera cela.

KHLESTAKOF.

Au fait, vous avez raison. (Il met l'argent dans sa poche ; le garçon sort. Bobtchinski regarde par la porte entr'ouverte.)

SCÈNE X.

LE GOUVERNEUR, KHLESTAKOF, DOBTCHINSKI.

LE GOUVERNEUR.

Ne vous plairait-il pas de voir maintenant quelques établissements publics de notre ville... l'hospice, par exemple, et quelques autres...

KHLESTAKOF.

Qu'est-ce qu'il y a donc à voir ?

LE GOUVERNEUR.

C'est que chez nous, voyez-vous, l'administration est si régulière... il y a tant d'ordre, que*...

KHLESTAKOF.

Je serai enchanté ! Je suis tout à vos ordres.

(Bobtchinski passe la tête par la porte entr'ouverte.)

LE GOUVERNEUR.

De là, si vous aviez envie de visiter le collège du district, vous verriez l'ordre remarquable* avec lequel on cultive ici les sciences.

KHLESTAKOF.

Volontiers, volontiers.

LE GOUVERNEUR.

Ensuite, si vous vouliez entrer dans le fort* et dans la prison de ville, vous verriez de quelle manière on garde ici les coupables.

KHLESTAKOF.

Pourquoi voir la prison? il vaut mieux visiter les établissements de bienfaisance.

LE GOUVERNEUR.

Comme il vous plaira. Que préférez-vous? irons-nous dans votre voiture ou bien accepterez-vous une place dans mon drochki?

KHLESTAKOF.

J'aime mieux aller avec vous dans votre drochki.

LE GOUVERNEUR, à Dobtchinski.

Ma foi, Pëtr Ivanovitch, je n'ai plus de place pour vous.

DOBTCHINSKI.

Ne faites pas attention à moi.

LE GOUVERNEUR, bas à Dobtchinski.

Écoutez. Vous allez courir, mais comme un dératé, pour porter deux billets, l'un à Zemlianika, à l'hospice, l'autre à ma femme. (A Khlestakof.) Oserais-je vous demander la permission d'écrire en votre présence une ligne à ma femme, pour qu'elle se prépare à recevoir un hôte si distingué.

KHLESTAKOF.

Oh ! Monsieur, ce n'est pas la peine... Au reste, voici l'écritoire... seulement du papier... je ne sais pas... Ah ! tenez ce compte, cela peut-il servir ?

LE GOUVERNEUR.

Parfaitement. (A part, tout en écrivant.) Ah ! nous verrons comment iront nos affaires quand il aura tâté d'un déjeuner et des bouteilles à grosse panse... Nous avons le madère du gouvernement*; il n'est pas très-bien pour l'œil, mais il vous enfoncerait un éléphant. Je voudrais bien savoir quel homme c'est, et de quel côté il faut s'en garer. (Il écrit le billet, le donne à Dobtchinski qui se dirige vers la porte, mais en ce moment elle se détache et Bobtchinski, qui s'y tenait collé, tombe avec elle sur la scène. Exclamation générale. Bobtchinski se relève.)

KHLESTAKOF.

Vous êtes-vous fait mal ?

BOBTCHINSKI.

Rien, rien du tout, pas la moindre des choses ; seulement sur le nez, un petit horion. Je cours chez Christian Ivanovitch. Il y a chez lui de l'emplâtre si bon qu'il n'y paraîtra plus.

LE GOUVERNEUR, après avoir fait un geste de reproche à Bobtchinski.

(A Khlestakof.) Ce n'est rien. Je vous en supplie, Monsieur, veuillez passer... Je vais dire à votre domestique d'apporter vos effets. (A Osip.) Mon cher ami, tu porteras tout le bagage chez moi, chez le gouverneur ; tout le monde te dira le chemin. Je vous en supplie, Mon-

sieur... (Il fait passer devant Khlestakof et le suit ; au moment de sortir, il se retourne d'un air irrité vers Bobtchinski.) A-t-on vu pareille maladresse ! Comme si vous ne pouviez pas prendre un autre endroit pour vous jeter par terre. Et s'étaler comme un je ne sais quoi !... (Il sort suivi de Bobtchinski.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Une chambre chez le gouverneur
(Décoration du premier acte).

SCÈNE PREMIÈRE

ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA, à la fenêtre et dans les mêmes attitudes où on les a vues à la fin du premier acte.

ANNA.

Voilà une heure que nous attendons, et tout cela pour ta sotte coquetterie... Elle est tirée à quatre épingles ; non, il faut encore chiffonner... Ah ! et ne pas la voir revenir ! Quel ennui ! Et pas une âme ! On dirait que tout est mort ici.

MARIA.

Allons, maman, dans deux minutes nous saurons tout. Avdotia va revenir tout de suite. (Elle regarde à la fenêtre et fait un petit cri.) Ah ! petite maman, petite maman, voilà quelqu'un qui vient au bout de la rue.

ANNA.

Où donc ? Tu te figures toujours comme cela... C'est vrai, on vient... Qui donc cela peut-il être ?.. Il n'est pas grand.. en frac... qui donc ? Dieu que c'est ennuyeux de ne pas savoir qui c'est.

MARIA.

C'est Dobtchinski, petite maman.

ANNA.

Dobtchinski ! Allons donc. Tu as toujours des imaginations comme cela. Ce n'est pas Dobtchinski. (Elle agite son mouchoir.) Eh ! vous ! par ici, venez donc, venez donc, plus vite !

MARIA.

Je vous assure, maman, que c'est Dobtchinski.

ANNA.

Ce que c'est que la manie de disputer ! On te dit que ce n'est pas Dobtchinski.

MARIA.

Mais si, petite maman, mais si. Vous voyez bien que c'est Dobtchinski.

ANNA.

Tiens, c'est Dobtchinski. Je le vois à présent. Mon Dieu ! c'est inutile de disputer pour cela. (Elle crie à la fenêtre.) Plus vite, dépêchez-vous donc ! vous allez comme une tortue ! Eh bien ! où sont-ils ? Parlez donc ! parlez d'ici... Vous êtes... qu'est-ce que cela fait ? Quoi... bien sévère ? Ah ! Et mon mari, mon mari ? (S'éloignant de la fenêtre avec dépit.) Quel imbécile ! jusqu'à ce qu'il soit monté au salon, il ne nous dira rien !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DOBTCHINSKI.

ANNA.

Allons, parlez, je vous en prie. Je vous demande un peu si c'est honnête de votre part ? Moi qui ne comptais

que sur vous seul, comme sur un homme raisonnable*, et vous vous enfuyez et nous laissez là. Et depuis ce moment-là, personne pour me dire la moindre chose! N'avez-vous pas de honte! moi qui ai été la marraine de votre Vanitchka et de Lizanka! Voilà comment vous êtes avec moi?

DOBTCHINSKI.

Eh! mon Dieu, ma commère, j'ai tant couru pour vous présenter mes respects* que je n'en suis pas encore remis... Mes respects, Maria Antonovna.

MARIA.

Bonjour, Pëtr Ivanovitch.

ANNA.

Voyons donc, parlez! Que se passe-t-il?

DOBTCHINSKI.

Anton Antonovitch vous envoie ce billet.

ANNA.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? un général?

DOBTCHINSKI.

Général, non; mais il vaut bien un général. Un air, des manières, une dignité...

ANNA.

Ainsi, c'est bien le fonctionnaire dont on annonçait l'arrivée à mon mari.

DOBTCHINSKI.

En personne. Et c'est moi qui l'ai découvert le premier avec Pëtr Ivanovitch.

ANNA.

Eh bien, parlez donc ! vous disiez...

DOBTCHINSKI.

Ah ! grâce à Dieu tout s'est arrangé. D'abord il a reçu Anton Antonovitch un peu sévèrement. Oui, il s'est échauffé, et il a dit que dans l'auberge cela n'allait pas bien, qu'il n'irait pas chez lui, et qu'il ne se souciait pas d'aller en prison pour lui ; mais ensuite, lorsqu'il a reconnu l'innocence d'Anton Antonovitch, et quand il a eu une petite explication avec lui, alors il a changé d'avis, grâce à Dieu, et tout s'est bien passé. Ils sont allés voir les établissements de bienfaisance... C'est bien comme nous le pensions, Anton Antonovitch et moi *, une dénonciation secrète... Savez-vous que j'ai eu aussi fameusement peur pour moi ?

ANNA.

Qu'avez-vous à craindre, vous ? Vous n'êtes pas employé.

DOBTCHINSKI.

C'est égal. Savez-vous, quand on entend parler un grand personnage comme cela, on se sent saisi.

ANNA.

Mais enfin, comment est-il ?... Tout cela ce sont des chansons. Quel homme est-ce ? Dites-moi, comment est-il de sa personne, vieux ou jeune ?

DOBTCHINSKI.

Jeune, il est jeune. Vingt-trois ans. Mais il parle tout à fait comme un homme d'âge. Si vous le per-

mettez, dit-il, j'irai là, et là... (Gesticulant.) comme cela. J'aime à lire, dit-il, et à écrire; mais ce qui me gêne, a-t-il dit, c'est que la chambre est sombre.

ANNA.

Mais de quelle couleur a-t-il les cheveux? Bruns ou blonds?

DOBTCHINSKI.

Non, plutôt châtains, et des yeux d'une vivacité... comme des étincelles... qui vont toujours comme cela... le regard comme s'il avait le diable au corps*.

ANNA.

Voyons ce qu'il me mande dans son billet : « Je m'empresse de t'informer, m'amour, que ma position a été fort critique; mais je dois à la miséricorde divine deux concombres salés et une demi-portion de caviar, roubles, zéro, vingt-cinq kopeks...* » Qu'est-ce que cela veut dire? des concombres et du caviar?...

DOBTCHINSKI.

Ah! c'est que dans sa précipitation, Anton Antonovitch s'est servi de papier écrit : il aura pris le mémoire du restaurant.

ANNA.

Ah! oui, c'est cela. (Continuant de lire.) « Mais je dois à la miséricorde divine de voir tout finir heureusement. Fais préparer au plus vite une chambre pour un hôte d'importance, celle où il y a du papier doré. Il est inutile de te donner de la peine pour le dîner, nous allons manger* à l'hospice chez Artemii Philippovitch;

mais il faut du vin, dis au marchand Avdouline qu'il en envoie du meilleur, ou sinon je mets sa cave en cannelle. Je te baise les mains, et suis ton Anton Skvoznik-Dmoukhanofski. » Ah! mon Dieu! il n'y a pas un moment à perdre! Holà! quelqu'un! Michka!

DOBTCHINSKI, courant à la porte et criant.

Michka! Michka! Michka! (Michka entre.)

ANNA.

Écoute. Cours chez le marchand Avdouline... attends, je vais te donner un billet. (Elle s'assied au bureau et écrit tout en parlant.) Tu vas donner cette lettre à Sidor, au cocher, pour qu'il aille tout de suite chez Avdouline, et qu'il rapporte du vin. Et toi, tu vas préparer joliment cette chambre pour un monsieur qui vient ici. Tu mettras un lit, une cuvette, et cœtera.

DOBTCHINSRI.

Moi, Anna Andreïevna, je m'en vais voir comment il inspecte là-bas.

ANNA.

Allez, allez, je ne vous retiens pas.

SCÈNE III.

ANNA ANDREIEVNA ET MARIA ANTONOVNA.

ANNA.

Allons, ma petite, il faut un peu penser à notre toilette. C'est un élégant de la capitale. Dieu garde qu'il ne trouve ici quelque chose à critiquer. Toi, je te conseille de mettre ta robe bleue à petits retroussis.

MARIA.

Fi donc, petite maman, du bleu ! Cela ne me va pas : Mme Liapkine Tiapkine met du bleu, et la fille de M. Zemlianika se met en bleu aussi. Non, je serai mieux en rose *.

ANNA.

En rose ! Ah ! par exemple, c'est bien pour l'amour de la contradiction ! Cela t'ira infiniment mieux, d'autant plus que je vais mettre ma robe paille. J'aime beaucoup cette nuance-là.

MARIA.

Ah ! petite maman, vous ne mettrez pas votre robe paille ! Elle ne vous va pas.

ANNA.

Ma robe paille ne me va pas ?

MARIA.

Mais, non, maman. Je vous dirai ce qu'il vous faut. Pour la nuance paille, il faudrait que vous eussiez les yeux foncés.

ANNA.

Ah ! vraiment, voilà qui est fort ! Je n'ai pas les yeux foncés, moi ! Mais je les ai trop foncés, au contraire. A-t-on jamais vu une idée pareille ! Je n'ai pas les yeux foncés ! Et quand je me tire les cartes, c'est toujours moi qui suis la dame de trèfle.

MARIA.

Ah ! petite maman, vous seriez bien plutôt la dame de cœur.

ANNA.

Ah! c'est trop trop fort! par trop fort! La dame de cœur! Où a-elle l'esprit! (Elle sort précipitamment, en répétant derrière la scène :) La dame de cœur! Quelle idée! On n'est pas plus folle! (Lorsqu'elles sont sorties, la porte s'ouvre et Michka paraît poussant devant lui des balayures. Par une autre porte entre Osip portant une malle sur sa tête.)

SCÈNE IV.

MICHKA, OSIP.

OSIP.

Par où est-ce?

MICHKA.

Par ici, mon oncle, par ici.

OSIP.

Un instant, que je souffle. Ah! gredin de sort! On dit bien que pour ventre vide il n'y a pas de léger fardeau!

MICHKA.

Dites donc, mon oncle, le général va venir bientôt?

OSIP.

Quel général?

MICHKA.

Votre maître.

OSIP.

Mon maître? Quel général est-ce qu'il est?

MICHKA.

Comment, est-ce qu'il n'est pas général?

OSIP.

Général, ah ! oui ; mais d'une autre façon.

MICHKA.

Est-ce plus ou moins fort qu'un général en service ?

OSIP.

Plus.

MICHKA.

Voyez-vous cela ! Voilà la chose pourquoi il y a ce remue-ménage chez nous.

OSIP.

Écoute, petit. A ce que je vois, tu es un gaillard fûté ? Est-ce qu'il n'y aurait pas un morceau à manger ?

MICHKA.

Hélas ! mon oncle, c'est que pour vous il n'y a rien de prêt. Vous ne mangeriez pas quelque chose de tout simple. Je crois bien que quand votre maître se met à table, il vous envoie de ce qu'il mange lui-même*.

OSIP.

Mais qu'est-ce qu'il y a ici en fait de choses simples ?

MICHKA.

Il n'y a que de la soupe aux choux, du gruau, et puis des pâtés.

OSIP.

Rien que de la soupe aux choux, du gruau et des pâtés ? C'est bon, nous mangerons tout cela. Allons, portons cette malle. Il y a une autre porte par ici ?

MICHKA.

Oui. (Tous deux portent la malle dans la chambre de côté.)

SCÈNE V.

Des sergents de ville ouvrent la porte du fond à deux battants Entre KHLESTAKOF, il est suivi du GOUVERNEUR ; viennent ensuite à distance L'ADMINISTRATEUR DES ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE, LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE, DOBTCHINSKI ET BOBTCHINSKI, ce dernier avec un emplâtre sur le nez. Le gouverneur montre aux sergents de ville un morceau de papier sur le plancher. Ils s'empressent de le ramasser en se heurtant l'un l'autre dans leur précipitation.

KHLESTAKOF.

Excellent établissement ! Ce qui me plaît ici, c'est qu'on montre aux voyageurs tout ce qu'il y a à voir dans la ville. Dans les autres villes on ne m'a rien montré.

LE GOUVERNEUR.

Dans d'autres villes, oserais-je vous le faire remarquer, les fonctionnaires publics sont surtout préoccupés de leurs intérêts. Tandis qu'ici, je puis le dire, on n'a qu'une pensée, c'est, à force de zèle et de vigilance de remplir les généreuses intentions * du gouvernement.

KHLESTAKOF.

Le déjeuner était excellent. Ah ! j'ai mangé comme il faut. Est-ce qu'on s'en donne ici comme cela tous les jours ?

LE GOUVERNEUR.

On célébrait la présence d'un hôte illustre.

KHLESTAKOF.

Moi, j'aime à manger. A quoi bon vivre si ce n'est

pas pour cueillir la fleur du plaisir? Comment s'appelle ce poisson?

L'ADMINISTRATEUR, s'avançant.

Du labardane*.

KHLESTAKOF.

Fameux poisson! Où est-ce donc que nous avons déjeuné, dans l'infirmerie?

L'ADMINISTRATEUR.

Si vous le voulez bien. Dans l'hospice.

KHLESTAKOF.

Ah! oui, je me rappelle, il y avait des lits. Et les malades, ils sont donc guéris? Il n'y en avait guère.

L'ADMINISTRATEUR.

Il n'en restait que dix*. Les autres étaient sortis guéris. Cela tient à l'excellent ordre qui règne dans l'établissement. Depuis le moment où j'ai pris l'administration de l'hospice, peut-être le fait vous paraîtra-t-il incroyable, tous les malades guérissent comme des mouches. A peine un malade entre-t-il dans l'infirmerie qu'il est guéri. Ce n'est dû seulement à la médicamentation, mais à la propreté* et à l'ordre.

LE GOUVERNEUR.

Oserais-je vous exposer les devoirs accablants qui incombent à l'administrateur de ce district*... Combien d'affaires!... Tenez, pour ne parler que de la voirie, des travaux publics, de la police*... En un mot, l'esprit le plus vaste s'y casserait la tête; mais, par la miséricorde de Dieu, tout marche ici à merveille. Un autre

gouverneur peut-être penserait à ses intérêts. Mais, moi, le croiriez-vous, moi, quand je vais me coucher, je me dis : Mon Dieu, daigne faire en sorte que le gouvernement connaisse mon zèle et mon désintéressement et qu'il soit satisfait... qu'il m'en récompense ou non, je m'abandonne à sa volonté, au moins mon cœur sera tranquille. Lorsque dans notre ville je vois l'ordre régner partout, les rues balayées, les prisonniers bien sûrement sous les verrous, qu'il n'y a pas trop d'ivrognes... que me faut-il de plus? Hélas! je ne demande pas des distinctions! C'est un appât trompeur, et auprès du bonheur de faire le bien, tout n'est que poussière et vanité!

L'ADMINISTRATEUR, à part.

Le gredin, comme il dégoise! Si Dieu m'avait donné* une langue si bien pendue!

KHLESTAKOF.

Vous avez bien raison. Moi aussi, j'aime à faire de temps en temps... j'aime à faire de la morale*. Quelquefois j'en fais en prose, d'autres fois je me lâche en vers.

BOBTCHINSKI à Dobtchinski.

Comme c'est bien dit, comme c'est fort, Pëtr Ivanovitch! Quelles observations il a*... Il faut qu'il ait fait de fameuses études.

KHLESTAKOF.

Dites donc, est-ce qu'il n'y a pas ici quelque petite société joyeuse où l'on pourrait, par exemple, faire une partie de cartes?

LE GOUVERNEUR, à part.

Hein? Est-ce qu'il voudrait jeter des pierres dans mon jardin? (Haut.) Ah! Dieu nous en préserve! Ici on ne sait pas ce que c'est que de semblables réunions. Pour moi, je n'ai jamais touché une carte... Et même je ne sais pas y jouer... aux cartes. Je ne puis pas en voir de sang-froid, et quand j'ai le malheur d'apercevoir un roi de carreau ou de n'importe quoi, cela me donne un tel mal de cœur qu'il faut que je crache. Une fois, je ne sais comment cela se fit, les enfants s'étaient amusés à construire* un château de cartes... Eh bien! toute la nuit j'ai rêvé de ces maudites cartes. Mon Dieu! comment y a-t-il des gens qui perdent un temps précieux dans des occupations semblables!

LE RECTEUR, à part.

Ah! farceur, qui m'a décavé hier de cent roubles!

LE GOUVERNEUR.

Pour moi, je trouve mieux à employer mon temps pour l'avantage de l'administration.

KHLESTAKOF.

Ah! bien, cependant, voyez-vous... cela dépend beaucoup de la manière de voir. Par exemple, si l'on s'en va faire son vatout quand on n'a rien dans la main*, alors... mais allez, quelquefois c'est bien attachant de jouer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANNA ANDREIEVNA,
MARIA ANTONOVNA.

LE GOUVERNEUR.

Oserais-je vous présenter ma famille ? ma femme et ma fille.

KHLESTAKOF.

C'est un grand bonheur pour moi, Madame, d'avoir celui de vous voir.

ANNA.

C'en est un bien grand pour moi, Monsieur, de voir une personne si distinguée.

KHLESTAKOF, avec galanterie.

Pardonnez-moi, Madame, au contraire. Cela m'est bien plus agréable.

ANNA.

Vous vous moquez, Monsieur ; c'est la politesse qui vous fait parler. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

KHLESTAKOF.

C'est assez de bonheur, Madame, d'être debout auprès de vous ; mais puisque vous l'exigez absolument, je m'assieds. C'est un grand bonheur, Madame, d'être enfin assis auprès de vous.

ANNA.

Pardonnez-moi, Monsieur, je n'ose prendre pour moi... Je pense que venant de quitter la capitale, votre petite excursion vous a paru bien monotone*.

KHLESTAKOF.

Monotone, c'est le mot. Habitué à vivre dans le monde, comprenez-vous, et tout à coup se trouver sur une grande route... Des auberges sales, le manque de *comfort* *, la grossièreté de la province... S'il n'y avait des hasards comme celui que... qui... (Lorgnant Anna Andreievna avec galanterie.) Cela fait oublier tout ce...

ANNA.

En effet, cela doit être bien désagréable pour vous...

KHLESTAKOF.

Comment, Madame? dans ce moment, je trouve très agréable...

ANNA.

Ah ! Monsieur, vous êtes trop bon. Je ne mérite pas l'honneur que vous me faîtes.

KHLESTAKOF.

Pourquoi donc cela, Madame ? Au contraire, vous le méritez bien.

ANNA.

Nous autres qui vivons dans la solitude...

KHLESTAKOF.

Oui, mais la solitude a ses collines, ses ruisseaux... c'est vrai que rien ne vaut Pétersbourg. Ah ! Pétersbourg ! quelle vie que celle-là ! Vous croyez peut-être que je suis expéditionnaire. Non. Le directeur est avec moi sur un pied d'intimité. Il me frappe sur l'épaule et me dit : Eh bien, camarade, dînons-nous ensemble? Je vais à la direction pour deux minutes, seulement

pour dire : Faites-moi ceci, faites-moi cela. Il y a un employé pour les écritures. Un gratte-papier... tr... tr... tr... Il se met à écrire*. On voulait me faire assesseur de collège. Je sais bien pourquoi*... Le garçon de bureau court après moi dans l'escalier avec une brosse : Permettez, Ivan Alexandrovitch, qu'il me dit, que je donne un coup à vos bottes... Mais, Messieurs, vous êtes debout ? Asseyez-vous donc, je vous en prie.

LE GOUVERNEUR.

Devant une personne de votre rang...

L'ADMINISTRATEUR.

Nous devons rester debout.

LE RECTEUR.

Ne faites pas attention.

KHLESTAKOF.

Point d'étiquette, Messieurs. Asseyez-vous, je vous prie, sans faire attention au rang. (Tout s'asseoient.) Moi, au contraire, je fais tout ce que je peux pour me faufiler sans qu'on fasse attention à moi. Mais, comment voulez-vous, cela m'est impossible. On me reconnaît toujours. Que j'aille n'importe où, on dit... tiens, dit-on, voilà Ivan Alexandrovitch qui passe. Une fois on m'a pris pour le commandant en chef ; les soldats sont sortis du corps de garde et on porté les armes. Alors l'officier, qui était une de mes connaissances, me dit : Tiens, mon camarade ! nous qui t'avons pris pour le commandant en chef !

ANNA.

Vraiment.

KHLESTAKOF.

Je connais toutes les petites actrices... Je me mêle aussi de vaudevilles... Je vois tous les auteurs. Je suis intime avec Pouchkine. Il y a quelque temps, je lui dis* : « Eh bien ! Pouchkine ? — Eh bien, dit-il comme cela... heuh ? » C'est un grand original.

ANNA.

Ah ! vous êtes auteur ? Comme ce doit être agréable d'être auteur ? Est-ce que vous travaillez dans les journaux ?

KHLESTAKOF.

Oui, j'écris aussi dans les journaux. C'est moi qui ai fait *le Mariage de Figaro*, *Robert le Diable*, *Norma*. Mon Dieu ! je ne me rappelle déjà plus les titres. Tout cela par occasion. Je ne voulais rien écrire, et puis les directeurs de théâtre me disent : « Je t'en prie, mon cher, écris-nous quelque chose. » Je me mets à réfléchir. — C'est bon. Nous verrons, mon cher. — Et dans une soirée, je broche tout cela. J'ai une facilité extraordinaire. Tout ce qui a paru sous le nom du baron de Brambeus, *la Frégate l'Espérance*, et *le Télégraphe de Moscou*... Tout cela est de moi.

ANNA.

Est-il possible ! Comment, c'est vous qui êtes Brambeus?

KHLESTAKOF.

Mon Dieu, oui. C'est moi qui leur arrange leurs vers. Smirdine me donne pour cela quarante mille roubles.

ANNA.

Et *Iourii Miloslavski*, est-ce que c'est de vous ?

KHLESTAKOF.

Oui, c'est de moi.

ANNA.

Je l'avais deviné tout de suite.

MARIA.

Mais, maman, il y a écrit sur le titre que c'est de M. Zagoskine*.

ANNA.

Allons ! je le savais bien que tu ne perdrais pas cette occasion de contredire !

KHLESTAKOF.

Oui, oui, c'est vrai, c'est de Zagoskine, mais il y a un autre *Iourii Miloslavski*, et celui-là, c'est le mien.

ANNA.

C'est cela, c'est le vôtre que j'ai lu. Comme c'est bien écrit.

KHLESTAKOF.

Je vous avouerai que c'est la littérature qui me fait vivre. J'ai la première maison de Pétersbourg. Elle est si connue la maison d'Ivan Alexandrovitch... (Saluant tous les assistants.) Faites-moi la grâce, Messieurs, quand vous serez à Pétersbourg de venir me voir. J'y donne aussi des bals.

ANNA.

Je pense que les bals que l'on donne là doivent être d'un goût et d'une recherche merveilleuse.

KRLESTAKOF.

Très simples, cela ne vaut pas la peine d'en parler. On met sur la table, par exemple, un melon d'eau, — oui, un melon d'eau de six cents roubles. La soupe dans la soupière m'arrive par la vapeur*, droit de Paris. On ôte le couvercle... un parfum comme il n'y a rien de pareil au monde. Je vais tous les jours au bal. Nous avons aussi notre whist, le ministre des affaires étrangères, l'ambassadeur de France, l'ambassadeur d'Allemagne et moi. Ah ! c'est là qu'on s'extermine, on n'a jamais rien vu de semblable. Quant on rentre chez soi, et qu'il faut monter à son quatrième étage, on n'a que la force de dire à sa bonne : Ha ! Mavrouchka, ma robe de chambre... Qu'est-ce que je dis donc ? J'oubliais que je demeure au premier... j'ai chez moi un escalier... Je vous assure que c'est amusant de regarder dans mon antichambre quand je ne suis pas encore éveillé. Des comtes, des princes sont là qui jasent, qui bourdonnent comme des mouches à miel ; on n'entend que j... j... j... Une fois le ministre... (Le gouverneur et les employés se lèvent tout émus à ce mot.) Sur les adresses on me met : A Son Excellence... Une fois, c'est moi qui ai fait aller la direction. C'est une drôle d'histoire. Le directeur était parti ; où était-il allé ? on ne savait pas Naturellement on se met à causer. Qu'est-ce qui va le remplacer ? Il y avait là bien des généraux qui ne demandaient pas mieux. Les voilà qui essaient, mais, diable, non ! ce n'est pas aisé. On se figure que ce n'est rien, mais quand on y regarde de près... Le diable

emporte, ils donnent leur langue aux chiens. On vient à moi. Sur-le-champ voilà des courriers qui partent, des courriers, des courriers... Figurez-vous trente-cinq mille courriers. Quelle situation! hein? — Venez prendre la direction, Ivan Alexandrovitch. Moi, je vous avoue, je fus un peu contrarié; je passe ma robe de chambre. Ma foi, j'avais bien envie de refuser, mais qu'est-ce que dira l'empereur? Puis, pour mes états de service, vous concevez... Messieurs, je leur dis, j'accepte, je prends le service, je leur dis, je le prends, mais, je leur dis : avec moi... ah! ah! avec moi, il ne faut pas... Qu'on ne m'échauffe pas les oreilles *... ou bien... C'est bon. Je vais droit à la direction... Tous ventre à terre, tremblants comme la feuille. (Le gouverneur et les employés tremblent de peur. Khlestakof s'animant :) Oh! je ne plaisante pas, moi. Je ne me gêne pas pour leur donner à chacun leur paquet. Le conseil d'État a peur de moi. Et pourquoi pas? Moi, je suis... Je ne me soucie de personne, moi... Je leur parle à tous... Je me connais, moi, je me connais bien. Je suis partout, moi, partout. Tous les jours je vais à la cour... Aujourd'hui pour demain on me fera feld-mar... (Il chancelle, et tomberait par terre si les employés ne le soutenaient respectueusement.)

LE GOUVERNEUR, bégayant d'effroi.

Vo... vo... vo...

KHLESTAKOF, se réveillant brusquement.

Plaît-il?

LE GOUVERNEUR.

Vo... vo... vo...

KHLESTAKOF.

Je n'entends pas... Des bêtises !

LE GOUVERNEUR.

Vo... vo... cellence... excellence... voudrait peut-être se reposer... Elle a sa chambre, et tout ce qui est nécessaire.

KHLESTAKOF.

Reposer... des bêtises !... Ah ! reposer, oui, je ne demande pas mieux... Votre déjeuner, Messieurs... Me voilà... volontiers... Fameux labardane ! oh ! quel bon labardane ! (Il entre dans la chambre de côté suivi du gouverneur.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté LE GOUVERNEUR ET KHLESTAKOF.

BOBTCHINSKI.

Voilà un homme, Pëtr Ivanovitch ! Voilà où l'on reconnaît un homme. Jamais de ma vie je ne m'étais trouvé en présence d'un personnage si imposant, et j'ai failli mourir de peur. Quel grade, croyez-vous comme cela, Pëtr Ivanovitch, quelle grade croyez-vous qu'il puisse bien avoir ?

DOBTCHINSKI.

Ma foi, je crois qu'il pourrait bien être général.

BOBTCHINSKI.

Et moi, je pense qu'un général ne lui va pas seulement à la cheville; s'il est général, alors il sera général en chef. Avez-vous entendu comme il fait marcher le conseil d'État ? Allons, allons raconter tout cela à Ammos Fëdorovitch et à Korobkine. Adieu, Anna Andreïevna.

DOBTCHINSKI.

Adieu, ma commère. (Ils sortent.)

L'ADMINISTRATEUR au recteur.

C'est effrayant, savez-vous ? Et ne pas savoir d'où viendra le coup ! Mais nous, qui ne sommes pas encore en uniforme ! Et lui qui dès qu'il sera réveillé va écrire à Pétersbourg une dénonciation * ! ... Adieu, Madame. (Il sort avec le recteur tout pensif et dans le plus grand abattement*.)

SCÈNE VIII.

ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA.

ANNA.

Ah ! quel charmant jeune homme.

MARIA.

Qu'il est aimable !

ANNA.

Mais quelles manières charmantes ! On reconnaît bien un élégant de la capitale. Son affabilité *, et puis tout cela... Il est délicieux ! Moi, je suis folle de ces jeunes gens-là ! D'honneur ! ils me ravissent. Et je me

suis bien aperçue que je lui plaisais... Il n'a fait que me regarder.

MARIA.

Ah ! petite maman, il m'a bien regardée aussi*.

ANNA.

Mon Dieu ! comme la voilà bien là avec ses folies ! Mais cela n'a pas le sens commun.

MARIA.

Mais oui, petite maman, il m'a regardée*.

ANNA.

Mon Dieu ! mon Dieu ! vas-tu encore disputer ! C'est bien assez pour aujourd'hui. Lui, te regarder ! et à propos de quoi te regarder ?

MARIA.

Si, maman, il m'a regardée*. Et quand il a commencé à parler de littérature, alors il m'a regardée, et ensuite quand il a raconté comment il jouait au whist avec des ambassadeurs, alors encore il m'a regardée.

ANNA.

A la bonne heure, peut-être bien une fois, et encore... Allons, se sera-t-il dit, regardons-la une fois.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, marchant sur la pointe du pied.

Chut ! chut !

ANNA.

Qu'y a-t-il ?

LE GOUVERNEUR.

Je ne suis pas content qu'il ait tant bu. Cependant*, si la moitié seulement de ce qu'il a dit est vrai ? (D'un air pensif.) Eh ! comment ne serait-ce pas vrai ? L'homme qui se grise livre tous ses secrets. Ce qu'il a dans le cœur lui vient sur la langue. Oui, il nous a fait quelques petites menteries... Mais si l'on ne ment pas, le moyen de parler de quelque chose ? Il joue avec les ministres et il va à la cour... Euh ! Plus j'y pense... Le diable sait quel homme c'est. Pour moi, la tête m'en tourne, il me semble que je suis sur le haut d'un clocher, ou bien qu'on va me pendre.

ANNA.

Pour moi, je n'ai pas été intimidée un instant. Je n'ai vu en lui qu'un jeune homme du monde, ayant des manières de la plus haute distinction. Cela me suffit, et je ne me mets pas en peine du grade qu'il peut avoir.

LE GOUVERNEUR.

Voilà les femmes ! — Cela vous suffit, à vous, vous n'en demandez pas davantage. — Fadaises ! il n'y a pas moyen de tirer de vous autre chose. On écorche votre mari : vous ne savez plus comment il s'appelait*... Toi, mon cœur, tu étais à ton aise avec lui comme tu le serais avec un Dobtchinski.

ANNA.

Moi, je vous conseille de ne pas vous mettre en peine

de cela. Nous savons déjà quelque chose... (Elle regarde sa fille avec affectation.)

LE GOUVERNEUR.

Il n'y a pas moyen de parler avec elles... Ah! quelle aventure! Je n'ai pas encore pu reprendre haleine de l'émotion que j'ai eue. (Il ouvre la porte.) Michka, fais-moi venir les sergents de ville Svistinof et Derjimorda. Ils doivent être par ici dans les environs de la porte*. — (Après un silence). C'est drôle comme tout va dans le monde à présent. Encore si on pouvait connaître les gens*... Mais ce petit fluet, qui diable devinera ce qu'il est? Les militaires au moins ont toujours une certaine tournure, et lorsqu'ils mettent un habit bourgeois* ils ont l'air de mouches à qui on a coupé les ailes... Mais pourquoi se tenir chez le restaurant*? Et ces équivoques, ces allégories qu'il me faisait tantôt... Le diable n'y comprendrait rien. Enfin pourtant il s'est livré... même plus qu'il n'était nécessaire avec moi. On voit bien que c'est un jeune homme.

SCÈNE X.

LES MÊMES, OSIP. Tous courent à lui et lui font signe du doigt.

ANNA.

Viens un peu par ici, mon cher.

LE GOUVERNEUR.

Chut... Eh bien! dort-il?

OSIP.

Pas encore. Il s'allonge un peu.

ANNA.

Comment t'appelles-tu, mon ami ?

OSIP.

Osip, Madame.

LE GOUVERNEUR, à sa femme

Un moment donc ! (A Osip.) Hé bien ! mon brave, t'a-t-on bien donné à dîner ?

OSIP.

Parfaitement, Monsieur. On m'a bien donné à dîner, je vous remercie.

ANNA.

Dis-moi donc, ton maître, n'est-ce pas, voit souvent des comtes et des princes, à ce que je pense ?

OSIP, à part.

Que lui dire ? On m'a bien donné à manger ; si je dis oui, je mangerai encore mieux. (Haut.) Oui, il nous vient des comtes aussi.

MARIA.

Osip, mon garçon, comme ton maître est gentil !

ANNA.

Dis donc, Osip, je t'en prie, comment il...

LE GOUVERNEUR.

Taisez-vous donc, pour l'amour de Dieu ! Avec vos sottes questions vous m'embrouillez dans ce que j'avais à lui dire. — Eh bien ! mon brave...

ANNA.

Et quel grade a ton maître ?

OSIP.

Un grade, comme cela...

LE GOUVERNEUR.

Diantre soit de vos bavardages ! Vous ne sauriez dire un mot qui aille au fait. Dis-moi, mon brave, ton maître est-il... sévère ? Hein... aime-t-il à gronder, ou bien est-ce un bon enfant ?

OSIP.

Dame ! il aime que tout aille bien. Il faut marcher droit avec lui.

LE GOUVERNEUR.

Tu as une mine qui me revient. Tu dois être un brave garçon. Si tu...

ANNA.

Dis donc, Osip, quand ton maître met son uniforme...

LE GOUVERNEUR.

Ah ! trêve de balivernes ! Quelles niaiseries, lorsqu'il s'agit de vie ou de mort. (A Osip.) Oui, mon cher, tu me plais fort. En route, je parie que tu n'as pas le temps de boire une petite tasse de thé. Encore est-il toujours froid*. Tiens, voilà deux roubles pour t'avoir du thé.

OSIP.

Bien des remerciements, Monsieur. Le bon Dieu vous conserve la santé. Les pauvres gens, on les assiste*.

LE GOUVERNEUR.

Merci. J'en suis bien aise. Mais, dis-moi...

ANNA.

Écoute donc, Osip, quelle est la couleur d'yeux que préfère ton maître ?...

MARIA.

Osip, mon cher ami, comme ton maître a un joli petit nez !

LE GOUVERNEUR.

Morbleu ! permettez-moi... (A Osip.) Je voudrais bien savoir, en route, à quoi ton maître fait le plus d'attention, ce qui lui plaît davantage ?

OSIP.

Il aime à savoir comment vont les choses... Il aime surtout à être bien reçu, à faire bonne chère.

LE GOUVERNEUR.

Bonne chère !

OSIP.

Oui. Il n'y a pas jusqu'à moi, qui ne suis qu'un serf. Il veut que je sois bien aussi. Mon Dieu, un jour, nous allions quelque part. — Osip, dit-il, eh bien, es-tu content ? T'a-t-on bien traité ? — Mal, Votre Excellence, que je dis. — Ah ! dit-il, Osip, ce sont donc des coquins chez qui nous avons logé. Rappelle-moi cela quand je repasserai. — C'est bon, que je dis, en voilà un qui a son affaire. Moi, je ne me mêle de rien.

LE GOUVERNEUR.

Fort bien. Tu réponds à merveille. Je t'ai donné pour du thé; tiens, voilà pour avoir des biscuits.

OSIP.

Oh! Monseigneur, vous êtes trop bon. Je les boirai à votre santé.

ANNA.

Tiens, Osip, tiens, cela pour toi*.

MARIA.

Osip, mon brave garçon, tiens, pour boire à la santé de ton maître*. (On entend Klestakof tousser dans la chambre voisine.)

LE GOUVERNEUR.

Chut ! (tous marchent sur la pointe du pied et parlent à demi-voix.) Que le bon Dieu vous bénisse de faire tant de bruit ! Allez-vous-en. Que diable lanternez-vous ici?

ANNA.

Allons, fillette, j'ai à te dire quelque chose que j'ai remarqué dans notre hôte, et qui ne peut se dire qu'entre nous deux.

LE GOUVERNEUR.

Encore, toujours parler Écoute donc ! Viens donc ! Dis donc ! Ah ! j'ai les oreilles écorchées*. (A Osip.) Mon cher...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DERJIMORDA ET SVISTINOF.

LE GOUVERNEUR.

Chut ! Diantre soit de ces ours cagneux avec leurs bottes. On dirait, à chaque pas qu'ils font, qu'on décharge

une charrette de quarante pouds de je ne sais quoi. Que diable venez-vous faire ici* ?

DERJIMORDA.

On nous a donné l'ordre...

LE GOUVERNEUR.

Chut ! (Il lui met la main sur la bouche.) Au diable le corbeau et ses croassements. On nous a donné l'ordre! On dirait un bœuf qui beugle dans une futaille. (A Osip.) Toi, mon cher, apprête tout ce qu'il faudra pour ton maître. Tout ce qu'il y a dans la maison, disposes-en. (Osip sort.) Vous autres, en faction sur le perron, et n'en bougez pas d'une semelle. Et qu'on ne laisse entrer ici pas un étranger... pas un marchand surtout... Si vous avez le malheur d'en laisser entrer un seul, je... Surtout, ayez l'œil à ce qu'il ne vienne personne avec des pétitions... quand même il n'y aurait pas de pétitions... personne qui ressemble à quelqu'un qui veut remettre des pétitions contre moi. Recevez-le-moi comme cela... vivement... vigoureusement. (Il fait signe de donner un coup de pied.) Vous m'entendez? Chut ! Chut !

(Il sort sur la pointe du pied en congédiant les deux sergents de ville.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre chez le gouverneur
(Décoration du premier acte).

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ADMINISTRATEUR DE L'HOSPICE, LE JUGE, LE DIRECTEUR DES POSTES, LE RECTEUR, BOBTCHINSKI, DOBTCHINSKI. — Tous, en grand uniforme, entrent avec précaution et sur la pointe du pied. Toute cette scène est jouée à voix basse.

LE JUGE, après les avoir formés en demi-cercle.

Au nom de Dieu ! Messieurs, vite en cercle, et de l'ordre surtout. Dieu le bénisse ! il va à la cour, et fait enrager* le Conseil d'État ! Mettons-nous sur le pied de guerre, Messieurs, en ordre de bataille. Vous, Pëtr Ivanovitch, mettez-vous de ce côté ; vous, Pëtr Ivanovitch, en sentinelle ici*.

L'ADMINISTRATEUR.

Avec votre permission, Ammos Fëdorovitch, il faut absolument que nous fassions une tentative.

LE JUGE.

Quelle tentative ?

L'ADMINISTRATEUR.

Vous savez bien ce que je veux dire.

LE JUGE.

Graisser la patte ?

L'ADMINISTRATEUR.

Oui, il faut bien lui graisser la patte.

LE JUGE.

Affaire grave. Il n'a qu'à jeter les hauts cris. C'est un fonctionnaire public... Peut-être que si on lui offrait quelque chose sous forme de cadeau, d'un souvenir *, de la part de la noblesse ?...

LE MAÎTRE DE POSTE.

Ou bien, on lui dirait : Voilà de l'argent qui vient d'arriver à la poste ; on ne sait pas à qui il appartient.

L'ADMINISTRATEUR.

Prenez garde qu'il ne vous fasse aller de la poste quelque part plus loin. Écoutez-moi. Ce n'est pas comme cela que se font les choses dans un gouvernement bien organisé. Pourquoi venons-nous ici tout un escadron ? Il vaut bien mieux se présenter individuellement, et entre quatre yeux, alors... on fait l'affaire. Qui est-ce qui en sait quelque chose ? Voilà comme cela se passe dans la bonne compagnie. Tenez, vous, Ammos Fëdorovitch, c'est à vous de commencer.

LE JUGE.

Il vaut bien mieux que ce soit vous. L'inspecteur général est allé chez vous et a mangé votre pain.

L'ADMINISTRATEUR.

Non, alors ; que ce soit Louka Loukitch en sa qualité d'instructeur de la jeunesse.

LE RECTEUR.

Oh ! je ne puis pas, Messieurs, je ne puis pas. Je vous

avoue que dès que je suis obligé de parler à un fonctionnaire d'un grade un peu élevé, je perds la tête, ma langue s'épaissit comme si on l'avait chargée de boue. Non, Messieurs, dispensez-moi, je vous en supplie, dispensez-moi.

L'ADMINISTRATEUR.

Allons, Ammos Fëdorovitch, si ce n'est vous, ce ne sera personne. Nous savons que vous avez tout votre Cicéron sur le bout de votre langue*.

LE JUGE.

Bah! bah! Cicéron, y pensez-vous! Si j'allais me laisser un peu entraîner* à lui parler d'un chien courant, ou d'un limier...

TOUS, l'entourant.

Non, non, vous ne vous entendez pas seulement en chiens, vous savez organiser un dîner*... Non, Ammos Fëdorovitch, ne nous abandonnez pas. Soyez notre père... Non, Ammos Fëdorovitch.

LE JUGE.

Permettez-moi, Messieurs....

(En ce moment, on entend marcher, tousser et cracher dans la chambre de Khlestakof. Tous se précipitent en désordre vers la porte, se pressent et s'empêchent mutuellement de sortir. Ils y parviennent cependant, mais non sans quelques petits accidents. On entend des exclamations étouffées.)

LA VOIX DE BOBTCHINSKI.

Aïe! Pëtr Ivanovitch! Pëtr Ivanovitch, vous me marchez sur le pied!

LA VOIX DE L'ADMINISTRATEUR.

Ah ! de grâce ! Messieurs... ah ! laissez-moi sauver mon âme au moins... Vous m'étouffez ! Je n'en puis plus.

(On entend encore quelques interjections oh ! aïe ! etc. ; enfin tous sortent et la chambre demeure vide.)

SCÈNE II.

KHLESTAKOF, seul, avec les yeux de quelqu'un qui a dormi trop longtemps.

Il paraît que nous avons pioncé comme il faut. Où diable ont-ils pris tant de matelas et d'édredons. Je suis tout en sueur. On m'a flanqué je ne sais quoi hier à ce déjeuner... la tête m'en tinte encore. Ma foi, il y a moyen de passer le temps agréablement dans ce pays-ci. Moi, j'aime les bonnes gens, et j'aime à être traité de tout cœur plutôt que par intérêt. Et puis la fille du gouverneur n'est pas mal, et la maman est si bien conservée, qu'on pourrait... Non, je ne sais pas, moi, j'aime cette vie-là.

SCÈNE III.

KHLESTAKOF, LE JUGE.

LE JUGE, à part, en entrant.

Mon Dieu ! mon Dieu ! fais que je réussisse ! mes genoux fléchissent sous moi. (Haut, après avoir salué, et se redressant dans une attitude officielle :) Permettez-moi de prendre la liberté de vous présenter l'hommage de mon

respect. Je suis le juge du district, l'assesseur de collège Liapkine-Tiapkine.

KHLESTAKOF.

Veuillez-vous asseoir. Ah ! vous êtes le juge d'ici?

LE JUGE.

Depuis 1816. J'ai été délégué pour trois ans par la noblesse, et depuis lors j'ai été maintenu dans cet emploi.

KHLESTAKOF.

Est-ce une bonne place que d'être juge?

LE JUGE.

Après avoir été délégué trois fois pour trois ans, j'ai été décoré * de l'ordre de Saint-Vladimir de quatrième classe, et j'ai reçu les félicitations du gouvernement. (A part.) J'ai l'argent dans ma main ; il me semble tenir des charbons.

KHLESTAKOF.

J'aime l'ordre de Saint-Vladimir. Je trouve que c'est mieux que Sainte-Anne de troisième classe.

LE JUGE, avançant sa main fermée, et la retirant ; à part.

Mon Dieu ! je ne sais où je suis. Il me semble que je suis assis sur de la braise.

KHLESTAKOF.

Qu'avez-vous là, dans la main?

LE JUGE, ouvre la main comme par distraction * et laisse tomber un billet sur le plancher.

Rien, Monsieur.

KHLESTAKOF.

Comment, rien? vous venez de laisser tomber un billet de banque.

LE JUGE, tremblant de tous ses membres.

Oh! non... rien. (A part.) Ah! mon Dieu! me voilà sur la sellette. Voilà la charrette qui part pour la Sibérie.

KHLESTAKOF, ramassant le billet.

Je disais bien, c'est un billet de banque.

LE JUGE, à part.

Ah! tout est fini! je suis mort!

KHLESTAKOF.

Dites donc, vous me feriez plaisir de me prêter cela.

LE JUGE, avec empressement.

Comment donc! comment donc... avec le plus grand plaisir. (A part.) Ah! du courage! du courage! Très-sainte-mère de Dieu, tire-moi d'affaire.

KHLESTAKOF.

C'est que, voyez-vous, j'ai été retenu en route*, et puis comme cela... dès que je serai chez moi, je vous renverrai cela.

LE JUGE.

Pardonnez-moi... excusez..... trop d'honneur pour moi... Mes faibles efforts, mon dévouement et mon zèle pour les intérêts de l'administration.... Je m'efforcerai toujours... que le service*... (Il se lève, prend la position officielle, le petit doigt sur la couture de la culotte.) Je n'ose abuser plus longtemps de vos moments précieux. Avez-vous quelques ordres à me donner?

KHLESTAKOF.

Quels ordres ?

LE JUGE.

Je veux dire quelques ordres pour le tribunal d'ici.

KHLESTAKOF.

Pourquoi donc ? Je n'y ai pas d'affaires. Non, je vous remercie de tout mon cœur.

LE JUGE salue et se retire ; à part, en s'en allant.

Ville gagnée !

KHLESTAKOF, après l'avoir reconduit.

C'est un galant homme que ce juge.

SCÈNE IV.

KHLESTAKOF, LE DIRECTEUR DES POSTES
en grande tenue.

LE DIRECTEUR, attitude officielle, la main au fourreau de l'épée.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de prendre la liberté de vous offrir l'hommage de mon respect. Je suis le directeur des postes, le conseiller de cour, Chpekine.

KHLESTAKOF.

Soyez le bienvenu. J'aime beaucoup la compagnie des gens aimables. Asseyez-vous. Vous demeurez toujours ici ?

LE DIRECTEUR.

Oui, Monsieur.

KHLESTAKOF.

Votre petite ville me plaît. C'est vrai qu'il n'y a pas

grand monde; mais que voulez-vous, ce n'est pas la capitale. N'ai-je pas raison? ce n'est pas la capitale.

LE DIRECTEUR.

Vous avez parfaitement raison.

KHLESTAKOF.

Ce n'est que dans la capitale qu'on trouve le bon ton. Il n'y a pas là d'oies comme en province. Qu'est-ce que vous en dites? n'est-ce pas vrai?

LE DIRECTEUR.

Parfaitement vrai. (A part.) Au moins il n'est pas fier. Il parle de tout.

KHLESTAKOF.

Eh bien, voyez-vous, dans une petite ville on peut encore s'arranger pour vivre heureusement.

LE DIRECTEUR.

En effet.

KHLESTAKOF.

Moi, je me dis, que faut-il pour y être bien? Il faut être considéré, avoir de bons amis... n'est-ce pas?

LE DIRECTEUR.

C'est bien ma manière de voir.

KHLESTAKOF.

Je suis bien aise que vous soyez de mon avis. On dit que je suis un original, mais, moi, j'ai mes idées*... (Il le regarde entre deux yeux ; à part.) Si j'empruntais de l'argent à ce directeur? (Haut.) Il m'arrive une drôle d'aventure. J'ai été retenu très longtemps en voyage. Ne pourriez-vous pas me prêter trois cents roubles?

LE DIRECTEUR.

Comment donc! comment donc! avec le plus grand bonheur! Voici, Monsieur, disposez de moi.

KHLESTAKOF.

Mille remerciements. C'est que, voyez-vous, moi, en voyage je n'aime pas à me rien refuser, d'abord, et puis, d'ailleurs... n'êtes-vous pas de cet avis?

LE DIRECTEUR.

Tout à fait. (Se levant, et dans l'attitude officielle.) Je n'ose abuser plus longtemps de vos moments précieux. Auriez-vous quelques observations à m'adresser sur le service des postes?

KHLESTAKOF.

Rien du tout. (Le Directeur des postes salue et sort. — Khlestakof seul, allumant un cigare.) Ce directeur des postes est aussi, à ce qu'il me semble, un brave homme. Au moins il est serviable. C'est comme cela que j'aime les gens.

SCÈNE V.

KHLESTAKOF, LE RECTEUR qu'on pousse dans la chambre.

UNE VOIX, s'adressant au recteur.

Pourquoi avoir peur?

LE RECTEUR, tremblant et dans l'attitude officielle.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous offrir l'hommage de mon respect. Je suis le recteur du collège, le conseiller titulaire Khlopof.

KHLESTAKOF.

Soyez le bienvenu. Asseyez-vous, asseyez-vous. Voulez-vous un cigare?

LE RECTEUR, à part, toujours tremblant.

Ah! mon Dieu! et c'est la seule chose à quoi je n'avais pas pensé. Faut-il accepter ou refuser?

KHLESTAKOF.

Prenez, prenez. C'est un bon cigare. Dame! ce n'est pas comme ce qu'on a à Pétersbourg. Savez-vous, là, mon petit papa, je fumais des cigares à vingt-cinq roubles le cent*. Tenez, voilà du feu, fumez-moi cela. (Le recteur essaie de fumer, et tremble toujours.) Mais ce n'est pas le bon bout.

LE RECTEUR jette son cigare effrayé, crache et s'agite avec inquiétude.

(A part.) Le diable emporte! maudite timidité!

KHLESTAKOF.

A ce que je vois, vous n'êtes pas amateur. Moi, je l'avoue, c'est mon faible. Ma foi, aussi, sous le rapport du beau sexe, je ne suis pas indifférent. Et vous? Qu'est-ce que vous préférez, les brunes ou les blondes? (Le recteur stupéfait, ne trouve pas un mot à dire.) Voyons, dites-nous franchement : êtes-vous pour les brunes ou pour les blondes?

LE RECTEUR.

Je n'ose pas...

KHLESTAKOF.

Non, non! Expliquez-vous. Je tiens à savoir votre goût.

LE RECTEUR.

Je prendrai la liberté de vous faire observer... (A part.) Je ne sais ce que je dis. La tête me tourne.

KHLESTAKOF.

Ah ! vous ne voulez rien dire. Allons, je parie qu'une petite brunette vous aura joué quelque tour de sa façon. Convenez-en. (Le recteur se tait.) Ah ! vous rougissez ! voyez-vous, voyez-vous ! Pourquoi donc ne parlez-vous pas ?

LE RECTEUR.

Je suis intimidé monsi... monsei... votre ex... (A part.) Maudite langue ! traîtresse de langue !

KHLESTAKOF.

Vous êtes intimidé ? Eh bien ! En effet, il y a dans mes yeux quelque chose qui intimide. Ce que je sais bien, c'est qu'il n'y a pas une jeune personne qui soutienne mon regard ! Hein ?

LE RECTEUR.

Assurément.

KHLESTAKOF.

Je me trouve dans une situation très drôle. Je me suis amusé en route*. Ne pourriez-vous pas me prêter trois cents roubles ?

LE RECTEUR, à part, tirant son portefeuille en tremblant.

Comment donc ! comment donc ! Voilà ! voilà ! (Il lui remet en tremblant des billets.)

KHLESTAKOF.

Je vous remercie infiniment.

LE RECTEUR.

Je n'ose abuser plus longtemps de vos moments précieux.

KHLESTAKOF.

Adieu.

LE RECTEUR, à part, en s'enfuyant à la course.

Ah ! Dieu merci, il n'a pas visité * les classes !

SCÈNE VI.

KHLESTAKOF, L'ADMINISTRATEUR DE L'HOSPICE en tenue et posture officielles.

L'ADMINISTRATEUR.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous offrir l'hommage de mon respect. Je suis l'administrateur des établissements de bienfaisance, conseiller de cour, Zemlianika.

KHLESTAKOF.

Bonjour. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

L'ADMINISTRATEUR.

J'ai eu l'honneur de vous accompagner et de vous recevoir dans l'établissement confié à ma surveillance.

KHLESTAKOF.

Ah ! oui, je sais. Vous nous avez donné un fameux déjeuner.

L'ADMINISTRATEUR.

Heureux de me dévouer au service du pays.

KHLESTAKOF.

Il faut que je voue avoue mon faible. J'aime la bonne

chère. Dites-moi donc, il me semble que vous avez grandi depuis hier? Hein?

L'ADMINISTRATEUR.

C'est possible. (Après un silence.) Moi, Monsieur, je ne demande rien pour moi, et je me consacre tout entier aux intérêts du service. (Approchant sa chaise et parlant à demi-voix.) Ce n'est pas comme le directeur des postes qui ne fait rien du tout. Toutes les affaires sont à l'abandon ; on retient les paquets... Veuillez vous en enquérir vous-même. Il y a encore le juge, qui était ici un peu avant mon arrivée, il ne pense qu'à courir le lièvre : il tient les chiens dans le prétoire, et sa conduite, car il faut bien vous l'avouer, et l'intérêt du pays me contraint à faire auprès de vous cette démarche*, sa conduite est des plus répréhensibles. Il y a ici un propriétaire, un certain Dobtchinski, qui a eu l'honneur de vous être présenté, et comme ce Dobtchinski est sans cesse hors de la maison, le juge alors tient compagnie à sa femme, et je suis prêt à lever la main... Tenez, il suffit de regarder ses enfants. Pas un seul qui ressemble à Dobtchinski. Tous, jusqu'à sa petite dernière, c'est le juge tout craché.

KHLESTAKOF.

Ah! bah ! Je ne m'étais pas douté de cela.

L'ADMINISTRATEUR.

Par exemple, le recteur de notre collège... Je ne comprends pas que le gouvernement ait pu le charger de semblables fonctions. Il n'y a pas de pire jacobin,

et il inculque à la jeunesse des principes si détestables que vous ne sauriez vous le figurer. Si vous le commandiez, je mettrais tout cela par écrit.

KHLESTAKOF.

Mettez, mettez. Ce me sera très agréable. C'est que j'aime, voyez-vous, quand on s'ennuie, à lire quelque chose d'amusant... Comment vous appelez-vous donc? Je ne me rappelle plus.

L'ADMINISTRATEUR.

Zemlianika*.

KHLESTAKOF.

Ah! oui, Zemlianika. Et, dites-moi, avez-vous des enfants?

L'ADMINISTRATEUR.

Pour vous servir. Cinq, dont deux déjà grands.

KHLESTAKOF.

Bah! déjà grands! et comment... est-ce que...

L'ADMINISTRATEUR.

Vous désirez savoir leurs noms, peut-être?

KHLESTAKOF.

Ah! oui, comment les appelez-vous?

L'ADMINISTRATEUR.

Nicolas, Ivan, Élisabeth, Maria et Perpétue.

KHLESTAKOF.

Fort bien.

L'ADMINISTRATEUR.

Je n'ose abuser plus longtemps des instants consacrés à de saints devoirs... (Il salue et se dirige vers la porte.)

KHLESTAKOF, le reconduisant.

Non, pas du tout. C'est bien drôle tout ce que vous m'avez dit. Et s'il vous plaît dans un autre temps... Ah ! cela me ravit. (Il revient, ouvre la porte et le rappelle.) Eh ! dites donc... comment... ma foi, je l'ai oublié... Dites-moi donc votre nom et celui de votre père.

L'ADMINISTRATEUR.

Artemii Philippovitch.

KHLESTAKOF.

Faites-moi donc un plaisir, Artemii Philippovitch, C'est une drôle d'aventure qui m'arrive. Je me suis arrêté si longtemps en route... Est-ce que vous n'auriez pas quatre cents roubles à me prêter ?

L'ADMINISTRATEUR.

Oui.

KHLESTAKOF.

Ah ! comme c'est heureux. Je vous remercie très humblement.

SCÈNE VII.

KHLESTAKOF, BOBTCHINSKI, DOBTCHINSKI.

BOBTCHINSKI.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous présenter l'hommage de mon respect. Je suis habitant de cette ville, Pëtr fils d'Ivan, Bobtchinski.

DOBTCHINSKI.

Propriétaire de ce pays, Pëtr fils d'Ivan, Dobtchinski.

KHLESTAKOF.

Ah ! je vous ai vu, je crois. C'est vous qui êtes tombé. Comment va votre nez ?

DOBTCHINSKI.

Bien obligé. Veuillez ne pas vous en inquiéter. C'est déjà sec, déjà sec.

KHLESTAKOF.

Sec ? Ah ! fort bien. J'en suis enchanté... (D'un ton brusque.) Avez-vous de l'argent sur vous ?

DOBTCHINSKI.

De l'argent ? comment, de l'argent ?

KHLESTAKOF.

Prêtez-moi mille roubles.

BOBTCHINSKI.

Hélas ! mon Dieu, une somme comme celle-là ! je ne l'ai pas. Et vous, Pëtr Ivanovitch, ne l'auriez-vous pas ?

DOBTCHINSKI.

Mon Dieu, non, parce que mon argent, si vous voulez le savoir, est placé au bureau de bienfaisance publique.

KHLESTAKOF.

Si vous n'avez pas mille roubles, vous en avez bien cent, au moins.

BOBTCHINSKI, fouillant à sa poche.

Est-ce que vous n'auriez pas cent roubles sur vous, Pëtr Ivanovitch ? Moi, je n'en ai que quarante en papier.

DOBTCHINSKI, fouillant dans sa poche.

Moi, je n'en ai que vingt-cinq en tout.

BOBTCHINSKI.

Cherchez donc, Pĕtr Ivanovitch. Là, je vois, dans votre poche à droite, il me semble que vous avez mis quelque chose, la poche droite *.

DOBTCHINSKI.

Non, en vérité. Je n'ai rien dans cette poche-là.

KHLESTAKOF, prenant l'argent

Allons, cela ne fait rien. N'importe. Soixante-cinq roubles... c'est égal.

DOBTCHINSKI.

Oserais-je vous demander la permission de vous entretenir d'une petite affaire *.

KHLESTAKOF.

Quelle est-elle ?

DOBTCHINSKI.

Oh ! une affaire de très-petite importance *. Voici : mon fils aîné, si j'ose le dire, est né un peu avant le mariage.

KHLESTAKOF.

Oui dà !

DOBTCHINSKI.

C'est une façon de parler, car il est né pour ainsi dire pendant le mariage, et d'ailleurs tout s'est arrangé après par un mariage légitime. Aussi j'ai voulu *, s'il m'est permis de le dire, qu'il fût comme un fils légitime, et c'est pourquoi je l'ai appelé * comme moi, Dobtchinski.

KHLESTAKOF.

Bon. La chose était * faisable.

DOBTCHINSKI.

Je ne voudrais pas vous déranger ; mais seulement pour ce qui est de ses moyens... Ce garçon-là donne les plus grandes espérances. Il récite par cœur des fables, et lorsqu'il peut attraper un couteau, il se met à vous tailler de petits chariots, avec tant d'adresse, qu'on dirait un escamoteur. Voilà Pëtr Ivanovitch pour le dire.

BOBTCHINSKI.

Pour cela, il a prodigieusement de moyens.

KHLESTAKOF.

Bon, bon ! J'en fais mon affaire. J'en parlerai... j'espère... que la chose se fera. Oui, oui. (A Bobtchinski.) Et vous, avez-vous quelque chose à me demander ?

BOBTCHINSKI.

Mon Dieu ! j'ai une très humble requête à vous présenter.

KHLESTAKOF.

De quoi s'agit-il ?

BOBTCHINSKI.

Ce serait pour vous supplier très humblement, quand vous reviendrez à Pétersbourg, de dire à tous les grands là-bas... aux sénateurs, aux amiraux... de leur dire, Votre Excellence... ou bien Monseigneur... il y a dans dans cette ville..., c'est dans cette ville que reste Pëtr Ivanovitch Bobtchinski. Oui, rien que cela, c'est là que reste Pëtr Ivanovitch Bobtchinski.

KHLESTAKOF.

Très bien.

BOBTCHINSKI.

Si par hasard cela revenait à l'empereur, eh bien, dites à l'empereur comme cela : Votre Majesté impériale, c'est dans cette ville que reste Pëtr Ivanovicth Bobtchinski.

KHLESTAKOF.

Très bien.

DOBTCHINSKI.

Mille pardons d'avoir abusé de vos moments précieux.

BOBTCHINSKI.

Mille pardons d'avoir abusé de vos moments précieux.

KHLESTAKOF.

Comment donc ! Enchanté. (Il les reconduit.)

SCÈNE VIII.

KHLESTAKOF, seul.

Il y a bien des employés ici. Il me semble qu'on me prend pour un fonctionnaire du gouvernement. Au fait, je leur ai joliment jeté de la poudre aux yeux hier. Ah ! quels imbéciles ! Il faut que j'écrive tout cela à Triapitchkine à Pétersbourg qui fait des articles. Il en rira un peu*. (Il appelle.) Eh ! Osip ! donne-moi du papier et de l'encre. (Osip entr'ouvre la porte et répond : Tout de suite.) Mais Triapitchkine, c'est que s'il s'empare de l'anec-

dote *... gare ! Il ne ménagerait pas son père pour dire un bon mot, et il aime l'argent par-dessus le marché. D'ailleurs ces employés sont de braves gens, et c'est un beau trait de leur part de m'avoir ainsi prêté de l'argent. Ah ! à propos, combien est-ce que j'ai là ? Du juge, trois cents ; du directeur des postes, trois cents, six cents ; six cents, sept cents, huit cents... Comme ce billet est gras !... Neuf cents... Oh ! oh ! cela fait plus de mille... Où est mon capitaine maintenant ? Ah ! s'il me tombait sous la patte... Nous savons maintenant ses tours *...

SCÈNE IX.

KHLESTAKOF, OSIP, apportant du papier et de l'encre.

KHLESTAKOF.

Eh bien ! grosse bête, que dis-tu de la façon dont on nous reçoit et dont on nous traite ici ?

(Il se met à écrire.)

OSIP.

Oui dà, grâce à Dieu : mais savez-vous, Ivan Alexandrovitch ?

KHLESTAKOF, écrivant.

Quoi ?

OSIP.

Filez-moi d'ici ; il est temps, croyez-moi.

KHLESTAKOF, de même.

Quelle bêtise ! pourquoi ?

OSIP.

C'est comme cela. Le bon Dieu les bénisse et tout le monde aussi. Voilà deux jours que vous faites la noce, bon, c'est assez comme ça. Pourquoi s'acoquiner si longtemps à ce monde-là ? Crachez sur eux. L'heure est impaire. Il en viendra une autre *... Ah ! Ivan Alexandrovitch ! il y a ici de fameux chevaux. Comme nous roulerions !

KHLESTAKOF, de même.

Non. Je veux rester encore un peu ici. Nous y penserons demain.

OSIP,

Ah ! demain... Partons, partons, Ivan Alexandrovitch. Dans votre intérêt et pour votre honneur *, il vaut mieux filer tout de suite... Vous voyez bien qu'on vous a pris pour un autre... Avec cela que le petit papa se fâchera si vous tardez si longtemps... Croyez-moi, vous rouleriez bon train... Et on vous donnerait des chevaux d'importance.

KHLESTAKOF, de même.

Eh bien ! c'est bon. Seulement porte avant cette lettre à la poste, et tu ramèneras une voiture et des chevaux *. Et fais attention que j'aie de bons chevaux. Dis aux postillons que je donnerai un rouble d'argent de guides, mais que je veux un train de Feldjæger *, et qu'on chante tout le temps... (Il continue à écrire.) Je me figure que Triapitchkine en crèvera...

OSIP.

Dites donc, Monsieur, je vais envoyer l'homme d'ici ; moi je ferai la malle, pour ne pas perdre de temps.

KHLESTAKOF.

A la bonne heure. Apporte-moi seulement une bougie.

OSIP, à la cantonade.

Eh ! camarade ! c'est pour porter une lettre à la poste ; et tu diras au directeur qu'il l'affranchise. Dis-lui aussi qu'il envoie tout de suite son meilleur attelage de trois chevaux, pour courrier. Monsieur ne paie pas la poste ; tu diras : Service du gouvernement ; n'oublie pas. Et qu'on aille gaiement, que monsieur ne gronde pas. Attends, la lettre n'est pas encore prête.

KHLESTAKOF.

Je suis curieux de savoir ou il demeure à présent : rue de la Poste ou rue aux Pois ? Il aime assez à déménager sans payer le terme. Ma foi, je vais lui écrire à son ancien logement, rue de la Poste. (Il plie la lettre et écrit l'adresse. Osip lui apporte une bougie, il la cachette.)

VOIX DE DERJIMORDA, derrière la scène.

Ohé ! la barbe* ! où que tu vas ? On te dit qu'on ne peut pas entrer.

KHLESTAKOF remet la lettre à Osip.

Tiens, porte cela.

VOIX DE MARCHANDS derrière la scène.

Laissez-nous entrer, petit père ! Vous ne pouvez pas nous renvoyer. Nous venons pour affaire.

VOIX DE DERJIMORDA.

Hors d'ici, hors d'ici ! Il ne reçoit pas. Il dort.

KHLESTAKOF.

Qu'est-ce que cela, Osip ? Regarde d'où vient ce tapage.

OSIP, regardant à la fenêtre.

Ce sont des marchands qui veulent entrer, et le sergent de ville qui les repousse. Ils tendent des papiers, et il paraît qu'ils veulent vous voir.

KHLESTAKOF, à la fenêtre.

Qu'y a-t-il, mes amis ?

VOIX DE MARCHANDS.

Nous implorons ta grâce ! Maître, ordonne qu'on reçoive notre requête.

KHLESTAKOF.

Laissez-les entrer. Qu'ils entrent : Osip, dis-lui de les laisser entrer. (Osip sort. Khlestakof reçoit des pétitions qu'on lui donne par la fenêtre.) « A son excellentissime seigneurie le monsieur des finances, Abdouline, marchand, expose... » Que diable est-ce là, et quel titre me donne-t-il ?

SCÈNE X.

KHLESTAKOF, MARCHANDS portant des corbeilles où il y a des bouteilles d'eau-de-vie * et des pains de sucre.

KHLESTAKOF.

Que me voulez-vous, mes braves ?

LES MARCHANDS.

Nous venons frapper du front devant ta miséricorde.

KHLESTAKOF.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

LES MARCHANDS.

Ne nous perds pas, Monseigneur. Nous venons te demander justice.

KHLESTAKOF.

Contre qui ?

UN MARCHAND.

Contre le gouverneur d'ici. Un pareil gouverneur, Monseigneur, jamais encore on n'en a vu. Il nous fait tant de misères qu'il serait impossible de les écrire, Il nous accable tant de billets de logement, qu'il vaut autant se mettre la corde au cou pour en finir. Il n'en fait ni un ni deux. Il vous prend à la barbe et vous dit : Chien de Tartare. Mon Dieu ! si encore nous lui avions fait quelque chose. Mais nous faisons tout régulièrement ; comme pour ce qui est des habits pour madame son épouse et sa demoiselle, nous ne disons rien là contre. Mais ce n'est rien pour lui ! hélas ! hélas ! Il entre dans la boutique, et ce qu'il rencontre il l'emporte. Il voit une pièce de drap : « Voilà du bon petit drap, dit-il ; mon cher, envoie cela chez moi. » Et il emporte ainsi des pièces d'au moins vingt-cinq archines *.

KHLESTAKOF.

Est-il possible ? Mais c'est donc un gueux !

LE MARCHAND.

Hélas ! personne ne se souvient d'avoir jamais vu

son pareil en fait de gouverneur. Tout ce qu'il voit dans la boutique, il l'escamote *. Et encore, je ne dis pas des choses délicates, mais jusqu'à des saloperies, il les emporte. Des pruneaux, parlant par respect, qui sont depuis six ans dans le tonneau, et que mon garçon de boutique ne mangerait pas, il en bourre ses poches. Son jour de nom, c'est la Saint-Antoine, et ce jour-là il faut lui apporter tout, même ce dont il n'a que faire ; non, cela ne fait rien, il lui en faut encore. Il dit aussi que la Saint-Onufre, c'est sa fête. Il faut lui fêter encore la Saint-Onufre.

KHLESTAKOF.

C'est donc un voleur ?

LE MARCHAND.

Hélas ! hélas ! qu'on essaye de résister, il vous envoie tout un régiment à loger. Quand on réclame, il ferme la porte : « Je ne te fais pas donner la question, dit-il, ni un châtiment corporel, parce que la loi ne le permet pas ; mais, mon cher, dit-il, je saurai bien te faire avaler tant de couleuvres *... »

KHLESTAKOF.

Diantre ! quel coquin ! Il y a de quoi l'envoyer en Sibérie.

LE MARCHAND.

Si Ta Grâce voulait l'envoyer seulement quelque part, seulement un peu loin d'ici, tout serait pour le mieux. Ne refuse pas notre pain et notre sel, notre père ; nous venons t'offrir nos hommages avec ces pains de sucre et ces paniers * d'eau-de-vie.

KHLESTAKOF.

Vous n'y pensez pas ? je n'accepte jamais de cadeaux. Par exemple, si vous me prêtiez trois cents roubles, ce serait une autre affaire : je puis bien emprunter.

LES MARCHANDS, tirant de l'argent.

Prends, notre père. Qu'est-ce que trois cents roubles ? Prends-en tout de suite cinq cents, sois-nous en aide.

KHLESTAKOF.

A la bonne heure. C'est un prêt... qu'on ne réplique pas. J'accepte.

LES MARCHANDS, lui offrant les roubles sur un plat d'argent.

Prends la soucoupe encore*.

KHLESTAKOF.

Va pour la soucoupe.

LES MARCHANDS.

Pour une seule fois*, prends le sucre...

KHLESTAKOF.

Oh ! jamais! des cadeaux je n'en veux pas entendre parler...

OSIP.

Monseigneur, hé ! prenez tout de même. En route tout est utile. Allons, passez-moi ces pains de sucre et ces bouteilles. Bah ! tout servira. Qu'est-ce que cela ? de la ficelle ; passe-moi cette ficelle : la ficelle est toujours bonne en route. Il arrive un accident à la voiture, avec de la ficelle on raccommode tout.

LES MARCHANDS.

Que Votre Excellence nous fasse cette grâce. Monseigneur, si vous n'accueillez pas notre requête, nous ne savons plus que devenir. Autant vaut se pendre tout de suite.

KHLESTAKOF.

Comptez sur moi ; je ferai mes efforts...

(Les marchands sortent. — On entend des voix de femmes.)

DEUX FEMMES derrière la scène.

Non, tu n'auras pas le front de me chasser. Je me plaindrai de toi à lui-même. Veux-tu bien ne pas me pousser !

KHLESTAKOF, à la fenêtre.

Qu'y a-t-il ? qu'est-ce que c'est, la mère ?

VOIX DES DEUX FEMMES.

Grâce ! notre père ! Justice ! Monseigneur ! Ordonne que nous te parlions.

KHLESTAKOF.

Qu'on les laisse entrer.

SCÈNE XI.

KHLESTAKOF, LA FEMME D'UN SERRURIER,
LA FEMME D'UN SOUS-OFFICIER.

PREMIÈRE FEMME, se prosternant.

Je demande miséricorde.

DEUXIÈME FEMME.

Je demande miséricorde !

KHLESTAKOF.

Qui êtes-vous ?

DEUXIÈME FEMME.

Femme Ivanova, femme d'un sous-officier.

PREMIÈRE FEMME.

Moi, femme d'un serrurier d'ici, Fevronia Pëtrova Pochlepine, à ton service, mon père.

KHLESTAKOF.

Levez-vous. Qu'une seule parle à la fois. Que demandes-tu, toi ?

PREMIÈRE FEMME.

Je demande miséricorde. Je viens battre du front contre le gouverneur. Que le bon Dieu lui envoie tous les maux possibles, et à ses enfants, de ce gredin-là, à ses oncles et à ses tantes, et à toute sa race, s'il en a.

KHLESTAKOF,

Qu'a-t-il fait ?

PREMIÈRE FEMME.

Il a fait tondre mon mari au front pour en faire un soldat, et ce n'était pas notre tour ; quel gredin ça fait ! et la loi le défend, puisqu'il est marié.

KHLESTAKOF.

Comment cela s'est-il pu faire ?

PREMIÈRE FEMME.

Il l'a fait, le gredin ! il l'a fait. Que le bon Dieu le frappe dans ce monde et dans l'autre ! S'il a une tante, que sa tante attrape toute les misères de la création ! et que son père, s'il vit, la canaille ! qu'il crève, ou qu'il meure asthmatique, le gredin qu'il est ! C'était le tour au fils du tailleur, avec cela que c'était un pochard ;

mais les parents, qui sont riches, ont donné un cadeau de sorte qu'on est venu pour prendre le fils de la Panteleïef, la marchande ; alors la Panteleïef a porté à madame son épouse trois pièces de toile ; là-dessus on tombe sur moi. — « Qu'est-ce que cela te fait, qu'il me dit, qu'on te prenne ton mari ? il ne te sert à rien. — Eh bien, je le sais, mais qu'il me serve ou ne me serve pas, c'est mon affaire, à moi. Le gredin qu'il est ! — C'est un voleur, qu'il dit ; s'il n'a pas encore volé, il volera, c'est égal. » — Donc l'année suivante on l'empoigne pour conscrit ; et moi, je resterai donc sans mari ? Le gredin qu'il est * ! Ah ! je voudrais que toute ta lignée fût privée de voir le jour du bon Dieu, et si tu as une grand'mère *, que ta grand'mère...

KHLESTAKOF.

C'est bon, c'est bon. — (A l'autre femme.) Et toi ?

PREMIÈRE FEMME.

Ne m'oublie pas, mon père ! sois miséricordieux.

(Elle sort.)

DEUXIÈME FEMME.

C'est contre le gouverneur, mon petit père, que je viens...

KHLESTAKOF.

Qu'est-ce qu'il a fait ? Parle en peu de mots.

DEUXIÈME FEMME.

C'est le fouet, mon petit père.

KHLESTAKOF.

Comment cela ?

DEUXIÈME FEMME.

Par erreur, mon père. Nos femmes se sont querellées sur le marché. La police est venue un peu tard ; elle m'a empoignée, et on m'a fait un rapport *, que j'ai été deux jours sans pouvoir m'asseoir.

KHLESTAKOF.

Et que peut-on faire à cela ?

DEUXIÈME FEMME.

On n'y peut rien faire. Mais pour l'erreur, on pourrait lui faire payer une indemnité. Je ne la refuserai pas *, et un peu d'argent me ferait grand bien pour le moment.

KHLESTAKOF.

C'est bien, c'est bien. J'arrangerai cela. (Des mains paraissent à la fenêtre avec des pétitions.) Encore ! (A la fenêtre.) Je ne puis pas ! je ne puis pas ! impossible ! Ils m'ennuient à la fin. Que le diable les emporte ! Ne laisse entrer personne, Osip.

OSIP, à la fenêtre, criant.

Allez-vous-en, allez-vous-en. On n'a pas le temps. Revenez demain.

(La porte s'ouvre, et l'on aperçoit une figure en houppelande d'hôpital *, barbe longue, les lèvres enflées et les joues enveloppées. Derrière, quelques autres paraissent dans le second plan.)

OSIP.

Dehors ! dehors ! On n'entre pas. (Il appuie les mains sur le ventre du premier et le repousse dans l'antichambre. La porte se referme sur eux.)

SCÈNE XII.

KHLESTAKOF, MARIA ANTONOVNA.

MARIA.

Ah !

KHLESTAKOF.

Qu'est-ce qui vous a fait peur, mademoiselle ?

MARIA.

Je n'ai pas eu peur.

KHLESTAKOF, d'un ton séducteur.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais je suis bien heureux que vous m'ayez pris pour un homme qui... Oserai-je vous demander où vous aviez dessein d'aller...

MARIA.

Vraiment, je n'allais nulle part.

KHLESTAKOF.

Comment se peut-il que vous n'alliez nulle part.

MARIA.

Je pensais que peut-être maman était ici...

KHLESTAKOF.

Non. Je voudrais bien savoir comment il se fait que vous n'alliez nulle part ?

MARIA.

Je vous dérange. Vous êtes occupé d'affaires très sérieuses

KHLESTAKOF.

Il n'y a pas d'affaire sérieuse qu'il vaille vos yeux.

Vous ne pouvez jamais me déranger. En aucune façon. Au contraire, vous pouvez m'apporter le bonheur.

MARIA.

Vous avez bien le style de la capitale.

KHLESTAKOF.

Oui, avec des personnes douées de tant d'attraits. Oserai-je être assez heureux pour vous offrir un siège ? Mais, que dis-je ? ce n'est pas un fauteuil qu'il vous faudrait, c'est un trône.

MARIA.

Vraiment, je ne sais... Je crois qu'il faut que je m'en aille. (Elle s'assied.)

KHLESTAKOF.

Quel joli fichu vous avez là.

MARIA.

Comme c'est mal à vous de vous moquer des pauvres provinciales.

KHLESTAKOF.

Ah ! Mademoiselle, je voudrais être ce fichu pour entourer ce col de lis.

MARIA.

Mon Dieu ! je ne comprends rien du tout à ce que vous dites... ce fichu-là... Quel beau temps de printemps * il fait aujourd'hui !

KHLESTAKOF.

Il n'y a pas de printemps qui ressemble à ces lèvres de rose, mademoiselle.

MARIA.

Mon Dieu ! comme vous me parlez... Moi qui avais envie de vous demander si vous voudriez m'écrire quelque chose sur mon album. Des vers. Je suis sûre que vous en savez tant.

KHLESTAKOF.

Pour vous, Mademoiselle, je ferais tout. A vos ordres. Quels vers voulez-vous ?

MARIA.

Des vers, n'importe lesquels... de bons vers, nouveaux.

KHLESTAKOF.

Ah ! des vers, j'en sais beaucoup.

MARIA.

Eh bien, dites-moi ceux que vous m'écrirez.

KHLESTAKOF.

A quoi bon les dire, puisque je les sais bien sans cela ?

MARIA.

J'aime tant les vers...

KHLESTAKOF.

C'est que j'en sais tant de toutes sortes... Voulez-vous, tenez, que je vous écrive, par exemple :

> Toi dont le désespoir ose accuser ton Dieu *.
> Homme...

Ou bien ceux-ci... C'est drôle, je ne me rappelle plus... Au reste, cela ne fait rien. Au lieu de cela, si

je vous offrais mon cœur, qui, depuis que je vous ai vue... (Il approche sa chaise.) L'amour...

MARIA.

L'amour !... Je ne sais pas ce que c'est que l'amour... Je ne comprends pas ce que c'est. (Elle éloigne sa chaise.)

KHLESTAKOF.

Pourquoi éloignez-vous votre chaise ? Il est si agréable d'être assis l'un auprès de l'autre.

MARIA, éloignant sa chaise.

Pourquoi, près ? On est aussi bien, loin.

KHLESTAKOF, se rapprochant.

Pourquoi loin ? On est aussi bien, près.

MARIA, s'éloignant.

Pourquoi cela ?

KHLESTAKOF, se rapprochant.

Vous croyez que nous sommes près ! Figurez-vous que nous sommes loin... Ah ! mademoiselle, que je serais heureux si je pouvais être près, près... à vous serrer dans mes bras.

MARIA, regardant à la fenêtre.

Tiens ! qu'est-ce qui vient de voler là? Une pie, ou bien un autre oiseau ?

KHLESTAKOF, lui donnant un baiser sur l'épaule.

C'est une pie.

MARIA, se levant.

Ah ! c'en est trop... Quelle audace !

KHLESTAKOF, la retenant.

Pardon, Mademoiselle. C'est l'amour qui m'a entraîné. L'amour...

MARIA, essayant de se dégager.

Vous me prenez pour une provinciale...

KHLESTAKOF, la retenant.

C'est l'amour, le pur amour. C'était pour rire, Maria Antonovna ; ne vous fâchez pas. Je vous demande mon pardon à genoux. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Vous voyez, je suis à vos genoux...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANNA ANDREIEVNA.

ANNA.

Ah ! Quelle situation est-ce là ?

KHLESTAKOF, se relevant, à part.

Le diable emporte !

ANNA, à sa fille.

Qu'est-ce que cela veut dire, Mademoiselle ? Quelles manières avez-vous là ?

MARIA.

Mais, petite maman...

ANNA.

Sortez, tout de suite ! M'entendez-vous ? Ne vous avisez de plus de reparaître à mes yeux. (Maria sort tout en larmes.) Excusez-moi, Monsieur, mais mon étonnement...

KHLESTAKOF, à part.

Ma foi, elle est appétissante aussi. Elle n'est pas mal. (Il se jette à ses genoux.) Madame, vous le voyez, je me meurs d'amour...

ANNA.

Vous ! à genoux ! Levez-vous, levez-vous, Monsieur. Le parquet n'est pas propre.

KHLESTAKOF.

Non, à genoux, toujours à genoux ; je veux attendre le sort qui m'est réservé. La vie ou la mort ?

ANNA.

Permettez, Monsieur ; je ne comprends pas encore parfaitement le sens de vos paroles. Si je ne me trompe, vous étiez à faire une déclaration à ma fille ?

KHLESTAKOF.

Non, je suis amoureux de vous. Ma vie ne tient plus qu'à un cheveu. Si vous ne couronnez un amour constant, je suis indigne de conserver l'existence. C'est un cœur embrasé qui vous demande votre main.

ANNA.

Mais, permettez-moi de vous faire observer... C'est impossible ; je suis mariée.

KHLESTAKOF.

Qu'importe ! L'amour ne connaît pas de différences. D'ailleurs Karamzine l'a dit: les lois condamnent*. Éloignons-nous à l'ombre d'un ruisseau. Votre main, je vous demande votre main.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARIA ANTONOVNA, qui entre en courant.

MARIA.

Maman, petit papa m'a dit de te... (Apercevant Khlestakof à genoux.) Ah ! quelle situation est-ce là ?

ANNA.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que cette étourderie ! Se précipiter dans une chambre comme un chat échaudé ? Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire ? Pourquoi cet étonnement ? En vérité, on dirait un enfant de trois ans. Certes, on ne se douterait pas, non assurément on ne s'en douterait pas, on ne se douterait pas qu'elle en a dix-huit. Je ne sais pas quand tu auras jamais un peu de raison et que tu sauras te conduire comme une jeune personne bien élevée : quand apprendras-tu jamais les avantages des bons principes et de la sévérité des manières ?

MARIA, pleurant.

Mais, maman, je ne savais pas...

ANNA.

Il y a toujours dans la tête je ne sais quelle fumée *, quelles incroyables vapeurs ! Tu te modèles sur les filles de Liapkine-Tiapkine. Pourquoi les regardez-vous, Mademoiselle ? Vous ne devez pas les regarder. Vous avez d'autres exemples à suivre. Votre mère est sous vos yeux. Voilà les modèles sur lesquels vous devez vous former.

KHLESTAKOF, prenant la main de Maria.

Anna Andreïevna, ne vous refusez pas à notre bonheur! Bénissez un constant amour!

ANNA.

Comment, c'est d'elle que...

KHLESTAKOF.

Prononcez! ma vie ou ma mort!

ANNA.

Eh bien! petite sotte, tu vois ce que c'est que tes manières ridicules*. Monsieur a la bonté de se mettre à genoux, et là-dessus tu prends ta course comme une folle. Va, tu mériterais bien que je refusasse : tu n'es pas digne de tant d'honneur.

MARIA.

Je ne le ferai plus, petite maman, je ne le ferai plus.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, tout essoufflé.

LE GOUVERNEUR.

Je ne le ferai plus, Votre Excellence! Ne me perdez pas! ne me perdez pas!

KHLESTAKOF.

Qu'avez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Les marchands sont venus me dénoncer à Votre Excellence. Sur mon honneur, je vous jure qu'il n'y a

pas la moitié de vrai dans ce qu'ils disent. Eux-mêmes ils trompent le public et vendent à faux poids. La femme du sous-officier est une menteuse. Elle dit qu'on l'a fouettée, elle ment, comme il n'y a qu'un Dieu, elle ment, c'est elle-même qui s'est fouettée.

KHLESTAKOF.

Au diable la femme du sous-officier, je m'en soucie bien!

LE GOUVERNEUR.

Ne les croyez pas, ne les croyez pas! Ce sont de tels menteurs!... Un enfant ne les croirait pas. Dans toute la ville ils sont connus pour des menteurs. Quant à cette canaille-là, je puis prendre la liberté de vous assurer que c'est une canaille comme le monde n'en a jamais vu.

ANNA.

Sais-tu l'honneur que nous fait Ivan Alexandrovitch? Il nous demande la main de notre fille.

LE GOUVERNEUR.

Quoi! quoi!... As-tu perdu la boule, petite mère? Votre Excellence, veuillez ne pas vous offenser. Elle a la tête un peu fêlée. Elle tient cela de sa mère

KHLESTAKOF.

Oui, oui. Je demande sa main. Je suis amoureux

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis vous croire, Excellence.

ANNA.

Mais, quand on te dit...

KHLESTAKOF.

C'est très sérieusement que je parle... Je suis homme à en perdre la cervelle... tant je suis amoureux.

LE GOUVERNEUR.

Je n'ose croire... Je suis si indigne de tant d'honneur.

KHLESTAKOF.

Oui, si vous ne consentez pas à me donner la main de Maria Antonovna, le diable sait ce que je ne fais pas!

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis croire... Votre Excellence veut s'amuser.

ANNA.

Ah! quel balourd incorrigible! Combien de fois faudra-t-il te répéter...

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis croire...

KHLESTAKOF.

Donnez-la-moi, donnez-la-moi!... Je suis un homme désespéré, et résolu à tout... Quand je me serai brûlé la cervelle, vous en répondrez devant la justice.

LE GOUVERNEUR.

Hélas! seigneur Dieu! je ne suis coupable ni de fait ni d'intention. Ne vous fâchez pas, Excellence! Veuillez faire tout ce qu'il plaira à Votre Excellence... Je n'ai pas la tête à moi dans ce moment... et je ne sais ce qui se passe. Je suis devenu si bête, que je ne me suis jamais vu comme cela.

ANNA.

Allons, donne-leur ta bénédiction.

(Khlestakof prend Maria Antonovna par la main et s'incline.)

LE GOUVERNEUR.

Dieu vous bénisse, mais je ne suis pas coupable. (Khlestakof embrasse Maria Antonovna.) Diable ! Au fait ! (Il se frotte les yeux.) Ils s'embrassent ! Ma foi ! ils s'embrassent. C'est un fiancé pour tout de bon ! Ah ! quelle chance ! En voilà d'une sévère !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, OSIP.

OSIP.

Les chevaux sont arrivés.

KHLESTAKOF.

Bon. Je viens.

LE GOUVERNEUR.

Est-ce que vous partez?

KHLESTAKOF.

Oui.

LE GOUVERNEUR.

Alors, quand donc?... Vous aviez même, je pense, daigné faire allusion à un... mariage.

KHLESTAKOF.

Je reviens tout de suite. Je vais chez mon oncle pour un jour. C'est un vieillard fort riche... Demain, je serai ici.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'osons pas vous retenir, dans l'espoir de votre prompt retour.

KHLESTAKOF.

Je ne fais qu'aller et venir. Adieu, mon amour!... Non, je ne puis vous exprimer... Adieu, mon âme.

(Il lui baise la main.

LE GOUVERNEUR.

N'avez-vous besoin de rien pour la route? Si vous aviez besoin d'argent?

KHLESTAKOF.

Oh! non. Pourquoi donc? (Se ravisant.) En effet... Oui, volontiers.

LE GOUVERNEUR.

Combien vous faut-il?

KHLESTAKOF.

Vous m'avez déjà donné deux cents roubles, c'est-à-dire quatre cents, — je ne veux pas profiter de votre méprise. — Eh bien, donnez-moi encore autant, et cela fera huit cents roubles juste.

LE GOUVERNEUR, prenant l'argent dans son portefeuille.

Vous allez les avoir. Tenez, voici précisément des billets neufs.

KHLESTAKOF.

C'est vrai. Tant mieux. On dit que des billets neufs annoncent un bonheur nouveau.

LE GOUVERNEUR.

C'est bien le cas de le dire.

KHLESTAKOF.

Adieu, Anton Antonovitch. Je vous suis bien reconnaissant de votre hospitalité. Jamais je n'ai trouvé des hôtes si aimables. Adieu, Anna Andreïevna. Adieu, ma chère âme, Maria Antonovna.

(Tous sortent; on les entend derrière la scène.)

VOIX DE KHLESTAKOF.

Adieu, ange de mon âme, Maria Antonovna!

VOIX DU GOUVERNEUR.

Comment donc! Vous partez dans une voiture de la poste?

VOIX DE KHLESTAKOF.

Oui, c'est mon habitude. Les ressorts me font mal à la tête.

VOIX DU POSTILLON.

Heuh!

VOIX DU GOUVERNEUR.

Au moins, mettez donc quelque chose sous vous... un tapis... Permettez-moi de vous faire donner un tapis.

VOIX DE KHLESTAKOF.

Non, non! ce n'est pas la peine... Au reste, si vous l'exigez, je veux bien un tapis.

VOIX DU GOUVERNEUR.

Hé! Avdotia! cours au garde-meuble. Prends le meilleur tapis... le tapis de Perse à fond bleu... Vite, dépêche!

VOIX DU POSTILLON.

Heuh!

VOIX DU GOUVERNEUR.

Quand voulez-vous que nous vous attendions?

VOIX DE KHLESTAKOF.

Demain, après-demain au plus tard.

VOIX D'OSIP.

C'est là le tapis? Donnez-le-moi... Un tour par ici. — Bon, une poignée de foin.

VOIX DU POSTILLON.

Heuh!

VOIX D'OSIP.

Bien. Par ici. C'est cela. Ça va bien. Bravo! (Frappant sur le tapis.) Allons, asseyez-vous, Monsieur.

VOIX DE KHLESTAKOF.

Adieu, Anton Antonovitch!

VOIX DU GOUVERNEUR.

Adieu, Excellence!

VOIX DE FEMMES.

Adieu, Ivan Alexandrovitch.

VOIX DE KHLESTAKOF.

Adieu, petite maman!

VOIX DU POSTILLON.

Enlevez, les ailés!

(On entend un bruit de sonnettes; la toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, Anna Andreïevna? hein? t'en serais-tu jamais doutée? En voilà-t-il un quine à la loterie? Voyons, dis-moi franchement : est-ce que tu y avais jamais pensé, même en rêve? Tu étais madame la gouvernante pour tout potage... crac!... Quel changement. Il faut que tu sois la fille de quelque diable*.

ANNA.

Mon Dieu! rien de tout cela ne me surprend. Il y a longtemps que je l'avais prévu. Cela t'étonne, toi, parce que tu es un pauvre bonhomme qui n'a jamais vu des gens comme il faut.

LE GOUVERNEUR.

Est-ce que je ne suis pas un homme comme il faut, moi, petite maman? Non, vraiment, Anna Andreïevna, c'est drôle de penser que nous voilà devenus tous deux des oiseaux de cette sorte. Hein, Anna Andreïevna, des oiseaux de haut-vol, le diable m'emporte. Ah! maintenant je m'en vais laver la tête, de la bonne sorte, à

tous ces farceurs qui remettent des pétitions et des dénonciations. Holà ! quelqu'un? (Un sergent de ville entre.) Ah ! c'est toi, Ivan Karpovitch. Va me chercher messieurs les marchands, mon camarade. Ah ! je leur apprendrai, à cette canaille-là à se plaindre de moi. A-t-on jamais vu de mauvais Juifs comme cela ! C'est bon, c'est bon, mes agneaux, je vous ai fait manger des crapauds jusqu'à présent, mais aujourd'hui, parbleu ! vous avalerez des couleuvres. Ah ! je tiens bonne note* de tous ces plaignants, surtout des écrivains, des écrivains rédacteurs de placets dont ils ont été l'entourer. Apprends-leur à tous, qu'ils n'en ignorent pas, l'honneur que le bon Dieu envoie à leur gouverneur, il va donner sa fille, non pas au premier venu, mais à quelqu'un qui n'a pas son pareil au monde et qui peut faire tout, tout, tout, tout ! Dis-leur bien à tous pour qu'ils le sachent. Crie-le à tout le peuple ; sonne la cloche* : le diable m'emporte, c'est mon jour de triomphe, et je triomphe. (Le sergent de ville sort.) Eh bien ! Eh bien ! Anna Andreïevna ! comment sommes-nous à présent ? Où allons-nous vivre, ici ou bien à Piter?

ANNA.

A Pétersbourg, cela va sans dire? Le moyen de rester ici?

LE GOUVERNEUR.

Va pour Piter, puisque Piter il y a. On est bien ici, cependant. Quoi donc ? quand j'y pense, faut-il envoyer mon *gouvernement* au diable, hein, Anna Andreïevna ?

ANNA.

Cela va sans dire. La belle chose qu'un gouvernement !

LE GOUVERNEUR.

Dis donc, Anna Andreïevna, maintenant je puis bien attraper un meilleur grade. Il est à tu et à toi avec tous les ministres, et il va à la cour. Il me fera avoir de l'avancement, et avec le temps, je puis bien accrocher les épaulettes de général. Qu'en penses-tu, Anna Andreïevna, est-ce que je ne puis pas bien passer général?

ANNA.

Comment donc ! mais certainement.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! le diable m'emporte ! c'est fameux d'être général et de se pendre un cordon sur l'épaule. Quel cordon vaut mieux, Anna Andreïevna, rouge ou bleu ?

ANNA.

C'est le bleu, sûrement.

LE GOUVERNEUR.

Peste ! c'est comme cela qu'elle les aime* ! Le rouge est beau aussi. Sais-tu pourquoi c'est agréable d'être général? C'est que, par exemple, on veut aller quelque part : — bon ! feldjægers et adjudants* galopent devant vous. Des chevaux ! — Dans le relais il n'y en a pour personne; il faut que tout le monde attende : tous les petits fonctionnaires, capitaines, gouverneurs... tandis que M. le général fait le gros dos sans daigner se mêler

de rien*. On dîne chez l'intendant, et là le gouverneur vous fait la cour*. Ah ! ah ! ah ! (Il pleure à force de rire.) Voilà une vie enchanteresse, morbleu !

ANNA.

Tu n'aimes que les choses grossières. Tu auras la complaisance de changer complètement de façons de vivre; car tes relations ne seront plus avec je ne sais quel juge, amateur de chiens, avec lequel tu vas courir des lièvres, ou bien un Zemlianika. Tu auras, au contraire, des relations avec les personnes les plus distinguées, des comtes, des gens du monde... Je t'avoue que je suis en peine de toi. Il t'arrive parfois de lâcher des mots qu'on n'entend jamais dans la bonne compagnie.

LE GOUVERNEUR.

Bah ! un mot, ça ne fait de mal à personne.

ANNA.

A la bonne heure quand tu étais gouverneur. Mais maintenant, c'est une vie toute différente.

LE GOUVERNEUR.

Oui. On dit qu'il y a là-bas deux petits poissons, le *riapoucka* et le *koriouchka**, que l'eau vous en vient à la bouche quand on commence à en manger.

ANNA.

Il ne pense qu'aux poissons ! Moi je veux que notre maison soit la première de la capitale. Je veux avoir ma chambre toute parfumée d'ambre, qu'en y entrant seulement on en ferme les yeux et... (Elle ferme les yeux en respirant avec force.) Ah ! que c'est délicieux !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LES MARCHANDS.

LE GOUVERNEUR.

Bonjour, mes petits amis.

LES MARCHANDS, se prosternant.

Nous venons te présenter nos hommages, petit père.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, mes petits agneaux, comment va la santé? Et notre commerce? Comment, des raccommodeurs de bouilloires*, des chevaliers de l'aune s'avisent de faire des pétitions? Archivoleurs, triples bêtes, vieux veaux marins, vous faites des pétitions, hein? On vous a pris beaucoup*? Vous vous imaginez que vous allez me faire mettre en prison?... Savez-vous bien, Messieurs, et que six diables et une sorcière vous sautent à la gorge, savez-vous bien...

ANNA.

Ah! mon dieu! Antoncha, quels mots est-ce que tu dis là?

LE GOUVERNEUR.

Les mots n'y font rien. — Mais savez-vous bien que ce haut fonctionnaire, à qui vous avez porté vos plaintes se marie avec ma fille? Hein? qu'avez-vous à dire à cela?... Maintenant, si je vous... Vous volez le monde. Toi, tu fais une soumission au gouvernement, tu nous passes un compte d'apothicaire de cent mille roubles, et tu livres du drap pourri, et parce que tu fais le

sacrifice d'une douzaine d'archines*, tu crois qu'il faut qu'on t'en remercie encore? Et si l'on savait comme tu... Mais il a du foin dans ses bottes : c'est un marchand, on ne peut pas le toucher. Un marchand, dis-tu, vaut bien un gentilhomme... Un gentilhomme !... ah ! vilain singe, sais-tu ce que c'est qu'un gentilhomme? Un gentilhomme est éduqué. C'est vrai qu'on lui donne le fouet au collège, et c'est bien fait pour qu'il apprenne ce qu'il faut apprendre; tandis que toi... ce qu'on t'apprend d'abord c'est à larronner. Ton maître te rosse pour t'instruire à flouer les chalands. Quand tu es apprenti et que tu ne sais pas encore ton *pater*, tu sais déjà donner le coup de pouce à la balance. Et puis quand tu t'es arrondi, que ta poche est bien bourrée, tu fais le gros et le fier. Voilà un beau venez-y-voir ! — Et toi, parce que tu soudes* seize bouilloires par jour, tu fais le gros et l'important ? Ah ! je vais te cracher sur ta tête et sur ton importance !

LES MARCHANDS, *à genoux.*

Grâce ! Anton Antonovitch ! nous sommes coupables !

LE GOUVERNEUR.

Tu fais des placets toi ? Et qui donc t'a donné un coup d'épaule pour faire ton beurre, lorsque tu as bâti ce pont et que tu nous as fait un compte de vingt mille roubles de bois tandis qu'il n'y en avait pas pour cent roubles? C'est moi qui t'ai tendu la perche, barbe de bouc ! Tu l'as oublié. Si je disais ce que je sais sur ton compte, je te ferais faire gratis le voyage de Sibérie. Hein ? qu'as-tu à dire à cela?

UN MARCHAND.

Nous eûmes tort, Anton Antonovitch : c'est le diable qui nous poussa. Mais nous ne ferons jamais plus de placets. Dis-nous seulement quelle satisfaction tu veux, mais ne sois plus fâché.

LE GOUVERNEUR.

Ne sois plus fâché ! Tu es à plat-ventre devant moi, à présent : c'est que j'ai le bon bout du bâton. Mais si j'étais à ta place, et toi à la mienne*, canaille, tu me pousserais dans le ruisseau, bien heureux si tu ne me jetais pas des pierres.

LES MARCHANDS, à ses pieds.

Grâce ! grâce ! Anton Antonovitch !

LE GOUVERNEUR.

Grâce ! grâce ! Voilà ce que vous dites à présent. Et tout à l'heure, je vous.... Allons ! Dieu commande de pardonner ! Suffit. Je ne suis pas rancunier ; seulement, faites-y attention : à l'avenir, qu'on ne m'échauffe plus les oreilles.* Vous aurez la bonté de vous rappeler que je donne ma fille, non pas à un simple gentilhomme... Ainsi que les félicitations soient convenables, vous m'entendez ? Ne vous imaginez pas que vous vous en tirerez avec un saumon fumé* ou avec un pain de sucre... Non. Allez, et que Dieu vous conduise.

(Les marchands sortent.)

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA, LE JUGE, L'ADMINISTRATEUR DE L'HOSPICE, RASTAKOFSKI.

LE JUGE.

La nouvelle est-elle vraie, Anton Antonovitch ? On dit qu'il vous arrive un bonheur extraordinaire.

L'ADMINISTRATEUR.

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations de ce bonheur extraordinaire. (Baisant la main à Anna Andreïevna, puis à Maria Antonovna.) Anna Andreïevna !... Maria Antonovna !...

RASTAKOFSKI.

Anton Antonovitch, je vous offre mes félicitations ! Que Dieu prolonge votre vie et celle du nouveau couple, qu'il vous donne une nombreuse postérité de petits-fils et d'arrière-petits-fils. Anna Andreïevna... Maria Antonovna... (Il leur baise la main.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, KOROBKINE, LA FEMME DE KOROBKINE, LULUKOF.

KOROBKINE.

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations, Anton Antonovitch. Anna Andreïevna... Maria Antonovna...

(Baisement de mains.)

LA FEMME DE KOROBKINE.

Je vous félicite bien sincèrement, Anna Andreïevna, de ce nouveau bonheur.

LULUKOF.

J'ai l'honneur de vous féliciter, Anna Andreïevna. Il lui baise la main, puis se tournant vers les spectateurs, fait claquer sa langue d'un air cavalier.) Maria Antonovna ! (Il lui baise la main avec la même pantomime.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOBTCHINSKI ET DOBTCHINSKI.

Entrent une grande quantité de personnes en redingote et en habit, qui vont processionnellement baiser la main d'Anna Andreïevna en disant : *Anna Andreïevna ;* puis celle de Maria Antonovna, en disant : *Maria Antonovna*. Bobtchinski et Dobtchinski s'entre-poussent pour se présenter plus tôt.

BOBTCHINSKI.

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations...

DOBTCHINSKI.

Anton Antonovitch, j'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations...

BOBTCHINSKI.

... Dans une circonstance si heureuse.

DOBTCHINSKI.

Anna Andreïevna...

BOBTCHINSKI.

Anna Andreïevna... (Tous deux s'avançant en même temps pour lui baiser la main, se cognent le front.)

DOBTCHINSKI.

Maria Antonovna ! (Il lui baise la main.) J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations. Vous allez être bien, bien heureuse. Vous aurez des robes d'or et vous mangerez des soupes délicates de toute espèce. Vous passerez agréablement votre temps.

BOBTCHINSKI, l'interrompant.

Maria Antonovna, j'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations. Dieu vous donne toutes sortes de richesses, beaucoup de ducats, et un petit garçon, grand comme cela, qu'on tiendra dans la paume de la main, et qui criera bien gentiment : Oua ! oua ! oua !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE RECTEUR ET SA FEMME.
Arrivée de nouvelles visites. Le baise-main continue.

LE RECTEUR.

J'ai l'honneur.....

LA FEMME DU RECTEUR, se jetant dans les bras d'Anna.

Je vous félicite, Anna Andreïevna. (Elles s'embrassent.) Ah ! quel plaisir j'ai eu en apprenant cette nouvelle. On me dit : Anna Andreïevna marie sa fille. — Ah ! mon Dieu, que je me dis, j'en suis si contente ! Dis donc, que je dis à mon mari, dis donc, Loukantchik, quel bonheur pour Anna Andreïevna ! Ah ! je me dis, loué soit Dieu. Je lui dis : J'en suis si ravie, que je meurs d'impatience d'aller le dire à Anna Andreïevna en personne... Ah ! mon Dieu, que je me dis, Anna Andreïevna

qui souhaitait tant un bon parti pour sa fille, voilà un bonheur comme cela... Cela se fait juste comme elle le désirait. Moi j'en suis si contente que je ne saurais le dire. J'en pleure, j'en pleure, vrai cela me fait sangloter. Et Louka Loukitch qui me dit : Pourquoi donc, Nastenka, que tu pleures? — Loukantchik, que je lui dis, je ne sais pas, mais les larmes me coulent comme d'une fontaine...

LE GOUVERNEUR.

Je vous en supplie, Messieurs, prenez la peine de vous asseoir. Hé! Michka! apporte ici d'autres chaises.

(On s'assied.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN INSPECTEUR DE POLICE ET LES SERGENTS DE VILLE.

L'INSPECTEUR.

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations, monsieur le gouverneur, et de vous présenter mes souhaits pour de nombreuses années.

LE GOUVERNEUR.

Merci, merci! Asseyez-vous, Messieurs.

LE JUGE.

Mais, dites-nous donc, je vous en prie, Anton Antonovitch, de quelle manière cela s'est fait. Contez-nous la chose par le menu.

LE GOUVERNEUR.

Le menu de la chose est extraordinaire. Il a fait la demande en personne.

ANNA.

Et de la façon la plus respectueuse et la plus comme il faut. Il m'a dit avec des manières excellentes : Tenez, Anna Andreïevna, ce que j'en fais, c'est par pure admiration de votre mérite. On n'a jamais vu un homme mieux élevé, plus distingué, plus à la tête des gens comme il faut. Pour moi, a-t-il dit, Anna Andreïevna, je me soucie de la vie comme d'un kopek. Et c'est seulement parce que je suis pénétré d'estime pour vos rares qualités...

MARIA.

Ah! petite maman, c'est à moi qu'il a dit cela.

ANNA.

Tais-toi donc. Tu n'y entends rien, et tu te mêles toujours de ce qui ne te regarde pas. — Moi, dit-il, Anna Andreïevna, je suis transporté... A peine avait-il prononcé ces mots flatteurs, et comme j'allais lui répondre que nous n'avions jamais osé espérer un tel honneur, — tout à coup il tombe à genoux, et avec ces manières si distinguées... Anna Andreïevna, dit-il, ne faites pas mon malheur. Consentez à payer mes sentiments de retour, ou bien la mort va mettre fin à ma vie.

MARIA.

Mais, petite maman, c'est pour moi qu'il a dit cela.

ANNA.

Oui, certainement, c'était pour toi *. Je ne dis pas le contraire.

LE GOUVERNEUR.

C'est qu'il nous a fait peur. Il disait qu'il se brûlerait la cervelle. — Je me brûlerai la cervelle, je me brûlerai la cervelle, qu'il disait.

PLUSIEURS PERSONNES DE LA COMPAGNIE.

Vraiment ! Est-il possible !

LE JUGE.

Quel caractère * !

LE RECTEUR.

En vérité, c'est la destinée qui a fait cela.

L'ADMINISTRATEUR.

Ne dites donc pas la destinée, petit père. La destinée n'est qu'une dinde. C'est le mérite qui est récompensé. (A part.) Des perles qui tombent aux pourceaux !

LE JUGE.

Dites donc, Anton Antonovitch, je vous vendrai cette petite chienne * dont nous étions en marché.

LE GOUVERNEUR.

Merci. J'ai autre chose à penser qu'à votre chienne.

LE JUGE.

Eh bien, si vous n'en voulez pas, faisons affaire pour un autre chien.

LA FEMME DE KOROBKINE.

Ah ! comme je suis contente du bonheur qui vous arrive, Anna Andreïevna. Vous ne pouvez pas vous le figurer.

KOROBKINE.

Et maintenant, où est donc cet hôte illustre ? On m'a dit qu'il était parti pour quelque affaire...

LE GOUVERNEUR.

Oui, il est parti pour un jour, à cause d'une affaire fort importante.

ANNA.

Il est allé chez son oncle, lui demander sa bénédiction.

LE GOUVERNEUR.

Oui, lui demander sa bénédiction; mais demain pour...(Il éternue.)

TOUS, s'écrient à la fois :

A vos souhaits !

LE GOUVERNEUR.

Bien des remerciements ! Mais demain pour sûr il... (Il éternue.) Il reviendra.

TOUS, s'écrient de nouveau :

A vos souhaits !

L'INSPECTEUR.

Bonne santé, monsieur le gouverneur !

BOBTCHINSKI.

Cent ans de vie et un muid de ducats !

DOBTCHINSKI.

Dieu vous en donne quarante quarantaines !

L'ADMINISTRATEUR, à part.

De fièvres quartaines !

LA FEMME DE KOROBKINE, à part.

Le diable te torde le cou !

LE GOUVERNEUR.

Très humbles remerciements. Je vous en souhaite autant à tous.

ANNA.

Nous nous sommes décidés à nous fixer à Pétersbourg. Il y a ici un air!... C'est trop la campagne... J'ai, je l'avoue, une aversion extrême... Voici mon mari... qui va recevoir le grade de général.

LE GOUVERNEUR.

C'est vrai, Messieurs, je l'avoue, le diable m'emporte, mais j'ai fort envie d'être général.

LE RECTEUR.

Dieu fasse que vous le soyez.

ROSTAKOFSKI.

L'homme ne peut rien : Dieu peut tout.

LE JUGE.

Au grand vaisseau, la grande mer.

L'ADMINISTRATEUR.

Le mérite est toujours récompensé.

LE JUGE, à part.

Les poules auront des dents quand tu seras général. Cela lui irait comme des manchettes à un cochon. Tu fais le fanfaron trop tôt. Tu as ton affaire, mais tu n'es pas encore général.

L'ADMINISTRATEUR, à part.

Le voir général, le diable emporte! Lui, général, et à quoi bon! Ce n'est pas l'embarras, il a un aplomb que le diable ne l'emporterait pas volontiers *. (Haut au gouverneur.) Alors, Anton Antonovitch, vous ne nous oublierez pas.

LE JUGE.

S'il arrivait quelque chose, par exemple, une mauvaise affaire, vous nous serviriez de protecteur.

KOROBKINE.

L'année prochaine, je dois envoyer mon fils dans la capitale pour qu'il soit utile au gouvernement. Vous aurez la bonté, n'est-ce pas, de lui accorder votre protection? Vous servirez de père à ce pauvre orphelin.

LE GOUVERNEUR.

Oui, je vous promets de m'employer pour lui.

ANNA.

Mon Dieu, Antoncha, tu es toujours à faire des promesses. D'abord, tu n'auras pas le temps de penser à cela. Et comment est-ce possible, et à propos de quoi se charger de ces engagements-là?

LE GOUVERNEUR.

Mais, ma chère, quand c'est possible.

ANNA.

Possible! possible! Enfin pourquoi se faire le protecteur de tous les pauvres hères?...

LA FEMME DE KOROBKINE.

Entendez-vous comme elle nous traite?

QUELQUES VISITEURS*.

Oui, elle a toujours été comme cela. Je la connais bien. Quand elle est à table, elle met ses pieds dans...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DIRECTEUR DES POSTES, tout essoufflé, et tenant à la main une lettre décachetée.

LE DIRECTEUR.

Quelle étrange aventure, Messieurs. Ce fonctionnaire que nous avons pris pour l'inspecteur général, ce n'était pas l'inspecteur général.

TOUS.

Comment! ce n'est pas lui !

LE DIRECTEUR.

Pas du tout. Je l'ai appris par cette lettre.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce que vous dites ? Quelle lettre?

LE DIRECTEUR.

Oui, une lettre qu'il a écrite. On m'apporte une lettre pour la poste. Je regarde l'adresse et je vois : A Pétersbourg, rue de la Poste. Je reste stupéfait. Bon, que je me dis, il a trouvé quelque chose à dire dans le service, et il en prévient l'autorité supérieure. — Je la prends et je la décachette...

LE GOUVERNEUR.

Comment! vous...

LE DIRECTEUR.

Moi-même, je ne sais pas comment j'ai fait. C'est une force surnaturelle qui m'a soutenu. J'allais faire partir une estafette pour la porter... mais la curiosité

s'était emparée de moi à un point que je n'ai jamais rien senti de pareil. Impossible, impossible, cela ne se peut pas, mais une tentation, une démangeaison... Il me semblait entendre une voix dans une oreille : — Ne décachette pas! tu te perds. Tu es flambé. Dans l'autre oreille, je ne sais quel diable me souffle : Décachette, décachette, décachette! Si bien qu'en touchant la cire... je sentais du feu dans mes veines... et en décachetant, de la glace, oui, de la glace. Mes mains tremblaient et tout se brouillait à mes yeux.

LE GOUVERNEUR.

Comment avez-vous bien eu l'audace de décacheter la lettre d'un personnage si puissant!

LE DIRECTEUR.

Eh! le bon, c'est qu'il n'est pas puissant, et que ce n'est pas un personnage.

LE GOUVERNEUR.

Et qu'est-ce donc à votre compte?

LE DIRECTEUR.

Ma foi, ni ceci ni cela. Le diable sait qui c'est.

LE GOUVERNEUR, avec emportement.

Comment! ni ceci ni cela. Osez-vous bien l'appeler ceci et cela, et le diable sait qui! Je vais vous faire arrêter.

LE DIRECTEUR.

Vous?

LE GOUVERNEUR.

Oui, moi.

LE DIRECTEUR.

De la douceur*.

LE GOUVERNEUR.

Savez-vous bien qu'il va épouser ma fille, que je vais être un grand personnage, et que je puis vous envoyer en Sibérie...

LE DIRECTEUR.

Oh! la Sibérie! Anton Antonovitch! C'est loin, la Sibérie. Écoutez ce que je vais vous lire, cela vaut mieux. Messieurs, permettez-moi de vous lire cette ettre.

TOUS.

Lisez, lisez.

LE DIRECTEUR, lisant.

« Je me hâte de te faire part, mon cher Triapitchkine, des étranges aventures qui m'arrivent. En route, je fus ondu rasibus par un capitaine d'infanterie, si bien que le maître d'hôtel, faute d'argent, voulait me faire mettre en prison, quand, à ma physionomie pétersbourgeoise et à mon costume, toute la ville m'a pris pour un intendant général en tournée. Si bien que me voilà installé chez le gouverneur ; on est aux petits soins pour moi, et je fais la cour à mort à sa femme et à sa fille. Seulement. je suis indécis pour savoir par laquelle je commencerai. Je crois que ce sera par la maman, car elle paraît toute prête à tout. Te rappelles-tu nos infortunes, comment nous dînions à l'œil, et comment une fois un pâtissier me prit au collet à l'occasion de certains petits pâtés que nous avions mangés au compte du roi de Prusse.

DESSIN DE GOGOL
pour la scène finale du *Revizor*

Cette fois, l'aventure tourne tout différemment. C'est à qui me prêtera l'argent qu'il me faut. Ce sont de drôles d'originaux. Ils te feraient mourir de rire. Tu écris des articles. Voici des portraits à ton service. D'abord le gouverneur : bête comme un âne gris...

LE GOUVERNEUR.

C'est impossible. Il n'y a pas cela.

LE DIRECTEUR.

Lisez vous-même...

LE GOUVERNEUR, lisant.

« Comme un âne gris... » C'est impossible; c'est vous qui avez écrit cela.

LE DIRECTEUR.

Qui, moi, écrire cela !

L'ADMINISTRATEUR.

Lisez.

LE RECTEUR.

Lisez.

LE DIRECTEUR, lisant.

« Le gouverneur... bête comme un âne gris... »

LE GOUVERNEUR.

Le diable l'emporte, il faut encore qu'il recommence. Comme si c'était nécessaire !

LE DIRECTEUR, lisant.

Hum... hum... hum... « Ane gris. Le directeur des postes est un brave homme... » Ah ! il s'exprime d'une manière assez inconvenante sur mon compte.

LE GOUVERNEUR.

Lisez toujours.

LE DIRECTEUR.

Heuh ! A quoi bon ?

LE GOUVERNEUR.

Mais, le diable emporte ! quand on lit, on lit. Lisez tout.

L'ADMINISTRATEUR, prenant la lettre.

Permettez que je continue. (Il met ses lunettes et lit.) « Le directeur des postes ressemble comme deux gouttes d'eau à Mikheïef, le garçon de bureau. Ce doit être comme lui une canaille qui boit de l'absinthe*.

LE DIRECTEUR.

Un polisson, qui mériterait qu'on lui donnât le fouet ! Il n'y a plus rien* ?

L'ADMINISTRATEUR, lisant.

« L'administrateur des établissements de bien... » Br... br... br...

KOROBKINE.

Pourquoi vous arrêtez-vous ?

L'ADMINISTRATEUR.

Une écriture illisible..... On voit bien* que c'est un mauvais sujet.

KOROBKINE.

Donnez-moi la lettre. J'ai, je crois, de meilleurs yeux.

L'ADMINISTRATEUR, retenant la lettre.

Non, on peut passer ce passage-là. Le reste se déchiffre mieux.

KOROBKINE.

Non, permettez, je lirai bien...

L'ADMINISTRATEUR.

Et moi aussi, je lirai bien. Plus loin c'est très-lisible.

LE DIRECTEUR.

Non, lisez tout. On a déjà lu tout ce qui est avant.

TOUS.

Donnez la lettre, Artemii Philippovitch. Lisez-la, Korobkine.

L'ADMINISTRATEUR, donnant la lettre.

A la bonne heure. Tenez... permettez. (Il met le doigt sur une ligne.) C'est à partir d'ici qu'il faut lire.

LE DIRECTEUR.

Lisez tout! morbleu! lisez tout.

KOROBKINE, lisant.

« L'administrateur des établissements de bienfaisance, Zemlianika, est un cochon en bonnet carré. »

L'ADMINISTRATEUR.

Cela n'a pas le sens commun. Un cochon en bonnet carré! Qui est-ce qui a jamais vu un cochon en bonnet carré!

KOROBKINE, lisant.

« Le recteur du collège empeste l'ail.* »

LE RECTEUR.

Mon Dieu! moi qui ne mange jamais d'ail.

LE JUGE, à part.

Grâce à Dieu, il n'est pas question de moi.

KOROBKINE, lisant.

« Le juge... »

LE JUGE, à part.

Attrape ! (Haut.) Messieurs, la lettre a l'air d'être un peu longue, et à mon avis, je trouve qu'il est bien ennuyeux de lire tant de sottises.

LE RECTEUR.

Non, non.

LE DIRECTEUR.

Non, lisez toujours.

KOROBKINE, lisant.

« Le juge Liapkine-Tiapkine est du dernier *mauvais ton* [1]. » C'est sans doute quelque mot français.

LE JUGE.

Le diable sait ce qu'il veut dire. C'est bon si cela ne veut dire que polisson*. C'est peut-être quelque chose de pire.

KOROBKINE, lisant.

« Au reste tout ce monde est fort accueillant et rempli de bienveillance. Adieu, mon cher Triapitchkine. Je veux, à ton exemple, me mettre dans la littérature. On s'ennuie à la longue, mon brave, et il faut des aliments*. Je m'aperçois qu'il faut se lancer dans les choses élevées. Écris-moi dans le gouvernement de Saratof, et là au château de Podkatilofka. » (Il retourne la lettre et l'adresse.) « Monsieur M. Ivan Vassilievitch Triapitchkine, Saint-Pétersbourg, rue de la Poste, nº 97*, au troisième à droite. »

1. Ces mots sont en français dans l'original.

UNE DAME.

Quelle épigramme inattendue!

LE GOUVERNEUR.

Voilà comme on m'égorge... comme on m'égorge! Je suis assassiné! assassiné! Je ne vois rien. Je ne vois que des groins de cochon au lieu de visages... Il faut le rattraper, le rattraper.

LE DIRECTEUR.

Comment le rattraper! Et moi qui ai recommandé de lui donner les meilleurs chevaux. C'est le diable qui m'a soufflé cette maudite idée.

LA FEMME DE KOROBKINE.

Voilà vraiment une confusion sans exemple.

LE JUGE.

Et savez-vous, Messieurs, le diable m'emporte, c'est qu'il m'a emprunté trois cents roubles!

L'ADMINISTRATEUR.

Et à moi aussi trois cents roubles.

LE DIRECTEUR.

Hélas! Et à moi aussi trois cents roubles.

BOBTCHINSKI.

Et à nous, à Pëtr Ivanovitch et à moi soixante-cinq en billets. Oui.

LE JUGE, se croisant les mains*, avec un geste de surprise.

Mais comment, Messieurs, nous sommes-nous laissés refaire comme cela.

LE GOUVERNEUR, se donnant des coups à lui-même.

Et moi, moi! vieil imbécile! comment ai-je fait? Vieux mouton que je suis, je suis devenu bête de vieillesse... Il y a trente ans que je suis fonctionnaire : pas un marchand, pas un fournisseur n'a pu m'attraper. J'ai fait la queue aux plus déliés coquins; des filous, des gredins si forts qui faisaient aller tout le monde, je les ai joués par dessous la jambe. J'ai floué trois intendants... des intendants!... C'est quelque chose pourtant que des intendants*...

ANNA.

Mais tout cela est impossible, Antoncha. Il est fiancé à la petite...

LE GOUVERNEUR, en fureur.

Fiancé! Et tu ne vois pas qu'il nous a encore floués*! J'en ai plein le dos de tes fiançailles! (Avec stupéfaction.) Non, venez tous, tout l'univers, toute la chrétienté, venez voir un gouverneur bafoué! Appelez-le bête! vieille bête d'escroc. (Il se donne des coups de poing*.) Ah! gros imbécile qui prend un blanc-bec, un moutard pour un homme d'importance! Et pendant ce temps-là, le voilà, lui, sur la route qui fait sonner ses grelots! Il va conter l'histoire au monde entier... Je serai la fable, la risée générale, et le pire, c'est que quelque barbouilleur de papier, quelque fainéant d'homme de lettres me mettra en comédie. Ah! voilà le terrible... Cela ne ménage ni le grade, ni l'emploi, et cela trouve des imbéciles qui montrent les dents et qui applaudissent. De quoi riez-vous? C'est de vous que vous riez. Ah! vous... (Frappant

du pied.) Ah ! si je tenais tous ces barbouilleurs de papier ! ah ! ces écrivassiers, ces maudits libéraux, cette engeance du diable ! je vous les mettrais tous dans un sac, et je les écraserais en poussière ; au diable ce qui serait dedans. (Il agite les poings et frappe du pied avec fureur. Après un moment de silence.) Je n'en reviens pas encore ! C'est sûr, quand Dieu veut nous punir, il commence par nous faire perdré le bon sens. Mais cet écervelé en quoi ressemblait-il à un inspecteur? Lui !... comme à un moulin à vent. Et les voilà tous à dire : Un inspecteur général ! un inspecteur général ! Voyons quel est le premier qui s'est avisé de dire que c'était un inspecteur général. Répondez.

L'ADMINISTRATEUR.

Je veux être pendu si je sais comment cela est arrivé. Nous avons eu la berlue ; c'est le diable qui nous a joués.

LE JUGE.

Qui l'a dit le premier ? Tenez, voici qui l'a dit le premier. Ce sont ces gaillards-là. (Il montre Bobtchinski et Dobtchinski.)

BOBTCHINSKI.

Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne pensais pas...

DOBTCHINSKI.

Mon Dieu ! moi, je ne l'ai pas...

L'ADMINISTRATEUR.

Enfin, c'est vous.

LE RECTEUR.

Parbleu! Ils sont accourus comme des fous, sortant de l'hôtel : Il est arrivé, le voilà! Il ne paye rien!... Un bel oiseau que vous avez déniché.

LE GOUVERNEUR.

Ce devait être vous. Maudits menteurs, vieux colporteurs de commérages!

L'ADMINISTRATEUR.

Que le diable vous emporte avec votre inspecteur général et vos contes à dormir debout!

LE GOUVERNEUR.

Des animaux qui ne font rien que rôder par la ville, ennuyer tout le monde, répandre des mensonges, vieilles pies sans queues!...

LE JUGE.

Maudits barbouilleurs!

LE RECTEUR.

Oisons bridés!

L'ADMINISTRATEUR.

Anes bâtés*!

BOBTCHINSKI.

Eh non! ce n'est pas moi; c'est Pëtr Ivanovitch.

DOBTCHINSKI.

Eh non, Pëtr Ivanovitch, c'est vous qui le premier...

BOBTCHINSKI.

Mais non. C'est vous qui l'avez dit le premier.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN GENDARME.

LE GENDARME.

Vous êtes prié de vous rendre sur-le-champ chez M. l'inspecteur général qui arrive en mission de Pétersbourg. Il est descendu à l'hôtel.

Ces mots les frappent tous comme un coup de tonnerre. Un cri d'étonnement sort de la bouche de toutes les dames. Tableau général. Tous semblent pétrifiés.

SCÈNE MUETTE.

Au milieu le gouverneur, immobile comme un piquet, les bras étendus et la tête renversée en arrière. A sa droite sa femme et sa fille, se dirigeant vers lui d'un mouvement de tout le corps. Derrière elles, le directeur des postes se tournant vers les spectateurs avec un geste d'interrogation *. Derrière lui le recteur, dans l'attitude d'une stupéfaction naïve, et dans la même partie de la scène, trois dames qui se groupent ensemble, contemplent avec une expression satirique la situation de la famille du gouverneur. A la gauche du gouverneur, Zemlianika, la tête un peu penchée de côté comme s'il écoutait quelque chose. Auprès de lui le juge les bras étendus, touchant presque la terre et faisant un mouvement de lèvres comme s'il sifflait ou prononçait : Tiens. « grand'maman, voici la Saint-George *. » Après lui Korobkine tourné vers les spectateurs, fermant un œil et désignant le gouverneur avec une expression de malignité. Du même côté de la scène, Bobtchinski et Dobtchinski les mains étendues l'un vers l'autre, la bouche ouverte et s'entre-regardant les yeux écarquillés. Les autres personnages demeurent immobiles comme des termes. Tout ce groupe pétrifié conserve la même attitude pendant une demi-minute. La toile tombe.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

LA LITTÉRATURE
ET LE
SERVAGE EN RUSSIE

MÉMOIRES D'UN CHASSEUR RUSSE,

PAR M. IVAN TOURGHENIEF.

Tout le monde a pu remarquer que les voyageurs, causans et communicatifs dans une voiture publique tirée par des chevaux, deviennent silencieux et plus ou moins égoïstes lorsqu'ils se trouvent sur un chemin de fer. Sans chercher aujourd'hui une explication à ce phénomène, je me bornerai à faire remarquer une de ses conséquences. On a imaginé une littérature spécialement à l'usage des personnes qui, de même que Jocrisse, « n'aiment pas à faire connaissance avec les gens qu'elles ne connaissent pas. » Les *Mémoires d'un Seigneur russe* me semblent une heureuse addition à cette bibliothèque des chemins de fer[*]; seulement il est fâcheux qu'un livre destiné à être lu parmi les *lacets*, malheureusement trop fréquents sur nos rails, ne soit pas imprimé avec des caractères plus gros et moins serrés[*]. Qui nous rendra les belles éditions du XVIe et du XVIIe siècle, le papier solide et pas trop blanc, les lettres nettes et carrées? Mais la civilisation et le progrès ont sans doute leurs conditions mystérieuses, et il faut savoir se résigner à quelques inconvénients pour beaucoup d'avantages. Au reste, quelque mal imprimés que soient les *Mémoires d'un Seigneur russe*, on les lira pourtant avec plaisir, non-seulement en diligence, mais dans les châteaux, où le désœuvrement va commencer[*]; c'est un ouvrage amusant, instructif, sans prétention, qui en dit plus qu'il n'est gros.

Il est intitulé en russe *Mémoires d'un chasseur*,

titre modeste que le traducteur a cru devoir changer, je ne devine pas trop pourquoi*, à moins que ce ne soit pour ne pas induire en erreur MM. les *sportsmen*, qui espéreraient y trouver des renseignements sur les ours et les gelinottes. Selon toute apparence, l'auteur, M. Ivan Tourghenief, n'est point un Nemrod*, et pour ma part je ne l'en estime pas moins. Pour lui, la chasse paraît être un prétexte à parler de toutes sortes de choses, peut-être même a-t-il jugé nécessaire de prendre une espèce de déguisement* pour observer à son aise un pays où l'on ne tolère guère que les observateurs patentés du gouvernement. M. Tourghenief donc, costumé en chasseur, va de village en village à la poursuite d'un gibier dont il ne paraît pas se soucier beaucoup ; mais chemin faisant il rencontre des gens de toutes les classes, de tous les caractères, qu'il aime à faire jaser ; il décrit leurs façons, leurs gestes, attrape quelque chose de leur histoire, puis il poursuit sa chasse en laissant à son lecteur le soin de commenter et de conclure*. Les vingt-deux chapitres de ce petit livre n'ont aucune liaison l'un avec l'autre ; ils n'ont qu'un rapport de forme, qui, à vrai dire, manque un peu de variété. « J'étais à la chasse, dit l'auteur, en telle saison, en tel pays. » Vient une description bien faite d'un paysage russe qui ne manque pas d'originalité, mais où l'on sent un peu la pauvreté et la monotonie de la nature du nord*; puis un personnage entre en scène, et l'intérêt commence. Ce sont vingt-deux petits tableaux de genre, encadrés à peu près uniformément,

mais habilement variés de composition et de couleur, tous très finement travaillés, parfois avec un peu de minutie*; leur ensemble, dit-on, donne une idée assez exacte de l'état social de la Russie.

Contre l'habitude de presque tous les voyageurs, qui n'aiment à parler que du beau monde, notre chasseur s'attache de préférence à étudier les mœurs du peuple, surtout celles des paysans, assez mal observées en tout pays, et plus mal peut-être en Russie que partout ailleurs*. On se demandera si l'auteur, appartenant lui-même à la noblesse, s'est trouvé en mesure de voir les choses au point de vue le plus vrai. Après avoir lu le livre de M. Tourghenief, on répondra hardiment que ce n'est ni la curiosité ni la philanthropie qui lui font défaut. C'est un observateur honnête et consciencieux qui cherche et qui trouve. Il se complaît dans les détails*; il sait surprendre les mouvements du cœur humain et les décrit avec esprit et finesse, comme Sterne dans son *Voyage sentimental*, qu'il paraît avoir pris pour modèle, ou, ce qui est plus exact et plus juste, dont il s'est inspiré heureusement*. Un patriotisme honorable ne l'empêche pas d'apercevoir les vices et les malheurs des institutions de son pays. Il ne cherche pas le mal, souffre même de le rencontrer, et c'est à regret qu'il le dénonce; il le signale avec candeur cependant et avec courage*. Parlant des paysans, il est obligé de parler de l'esclavage, et c'est un sujet qu'on ne peut aborder en Russie qu'avec une certaine réserve; aussi M. Tourghenief ne tire pas le voile, mais il le

soulève discrètement*, et d'ordinaire c'est au lecteur de deviner ce que l'auteur aurait eu quelque peine à lui dire.

Malgré ses réticences et les euphémismes dont il se sert quelquefois, on ne peut s'empêcher d'être frappé d'une certaine hardiesse d'honnête homme qui respire dans tout le livre. Il m'a fait éprouver une surprise analogue à celle qu'ont produite sur moi d'autres ouvrages de la littérature russe, où les institutions nationales sont traitées encore plus cavalièrement. Tel est le roman des *Âmes mortes* de Gogol et sa comédie de *l'Inspecteur général.* En réfléchissant, on trouvera que les satiriques n'ont que l'apparence de la témérité, et qu'ils obéissent en effet à un mot d'ordre du maître*. Il y a en Russie le gouvernement et la coutume qui ne sont pas d'accord sur bien des points. Par exemple, la coutume des employés, s'il faut en croire Gogol et le bruit public, est de voler très effrontément, et le gouvernement y trouve à redire. Ni les destitutions, ni le Caucase, ni la Sibérie, ne pouvant remédier à un mal invétéré, le gouvernement abandonne la coutume à la malice des gens de lettres et les prend comme des auxiliaires utiles ; mais la coutume est, comme il semble, en état de résister à une double attaque.

Sur la question de l'esclavage, le gouvernement a des principes très libéraux et qui lui font honneur, même dans l'hypothèse où des intérêts matériels et politiques dicteraient sa conduite. Vraisemblablement l'émancipation des serfs ajouterait à sa force et à sa

richesse ; elle le délivrerait de certaines inquiétudes que la noblesse peut lui causer. A cela, la coutume répond que des inconvéniens graves naîtraient de cette mesure, et qu'il est difficile de s'arrêter lorsqu'on commence une réforme. Peut-être ; mais cette réforme est commandée par la morale et la justice, et les embarras de l'avenir ne sont pas des motifs suffisans pour empêcher de l'entreprendre. Si, comme on l'assure, sa Majesté l'empereur Nicolas s'est proposé pour but de détruire l'esclavage dans ses états, l'exécution d'un tel plan suffisait à sa gloire, et il est à regretter qu'il en ait cherché une autre beaucoup plus difficile et beaucoup moins honorable *.

L'opposition que fait la coutume au gouvernement en matière d'esclavage est représentée par la classe des gentilshommes propriétaires, dont la fortune ne se calcule pas, comme dans l'Occident, par le nombre d'arpens de terre, mais par le nombre d'*âmes* *, c'est-à-dire de paysans, qu'ils possèdent. Dans toutes les contrées de l'Europe, excepté en Russie et peut-être en Espagne, la caste noble est descendue d'une race étrangère, autrefois conquérante, aujourd'hui plus ou moins intimement unie et amalgamée avec le peuple conquis. Les nobles russes au contraire ont la même origine que leurs paysans ; ils sont Slaves comme eux. Quelques grandes familles, il est vrai, se disent issues des princes Varègues, qui donnèrent des souverains à la Moscovie * vers le milieu du IXe siècle * ; mais les Varègues ne furent pas des conquérans. Appelés comme médiateurs * entre

un grand nombre de petits chefs qui se faisaient une guerre acharnée, ils s'établirent assez paisibiement au milieu d'une nation qui les adopta à peu près comme les princes étrangers qu'à différentes époques les diètes de Pologne élevèrent sur le trône. Autant qu'on peut le conjecturer d'après des annales très confuses et très obscures, les chefs russes ou les plus anciens nobles furent des espèces de patriarches exerçant une autorité toute paternelle sur leur famille ou sur leur tribu, assimilée par les mœurs à une famille naturelle. Dans les idées du peuple russe, toujours si attaché aux antiques traditions, un gentilhomme est encore un patriarche. L'autorité et l'âge ont été autrefois inséparables, et l'on en trouve la preuve dans le langage. Ainsi les magistrats municipaux portent les noms caractéristiques d'*anciens* ou de *vieillards*. Au XVIe siècle, les petits gentilshommes d'un rang inférieur aux boyards s'appelaient *fils de boyards*. Enfin aujourd'hui même, un paysan sexagénaire, en parlant à son seigneur âgé de vingt ans, le traitera de *petit père* *.

Dans l'antique société patriarcale de la Russie, le chef de famille possédait une certaine étendue de terre qui faisait vivre sa tribu. Les individus qui la composaient étaient cultivateurs, mais non propriétaires, et comme pour bien prouver qu'ils ne possédaient en propre aucune parcelle déterminée de cette terre, tous les ans, d'après un usage qui se perd dans la nuit des temps, elle était divisée par les soins du chef en un certain nombre de lots et partagée entre tous les membres

de la tribu pour être exploitée jusqu'à la récolte. Cette antique institution, qui remonte à l'origine des sociétés, s'est perpétuée jusqu'à ce jour en Russie. Partout on y trouve ce partage annuel du territoire entre les individus d'une même communauté, soit que cette communauté soit libre, soit qu'elle soit esclave. Dans le premier cas, les produits appartiennnent au cultivateur; dans le second, au seigneur terrien, qui en abandonne quelque chose à ses paysans.

Il était nécessaire d'entrer dans ces détails pour comprendre l'histoire de l'esclavage en Russie. Je ne me charge pas d'expliquer par quelle transition le fils d'un chef devint chef lui-même avant que l'âge eût consacré ses droits sur ses frères ou sur ses égaux. Il est certain qu'à une époque très reculée on trouve en Russie des nobles et des paysans. Il semble que le principe d'une noblesse héréditaire fût reconnu plutôt dans le nord de la Russie que dans le sud, et il n'est pas improbable que ce fut une importation étrangère parmi les Slaves. Tandis qu'on voit d'antiques familles princières dans la Moscovie, l'histoire nous montre en même temps dans la Petite-Russie des communautés fondées sur le principe de l'élection. Tels furent les premiers Cosaques du Dnieper, et un peu plus tard ceux du Don et du Volga. Cependant dans la Grande-Russie même, où régnait le système de l'hérédité, le servage n'existait pas avant la fin du XVI[e] siècle. A la vérité, la loi nationale n'accordait qu'aux seuls nobles le droit de posséder des terres; mais les paysans étaient libres et louaien

leurs bras à leurs seigneurs selon une convention débattue de gré à gré. D'après un ancien usage, les engagements, qui n'avaient lieu que pour une année, commençaient et finissaient le jour de la Saint-George, *Iourev Den*, encore célèbre dans les poésies populaires comme un souvenir de liberté *.

Sous le règne d'Ivan IV, surnommé le Terrible, la Russie fit une conquête importante, celle du royaume de Kazan, enlevé aux Tartares et aux Tchérémisses idolâtres. Presque en même temps, un capitaine de Cosaques, ancien bandit, Iermak, découvrait et subjuguait la Sibérie*. La petite république des Zaporogues florissait dans les îlots du Dnieper *. Sur les rives de ce fleuve, sur celles du Don, du Volga et de l'Iaïk*, des colonies militaires à peu près indépendantes, qui prenaient le nom d'*armées* cosaques, possédaient des territoires fertiles et s'enrichissaient par la petite guerre contre leurs voisins musulmans. Aussi l'émigration fut-elle considérable en Russie vers ces grands fleuves où les Cosaques avaient formé leurs établissemens. Le goût de la vie nomade et des aventures est un des caractères du paysan russe. Il aime à changer de demeure aussi bien que de métier, pourvu toutefois qu'il ne quitte pas la *sainte Russie*, dont il ne franchit jamais les frontières sans un secret effroi. La vie des Cosaques avait de quoi le séduire : tantôt une culture facile et des pêches abondantes sur de grands fleuves poissonneux, tantôt de rapides expéditions sur terre ou sur mer, dont les privations étaient bien vite oubliées dans

d'immenses orgies. Or ces communautés cosaques étaient des asiles, comme Rome autrefois, où tous les aventuriers étaient reçus à bras ouverts. Les paysans polonais s'enfuyaient chez les Zaporogues. Les laboureurs moscovites, au lieu de renouveler leur engagement de la Saint-George, abandonnaient leurs villages pour s'enrôler dans les camps du Don et du Volga. On put craindre un moment la dépopulation complète du nord de l'empire et, de fait, plusieurs localités importantes au commencement du règne d'Ivan IV étaient devenues des déserts, à la mort de ce prince, par l'émigration de tous leurs habitans.

Un homme énergique et peu scrupuleux, Boris Godounof, gouvernait alors la Russie au nom de Fédor Ivanovitch, qui l'avait nommé régent de l'empire pour vaquer plus librement lui-même aux soins de son salut *. Boris vit le danger et y porta remède avec son inflexibilité ordinaire. Il fit rendre un ukase qui abolissait la coutume de la Saint-George, et défendait aux paysans de changer de demeure. Désormais ils durent vivre et mourir au lieu où ils étaient nés. C'est de cet ukase, rendu en 1593, que date l'esclavage en Russie.

Il y a grande apparence que ni Boris, ni la noblesse russe, ni les paysans ne comprirent bien nettement d'abord la portée et les conséquences de ce décret *. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut réprouvé alors aussi bien par la classe des gentilshommes, qui acquéraient ainsi des serfs, que par celle des paysans, qui perdaient leur liberté. Les nobles qui avaient de grandes pro-

priétés, mais éloignées des villages, se trouvaient ruinés faute de pouvoir se procurer des laboureurs ; d'autres ayant plus de paysans qu'ils n'en pouvaient employer à la culture de leurs terres, se plaignaient qu'on fît peser sur eux une charge intolérable ; enfin les paysans, exaspérés, prirent souvent les armes pour recouvrer leur indépendance. L'histoire russe, au commencement du XVIIe siècle, est toute remplie par les désastreuses conséquences de l'abolition de la Saint-George. Presque partout les terres demeuraient incultes, au point que trois années de famine consécutives désolèrent le centre de l'empire. Les paysans, nouvellement attachés à la glèbe et encore impatiens du joug, accueillaient tout bandit audacieux comme un libérateur, et se mettaient à ses ordres dès qu'il leur promettait le pillage des villes et des châteaux et l'extermination de leurs oppresseurs. La facilité avec laquelle les différens imposteurs qui prirent le nom de Démétrius soulevèrent les populations, l'accroissement prodigieux des républiques cosaques, les armées immenses qu'à plusieurs reprises elles vomirent sur la Pologne, tout atteste l'ébranlement profond de la société en Russie dans les premières années du XVIIe siècle, et les efforts des paysans pour échapper à la servitude *. Ils furent vaincus cependant, et par tous leurs excès ils méritèrent de l'être. Quelques écrivains russes *, avec le talent particulier à leur nation pour défendre les mauvaises causes, ont essayé de justifier la mémoire de Boris ; ils ont prétendu qu'il n'avait pas voulu que les paysans fussent esclaves, et qu'il

s'était borné à leur interdire la vie nomade. Je le veux bien ; mais quelle est la condition de travailleurs *libres* condamnés à rester sur le sol où ils ont pris naissance, et qu'ils ne peuvent posséder ? Évidemment leur liberté, dont il leur est interdit de faire usage, et qui les condamne à mourir de faim ou bien à accepter le salaire qu'il plaît au propriétaire du sol de leur offrir, leur sera bientôt à charge, et la servitude leur paraîtra préférable à l'incertitude de leur position.

Dans un pays neuf comme la Russie, une institution qui date de près trois siècles a reçu sa consécration. Le *moujik* s'est habitué à son sort, et il pense à la Saint-George comme au paradis dont nos premiers pères furent chassés. Si l'on en juge par les récits de M. Tourghenief, le trait caractéristique du paysan russe, c'est la patience. C'est une vertu que le climat seul sous lequel il vit suffirait à développer. Les lois et les habitudes nationales contribuent merveilleusement à l'entretenir. Depuis son enfance jusqu'à sa mort, le serf obéit. Voilà pourquoi, je pense, le Russe est un excellent soldat, bien que ses instincts ne soient pas trop belliqueux. Peu touché de l'amour de la gloire, trop sensé pour avoir une ambition impossible, il va au feu sans enthousiasme, mais parce que c'est *l'ordre*. — *Prikaz*, ce mot répond à tout. Pénétré de respect pour ses chefs, qu'il sait d'une autre espèce que lui, il ne se mêle pas de penser, bien rarement de comprendre. On raconte que dans un engagement sur la Baltique entre les Suédois et les Russes, un vaisseau russe fut coulé bas. Le vais-

seau le plus proche met ses embarcations à la mer, et le capitaine leur crie : « Sauvez les officiers de la garde ! » Les matelots, avant de tendre une gaffe aux têtes qu'ils voyaient surnager, leur demandaient : « Êtes-vous officiers de la garde ? » Quelques-unes de ces têtes répondaient : Non, et disparaissaient sous les vagues.

On dit que lorsque l'excès du mal, la colère et l'eau-de-vie ont mis fin à cette merveilleuse patience, le serf devient une bête féroce *; mais sa rage s'acharne contre un homme, et non contre l'institution qui a fait de cet homme un tyran. Chez les Slaves, on ne se passionne guère pour une idée *. Un gentilhomme, ou, ce qui est le cas le plus fréquent, l'homme d'affaires, le régisseur d'un gentilhomme, à force de voleries, d'exactions, de violences, pousse à bout les paysans de son village : ils le saisissent, le massacrent, quelquefois avec des raffinemens de cruauté, et dans le premier enivrement de la fureur, font main-basse sur toute personne de condition noble qui a le malheur de tomber entre leurs mains. Cependant le droit seigneurial n'en demeure pas moins intact. Vers le milieu du siècle dernier, un simple Cosaque, nommé Pougatchef, assez mauvais sujet et déjà brouillé avec la justice, se rappela qu'on lui avait dit un jour qu'il ressemblait à Pierre III. Ce prince était mort depuis quelques années de l'accident qu'on sait *. En Russie, c'est une espèce de tradition consacrée pour un chef de rebelles que de prendre le nom d'un prince miraculeusement échappé à des assassins. Pougatchef se fit passer pour Pierre III, rassembla une armée nom-

breuse composée de quelques bandits de son espèce et d'une multitude immense de niais. A leur tête, il ravagea le sud de la Russie, pilla de grandes villes et causa d'affreux ravages. Les paysans lui amenaient leurs seigneurs qui essayaient de les détromper, et les pendaient aussitôt sur l'ordre de l'imposteur; mais ils les pendaient comme rebelles à leur légitime souverain. Pougatchef ne faisait pas la guerre à l'esclavage; après avoir pendu un gentilhomme, il donnait ses terres et ses paysans à quelque coquin de sa bande.

La révolte et le meurtre sont heureusement de rares exceptions dans les mœurs du paysan russe, qui conserve plus de reconnaissance pour les bons traitements que de rancune pour l'injustice dont il a souffert *. Humble et résigné, il croit que son maître a raison, même quand il en est le plus maltraité. Tout au plus pense-t-il qu'ainsi le bon Dieu l'a voulu, et que ce lui serait un gros péché que d'aller contre l'ordre des choses. Malheureusement un des plus tristes effets de la servitude, c'est de corrompre tout ce qu'elle entoure, et trop souvent le plus généreux naturel se déprave aux leçons de valets toujours intéressés à deviner les faiblesses de leur maître et à flatter leurs passions. Qui résisterait aux entraînemens d'un pouvoir sans limites ? Demandez l'impossible à un moujik, et il essaiera d'obéir. Son maître s'est accoutumé à le regarder comme sa chose, dont il peut user et abuser, et l'homme étant de tous les animaux celui dont il y a le plus de parti à tirer, c'est celui dont on abuse le plus.

Bien que M. Tourghenief ait évité de nous montrer l'esclavage sous son aspect terrible et tragique, il y a dans son livre des scènes qui serrent le cœur : c'est par exemple le contraste, si fréquent en Russie, de la civilisation occidentale la plus raffinée avec les coutumes de l'antique barbarie. Je recommande au lecteur le chapitre intitulé *le Bourmistre** : c'est le nom qu'on donne aux magistrats* qui gouvernent pour un seigneur un village de serfs. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils n'ont rien de commun avec les respectables *bourguemestres* allemands, dont les Russes ont emprunté et défiguré le nom. Le seigneur de ce *bourmistre* est un jeune élégant qui passe l'été dans ses terres. Il a voyagé dans toute l'Europe, il en sait toutes les langues, il en a importé chez lui toutes les espèces de luxe. Sa maison de campagne, admirablement tenue, ferait honneur à un lord d'Angleterre. Sa table est excellente, sa livrée magnifique ; mais dans toute cette maison il y a quelque chose de guindé, de contre nature qui attriste d'abord. Tout ce bel ordre est dû à un certain mystère qu'on ne tarde pas à découvrir. Le jeune seigneur est à déjeuner, causant gaiement avec un ami. Il se verse un verre de vin de Bordeaux, et il arrive que ce vin est de quelques degrés au-dessous de la température qu'il a ordonnée d'après Brillat-Savarin. « Qu'est-ce que cela ? » dit-il à son sommelier, sans colère, sans élever la voix. Le domestique convaincu de négligence tord sa serviette et n'a pas la force de répondre. Le jeune gentilhomme presse un timbre ; entre un grand

gaillard de mauvaise mine : c'est le fouetteur de cette jolie maison de campagne. « Va, » dit le maître au coupable, toujours froidement, négligemment. On emmène le pauvre diable, et on a soin de le fouetter assez loin pour que ses cris ne donnent aucune incommodité aux nobles hôtes du château. M. Tourghenief aurait pu ajouter qu'à la ville la bastonnade s'administre encore plus poliment. Une jeune dame donne à son domestique, dont elle est mécontente, un petit billet parfumé à porter chez le commissaire de police : « La princesse *** prie M. le commissaire de faire châtier le porteur. » Le nouveau Béllérophon * remet la lettre fatale, à laquelle on ne manque pas de faire honneur. On donne au patient, non pas un reçu, mais un certificat qui le dispense de montrer son dos, et comme la justice en aucun pays n'instrumente gratis, le fouetté paie les verges. Voilà le mélange des institutions patriarcales et de la régularité administrative de l'Occident. J'avoue que j'aime mieux la vieille sauvagerie moscovite et le maître battant son serf, avec lequel il s'est enivré et s'enivrera bientôt. Il semble, du moins M. Tourghenief nous l'assure, que les paysans sont du même avis. « Qui aime bien châtie bien, » dit un de ces maîtres de la vieille roche * qui vient de faire rosser un de ses gens que le traducteur appelle son *buvetier* *. Une demi-heure après, l'auteur rencontre ledit buvetier qui marche comme si de rien n'était, tout en croquant des noisettes. « Qu'est-ce donc, frère? Qui t'a châtié aujourd'hui. Pourquoi ton maître t'a-t-il fait rosser? — Il y avait une

raison, monsieur, certainement. Chez nous, on n'est pas rossé sans cause... non, non. Chez nous, rien de pareil, non, non. Chez nous, le *bârine* (le seigneur) n'est pas comme ça. Chez nous, c'est un bârine... ho ! ho ! ho ! un tel bârine ! non, non, il n'a pas son second dans tout le gouvernement, allez. »

Rabelais appelle messer Gaster « le premier maître ès arts du monde* » ; s'il fût allé en Russie, il eût sans doute donné ce titre à Martin Bâton. Moyennant ce dernier instructeur en « toute honnête discipline »*, il n'est sorte de métier que le moujik n'apprenne et ne fasse *à peu près**. Il faut lire dans les *Mémoires d'un chasseur russe* un joli chapitre intitulé *Lgof**. Ce mot, très difficile à prononcer pour un Français, est le nom d'un village où l'auteur, allant chasser aux canards, rencontre, au bord d'un étang *sans poissons*, un pêcheur. C'est le seigneur du lieu qui a trouvé comme il faut d'avoir un pêcheur, et qui en a donné les fonctions impossibles dans la localité à un pauvre diable nommé Kouzma Soutchok*. Avant d'être pêcheur, il a fait plus d'un métier ; il était cocher, mais il ne savait pas conduire ; puis il a été veneur, bien qu'il ne sût pas monter à cheval. Rossé parce qu'il s'était laissé choir et que son cheval s'était estropié à la chasse, un de ses maîtres l'a fait cuisinier, mais *seulement pour la campagne*. A la campagne même, ses sauces paraissant trop mauvaises, on l'envoie en apprentissage chez un cordonnier ; bientôt son maître meurt, et l'héritier rappelle Soutchok au village, et lui donne un emploi qu'il n'a

pas trop compris, et dont il ne sait pas même bien le nom ; il appelle cela être *kofichenok* (probablement pour *konfektchik*, faiseur de confitures) *. — « Quel emploi est-ce là ? lui demande-t-on. — Est-ce que je sais, moi ! Seulement j'étais à l'office, et je devais me nommer Anton et non Kouzma ; madame l'avait ordonné ainsi. » A chaque maître qui achète Soutchok ou qui en hérite, c'est un emploi nouveau ; il en a rempli d'assez relevés. — « On m'a fait *akhter*, dit-il (il veut dire acteur) ; je jouais sur un *kéatre*. Oui, notre dame avait fait un *kéatre* dans une grande chambre. — Quel était ton emploi ? — Plaît-il ? — Qu'est-ce que tu faisais sur le théâtre ? — Eh ! vous ne savez donc pas ? On me prenait, on m'habillait. Moi, je marchais comme cela, avec ces habits. Je m'arrêtais, je m'asseyais. On me disait : Parle, et dis ça et ça. Moi, qu'est-ce que cela me faisait ? Je parlais tout de suite et je disais. Un jour, j'ai représenté un aveugle... comment donc ! oui, monsieur, un aveugle. »

La manière de M. Tourghenief offre une certaine analogie avec celle de Gogol *. Comme l'auteur des *Ames mortes*, il excelle dans les petits détails, il s'arrête à tous les accessoires. S'il est question d'une chaumière, il en compte les bancs et ne fait pas grâce du moindre ustensile. Il décrit les habits de ses personnages et n'en oubliera pas un bouton ; leur signalement est si précis, si minutieux, qu'après l'avoir lu, deux peintres, sans se concerter, pourraient, je pense, en faire des portraits qui seraient ressemblans entre eux. Ce goût, ce talent

pour décrire est une qualité, ou si l'on veut, un défaut commun à la plupart des écrivains russes. Je ne connais que Pouchkine dont la manière soit vraiment large et simple, et qui sache, avec une merveilleuse sûreté de goût, choisir entre mille traits celui qui doit vivement frapper son lecteur. Au début de son poème des *Bohémiens*, cinq ou six vers lui suffisent pour nous représenter le campement d'une bande de ces nomades groupés autour d'un feu, en compagnie d'un ours apprivoisé. Chaque mot de cette description si courte éveille une idée et laisse un souvenir ineffaçable *. Il n'en est pas de même des tableaux si précieusement étudiés de M. Tourghenief, et en lisant un de ses chapitres, d'ailleurs fort intéressant, *Biejine-Loug* *, qui commence par une scène de bivouac dans la steppe, je me suis rappelé involontairement le poème de Pouchkine, en regrettant que sa concision n'ait pas fait école. J'ai commencé par comparer M. Tourghenief à Gogol, et me voici le mettant en parallèle avec Pouchkine. C'est être trop exigeant *, je m'en aperçois, et je reprends ma première comparaison. Sur Gogol, M. Tourghenief a un avantage qui, à mon sentiment, est considérable. Il fuit le laid *, que l'auteur des *Ames mortes* recherche avec tant de curiosité. On sent dans tout ce qu'il écrit un amour du bien et du beau, une sensibilité communicative. Rien de tout cela dans Gogol; toujours sarcastique et morose, il rit d'un rire faux *, qui souvent est plus triste que des larmes. L'un et l'autre se sont appliqués à faire la satire des mœurs de leur temps. Gogol,

qui était, à ce que j'ai ouï dire, le plus honnête homme du monde *, et de plus animé d'une piété sincère, s'est montré railleur impitoyable, et semble désespérer d'une société où il n'a vu que des brutes ou des coquins. M. Tourghenief raille aussi, mais plus doucement ; il voit le bien à côté du mal, et jusque dans les figures grotesques et ridicules qu'il nous présente, il sait découvrir quelque trait noble et touchant *. J'espère que M. Tourgheniеf, que je n'ai pas l'honneur de connaître *, est un jeune homme, et que les *Mémoires d'un Chasseur russe* sont un prélude à un ouvrage plus sérieux et plus considérable *.

Je ne dois point oublier son traducteur, M. Charrière. Il fallait une connaissance très approfondie non-seulement de l'idiome, mais encore de la société russe *, pour faire passer dans notre langue un ouvrage tout rempli de nuances et de petits détails de mœurs. M. Charrière s'est bien tiré de cette tâche difficile. Des notes très courtes et substantielles expliquent tout ce qui n'a pas d'équivalent en français. On pourrait reprocher parfois au traducteur d'avoir introduit quelques expressions qui sans doute ont cours dans la société française de Pétersbourg ou de Moscou, mais qui n'ont pas encore acquis en France droit de naturalité. Pourquoi par exemple écrire, au lieu d'un grand seigneur, un *velmoje*, mot qui n'est pas même russe, car c'est *velmoja* qu'il faudrait dire * ? Notre langue autrefois n'admettait pas ces emprunts inutiles ; aujourd'hui on est malheureusement plus facile. C'est ainsi qu'on lit dans un journal :

Le colonel A... s'est mis à la tête du *maghzen* ; il est entré dans un *douar* où on lui a demandé l'*aman* et donné une *diffa* ; puis il est allé faire une *razzia* *... Ce qui est encore plus grave, c'est que M. Charrière, trop plein de son russe, traduit quelquefois mot pour mot sans s'apercevoir que chaque langue a ses métaphores particulières et ses idiotismes qu'on ne peut changer impunément. Qu'est-ce que la *corne d'un bois* * ? Cela est fort intelligible pour un Russe, qui ne comprendrait peut-être pas aussi bien le *coin* d'un bois. Je relève ces taches légères parce qu'il est facile de les faire disparaître dans une nouvelle édition : elles n'empêcheront personne de lire avec plaisir les *Mémoires d'un Chasseur russe.*

Paris 1863.

Monsieur



Le roman que vous allez publier a excité des tempêtes en Russie. Ni les critiques passionnées, ni les calomnies, ni les injures de la presse, rien n'a manqué à son succès, si ce n'est peut-être un mandement pastoral. En Russie comme ailleurs, on ne dit pas impunément des vérités à ceux qui ne vous en demandent pas. Dans ce petit ouvrage Mr. I. Tourguenef s'est montré comme à son ordinaire, observateur fin & subtil, mais en prenant pour objet de son étude deux générations de ses compatriotes, il a fait la faute de n'en flatter aucune. Chaque génération trouve le portrait de l'autre fort ressemblant, mais crie que le sien est une caricature.

"Lynx envers nos pareils & taupes envers nous ;"

nous ne reconnaissons que les photographies de nos voisins. Les pères ont réclamé, mais les fils surtout se sont montrés susceptibles & ont jeté les hauts cris en se voyant personnifiés dans le positif Bazarof.

PRÉFACE POUR - PÈRES & ENFANTS -
COLLECTION SPŒLBERCH DE LOVENJOUL
(Institut de France)
à Chantilly

A M. CHARPENTIER

LIBRAIRE-ÉDITEUR

Monsieur,

Le roman que vous allez publier a excité des tempêtes en Russie. Ni les critiques passionnées, ni les calomnies, ni les injures de la presse, rien n'a manqué à son succès, si ce n'est peut-être un mandement pastoral*. En Russie, comme ailleurs, on ne dit pas impunément des vérités à ceux qui ne nous en demandent pas. Dans ce petit ouvrage*, M. I. Tourguéneff* s'est montré, comme à son ordinaire, observateur fin et subtil ; mais en prenant pour objet de son étude deux générations de ses compatriotes, il a fait la faute de n'en flatter aucune. Chaque génération trouve le portrait de l'autre fort ressemblant, mais crie que le sien est une caricature. « Lynx envers nos pareils et taupes envers nous*. » Nous ne connaissons que les photographies de nos voisins. Les *pères* ont réclamé, mais les *enfants*, encore plus susceptibles, ont jeté les hauts cris en se voyant personnifiés dans le positif Bazarof *.

Vous savez, monsieur, que depuis longtemps la Russie emprunte à l'Occident ses modes et ses idées : ce sont des modes aussi, bien souvent. La France lui envoie des robes et des rubans, l'Allemagne est en possession de la fournir d'idées *. Naguère on pensait à Saint-Pétersbourg d'après Hegel ; présentement c'est Schopenhauer qui a la vogue *. Les adeptes de Schopenhauer prêchent l'*action* *, parlent beaucoup et

ne font pas grand' chose, mais l'avenir, disent-ils, leur appartient *. Ils ont leurs théories sociales qui effrayent fort les gens de l'ancien régime : car * pour un peu ils vous proposent de faire table rase de toutes les institutions existantes. Au fond, je ne les crois pas dangereux : d'abord parce qu'ils ne sont pas plus méchants que leurs pères, puis ils sont en général paresseux ; enfin, jusqu'à présent, le peuple, seul faiseur de révolutions durables, n'a rien compris à leurs théories, et eux-mêmes n'ont jamais pris la peine de faire son éducation *.

A mon avis, cette impartialité de M. Tourguéneff est un des mérites de son livre. Il ne s'est pas constitué le juge de la société moderne ; il l'a peinte telle qu'il l'a vue *. Sans parti pris, il note * ses ridicules, ses travers ses passions. Il constate que les travers changent, mais que les passions restent les mêmes. En dépit des efforts de tant de philosophes et de réformateurs, le cœur humain n'a pas été modifié depuis le temps où le premier poète, le premier romancier eurent l'heureuse idée * d'en faire l'étude. Le socialiste de M. Tourguéneff devient amoureux d'une grande dame que sa sauvagerie amuse, et son disciple élevé dans le mépris du mariage épouse une petite provinciale qui le mènera par le bout du nez et le rendra parfaitement heureux.

La traduction, que vous avez bien voulu me communiquer, me paraît fort exacte ; ce n'est pas à dire qu'elle donne une idée complète du style vif et coloré de M. Tourguéneff. Traduire du russe en français n'est

pas une tâche facile. Le russe est une langue faite pour la poésie, d'une richesse extraordinaire et remarquable surtout par la finesse de ses nuances*. Lorsqu'une pareille langue se trouve à la disposition d'un écrivain ingénieux qui se plaît à l'observation et à l'analyse, vous devinez le parti qu'il en peut tirer et les insurmontables difficultés qu'il prépare à son traducteur. Au reste, si les portraits de M. Tourguéneff perdent pour nous quelque chose de leur brillant coloris, il leur restera toujours la vérité et la grâce naïve qui caractérisent toute œuvre consciencieuse et d'après nature.

Agréez, etc.

P. Mérimée.

IVAN TOURGUÉNEF

Le nom de M. I. Tourguénef est aujourd'hui populaire en France ; chacun de ses ouvrages est attendu avec la même impatience et lu avec le même plaisir à Paris et à Saint-Pétersbourg *. On le cite comme un des chefs de l'école réaliste *. Que ce soit une critique ou un éloge, je crois qu'il n'appartient à aucune école ; il suit ses propres inspirations. Comme tous les bons romanciers, il s'est attaché à l'étude du cœur humain, mine inépuisable, bien que depuis si longtemps exploitée. Observateur fin, exact, parfois jusqu'à la minutie *, il compose ses personnages en peintre et en poëte tout à la fois. Leurs passions et les traits de leur visage lui sont également familiers. Il sait leurs habitudes, leurs gestes ; il les écoute parler et sténographie leur conversation. Tel est l'art avec lequel il fabrique de toutes pièces un ensemble physique et moral, que le lecteur voit un portrait à la place d'un tableau de fantaisie. Grâce à la faculté de condenser, en quelque sorte, ses observations et de leur donner une forme précise, M. I. Tourguénef ne nous choque pas plus que la nature, lorsqu'il nous présente quelque cas extraordinaire et anormal. Dans son roman de *Pères et enfants*, il nous montre une jeune fille qui a de grandes mains et de petits pieds. Dans la structure humaine, il y a d'ordinaire une certaine harmonie entre les extrémités, mais les exceptions sont moins rares dans la nature que dans les romans. Pourquoi cette gentille Mlle Katia * a-

t-elle de grandes mains? L'auteur l'a vue ainsi, et, par amour pour la vérité, il a eu l'indiscrétion de nous le dire. Pourquoi Hamlet est-il gros et manque-t-il d'haleine ? Faut-il croire, avec un ingénieux professeur allemand, que Hamlet, étant incertain dans ses résolutions, ne pouvait avoir qu'un tempérament lymphatique, *ergo* une disposition à l'embonpoint ? Mais Shakespeare n'avait pas lu Cabanis *, et j'aimerais mieux supposer qu'en représentant ainsi le prince de Danemark, il pensait à l'acteur qui devait en jouer le rôle, s'il ne me semblait encore plus probable que le poëte avait devant lui un fantôme de son imagination, qui se dessinait « aux yeux de l'esprit (*in the mind's eye*) » * nettement et d'une manière complète. Des souvenirs, des associations d'idées dont on ne peut se rendre compte, obsèdent involontairement celui qui a l'habitude d'étudier la nature. Dans ses fictions, il embrasse d'un seul coup d'œil une foule de détails unis par quelque lien mystérieux, qu'il sent, mais qu'il ne pourrait peut-être pas expliquer. Remarquons encore que la ressemblance, que la vie dans un portrait tient souvent à un détail. Je me souviens d'avoir entendu professer cette théorie à sir Thomas Lawrence *, assurément un des plus grands peintres de portraits de ce siècle. Il disait : « Choisissez un trait * dans la figure de votre modèle ; copiez-le fidèlement, servilement même ; vous pouvez ensuite embellir tous les autres. Vous aurez fait un portrait ressemblant et le modèle sera satisfait. »

Peintre de la plus belle aristocratie de l'Europe,

Lawrence avait grand soin de choisir le trait à copier servilement. M. I. Tourguénef n'est pas plus courtisan qu'un photographe, et n'a aucune de ces faiblesses ordinaires aux romanciers pour les enfants de leur imagination. C'est avec leurs défauts qu'il les produit, voire avec leurs ridicules, laissant à son lecteur la tâche de faire la somme du bien et du mal et de conclure en conséquence. Encore moins cherche-t-il à nous offrir ses personnages comme les types d'une certaine passion ou comme les représentants d'une certaine idée, selon une pratique usitée de tout temps. Avec ses procédés d'analyse si délicats, il ne voit pas de types généraux ; il ne connaît que des individualités. En effet, existe-t-il dans la nature un homme n'ayant qu'une passion, suivant sans biaiser la même idée ? Il serait assurément bien plus redoutable que l'homme *d'un seul livre* que craignait Térence *.

Cette impartialité, cet amour du vrai, qui est le trait éminent du talent de M. Tourguénef, ne l'abandonne jamais. Aujourd'hui, en composant un roman dont les personnages sont nos contemporains, il est difficile de ne pas être amené à traiter quelques-unes de ces grandes questions qui agitent nos sociétés modernes, ou tout au moins à laisser voir son opinion sur les révolutions qui s'opèrent dans les mœurs. Pourtant on ne saurait dire si M. Tourguénef regrette la société du temps d'Alexandre Ier ou s'il lui préfère celle d'Alexandre II. Dans son roman de *Pères et enfants*, il s'est attiré la colère des jeunes gens et des vieillards ; les uns et les

autres se sont prétendus calomniés. Il n'a été qu'impartial *, et c'est ce que les partis ne pardonnent guère. J'ajouterai qu'il faut se garder de prendre Bazarof pour le représentant de la jeunesse progressiste, ou Paul Kirsanof comme le parfait modèle de l'ancien régime. Ce sont deux figures que nous avons vues quelque part. Ils existent sans doute, mais ce ne sont pas des personnifications de la jeunesse ni de la vieillesse de ce siècle. Il serait bien à désirer que tous les jeunes gens eussent autant d'esprit que Bazarof, et tous les vieillards des sentiments aussi nobles que Paul Kirsanof.

M. Tourguénef bannit de ses ouvrages les grands crimes, et il ne faut pas y chercher des scènes de tragédie. Il y a peu d'événements dans ses romans. Rien de plus simple que leur fable, rien qui ressemble plus à la vie ordinaire, et c'est là encore une des conséquences de son amour du vrai. Les progrès de la civilisation tendent à faire disparaître la violence de notre société moderne, mais ils n'ont pu changer les passions que recèle le cœur humain. La forme qu'elles prennent est adoucie, ou, si l'on veut, usée, comme une monnaie qui circule depuis longtemps. Dans le monde, voire dans le demi-monde, on ne voit plus guère de Macbeth ni d'Othello ; pourtant il y a toujours des ambitieux et des jaloux, et les tortures qu'éprouve Othello avant d'étrangler Desdemone, tel bourgeois de Paris les a endurées avant de demander une séparation de corps. J'ai connu un commis qui n'a pas vu sans doute dans une hallucination diabolique « un poignard dont

le manche s'offrait à sa main », mais il avait sans cesse sous les yeux un fauteuil de chef de bureau à clous dorés, et ce fauteuil l'a poussé à calomnier son supérieur pour obtenir sa place. C'est dans « ces drames intimes », comme on dit aujourd'hui, que se complaît et excelle le talent de M. Tourguénef.

Son premier ouvrage, les *Souvenirs d'un Chasseur*, suite de nouvelles ou plutôt de petites esquisses pleines d'originalité, a été pour nous comme une révélation des mœurs russes, et nous a donné tout d'abord la mesure du talent de leur auteur *. Je ne crois pas exagérer en disant que ce livre a eu sa part d'influence et sa part considérable dans la grande mesure qui a illustré le règne d'Alexandre II, l'affranchissement des serfs *. Ce n'est pas un plaidoyer véhément comme celui de mistriss Beecher Stowe en faveur des nègres *, et le paysan russe de M. Tourguénef n'est pas un portrait de fantaisie comme l'oncle Tom. Le *moujik* n'est pas flatté *, et l'auteur nous le montre avec ses mauvais instincts, aussi bien qu'avec les qualités qui le distinguent. Le paysan russe est un mélange singulier de bonhomie et de ruse, d'entêtement et d'obéissance, d'humilité et de confiance en lui-même. La patience et la résignation sont ses principales vertus, le mensonge et la fourberie ses vices dominants *, soit qu'il les tienne de la nature, soit que l'esclavage les lui ait donnés. De même que John Bull * est la personnification du plébéien anglais, le paysan russe a son représentant imaginaire dans ses légendes nationales.

C'est un certain Élie de Mourom *, grand mangeur, rude buveur, qui rappelle notre frère Jean des Entomeures, une sorte d'hercule bouffon. Malheur à qui fait lever le poing d'Élie de Mourom ! Il y a encore ce proverbe en Russie, que je n'ose traduire littéralement « Le paysan ne vaut pas une claque, mais il mangera Dieu *. » Ces gens si résignés sentent pourtant leur force, et quelquefois ils l'ont montrée. Ce sont les serfs qui donnèrent une couronne à l'aventurier qui prit le nom de Démétrius au commencement du XVIIe siècle ; ce sont eux qui mirent l'empire en danger, sous le commandement de Stenka-Razine *, en 1670, et un siècle plus tard, sous celui de Pougatchef. Selon la tradition populaire, Stenka-Razine n'est pas mort. Ce grand et féroce vengeur des esclaves opprimés s'est sauvé de prison, grâce au diable qui était son compère, et il vit au delà de la *mer bleue*. Pour un *moujik*, rien n'est plus loin que cette mer-là. En 1773, Stenka-Razine a reparu ; cette fois, il se faisait appeler Pougatchef. On a prétendu que Pougatchef avait été roué vif ; point, il est retourné à la mer bleue, où il vit toujours, attendant que la masse des iniquités ait lassé la colère divine. Lorsqu'on en sera venu à ce point d'immoralité, qu'*on mettra du suif au lieu de cire dans les cierges d'église*, alors Stenka-Razine s'incarnera une dernière fois et on en verra de belles ! Voilà les légendes du *moujik*. Ce géant résigné, mais ayant la conscience de sa force, sera-t-il désarmé par l'émancipation * ? Nous l'espérons et tout porte à le croire.

Il fallait tout l'art et tout le tact qu'apporte M. Tourguénef dans ses compositions, pour parler du servage en Russie sans emboucher la trompette révolutionnaire et tomber* dans des exagérations dont le résultat serait de dégoûter le lecteur au lieu de le convaincre. Après lui, une femme de beaucoup de talent*, qui a pris le pseudonyme de Vovtchko (le louveteau), a écrit quelques nouvelles sur des sujets du même genre, dans le dialecte de l'Ukraine. Je ne les connais que par une traduction russe qu'en a donnée M. Tourguénef*. Les couleurs sont tellement sombres, que le tableau est repoussant*. Il peut être vrai, je le crains, mais on aime à le croire faux, et il excite encore plus l'horreur que la pitié. En parlant de quelque situation terrible, on dit en Corse : « *Si vuol la scaglia**. » Cela demande la pierre à fusil. Tel est le sentiment qu'on éprouve en lisant la première nouvelle de ce recueil, *la Fille du Cosaque**. La manière de M. Tourguénef est bien différente. Sa modération, son impartialité, le soin qu'il a de celer ses propres convictions, comme un juge qui résume les débats, donnent à ses récits une puissance que la plus éloquente déclamation n'atteindra jamais. Empreints d'une poésie douce et triste, ils laissent une impression plus durable que l'indignation soulevée par les nouvelles de Vovtchko.

On sait que tous les peintres qui ont excellé à représenter la figure humaine ont été de grands paysagistes, lorsqu'ils ont voulu l'être, et on ne s'étonnera pas de trouver chez M. Tourguénef, profond scrutateur du

cœur humain, le talent d'observer et de décrire les sites et les effets de la nature. Toujours exact et simple, il s'élève souvent à la poésie, sans paraître la chercher, par la vivacité de ses impressions et l'art avec lequel il met en relief les traits caractéristiques de ses descriptions *. Et ce n'est pas seulement la nature de son pays qu'il nous fait sentir et comprendre ; en lisant sa nouvelle intitulée *Apparitions* *, il est impossible de ne pas admirer la variété et la vérité de ces paysages si différents. Quiconque, d'un site élevé, a contemplé la nuit la campagne de Rome se rappellera ces flaques d'eau de toutes formes se dessinant en clair sur un fond d'herbes noires et réfléchissant un ciel lumineux. M. Tourguénef les compare aux fragments d'un miroir cassé dispersés sur un parquet. Assurément on pourrait trouver une comparaison plus noble, mais je doute qu'on pût offrir une image aussi exacte. Et dans la même nouvelle, cette nuit d'été à Saint-Pétersbourg, qu'il appelle *un jour malade*, n'est-ce pas un de ces traits qu'on n'oublie pas, parce qu'ils donnent une idée juste et vraie, exprimée de la manière la plus nette et la plus énergique ? Au reste, toute cette brillante fantaisie des *Apparitions* n'est qu'une sorte de cadre pour une suite de paysages, tous variés et tous merveilleusement peints.

Il est impossible, je crois, de rendre en français le charme de ces descriptions à la fois si simples et si pittoresques, car la concision et la richesse de la langue russe défient les plus habiles traducteurs. *Traduttore, traditore*, disent avec raison les Italiens. Plus que per-



IVAN TOURGUÉNIEF
d'après un dessin de Th. Bérangier

sonne, M. Tourguénef a eu lieu de se plaindre de ceux qui ont essayé de nous faire connaître ses ouvrages. Un d'eux, à qui d'ailleurs revient le mérite d'avoir le premier publié à Paris les *Récits d'un Chasseur*, obligea l'auteur à réclamer contre maint contre-sens. Par exemple, M. Tourguénef crut devoir nous avertir qu'il ne nourrissait pas ses chiens avec des *ortolans*, comme son traducteur le donnait à entendre, ayant pris le mot russe qui signifie *pâtée*, pour le nom d'un oiseau inconnu en Russie et cher à tous les gourmands *. Pourquoi, dira-t-on, M. Tourguénef, sachant si bien notre langue, ne revoit-il pas lui-même les épreuves de ses traducteurs ? C'est bien ce qu'il fait, mais savez-vous ce qui arrive ? Il est mécontent d'une expression et demande un changement ; il indique à la marge que l'on fasse attention. Il s'agit d'un mot familier, vulgaire, d'une injure qu'un des personnages du roman de *Fumée* adresse à son ancien camarade : *Harpagon, limace !...* Puis vient un mot russe qui me semble correspondre à *perruque* *, qualification que dans ma jeunesse nous donnions volontiers à nos aînés. A ce mot, traduit je ne sais comment, l'auteur avait ajouté *N. B.* pour qu'on eût égard à son observation. Sur quoi on a imprimé : *Harpagon, limace, Nota bene * !* Un de mes amis, que la moindre faute d'impression mettait au supplice, se consolait cependant, dès qu'il avait corrigé à l'encre son propre exemplaire. Nous ne pouvons que conseiller à M. Tourguénef d'imiter cet exemple à l'occasion.

Je ne suis pas de ceux qui jugent du mérite d'un

ouvrage par le nombre des volumes. Pour moi l'artiste qui a gravé certaines médailles grecques est l'égal de celui qui a sculpté un colosse * ; cependant il y a un préjugé, et jusqu'à un certain point je le partage, en faveur des œuvres de longue haleine. Comment ne pas tenir compte à un auteur des difficultés qu'entraîne un travail considérable, de son audace à l'entreprendre, de sa constance à l'exécuter ? Si Homère avait composé sur des sujets différents vingt-quatre petits poëmes égaux chacun à un chant de l'*Iliade*, serait-il toujours le prince des poëtes ? Pourtant on est en général très-exigeant pour une composition de médiocre étendue, tandis qu'Horace permet de s'endormir un peu au milieu d'un long ouvrage *. Au contraire, il faut que tous les vers d'un sonnet soient excellents *... A tout prendre, je crois que le danger d'un sujet trop resserré consiste dans le soin trop minutieux qu'on apporte toujours peut-être fatalement, à un semblable travail. Involontairement on est entraîné à traiter maint détail de médiocre importance avec trop de recherche, et à racheter par la finesse de l'exécution le manque d'ampleur dans la donnée choisie. On risque alors de ne plus voir la nature que par ses petits côtés, et on manque le but de l'art, comme ces peintres qui, dans leurs tableaux, rendent les accessoires avec tant de perfection, que l'attention du spectateur s'y porte et néglige les figures principales.

J'essayai de montrer, il y a quelque temps, dans ce journal *, comment la richesse admirable de la langue

russe était un écueil pour les écrivains qui la manient, et cet écueil, M. Tourguénef ne l'a pas toujours évité. Parfois il se complaît trop dans des descriptions, très-vraies sans doute, mais qui pourraient être abrégées*; il aime et il excelle à noter des nuances délicates, et dans ce travail, dont je ne méconnais ni le mérite ni les difficultés, il s'expose à laisser s'alanguir une action intéressante*. Des acteurs, et de très-grands acteurs, ont souvent le défaut de s'occuper trop des mots de leur rôle et pas assez de son caractère général. On appelle cela *marquer des intentions*, je crois, et cela ne manque pas de plaire au public qui apprécie facilement le talent de l'acteur à varier les inflexions de sa voix. En marquant ainsi des intentions, je crains qu'on ne fausse celles de l'auteur et qu'on ne lui attribue des traits auxquels il n'avait pas pensé. Dans les imprécations de Camille, Mlle Rachel donnait un sens ironique au dernier hémistiche de ce vers :

> Saper tes fondements *encore mal assurés.*

Elle le soulignait pour ainsi dire par un merveilleux changement d'intonation*; mais Corneille l'eût-il approuvée ? Quiconque a entendu les paroles arrachées par la passion, a pu remarquer qu'elles sortent rapidement et avec une violence qui ne permet guère les transitions délicates. Je conçois les imprécations de Camille comme une suite de cris rapidement articulés, et j'oserai le dire, monotones.

Il me semble que les qualités éminentes du talent de

M. Tourguénef devraient lui assurer de grands succès au théâtre*. Les erreurs que je me permets de relever chez le romancier, c'est-à-dire un peu trop de lenteur dans le développement de l'intrigue et l'exubérance des détails, disparaîtraient nécessairement à la scène, où l'action se précipite et* où l'auteur ne peut commenter ni les mouvements ni les discours de ses personnages. Et en effet les deux ou trois drames* qu'a publiés M. Tourguénef, avec autant de vie et de naturel que ses romans, ne laissent point de prise aux critiques que je viens d'indiquer. J'ignore si ces ouvrages ont été représentés, je pencherais à croire qu'ils ont été faits plutôt pour la lecture que pour la scène* ; je dis la scène de nos jours, qui ne se contente pas du développement des caractères et des passions, comme au temps de Molière par exemple, mais à qui il faut du mouvement et une intrigue compliquée.

Au reste, les reproches que j'adressais à M. Tourguénef tombent, je me hâte de le dire, plutôt sur ses premières productions que sur ses derniers ouvrages. Le charmant roman de *Fumée* * a une marche rapide et tout à fait conforme au précepte d'Horace. Là les détails heureusement choisis servent au développement des caractères et préparent les situations dramatiques. Pour faire comprendre Irène, il fallait étudier minutieusement et pour ainsi dire ne perdre ni un de ses gestes ni un de ses regards. C'est une de ces créatures diaboliques dont la coquetterie est d'autant plus dangereuse qu'elle est susceptible de passion ; mais chez elle la passion est

un feu follet qui s'éteint subitement après avoir allumé un incendie. Elle aime, — Don Juan aussi était toujours amoureux — mais elle aime à sa manière. L'orgueil, le goût de l'aventure, la curiosité, surtout le besoin de dominer et d'exercer son pouvoir, voilà ce qu'elle prend pour de l'amour. Une fort belle personne, qui fit jadis les délices de la scène, un peu bête et très-franche, disait : « Que je suis malheureuse ! Je n'aime pas plutôt quelqu'un que j'en préfère un autre ! » Irène a de l'esprit, elle est grande dame, elle s'indignerait d'être comparée à cette personne, mais la pauvre actrice aimait tout le monde ; au fond, Irène n'aime qu'elle-même. Litvinof, son amant, la connaît bien et n'est pas sa dupe. Il a mesuré le précipice où elle va l'entraîner ; il y marche, plein de remords et d'effroi. Il est fasciné. Cette situation est traitée par l'auteur avec une vérité poignante.

A côté de Litvinof, est un autre amant malheureux d'Irène, ce qu'en Italie on appelle un *patito*. C'est un homme de cœur, plein de bon sens et d'intelligence, mais dompté par la passion, un Alceste édifié sur le compte de Célimène, sans espoir, sans illusion, et si bien maté par elle qu'elle le charge de ses commissions auprès de son rival préféré. Ce caractère, mélange de bonhomie et d'ironie triste, est de l'effet le plus original ; et qu'on ne dise pas que Potoughine a trop d'esprit pour le rôle qu'il joue ; il aime Irène, il n'y a pas d'humiliation qu'il n'accepte pour qu'elle lui permette de vivre auprès d'elle. Il est payé de tout ce qu'il a souffert

lorsqu'elle daigne lui montrer qu'elle croit à son aveugle dévouement *.

J'ai déjà parlé du talent de M. Tourguénef à donner une individualité aux personnages de son invention. Après avoir lu *Fumée*, on croit avoir vu Irène et on la reconnaîtrait dans un salon. Si je suis bien informé, l'aristocratie de Saint-Pétersbourg a montré une grande indignation, à l'apparition du roman, et a voulu y trouver un portrait satirique d'autant plus coupable que la ressemblance était plus parfaite. Chaque coterie, il est vrai, avait son original. Quelle horreur ! disait un bas-bleu dans un salon de la Perspective Newski, calomnier ainsi la princesse A... ! Plus loin on reprochait à M. Tourguénef d'avoir travesti la comtesse B. Ailleurs on s'apitoyait sur la princesse C., dénigrée indignement. Des personnes charitables ont trouvé des modèles d'Irène pour toutes les lettres de l'alphabet *. En réalité, M. Tourguénef n'a fait ni un portrait ni une satire. Est-ce sa faute si, prenant ses traits dans la nature, il s'en rencontre dont on peut reconnaître les originaux ? Quoique personne ne saisisse et ne représente avec plus de vivacité les travers, les vices, les ridicules de son époque, on ne peut dire que M. Tourguénef fasse des satires. Il ne sent pas ce plaisir malicieux qu'ont certains critiques à surprendre les faiblesses et les platitudes humaines. Le soin que ces messieurs mettent à signaler les vilains côtés du monde où nous vivons, il le porte à rechercher le bien partout où il se cache. Sans parti pris, sans affecter une philanthropie banale,

il est le défenseur des faibles et des déshérités. Jusque dans les natures les plus dégradées, il aime à découvrir quelque trait qui les relève. Il me rappelle souvent Shakespeare. Il a son amour de la vérité; comme le poëte anglais, il sait créer des figures d'une étonnante réalité ; mais, malgré l'art avec lequel l'auteur se dissimule sous les personnages de son invention, on devine pourtant son caractère, et ce n'est peut-être pas son moindre titre à nôtre sympathie *.

APPARITIONS

I

Je ne pouvais dormir et m'agitais en vain dans mon lit d'un côté et de l'autre. — Le diable soit des tables tournantes, pensais-je, qui vous agacent les nerfs ! — Pourtant je commençais à m'assoupir lorsque je crus entendre résonner près de moi une corde d'instrument ; elle rendait une note triste et tendre.

Je soulevai la tête. En ce moment la lune venait de dépasser l'horizon, et ses rayons tombaient sur mon visage. Blanc comme la craie était le parquet de ma chambre à l'endroit éclairé par la lune. Le bruit se renouvela, et cette fois plus distinct.

Je m'appuyai sur le coude. Le cœur me battait un peu... Une minute se passa, puis une autre... Quelque part, au loin, un coq chanta ; plus loin encore, un autre coq lui répondit.

Ma tête retomba sur l'oreiller. — « Me voilà bien ? me dis-je. Est-ce que les oreilles me tinteront toujours * ? »

Enfin je m'endormis, — ou je crus m'endormir. J'avais des rêves étranges. Je m'étonnais de me trouver couché dans ma chambre, dans mon lit,... sans pouvoir fermer les yeux. — Encore le même bruit ! Je me retourne. Le rayon de la lune sur le parquet commence doucement à se rassembler,... à prendre une forme... Il s'élève... Debout devant moi, transparente comme un brouillard, se dresse une figure blanche de femme.

« Qui est là ? » demandai-je en faisant un effort.

Une voix faible comme le bruissement du feuillage répond : « C'est moi, moi ; je viens te voir.

— Me voir ! Qui es-tu ?

— Viens à la nuit, au coin du bois, sous le vieux chêne ; j'y serai. »

Je veux regarder les traits de cette mystérieuse figure et je frissonne involontairement. Je me sens comme transi de froid. Je suis, non plus couché, mais assis sur mon lit,et à la place où j'ai cru voir un fantôme il n'y a plus qu'un blanc rayon de la lune s'allongeant sur le parquet.

II

Le jour tarda bien à se faire. Je voulus lire, travailler !... Rien n'allait. Enfin la nuit vint ; mon cœur battait dans l'attente de quelque événement. Je me couchai le visage tourné vers la muraille...

« Pourquoi n'es-tu pas venu ? » murmura une petite voix, faible, mais distincte, tout près de moi dans ma chambre...

C'est elle ! le même fantôme mystérieux avec ses yeux immobiles, son visage immobile, le regard plein de tristesse *...

« Viens ! murmura-t-elle de nouveau.

— J'irai ! » répondis-je, non sans effroi. Le fantôme parut faire un mouvement vers mon lit. Il chancela,... sa forme devint confuse et troublée comme une vapeur.

Au bout d'un instant, il n'y avait plus que le blanc reflet de la lune sur le parquet poli.

III

Je passai toute la journée suivante dans une grande agitation. A souper, je bus presque toute une bouteille de vin. Un instant je sortis sur le perron, mais je rentrai presque aussitôt et me jetai sur mon lit ; mon pouls battait avec force.

Encore une fois ce frémissement de corde se fit entendre. Je frissonnais et n'osais regarder... Tout à coup... il me sembla que quelqu'un, posant ses mains sur mes épaules par derrière, murmurait à mon oreille : « Viens, viens, viens ! » Tremblant, je répondis avec un grand soupir : « Me voici ! » et je me soulevai sur mon lit. La femme blanche était là, penchée sur mon chevet ; elle me sourit doucement et disparut aussitôt. Pourtant j'avais pu jeter un regard sur son visage : il me sembla que je l'avais vue quelque part, mais où et quand ?... Je me levai fort tard, et toute la journée je ne fis que me promener dans les champs. Je m'approchai du vieux chêne à la lisière du bois, et j'examinai avec soin tous les alentours.

Vers le soir, je m'assis à la fenêtre dans mon cabinet ; ma vieille femme de charge m'apporta une tasse de thé, mais je n'y touchai pas. Je ne pouvais prendre une résolution, et je me demandais à moi-même si je ne devenais pas fou. Cependant le soleil allait disparaître ;

au ciel, pas un nuage. Soudain le paysage prit une teinte de pourpre presque surnaturelle ; vernissés de cette teinte laqueuse, le feuillage, l'herbe n'avaient plus * d'ondulations, et semblaient pétrifiés. Cet éclat et cette immobilité, la netteté lumineuse de tous les contours et ce morne silence offraient un contraste étrange et inexplicable *. Sans s'annoncer par le moindre bruit, un assez gros oiseau brun * s'abattit tout à coup sur le bord de ma fenêtre : je le regardai ; lui aussi me regarda, de côté, de son œil rond et profond *. « On t'envoie sans doute, pensai-je, pour que je n'oublie pas le rendez-vous. »

Aussitôt * l'oiseau agita ses ailes doublées de duvet et s'envola sans plus de bruit qu'il n'était venu. Longtemps encore je demeurai assis à ma fenêtre, mais déjà toute irrésolution avait cessé. Je me sentais pris dans un cercle magique. Inutile de résister, entraîné que j'étais par une force secrète : c'est ainsi qu'une barque est inévitablement emportée par des rapides à la cataracte qui doit l'abîmer. Je me secouai enfin ; la couleur empourprée du paysage avait disparu, ses teintes brillantes s'étaient assombries et allaient bientôt s'éteindre dans l'obscurité. Cette immobilité magique avait aussi cessé ; un vent * léger s'élevait, et la lune montait brillante dans le ciel bleu ; sous ses froids rayons, les feuilles des arbres tremblotaient, tantôt noires, tantôt argentées. Ma femme de charge entrait avec une bougie allumée, mais une bouffée de vent arriva de la fenêtre et l'éteignit. Je me levai brusquement, j'enfonçai mon chapeau

sur mes yeux, et me dirigeai à grands pas vers le coin du bois où était le vieux chêne.

IV

Il y avait bien des années que ce chêne avait été frappé de la foudre : sa cime, brisée, était morte, mais le reste de l'arbre avait encore de la vie pour plusieurs siècles. Comme je m'approchais, un petit nuage passait devant la lune, et il faisait très-sombre sous l'épais feuillage du chêne. D'abord je ne remarquai rien d'extraordinaire, mais en portant mes regards de côté, — les battements de mon cœur s'arrêtèrent tout à coup * — j'aperçus une figure blanche, immobile auprès d'un buisson, entre le chêne et le bois. Mes cheveux se dressaient sur ma tête, j'avais peine à respirer : pourtant je m'avançai vers le bois.

C'était bien elle, la dame aux visites nocturnes *. Au moment où je m'approchai d'elle, la lune sortit du nuage qui l'obscurcissait. Le fantôme me parut formé d'un brouillard laiteux, à demi transparent. A travers son visage *, je distinguais derrière sa tête une ronce * balancée par le vent. Seulement ses yeux et ses cheveux étaient d'une teinte plus sombre. J'observai encore qu'à l'un de ses doigts *, tandis qu'elle tenait ses mains entre-croisées, elle avait un petit anneau d'or, pâle et brillant. Je m'arrêtai à deux pas d'elle et voulus lui adresser la parole ; mais * ma voix expira dans ma gorge, et pourtant ce n'était pas précisément une sen-

sation de terreur que j'éprouvais. Elle tourna ses yeux vers moi. Son regard n'exprimait ni la tristesse ni la gaîté, rien qu'une attention morne. J'attendais qu'elle parlât, mais elle demeurait muette, immobile, attachant sur moi un regard fixe et mort *.

« Me voici ! m'écriai-je enfin d'un effort suprême. Ma voix retentit avec un son sourd et rauque.

— Je t'aime, répondit-elle de sa petite voix.

— Tu m'aimes ! m'écriai-je stupéfait.

— Donne-toi à moi, murmura-t-elle.

— Me donner à toi ! mais tu es un fantôme, tu n'as pas de corps ! » Toutes mes idées étaient bouleversées *. « Qui es-tu ? Une vapeur, un brouillard, une forme aérienne ?... Que je me donne à toi !... D'abord apprends-moi qui tu es. As-tu vécu sur la terre ? D'où viens-tu ?

— Donne-toi à moi. Je ne te ferai pas de mal. Dis seulement ces deux mots : *Prends-moi.* »

Je la regardais ébahi. « Que me dit-elle ? que signifie tout cela ? pensais-je. Tenterai-je l'aventure ?...

« Eh bien ! m'écriai-je tout d'un coup et avec une force inattendue, comme si quelqu'un m'eût poussé par derrière : Prends-moi ! »

A peine avais-je prononcé ces mots que la mystérieuse figure, avec un rire intérieur qui fit trembler un instant tous ses traits, s'avança vers moi ; ses mains se désunirent et s'allongèrent... Je voulus sauter en arrière, mais déjà j'étais en son pouvoir. Elle me tenait dans ses bras. Mon corps était soulevé * de terre d'une

demi-archine *, et tous deux nous volions, modérément vite, au-dessus * de l'herbe immobile.

V

Tout d'abord la tête me tourna, et involontairement je fermai les yeux. Quand je les rouvris un moment après, nous volions toujours, et déjà je ne voyais plus mon bois. Au-dessous de nous s'étendait une vaste plaine * couverte de taches sombres. Je m'aperçus avec stupéfaction que nous étions à une hauteur prodigieuse.

« Je suis au pouvoir du démon ! » Cette pensée me frappa comme un coup de foudre. Jusqu'alors l'idée du pouvoir diabolique, de ma perdition possible, ne s'était pas présentée à mon esprit... Et cependant nous volions toujours, et il me semblait que nous nous élevions de plus en plus.

« Ou m'emportes-tu ? m'écriai-je enfin.

— Où tu voudras, répondit ma compagne en me serrant plus étroitement dans ses bras. Son visage touchait le mien, et pourtant c'est à peine si j'en sentais le contact.

— Remets-moi à terre. Je me trouve mal à mon aise à cette hauteur.

— Bien ! mais ferme les yeux et ne respire pas. »

J'obéis, et aussitôt il me sembla que je tombais comme une pierre. Le vent fouettait mes cheveux... Lorsque je pus retrouver mon sang-froid, je vis que nous volions lentement au-dessus de terre, rasant les tiges des hautes herbes.

« Dépose-moi ici, lui dis-je. Quelle idée de voler ! Je ne suis pas un oiseau.

— Je croyais te faire plaisir. Pour nous, nous ne faisons pas autre chose.

— Vous ?... mais qui êtes-vous ? »

Point de réponse.

« Tu n'oses me le dire ? »

Un son plaintif, semblable à cette note mélancolique qui m'avait réveillé la première nuit, résonna à mon oreille, et toujours nous volions près de terre dans l'atmosphère humide.

« Dépose-moi donc à terre, « lui dis-je. Elle baissa la tête en signe d'obéissance, et je me trouvai sur mes pieds. Elle demeura debout devant moi, et de nouveau ses mains se joignirent dans l'attitude de l'attente. Je commençais à me rassurer et je me mis à la considérer avec attention. Comme la première fois, son expression me parut celle d'une résignation triste.

« Où sommes-nous ? lui demandai-je, car je ne reconnaissais pas le lieu où nous nous étions arrêtés.

— Loin de ta maison ; mais nous pouvons y être dans un moment.

— Comment cela ?... Me fierai-je encore à toi ?

— Je ne t'ai pas fait de mal et je ne t'en ferai pas. Nous volerons ensemble jusqu'à l'aube ; voilà tout. Partout où ira ta pensée, je puis te porter, dans tous les pays de la terre. Donne-toi à moi... Dis encore : *Prends-moi*.

— Eh bien ! prends-moi ! »

Ses bras m'enlacèrent de nouveau ; je perdis terre, et nous recommençâmes à voler.

VI

« Ou veux-tu aller ? me demanda-t-elle.

— Tout droit devant nous.

— Mais voici une forêt.

— Passons au-dessus ; mais pas si vite. »

Aussitôt nous nous élevâmes en tournoyant comme la bécasse qui gagne la cime d'un bouleau, puis nous reprîmes la ligne droite. Ce n'étaient plus les herbes, c'étaient les sommets des grands arbres qui semblaient glisser sous nos pieds : étrange spectacle que cette forêt vue d'en haut avec ses sommités hérissées qu'éclairait la lune ! On eût dit un énorme animal étendu, endormi et ronflant avec un grondement sourd et indistinct. Par moments nous passions au-dessus d'une clairière, et je voyais * la ligne d'ombre dentelée que projetaient les arbres. De temps en temps un lièvre faisait entendre son cri plaintif dans le fourré *. Plaintif aussi était le cri de la chouette qui passait à nos côtés *. L'air nous apportait les senteurs de la livèche, des champignons, des bourgeons se gonflant sous la rosée. La lumière de la lune se répandait autour de nous, froide et sévère, et la Grande Ourse scintillait gravement au-dessus de nos têtes *. Bientôt la forêt disparut derrière nous. Nous vîmes une plaine où se dessinait une longue ligne de vapeur grise : elle marquait le cours d'une rivière.

Nous suivîmes une de ses rives au-dessus de buissons affaissés sous la lourde humidité de la nuit *. L'eau tantôt reluisait d'un éclat bleuâtre, tantôt tourbillonnait sombre et menaçante. Par places, quelques flocons de vapeur tremblotaient au-dessus du courant. Je voyais çà et là des lis d'eau étaler leurs blancs pétales, montrant leurs trésors de beauté comme des vierges qui se croient à l'abri de tout regard *. Je voulus cueillir une fleur, et déjà je touchais presque le miroir de l'eau, mais une fraîcheur * désagréable me jaillit au visage au moment ou j'arrachais la rude tige d'un lis.

Nous nous mîmes à voler d'une rive à l'autre à la manière des courlis *, et de fait nous en faisions lever à chaque instant. Plus d'une fois nous passâmes au-dessus de jolies nichées de canards sauvages, rassemblés en un petit groupe au milieu des roseaux. Ils ne s'envolaient pas. Un d'eux * retirait précipitamment sa tête de dessous son aile, regardait, regardait,... puis, d'un air affairé *, remettait son bec sous le duvet soyeux, tandis que ses compagnons * laissaient échapper un faible *kouin*, *kouin* *. Nous réveillâmes un héron dans un buisson de cytise. En le voyant sauter à pieds * et secouer gauchement ses ailes, je crus voir un Allemand[1] *. Quant aux poissons, nous n'en aperçûmes pas un seul, tous * dormaient au fond. Je commençais à m'habituer à la sensation de voler et même à y trouver du plaisir. Quiconque a rêvé qu'il volait me comprendra. Com-

1. Le peuple en Russie donne aux Allemands le surnom de « Héron ».

plètement rassuré, je m'appliquai à bien observer l'être étrange à qui je devais de jouer un rôle dans cette incroyable aventure.

VII

C'était une jeune femme dont les traits n'avaient rien du type russe. Sa forme d'un blanc grisâtre, à demi transparente, des ombres à peine indiquées rappelaient ces figures sculptées sur un vase d'albâtre qu'une lampe éclaire à l'intérieur. Il me sembla de nouveau que ses traits ne m'étaient pas inconnus.

« Puis-je te parler ? lui demandai-je.

— Parle.

— Je te vois un anneau de doigt... As-tu vécu sur la terre ? As-tu été mariée ? » Je m'arrêtai ; elle ne répondait pas.

« Comment t'appelles-tu ? ou comment t'appelait-on ?

— Appelle-moi Ellis *.

Ellis ? C'est un nom anglais. Es-tu Anglaise?... M'as-tu connu autrefois ?

— Non.

— Pourquoi est-ce à moi que tu es venue apparaître ?

— Je t'aime.

— Es-tu heureuse ?

— Oui... Planer, voler avec toi dans l'air pur !...

— Ellis, m'écriai-je tout à coup, n'es-tu pas une réprouvée ? N'es-tu pas une âme en peine ?

— Je ne te comprends pas, murmura-t-elle, baissant la tête.

— Au nom de Dieu, je t'adjure,... commençais-je ; elle m'interrompit.

— Que me dis-tu là ? reprit-elle, comme si elle ne me comprenait pas en effet *. Je ne sais ce que tu veux dire. » Je crus sentir un faible mouvement dans le bras qui m'entourait comme une ceinture froide.

« N'aie pas peur, reprit-elle. Ne crains rien, ami. » Son visage se pencha sur le mien. Sur mes lèvres, je sentis une sensation étrange, quelque chose comme la piqûre d'un aiguillon émoussé,... comme l'attouchement d'une sangsue qui ne mord pas encore.

VIII

Nous planions à une hauteur considérable. Je regardai en bas. Nous passions au-dessus d'une ville * à moi inconnue, bâtie sur le penchant d'une large colline *. Des églises s'élevaient au-dessus d'une masse de toits en planches et de sombres vergers *. Un grand pont se détachait en noir sur la rivière dans un de ses tournants. Des coupoles dorées, des croix de métal brillaient d'un éclat amorti. Silencieuses se dessinaient sur le ciel les longues perches des puits parmi des bouquets de saules *. Silencieuse également une chaussée blanchâtre s'enfonçait en flèche étroite dans un bout de la ville et ressortait, toujours silencieuse, à l'autre bout pour aller se perdre dans l'obscurité monotone de plaines sans fin *.

« Quelle est cette ville ? demandai-je à Ellis.

— N.

— Dans le gouvernement de *** ?

— Oui.

— Nous sommes bien loin de chez moi.

— Pour nous, point de distance.

— En vérité ? » Une audace soudaine s'empara de moi. « Porte-moi dans l'Amérique du Sud.

— Impossible. Il y fait jour.

— Ah ! nous sommes des oiseaux de nuit... Eh bien ! n'importe où, mais bien loin.

— Ferme les yeux, et ne respire pas, répondit Ellis, et nous partîmes avec la rapidité de l'ouragan*. »

L'air s'engouffra dans mes oreilles* avec un bruit déchirant. Nous nous arrêtâmes bientôt, mais le bruit ne cessait pas : au contraire il redoublait. C'était comme un hurlement terrible, un immense fracas.

« A présent ouvre les yeux, » me dit Ellis.

IX

J'obéis. « Bon Dieu ! où suis-je ? »

Sur nos têtes des nuages bas, lourds, épais, se pressant, se poussant comme une meute de monstres en fureur ; — au-dessous de nous, un autre monstre, une mer enragée, oui, enragée. Lancée par convulsions, une écume blanche s'élève en montagnes bouillonnantes, des vagues déchirées battent avec un fracas brutal des rochers plus noirs que la poix. Le mugissement de la

tempête, le souffle glacé sortant du fond des abîmes, le retentissement de la lame heurtant les falaises, où l'on croit entendre tantôt des plaintes lamentables, tantôt une décharge d'artillerie dans le lointain, ou bien encore le tintement des cloches... puis le grincement des galets roulant sur le rivage... parfois le cri d'une mouette invisible... sur une échappée du ciel la silhouette incertaine d'un vaisseau *... Partout la mort, la mort et l'épouvante !... De nouveau * je fermai les yeux, saisi d'horreur.

« Qu'est cela ? où sommes-nous ?

— Sur la côte sud de l'île de White, devant les rochers de Blackgang *, où bien souvent se perdent des vaisseaux, répondit Ellis * avec une maligne expression de joie, à ce qu'il me sembla.

— Emporte-moi loin d'ici ! loin d'ici ! chez moi. »

Je me pelotonnai en me couvrant les yeux. Il me sembla que nous volions avec plus de rapidité encore que tout à l'heure. Le vent ne sifflait plus — il hurlait, il gémissait dans mes habits, dans mes cheveux *... Je ne pouvais respirer.

« Tiens-toi debout, * » me dit Ellis.

Je fis un effort pour reprendre mes esprits. Je sentais la terre sous mes semelles, * et je n'entendais aucun bruit. Tout autour de moi paraissait mort ; mais le sang battait à mes tempes avec violence, et la tête me tournait avec un faible tintement intérieur *. Peu à peu l'étourdissement se dissipa ; je me redressai et j'ouvris les yeux.

X

Nous étions sur la chaussée de mon étang. Droit devant nous, à travers * des feuilles pointues d'une rangée de saules, on voyait une grande nappe d'eau au-dessus de laquelle dormaient, comme accrochés à la surface, quelques minces filaments de brouillard * : — à droite, la verdure terne d'un champ de seigle ; à gauche, sortant de la brume, mon verger avec ses grands arbres immobiles et humides... Déjà le matin les avait touchés de son souffle*. Sur le ciel pâle s'étendaient en raies obliques deux ou trois petits nuages jaunâtres *, atteints qu'ils étaient par le premier rayon de l'aurore, partant Dieu sait de quel point de l'horizon, car dans la pâleur * uniforme du ciel rien n'annonçait de quel côté le soleil allait se montrer. Les étoiles avaient disparu. Rien ne bougeait encore, et pourtant tout se réveillait déjà dans le calme magique du premier crépuscule *.

« Voici le jour, me dit Ellis à l'oreille. Adieu, à demain ! »

Je me tournai vers elle ; déjà elle avait quitté terre et s'élevait en l'air devant moi. Tout à coup je la vis porter ses deux mains au-dessus de sa tête. Cette tête, ces mains, ces épaules avaient revêtu soudain une teinte de chair ; dans ses yeux sombres frémirent deux vivantes étincelles * ; un sourire d'une mystérieuse mollesse toucha * ses lèvres rougissantes..., une charmante jeune femme m'apparut *... Cela ne dura qu'un instant. Comme saisie d'un éblouissement, elle se rejeta en

arrière et fondit aussitôt ainsi qu'une * vapeur. Quelque temps je demeurai stupéfait, immobile. Quand je fus en état d'observer, il me sembla que cette teinte de chair, cette teinte d'un rose pâle qui avait subitement animé l'apparition, ne s'était pas dissipée et que l'air qui m'entourait en était imprégné... c'était l'aurore qui s'allumait *. Je me sentis tout à coup une lassitude accablante *, et je me dirigeai vers la maison. En passant devant le poulailler, j'entendis les oisons qui caquetaient. Ce sont les premiers oiseaux à se réveiller... Le long du toit, à l'extrémité des perches qui retiennent le chaume, il y avait des corneilles en sentinelle. Toutes, fort empressées de faire leur toilette matinale, se profilaient nettement sur un ciel laiteux. Par moments toutes se levaient à la fois et s'envolaient pour aller à quelques pas se ranger en ligne, sans faire un cri. Dans le bois voisin, par deux fois retentit le gloussement enroué et frais * du coq de bruyère, déjà en quête de baies sauvages dans la verdure humide. Pour moi, me sentant gagner par un léger frisson, j'allai me jeter sur mon lit, où me cloua bientôt un lourd sommeil *.

XI

La nuit suivante, lorsque je m'approchai du vieux chêne, Ellis vint à ma rencontre comme une vieille connaissance. De mon côté, toute crainte avait disparu, et je la retrouvai presque avec plaisir. J'avais cessé de faire des efforts pour comprendre mon aventure, et je

ne pensais plus qu'à voler encore et à satisfaire ma curiosité.

Bientôt le bras d'Ellis m'enlaça, et nous prîmes notre essor.

« Allons en Italie, lui dis-je à l'oreille.

— Où tu voudras, ami, » répondit-elle avec une gravité lente — et lentement et gravement * elle pencha sa tête vers moi. Je crus remarquer que son visage était moins transparent que la veille, ses traits plus féminins, moins vaporeux ; elle me rappelait cette belle créature qui s'était montrée à moi le matin un moment avant de disparaître *...

« Cette nuit, continua Ellis, c'est la grande nuit. Elle vient rarement ; quand sept fois treize *... »

Ici je perdis quelques mots.

« ... Alors, poursuivit-elle, on peut voir ce qui est caché en d'autres temps.

— Ellis ! lui dis-je d'un ton suppliant, qui es-tu ? Dis-le-moi à la fin ! »

Sans répondre, elle étendit sa longue et blanche main. De son doigt, sur le ciel sombre elle indiquait un point où, parmi de petites étoiles, brillait une comète d'aspect rougeâtre.

« Comment te comprendre * ? Vis-tu comme cette comète, errante entre les planètes et le soleil, vis-tu errante entre les hommes... eh quoi ? Ou bien * ?... » — Mais la main d'Ellis se porta tout à coup sur mes yeux. Un brouillard blanc et lourd comme celui qui vient du fond des vallées m'enveloppa soudain *.

« En Italie ! en Italie ! murmurait-elle. Cette nuit, c'est la grande nuit ! »

XII

Le brouillard se dissipa, et je vis au-dessous de nous une plaine sans fin ; mais déjà la sensation d'un air mou et tiède sur mes joues m'avait averti que je n'étais plus en Russie, et d'ailleurs cette plaine ne ressemblait pas aux nôtres : c'était une immense surface, terne, sans herbes, déserte. Çà et là sur toute l'étendue *, semblables aux morceaux d'un miroir cassé, brillaient des flaques d'eau stagnante *. Plus loin on distinguait vaguement une mer immobile et sans bruits. De grandes et belles * étoiles scintillaient dans les intervalles de grands et beaux nuages *. Et de toutes parts s'élevait un trille fredonné par mille voix, incessant, mais contenu *. Ces tons pénétrants et sourds à la fois étaient la voix du désert *.

« Les Marais Pontins *, dit Ellis. Entends-tu les grenouilles ? Sens-tu le soufre ?

— Les Marais Pontins ! — Et une impression de tristesse solennelle m'envahit *. — Pourquoi me mener dans ce pays morne et abandonné * ? Nous ferions mieux d'aller à Rome.

— Rome est proche, dit-elle, prépare-toi. »

Nous prîmes notre vol au-dessus de l'antique Voie Latine *. Plongé dans un bourbier visqueux, un buffle leva lentement sa tête difforme dont les soies courtes

et rudes s'élevaient en touffes entre ses cornes tordues en arrière*. Il montrait le blanc de ses yeux stupides et méchants en soufflant avec force de ses humides naseaux*. Sans doute il nous avait sentis.

« Rome ! voici Rome ! dit Ellis, regarde devant toi. »*

Quelle est cette masse noire au-dessus de l'horizon ? Sont-ce les arches d'un pont de géants ? Quel fleuve traverse-t-il ? Pourquoi est-il démoli par places ? Non, ce n'est pas un pont, c'est un aqueduc antique. Voici bien la sainte campagne romaine ; là-bas, les monts Albins. Leurs sommets et la fabrique grisâtre de l'aqueduc s'éclairent faiblement aux rayons de la lune qui se lève.

Nous nous élançâmes subitement, et nous nous trouvâmes* suspendus devant une ruine isolée. Personne n'eût su dire ce qu'elle avait été, un tombeau, un palais, des thermes * ?... Un lierre noir l'enveloppait de sa triste étreinte, et dans le bas, telle qu'une gueule béante, s'ouvrait la voûte à demi effondrée d'un souterrain. Je fus frappé d'une odeur * de sépulcre sortant de toutes ces petites pierres si bien appareillées, dont le revêtement de marbre avait depuis longtemps disparu.

« Ici ! continua Ellis en étendant la main, ici ! Prononce à haute voix, trois fois de suite, le nom d'un grand Romain.

— Qu'arrivera-t-il ?

— Tu verras. »

Je réfléchis un instant. « *Divus Caius Julius Cæsar !* m'écriai-je. — *Divus Caius Julius Cæsar !* répétai-je en prolongeant le son. — *Cæsar !...* »

XIII

Les derniers éclats de ma voix retentissaient encore, quand j'entendis,... mais je désespère de décrire ce que j'éprouvai. — D'abord ce fut un bruit confus, à peine perceptible pour l'oreille et sans cesse répété, de trompettes et de battements de mains. Il me semblait que quelque part, dans un éloignement prodigieux, ou dans un abîme sans fond, s'agitait une foule innombrable : elle s'élevait, elle montait en flots pressés, toujours poussant des cris étouffés, tels qu'ils s'échappent de la poitrine dans ces rêves accablants qu'on croit durer des siècles ; puis l'air se troubla et s'assombrit au-dessus de la ruine. Alors il me sembla voir surgir et défiler* des ombres, des myriades d'ombres, des millions de formes, les unes s'arrondissant en casques, les autres se projetant comme des piques. Les rayons de la lune se divisaient en d'innombrables étincelles bleues sur ces piques et ces casques, et toute cette armée, toute cette multitude se pressait, se poussait, avançait *, grandissait... On la sentait animée d'une indicible énergie, capable de soulever le monde. Pas une forme cependant n'était distincte... Soudain un mouvement étrange agite toute cette foule : on dirait des flots immenses, qui s'écartent, qui se retirent*.

Cæsar! Cæsar venit ! répètent mille voix confuses, semblables au frémissement des feuilles dans une forêt où s'abat l'ouragan. Un coup sourd retentit, et une tête pâle, sévère, les paupières fermées, ceinte d'une couronne de lauriers *, la tête de l'*imperator*, sortit lentement de la ruine.

Non, il n'y a pas de mots dans une langue humaine pour exprimer l'épouvante qui s'empara de moi. Je me dis que, si * cette tête ouvrait les yeux, si ces lèvres se desserraient, j'allais mourir à l'instant. « Ellis, m'écriai-je, je ne veux pas, je ne puis pas !... Ote-moi de Rome, de cette brutale et terrible Rome ! Partons !

— Cœur faible ! » murmura-t-elle, et nous reprîmes notre essor. Derrière moi, j'entendis le cri, retentissant cette fois *, le cri de fer des légions romaines; puis tout devint sombre.

XIV

« Regarde, me dit Ellis, et calme-toi. »

Je me souviens que ma première sensation fut si douce, que d'abord je ne pus que soupirer. Je ne sais quoi d'un azur vaporeux, de mollement argentin, ni lumière, ni brouillard, m'enveloppait. D'abord je ne distinguais rien : cette lueur bleue m'aveuglait. Mais peu à peu se dessinèrent * à mes yeux les nobles profils de belles montagnes boisées. Un lac s'étendait sous moi avec des étoiles tremblotantes dans la profondeur de ses eaux. J'entendais le long murmure des vagues *

clapotant sur le rivage. Le parfum des orangers m'arriva, pur et fort, comme un flot — et avec lui, aussi purs, aussi puissants, arrivèrent les sons d'une jeune voix de femme*... Attiré, fasciné par ces parfums et cette voix, je voulus descendre. Nous nous dirigeâmes vers un magnifique palais* de marbre adossé à un massif de cyprès. Les sons partaient des fenêtres tout ouvertes. Le lac, semé de pollen de fleurs*, battait de ses douces ondulations les murs du palais, et, droit en face, une île revêtue de la sombre verdure des orangers et des lauriers, enveloppée d'une vapeur lumineuse, couverte de portiques, de colonnades, de temples, de statues, se dressait du sein des eaux, haute* et arrondie.

« L'Isola-Bella, le Lac-Majeur, » dit Ellis.

Je ne répondis que : Ah ! Et nous continuâmes à descendre*. — La voix* s'élevait toujours plus éclatante, et m'attirait irrésistiblement*. Je voulus voir la figure de celle qui faisait entendre de tels accents par une telle nuit. Nous étions près de la fenêtre.

Au milieu d'un salon meublé dans le style de Pompéi, et plus semblable à un musée d'antiquités* qu'à un appartement moderne, entourée de sculptures grecques, de vases étrusques, de plantes rares, de tissus précieux, éclairée d'en haut par deux lampes enfermées dans des globes de cristal, une jeune femme était assise devant un piano. La tête légèrement renversée* en arrière, les yeux à demi clos, elle chantait un air italien. Elle chantait et souriait. Elle souriait, et un faune de Praxitèle, jeune et nonchalant comme elle,

comme elle amolli et voluptueux, souriait aussi, comme il me semblait, de sa niche de marbre, entouré de lauriers-roses, à travers la légère vapeur qui s'échappait d'une cassolette antique posée sur un trépied de bronze. La jeune femme était seule. Enchanté de ces sons, de cette beauté, enivré de l'éclat et des parfums de la nuit*, ému jusqu'au fond de l'âme par ce spectacle de jeunesse, de fraîcheur et de bonheur, j'oubliai complètement ma compagne de voyage ; j'oubliai par quelle mystérieuse aventure je pénétrais les secrets d'une existence si éloignée et si étrangère...

Je voulais monter sur la fenêtre et parler...

Tout mon corps trembla d'une commotion violente, comme si j'avais touché une bouteille de Leyde. En dépit de sa transparence, le visage d'Ellis était devenu sombre et menaçant. Dans ses yeux démesurément ouverts brûlait une expression de profonde malignité.

« Partons ! » dit-elle brusquement. Et de nouveau le vent, le bruit, l'étourdissement... Au lieu du cri des légions, ce fut la dernière note aiguë de la chanteuse qui longtemps vibra dans mes oreilles.

Nous nous arrêtâmes ; mais cette note aiguë*, cette même note résonnait toujours, bien que je sentisse un autre air et d'autres émanations. Une fraîcheur fortifiante m'arrivait comme d'une grande rivière, avec des senteurs de foin, de chanvre, de fumée. A cette note longtemps soutenue succéda une autre note, puis une troisième, mais d'un caractère si prononcé, avec des modulations de moi si connues, que je me dis à l'ins-

tant : Voilà un chanteur russe, un air russe ! Et en même temps tous les objets autour de moi m'apparurent distinctement.

XV

Nous étions sur la rive d'un grand fleuve. A gauche s'étendaient à perte de vue des prairies fauchées, avec des meules énormes ; à droite, également à perte de vue, on distinguait la surface de l'eau. Près du rivage, de longues barques se balançaient doucement sur leurs ancres, agitant leurs mâts élancés comme des doigts, comme des index faisant un signe*. Dans une de ces barques, d'où partaient les chants, brillait un petit feu dont la lueur se reflétait en longues raies rouges et tremblotantes sur les flots de la rivière. Partout, et sur le fleuve et dans la campagne scintillaient d'autres feux. Étaient-ils loin de nous ou rapprochés ? La vue ne pouvait s'en rendre compte. Tantôt ils s'éteignaient brusquement, tantôt on les voyait jaillir en jetant un vif éclat. D'innombrables grillons chantaient* incessamment dans l'herbe, non moins acharnés que les grenouilles des Marais Pontins. Le ciel était sans nuages, mais bas et sombre, et de temps en temps des oiseaux qui planaient*, invisibles, poussaient des cris plaintifs.

« Ne sommes-nous pas en Russie ? demandai-je à mon guide.

— Voici le Volga, » répondit-elle.

Nous volions le long du fleuve. « Pourquoi m'as-tu

arraché tout à l'heure à ce délicieux pays? lui demandai-je. Il te déplaisait sans doute; n'aurais-tu pas éprouvé un mouvement de jalousie? »

Les lèvres d'Ellis tremblèrent, son regard devint menaçant, mais presque aussitôt ses traits reprirent leur immobilité ordinaire.

« Je voudrais retourner chez moi, lui dis-je.

— Attends! attends! répondit-elle. Cette nuit, c'est la grande nuit. Elle ne reviendra pas de si tôt. Tu peux assister... Attends un peu... »

Aussitôt nous traversâmes le Volga, rasant l'eau obliquement et par élans successifs à la manière des hirondelles fuyant devant la tempête. Les flots profonds murmuraient au-dessous de nous; un vent aigre nous battait de son aile froide et puissante. Bientôt la rive droite du fleuve se montra dans la demi-obscurité*, et nous aperçûmes des falaises escarpées avec de grandes crevasses. Nous nous en approchâmes.

« Crie : *Saryn na kitchkou* [1], » me dit tout bas Ellis.

J'étais encore mal remis de l'effroi que m'avait causé l'apparition des fantômes romains, fatigué d'ailleurs, et en proie à je ne sais quel vague sentiment de tristesse... Bref, le cœur me manquait. Je ne voulais pas prononcer ces paroles fatales, persuadé qu'elles allaient, comme

1. Ces mots, qui appartiennent, je crois, à un dialecte tatare, étaient le cri de guerre des pirates du Volga. A ce cri, les équipages des bateaux abordés par les corsaires se couchaient à plat ventre sous peine d'être égorgés.

dans la Vallée-au-Loup de *Freyschütz**, faire apparaître quelque prodige effrayant ; mais, malgré moi, mes lèvres s'ouvrirent, et d'une voix faible et forcée je criai : *Saryn na kitchkou**.

XVI

De même que devant la ruine romaine, tout d'abord demeura silencieux. Tout à coup, à mon oreille même, retentit un gros rire brutal, suivi d'un gémissement et du bruit d'un corps tombant dans l'eau et se débattant. Je regardai autour de moi, personne ; mais, au bout d'un moment, l'écho du rivage me renvoya les mêmes sons, et bientôt de toutes parts s'éleva un vacarme épouvantable. C'était un vrai chaos de bruits* : des cris humains, des coups de sifflet, des vociférations furieuses, avec des rires,... des rires plus effrayants que tout le reste*,... le clapotement de rames sur l'eau, des coups de hache, le fracas de portes et de coffres brisés, la plainte d'agrès qu'on manœuvre, le grincement de roues sur la grève, le piétinement d'une multitude de chevaux, le glas du tocsin, le cliquetis des chaînes, le crépitement lugubre de vastes incendies, des chansons d'ivrognes, des grincements de dents et des jurons atroces*, des lamentations, des prières désespérées, des commandements militaires, des râlements de mort mêlés aux sons joyeux du fifre* et à la cadence de rondes forcenées. On distinguait ces cris : « Tue-le !* pends-le ! à l'eau ! brûle ! à l'ouvrage ! à l'ouvrage ! pas

de quartier! » J'entendais jusqu'au souffle haletant qui sortait de poitrines épuisées*,... et cependant, partout où ma vue pouvait s'étendre, rien ne paraissait... Nul changement dans l'aspect du pays. Devant nous, la rivière coulait silencieuse et sombre; le rivage semblait plus inculte et plus désert encore*. Je me tournai vers Ellis : elle posa un doigt sur ses lèvres.

« Stepàn* Timoféitch! voici Stepàn Timoféitch[1]! » Un cri s'éleva sur toute la plaine : « Vive notre petit père! notre ataman! notre père nourricier! » Soudain, quoique je continuasse à ne rien voir, il me sembla sentir un corps gigantesque s'avancer vers moi et une voix épouvantable se mit à crier* : « Frolka [2], où es-tu, chien? Du feu partout! Allons! un coup de hache à ces mains blanches[3]! qu'on m'en fasse de la chair à pâté! »

Je sentis la chaleur d'une flamme tout près de moi, l'odeur âcre de la fumée pénétra dans mes narines, et en même temps quelque chose de chaud et de liquide, comme des gouttes de sang, jaillit* sur mon visage et mes mains. Des rires sauvages éclatèrent* autour de nous.

1. Stepàn ou Stenka Razine, cosaque du Don, d'abord pirate sur le Volga et dans la mer Caspienne*, puis chef d'une insurrection formidable de serfs, qui prit Astrakhan et dévasta plusieurs provinces de la Russie méridionale vers le milieu du XVIIe siècle. Il fut roué vif*.

2. Diminutif de Flore*, nom du frère de Stenka.

3. C'est ainsi que dans le peuple on désigne les gentilshommes.

Je perdis connaissance, et quand je revins à moi, je me retrouvai avec Ellis, planant doucement à la lisière de mon bois, à peu de distance du vieux chêne.

« Vois-tu ce joli petit sentier, me dit-elle, là-bas où tombe la lune, où se balancent ces deux bouleaux* ! Veux-tu que nous allions là ? »

J'étais si accablé, si brisé, que je ne pus que lui répondre : « A la maison !

— Tu es à la maison, » dit Ellis.

En effet, j'étais à ma porte, seul. Ellis avait disparu. Le chien de garde s'approcha, me considéra avec défiance et s'enfuit en hurlant. Je gagnai mon lit, non sans effort, et je m'endormis sans m'être déshabillé.

XVII

Le lendemain, pendant toute la matinée, j'eus la migraine, et c'est à peine si je pus faire quelques mouvements ; mais ce malaise corporel n'était pas ce qui me préoccupait le plus. J'étais honteux de ma conduite et dépité contre moi-même. « Cœur faible ! me répétais-je. Oui, Ellis a raison ; pourquoi m'effrayer ? pourquoi ne pas profiter de l'occasion ? J'aurais pu voir César en personne, et la peur m'a fait perdre la tête, j'ai piaillé, je me suis enfui comme un enfant à la vue des verges... Quant à Razine, c'était une autre affaire... En ma qualité de gentilhomme et de propriétaire... Mais là encore, pourquoi avoir peur ?... Cœur faible ! cœur faible !

« Tout cela, d'ailleurs, ne serait-ce pas en rêve que je l'aurais vu? » me demandai-je à la fin. J'appelai ma femme de charge.

« Marfa, à quelle heure me suis-je couché hier? Te le rappelles-tu?

— Dame! qui pourrait te le dire, mon père nourricier*? Un peu tard, je crois bien. Quand il a commencé à faire noir, tu es sorti de la maison,... et dans ta chambre à coucher tu tapais de tes talons de bottes jusqu'après minuit*... Vers le matin... oui, vers le matin... oui. Et voilà deux jours* que cela dure. Est-ce que tu as du chagrin?

— Bon! ces* courses, pensai-je, ces courses en l'air, le moyen d'en douter maintenant*?... Marfa, quelle mine ai-je aujourd'hui? lui demandai-je brusquement.

— Quelle mine? Pardon, que je te regarde... Tu as les joues un petit peu creuses, oui, et tu es pâle, mon père nourricier... Tiens! et tu es jaune comme cire. »

Un peu décontenancé, je renvoyai Marfa.

« J'y mourrai ou j'en perdrai l'esprit, me disais-je, méditant près de ma fenêtre. Il faut que cela finisse, c'est terrible. Le cœur me bat si étrangement*. Quand je vole, il me semble qu'on me boive le sang de mon cœur, ou qu'il se distille, comme le bouleau en été laisse couler sa sève quand il a été entamé par la hache... Tout cela n'est pas naturel... Et Ellis*?... Elle joue avec moi comme un chat avec une souris... et pourtant elle n'a pas l'air de me vouloir du mal*?... Allons! c'est la dernière fois que je me fie à elle... Je regarderai

tant que je pourrai*... et... Mais si elle buvait mon sang? quelle horreur!... D'ailleurs des courses si rapides doivent faire du mal. On dit qu'en Angleterre il est défendu sur les *rail-ways** de faire plus de 120 verstes* à l'heure...

Je méditai longtemps; mais à dix heures du soir j'étais auprès du vieux chêne.

XVIII

La nuit était sombre, triste et froide; l'air sentait la pluie. A ma grande surprise, je ne trouvai personne sous le chêne. Je me promenai quelque temps aux environs; j'allai jusqu'au bois, je revins, essayant toujours de pénétrer la profondeur des ténèbres... Personne! J'attendis assez longtemps, puis j'appelai Ellis à plusieurs reprises, élevant toujours la voix de plus en plus, mais toujours inutilement. J'étais triste, presque affligé*. Déjà je ne pensais plus au danger qui tout à l'heure me préoccupait. Je ne pouvais me faire à l'idée qu'Ellis ne reviendrait plus.

« Ellis! Ellis! » viens donc! Ne viendras-tu pas? » criai-je une dernière fois. Un corbeau, éveillé par ma voix, s'élança tout à coup de la cime d'un arbre voisin, se débattant à grand bruit* au milieu des branchages. Ellis ne paraissait pas.

La tête baissée, je m'en retournai à la maison. J'étais déjà sur la chaussée de l'étang*, et la lumière qui sortait de la fenêtre de ma chambre tantôt brillait en plein,

tantôt disparaissait interceptée par le feuillage de mes pommiers. Elle me semblait l'œil d'un gardien chargé de veiller sur moi. Tout à coup une sorte de petit frôlement aigu* dans l'air se fit entendre derrière moi, et aussitôt je me sentis soulevé... absolument comme une caille est emportée, *troussée* par un épervier*. C'était Ellis. Sa joue touchait la mienne, et je sentais son bras m'enlaçant comme un anneau étroit*. Elle parla, et sa voix, toujours contenue comme un petit murmure, en entrant dans mon oreille, me fit l'effet d'un souffle glacé. « C'est moi ! » dit-elle*. J'éprouvais tout à la fois du plaisir et de la terreur. Nous volions à peu de distance du sol.

« Tu ne voulais donc pas venir aujourd'hui ? lui demandais-je.

— Tu en étais fâché ? Tu m'aimes donc ! Oh ! tu es à moi ! »

Ces derniers mots me troublèrent ; je ne savais que lui dire.

« On m'a retenue, poursuivit-elle. Ils me gardaient.

— Qui donc a le pouvoir de te retenir ?

— Où veux-tu aller ? me demanda Ellis sans répondre plus que d'habitude à ma question.

— Porte-moi en Italie... au bord du lac... tu sais... »

Elle secoua la tête pour dire non *. En ce moment, pour la première fois, je remarquai que son visage n'était plus transparent. On eût dit qu'une faible rougeur s'était étendue sur sa blancheur de lait *. Je considérai ses yeux, et son regard me frappa désagréablement. Il

y avait au fond de ses yeux un mouvement sinistre, presque imperceptible, mais incessant* qui faisait penser à un serpent engourdi que le soleil commence à réchauffer.

« Ellis, m'écriai-je, qui es-tu ? Dis-le moi, je t'en supplie. »

Elle haussa les épaules. J'étais piqué, et je voulus lui donner une leçon. L'idée me vint de lui demander de me mener à Paris. Là, pensai-je, elle aura bien occasion d'avoir de la jalousie. « Ellis, lui dis-je, tu n'as pas peur des grandes villes ? De Paris, par exemple ?

— Non.

— Non ? Ni des endroits fort éclairés, comme les boulevards ?

— Ce n'est pas la lumière du jour.

— Très-bien. Alors porte-moi au boulevard des Italiens. »

Elle jeta sur ma tête un bout de sa longue manche. Aussitôt je me trouvai au milieu de ténèbres blanchâtres *, imprégnées d'une odeur de pavots. Tout disparut à la fois, la lumière, le bruit et presque la conscience... A peine sentais-je que je vivais encore, et cette espèce d'anéantissement n'était pas sans douceur. Tout d'un coup le brouillard se dissipa. Ellis retirait sa manche de dessus ma tête, et je voyais au-dessous de moi un grand nombre de vastes édifices, beaucoup de lumière et de mouvement... J'étais à Paris.

XIX

J'étais déjà allé à Paris, et je reconnus aussitôt l'endroit où Ellis m'avait transporté. C'était le jardin des Tuileries, avec ses vieux marronniers d'Inde, ses grilles de fer, ses fossés de forteresse * et ses zouaves en faction semblables à des bêtes fauves. Nous passâmes devant le palais, devant Saint-Roch, et nous nous arrêtâmes au boulevard des Italiens *. Une foule de gens, jeunes et vieux, ouvriers en blouse, femmes en toilette, se pressaient sur les trottoirs. Des restaurants et des cafés dorés à outrance étincelaient de mille feux. Omnibus, fiacres, voitures de toute espèce et de toute apparence se croisaient sur la chaussée. Tout cela brillait, grouillait à ne pas savoir où porter les yeux. Pourtant, chose étrange, je n'étais nullement tenté de quitter mon observatoire aérien, si haut et si pur, pour me mêler à cette fourmilière humaine. Je sentais monter jusqu'à moi une vapeur rouge, chaude, lourde et d'odeur douteuse. Trop de vies humaines s'étaient entassées dans cette cohue *... J'hésitais, quand, aigre et âpre comme un grincement de ferraille *, la voix d'une lorette s'éleva jusqu'à moi. Cette voix effrontée me fit l'effet d'une piqûre de vermine *. Alors je me représentai un visage de pierre, plat, mafflé *, une vraie mine parisienne, des yeux d'usurier, du blanc, du rouge, des cheveux crêpés, un bouquet criard de fleurs artificielles sous un chapeau exigu, des ongles taillés en griffes et une informe crinoline. Je me représentai en même temps

un de nos bons provinciaux de la steppe fraîchement débarqué à Paris et trottillant misérablement après cette vile poupée vénale. Je le vis tâchant de cacher sa gaucherie sous un air de grossièreté, grasseyant, parlant en fausset, s'efforçant d'imiter * les façons des garçons de Véfour, faisant des courbettes et des platitudes. Saisi de dégoût, je me dis : Ce n'est pas ici qu'Ellis sera jalouse.

Cependant je remarquai que nous commencions à descendre... Paris envoyait à notre rencontre tous ses bruits et toutes ses odeurs*.

« Arrête ! dis-je à Ellis. Est-ce que tu ne trouves pas qu'on étouffe ici ?

— C'est toi-même qui as voulu venir à Paris.

— J'ai eu tort, je * change d'idée. Emporte-moi loin d'ici, Ellis, je t'en prie. Tiens ! voici justement le prince Koulmametof qui trotte sur le boulevard et son ami Serge Varaxine qui lui fait signe de la main et lui crie : « Ivan Stépanitch, allons souper, j'ai engagé Rigolboche en personne ! * » Emmène-moi, Ellis, loin de Mabille, de la Maison-Dorée, loin du Jockey-Club, * loin des soldats au front rasé et de leurs belles casernes *, loin des sergents de ville avec leur impériale au menton *, loin des verres d'absinthe trouble, des joueurs de domino et des joueurs à la Bourse, des rubans rouges à la boutonnière de l'habit et à la boutonnière du paletot, loin de M. de Foy, inventeur de la spécialité des mariages, loin des consultations gratuites du docteur Charles Albert *, loin des cours de littérature* et des

brochures gouvernementales, loin des comédies parisiennes, des opérettes * parisiennes, des politesses parisiennes et de l'ignorance parisienne *. Partons, partons ! partons ! — Regarde en bas, me dit Ellis. Déjà tu n'es plus au-dessus de Paris. »

J'ouvris les yeux. En effet, une plaine sombre, sillonnée çà et là de lignes blanchâtres tracées par les routes, fuyait rapidement au-dessous de nous, et loin à l'horizon, telle que la lueur d'un immense incendie, s'élevait vers le ciel la réverbération des innombrables lumières éclairant la capitale du monde.

XX

La manche d'Ellis tomba de nouveau sur mes yeux ; de nouveau je perdis connaissance, puis le nuage se dissipa.

Qu'est cela ? quel est ce parc avec des allées de tilleuls taillés en murailles, des sapins isolés qui ressemblent à des parasols, des portiques et des temples dans le goût Pompadour, des statues de tritons rococo et des nymphes dans le style du Bernin au milieu de bassins bizarrement découpés, entourés de balustrades de marbre enfumé ? Serait-ce Versailles ?... Non, ce n'est pas Versailles : un petit palais à l'architecture également rococo se détache sur un massif de chênes touffus *. La lune est un peu terne, voilée par une légère brume ; on dirait que sur le sol s'étend une mince couche de fumée. L'œil ne peut deviner ce que c'est. Est-ce le reflet de la lune ou bien une vapeur ? Plus loin, sur

un des bassins, flotte un cygne endormi. Son dos allongé me rappelle la neige de nos steppes raffermie par la gelée. Çà et là des vers luisants brillent comme des diamants au milieu du gazon et sur les socles des statues.

« Nous sommes près de Mannheim, dit Ellis, et voici le parc de Schwetzingen. »

Ah ! nous sommes en Allemagne, pensai-je, et je prêtai l'oreille. Tout était muet, sauf une source solitaire et invisible qui tombait dans une vasque. Il me sembla que l'eau répétait toujours ces mêmes mots : « Là, là, là, toujours là. » Au milieu d'une allée, entre deux murailles de verdure, j'aperçus un gentilhomme en habit galonné, talons rouges, manchettes arrondies *, l'épée battant les mollets, qui donnait la main avec une grâce exquise à une belle dame en paniers, frisée, poudrée à frimas... Pâles et étranges figures !... Je veux les voir de plus près, mais elles disparaissent aussitôt, et je n'entends que le babillement incessant * de la source.

« Ce sont * des rêves qui se promènent, me dit Ellis. Hier on pouvait voir bien autre chose... beaucoup de choses... Cette nuit, les rêves eux-mêmes fuient les regards humains. Allons ! allons ! »

Nous nous élevâmes et nous mîmes à voler si droit que je ne sentais pas le moindre mouvement et que tous les objets au-dessous de nous semblaient accourir à notre rencontre. Des montagnes sombres, dentelées, couvertes de bois, croissaient, fuyaient sous nos yeux, suivies par d'autres montagnes avec leurs ondulations,

leurs ravins, leurs clairières, leurs points lumineux sortant des chalets endormis au bord des ruisseaux... Et toujours aux montagnes succédaient d'autres montagnes. Nous étions au milieu de la Forêt-Noire.

Toujours des montagnes, toujours des forêts, d'admirables forêts, vieilles, mais vigoureuses. La nuit est claire ; je distingue toutes les espèces d'arbres, surtout les pins * au tronc droit et blanc. Par moments, à la lisière * des bois, se montrent des chevreuils *. Élégamment campés sur leurs jambes menues, tournant la tête avec grâce, ils font le guet, dressant avec vigilance leurs fines oreilles *. Les ruines d'un donjon au sommet d'un rocher nu élèvent tristement leurs dentelures ébréchées. Au-dessus des vieilles pierres oubliées* scintille paisiblement une * étoile. D'un petit lac noir sort comme une plainte mystérieuse, la note cristalline des crapauds se répondant en tierce. D'autres sons prolongés et mélancoliques comme les frémissements de la harpe éolienne arrivent jusqu'à moi *. Nous sommes dans le pays des légendes. Ici encore cette mince vapeur rasant la terre, que j'avais remarquée à Schwetzingen, s'étend de tout côté *. C'est dans les vallons surtout qu'elle est le plus intense. J'en compte cinq, six, dix nuances distinctes sur les versants des montagnes, et sur cette vaste et monotone étendue règne paisiblement la lune *. L'air est vif et léger. Je me sens léger moi-même, et singulièrement calme *.

« Ellis, dis-je, tu dois aimer ce pays ?

— Moi ? je n'aime rien.

— Comment ? pas même moi !

— Ah ! oui, toi, » répondit-elle nonchalamment.

Je crus sentir que son bras me serrait avec une force nouvelle.

« En avant ! en avant ! » s'écria-t-elle avec une sorte d'emportement froid.

XXI

Un cri éclatant et * prolongé comme par roulades retentit inopinément au-dessus de nos têtes et se répète aussitôt en avant de nous.

« C'est l'arrière-garde des grues en marche vers le nord, me dit Ellis. Joignons-nous à elles, veux-tu ?

— Oui, volons avec les grues. »

Treize puissants et beaux oiseaux *, rangés en triangle, s'avançaient rapidement * en agitant à de rares intervalles leurs vigoureuses ailes bombées. Raidissant le col et les pattes, présentant leurs fortes poitrines, ils s'élançaient avec tant d'impétuosité que l'air * sifflait autour d'eux. C'était étrange * de voir à cette hauteur, si loin de tout être vivant, cette vie énergique et hardie, cette volonté irrésistible. Sans trêve et sans relâche, tout en fendant victorieusement l'air *, les grues échangeaient de temps en temps quelques cris avec leur camarade à la pointe du triangle, et il y avait * quelque chose de fier et de grave, comme un sentiment de confiance inébranlable, dans ses cris retentissants, dans cette conversation aérienne. — Nous volerons jusqu'au bout malgré la fatigue, semblaient-elles se dire, en s'en-

courageant l'une l'autre. — Et il me vint à l'esprit qu'en Russie... et dans le monde entier *... il n'y a que peu d'hommes qui ressemblent à ces oiseaux.

« Maintenant, nous volons en Russie, » me dit Ellis.

Ce n'était pas la première fois que j'en faisais la remarque : la plupart du temps, Ellis connaissait ma pensée. « Veux-tu changer la route ? me demanda-t-elle.

— Changer ?... non, je viens de Paris, porte-moi à Pétersbourg.

— Maintenant ?

— Tout de suite. Seulement couvre-moi de ta manche, de peur du vertige. »

Ellis étendit la main ;... mais, avant que le brouillard m'enveloppât, je sentis sur mes lèvres le contact de ce dard émoussé dont j'avais déjà éprouvé la molle piqûre.

XXII

« Garde à vous... ou... ou... ou ! » Ce cri prolongé retentit à mes oreilles. « Garde à vous... ou... ou... ou... ! » répondit-on dans le lointain d'un effort désespéré. « Garde à vous... ou... ou ! » Le cri expira quelque part au bout du monde. Je me secouai. Une grande flèche dorée se dressait devant mes yeux. Je reconnus la forteresse de Pétersbourg.

Pâle nuit du nord !... mais est-ce la nuit ? n'est-ce pas plutôt un jour blafard et malade * ? Je n'ai jamais aimé les nuits de Pétersbourg, mais cette fois j'en fus

presque effrayé. Le contour * d'Ellis avait complètement disparu, dissous, fondu comme un brouillard matinal * par le soleil de juillet, et cependant je continuais à voir distinctement mon corps lourdement suspendu dans l'air à la hauteur de la colonne d'Alexandre*. Ainsi, nous voilà à Pétersbourg ! C'est bien cela : ces rues désertes, larges, couleur de cendre ; ces maisons gris blanchâtre, jaune grisâtre, gris lilas, couvertes de stuc éraillé, avec leurs fenêtres enfoncées dans le mur *, leurs enseignes de couleurs criardes, leurs auvents en fer au-dessus des perrons ; les sales boutiques de fruits, les frontons grecs en plâtre, les écriteaux, les auges pour les fiacres, les corps de garde de police ! Voici la coupole dorée de Saint-Isaac *, la Bourse, qui ne sert à rien, et ses bariolages, les murs de granit de la forteresse et le pavé en bois tout brisé. Je reconnais ces barques chargées de foin et de fagots. Je retrouve ces senteurs de poussière, de choux, de nattes, d'écorce * et d'écurie, ces portiers pétrifiés dans leurs pelisses, ces cochers de louage qui dorment ratatinés sur leurs vieux* *drochki*. Oui, voilà bien notre Palmyre du nord. Tout est éclairé, tout se dessine avec une netteté qui fait mal au cœur, et tout dort tristement * entassé au milieu de cette atmosphère trouble, mais diaphane. Le rose du crépuscule d'hier soir, ce rose de poitrinaire, n'est pas encore effacé ; il durera jusqu'au matin dans un ciel blanc sans étoiles. Ses reflets tombent en longues raies sur la surface moirée de la Néva, qui murmure et pousse doucement ses flots bleus et froids vers la mer.

« Volons, » s'écria Ellis.

Et, sans attendre ma réponse, elle m'emporta * à l'autre rive du fleuve, au delà de la place du Palais, près de la Fonderie *. Au-dessous de nous, j'entendis des pas et des voix. Dans la rue passait une bande de jeunes gens à la mine fatiguée, qui parlaient entre eux d'un bal de grisettes *. « Sous-lieutenant Stolpakof VII [1] ! » s'écria tout à coup une sentinelle réveillée en sursaut auprès d'un tas de boulets rouillés. Un peu plus loin, à la fenêtre ouverte d'une grande maison, j'aperçus une jeune personne en robe de soie chiffonnée, les bras nus, les cheveux dans une résille de perles, une cigarette à la bouche. Elle lisait dévotement un livre. C'était un volume dû à la plume d'un Juvénal très-moderne.

« Envolons-nous bien vite, » dis-je à Ellis.

En un instant, les petits bois de sapins rabougris et les marais moussus qui environnent Pétersbourg avaient fui au-dessous de nous. Nous nous dirigions droit vers le sud. Le ciel et la terre devenaient peu à peu de plus en plus sombres. Nuit maladive, jour maladif, cité maladive, nous laissâmes tout loin en arrière.

XXIII

Nous volions plus lentement que de coutume, et je pouvais suivre de l'œil les changements qui par degrés se manifestaient sur ma terre natale. C'était un pano-

1. Les officiers du même nom dans l'armée russe sont distingués par un numéro.

rama sans fin : des bois, des bruyères, des champs, des ravins, des rivières ; de loin en loin, des églises et des villages, puis encore des champs, des ravins, des rivières. J'étais de mauvaise humeur, indifférent, ennuyé. Et si j'étais ennuyé et chagrin, ce n'était pas parce que je volais au-dessus de la Russie. Non ! mais cette terre, cette étendue plate au-dessous de moi, tout le globe du monde avec sa population éphémère, chétive, suffoquant de besoins, de douleur, de maladies, attachée à cette motte de misérable poussière,... cette écorce fragile et rugueuse, cette excroissance par dessus * le grain de sable * de notre planète, sur laquelle a filtré une moisissure ennoblie par nous du nom de règne végétal,... ces hommes-mouches, mille fois plus méprisables que les mouches, leurs demeures de boue, les petites traces de leurs misérables et monotones querelles*, leurs ridicules batailles contre l'immuable et l'inévitable... Ah ! que tout cela m'était odieux ! Mon cœur se soulevait *, et je ne voulus plus contempler un tableau si insignifiant, une caricature si triviale *. J'étais ennuyé, plus qu'ennuyé * : je n'éprouvais même plus de pitié pour mes semblables. Tous mes sentiments se fondaient en un seul, que j'ose à peine avouer, le dégoût, et, qui pis est, le dégoût de moi-même.

« Cesse ! murmura Ellis, cesse, ou je ne pourrais plus te porter. Tu deviens lourd. »

— A la maison ! lui dis-je, du même ton que j'aurais parlé à mon cocher, vers quatre heures du matin, sortant de dîner chez un de mes amis de Moscou, après

avoir causé de l'avenir de la Russie et de ce qu'il faut entendre par *principe de la commune* *.

— A la maison ! » lui dis-je, et je fermai les yeux.

XXIV

Je les rouvris bientôt. Ellis se serrait contre moi d'une manière étrange, elle me poussait presque *. Je la regardai, et tout mon sang se glaça. Celui qui a vu un visage humain exprimer inopinément l'effroi le plus vif sans cause apparente, celui-là comprendra mon impression. L'épouvante, la plus poignante terreur contractait, bouleversait les traits d'Ellis. Je n'avais encore rien observé de semblable sur un visage vivant... Un fantôme inanimé, une créature surhumaine, une ombre et cette épouvante inouïe!...

« Ellis, qu'as-tu ? lui demandai-je.

— Elle ! C'est elle ! répondit Ellis avec effort. C'est elle !

— Qui ? Elle ?

— Ne prononce pas son nom ! ne le prononce pas ! balbutia-t-elle précipitamment. Il faut fuir ! Tout finit *... et pour jamais !... Regarde ! la voilà. »

Je tournai les yeux dans la direction de sa main tremblante, et j'aperçus quelque chose..., quelque chose de vraiment effroyable.

Ce quelque chose était d'autant plus effroyable qu'il n'avait pas une forme déterminée... C'était une lourde masse, sombre, d'un noir jaunâtre, tacheté comme le ventre d'un lézard. Ce n'était ni un nuage ni une vapeur.

Cela s'étendait sur la terre lentement, à la manière d'un reptile ; puis des mouvements énormes, tantôt en haut, tantôt en bas, de grands balancements réguliers, rappelaient les battements d'ailes * d'un oiseau de rapine s'apprêtant à saisir sa proie. Par moments, cela s'abaissait sur la terre par bonds hideux... C'est ainsi que l'araignée se jette sur la mouche prise dans sa toile. « Quelle es-tu, masse épouvantable ?... » A son approche, — je le voyais et je le sentais, — tout était saisi d'engourdissement, tout tombait en dissolution. Un froid vénéneux et empesté se répandait alentour, et à la sensation de ce froid, le cœur * se soulevait, les yeux cessaient de voir, les cheveux se hérissaient sur la tête. C'était une force en mouvement, une force insurmontable, que rien n'arrête, qui, sans forme, sans vision, sans pensée, voit tout, sait tout, aussi ardente que l'oiseau de proie à saisir sa victime, aussi rusée que le serpent, et comme lui léchant et égorgeant sa proie de son aiguillon * de glace.

« Ellis ! Ellis ! m'écriai-je en frissonnant, c'est la Mort ! * c'est elle ! »

Le son plaintif *, que j'avais entendu déjà, sortit des lèvres d'Ellis ; mais cette fois c'était plutôt l'accent du désespoir humain *. Nous précipitâmes notre vol qui devint désordonné * : tour à tour Ellis s'élevait et plongeait dans l'air, tournant sans cesse et changeant de direction à la manière d'une perdrix blessée, ou comme celle qui cherche à éloigner le chien de chasse de sa couvée. Et cependant de cette masse horrible se déta-

chaient de longs tentacules, grêles et hideux comme ceux des polypes, s'allongeant à notre poursuite, étendant vers nous des espèces de griffes *... Un spectre gigantesque monté sur un cheval pâle parut tout à coup dans le ciel... Ellis redoublait ses efforts désespérés. « Elle a vu !... c'en est fait ! je suis perdue, s'écriait-elle au milieu de sanglots entrecoupés. Hélas, malheureuse ! j'aurais pu... La vie eût été pour moi *... et maintenant ! anéantie ! anéantie ! »

En entendant ces derniers mots à peine articulés, je perdis connaissance.

XXV

Quand je revins à moi, j'étais étendu à la renverse sur le gazon, et dans tous mes membres je ressentais une douleur sourde comme à la suite d'une chute violente. L'aube paraissait, et les objets étaient déjà distincts. A quelque distance de moi, une route bordée de petits saules passait le long d'un bois de bouleaux. Ce lieu m'était connu. Je commençai à me rappeler tous les événements de la nuit, et je frissonnai en pensant à l'horrible apparition qui s'était présentée à mes yeux. « Mais pourquoi, me disais-je, pourquoi Ellis a-t-elle été si effrayée ? Est-elle, elle aussi, soumise à *son* empire ? Peut-être n'est-elle pas immortelle, peut-être est-elle prédestinée à la destruction, à l'anéantissement ! Comment est-ce possible ? »

Un faible soupir se fit entendre auprès de moi ; je tournai la tête. A deux pas de moi gisait, étendue sur

l'herbe, une jeune femme sans mouvement, vêtue d'une longue robe blanche. Ses longs cheveux étaient épars, et une de ses épaules découverte. Sa main gauche était derrière sa tête, l'autre reposait sur sa poitrine ; ses yeux étaient clos, et sur ses lèvres* j'aperçus comme une légère écume rouge. Était-ce Ellis? Mais Ellis était un fantôme, et devant moi était une femme en chair et en os. Je me traînai vers elle, et me penchant sur son visage : « Ellis, lui dis-je, est-ce toi ? » Aussitôt, avec un lent frisson, ses* paupières s'ouvrirent, et ses grands yeux noirs se fixèrent sur moi. J'étais comme transpercé, imbibé de son regard... et presque au même moment, sur mes lèvres se collèrent des lèvres chaudes, douces, mais avec une odeur de sang. Je sentis son sein brûlant pressé sur ma poitrine, tandis que ses bras s'enlaçaient autour de mon cou. « Adieu ! adieu pour toujours ! » dit-elle d'une voix mourante... Et tout disparut.

Je me levai chancelant comme un homme ivre, et je cherchai longtemps autour de moi, tout en me passant à chaque instant les mains sur le visage. Enfin je me retrouvai sur la route de N... à deux verstes de ma maison. Le soleil était levé lorsque je regagnai mon appartement.

La nuit suivante *, j'attendis, et non sans terreur, je l'avoue, l'apparition de mon fantôme ; mais il ne revint plus. Une fois j'allai la nuit sous le vieux chêne, mais je ne vis rien d'extraordinaire. Je ne regrettais guère ces entrevues étranges. Longtemps j'ai médité sur mon aventure ; je m'assurai que la science ne pouvait l'ex-

pliquer, et que les légendes et les traditions ne rapportent rien de semblable. En effet, qui * était Ellis? Une apparition, une âme en peine, un malin esprit *, un vampire... Souvent il m'a semblé qu'Ellis était une femme que j'avais connue autrefois... J'ai fait des efforts inouïs pour me rappeler où je l'avais vue... Une fois... aujourd'hui, dans ce moment même, je me souviens... Où?... Non; tout se confond dans ma mémoire comme dans un songe *... Oui; j'ai longtemps réfléchi là-dessus, et, ce qui ne surprendra personne, je n'en suis pas plus avancé. Demander conseil à mes amis, je n'ai pu m'y décider de peur de passer pour fou. Enfin je pris le parti de n'y plus songer, et au vrai, j'avais bien d'autres affaires en tête... D'un côté est venue l'émancipation des serfs*, avec les arrangements de propriétés ; d'un autre côté, ma santé est gravement altérée. Je souffre de la poitrine, j'ai des insomnies, une toux sèche. J'ai beaucoup maigri. Mon visage est pâle comme celui d'un mort. Le docteur assure que mon sang est appauvri. Il appelle mon état maladif une *anémie*. Il m'envoie à Gastein *. Mon homme d'affaires* jure que sans moi il ne saura s'arranger avec les paysans. Ma foi ! qu'il s'arrange* !

Mais que signifient des sons parfaitements distincts et clairs *, des sons d'harmonica que j'entends toutes les fois qu'on parle devant moi de la mort de quelqu'un ? Ils deviennent de plus en plus forts, de plus en plus éclatants. Et pourquoi ce frisson si pénible à la seule pensée de l'anéantissement?..



LE CHIEN

« ... Mais, si vous admettez le surnaturel, si vous admettez son intervention dans les choses de la vie réelle, alors, permettez-moi de vous le demander, quel sera le rôle de la saine raison? » Sur cet argument, Anton Stepanytch se croisa les bras.

Anton Stepanytch avait le grade de conseiller ministériel, dans je ne sais quel département, et comme il possédait une voix de basse sonore, et qu'il parlait en ponctuant ses phrases, il s'était attiré la considération générale. On venait de lui *infliger* la croix de Saint-Stanislas, comme disaient ses envieux.

« Incontestable, dit Skorevitch.

— Il n'y a pas à disputer là-dessus, ajouta Kinarevitch.

— J'en tombe d'accord, dit de sa petite voix flûtée le maître de la maison, M. Finoplentof, assis dans son coin.

— Quant à moi, j'avoue que je ne suis pas de cet avis, attendu qu'à moi qui vous parle, il est arrivé quelque chose de bien surnaturel. » Cette interruption venait d'un monsieur de moyenne taille, de moyen âge, un peu ventru, chauve, qui jusqu'à ce moment était demeuré assis près du poêle sans ouvrir la bouche. Tous les regards se tournèrent vers lui, et il y eut un moment de silence.

Ce monsieur était un petit propriétaire du gouver-

nement de Kalouga*, établi depuis peu à Saint-Pétersbourg. Il avait servi quelque temps dans les hussards, avait perdu son argent au jeu, demandé sa retraite et s'était remis à planter ses choux dans son village. Les derniers changements dans la propriété ayant fort réduit ses revenus, il était parti pour la cour afin d'obtenir, s'il se pouvait, quelque petite place. Il n'avait ni moyens de succès, ni connaissances *influentes*, mais il comptait fort et ferme sur l'amitié d'un ancien camarade de régiment, lequel, sans qu'on sût comment ni pourquoi, était tout à coup devenu un personnage. Or, autrefois, il l'avait aidé à rosser un grec. En outre il croyait à sa veine, et il n'avait pas tort. En effet, au bout de quelques jours, on lui conféra la place d'inspecteur de certains magasins du gouvernement, place de bon rapport, honorable par-dessus le marché, et qui n'exigeait pas une capacité transcendante, d'autant plus que les magasins en question n'existaient que sur le papier, et qu'on n'avait pas encore arrêté ce qu'on y mettrait; mais cela se rattachait à un nouveau système d'économie administrative.

Le premier, Anton Stepanytch rompit le silence général.

« Comment! mon cher monsieur, vous nous assurez, sans badinage, qu'il vous est arrivé quelque chose de surnaturel?... Je veux dire quelque chose en désaccord avec les lois de la nature?

— Je vous le garantis, répondit le cher monsieur, qui s'appelait Porfiri* Kapitonovitch.

— En désaccord avec les lois de la nature! reprit avec quelque véhémence Anton Stepanytch qui tenait évidemment à sa phrase.

— Oui-da! Tout à fait comme vous me faites l'honneur de dire.

— C'est bien extraordinaire! qu'en dites-vous, messieurs? » Anton Stepanytch avait essayé de prendre une expression ironique, mais il manqua son effet, et pour parler exactement, monsieur le conseiller ne parvint à donner à ses traits que l'expression de quelqu'un qui sent une mauvaise odeur. « Seriez-vous assez bon, reprit-il, en se tournant vers le gentilhomme de Kalouga, pour nous donner quelques détails sur une aventure si curieuse.

— Vous voulez que je vous conte la chose? C'est facile, » répondit le gentilhomme, et passant au milieu de la chambre, il parla comme il suit :

« J'ai, messieurs, comme vous le savez probablement, ou peut-être comme vous ne le savez pas, un petit bien dans le district de Kozelsk *. Autrefois j'en tirais quelque chose, mais à présent, comme vous pouvez bien l'imaginer, cela ne me rapporte rien que des querelles, des affaires. Mais ne parlons pas politique. Eh bien donc, dans cette petite propriété j'avais une métairie bien petiote, potager à l'avenant, petit étang avec des carassi [1], bâtiments tels quels *... entre autres une maisonnette pour reposer mon pauvre corps... Je suis gar-

1. Espèce de tanche *.

çon. Voilà donc qu'un jour, il y a de cela six ans, je rentrais au logis un peu tard. J'avais fait la partie avec un voisin, mais je vous prie de croire que je marchais bien droit. Je me déshabille, je me couche; je souffle ma bougie... Figurez-vous, messieurs, qu'à peine ai-je soufflé ma bougie, voilà que ça remue sous le lit. Qu'est-ce que c'est? Des souris? Non, ce n'est pas des souris. Ça se gratte, ça marche, ça gigotte, ça se secoue les oreilles. C'est clair : c'est un chien; mais d'où vient-il, ce chien? Je n'en ai pas. Je me dis : il faut que ce soit quelque chien perdu. J'appelle mon domestique. Je l'appelle : Filka*! Il vient avec une lumière. — « Qu'est-ce donc que cela? que je lui dis, mon pauvre Filka, tu ne fais jamais attention à rien! Il y a un chien caché sous le lit. — Un chien? qu'il dit. Quel chien? — Est-ce que je sais, moi? que je lui dis. C'est ton affaire à toi de procurer des embêtements à ton maître*. » Voilà Filka qui se baisse et regarde sous le lit avec la chandelle. « Il n'y a pas plus de chien que sur la main, » qu'il me dit. Je me baisse : en effet, pas de chien. Quelle farce! Je lui fais les gros yeux. Filka se met à rire. — « Imbécile, que je lui dis, qu'as-tu à te mordre les lèvres? Le chien, quand tu as ouvert la porte, aura passé et filé par l'antichambre, mais toi, vieille bête, tu ne fais attention à rien, parce que tu dors toujours. Crois-tu par hasard que j'aie bu?... » Il voulait répondre, mais je lui dis de sortir, je me mis en boule, et cette nuit-là, je n'entendis plus rien.

Mais la nuit suivante, figurez-vous : tout recommence. A peine ai-je soufflé la bougie, le voilà qui secoue ses oreilles. J'appelle encore Filka. Il regarde sous le lit. Rien. Je le renvoie, j'éteins encore ma lumière... Feuh ! au diable ! voilà le chien. C'est bien un chien. Je l'entends respirer, se morsiller dans son poil, chercher ses puces... N'y a pas à dire... « Filka ! je lui crie, viens ici sans chandelle. Il vient. — Eh bien ? Entends-tu ? — J'entends, qu'il dit. Je ne vois pas Filka... mais je comprends, à sa voix, que le garçon a peur. — Eh bien ! comment expliques-tu cela ? que je lui dis. — Comment monsieur veut-il que je l'explique ? C'est une tentation... une diablerie. — Veux-tu bien te taire, gredin ! que je lui dis, avec tes diableries !... » Mais tous les deux nous n'avions plus qu'un filet de voix ; nous tremblions comme si nous avions eu la fièvre... Nous étions sans lumière. J'allume ma bougie : plus de chien ; plus de bruit ; plus rien que moi et Filka, tous les deux blancs comme linge. De sorte que je laissai brûler la bougie toute la nuit jusqu'au matin. Et vous saurez, messieurs, croyez-moi, ou ne me croyez pas, depuis cette nuit-là, pendant six semaines, la même histoire toutes les nuits. Enfin je m'y habituai, si bien que j'éteignais ma lumière, parce que je ne peux pas dormir quand il y en a. — A la bonne heure ! que je me dis ; vogue la galère ! puisque cela ne me fait pas de mal.

— On voit que vous êtes un vieux brave, interrompit Anton Stepanytch, avec un sourire de moitié

compassion, moitié mépris. On voit bien que vous avez été hussard.

— C'est que, parlant par respect, vous ne me feriez peur en aucune occasion, reprit Porfirii Kapitonovitch, et dans ce moment il avait bien l'air d'un hussard. — Mais, écoutez un peu. Il m'arrive un voisin; celui avec qui j'avais fait la partie. Il dîne avec moi de la fortune du pot, et je le refais de quinze roubles*. Il regarde. Voilà la nuit. Il faut filer, dit-il. Moi, j'avais mon plan. Reste à coucher, lui dis-je, Vassili Vassiliïtch, demain je te donnerai ta revanche, si Dieu plaît. Il réfléchit. Vassili Vassiliïtch réfléchit; il reste. Je dis qu'on lui fasse un lit dans ma chambre à coucher. Nous nous couchons, nous fumons, nous jasons, nous parlons de femmes, comme il arrive quand on est entre garçons, histoire de rire. Je regarde. Je vois Vassili Vassiliïtch qui avait soufflé sa lumière et qui me tournait le dos, comme pour me dire : *Schlafen Sie wohl* *! J'attends encore un peu, puis j'éteins aussi ma bougie. Et imaginez-vous, qu'avant que j'eusse le temps d'y penser, voilà la farce en train!... Et la bête qui grouille... qui grouille... mieux que cela... qui sort de dessous le lit, marche par la chambre; j'entends ses griffes sur le parquet... Il secoue ses oreilles...! et puis patatras! Il culbute une chaise qui était tout contre le lit de Vassili Vassiliïtch. « Porfirii Kapitonovitch?... qu'il me dit, et remarquez bien, de sa voix ordinaire, tout naturellement... Tu as donc pris un chien? Est-ce un chien de chasse*? — De chien, je lui réponds, je

n'en ai pas. Je n'en ai jamais eu. — Comment cela? Qu'est-ce que c'est donc? — Ce que c'est? — Tiens, allume toi-même la bougie, tu sauras ce que c'est. — Ce n'est pas un chien? — Non. Vassili Vassiliïtch se retourna dans son lit. — Tu badines, dit-il, qu'est-ce que c'est? — Je ne badine pas, que je lui dis. » Je l'entends faire frr frr, avec une allumette, et pendant ce temps-là, le chien allait toujours son train, il se grattait les côtes. — La bougie s'allume. Bast! Disparu! Vassili Vassiliïtch me regarde; je le regarde. « Qu'est-ce que c'est que cette farce-là? qu'il me dit. — Eh bien, mon cher, la farce, la voici : c'est que tu mettrais à y réfléchir Socrate d'un côté, et le grand Frédéric de l'autre, qu'ils ne te l'expliqueraient pas; » et là-dessus, je lui conte toute l'affaire. Ah! si vous l'aviez vu sauter du lit comme un chat échaudé. Il ne pouvait pas entrer dans ses bottes. « Des chevaux! criait-il, des chevaux! » Je me mis à le raisonner, mais il se lamentait toujours plus fort. « Je ne reste pas ici une minute de plus, qu'il criait. Tu es un homme maudit, damné! Des chevaux!... » J'eus bien de la peine à le faire tenir tranquille. Il voulut avoir son lit dans une autre chambre, et de la lumière partout. Le matin en prenant le thé, il était un peu plus rassis, et il se mit à me conseiller. « Vois-tu, Porfirii Kapitonovitch, qu'il me dit, tu ferais bien d'essayer de passer quelques jours hors de chez toi. Peut-être qu'alors ce désagrément-là cesserait. » Et, je vous dirai, messieurs, que c'est un homme que mon voisin... un homme d'un esprit supérieur. Sa belle-

mère, entre autres, il l'a entortillée d'une façon étonnante. Il lui a passé des lettres de change*. Ah ! aussi, il a choisi son moment... Elle est devenue comme un mouton. Elle lui a donné un pouvoir pour l'administration de son bien. Que voulez-vous de plus ? C'est d'une grande force d'embêter comme cela une belle-mère* ? Je vous en fais juges. Seulement, il s'en alla pas trop content, car je le refis encore d'une centaine de roubles. Il était de mauvaise humeur. « Tu n'es guère reconnaissant, qu'il me dit, tu me traites mal. » Mais moi... Est-ce ma faute ? Au reste, je trouvai l'avis bon, et le jour même je partis pour la ville. J'allai descendre chez un vieux que je connaissais, un aubergiste, un Raskolnik*. C'était un petit vieillard fort vénérable, bien qu'un peu grognon, parce qu'il était tout seul. Toute sa famille était morte. Seulement, il ne pouvait pas sentir le tabac*, et il avait les chiens en horreur, tant et si bien, que plutôt que de consentir à voir un chien dans sa chambre il se serait enfui dans les champs. « Comment le souffrirais-je, qu'il disait, voilà la bonne Vierge qui me fait l'honneur d'être pendue dans mon appartement, et un impie de chien viendrait fourrer là son impur museau ! » Que voulez-vous ? Ça n'a pas d'éducation. Quant à moi, je dis que chacun doit s'en tenir à la sapience que le Ciel lui a départie. Voilà mon caractère.

— A ce que je vois, vous êtes un philosophe, interrompit Anton Stepanytch avec le même sourire. »

Cette fois Porfirii Kapitonovitch fronça le sourcil.

« Philosophe ! s'écria-t-il en faisant remuer ses moustaches d'une façon menaçante, ça n'est pas prouvé. Mais j'en donne des leçons de philosophie, moi *. »

Tous les regards se tournèrent sur Anton Stepanytch. Tout le monde s'attendait à une réponse terrible, tout au moins à un regard foudroyant, mais M. le conseiller ministériel changea son sourire dédaigneux en un sourire d'indifférence, il bâilla, remua un pied, et ce fut tout.

« Eh bien ! donc, poursuivit Porfirii Kapitonovitch, je m'installai chez ce vieux. En faveur de notre connaissance, il me donna sa propre chambre qui n'était pas des meilleures, et pour lui, il alla s'établir derrière un paravent. Mais c'était tout ce qu'il me fallait. Seulement j'en eus à endurer pour lors. La chambre était petite ; une chaleur !... Pas d'air !... des mouches... tout gluant !... Dans un coin, une armoire comme on n'en voit pas, avec des images antiques, avec leurs chapes bouffies et ternes ! Ça sentait l'huile et la boutique d'apothicaire *. Sur le lit deux oreillers... touchez-y, voilà un tarakane qui se met à courir *. Aussi, d'ennui, je me mis à prendre du thé, à m'en mettre jusqu'au menton. Vilain logement * ! Je me couche ; pas moyen de dormir. Derrière le paravent, mon vieux respirait, geignait, marmottait ses prières. Enfin, le voilà qui s'assoupit. J'écoute : il se met à ronfler, d'abord gentiment, puis à la bonne franquette, puis un feu roulant *. Il y avait longtemps que j'avais éteint ma lumière, mais la lampe brûlait toujours devant les images. Cela me

gênait *. Je me lève tout doucement, nu-pieds, je m'accroupis devant la lampe, pst, je souffle dessus... Rien. Bon ! je me dis, il paraît que cela ne va pas en ville. Bah ! je n'étais pas plutôt recouché que le sabbat recommence, et des grattements, et des oreilles qu'on secoue... bref, le train accoutumé. C'est bien ! J'attends dans mon lit; voyons ce qui va arriver. J'écoute. Voilà le vieux qui se réveille : « Maître, dit-il, Maître ? — Qu'y a-t-il ? — Est-ce que tu as éteint la lampe ? » Et sans attendre ma réponse mon vilain se lève à tâtons. * « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Un chien ! un chien !... Ah maudit Niconien * ! — Minute ! mon vieux, lui dis-je, ne nous fâchons pas. Viens-t'en ici. Il se passe des choses un peu étonnantes. » Le vieux sort de derrière son paravent et m'arrive avec un bout de bougie, un rat de cire jaune. Non, jamais je n'avais vu pareille figure. Tout velu, du poil dans les oreilles, des yeux féroces comme un blaireau *, sur la tête un bonnet de feutre blanc, la barbe jusqu'à la ceinture, blanche aussi, et par-dessus la chemise un gilet, avec des boutons de cuivre ; aux pieds des chaussons fourrés, et tout cela sentant le genièvre d'une lieue. En ce costume il va aux images, il fait trois fois le signe de la croix avec deux doigts, il rallume la lampe, se signe encore, puis se tournant vers moi, il me dit d'une voix enrouée : « Eh bien ! qu'on s'explique. »

Alors, sans plus tarder, je lui conte toute l'affaire. Le vieux m'écouta sans lâcher un traître mot ; seulement, voyez-vous, il se grattait la tête. Il s'assied sur le

pied de mon lit, comme cela, toujours sans parler. Il se gratte l'estomac, la nuque, il se frotte. Pas une parole. « Eh bien ! lui dis-je, Fedoul Ivanovitch, voyons. Qu'est-ce que tu en dis ? N'est-ce pas une tentation ? une diablerie ? hein ? » Le vieux me regarde. « Une tentation ! une diablerie ! dit-il. Y penses-tu ? Bon chez toi dans ta tabagie. Mais dans cette maison-ci !... Songes-y donc. C'est un lieu saint. Une tentation ! vraiment ! — Eh bien ! si ce n'est pas une tentation, qu'est-ce donc ? » Le vieux se met à réfléchir et à se gratter en silence, enfin il me dit en barbouillant, parce que ses moustaches lui entraient dans la bouche : « Va-t'en à la ville de Belev *. Il n'y a qu'un homme qui puisse t'aider, et cet homme reste à Belev. C'est un des nôtres. S'il veut te secourir, tant mieux pour toi : s'il ne veut pas, il n'y a rien à faire. — Et comment le trouver, cet homme-là ? lui demandai-je. — Pour cela, je te l'indiquerai bien, dit-il ; mais comment serait-ce une tentation ? C'est une vision, peut-être bien une manifestation... mais toi tu n'es pas à cette hauteur-là ; cela te passe. Allons ! tâche de dormir avec le Père et avec Christ *. Moi, je vais brûler de l'encens. Demain nous réfléchirons *. Demain, tu sais, est plus sage qu'aujourd'hui. »

Eh bien ! donc, le matin nous tînmes conseil ; mais j'oubliais de vous dire qu'il faillit m'asphyxier avec son encens. Et voici l'adresse que me donna mon vieux. En arrivant à Belev, aller sur la place, et à la seconde boutique à droite demander un certain Prokhorytch et

lui remettre une lettre. Cette lettre était un chiffon de papier, où il y avait écrit : « Au nom du Père, du Fils « et du Saint-Esprit, Amen. A Serge Prokhorytch Per- « vouchine. Crois à celui-ci. Feodoulii * Ivanovitch. » Et plus bas : « Envoie des choux, et loué soit le saint « nom de Dieu * ! »

Je remerciai mon vieux et sans barguigner, je fais atteler un tarantass* et je me fais mener à Belev. Parce que je raisonnais ainsi : Bien que jusqu'à présent, mon visiteur nocturne ne m'ait pas fait de mal, cela ne laisse pas d'être ennuyeux. Et d'ailleurs, cela n'est pas convenable pour un gentilhomme et pour un officier. Qu'en pensez-vous ?

— Et vous allâtes à Belev? murmura M. Finoplentof.

— Tout droit. Sur la place je demande après Prokhorytch à la seconde boutique à droite. « Est-il ici? que je demande. — Oui, il y est, qu'on me dit. — Où reste-t-il ? — Sur l'Oka, dans le faubourg *. — Quelle maison ? — Dans la sienne. » Je vais sur l'Oka, je trouve sa maison, c'est-à-dire, ce n'était pas une maison, une hutte. Je vois un homme en veste bleue, rapiécée, casquette déchirée, qui me tournait le dos, tout occupé à bêcher des choux. Je m'avance, et je lui dis : « Est-ce vous qui êtes un tel ? » Il se retourne, et je vous jure ma parole, que de ma vie je n'ai jamais vu d'yeux si perçants que les siens. D'ailleurs une figure grosse comme le poing, une barbe de bouc, pas de dents, c'était un vieux *.

« C'est moi, qu'il me dit ; qu'y a-t-il pour votre service ? — Voilà, lui dis-je, et je lui remets la lettre. Il me regarde fixement comme cela ; puis il me dit : « Veuillez passer dans la chambre ; je ne puis lire sans lunettes. » Nous allons dans sa chambre, un vrai chenil, nu, misérable, de la place à peine pour s'y tenir *. Sur la muraille une image * noire comme charbon, les têtes des saints, toutes noires, avec des yeux tout blancs. Il prit dans le tiroir d'une vieille table des besicles de fer, se les posa sur le nez, lut la lettre, puis se mit à me regarder au travers de ses besicles. « Vous avez besoin de moi ? — Oui, vraiment. — Eh bien ! exposez votre affaire. Nous écoutons. » Et représentez-vous mon homme qui s'assied, tire de sa poche son mouchoir à carreaux, l'étale sur ses genoux... un mouchoir tout troué, et qui me regarde d'un air imposant, comme si c'était un sénateur ou un ministre, et qui ne me dit pas de m'asseoir... Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que tout d'un coup la peur me prend... Je suis saisi... mon âme me tombe dans les talons. Il abaissait sur moi son regard de côté... Enfin, suffit * !... Pourtant, quand je fus un peu remis, je lui contai toute mon histoire. Il ne dit rien ; il fronçait le sourcil, il se mordait les lèvres ; puis, de l'air d'un sénateur, avec une majesté sans pareille, il me demande sans se presser : « Votre nom ? votre âge ? vos parents ? Êtes-vous marié ou garçon ? » Puis, après s'être encore mordu les lèvres, froncé les sourcils, il leva un doigt, et me dit : « Prosternez-vous devant les saintes images des purs et

secourables évêques, les saints Zozime et Savvat de Solovetz *. » Je me prosternai tout de mon long, et peu s'en fallut que je n'y restasse couché, tant cet homme m'inspirait de frayeur et de vénération, et tout ce qu'il m'aurait dit, ma foi ! je l'aurais fait... Messieurs, je vois bien que cela vous fait rire, mais moi je vous garantis qu'alors je n'en avais pas envie. « Levez-vous, monsieur, dit-il enfin. On peut vous secourir. Ce n'est pas une punition qui vous est envoyée, c'est un avertissement. Cela veut dire qu'il y a des inquiétudes à votre sujet *. Heureusement, il y a quelqu'un qui prie pour vous. Allez-vous-en au bazar, et achetez-vous un jeune chien que vous tiendrez toujours auprès de vous, nuit et jour. Vos visions cesseront, et, outre cela, le chien pourra vous être utile. »

Il me sembla voir le ciel ouvert. Vous n'imaginez pas la joie que me firent ses paroles. Je saluai profondément Prokhorytch, et j'allais m'en aller, quand je me rappelai qu'il ne serait pas mal de lui faire mes remercîments, et je tirai de mon portefeuille un papier de trois roubles ; mais il le repoussa de la main, et me dit « Donnez cela à une chapelle * ou aux pauvres. Ces services-là ne se payent pas. » Je le saluai encore, me courbant cette fois jusqu'à sa ceinture, et me voilà en marche pour le bazar. Et figurez-vous qu'en m'approchant des boutiques, la première chose que je vois c'est un homme en souquenille grise portant un chien de deux mois, couleur cannelle, le museau blanc, les pattes de devant blanches aussi. « Halte ! dis-je à la souque-

nille. Combien la bête ? — Deux roubles. — En voilà trois. » Mon drôle fut étonné. Il crut que j'étais fou, mais je lui mets mon billet entre les dents, et il me porte mon chien à bras tendu jusqu'à mon tarantass. Le cocher fut leste à l'atteler, et le soir même j'étais rendu chez moi. Toute la route j'avais eu le chien sur mes genoux, et quand il piaillait, je lui disais : Trésor ! Trésorouchko* ! Je lui donnai à boire ; je fis apporter de la paille et je lui installai un lit dans ma chambre. Je souffle ma bougie, me voilà dans l'obscurité. « Allons, dis-je. Ça commence-t-il ? » Rien. « Allons ! voyons ! commencerons-nous ? Voyons, canaille ! Allons un peu pour rire ? » Je commençais à devenir brave *. « Allons ! en avant, non de nom de tous les diables ! Est-ce que le sabbat fait relâche* ? » Je n'entendais rien que le petit chien qui respirait. « Filka ! que je crie ; Filka ! avance, imbécile ! » Il entre. « Entends-tu le chien ? — Non, monsieur, je n'entends rien, et il se met à rire. — Ah ! tu n'entends plus rien ? Tiens, voilà un demi-rouble pour boire. — Permettez-moi de vous baiser la main, » dit mon coquin, en s'avançant à tâtons... Je vous laisse à penser quelle fut ma joie !

— Et c'est ainsi que cela finit ? demanda Anton Stepanytch, mais cette fois sans ironie.

— Oui, les visions finirent là, et je ne fus plus jamais inquiété ; mais attendez, l'histoire n'est pas encore finie. Mon Trésor grandit, et devint fort et haut sur pattes ; forte queue, longues oreilles pendantes, grosses babines, un fort chien d'arrêt. Il s'attacha à moi d'une façon

extraordinaire. De nos côtés la chasse ne vaut pas grand'chose, et pourtant quand j'amenais mon chien, je trouvais de jolis coups de fusil à faire. J'allais avec mon Trésor rôder dans les environs. Il me levait un lièvre * — fallait le voir après les lièvres ! mon Dieu ! — ou bien des fois une perdrix ou bien un canard sauvage. Mais, notez bien, jamais il ne me quittait d'une semelle. Où j'allais, il allait ; même au bain, je le menais avec moi. Bon, une voisine à nous ne voulut-elle pas le faire sortir du salon, mon Trésor ! Ce fut une bataille rangée ! Je finis par lui casser les vitres, à cette mijaurée. Un jour donc, c'était en été... et je vous dirai qu'il faisait une sécheresse comme on n'en a jamais vu. Dans l'air c'était comme une vapeur, un brouillard. Tout était brûlé. Un temps sombre. Le soleil comme un boulet rouge, et une poussière à vous faire éternuer *. Le monde allait bouche béante comme les corbeaux. Je m'ennuyais de rester toujours à la maison, en déshabillé complet, les volets fermés ; d'ailleurs la grande ardeur commençait à baisser. Si bien, messieurs. que je voulus aller voir une voisine à moi. Cette voisine restait à une verste de chez moi. C'était une dame très-bienfaisante, encore jeune et fraîche, toujours bien arrangée, seulement un petit peu capricieuse. Ah ! chez les femmes, il n'y a pas grand mal à cela. Au contraire chacun y gagne. Voilà donc que j'arrive au perron, et la route m'avait paru diablement salée ; mais je comptais que Ninfodora * Séménovna allait joliment me restaurer avec de l'eau d'airelle

et d'autres choses fraîches. Déjà j'avais la main sur le bouton de la porte, quand tout à coup, de derrière une maison de paysan*, j'entends un grand bruit, des fracas, des cris d'enfants... Je regarde, Seigneur Dieu ! droit sur moi, s'élance une énorme bête rousse, qu'au premier moment je ne pris pas pour un chien. La gueule ouverte, les yeux sanglants, le poil hérissé... J'avais à peine fait un soupir d'angoisse, quand cet affreux monstre saute sur le perron, se lève sur ses pattes de derrière, et me tombe droit sur la poitrine... Jugez un peu la situation !.... Mort de saisissement, je n'aurais pas pu remuer la main... stupéfié... Je vois encore d'énormes crocs blancs sous mon nez et une langue rouge pleine d'écume !... Mais au même moment, voilà qu'un autre corps solide passe devant moi comme un éclair. C'était mon bijou, mon Trésor qui venait à mon secours, et comme une sangsue, il vous empoigne la bête à la gorge... Voilà l'autre, qui râle, qui grince les dents, qui se culbute... J'ouvre la porte cochère* et je ne fais qu'un saut dans l'antichambre. J'entre sans savoir où j'étais. J'appuie de tout mon corps contre la porte, et pendant ce temps-là, sur le perron, il se livrait une bataille furieuse. Je me mets à crier au secours ! Toute la maison est sens dessus dessous. Ninfodora Séménovna accourt, ses bandeaux défaits. Dans l'enclos le tapage diminuait un peu, et j'entends qu'on criait : « Arrête ! arrête ! ferme la porte cochère ! » J'entr'ouvre la porte du perron, seulement entrebâillée. Plus de bête sur le perron. Dans l'enclos, des gens qui

couraient les bras levés, ramassant des bûches, comme s'ils avaient eu la peste au corps. « Par le village ! il s'est enfui par le village ! » criait une vieille femme dont je voyais le bonnet* passer par une lucarne. Je sors de la maison. Où est Trésor ?.., Ah ! le voilà. Je vois mon sauveur qui revenait à l'enclos, boiteux, déchiré et tout sanglant. Qu'est-ce donc enfin, demandai-je aux gens qui accouraient en foule comme pour un incendie*. Ils me disent : « C'est un chien enragé, un chien au comte. Depuis hier, il rôde par ici. »

Nous avions un voisin, un comte, qui avait amené des chiens de je ne sais où, des chiens étonnants*. Me voilà une venette du diable, et je cours à un miroir pour voir si j'étais mordu. Non, grâce à Dieu, pas une écorchure ; seulement, vous comprenez, j'étais vert comme un pré, et Ninfodora Séménovna, étendue sur son divan, sanglotait comme une poule qui glousse. Cela se comprend. Primo, les nerfs, ensuite la sensibilité. Bon ! Elle revient à elle et elle me demande d'une voix sourde : « Est-ce que vous êtes encore vivant ? — Oui, je lui réponds, je suis vivant, et c'est Trésor qui m'a sauvé, — Ah ! mon Dieu, dit-elle, quelle noblesse de sa part ! Est-ce que ce chien enragé l'a tué ?

— Non, je lui dis, il n'est pas mort, mais bien blessé. — Ah ! mon Dieu, dit-elle, en ce cas, il faut lui tirer un coup de fusil tout de suite. — Pour cela, non ! dis-je. J'essayerai de le guérir. » En ce moment, Trésor vient gratter à la porte et je lui ouvre*. « Ah ! mon

Dieu, dit-elle, que faites-vous ! Il va nous dévorer tous. — Pardonnez-moi lui dis-je. Cela ne vient pas comme cela tout de suite. — Ah ! mon Dieu, dit-elle, est-il possible ? Vous avez perdu l'esprit. — Ninfodora, lui dis-je, calmez-vous *. Soyez raisonnable. » Mais la voilà qui se met à crier : « Vite ! sortez ! avec votre affreux chien. — Eh bien ! oui, je m'en irai, lui-dis-je. — Tout de suite, dit-elle pas une seconde de plus ! Allez-vous-en ! Vous êtes un monstre, et n'ayez jamais le front de vous montrer devant moi. Il est peut-être déjà enragé lui aussi ! — Très-bien, dis-je ; seulement donnez-moi une voiture, parce que je ne risquerai pas de m'en retourner à pied à la maison. » Elle me faisait des yeux !... « Qu'on lui donne une calèche, un droschki *, ce qu'il voudra ! Mais qu'il parte tout de suite ! Ah mon Dieu ! quels yeux ! quels yeux il a ! » Là-dessus elle quitte le salon, flanque un soufflet à sa femme de chambre, et j'entends qu'elle se trouve mal dans l'autre pièce. Eh bien ! messieurs, vous me croirez ou vous ne me croirez pas, mais depuis ce temps-là, toute intimité fut rompue entre Ninfodora Séménovna et moi, et après mûre réflexion, je ne puis m'empêcher d'ajouter que pour ce fait seul, je devrai de la reconnaissance à mon ami Trésor jusqu'à la porte de mon tombeau.

Je dis donc d'atteler la calèche, je fis monter Trésor et m'en revins chez moi. Là, je l'examinai, je lavai ses blessures, et je me dis à part moi, que je ferais bien de le mener le lendemain dès la pointe du jour à la sage-femme du district d'Efrem *. Cette sage-femme, c'est un

vieux paysan qui est bien étonnant. Il murmure des paroles sur de l'eau ; il y en a qui disent qu'il y mêle de la bave de serpent. — Il vous la donne à boire, et cela vous enlève tout comme avec la main. Par la même occasion, je me dis : Je me ferai saigner ; c'est bon pour les saisissements. Bien entendu qu'on ne vous saigne pas au bras, mais à la fossette.

— Où est-ce donc, la fossette ? demanda M. Finoplentof avec une curiosité timide.

— Vous ne savez pas ? Tenez, voilà l'endroit, sous le poing, après le pouce, où on met le tabac pour en prendre une bonne prise. Voilà. Pour une saignée, c'est le véritable endroit. D'abord, jugez-en vous-même. De la main, c'est du sang de la veine ; là, au contraire c'est, du sang folâtre. Les docteurs ne savent pas ces choses-là. Ils ne s'en doutent pas, ces mendiants d'Allemands *. Les maréchaux travaillent bien mieux, et comme ils sont adroits ! Ils vous posent leur ciseau, un coup de marteau et c'est fait. Eh bien ! pendant que je faisais ces réflexions, voilà que la nuit tombait, c'est-à-dire qu'il était temps d'aller se coucher. Je me mets dans mon lit, et bien entendu, Trésor auprès de moi. Mais je ne sais si c'était la chaleur, le saisissement que j'avais eu, ou bien les puces, ou mes réflexions, je sais bien que je ne pouvais m'endormir. Impossible ! J'en étais si ennuyé que je ne saurais vous le dire. Je bus de l'eau, j'ouvris ma fenêtre, je jouai sur la guitare le « Moujik de Komarino » * avec des variations italiennes... Rien n'y faisait. Bah ! je me dis, je ne peux pas durer

dans cette chambre. Bon! je prends un oreiller, une paire de draps, une couverture, je traverse le jardin et je vais m'établir sous le hangar au foin. Là, messieurs, je me sentis plus à l'aise. Une nuit douce, très-douce, de temps en temps un petit zéphyr, comme si on vous passait une main de femme sur la figure. Le foin tout frais, qui sent bon comme voilà votre thé*. Les grillons chantent dans les pommiers. Par moments la caille glousse ; on sent que la coquine est heureuse, qu'elle est dans la rosée à côté de son roi de cailles. Et le ciel si calme. Les étoiles s'allument*, on voit venir de petits nuages blancs, blancs comme de la ouate et qui bougent à peine.

En cet endroit du récit, Skorevitch éternua. Kinarevitch éternua aussi, seulement pour lui tenir compagnie. Anton Stepanytch leur adressa un coup d'œil de félicitation.

« Eh bien! poursuivit Porfirii Kapitonovitch, je me couchai donc, mais je n'en dormis pas davantage. Je faisais des réflexions, et je réfléchissais surtout sur les pressentiments*, sur ce que m'avait dit ce Prokhorytch, si justement, que je veillasse au grain*, et pourquoi c'était à moi qu'était arrivée une aventure si étonnante... Je n'y concevais rien; particulièrement parce que c'est incompréhensible... Mais voilà Trésor qui se met à geindre en sautant sur le foin. C'est que ses blessures lui faisaient mal. Et je dois vous dire ce qui m'empêchait encore de dormir... La lune. Vous ne me croyez pas?... Je vous l'assure. La lune était là, tout

droit en face de moi, ronde, plate, large, jaune, et je me mets en tête qu'elle s'était mise là... bonté divine !... par insolence et pour me narguer. Moi, je lui tirai la langue. Bien. Tu es curieuse de savoir ce que je pense ?... Je me retourne ; mais je la sens sur mon oreille, sur ma nuque. Cela m'enveloppait comme une pluie. J'ouvre les yeux. Le moindre petit bout d'herbe, la moindre branche dans le foin, la plus petite toile d'araignée, tout est comme ciselé par cette diablesse de lune, qui a l'air de me dire : Tiens ! vois ! Regarde ! — Il n'y avait rien à faire : j'appuie ma tête sur ma main et je me mets à regarder. Puisqu'il le fallait ! Le croiriez-vous ? J'ai des yeux comme un lièvre. Ils s'ouvrent comme des portes cochères. Je vous jure que je ne sais plus comment on fait pour dormir. Eh bien donc, je dévorais tout de ces yeux-là*. La porte du hangar était ouverte toute grande. On voyait à cinq verstes dans la campagne. On y voyait — et on n'y voyait pas ; — c'était clair et trouble, comme il arrive quand il y a de la lune... J'étais donc à regarder, à regarder sans remuer un cil, quand tout à coup... il me semble voir quelque chose qui remuait, loin, bien loin... enfin quelque chose qui passait subitement. Il se passe un moment ; et je vois encore comme une ombre qui sautait,... pas bien près... Encore je la vois, un peu plus près. Qu'est-ce que cela ? Je me dis : ... est-ce un lièvre ? Oui, et il se rapproche. Je regarde. Non ; c'est plus gros qu'un lièvre. Ce n'est pas du gibier. Je regarde toujours. L'ombre reparaît et se jette dans la

prairie. Cette prairie, à cause de la lune, paraissait blanche, et dessus cela faisait une grosse tache. C'est clair ! C'est un fauve, un renard, ou un loup. Le cœur commençait à me battre. Mais qu'est-ce que je craignais ? Il ne manque pas de bêtes qui courent la nuit. La curiosité fut plus forte que la peur. Je me soulève ; j'écarquille les yeux, mais voilà tout d'un coup que je me sens là un froid, comme si on m'avait mis de la glace dans le dos. Et alors... Seigneur, ayez pitié de moi ! Qu'est-ce que je vois ? L'ombre grandit, grandit, se lance par la porte de l'enclos, et je m'aperçois que c'est une bête, une grosse bête à tête énorme... Il passe comme un ouragan... comme une balle... Messieurs, veuillez vous mettre à ma place*... Il s'arrête un moment... se met à flairer... C'était mon chien enragé... lui-même ! Ah ! mon Dieu !... me remuer, je ne peux pas... crier pas davantage... Il enfile la porte du hangar, ses yeux étincelaient !... il pousse un hurlement, et se jette sur le foin, droit sur moi ! Mais voilà mon brave Trésor qui de son côté, sort du foin et qui ne dormait pas. Gueule contre gueule ils s'empoignent ; ils ne faisaient qu'un. Ils tombent à bas en peloton. Ce qui s'ensuivit, je ne m'en souviens plus. Je me rappelle seulement que je tombai à pile ou face, par-dessus eux, et que je m'enfuis par le jardin jusque dans ma chambre à coucher. Pour un peu je me fourrais sous mon lit, je l'avoue à ma honte. Il fallait voir mon galop et mes enjambées dans le jardin ! Je parie bien que la meilleure danseuse de chez l'empereur Napoléon, qui polke

le jour de sa fête, ne m'aurait pas attrapé. Pourtant quand la souleur fut un peu passée, je mis toute la maison sur pied. Tout le monde s'arma ; moi-même je pris un sabre et un revolver. Je l'avais acheté ce revolver, tout de suite après l'émancipation, savez-vous, pour n'importe quelle occasion*. Mais quel gredin d'armurier colporteur ! (sur trois coups, il y a deux ratés.) Nous voilà donc en ordre de bataille, armés qui d'une lanterne, qui d'un parement de fagot, marchant au hangar. Nous nous avançons, nous crions, nous n'entendons rien. Enfin nous entrons, et qu'est-ce que nous voyons ?... Mon pauvre Trésor, roide mort étranglé... et ce maudit chien disparu... Ni vu ni connu !

Alors, messieurs, je me pris à sangloter comme un veau, et je vous le dirai sans vergogne, je tombai à genoux auprès de mon ami, de la pauvre bête qui m'avait sauvé deux fois, et longtemps, je lui baisai la tête. Et je restai dans cette posture, jusqu'à ce que ma vieille femme de charge, Prascovie, qui était accourue elle aussi à la bagarre, me dit : « Qu'est-ce que vous avez, Porfirii Kapitonovitch, à vous périr pour un chien ? Oui, dit-elle, Dieu pardonne ! Vous devriez être honteux et vous prendrez froid (il est vrai que je n'étais guère vêtu). Et si ce chien qui vous a sauvé en a perdu la vie, c'est pour lui une grâce et un grand honneur. »

Enfin, bien que je ne fusse pas de l'avis de Prascovie, je rentrai à la maison. Quant au chien enragé, le lendemain un soldat de la garnison le tua d'un coup de

fusil. C'est que son temps était venu, car ce soldat tirait cette fois son premier coup de fusil, bien qu'il eût une médaille pour avoir sauvé la patrie en 1812. Voilà, messieurs, pourquoi je vous disais qu'il m'était arrivé quelque chose de surnaturel. »

Le narrateur se tut, et se mit à bourrer sa pipe. Nous nous entre-regardions ne sachant qu'en penser. « Ah! monsieur, c'est sans doute que vous êtes un homme de sainte vie, dit M. Finaplentof, et c'est la récompense... » Mais, sur ce mot il s'arrêta court, s'apercevant que les joues de Porfirii Kapitonovitch se gonflaient et devenaient rouges ; ses yeux se rapetissaient ; il allait éclater de rire.

« Mais si vous admettez la possibilité du surnaturel, et son intervention dans notre vie de tous les jours, pour ainsi parler, reprit Anton Stepanytch, quel rôle après cela doit jouer la saine raison?... »

Personne d'entre nous ne trouva de réponse, et comme auparavant nous demeurâmes perplexes.



LE JUIF

« Racontez-nous donc quelque chose, colonel, » dis-je* à Nicolaï Ilitch.

Le colonel sourit, lança un filet de fumée à travers ses moustaches, passa la main sur ses cheveux blancs, et se mit à réfléchir. — Nous aimions et respections beaucoup Nicolaï Ilitch, pour sa bonté, son rare bon sens, et l'indulgence avec laquelle il nous traitait, nous autres jeunes gens. C'était un homme robuste, d'une haute taille, aux épaules carrées ; il avait « une de ces belles figures russes, » comme dit Lermontof*, le teint hâlé, le regard franc, intelligent, un sourire plein de bonhomie, la voix mâle et sonore ; en un mot, tout plaisait et attirait dans sa personne.

« Allons ! je le veux bien, dit-il ; écoutez-moi. C'était en 1813, devant Dantzig. J'étais alors dans les cuirassiers de G*..., et s'il m'en souvient, je venais de passer cornette. Rien de plus agréable que d'être en marche et d'aller au feu ; mais un siège est la chose du monde la plus ennuyeuse. Obligés de rester des semaines entières dans quelque logement, sous la tente, dans la boue ou sur la paille, nous jouions aux cartes depuis le matin jusqu'au soir. De temps en temps pour nous désennuyer, nous allions voir passer les bombes ou les boulets rouges. Au commencement du siège les Français nous donnaient parfois le divertissement d'une sortie ; mais cela ne dura pas longtemps. Le service de

fourrageurs finit par nous sembler insipide ; en un mot, nous en avions par-dessus les épaules. J'étais alors dans ma vingtième année, et j'avais la santé et la vigueur de mon âge ; je croyais que les Français, et le reste, vous comprenez....., m'aideraient à tuer le temps : ah bien oui ! rien ne venait*. Le désœuvrement me jeta dans le jeu. Une nuit que j'étais en perte d'une somme considérable, la chance tourna tout à coup, et le matin je me trouvais avoir beaucoup gagné. Épuisé de fatigue, je sortis pour respirer le grand air, et me couchai sur l'herbe. La matinée était calme ; la longue ligne que formaient nos retranchements se perdait dans le brouillard. Après avoir regardé tout cela un bout de temps, je finis par m'endormir ; quelqu'un toussant avec précaution à côté de moi me réveilla ; j'ouvris les yeux et j'aperçus un juif d'une quarantaine d'années, en longue redingote, portant des souliers et coiffé d'une calotte noire. Cet homme, qui se nommait Hirschel, était toujours fourré dans notre camp, et nous apportait du vin, des vivres et une foule de bagatelles ; il était petit, maigre, grêlé, son nez était de travers, il clignait sans cesse des yeux, et toussaillait continuellement*.

Il se mit à tourner autour de moi en me saluant avec humilité.

« Que veux-tu ? lui demandai-je.

— C'est comme ça ; j'étais venu savoir si Votre Honneur n'avait rien à me...

— Je n'ai pas besoin de toi, laisse-moi en repos.

— Comme vous voudrez ; comme il vous plaira..., je pensais que je pourrais peut-être...

— Tu m'ennuies ; va-t'en.

— C'est bien ; je vais vous obéir. Mais Votre Honneur a eu du bonheur cette nuit ; permettez-moi de vous féliciter.

— Comment sais-tu que je suis en gain ?

— Je sais toujours ces choses-là... ; vous avez beaucoup gagné. Oh ! oui... beaucoup*.

— La belle affaire ! répondis-je avec dépit ; à quoi diable l'argent peut-il servir ici ?

— Oh ! ne dites pas ça, Votre Honneur ! ah ! ne le dites pas. L'argent, c'est une bonne chose. On en a toujours besoin ; et que ne peut-on pas avoir pour de l'argent, Votre Honneur ? tout ! Dites seulement ce que vous voulez au facteur [1], et il vous le procurera. Oui, Votre Honneur, tout, tout !

— Tais-toi donc, imbécile !

— Eh ! eh ! reprit Hirschel en secouant ses longs cheveux frisés [2]. Votre Honneur ne me croit pas. »

Le juif ferma les yeux et se mit à hocher la tête.

« Et moi, je sais bien ce que M. l'officier doit désirer... Je le sais... Oh ! oui, je le sais bien ! »

Le juif sourit d'un air fin*.

« Ah ! vraiment, » lui répondis-je.

1. C'est ainsi que l'on désigne les commissionnaires juifs.

2. Les juifs polonais portaient alors les cheveux longs et pendants sur les tempes.

Il regarda craintivement autour de lui, se baissa et me dit :

« Une si jolie fille, Votre Honneur! Une beauté! »

Hirschel ferma de nouveau les yeux et avança les lèvres. « Votre Honneur, ordonnez... et vous verrez. Tout ce que je pourrais vous dire... ce n'est rien! vous ne me croiriez pas..., ordonnez-moi plutôt de vous montrer... Voilà! croyez-moi. »

Je le regardais sans rien dire.

« Allons! voilà qui est convenu! voilà qui est bien; je vous la montrerai. » — Hirschel se mit à rire et me donna une légère tape sur l'épaule, mais il retira aussitôt la main, comme s'il s'était brûlé.

« Seulement, Votre Honneur, il faudrait une petite avance...

— Tu me tromperas ou tu m'amèneras quelque vieille sorcière?

— Comment pouvez-vous le croire ! reprit le juif avec vivacité et en levant les mains. Si je vous trompais, Votre Honneur, faites-moi donner cinq cents..., quatre cent cinquante coups de bâton..., ajouta-t-il avec volubilité. Ordonnez seulement...»

En ce moment un de mes camarades souleva la portière de la tente et m'appela. Je me levai précipitamment et jetai un ducat au juif.

« Ce soir, ce soir... », me dit-il à demi-voix, et il s'éloigna.

Je vous avoue, messieurs, que j'attendis la nuit avec une certaine impatience.

Le jour même, les Français firent une sortie; notre régiment marcha. La nuit vint; nous nous rangeâmes autour des feux; les soldats se mirent à préparer leur gruau*. Les officiers causaient. J'étais couché sur mon manteau, buvant du thé et écoutant les autres. On me proposa de jouer, mais je refusai. Je me sentais agité. Les officiers rentrèrent peu à peu dans leurs tentes; les soldats se dispersèrent aussi ou s'endormirent sur place; le bruit se calma. J'étais toujours devant le feu à quelques pas de mon *brosseur** accroupi, qui « méditait à la suisse »* ou « pêchait à la ligne[1] ». Je le renvoyai. Tout le camp devint silencieux et sombre. Une ronde passa; puis, on releva les sentinelles. Je restais toujours couché, attendant quelque chose. Le ciel brillait d'étoiles*. Je regardai longtemps encore la flamme mourante, le feu s'éteignit enfin tout à fait. « Ce maudit juif m'a attrapé, » me dis-je avec dépit, et je fis un mouvement pour me lever.

« Votre Honneur! » murmura quelqu'un à mon oreille d'une voix tremblante. Je me retournai; c'était Hirschel. Il était très pâle.

« Veuillez vous rendre dans votre tente, » me dit-il en balbutiant.

Je me levai et le suivis. Le juif marchait, ramassé sur lui-même et avec précaution, sur l'herbe courte et humide. J'aperçus à peu de distance de nous une

1. Expressions usitées pour désigner les mouvements de tête involontaires, que fait faire le sommeil qui vous gagne et auquel vous ne pouvez vous livrer.

figure immobile enveloppée dans un manteau*. Le juif lui fit signe de la main; elle s'approcha. Ils se parlèrent à voix basse; puis le juif se tourna vers moi, m'invita par un mouvement de tête à avancer, et nous entrâmes tous les trois dans la tente. J'ai honte de le dire, le cœur me battait.

« Voilà, Votre Honneur, me dit le juif avec effort. Voilà. Elle est un peu effrayée pour le moment; mais je lui ai dit que M. l'officier est un brave homme, un joli monsieur... Et toi, n'aie pas peur, continua-t-il, n'aie pas peur... »

L'inconnue ne bougeait pas. J'étais moi-même singulièrement ému; je ne savais que dire. Hirschel restait cloué à la même place, remuant les bras d'une façon étrange.

« Voyons, lui dis-je, fais-moi le plaisir de filer. »

Hirschel obéit, mais de mauvaise grâce.

Je m'approchai de l'inconnue, et rejetai doucement le capuchon de son manteau. Il y avait un incendie dans la ville, et, à la lueur vacillante de ce feu lointain, je distinguai les traits pâles d'une jeune juive. Sa beauté me frappa. Debout devant elle, je l'admirai quelque temps en silence. Elle ne levait pas les yeux. Un léger frôlement se fit entendre derrière moi. Je me retournai; c'était Hirschel qui avait soulevé un des coins de la tente et avançait la tête. Je fis un mouvement d'impatience; il se retira.

« Comment t'appelles-tu? dis-je enfin à la jeune fille à voix basse.

— Sarah, » répondit-elle, et au même instant je vis briller dans l'obscurité le blanc de ses grands yeux et ses petites dents bien rangées. Je pris deux coussins de cuir, je les jetai par terre et l'invitai à s'asseoir. La jeune fille quitta son manteau et prit place. Elle portait une veste s'ouvrant sur la poitrine, avec des boutons d'argent ciselé et des manches larges. Son épaisse chevelure noire était nattée et faisait deux fois le tour de sa tête fine et bien plantée*; je me plaçai à côté d'elle, et pris sa petite main hâlée. Elle ne la retira pas, mais elle paraissait craindre de me regarder, et soupirait de temps en temps. Je contemplais avec délice son profil oriental, et pressais légèrement ses doigts froids et contractés.

« Sais-tu le russe? lui demandai-je.

— Oui, un peu.

— Et tu aimes les Russes?

— Oui.

— Alors, tu dois m'aimer! »

Je voulus l'attirer dans mes bras, mais elle se recula vivement.

« Non, non, je vous en prie, monsieur, je vous en prie...

— Au moins regarde-moi. »

Elle arrêta sur moi ses yeux noirs et perçants, rougit et se détourna en souriant.

Je baisai sa main avec feu. Elle me regarda en dessous et se mit à rire.

« Pourquoi ris-tu? »

Elle se couvrit la figure avec sa manche, et se mit à rire de plus belle.

Hirschel parut à l'entrée de la tente et la menaça du doigt. Elle se tut.

« Veux-tu t'en aller, lui dis-je entre les dents : tu es insupportable. »

Hirschel ne bougeait pas.

Je pris dans mon porte-manteau une poignée de ducats, je les lui mis dans la main et le poussai dehors.

« Monsieur, donnez-m'en aussi, » me dit la jeune fille.

Je lui jetai quelques ducats sur les genoux ; elle les saisit avec la vivacité d'un chat.

« Maintenant, il faut que je t'embrasse.

— Non, je vous en prie, je vous en prie, murmura-t-elle d'une voix suppliante.

— Que crains-tu?

— J'ai peur.

— Allons donc !

— Non, je vous en prie... »

Elle me regarda avec timidité, pencha un peu la tête de côté et elle joignit les mains. Je la laissai tranquille.

« Si tu veux, tiens, » me dit-elle après un moment de silence, et elle approcha sa main de mes lèvres.

Je la baisai sans trop de ravissement. Sarah se mit de nouveau à rire.

J'étais tout bouleversé. Je me dépitais contre moi-même et ne savais que faire. Il faut que je sois un grand imbécile ! me disais-je.

Je me tournai de nouveau vers Sarah.

« Écoute, lui dis-je, je suis amoureux de toi.

— Je le sais.

— Tu le sais? et cela ne te fâche pas? M'aimes-tu aussi? »

Sarah secoua la tête.

« Voyons, réponds-moi franchement.

— Laissez-moi vous voir un peu, » me dit-elle.

Je me baissai vers elle. Sarah me posa les mains sur les épaules, se mit à examiner mes traits, tantôt souriant et tantôt fronçant ses sourcils... Je n'y tins pas, je lui baisai lestement la joue... Elle se redressa et d'un bond fut à l'entrée de la tente.

« Quelle petite sauvagesse! »

Elle ne me répondit pas et resta immobile.

« Approche donc...

— Non, monsieur, adieu, à un autre jour. »

Hirschel montra de nouveau sa tête rousse*, et lui dit quelques mots: elle se glissa hors de la tente comme un serpent.

Je voulus courir après elle, mais il me fut impossible de la retrouver. Hirschel aussi avait disparu.

Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit.

Le lendemain j'étais à jouer, mais sans le moindre plaisir, dans la tente de mon chef d'escadron, lorsque mon brosseur entra.

« On demande Votre Honneur, me dit-il.

— Qui cela?

— Un juif qui veut vous parler.

— Serait-ce Hirschel? me dis-je. Lorsque la taille fut finie, je me levai et sortis. C'était effectivement Hirschel.

« Eh bien! Votre Honneur, me dit-il avec un sourire familier, êtes-vous content?

— Ah! S... (le colonel se retourna), il n'y a pas de dames ici à ce que je crois! Au reste, peu importe! Ah! drôle, je crois que tu te moques de moi!

— Comment ça?

— Tu me le demandes? C'est un peu fort!

— Ah! monsieur l'officier, comme vous êtes! reprit Hirschel d'un ton de reproche, mais toujours souriant. La fille est jeune, timide..., vous l'avez effrayée; oui, vous l'avez effrayée.

— Fameuse timidité! elle n'en a pas moins pris mon argent.

— Comment? quand on vous donne de l'argent, il faut bien le recevoir.

— Écoute, Hirschel, dis-lui de revenir seule; tu n'y perdras pas... Mais fais-moi le plaisir de ne plus montrer ta chienne de figure dans ma tente, M'entends-tu? »

Les yeux de Hirschel étincelèrent.

« Vous plaît-elle?

— Oui, vraiment.

— C'est une beauté! elle n'a pas sa pareille. Et vous me donnerez l'argent tout de suite?

— Une parole donnée vaut mieux que de l'argent. Tu seras payé. Amène-la, et va-t'en au diable*. Je la reconduirai moi-même chez elle.

— Impossible ! tout à fait impossible, me répondit le juif avec vivacité. Hélas ! c'est tout à fait impossible...., mais je veux bien marcher autour de la tente, Votre Honneur ; je veux bien... rester au dehors. Je serai toujours prêt à servir Votre Honneur; je veux bien me tenir au dehors pour vous être agréable. Pourquoi pas ? je m'éloignerai... un peu.

— Fais-y bien attention... Amène-la donc ; m'entends-tu ?

— Avouez qu'elle est belle ! n'est-ce pas, monsieur l'officier ? Qu'en dites-vous ? hein, Votre Honneur ? »

Hirschel se tenait un peu courbé en avant et me regardait fixement.

« Oui, elle est bien.

— Alors, donnez-moi un ducat... »

Je lui jetai un ducat, et nous nous séparâmes.

La journée se passa, la nuit vint. Je restai longtemps seul dans ma tente. Le ciel était couvert. Il sonna deux heures dans la ville. Je commençais déjà à pester contre le juif...., lorsque Sarah entra brusquement ; elle était seule. Je m'élançai, l'entourai de mes bras, et effleurai sa joue de mes lèvres... Elle avait la joue froide comme un morceau de glace. Je pouvais à peine distinguer ses traits... Je la fis asseoir ; et, m'étant mis à genoux devant elle, je pressais ses mains, j'enlaçais sa taille... Elle restait immobile, sans dire un mot ; tout à coup elle se mit à sangloter convulsivement. J'essayai de la calmer *... Je la caressais, j'essuyais ses larmes ; elle ne résistait pas comme la veille, mais ne répondait pas à

mes questions, et elle pleurait toujours. Cela finit par me serrer le cœur; je me levai et sortis de la tente. Le juif parut tout à coup devant moi comme s'il fût sorti de terre.

« Hirschel, lui dis-je, voici l'argent que je t'ai promis. Emmène Sarah. »

Le juif courut à la jeune fille. Celle-ci cessa aussitôt de pleurer et se cramponna à lui.

« Adieu, Sarah, lui dis-je, tu peux t'en aller. Que Dieu t'accompagne; nous nous reverrons un autre jour. »

Hirschel me salua sans dire mot; Sarah se baissa, prit ma main, et la pressa contre ses lèvres; je me détournai...

Pendant cinq à six jours, messieurs, la juive ne me sortit pas de la tête. Hirschel ne se montrait plus, et personne ne l'avait vu dans le camp. Mon sommeil était agité; je voyais constamment ces yeux noirs brillants, aux longs cils; mes lèvres ne pouvaient oublier la joue qu'elles avaient effleurée, cette joue lisse et fraîche comme la peau d'une prune. On m'envoya avec un détachement de fourrageurs dans un hameau éloigné. Pendant que mes soldats fouillaient les maisons, je restais dans la rue sans descendre de cheval. Quelqu'un me saisit tout à coup par la jambe.

« Comment, Sarah ! »

Elle était pâle et agitée.

« Monsieur l'officier, secourez-nous, sauvez-nous; les soldats nous maltraitent. Monsieur l'officier... »

Elle me reconnut et rougit.

« C'est donc ici que tu demeures ?

— Oui.

— Où cela ? »

Sarah me montra une petite maison de mauvaise apparence. Je donnai de l'éperon à mon cheval, et j'y courus au galop. En entrant dans la cour, j'aperçus une vieille juive, difforme et échevelée, qui s'efforçait d'arracher à mon maréchal des logis Siliavka un cochon de lait* et trois poules. Il tenait son butin au-dessus de sa tête en riant ; les poules et le petit cochon criaient à qui mieux mieux. Deux autres cuirassiers chargeaient leurs montures de foin, de paille et de sacs de farine. Des cris et des jurons petits-russiens se faisaient entendre dans la maison. Je rappelai mes hommes, et leur défendis de rien prendre aux juifs. Ils obéirent ; le maréchal des logis remonta sur sa jument baie Proserpine, qu'il nommait Projerpile, et me suivit dans la rue.

« Eh bien ! dis-je à Sarah, es-tu contente de moi ?

Elle me regarda en souriant.

« Qu'es-tu donc devenue? »

Elle baissa les yeux.

« J'irai vous voir demain. »

— Le soir ?

— Non, monsieur, le matin.

— Fais-y bien attention, ne me trompe pas.

— Non..., non, je ne vous tromperai pas. »

Je la regardai attentivement. Elle me parut encore

plus belle au grand jour. Ce qui me frappa surtout, je m'en souviens, c'est sa peau d'un jaune d'ambre, et le reflet bleuâtre de ses cheveux noirs...; je me penchai et serrai fortement sa petite main.

« Adieu, Sarah ; ne manque pas de venir.

— Je viendrai. »

Elle rentra dans la maison. Je donnai ordre au maréchal des logis de me suivre avec le détachement, et partis au galop.

Le lendemain matin je me levai de très-bonne heure et sortis de ma tente. La matinée était magnifique; le soleil venait de se lever, sur chaque brin d'herbe étincelait une goutte de rosée empourprée. Je grimpai sur le parapet et m'assis près d'une embrasure. Au-dessous de moi une grosse pièce de campagne avançait vers la plaine sa bouche noire. Je promenais mes yeux de tous côtés, au hasard, quand j'aperçus tout à coup, à une centaine de pas, une forme humaine recouverte d'une tunique grisâtre. Je reconnus bientôt que c'était Hirschel. Il resta longtemps immobile; puis, s'éloigna rapidement, s'arrêta, se retourna d'un air inquiet..., poussa un cri étouffé, s'accroupit, allongea le cou comme pour écouter, et regarda de nouveau attentivement de tous côtés. Je distinguais fort bien ses moindres mouvements. Il fourra sa main dans son sein, en tira un rouleau de papier, et se mit à griffonner avec un crayon. Il s'interrompait à chaque instant, tressaillait et flairait l'air comme un lièvre; puis parfois il serrait précipitamment son papier, levait le nez, clignait les yeux, et

se remettait à l'ouvrage. Enfin, il s'assit sur l'herbe, ôta un de ses souliers, et y fourra son papier; mais il n'avait pas eu le temps de se relever que tout à coup, à une dizaine de pas de lui, la tête du maréchal des logis Siliavka et bientôt après le corps long et roide du vieux troupier se dressèrent sur la crête du glacis. Le juif lui tournait le dos. Siliavka s'approcha rapidement et lui posa sa lourde main sur l'épaule. Hirschel ploya sous elle jusqu'à terre, et jeta un cri maladif, un cri de lièvre. Siliavka, l'apostrophant avec vigueur, le saisit au collet. Je ne pouvais entendre leur conversation, mais les gestes désespérés du juif et son air suppliant me firent soupçonner de quoi il s'agissait. Le juif se jeta deux ou trois fois aux pieds du sous-officier; il plongea sa main dans sa poche, en sortit un vieux mouchoir de couleur, dénoua un des coins du mouchoir, en tira un ducat... Siliavka accepta le cadeau d'un air grave, mais n'en continua pas moins à entraîner le juif. Hirschel s'arracha de ses mains et s'élança à travers champs; Siliavka se mit à le poursuivre. Le juif courait très-vite; ses pieds, chaussés de bas bleus, avaient une agilité surprenante; mais après deux ou trois randonnées, Siliavka finit par l'attraper, et l'ayant soulevé, il le prit dans ses bras et se dirigea vers le camp. Je me levai et allai à sa rencontre.

« Ah ! Votre Honneur, me cria-t-il, je vous apporte un espion; oui, un espion !... Le front du robuste Petit-Russien était ruisselant de sueur. — Finiras-tu de te démener comme ça, diable de juif ! allons donc ! prends garde, je pourrais bien t'écraser. »

Le malheureux Hirschel appuyait faiblement ses deux coudes contre la poitrine de Siliavka, agitait faiblement les jambes... les prunelles de ses yeux se renversaient convulsivement.

« Qu'a-t-il fait? demandai-je au sous-officier.

— Tenez, Votre Honneur, veuillez tirer son soulier droit : je suis trop gêné. » J'ôtai le soulier, il en tomba un papier plié avec soin. C'était un tracé de notre camp avec l'indication de nouveaux ouvrages en terre qu'on venait d'y ajouter. La feuille était accompagnée de notes, d'une écriture fine en hébreu *.

Lorsque j'eus pris le papier, Siliavka posa le juif sur ses jambes. Celui-ci ouvrit les yeux, et, m'ayant aperçu, il se jeta à mes pieds.

Je lui montrai le papier.

» Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est que comme ça... monsieur l'officier, rien... comme ça... » Et la voix lui manqua.

« Tu nous épiais ? »

Il ne me comprit pas, et continua à balbutier des paroles inintelligibles, en me pressant les genoux.

« Tu es un espion ?

— Ah ! s'écria-t-il aussitôt d'une voix faible et en branlant la tête. Comment pouvez-vous le croire ? Moi, jamais ! Oh ! non. C'est tout à fait impossible. Je suis prêt, tout de suite. Je donnerai de l'argent..., je payerai. » Ses yeux se fermèrent.

Sa calotte avait glissé sur sa nuque ; ses cheveux, tout mouillés de sueur, tombaient en mèches sur son front.

Nous fûmes bientôt entourés de soldats. Je ne voulais d'abord que faire peur à Hirschel, puis j'aurais recommandé le silence à Siliavka; mais nous n'étions plus seuls, et je ne pouvais me dispenser d'en faire mon rapport à nos officiers supérieurs.

« Conduis-le chez le général, dis-je au sous-officier.

— Monsieur l'officier ! Votre Honneur ! reprit le juif d'une voix désespérée, je suis innocent... Faites-moi relâcher, faites-moi...

— Son Excellence débrouillera l'affaire, dit Siliavka, marchons !

— Votre Honneur ! me cria le juif pendant que je m'éloignais, faites-moi relâcher; ayez pitié... »

Ces supplications me faisaient mal; je doublai le pas.

Notre général, Allemand d'origine, était un brave et honnête homme, mais rigoureux observateur de la discipline militaire. J'entrai dans la petite cabane en bois qu'il habitait, et lui exposai en peu de mots le motif de ma visite. Connaissant la sévérité des lois militaires, je ne prononçai pas le mot d'espion et m'efforçai de présenter l'affaire comme une bagatelle. Mais malheureusement pour Hirschel, le général, quand le règlement parlait, faisait taire la compassion.

« Jeune homme, me dit-il, vous êtes sans expérience Oui, vous avez encore peu d'expérience dans la science militaire. L'affaire que vous venez de m'exposer est grave, très grave*... Mais où est l'homme qui a été pris ? où est-il donc ? »

Je sortis de la cabane et donnai ordre d'amener le juif.

On l'amena*.

« Où est le plan qui a été trouvé sur cet individu ? » me demanda le général.

Je lui remis le papier. Le général le déroula, s'éloigna un peu, et releva les sourcils.

« C'est véritablement fort extraordinaire ! reprit-il ; par qui cet homme a-t-il été arrêté ?

— Par moi, Votre Excellence, s'écria Siliavka avec vivacité.

— Ah ! très bien ! fort bien !.... Eh bien ! mon brave homme, quelle espèce de justification pouvez-vous présenter maintenant ?

— Vo... Votre... Excellence, balbutia Hirschel, je... ayez pitié de moi... Votre Excellence... je suis innocent... demandez... à monsieur l'officier. Je suis facteur, Votre Excellence, un honnête facteur.

— Il est nécessaire de procéder à son interrogatoire, reprit le général en baissant la voix et avec une inclination de tête pleine de gravité. Voyons, mon cher ami, comment as-tu pu faire cela ?

— Je ne suis pas coupable, Votre Honneur.

— Cela me paraît pourtant difficile à croire. Tu as été pris dans le fait, comme nous disons, nous autres Russes*.

— Permettez, Votre Excellence, je suis innocent.

— Tu dessinais un plan, tu es un espion soudoyé par l'ennemi.

— Ce n'est pas moi ! s'écria subitement Hirschel, ce n'est pas moi ! »

Le général regarda Siliavka.

« Il ment, Votre Excellence. Monsieur l'officier a tiré lui-même le papier de son soulier. »

Le général me regarda. Je fus obligé de faire un signe de tête affirmatif.

« Tu es bien un espion de l'ennemi, mon cher ami ; c'est indubitable.

— Ce n'est pas moi... pas moi... dit le juif d'une voix éteinte.

— Tu as déjà fourni à l'ennemi beaucoup de renseignements pareils ?

— Oh ! non, non...

— Tu ne m'attraperas pas, mon cher petit ami. Tu es bien un espion. »

Le juif ferma les yeux, secoua la tête, et souleva les pans de sa tunique[1].

« Qu'on le pende, dit le général très-distinctement, après un moment de silence ; conformément à la légalité. Où est M. Schlikelmann ? »

On courut chercher Schlikelmann, l'aide de camp du général. La figure de Hirschel devint verdâtre ; il ouvrit la bouche, écarquilla les yeux... L'aide de camp parut. Le général lui donna des ordres. L'écrivain montra sa figure maigre et marquée de la petite vérole. Deux ou trois officiers jetèrent par curiosité les yeux dans la chambre.

« Laissez-vous attendrir, Votre Excellence, dis-je au

1. Geste familier aux juifs.

général dans un assez mauvais allemand, faites-le mettre en liberté.

— Jeune homme, me répondit-il en russe, langue qu'il parlait fort mal, je vous répète que vous êtes sans expérience militaire, et c'est pourquoi je vous prie de vous taire et de ne plus m'importuner. »

Hirschel poussa un cri et se jeta aux pieds du général.

« Votre Excellence, ayez pitié de moi. Cela ne m'arrivera plus jamais, Votre Excellence; j'ai une femme, Votre Excellence, une fille !... ayez pitié de moi.

— Que veux-tu que j'y fasse?

— J'avoue la faute, Votre Excellence, je suis coupable; mais c'est pour la première fois, Votre Excellence; je vous le jure !

— Tu n'as pas fourni d'autres papiers?

— C'est pour la première fois, Votre Excellence... Une femme, des enfants !

— Mais tu es un espion de l'ennemi?

— Une femme, Votre Excellence..., des enfants ! »

Le général parut un peu ébranlé, mais cela ne dura pas longtemps.

« Que l'on pende ce juif, conformément aux ordonnances militaires, dit-il avec lenteur, qu'on le pende ! Fedor Karlitch, je vous prie d'en dresser un rapport que vous voudrez bien... »

Un singulier changement s'opéra tout à coup chez Hirschel. Cette expression de timidité cauteleuse, si ordinaire à la nature juive, et qui se lisait sur sa figure,

fit place tout à coup à l'anxiété qui précède la mort. Il s'agita comme un petit animal sauvage que l'on vient de prendre, poussa un gémissement rauque, sauta brusquement sur lui-même, en remuant convulsivement les coudes. Il ne portait qu'un seul soulier ; on avait oublié de lui remettre l'autre..., sa tunique s'ouvrit et sa calotte tomba.

Ce spectacle nous faisait une impression pénible que le général partageait.

« Votre Excellence, lui dis-je de nouveau, faites grâce à ce malheureux !

— Impossible. La loi est formelle, répondit le général lentement et non sans émotion. Qu'il serve d'exemple aux autres !

— Je vous en supplie...

— Monsieur le cornette, veuillez retourner à votre poste, » me dit le général en me montrant la porte d'un geste impératif.

Je le saluai et sortis ; mais comme je n'avais aucun poste fixe, je m'arrêtai à peu de distance de la cabane.

Au bout de quelques minutes, je vis paraître Hirschel conduit par Siliavka et trois soldats. Le pauvre juif mettait à peine un pied devant l'autre ; Siliavka se détacha et passa devant moi pour se rendre dans le camp ; il en revint bientôt avec une corde. Ses traits durs, mais nullement cruels, exprimaient une compassion brutale. A la vue de la corde, le juif se mit à gesticuler et s'assit par terre en sanglotant. Les soldats l'entourèrent en silence ; ils avaient un air sombre et

tenaient les yeux baissés. Je m'approchai de Hirschel et lui adressai la parole ; il sanglotait comme un enfant, et ne me regarda même pas. Je rentrai dans ma tente, m'étendis sur un tapis et m'enfonçai la tête dans un coussin.

Un instant après, quelqu'un entra en courant dans la tente. Je levai la tête et j'aperçus Sarah. Ses traits étaient décomposés ; elle se jeta vers moi et me saisit la main.

« Allons, allons ! répétait-elle d'une voix haletante.

— Où cela ? Pourquoi ? Restons ici.

— Auprès de mon père, de mon père ; vite sauve-le, sauve-le !

— Auprès de ton père ?

— Oui ; on veut le pendre !

— Comment ? Hirschel est donc...

— Mon père ! Je te conterai tout cela après, ajouta-t-elle en se tordant les bras dans son désespoir. Mais viens, viens vite. »

Nous sortîmes tous deux de la tente en courant. Un groupe de soldats s'avançait au milieu de la plaine, sur un chemin qui conduisait à un bouleau solitaire ; Sarah me le montra de la main...

« Arrête, lui dis-je tout à coup, où courons-nous ? les soldats ne m'obéiront pas... »

Sarah continuait à me traîner après elle... Je vous avoue que j'avais un peu perdu la tête.

« Écoute-moi, Sarah, lui dis-je. A quoi bon courir

après eux? Il vaut mieux que j'aille de nouveau parler au général. Allons-y ensemble ; il se laissera peut-être attendrir. »

Sarah s'arrêta subitement et me regarda ; elle semblait avoir perdu la raison.

« Comprends-moi donc, Sarah, au nom du ciel ! Je ne peux faire grâce à ton père ; le général est le seul qui ait ce pouvoir. Allons le trouver.

— Mais on l'aura pendu avant notre retour, me dit-elle en gémissant. »

Je jetai les yeux autour de moi. L'écrivain était près de là.

« Ivanof, lui criai-je, fais-moi le plaisir de les rattraper et de leur dire d'attendre mon retour, je vais demander sa grâce au général. »

L'écrivain partit en courant.

On ne nous laissa pas entrer chez le général ; mes instances, mes supplications, et même mes menaces, rien n'y fit. C'est vainement que la pauvre Sarah s'arrachait les cheveux et se jetait sur les sentinelles ; on ne nous laissa pas entrer.

Sarah promena autour d'elle un regard sauvage, se prit la tête à deux mains et se précipita du côté de la plaine. Je la suivis *.

Nous arrivâmes auprès des soldats. Ils se tenaient en cercle ; et figurez-vous, Messieurs, qu'ils se moquaient du pauvre Hirschel. Cela me mit en colère, je les traitai vertement. Le juif, nous ayant reconnus, sauta au cou de sa fille... Celle-ci le serra dans ses bras. Le pauvre

diable croyait qu'on l'avait pardonné... Il commençait déjà à me remercier... Je me détournai.

« Comment, Votre Honneur ! me cria-t-il en joignant les mains, est-ce que je n'ai pas ma grâce ? »

Je me taisais.

« Non ?

— Non, lui répondis-je.

— Votre Honneur, balbutia-t-il ; voyez, Votre Honneur, la voilà... Cette jeune personne est ma fille. Vous ne savez donc pas que c'est ma fille ?

— Je le sais, lui répondis-je en me détournant de nouveau.

— Votre Honneur, me cria-t-il, je ne quittais pas votre tente ! Pour rien au monde... »

Il s'interrompit et ferma les yeux. « Je voulais de votre argent, reprit-il, c'est vrai ; mais pour rien au monde... »

Je me taisais. Hirschel m'inspirait en ce moment un sentiment de dégoût ; et Sarah aussi, sa complice.

« Mais maintenant, si vous me sauvez, dit-il en baissant la voix, j'ordonnerai..., je..., vous comprenez. Je consentirai à tout... »

Il tremblait comme une feuille, et regardait les soldats d'un air effaré. Sarah aussi le tenait toujours embrassé avec force.

L'aide de camp du général arriva en ce moment.

« Monsieur le cornette, me dit-il, Son Excellence a donné l'ordre de vous mettre aux arrêts. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats, obéissez ! »

Siliavka s'approcha du juif.

« Fedor Karlitch, dis-je à l'aide de camp (il avait amené avec lui une escouade de cinq ou six hommes), faites du moins emporter cette pauvre fille...

— Certainement, me répondit-il. »

La malheureuse respirait à peine. Hirschel lui marmotait à l'oreille je ne sais quoi en hébreu *.

Les soldats eurent beaucoup de peine à l'arracher des bras de son père, et ils la portèrent avec précaution à une vingtaine de pas de là. Mais tout à coup elle leur échappa et courut de nouveau à son père... Siliavka l'arrêta. Sarah le frappa ; ses yeux brillèrent, elle étendit ses bras en avant.

« Soyez donc maudits ! s'écria-t-elle en allemand ; maudits, trois fois maudits *, vous et votre race odieuse ! Que la pauvreté, la stérilité et une mort violente et honteuse soient votre lot ! Que la terre s'entr'ouvre sous vos pieds, mécréants ! hommes sans pitié ! chiens avides de sang !... »

Elle jeta la tête en arrière et tomba inanimée. On l'emporta.

Les soldats prirent Hirschel par les bras et le soutinrent. Je compris en ce moment la cause de leurs rires lorsque j'étais revenu du camp avec Sarah. Le malheureux juif était véritablement ridicule à voir, malgré l'horreur de sa situation ; l'affreuse certitude de quitter la vie, sa fille, sa famille, se peignait chez lui par des gestes si étranges, par des cris, des soubresauts si absurdes, que nous ne pouvions nous empêcher de

sourire, quelque attristante que fût cette scène. Le pauvre diable se mourait réellement de peur.

« Oï ! oï* ! criait-il, oï ! arrêtez ! J'ai bien des choses à vous conter ! monsieur le sous-maréchal, vous me connaissez. Je suis facteur, un honnête facteur. Ne me touchez pas ; attendez encore une minute, une petite minute, une toute petite minute ! Laissez-moi aller ; je suis un pauvre juif. Sarah..., où est Sarah ? Oh ! je le sais ; elle est chez le lieutenant quartier-maître (Dieu sait pourquoi il m'honorait de ce titre imaginaire). Je ne m'éloignais pas de la tente* ! (Les soldats l'avaient saisi..., mais il leur résista en poussant un gémissement perçant.) Votre Honneur*, ayez pitié d'un père de famille ! Je donnerai six ducats, quinze ducats, Votre Honneur !.... (On le traîna vers le bouleau.) Pitié ! monsieur le quartier-maître ! Votre Hautesse ! monsieur le général en chef et le chef supérieur ! »

On lui passa la corde au cou... Je m'éloignai en courant.

Je restai quinze jours aux arrêts de rigueur. On m'apprit que la veuve du pauvre Hirschel était venue réclamer les vêtements du défunt. Le général lui fit donner cent roubles. Quant à Sarah, je ne la revis plus. Ayant été blessé peu de temps après, j'entrais à l'hôpital, et quand je fus rétabli, Dantzig avait capitulé ; je rejoignis mon régiment sur les bords du Rhin.

PÉTOUCHKOF

I

En 182... vivait à B...*, petite ville de la Russie méridionale, un certain Ivan Afanaciévitch Pétouchkof, lieutenant dans un certain régiment de garnison*. Fils de parents pauvres, il était resté orphelin à l'âge de cinq ans. Tombé entre les mains d'un tuteur et complètement dépouillé par celui-ci de son mince héritage, il dut aviser tant bien que mal aux moyens de soutenir son existence. C'était un homme de taille moyenne et voûté ; il avait la figure maigre et couverte de taches de rousseur, les traits du reste assez réguliers, les cheveux bruns, les yeux gris, le regard timide, le front bas et tout ridé. Ayant mené jusque-là une vie très-uniforme, il conservait à quarante ans passés la naïveté et l'inexpérience d'un enfant, fuyait les nouvelles connaissances*, et traitait avec indulgence toutes les personnes sur lesquelles il avait le droit d'exercer quelque autorité.

Les hommes condamnés par le sort à une existence monotone et solitaire ont ordinairement des manies. Pétouchkof aimait à manger tous les matins, à son déjeuner, une boulka[1] blanche et sortant du four; cette délicatesse lui était devenue indispensable. Cependant, un beau jour, son domestique Onicime* lui ap-

1. Pains ronds, peu cuits, d'une pâte très-blanche.

porta, au lieu de boulka, trois craquelins d'un brun foncé, sur une assiette mouchetée de petites fleurs bleues. Pétouchkof demanda aussitôt, d'un ton légèrement indigné, ce que cela signifiait.

« Toutes les boulka sont distribuées, lui répondit Onicime, franc Pétersbourgeois qu'un étrange caprice du sort avait jeté au fin fond de la Russie.

— Impossible ! s'écria Ivan Afanaciévitch.

— Il n'en reste pas une, répéta Onicime ; le maréchal[1] donne aujourd'hui un déjeuner, elles sont toutes allées là-bas, comme de juste. »

Ivan Afanaciévitch se promena un peu dans la chambre; puis il s'habilla, et se dirigea lui-même du côté de la boulangerie. C'était le seul établissement de ce genre qu'il y eût dans la ville de B...; il avait été fondé, dix ans auparavant, par un Allemand, et la veuve de ce dernier continuait à le gérer avec le plus grand succès.

Pétouchkof frappa à la fenêtre. Une grosse femme montra au vasistas sa figure encore tout endormie.

« Je voudrais avoir une boulka, lui dit Pétouchkof d'un air aimable.

— Il n'y en a plus, répondit la grosse femme d'une voix piailleuse.

— Vous n'avez plus de boulka?

— Pas une.

1. On donne le nom de maréchal de la noblesse à un des membres de ce corps, dans chaque district. Ces représentants sont nommés par la noblesse et restent en fonction trois ans.

— C'est singulier ! Permettez. Je vous prends une boulka tous les jours, et je vous paye exactement.

La boulangère le regarda sans dire mot.

« Prenez un craquelin ou une papluka[1], finit-elle par lui répondre en bâillant et en faisant un signe de croix sur la bouche.

— Je n'en veux pas, lui dit Pétouchkof d'un ton piqué.

— Comme il vous plaira, » murmura la grosse femme, et elle referma brusquement le vasistas.

Ivan Afanaciévitch ressentit un vif mécontentement. Ne sachant quel parti prendre, il traversa la rue, et s'abandonna, comme un enfant, à toute la contrariété qu'il éprouvait.

« Monsieur ! cria tout à coup une voix assez agréable, monsieur ! »

Ivan Afanaciévitch leva les yeux, et aperçut, au vasistas de la boulangerie, une jeune fille de dix-sept ans environ, tenant à la main une boulka. Elle avait la figure ronde et pleine, les joues colorées, les yeux bruns et petits, le nez un peu retroussé, les cheveux châtain clair et des épaules magnifiques. L'ensemble de sa physionomie exprimait la bonté, la paresse et l'insouciance.

« Tenez, monsieur, voici une boulka, lui dit-elle en riant ; je l'avais prise pour moi, mais je vous la cède ; prenez-la.

— Bien des remercîments. Permettez-moi... »

1. Espèce de gâteau feuilleté.

Pétouchkof se mit à fouiller dans sa poche.

« C'est bon ! c'est bon ! je vous la donne avec plaisir. »

Elle referma le vasistas.

Pétouchkof revint à la maison on ne peut mieux disposé.

« Tu n'avais pas trouvé de boulka, dit-il à son domestique Onicime, et moi j'en ai rapporté une. Tiens ! »

Onicime sourit d'un air de dédain.

Le même jour, Ivan Afanaciévitch lui demanda, tout en se déshabillant pour se coucher.

« Dis-moi donc, frère, qui est cette fille que j'ai vue à la boulangerie ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir, vous ? grommela Onicime en regardant de côté.

— Comme ça..., répondit Pétouchkof en ôtant ses bottes sans l'assistance de son serviteur.

— C'est un beau brin de fille ! reprit celui-ci*.

— Oui..., elle n'est pas mal..., dit Ivan Afanaciévitch en jetant les yeux du côté opposé. — Comment s'appelle-t-elle ?

— Vassilissa*.

— Et tu la connais ?

— Oui, répondit Onicime après un moment de silence. »

Pétouchkof avait ouvert la bouche pour parler, mais il se retourna et s'endormit. Onicime passa dans l'antichambre, aspira une prise de tabac et hocha la tête d'un air capable.

Le lendemain, Pétouchkof se disposa de très-bonne heure à sortir. Onicime lui apporta la capote qu'il mettait habituellement ; elle était vieille, d'une couleur verdâtre et ornée d'une énorme paire d'épaulettes décolorées par le temps. Pétouchkof regarda longtemps Onicime sans rien dire, et finit par lui demander sa capote neuve. Onicime obéit, mais cet ordre parut le surprendre. Pétouchkof acheva sa toilette, et ajusta ses gants en peau de daim avec un soin tout particulier.

« Il est inutile, frère, dit-il à Onicime avec un certain embarras, que tu ailles aujourd'hui chercher la boulka ; j'irai moi-même...; c'est sur mon chemin.

— C'est bien, lui répondit Onicime brusquement, comme si quelqu'un l'avait poussé par derrière. »

Pétouchkof se rendit à la boulangerie et frappa à la fenêtre. La grosse femme ouvrit le vasistas.

« Ayez la complaisance de me donner une boulka, » dit lentement Ivan Afanaciévitch.

La boulangère allongea par le vasistas son bras nu jusqu'à l'épaule, bras qu'à sa grosseur on aurait pu prendre pour une jambe, et mit presque sous le nez de Pétouchkof une boulka encore chaude.

Ivan Afanaciévitch demeura encore quelques instants sous la fenêtre, se promena un peu devant la maison, jeta les yeux dans la cour, et, honteux de son enfantillage, finit par rentrer chez lui, la boulka à la main. Pendant tout le reste de la journée, il ne se sentit pas à son aise, et le soir venu, il n'engagea pas

de conversation avec Onicime, comme il avait coutume de le faire.

Le lendemain matin, ce fut Onicime qui alla chercher la boulka.

II

Plusieurs semaines se passèrent. Pétouchkof avait complètement oublié Vassilissa, et s'était remis à converser amicalement avec son domestique. Un beau matin, il vit entrer chez lui M. Boublitsine, jeune homme fort aimable et au ton dégagé. On lui reprochait, il est vrai, de ne pas toujours savoir ce qu'il disait ; c'était en un mot un évaporé, mais on s'accordait à le trouver d'un commerce très-agréable. Il fumait continuellement avec une animation fiévreuse, en levant les sourcils et en rentrant la poitrine ; il fumait d'un air préoccupé, ou plutôt d'un air qui semblait vouloir dire : « Laissez-moi seulement aspirer cette dernière bouffée de tabac, et je vais vous communiquer une nouvelle qui va vous surprendre. » Il lui arrivait parfois de gémir* et d'agiter la main, en se hâtant de finir sa pipe, comme s'il lui était venu subitement à l'esprit quelque chose de particulièrement intéressant ; mais, en ouvrant la bouche, il lançait un nuage de fumée en forme de cercle, disait quelque lieu commun, et souvent demeurait silencieux. Après avoir bavardé quelque temps avec Pétouchkof sur les voisins, les chevaux, les filles des propriétaires du district et sur d'autres sujets non moins dignes d'attention, M. Bou-

blitsine se mit tout à coup à cligner les yeux, passa la main dans sa chevelure, et s'approcha avec un malin sourire d'un miroir remarquablement terne, unique ornement de la chambre d'Ivan Afanaciévitch.

« Après tout, dit-il en caressant ses favoris, il faut convenir que nous avons ici de petites bourgeoises qui valent bien cette fameuse Vénus de *Mendici*..., par exemple, la boulangère Vassilissa. La connaissez-vous ? ... Et ici Boublitsine aspira une bouffée de tabac. »

Pétouchkof tressaillit.

« Au reste, reprit Boublitsine en s'enveloppant d'un nuage de fumée, j'ai tort de vous faire cette question. Vous êtes un homme si... Dieu sait ce qui vous occupe, Ivan Afanaciévitch !

— Nous avons, à ce que je crois, les mêmes occupations, répondit ce dernier d'une voix flûtée, non sans éprouver un peu de dépit.

— Pour cela non, mon bon ami..., non. Comment pouvez-vous dire pareille chose ?

— Je serais curieux de savoir...

— Allons donc !

— Pourtant... »

Boublitsine posa sa pipe dans un coin de la chambre [1], et se mit à examiner ses bottes fort peu élégantes. Pétouchkof était très-agité.

« C'est bon, c'est bon, continua Boublitsine, comme s'il eût voulu le ménager. Quant à Vassilissa la bou-

1. On fume, en Russie, des pipes à long tuyau de cerisier.

langère, je me permettrai de vous dire qu'elle est jolie..., fort jolie... »

M. Boublitsine ouvrit les narines et enfonça lentement ses mains dans ses poches.

Chose étrange ! Ivan Afanaciévitch ressentit un mouvement qui tenait de la jalousie. Il commença à se remuer sur sa chaise, se mit à rire sans motif, rougit subitement, et un mouvement convulsif de sa mâchoire trahit un bâillement. Boublitsine fuma encore trois pipes et prit congé de son hôte. Celui-ci s'approcha de la fenêtre, soupira et demanda à boire.

Onicime posa un verre de kvas [1] sur la table, regarda son maître d'un air maussade, s'appuya le dos contre la porte et baissa la tête.

« A quoi penses-tu? lui demanda Pétouchkof avec douceur et non sans une certaine inquiétude.

— A quoi je pense? répondit Onicime. A quoi? mais toujours à vous...

— A moi?

— Certainement à vous.

— Et que penses-tu?

— Voici ce que je pense : vous devriez être honteux, monsieur, oui, honteux.

— Et de quoi?

— De quoi ?... Ivan Afanaciévitch, voyez un peu M. Boublitsine; qu'est-ce qui lui manque? il est tout à fait bien.

1. Petite bière*.

— Je ne te comprends pas, frère.

— Si fait, vous comprenez. »

Onicime garda un moment le silence.

« M. Boublitsine est un véritable monsieur, un monsieur tout à fait comme il faut. Et vous ? vous ?

— Moi aussi, je suis un monsieur.

— Un monsieur, un monsieur..., répéta Onicime en s'animant de plus en plus. Un beau monsieur, vraiment ! Vous êtes une vraie poule mouillée, oui, oui. Vous restez planté là toute la journée du bon Dieu...; ça vous avancera beaucoup. Vous ne jouez pas aux cartes, vous ne fréquentez pas les messieurs ; et quant à... »

Onicime hausse les épaules.

« Pourtant... je crois vraiment que tu vas un peu trop loin..., dit Pétouchkof en prenant sa pipe d'un air embarrassé.

— Trop loin, Ivan Afanaciévitch, trop loin ? Jugez-en vous-même. Tenez, par exemple, voilà Vassilissa... ; pourquoi pas ?

— Ne va pas t'aviser de penser, Onicime, s'écria Pétouchkof avec une sorte d'anxiété...

— Je sais bien ce que je pense... Pourquoi pas ? Eh bien ! à la grâce de Dieu ! Mais vous n'en ferez rien. Avouez-le..., vous êtes... »

Pétouchkof se leva.

« Allons ! allons ! Tu ferais mieux de te taire, dit-il avec vivacité et en évitant le regard d'Onicime. Moi aussi, je suis..., tu le sais bien..., je..., c'est par trop fort !... Donne-moi plutôt de quoi m'habiller. »

Onicime aida lentement Pétouchkof à se dépouiller de sa robe de chambre tartare couverte de taches, jeta sur lui un regard de compassion paternelle, hocha la tête et se mit à lui fouetter le dos avec une époussette.

Pétouchkof sortit, et, après avoir erré quelque temps au milieu des rues tortueuses de la ville, il se dirigea du côté de la boulangerie. Un étrange sourire errait sur ses lèvres.

A peine avait-il eu le temps de jeter deux ou trois fois les yeux sur cet établissement que la petite porte de la cour s'ouvrit, et Vassilissa sortit en courant dans la rue, une douchégreïka[1] jetée sur ses épaules, à la manière russe, et coiffée d'un mouchoir jaune. Pétouchkof s'empressa de l'aborder.

« Où allons-nous comme cela, ma tourterelle? »

Vassilissa lui jeta un coup d'œil rapide, et se mit à rire, détourna la tête et se couvrit la bouche avec sa manche.

« Vous allez sans doute faire une petite emplette ? reprit Pétouchkof en souriant.

— Comme nous sommes curieux ! répondit Vassilissa.

— Mais non, du tout, continua Pétouchkof en remuant les bras avec vivacité. — C'est tout le contraire ; je... en général, vous savez, ajouta-t-il précipitamment, comme si ces derniers mots exprimaient parfaitement sa pensée.

1. Manteau à manches, très-court, et qui se jette ordinairement sur les épaules. Mot à mot « chaufferette de l'âme ».

— Avez-vous mangé ma petite boulka ?

— Assurément, répondit Pétouchkof, et avec un plaisir tout particulier. »

Vassilissa continuait à marcher en trottinant.

« Il fait aujourd'hui un temps bien agréable, reprit Pétouchkof. Vous aimez donc à vous promener souvent?

— Assez souvent.

— Ah ! je serais bien heureux, si...

— Comment ? reprit Vassilissa de ce ton clair particulier à nos jeunes filles, et qui rappelle un peu le chant matinal de la perdrix.

— S'il m'était permis de me promener avec vous..., hors de la ville par exemple...

— Impossible !

— Pourquoi donc ?

— Ah ! comme vous êtes !

— Permettez... »

Il s'interrompit pour laisser passer un jeune marchand à la barbe pointue, revêtu d'une longue tunique bleue, dont il retenait les longues manches en écartant les doigts, et portant un bonnet fourré qui avait la forme d'un melon d'eau. Aussitôt que cet importun les eut dépassés, Pétouchkof se rapprocha de Vassilissa.

« Eh bien ! j'en reviens à ma proposition. »

Vassilissa le regarda d'un air malin, et se remit à rire.

« Vous êtes de la ville ?

— Oui. »

Vassilissa passa la main sur ses cheveux et ralentit le pas. Ivan Afanaciévitch sourit, et quoiqu'il mourût de peur intérieurement, il se pencha, et enlaça de son bras tremblant la taille de la jeune fille.

Celle-ci poussa un petit cri.

« Comment ! n'avez-vous pas honte ! dans la rue ?

— Ah ! bah ! laissez donc ! laissez ! balbutia Pétouchkof.

— Finissez ; on vous le répète... Nous sommes dans la rue... Respectez le monde.

— Eh !... mon Dieu, comment pouvez-vous ?... dit Pétouchkof d'un ton de reproche, et il rougit lui-même jusqu'aux oreilles. »

Vassilissa s'arrêta.

« Allez-vous-en, monsieur, passez votre chemin... »

Pétouchkof obéit. Il revint à la maison, resta assis sur une chaise durant une heure au moins, immobile, et sans songer même à fumer. Puis il prit une feuille de papier grisâtre, tailla une plume, et, après de longues réflexions, écrivit la lettre suivante :

« Chère mademoiselle Vassilissa Timoféievna,

« Étant de ma nature un homme inoffensif, comment aurais-je pu vouloir vous occasionner quelques désagréments ? Si je suis vraiment coupable à vos yeux, je vous dirai nommément que la faute en est aux propos de M. Boublitsine ; c'est ce qui est tout à fait contraire à mes habitudes. Ensuite, je vous prie instamment de me pardonnner. Je suis un homme sensible, et me sens toujours très-touché et très-recon-

naissant, et très-sensible. Ne m'en voulez pas, Vassilissa Timoféievna, je vous en supplie.

« Au reste, je suis avec respect,

« Votre très-dévoué serviteur,

« IVAN PÉTOUCHKOF. »

Onicime porta cette lettre à son adresse.

III

Deux semaines se passèrent... Onicime se rendait chaque matin, comme d'habitude, à la boulangerie. Un jour, Vassilissa courut à sa rencontre.

« Bonjour, Onicime Sergueïtch, lui dit-elle. »

Onicime se renfrogna, et lui dit d'un ton bourru : « Bonjour. »

— Pourquoi n'entrez-vous donc jamais chez nous, Onicime Sergueïtch ?

— A quoi bon ? tu ne me régalerais sans doute pas d'une tasse de thé ?

— Si fait, Onicime Sergueïtch, si fait. Venez seulement, vous aurez du thé et du rhum. J'ai tant de respect pour vous* !

La figure d'Onicime s'épanouit peu à peu.

« Alors nous verrons...

— Quand ça, père ?

— Quand ça ?... Elle y tient !

— Venez ce soir. Est-ce convenu ? venez.

— Je veux bien, ce soir. » Et il reprit le chemin de la maison du pas lent et grave d'un diplomate qui vient d'entamer une grande négociation*.

Dans la soirée du même jour, Onicime et Vassilissa étaient assis en face l'un de l'autre, dans une petite chambre, devant une table boiteuse, auprès de laquelle se trouvait un lit couvert d'un traversin rayé[*] ; un énorme *samovar*[1] d'un jaune terne ronflait et chantait sur la table, un pot de géranium se dressait devant la fenêtre ; dans un coin, près de la porte, était placé de travers un coffre cerclé de fer, auquel pendait un cadenas de très-petite dimension ; sur le coffre se trouvaient entassés de vieux linges ; aux murs de la chambre pendaient quelques mauvaises gravures toutes noircies. Onicime et Vassilissa buvaient du thé silencieusement, ils se regardaient fixement en tournant avec lenteur entre leurs doigts de petits morceaux de sucre, auxquels ils donnaient un coup de dent comme à contrecœur, et aspiraient ensuite, avec un petit sifflement, l'eau chaude et jaunâtre qui était dans leurs tasses. Ayant enfin vidé tout le samovar, ils renversèrent les tasses dans leurs soucoupes ; l'une de ces tasses portait ces mots : « Pour la satisfaction ; » l'autre : « Elle m'a innocemment percé. » Après quoi, ils toussèrent un peu pour s'éclaircir la voix, essuyèrent la sueur qui couvrait leur front, et se mirent à causer.

« Pourquoi votre maître, Onicime Sergueïtch ?... demanda Vassilissa, et elle s'interrompit.

— Pourquoi mon maître ?... répondit Onicime en s'appuyant le menton sur la main. On sait bien pourquoi !... Qu'est-ce que ça peut vous faire ?...

1. Bouilloire en cuivre.

— Rien, reprit Vassilissa.

— Mais ne vous a-t-il pas?... (Onicime se reprit*): Il vous a envoyé une lettre?

— Oui.»

Onicime secoua la tête d'un air de satisfaction bien marqué.

« Voyez-vous ça! dit-il d'une voix rauque et en ricanant. Et qu'est-ce qu'il vous a écrit?

— Différentes choses : que je suis, mademoiselle Vassilissa, comme ça... qu'il me faudrait bien me garder, mademoiselle, de vous offenser, et beaucoup de ces sortes de choses... — Comment est-ce qu'il est votre maître?... ajouta-t-elle un instant après.

— C'est un homme, répondit Onicime avec indifférence.

— A-t-il un mauvais caractère?

— Lui? Ah bien oui! Il vous plaît?

Vassilissa baissa les yeux, et se mit à rire dans sa manche.

« Veux-tu répondre? grommela Onicime.

— Pourquoi voulez-vous le savoir, Onicime Sergueïtch?

— Allons! parle, te dit-on.

— Eh bien... reprit Vassilissa... c'est un maître*. Il s'entend bien mieux que moi...*, et d'ailleurs lui..., vous savez vous-même...

— Certainement que je le sais, répondit Onicime avec importance.

— Vous savez fort bien, Onicime Sergueïtch.

Vassilissa commençait à paraître émue.

« Dites-lûi donc, à votre maître, que je ne suis pas comme ça... fâchée contre lui, mais que pour le reste... »

Elle se troubla tout à fait.

« On comprend, répondit Onicime, et il se leva lentement. — On comprend. Merci pour votre honnêteté de ce soir.

— Vous serez toujours le bienvenu.

— C'est bien ! c'est bien ! »

Onicime se dirigea vers la porte. La grosse boulangère parut au moment où il allait sortir.

« Bonjour, Onicime Sergueïtch, dit-elle d'une voix traînante.

— Bonjour, Prascovia Ivanovna, lui répondit-il sur le même ton. »

Tous deux se tinrent quelques instants immobiles.

« Allons ! adieu, Prascovia Ivanovna, dit Onicime d'une voix traînante.

— Allons, adieu, Onicime Sergueïtch, répondit cette dernière sans changer de ton. »

Onicime revint à la maison. Pétouchkof était étendu sur son lit les yeux fixés sur le plafond.

« D'où viens-tu ?

— D'où je viens ?... (Onicime avait l'habitude de répéter d'un air de blâme les derniers mots de toutes les questions qu'on lui adressait.) Je suis sorti pour votre affaire.

— Pour quelle affaire ?

— Vous ne le savez pas?... J'ai vu Vassilissa. »

Pétouchkof se tourna sur son lit*.

« Voilà justement la chose, dit Onicime, en aspirant gravement une prise de tabac. Voilà justement la chose. Vous n'en faites jamais d'autres. Vassilissa vous salue.

— Est-ce possible?

— Est-ce possible? C'est justement ça. Est-ce possible?... Elle vous fait demander pourquoi vous n'allez pas la voir. Oui, pourquoi vous n'y allez pas.

— Et qu'as-tu répondu?

— Ce que j'ai répondu? je lui ai dit : Tu es bien bête, en vérité? des messieurs comme lui n'iront pas chez toi. Non, c'est à toi de venir.

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Ce qu'elle a répondu?... elle?... Rien.

— Comment ça? rien.

— Certainement, rien. »

Pétouchkof se tut.

« Et elle viendra? » reprit-il bientôt après.

Onicime secoua la tête.

« Elle viendra!... Vous êtes joliment expéditif, monsieur. Elle viendra!... Non, non, vous êtes par trop... comme ça.

— Mais tu viens de me dire toi-même comme ça...

— On dit bien des choses, comme ça. »

Pétouchkof se tut derechef.

« Comment donc faire? reprit-il.

— Comment faire ?... Vous devez le savoir mieux que moi ; vous êtes un maître.

— Allons donc, il s'agit bien de cela. »

Onicime se dandina d'un air satisfait.

« Vous connaissez Prascovia Ivanovna ? dit-il enfin.

— Non, quelle Prascovia Ivanovna ?

— La boulangère.

— Ah ! oui, la boulangère. Je l'ai vue, une grosse femme.

— Une femme conséquente. C'est la propre tante de l'autre, de la vôtre.

— Sa tante ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Non, je ne le savais pas.

— Eh ! eh ! »

Onicime n'en dit pas plus long par respect pour son maître.

« Voilà avec qui vous devriez faire connaissance.

— Pourquoi cela ? je le veux bien. »

Onicime regarda Ivan Afanaciévitch d'un œil approbateur.

« Mais pourquoi ferai-je sa connaissance ? demanda Pétouchkof.

— En voilà une belle ! » lui répondit Onicime.

Ivan Afanaciévitch se leva, marcha un peu dans la chambre, s'arrêta devant la fenêtre, et dit avec un certain embarras, sans tourner la tête :

« Onicime !

— Voilà !

— Est-ce que ça ne sera pas un peu, — tu me comprends, — singulier pour un officier, d'aller trouver cette grosse mère ? hein !

— C'est votre affaire.

— Au reste, je le demande seulement comme une réflexion générale. Les camarades pourraient le savoir ; c'est toujours un peu... Mais j'y penserai. Donne-moi ma pipe... Ainsi donc elle a dit... reprit-il après un moment de silence ; Vassilissa t'a donc dit... »

Mais Onicime, ne se souciant pas de continuer la conversation, avait repris l'air maussade qui lui était habituel.

IV

La connaissance d'Ivan Afanaciévitch et de Prascovia Ivanovna se fit de la manière suivante. Quatre ou cinq jours après la conversation qu'il avait eue avec Onicime, Pétouchkof se rendit le soir à la boulangerie. — Allons ! pensait-il en faisant crier la petite porte de la cour, nous verrons ce qui en arrivera.

Il monta l'escalier et ouvrit la porte de la maison. Une énorme poule huppée passa entre ses jambes en jetant des cris étourdissants, et courut longtemps après dans la cour d'un air agité. La figure étonnée de la grosse boulangère se montra à l'entrée de la chambre voisine. Ivan Afanaciévitch sourit et hocha la tête. La boulangère le salua. Pétouchkof s'approcha d'elle en serrant fortement sa casquette. Prasco-

via s'attendait évidemment à recevoir une visite honorable ; toutes les agrafes de sa robe étaient accrochées. Pétouchkof s'assit sur une chaise, et Prascovia se plaça en face de lui.

« Je viens vous voir, Prascovia ; surtout pour... dit enfin Ivan Afanaciévitch. Et il se tut. Un mouvement convulsif contracta ses lèvres.

— Soyez le bienvenu, père*, répondit Prascovia avec un profond salut. On fait bon accueil à tout le monde chez nous. »

Pétouchkof reprit un peu courage.

« Il y a longtemps que j'avais le désir de faire votre connaissance, Prascovia Ivanovna.

— Je vous suis bien obligée, Ivan Afanaciévitch. »

Les deux interlocuteurs se turent. Prascovia s'essuyait la figure avec un mouchoir ; Pétouchkof regardait attentivement d'un autre côté. Tous deux se sentaient embarrassés. Au reste, parmi les marchands et les bourgeois il est d'usage même entre anciens amis de se livrer à différentes contorsions cérémonieuses lorsqu'ils se rencontrent, et une certaine roideur d'abord, entre un hôte et son visiteur, paraît non-seulement fort excusable, mais tout à fait convenable, surtout dans une première entrevue. Pétouchkof plut à Prascovia. Il avait à ses yeux une tenue digne et modeste ; d'ailleurs c'était un homme de la classe supérieure*.

« J'aime beaucoup vos boulka, Prascovia Ivanovna.

— Oh ! vraiment ? c'est fort bien.

— Elles sont très-bonnes ; elles sont vraiment excellentes.

— Mangez-en, père ; puissent-elles vous faire du bien ! Nous le souhaitons de bon cœur.

— Je n'en ai même pas mangé d'aussi bonnes à Moscou.

— Ah ! vraiment ? c'est fort bien. »

Une nouvelle pause suivit ces paroles.

« Dites-moi donc, reprit Ivan Afanaciévitch, n'est-ce pas une nièce qui demeure chez vous ?

— Ma propre nièce, père.

— Et qu'est-ce que... vous en faites ?

— Elle est orpheline, et nous l'avons recueillie.

— C'est donc une ouvrière ?

— Une ouvrière, une excellente ouvrière. Certainement, père, certainement. »

Ivan Afanaciévitch ne jugea pas à propos de pousser plus loin ses questions sur la nièce.

« Quel est donc l'oiseau que vous avez dans cette cage ?

— Dieu le sait ! c'est un oiseau.

— Ah ! c'est très-bien ! Adieu, Prascovia Ivanovna.

— Recevez mes humbles salutions, Votre Honneur. Daignez revenir nous voir pour prendre du thé.

— Avec un sensible plaisir, Prascovia Ivanovna. »

Pétouchkof partit. Il rencontra sur l'escalier Vassilissa, qui se mit à rire.

« D'où venez-vous donc, ma tourterelle ? lui demanda Pétouchkof d'un ton assez gaillard.

— Allons ! finissez, finissez, enjôleur que vous êtes.

— Eh ! eh ! vous avez reçu ma lettre ? »

Vassilissa cacha le bas de sa figure dans sa manche et ne répondit rien.

« Et vous ne m'en voulez plus ?

— Vassilissa ! cria la boulangère d'une voix retentissante, Vassilissa ! »

La jeune fille entra précipitamment, et Pétouchkof reprit le chemin de la maison.

A partir de ce jour, il se rendit souvent à la boulangerie, et ce ne fut pas inutilement. Ivan Afanaciévitch atteignit son but, comme on le dit dans le style élevé. Ordinairement ce résultat refroidit ; mais Pétouchkof, au contraire, s'enflammait de plus en plus. « L'amour est le fruit du hasard, et il existe par lui-même, comme l'art ; il n'a pas besoin d'être justifié, pas plus que la nature, » a dit je ne sais quel homme d'esprit allemand*, qui, sans avoir jamais aimé lui-même, raisonnait fort bien sur cette question. Pétouchkof s'éprit passionnément de Vassilissa, et il était parfaitement heureux *. Il transporta bientôt tout son attirail, ou du moins toutes ses pipes chez Prascovia et y passait des journées entières, dans la chambre du fond. Il payait à Prascovia son dîner et son thé ; aussi ne se plaignait-elle pas de sa présence. Vassilissa s'était habituée à lui ; elle travaillait, chantait, filait à côté de lui, et lui adressait de temps en temps deux ou trois mots ; Pétouchkof la regardait, fumait, se balançait sur sa chaise, et jouait

avec elle et avec Prascovia aux *douraki* [1] dans ses moments de loisir. Oui, Pétouchkof était heureux... Mais il n'y a rien de parfait en ce monde, et quelque bornés que soient les désirs d'un homme, jamais le sort ne les exauce entièrement ; il les trouble même si c'est possible... La cuillerée de goudron finit toujours par tomber dans le tonneau de miel [2]. C'est ce dont il fut donné à Pétouchkof de faire la triste expérience. En premier lieu, depuis le jour de sa liaison avec Vassilissa, ses camarades lui devinrent encore plus étrangers. Il ne les voyait que dans les cas indispensables, et alors, pour éviter les allusions et les plaisanteries, ce qui du reste ne lui réussissait pas toujours, il prenait l'air effaré d'un lièvre jouant du tambour au milieu d'un feu d'artifice. En second lieu, Onicime, qui avait perdu toute considération pour lui, ne le laissait pas en repos ; on pourrait dire qu'il s'acharnait après lui. En troisième lieu, enfin... Hélas ! veuillez continuer ce récit, lecteur bienveillant.

V

Un jour Pétouchkof (il ne se trouvait pas à son aise hors de chez Prascovia, pour les raisons que nous venons de rapporter) était assis dans la petite chambre du fond, habitée par Vassilissa, et s'occupait de préparations domestiques, confitures et infusions spiritueuses.

1. Jeu de cartes *.
2. Proverbe russe.

La boulangère était sortie, et Vassilissa, qui la remplaçait, chantonnait dans la pièce voisine.

Quelqu'un frappa au vasistas. Vassilissa se leva, s'approcha de la fenêtre, jeta une exclamation de surprise, et se mit à rire et à chuchoter avec une personne qui était dans la rue. Ayant repris sa place, elle soupira et se remit à chantonner plus haut qu'auparavant.

« Avec qui viens-tu de parler ? lui demanda Pétouchkof. »

Vassilissa continua à chanter.

« Vassilissa ! tu ne m'entends donc pas, Vassilissa !

— Que voulez-vous ?

— Avec qui viens-tu de parler ?

— Qu'est-ce que ça vous fait ?

— Voilà qui est un peu fort ! »

Pétouchkof passa dans sa chambre ; il avait un arkalouk [1] de couleur dont les manches étaient retroussées, et tenait un entonnoir * à la main.

« Avec un de mes bons amis, dit alors Vassilissa.

— Qui cela ?

— Avec Peter Pétrovitch *.

— Peter Pétrovitch ?... Quel Peter Pétrovitch ?

— C'est un monsieur comme vous... Il a un drôle de nom...

— Boublitsine ?

— Oui ; Peter Pétrovitch.

— Tu le connais donc ?

1. Tunique courte à la mode tartare.

— Si je le connais ! s'écria Vassilissa avec un mouvement de tête. »

Pétouchkof fit plus de dix tours dans la chambre sans ouvrir la bouche.

« Écoute, Vassilissa, dit-il enfin, de quelle façon le connais-tu?

— De quelle façon je le connais?... je le connais... ; c'est un monsieur si gentil.

— Gentil ! comment cela ? comment est-il gentil ? hein ? »

Vassilissa regarda Ivan Afanaciévitch.

« Gentil, répéta-t-elle lentement et d'un air étonné, ça se comprend. »

Pétouchkof se mordit les lèvres et se remit à marcher dans la chambre.

« Et de quoi avez-vous causé ? hein? »

Vassilissa sourit et baissa la tête.

« Parle, parle donc ; on te dit de parler !

— Comme vous êtes méchant aujourd'hui ! » dit Vassilissa.

Pétouchkof ne répondit pas.

« Eh bien ! soit, Vassilissa, reprit-il, je ne me fâcherai pas... mais dis-moi de quoi vous avez causé. »

Vassilissa se mit à rire.

« Il est si plaisant, Peter Pétrovitch ! vrai.

— Comment ça?

— Oui, si plaisant ! »

Pétouchkof resta de nouveau silencieux.

« Vassilissa, dit-il enfin, m'aimes-tu bien ?

— Allons ! vous aussi, vous le demandez ! »

Cette dernière réponse fit frémir le pauvre Pétouchkof jusqu'au fond du cœur. Prascovia rentra, et on se mit à table. Après le dîner, la boulangère rentra dans la soupente. Ivan Afanaciévitch s'étendit sur le four et s'endormit. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait avec précaution le réveilla. Il se souleva un peu en s'appuyant sur les coudes, et promena les yeux autour de lui ; la porte était entr'ouverte. Il sauta en bas du four ; Vassilissa n'était pas là. Il se précipita dans la cour ; elle ne s'y trouvait pas non plus ; il ouvrit la porte qui donnait sur la rue, et regarda de tous côtés sans apercevoir Vassilissa. Il courut nu-tête jusqu'à la place du marché ; rien ! Il rentra lentement dans la boulangerie, monta de nouveau sur le four, et s'y coucha la figure contre le mur. Il avait le cœur oppressé. Boublitsine... Boublitsine... ; ce nom semblait retentir à son oreille.

« Qu'as-tu donc, père ? lui demanda Prascovia d'une voix endormie ; pourquoi soupires-tu ?

— Ce n'est rien, rien. J'étouffe un peu !

— Ce sont les champignons, marmotta Prascovia, les champignons. O Seigneur ! ayez pitié de nous, pauvres pécheurs. »

Une heure, deux heures se passèrent ; toujours point de Vassilissa. Pétouchkof fut plus de vingt fois sur le point de se lever, et vingt fois il se blottit tout découragé sous son touloupe [1]... Il finit cependant par se

1. Pelisse de peau de mouton.

décider à retourner chez lui ; mais, après avoir fait quelques pas dans la cour, il rentra. Prascovia se leva. Son ouvrier Louka, noir comme un scarabée, quoiqu'il fût boulanger, mettait les pains dans le four. Pétouchkof sortit de nouveau sur l'escalier et se prit à réfléchir. Un bouc qui habitait la cour s'approcha, et lui donna amicalement un petit coup de corne. Pétouchkof le regarda et lui dit, Dieu sait à quel propos : « Kiss, kiss [1]. » La petite porte de la cour s'ouvrit tout à coup sans bruit, et Vassilissa parut. Ivan Afanaciévitch s'avança à sa rencontre d'un pas délibéré, la prit par la main et lui dit avec calme, mais avec décision :

« Suis-moi.

— Permettez, Ivan Afanaciévitch... je...

— Suis-moi, répéta-t-il. »

Elle lui obéit.

Pétouchkof la conduisit dans son logement. Onicime dormait, comme il en avait l'habitude, étendu tout de son long. Ivan Afanaciévitch le réveilla et lui dit de donner une lumière. Vassilissa s'approcha de la fenêtre et s'y assit en silence. Pendant qu'Onicime tournait dans l'antichambre, Pétouchkof se tenait immobile près de l'autre fenêtre et regardait dans la rue. Onicime apporta la lumière, et se mit à grogner...

« Va-t'en, » lui dit son maître.

Onicime s'arrêta au milieu de la chambre...

« Va-t'en, et tout de suite, » répéta Pétouchkof avec sévérité.

1. C'est ainsi que l'on appelle les chats en Russie.

Onicime le regarda et sortit.

« Dehors ! lui cria Ivan Afanaciévitch, tout à fait ! Tu rentreras dans deux heures. »

Onicime partit immédiatement.

Pétouchkof attendit que le bruit de la porte de la cour se fît entendre ; puis il s'approcha vivement de Vassilissa.

« Où es-tu allée ? »

Vassilissa se troubla.

« Où es-tu allée ? veux-tu me répondre ?

Vassilissa promena les yeux autour d'elle.

« C'est à toi que je parle... où es-tu allée ? »

En achevant ces mots, Pétouchkof semblait prêt à lever la main.

« Ne me battez pas, Ivan Afanaciévitch..., ne me battez pas..., balbutia Vassilissa épouvantée. »

Pétouchkof se détourna.

« Te battre... Non ; je ne te battrai pas. Te battre ? ah ! bien oui ! ma tourterelle. Que le bon Dieu te bénisse ! Lorsque je pensais que tu m'aimais, lorsque... lorsque... »

Ivan Afanaciévitch s'arrêta ; il étouffait.

« Écoute, Vassilissa, lui dit-il enfin, je suis bon ; tu le sais, n'est-ce pas?

— Je le sais, répéta-t-elle en hésitant.

— Je ne fais de mal à personne, à personne au monde. Et je ne trompe personne. Pourquoi donc me tromper ?

— Je ne vous trompe pas, Ivan Afanaciévitch.

— Tu ne me trompes pas ! C'est ce que nous allons voir ! Dis-moi, où es-tu allée ?

— J'ai été chez Matréna*. Demandez-le lui, si vous ne le croyez pas.

— Et Boub..., comment déjà... ce diable ! l'as-tu vu ?

— Oui.

— Tu l'as vu ? tu l'as vu ? ah ! tu l'as vu ? »

Pétouchkof pâlit.

« C'est donc le rendez-vous que vous avez arrangé ce matin à la fenêtre ? Hein ?

— Il m'a priée de venir.

— Et tu n'y a pas manqué... Bien obligé, ma petite mère, bien obligé. »

Pétouchkof salua profondément Vassilissa.

« Vous croyez peut-être, Ivan Afanaciévitch...

— Tu ferais mieux de te taire ! Au reste, je suis bien bête aussi. Tu peux voir qui te plaît. Je ne tiens pas à toi ! Ah ! par exemple ! Je ne veux plus te connaître. »

Vassilissa se leva.

« Comme il vous plaira, Ivan Afanaciévitch...

— Où vas-tu ?

— Ne m'avez-vous pas...

— Je ne te chasse pas, reprit Pétouchkof.

— Non, il vaut mieux m'en aller... ; pourquoi resterais-je ici ? »

Pétouchkof la laissa faire quelques pas.

« Tu t'en vas donc, Vassilissa ?

— Vous me faites toujours de la peine...

— De la peine ? Tu ne crains pas Dieu, Vassilissa ? Quand est-ce que je t'ai fait de la peine ? dis-le donc ? quand cela ?

— Vous avez manqué me battre tout à l'heure...

— Vassilissa, tu devrais avoir honte ! c'est un péché ce que tu dis là.

— Et vous m'avez dit que vous ne vouliez plus me connaître. Je suis un maître, moi, et toi, tu es une servante, m'avez-vous dit. »

Ivan Afanaciévitch se mit à se tordre les doigts en silence. Vassilissa se trouvait déjà au milieu de la chambre.

« Eh bien ! que Dieu vous accompagne, Ivan Afanaciévitch ! Allons chacun de notre côté...

— Tais-toi, Vassilissa, tais-toi ! s'écria Pétouchkof. Regarde-moi plutôt Je ne suis pas reconnaissable ; je ne sais plus ce que je dis... Tu devrais au moins avoir pitié de moi...

— Vous me grondez toujours...

— Ah ! Vassilissa ! que celui qui rappellera le passé perde un œil ! Est-ce dit ? Voyons, tu ne m'en veux plus ?

— Vous m'offensez toujours...

— Je ne le ferai plus, ma chérie, je ne le ferai plus ! Pardonne à un ancien, à un pauvre diable *. Cela ne m'arrivera plus jamais ! Me pardonnes-tu ?

— Dieu vous pardonnera, Ivan Afanaciévitch...

— Allons, ris un peu, ris donc. »

Vassilissa se détourna.

« Elle a ri, ma colombe ! elle a ri ! » s'écria Pétouchkof ; et il se mit à sauter comme un enfant.

VI

Le lendemain Pétouchkof se rendit comme d'habitude à la boulangerie et reprit son train de vie accoutumé ; mais il avait une épine dans le cœur. Il ne riait plus autant et prenait parfois un air pensif. Le dimanche suivant, Prascovia avait mal aux reins ; elle se traîna avec beaucoup de peine à la messe et regagna aussitôt sa chère soupente. Après le dîner, Pétouchkof conduisit Vassilissa dans la chambre du fond ; elle se plaignait depuis le matin de s'ennuyer. A l'expression qui se lisait sur la figure de Pétouchkof, il était facile de voir qu'il roulait dans sa tête une pensée tout à fait extraordinaire de sa part.

« Assieds-toi un peu là, Vassilissa, lui dit-il, et moi, je me mettrai là. J'ai quelque chose à te dire. »

Vassilissa s'assit.

« Sais-tu écrire, Vassilissa ?

— Écrire ?

— Oui, écrire.

— Non, je ne le sais pas.

— Et sais-tu lire ?

— Non plus.

— Qui t'a donc lu ma lettre ?

— Le diatchok [1]. »

Pétouchkof resta un moment silencieux.

« Et voudrais-tu savoir lire ?

1. Sacristain.

— A quoi ça peut-il nous servir, Ivan Afanaciévitch ?

— Comment, à quoi ? On peut lire des livres.

— Et qu'est-ce qu'il y a dans les livres?

—Toutes sortes de bonnes choses... Écoute ; veux-tu que je t'apporte un livre?

— Mais puisque je ne sais pas lire, Ivan Afanaciévitch !

— Je te ferai la lecture.

— Ça doit être ennuyeux.

— Dieu préserve ! ennuyeux ! Au contraire, cela désennuie.

— Vous lirez donc des contes ?

— Tu verras ça demain. »

Pétouchkof rentra le soir à la maison, et se mit à fouiller dans ses tiroirs. Il finit par trouver plusieurs volumes de la *Bibliothèque pour la lecture* [1], cinq ou six volumes de romans imprimés à Moscou *, une arithmétique de Nazarof *, une géographie pour les enfants, avec un globe terrestre sur la première page, le second volume de l'histoire de Kaïdanof *, deux traités des songes, un almanach pour l'année 1809 *, deux numéros de la *Galathée* [2], la *Nathalie Dolgoroukof* de Kozlof *, et la première partie de *Roslavlef* [3]. Il réfléchit longtemps avant de faire un choix, et se décida à prendre le poëme de Kozlof et *Roslavlef*.

Le lendemain, Pétouchkof s'habilla à la hâte, fourra

1. Revue périodique.
2. Journal périodique *.
3. Roman de Zagoskine *.

les deux volumes sous les pans de sa capote, se rendit à la boulangerie, et dès qu'il trouva un moment favorable, il fit asseoir Vassilissa et se mit à lire le roman de Zagoskine. Vassilissa se tenait immobile ; elle commença par sourire et devint peu à peu pensive... ; puis elle se pencha légèrement en avant ; ses paupières s'appesantirent, sa bouche s'entr'ouvrit, ses mains tombèrent sur ses genoux ; elle s'endormit. Pétouchkof lisait vite, d'une voix sourde et inintelligible ; il leva les yeux.

« Vassilissa, tu dors ? »

Elle tressaillit, se frotta la figure, et s'étira les bras. Pétouchkof lui en voulait et s'en voulait à lui-même...

« C'est ennuyeux, dit paresseusement Vassilissa.

— Attends ; je vais te lire des vers ; veux-tu ?

— Comment dites-vous ?

— Des vers... de bons vers.

— Non, j'en ai assez comme ça, vraiment. »

Pétouchkof saisit le poëme de Kozlof, sauta de sa chaise, fit quelques pas dans la chambre, rebroussa ses cheveux *, et se plaçant inopinément en face de Vassilissa, il commença à lire avec feu. Vassilissa jeta la tête en arrière, ouvrit les mains, regarda fixement Pétouchkof et se mit tout à coup à rire aux éclats.

Ivan Afanaciévitch jeta le livre par terre avec dépit. Vassilissa continuait à rire.

« Pourquoi ris-tu, sotte ? »

Vassilissa redoubla ses éclats de rire...

« Ris, ris, grommelait Pétouchkof entre les dents. »

Vassilissa se tenait les côtes ; elle n'en pouvait plus.

« Qu'est-ce qui te fait rire, folle ? »

Mais Vassilissa étouffait et se bornait à remuer les mains. Ivan Afanaciévitch saisit sa casquette et sortit précipitamment de la maison. Il allait d'un pas rapide et inégal, et après avoir longtemps marché, il se trouva tout à coup à la barrière. Le bruit d'une voiture se fit entendre... ; quelqu'un l'appela par son nom. Il leva les yeux et aperçut en face de lui, dans un grand char à bancs d'une façon antique M. Boublitsine, assis entre deux jeunes personnes, filles de M. Tuturef. Les deux sœurs avaient le même costume, comme pour symboliser la tendre amitié qui les unissait ; toutes deux souriaient pensivement, mais avec grâce, et tenaient la tête un peu inclinée, avec grâce aussi. Sur le banc opposé se voyaient le large chapeau de paille et la nuque épaisse et ronde du respectable M. Tuturef ; à côté se dressait le bonnet de madame. La place qu'occupaient les deux époux témoignait suffisamment de l'entière confiance et de l'estime qu'ils portaient au jeune Boublitsine. Au reste, celui-ci appréciait visiblement cette flatteuse distinction. Il est vrai que son attitude, sa conversation et son rire étaient fort dégagés ; mais ce laisser-aller ne l'empêchait pas de manifester pour ses voisines un sentiment de respect et de déférence. Et les jeunes Tuturef donc ? Il serait difficile d'exprimer tout ce que l'œil de l'observateur découvrait dans leurs traits. La douceur, la timidité naturelles au beau sexe, et une gaieté modeste, une triste expérience

de la vie, et une inébranlable confiance en soi, ainsi que dans la noble destinée qui nous attend sur cette terre, une attention délicate pour le jeune Boublitsine, moins heureusement doué qu'elles, peut-être, du côté de l'intelligence, mais digne de la plus grande estime par les qualités de son cœur : tels étaient les traits de caractère et les sentiments qui se lisaient sur la figure des demoiselles Tuturef. Boublitsine appela Ivan Afanaciévitch sans aucun motif ; il y fut poussé par l'exubérance de son contentement intérieur. Ce fut avec une politesse et une amabilité parfaites qu'il le salua ; les demoiselles Tuturef le regardèrent aussi d'un air affable et prévenant, comme une personne dont il leur serait agréable de faire la connaissance. Les petits chevaux replets et paisibles qui traînaient la voiture passèrent en trottinant devant Ivan Afanaciévitch ; le char à bancs roula avec lenteur sur la large chaussée, emportant avec lui un doux rire de jeunes filles ; le chapeau de M. Tuturef se montra encore une fois ; les chevaux de volée courbèrent la tête en sautillant avec grâce sur l'herbe courte et verte..., le cocher jeta un sifflement contenu, et tout disparut tranquillement derrière les arbres.

Le pauvre Pétouchkof resta longtemps sans bouger de place.

« Je suis un orphelin, un orphelin de Kazan [1]..., murmura-t-il enfin. »

1. Locution populaire dont le sens est perdu. Peut-être remonte-t-elle à l'époque de la conquête de Kazan par Ivan le Terrible *.

Un enfant déguenillé s'arrêta devant lui, le regarda d'un air timide et lui tendit la main...

« La charité, mon bon maître. »

Pétouchkof tira un groche[1].

« Tiens, pauvre orphelin, lui dit-il avec effort ; » et il reprit le chemin de la boulangerie. Arrivé sur le seuil de la chambre de Vassilissa, Ivan Afanaciévitch s'arrêta.

« Voilà, se dit-il, voilà qui je fréquente ! voilà ma famille, à moi ! la voilà !... Là-bas Boublitsine..., et ici Boublitsine... »

Vassilissa, revêtue d'une robe d'indienne déteinte et les cheveux mal peignés, lui tournait le dos ; elle dévidait un écheveau de fil en chantant avec insouciance. La température de la chambre était étouffante, et on y sentait une odeur de lit de plumes ; des blattes rousses couraient rapidement çà et là sur les murs ; un soulier de femme éculé se trouvait, à côté d'une fiole cassée, sur une vieille commode dont les serrures étaient remplacées par des trous... ; le poëme de Kozlof gisait par terre... Pétouchkof croisa les bras et sortit : il se sentait offensé.

Revenu à la maison, il se mit en devoir de faire sa toilette. Onicime alla nonchalamment lui chercher sa capote. Pétouchkof aurait bien voulu causer avec lui, mais Onicime gardait un silence obstiné. A bout de patience, Ivan Afanaciévitch finit par lui adresser la parole.

1. Petite pièce de monnaie en cuivre*.

« Pourquoi ne me demandes-tu pas où je vais ?

— Et qu'est-ce que ça me fait ?

— Ce que ça te fait ? Mais si quelqu'un venait me demander pour une affaire importante, tu pourrais lui répondre : Ivan Afanaciévitch est allé à tel endroit.

— Pour une affaire importante... Qui vient vous trouver pour des affaires importantes ?

— Voilà que tu recommences tes grossièretés ! »

Onicime se détourna et se mit à brosser la capote.

« Tu es vraiment un homme fort désagréable, Onicime ! »

Onicime le regarda en dessous.

« Tu es toujours le même, positivement le même. »

Onicime sourit.

« Qu'ai-je besoin de vous demander : Où allez-vous, Ivan Afanaciévitch ? comme si je ne le savais pas ! Vous allez à la boulangerie.

— Ah ! vraiment ? Eh bien, tu ne sais ce que tu dis ; tu radotes, Je n'y vais pas ; je n'irai plus à la boulangerie. »

Onicime fit la grimace et continua à brosser. Pétouchkof s'attendait à une approbation ; mais son domestique gardait le silence.

« Cela n'est pas bien, reprit Pétouchkof d'une voix sévère ; cela n'est pas convenable... Allons, veux-tu me dire ce que tu penses. ?

— Qu'est-ce que j'ai à penser? Faites comme vous voulez. Je suis un homme subordonné. Qu'est-ce que j'ai à penser ? »

Pétouchkof mit sa capote. « Il ne me croit pas, l'animal, » pensa-t-il en sortant.

Il marcha quelque temps sans but, sans entrer nulle part ; puis il se prit à regarder le coucher du soleil ; il revint enfin à la maison vers neuf heures. Il souriait et haussait continuellement les épaules, comme étonné de sa folie passée. « Voilà pourtant, se disait-il, ce que c'est que d'avoir une volonté ferme. »

Le lendemain, Pétouchkof se leva assez tard. Il avait passé une assez mauvaise nuit ; il ne sortit pas de la journée et s'ennuya à mourir. Tout en feuilletant ses livres, il avait vanté à haute voix « les beautés de style » qu'offrait une nouvelle de la *Bibliothèque pour la lecture* *. Au moment de se coucher, il dit à Onicime de lui apporter une pipe, et celui-ci lui en apporta une qui était presque hors de service. Pétouchkof se mit à fumer ; la pipe rendait un son pareil au souffle d'un cheval poussif.

« Quelle horreur ! s'écria Ivan Afanaciévitch ; où est donc ma pipe de merisier ?

— A la boulangerie, répondit tranquillement Onicime. »

Pétouchkof cligna les yeux.

« Ordonnez-vous d'aller la chercher ? j'irai tout de suite.

— Non, c'est inutile ; n'y va pas... m'entends-tu ?

— C'est bien. »

La nuit se passa tant bien que mal. Le matin, à l'heure du déjeuner, Onicime présenta, suivant l'ordi-

naire, à Pétouchkof une boulka blanche et fraîche posée sur la même assiette à petites fleurs bleues. Ivan Afanaciévitch se mit à la fenêtre et dit à son domestique :

« C'est toi qui as été à la boulangerie?

— Si je n'y allais pas, qui donc pourrait y aller ? »

Pétouchkof parut rester quelque temps plongé dans une profonde méditation.

« As-tu vu quelqu'un là-bas, hein ?

– Certainement, que j'ai vu quelqu'un.

— Et qui ça, entre autres ?

— Mais naturellement Vassilissa. »

Ivan Afanaciévitch se tut. Onicime desservit la table ; il se disposait à quitter la chambre...

« Onicime, dit Pétouchkof d'une voix faible.

— Plaît-il. ?

— Et... elle n'a pas parlé de moi !

— Naturellement. »

Pétouchkof serra les dents, « Voilà, se dit-il, voilà l'amour ! » Il baissa la tête. « Au reste, j'étais vraiment plaisant, reprit-il. Quelle idée de lui lire de la poésie ? Elle est bête ; dormir sur le four et manger des flans, voilà tout ce qu'il lui faut. C'est une petite campagnarde, une vraie campagnarde, une petite fille sans l'ombre d'instruction ! »

« Elle n'est pas venue ! murmurait-il deux heures après, toujours assis à la même place ; elle n'est pas venue ! cependant elle a dû voir que je m'en allais fâché ; elle a dû comprendre que je me trouvais offensé.

En voilà un amour ! Elle n'a même pas demandé si je me portais bien. Ivan Afanaciévitch se porte-t-il bien? elle ne l'a pas dit ; je ne l'ai pas vue depuis deux jours... elle ne demande rien. Peut-être ce Boublitsine a-t-il été plus favorisé... L'heureux coquin ! Ah ! que le diable m'emporte si je ne suis pas un imbécile ! »

Pétouchkof se leva, fit quelques tours dans la chambre, fronça un peu les sourcils et se gratta la nuque. « Après tout, dit-il à haute voix, je ferais peut-être bien de l'aller voir. Je serais bien aise de savoir ce qu'elle devient. Il faut lui faire honte de sa conduite. C'est décidé, je vais y aller. Onka [1] ! je vais m'habiller *. »

« Allons ! dit-il tout en faisant sa toilette, nous verrons ce qu'il en sera. Il est fort possible qu'elle se fâche contre moi. On ne peut répondre de rien ! Ce ne serait pas étonnant d'ailleurs..., car enfin j'y étais toujours fourré ; et puis voilà que tout à coup je cesse mes visites ! Nous allons voir. »

Ivan Afanaciévitch sortit et arriva bientôt à la boulangerie. Il s'arrêta devant la petite porte de la cour, afin de s'arranger un peu. Après avoir tiré les pans de sa capote avec tant de force qu'ils faillirent lui rester dans la main, il tourna le cou, défit l'agrafe supérieure de son col et soupira.

« Qu'attendez-vous là ? lui cria Prascovia ; entrez donc ! »

Pétouchkof s'avança tout ému. Prascovia le reçut sur le seuil de la maison.

1. Diminutif d'Onicime ; il est méprisant.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir hier ? Est-ce que vous avez été malade ?

— Oui, j'avais un peu de migraine...

— Vous auriez dû appliquer sur vos tempes un concombre coupé, père. Cela vous aurez enlevé votre mal comme avec la main.

— Non ; c'est passé.

— Dieu soit loué ! »

Pétouchkof se dirigea vers la chambre du fond, Vassilissa l'aperçut.

« Eh ! bonjour, Ivan Afanaciévitch.

— Bonjour, Vassilissa Timoféievna.

— Qu'avez-vous fait de l'entonnoir ?

— L'entonnoir ? quel entonnoir ?

— L'entonnoir..., notre entonnoir. Vous l'avez sans doute emporté chez vous *. »

Pétouchkof prit un air froid et digne.

« Je recommanderai à mon domestique de le chercher. Comme je ne suis pas venu ici hier..., ajouta-t-il en appuyant sur ces mots.

— Ah ! c'est juste ; vous n'êtes pas venu hier, » répondit Vassilissa ; et s'étant assise sur ses talons, elle se mit à fouiller dans ses coffres. « Tante ! Eh ! tante !

— Que veux-tu ? cria celle-ci d'une voix traînante.

— Est-ce toi qui as pris mon fichu ?

— Quel fichu ?

— Le jaune.

— Le jaune ?

— Oui, le jaune avec des dessins.

— Non ; je ne l'ai pas pris. »

Pétouchkof se baissa vers Vassilissa.

« Écoute, Vassilissa, j'ai quelque chose à te dire. Il ne s'agit pas maintenant d'entonnoir ni de fichu jaune ; tu pourras t'occuper de ces bêtises-là plus tard. »

Vassilissa resta accroupie, et leva seulement la tête.

« Dis-moi, la main sur la conscience, si tu m'aimes ou non ? voilà enfin ce que je voudrais savoir.

— Ah ! comme vous êtes, Ivan Afanaciévitch... Mais oui, certainement.

— Si tu m'aimes, comment n'es-tu pas venue hier ? Est-ce que tu n'en as pas eu le temps ? Mais tu aurais bien pu envoyer savoir si je n'étais pas venu pour cause de maladie. Cela ne t'inquiète guère, à ce qu'il paraît ! Si je venais à mourir, tu serais bientôt consolée.

— Ah ! Ivan Afanaciévitch, et l'ouvrage ? Il faut pourtant y penser aussi.

— Sans doute, répondit Pétouchkof, et pourtant... Il n'est pas convenable aussi de se moquer des hommes d'âge... Ce n'est pas bien. D'ailleurs, il y a des circonstances particulières qui permettent... Où est donc ma pipe ?...

— La voilà. »

Pétouchkof se mit à fumer.

VII

Plusieurs jours se passèrent assez pacifiquement en apparence. Mais l'orage approchait. Pétouchkof s'inquiétait, ne quittait pas Vassilissa des yeux, la suivait partout, et l'ennuyait au delà de toute expression. Un soir, Vassilissa s'habilla avec plus de soin que d'ordinaire, et, saisissant un moment favorable, elle s'esquiva. La nuit vint ; elle n'était pas revenue. Pétouchkof rentra chez lui fort tard, et à huit heures du matin il courut à la boulangerie... Vassilissa n'était toujours pas revenue. Il l'attendit dans les plus cruelles angoisses jusqu'à l'heure du dîner..., on se mit à table sans elle.

« Où peut-elle être fourrée ? dit Prascovia avec insouciance.

— Vous la gâtez ; vous la perdrez tout à fait ! répondit Pétouchkof d'un ton désespéré.

— Eh ! père, est-ce qu'on peut surveiller une jeunesse ? Que le bon Dieu la bénisse ! Pourvu qu'elle fasse son travail... Pourquoi ne pas s'amuser un peu ? »

De pareilles paroles donnaient le frisson à Ivan Afanaciévitch. Enfin, sur le soir, Vassilissa parut*. Pétouchkof se leva, croisa les bras et fronça les sourcils d'un air menaçant... Mais Vassilissa le regarda avec hardiesse, partit d'un éclat de rire effronté, passa dans sa chambre et s'y enferma, sans lui avoir laissé le temps de dire un mot. Ivan Afanaciévitch ouvrit la bouche et regarda avec étonnement Prascovia... qui baissa les

yeux. Au bout de quelques instants, il prit sa casquette à tâtons, la plaça de travers sur sa tête, et sortit comme un hébété.

Arrivé à la maison, il saisit un coussin de cuir, et se jeta sur son divan, la figure contre le mur. Onicime l'aperçut de l'antichambre ; il entra, s'appuya le dos à la porte, aspira une pincée de tabac, et croisa les jambes.

« Êtes-vous malade, Ivan Afanaciévitch ? » demanda-t-il à son maître.

Pétouchkof ne répondit pas...

« Faut-il aller chercher le docteur ? reprit Onicime après un moment de silence.

— Je suis bien portant... Va-t'en, répliqua Pétouchkof d'une voix sourde.

— Bien portant, non ; vous êtes malade... Ça ne s'appelle pas bien portant. »

Pétouchkof se taisait.

« Regardez-vous plutôt. Vous êtes si maigre qu'on ne vous reconnaît plus... Et tout cela, pourquoi ? Quand on y pense, c'est vraiment drôle. Un monsieur ! »

Onicime s'interrompit... Pétouchkof ne bougeait pas.

« Est-ce comme ça que les messieurs se conduisent ? On s'amuse un peu... il n'y a pas de mal à ça... on s'amuse un peu, et puis on n'y pense plus. Mais vous, c'est bien une autre affaire ! on a raison de dire que la nuit tous les chats... »

Ivan Afanaciévitch s'agita un peu.

« Vrai, Ivan Afanaciévitch. Un autre m'aurait dit de vous : Voilà ce qu'il fait... Je lui aurais répondu : Imbécile, va-t'en ; pour qui me prends-tu ? Jamais je ne l'aurais cru ; maintenant que je le vois, je ne peux pas encore y croire ! En voilà une sévère ! Est-ce qu'elle vous aurait fait boire quelques herbes ? car enfin lorsqu'on examine la chose de sang-froid, c'est une pure bêtise. Qu'est-ce qu'elle vaut ? Elle ne sait même pas parler convenablement... C'est une fille comme tant d'autres, et il y en a encore qui sont beaucoup mieux.

— Va-t'en, dit Pétouchkof d'une voix gémissante, et en pressant la figure contre son coussin.

— Non, je ne m'en irai pas, Ivan Afanaciévitch. Qui est-ce qui vous parlerait, si ce n'est moi ? En vérité je n'y comprends rien. Vous voilà à vous désoler... et pourquoi ? Pourquoi, je vous le demande ? Répondez-moi.

— Va-t'en donc ! » répéta Pétouchkof sur le même ton.

Onicime resta un moment sans parler, par égard pour son maître.

« C'est tout de même étonnant, reprit-il bientôt, elle n'est pas du tout reconnaissante ! Une autre se serait mise en quatre pour vous être agréable ; mais elle... elle ne pense seulement pas à vous. C'est joli! si vous saviez tout ce qu'on débite sur votre compte. C'est à ce point qu'on me fait des reproches, à moi !... Ah ! si j'avais pu me douter de cela, je lui aurais appris...

— T'en iras-tu, diable ! s'écria Pétouchkof, toujours sans bouger de place et sans lever la tête.

— Ivan Afanaciévitch, y pensez-vous ? continua l'impitoyable Onicime ; c'est pour votre bien. Laissez ça là, crachez ; laissez ça là, c'est moi qui vous le dis ; suivez mon conseil. Voulez-vous que j'amène une devineresse ? * Elle vous désensorcellera comme rien. Vous en rirez vous-même après ; vous me direz comme ça : « Onicime, il arrive vraiment des choses étranges ! » Car je vous le dis, on trouve des femmes de son espèce tant qu'on veut, comme des chiens ; il n'y a qu'à siffler... »

Pétouchkof se leva du divan comme un forcené... mais au grand étonnement d'Onicime, qui avait déjà porté ses deux mains à la hauteur de ses joues, il se rassit aussitôt ; on eût dit qu'il avait reçu un coup de feu dans les jambes... Des larmes coulaient sur sa figure pâle, une mèche de cheveux se dressait sur son front, ses yeux étaient troubles... ses lèvres tremblaient... ; il inclina sa tête sur sa poitrine.

Onicime le regarda et tomba lourdement à ses pieds.

« Père Ivan Afanaciévitch *, s'écria-t-il. Votre Honneur ! punissez-moi, imbécile que je suis ! Je vous ai offensé... Oh ! comment ai-je osé ? Punissez-moi, Votre Honneur !... Faut-il que mes sottises vous fassent pleurer, père Ivan Afanaciévitch !... »

Mais Pétouchkof ne fit aucune attention aux paroles de son serviteur, il se détourna, et se cacha de nouveau la figure dans le coin du divan.

Onicime se releva, resta quelques instants immobile, se prit deux ou trois fois par les cheveux...

« Ne voulez-vous pas vous coucher, père ? dit-il à son maître, vous seriez mieux dans votre lit ;... il faudrait bien un peu de framboise [1]... Ne vous chagrinez pas comme ça. C'est un moment à passer... ce n'est rien... tout ira bien ensuite... » Onicime laissait écouler une ou deux minutes entre chacune de ses phrases.

Mais Pétouchkof ne se relevait toujours pas ; il serrait de temps en temps les épaules, et approchait ses genoux de son ventre.

Onicime ne le quitta pas de la nuit. Pétouchkof ne s'endormit qu'au point du jour, et pour peu de temps. Il se leva vers sept heures, pâle, les habits en désordre, et demanda du thé.

Onicime s'empressa d'allumer le samovar.

« Ivan Afanaciévitch, se hasarda-t-il à dire avec timidité, vous ne m'en voulez pas ?

— Pourquoi t'en voudrais-je, Onicime ? lui répondit le pauvre Pétouchkof ; tu m'as parlé raison hier soir, et je suis du même avis que toi.

— C'est par dévouement pour vous, Ivan Afanaciévitch...

— Je le sais bien. »

Pétouchkof se tut et baissa la tête.

Onicime comprit que c'était un mauvais signe.

« Ivan Afanaciévitch, s'écria-t-il tout à coup.

— Quoi ?

1. Infusion de framboises *.

— Voulez-vous que je dise à Vassilissa de venir ? »

Pétouchkof rougit.

« Non, Onicime, je ne le veux pas. (Ah ! bien oui ! se dit-il, elle viendrait drôlement.) Il faut montrer de la fermeté. Sottise que tout cela ! Niais que j'étais.. c'est une honte ! tu as raison. Il faut terminer tout cela d'un coup, comme on dit, n'est-ce pas ?

— C'est la pure vérité, Ivan Afanaciévitch. »

Pétouchkof redevint pensif. Il s'étonnait de ce qu'il venait de dire, et ne se reconnaissait plus, en quelque sorte. Il était assis, immobile, les yeux arrêtés sur le plancher. Une foule de pensées s'entremêlaient dans son esprit, comme de la fumée ou du brouillard, et il se sentait le cœur à la fois vide et pesant.

« Qu'est-ce que tout cela, au bout du compte ? pensait-il par moments. Folie ! enfantillage ! » disait-il à haute voix, et il se passait la main sur la figure, se redressait ; puis sa main retombait de nouveau sur ses genoux, et ses yeux s'arrêtaient de nouveau sur le plancher.

Onicime suivait avec anxiété tous les mouvements de son maître.

« Dis-moi donc, Onicime, lui demanda tout à coup Pétouchkof, il y a donc vraiment des herbes qui vous ensorcellent comme ça ?

— Certainement, Votre Honneur, pour sûr, répondit Onicime en faisant un pas en avant. Vous connaissez bien le sous-officier Kroupovatof? On a jeté un sort sur son propre frère, et cela pour une vieille paysanne, une

cuisinière ; avez-vous jamais rien vu de pareil ? On lui a fait manger un morceau de pain noir, ensorcelé, bien entendu. Et voilà le frère Kroupovatof qui se prend à aimer comme un fou la vieille cuisinière ; il courait partout après elle, il ne pouvait pas se lasser de la voir. Dès qu'elle lui ordonnait quelque chose, il obéissait. Même devant les autres, devant les étrangers, elle le faisait tourner, tant elle était fière. En fin de compte, il finit par devenir poitrinaire. Et voilà comment le frère Kroupovatof est mort. C'était pourtant une cuisinière, et une vieille femme encore, une femme très-vieille. (Onicime aspira une prise.) Ah ! puissent-elles... toutes ces filles et ces femmes *...

— Elle ne m'aime pas du tout ; c'est évident, c'est maintenant tout à fait sûr, murmurait Pétouchkof en faisant des mouvements de tête et de main, comme s'il expliquait à quelqu'un des choses qui ne le concernaient nullement.

— Oui, reprit Onicime, il y a des femmes comme ça.

— Il y a des femmes comme ça, » répéta Pétouchkof d'une voix plaintive. On n'aurait pu dire s'il faisait une question ou s'il exprimait son étonnement.

Onicime jeta un regard scrutateur sur son maître.

« Ivan Afanaciévitch, fit-il, vous feriez bien de manger quelque chose.

— Manger quelque chose ? répéta Pétouchkof d'un même ton plaintif.

— Ou peut-être, voudriez-vous fumer une pipe ?

— Fumer une pipe ? répéta Pétouchkof.

— Eh ! eh ! voilà la tournure que cela prend, grommela Onicime... Il est accroché, c'est clair. »

VIII

Un bruit de pas se fit entendre dans l'antichambre et bientôt après quelqu'un y toussa avec précaution pour annoncer, suivant l'usage, sa présence céans. Onicime entra dans l'antichambre, et reparut presque aussitôt avec un soldat du corps des garnisons ; c'était un homme de très-petite taille, au visage de vieille femme, revêtu d'une capote usée et rapiécée, sans pantalon et sans cravate. Pétouchkof tressaillit ; le soldat se redressa, lui souhaita le bonjour d'une voix sonore, et lui tendit une lettre d'un grand format, portant le cachet du gouvernement. C'était une missive du major commandant le bataillon ; il mandait par devant lui Pétouchkof « immédiatement et sans délai. »

Après avoir tourné la lettre dans ses mains, Pétouchkof ne put s'empêcher de demander au planton « s'il ne savait pas pourquoi le major voulait le voir, » quoiqu'il sût fort bien lui-même que cette question était parfaitement inutile.

« On ne peut pas le savoir *, lui répondit péniblement le soldat, comme s'il venait d'être soudainement réveillé.

— Et il n'a pas fait appeler les autres officiers ? reprit Pétouchkof.

— On ne peut pas le savoir, répéta le soldat sur le même ton.

— C'est bon ! va-t'en, » lui dit Pétouchkof.

Le soldat fit demi-tour à droite, en frappant les planches du talon, et en portant la paume de la main à la place qu'aurait dû occuper sa giberne (mouvement prescrit aux hommes sans armes il y a une vingtaine d'années) *, et s'éloigna.

Pétouchkof échangea silencieusement un regard avec Onicime, qui paraissait inquiet, et il se rendit chez son supérieur.

Le major était un homme replet * et mal bâti, à la figure rouge et gonflée, au cou gros et court, aux doigts tremblants par suite du trop fréquent usage de l'eau-de-vie. Il appartenait à la classe des militaires russes que l'on nomme « bourbons, » et qui se compose de soldats parvenus au grade d'officier ; il n'avait appris à lire qu'à l'âge de trente ans, et parlait difficilement, tant parce qu'il avait la respiration courte, que parce qu'il avait peine à suivre le fil de ses propres idées. Son tempérament présentait toutes les variétés définies par la science ; le matin, avant boire, il était mélancolique, au milieu de la journée colérique, et flegmatique vers le soir, c'est-à-dire qu'il grognait et soupirait jusqu'à ce qu'on le couchât dans son lit. Lorsque Pétouchkof parut, le major se trouvait dans sa période colérique ; il était assis sur son divan, sa robe de chambre jetée sur les épaules, et une pipe à la main *. Un gros chat, aux oreilles coupées, se tenait à ses côtés.

« Ah ! vous voilà, vous ! grommela le major, en fixant sur Pétouchkof ses petits yeux d'un gris clair. Hum ! asseyez-vous ! que je vous arrange. Il y a longtemps que je cherchais à vous pincer... Oui ! »

Pétouchkof se posa lentement sur une chaise.

« Pourquoi ? reprit le major, avec une subite agitation de tous ses membres. Vous êtes pourtant un officier : il faut conséquemment se conduire selon l'ordonnance. Si vous aviez été soldat, je vous aurais tout bonnement fait rosser, et tout serait dit. Mais vous êtes officier. A quoi ça ressemble-t-il ? Se couvrir de honte ! C'est du propre ?

— Permettez-moi de vous demander à quoi se rapportent ces allusions ? dit Pétouchkof.

— Pas de raisonnements ! je n'aime pas ça. Je vous dis que je ne l'aime pas, et voilà tout... Pourquoi les agrafes de votre collet ne sont-elles pas suivant l'ordonnance ? C'est honteux de se tenir toute la journée dans une boulangerie ! et ça s'appelle un gentilhomme ! Il reste fourré là sous un jupon, voilà la chose. Passe encore pour ces diables de jupons, mais on dit qu'il met lui-même les pains dans le four. Vous salissez l'uniforme. Comprenez-vous ça ?

— Permettez-moi de vous faire observer, reprit Pétouchkof avec émotion, que tout ceci a rapport, comme je crois le comprendre, à ma vie privée...

— Pas de raisonnements ! je le répète. Il me parle de vie privée ! Si ç'avait été pour affaire de service, je vous aurais tout bonnement flanqué au corps de garde :

allé marchir ! comme on dit en France ! * C'est que j'ai prêté serment, moi ! J'ai été soldat ! On a usé sur mon dos tout un bois de bouleaux, de sorte que je connais bien le service. Entendez-vous ? Je vous parle dans ce moment de l'uniforme ; vous salissez l'uniforme. Oui je suis comme un père, et tout ça me regarde... Et vous osez encore raisonner... » vociféra tout à coup le major dans un tel excès de colère que sa figure en devint pourpre, et ses lèvres se couvrirent d'écume. Le chat leva sa queue et sauta à terre. « Est-ce que vous ne savez pas que je peux tout... Savez-vous bien à qui vous parlez? L'autorité ordonne, et vous raisonnez !... L'autorité... l'autorité.., » Le major fut pris d'un accès de toux, et la voix lui manqua.

Le pauvre Pétouchkof se tenait toujours pâle et immobile sur le bord de sa chaise.

« Il faut avec moi..., reprit le major en agitant ses bras, il faut que vous... marchiez droit. »

Ici le major fit un geste impérieux. « Fréquente qui bon te semble, je m'en moque, mais tu es gentilhomme, par conséquent il faut se conduire... comment dirai-je?... d'une manière conforme. Ne pas mettre le pain dans le four, ne pas appeler sa tante une vieille ordure, ne pas salir l'uniforme, ne pas répliquer, ne pas raisonner surtout ! »

Le major s'interrompit de nouveau. Il reprit haleine, et se tournant du côté de l'antichambre, il cria : « Frolka ! vaurien ! des harengs ! » Pétouchkof se leva vivement et s'esquiva ; il faillit renverser le petit

cosaque * qui entrait dans la chambre, portant des harengs et une grande carafe d'eau-de-vie sur un plateau d'étain.

« Ne pas raisonner, » ces paroles continuaient à retentir encore avec force pendant que le malheureux Pétouchkof descendait l'escalier.

IX

Ivan Afanaciévitch éprouva un sentiment étrange lorsqu'il se vit dans la rue.

« Il me semble vraiment que je marche en rêve, se dit-il. Est-ce que je serais devenu fou ? Non, ce n'est pas problable. Allons ! que le diable l'emporte ! Elle a cessé de m'aimer, et moi aussi, je m'en suis lassé. Eh bien !... y a-t-il là rien d'extraordinaire ? »

Pétouchkof fronça les sourcils.

« Il faut décidément en finir, ajouta-t-il presque à haute voix. Je vais m'expliquer décidément pour la dernière fois, pour qu'il n'en soit plus question. »

Pétouchkof se dirigea d'un pas rapide vers la boulangerie. Le neveu de l'ouvrier Louka, petit garçon qui était le compagnon et l'ami du bouc domicilié dans la cour, courut vivement à la maison en apercevant Ivan Afanaciévitch, et Prascovia vint aussitôt à la rencontre du visiteur.

« Votre nièce n'est pas à la maison ? demanda Pétouchkof.

— Elle est sortie.

Pétouchkof se réjouit intérieurement de l'absence de Vassilissa.

« Je suis venu pour m'expliquer avec vous, Prascovia Ivanovna.

— Sur quoi donc, père ?

— Voici. Vous comprenez qu'après tout... ce qui s'est passé..., après un pareil procédé... en un mot... Mais j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— C'est entendu.

— Comprenez bien la position dans laquelle je me trouve, Prascovia Ivanovna.

— J'entends bien.

— Vous êtes une femme de sens. vous comprendrez que... qu'il m'est impossible de venir chez vous désormais.

— J'entends bien, répondit Prascovia d'une voix traînante.

— Croyez bien que je le regrette sincèrement ; j'avoue même que cela me peine, m'affecte beaucoup...

— Ça vous regarde, répondit tranquillement Prascovia. Comme il vous plaira. Mais, si vous le permettez, je vais faire votre petite note. »

Pétouchkof ne s'attendait nullement à une aussi prompte conclusion de l'affaire qui l'avait amené. Il ne souhaitait même pas de conclusion, à vrai dire ; il voulait seulement effrayer Prascovia Ivanovna, et surtout Vassilissa. Il se sentait fort mal à son aise.

« Je sais, reprit-il, que Vassilissa ne le trouvera pas mauvais ; elle en sera même probablement très-contente. »

Prascovia tira son abaque *, et se mit à en faire glisser les boules.

« D'un autre côté, continua Pétouchkof en s'animant de plus en plus, si Vassilissa m'expliquait sa conduite... peut-être que... je... quoique cependant... je ne sais pas, mais il est fort possible que je ne trouve rien à blâmer dans sa conduite.

— Vous restez devoir, père, trente-sept roubles quarante kopeks assignats, lui dit Prascovia. Tenez, je vais vous détailler la somme *. — Dix-huit dîners à sept grivnas [1] chaque, soit douze roubles six grivnas.

— Ainsi, Prascovia Ivanovna, nous allons nous quitter ?

— Qu'y faire ? On voit toutes sortes de choses en ce monde, père... Douze samovars à un grivennik.

— Mais ne pourriez-vous pas me dire, Prascovia Ivanovna, où Vassilissa est allée... et pourquoi...

— Je ne le lui ai pas demandé, père... Un rouble douze kopeks argent. »

Ivan Afanaciévitch devint pensif.

« Pour kvas [2] et kisli-chti [3], continua Prascovia, en poussant les boules de l'abaque *, un rouble et demi. Pour sucre et boulka, un rouble et demi. Pour quatre paquets de tabac achetés à votre demande, huit grivnas argent. Au tailleur, Cyprien Apollonof... »

1. Pièce d'argent qui vaut cinquante centimes.
2. Petite bière.
3. Autre espèce de bière *.

Ivan Afanaciévitch leva tout à coup la tête, étendit le bras et mêla les boules.

« Qu'avez-vous fait, père ? dit Prascovia, Est-ce que par hasard vous n'auriez pas confiance en moi ?

— Prascovia Ivanovna, reprit Pétouchkof avec un sourire contraint, j'ai changé d'avis, c'était seulement comme ça..., une plaisanterie. Restons plutôt amis comme auparavant. Quelle bêtise ! Est-ce que je peux vous quitter ? »

Prascovia baissa la tête et ne répondit pas.

« On s'est un peu chamaillé, et voilà tout, continua Ivan Afanaciévitch, et il marchait dans la chambre en se frottant les mains, comme s'il était rentré dans ses anciens droits. *Amen !* Et sur cela, je vais fumer une pipe. »

Prascovia se tenait toujours à la même place.

« Je vois que vous m'en voulez, reprit Pétouchkof ; je vous ai peut-être offensée ? Eh bien ! pardonnez-moi généreusement.

— Offensée, père ? allons donc !... Seulement, père, je vous en prie, ajouta Prascovia en faisant la révérence, ne revenez plus chez nous.

— Comment ?

— Il ne convient pas à de petites gens comme nous de recevoir des personnes comme Votre Honneur. Je vous en prie, faites-nous cette grâce. »

Prascovia continua ses révérences.

« Pourquoi cela ? demanda Pétouchkof avec stupéfaction.

— Comme ça, père. Montrez-vous miséricordieux.

— Cependant, Prascovia Ivanovna, il faudrait s'expliquer...

— Vassilissa vous en prie, père. Elle dit : « Je suis reconnaissante, très-reconnaissante ; » mais en voilà assez, Votre Honneur. »

Prascovia salua Pétouchkof presque jusqu'à terre.

« Vous dites que Vassilissa me prie de ne plus revenir ?

— Positivement, père, Votre Honneur. Lorsque vous avez daigné me dire tout à l'heure que vous ne vouliez plus revenir, cela m'a bien réjouie ; je me disais : « Grâce à Dieu, tout va à souhait. » Jamais je n'aurais osé vous en parler... Faites-nous cette grâce, père ! »

Pétouchkof pâlit et rougit presque au même instant. Prascovia Ivanovna continuait toujours ses révérences.

« C'est bien, répondit brusquement Ivan Afanaciévitch, adieu. »

Il se détourna vivement et mit sa casquette.

« Et la petite note, père ?...

— Envoyez-la-moi*. »

Pétouchkof sortit de la boulangerie d'un pas ferme, et sans regarder en arrière.

X

Qninze jours se passèrent. Pétouchkof fit d'abord le brave ; il sortait, rendait visite à ses camarades, à l'exception de Boublitsine, bien entendu ; mais, malgré les louanges exagérées que lui donnait Onicime, l'ennui et

la jalousie faillirent lui faire perdre l'esprit. Il n'avait d'autre consolation que de parler de Vassilissa avec Onicime. C'était toujours lui qui engageait la conversation ; Onicime ne lui répondait que de mauvaise grâce.

« C'est pourtant une chose bien étrange, disait Pétouchkof, couché sur son divan, pendant qu'Onicime se tenait, suivant son habitude, appuyé contre la porte, les bras croisés derrière le dos. Qu'est-ce qui a pu m'attacher à cette fille? Il semble qu'elle n'a rien d'extraordinaire. Il est vrai qu'on ne peut lui refuser la bonté ; c'est positif.

— Bonne ? allons donc ! disait Onicime avec indignation.

— Non, Onicime, continuait Pétouchkof ; il faut dire la vérité. C'est maintenant une affaire terminée ; je n'y tiens plus maintenant; mais ce qui est juste est juste. Tu ne la connais pas. Elle est vraiment bonne. Jamais elle ne laisse passer un mendiant sans lui donner au moins une croûte de pain. Et puis, elle est gaie ; il ne faut pas non plus lui refuser cela.

— Peut-on dire une chose pareille ! Où avez-vous pris qu'elle était gaie ?

— Je le répète... ; tu ne la connais pas. Elle est aussi très-désintéressée ; c'est positif. Est-ce que je lui ai jamais... tu sais bien toi-même que je ne lui ai rien donné.

— C'est pour cela qu'elle vous a planté là.

— Non, ce n'est pas pour cela, répondit Pétouchkof avec un soupir.

— Vous en tenez encore à présent, dit Onicime d'un ton ironique ; vous seriez prêt à recommencer.

— Ce que tu dis là est pour le coup tout à fait faux. Il paraît que tu ne me connais pas non plus, frère. On m'a chassé, et tu crois que j'irais leur faire mes très-humbles excuses ! Non ; tu n'y es pas. Non, je te prie de croire que c'est une affaire finie, et bien finie.

— Dieu veuille ! Dieu veuille !

— Pourquoi ne lui rendrais-je pas justice en définitive ? Si j'allais dire, par exemple, qu'elle n'est pas jolie, qui est-ce qui le croirait ?

— Vous êtes bon de la trouver jolie !

— Voyons, nomme-moi une femme..., cite-moi une femme plus jolie qu'elle ?...

— Si c'est comme ça, allez la revoir,

— Bon ! Est-ce pour cela que je le dis ? Comprends-moi donc...

— Oh ! je vous comprends, » répondit Onicime avec un profond soupir.

Une autre semaine s'écoula. Pétouchkof avait cessé de causer avec son Onicime, il ne sortait plus. Il restait couché sur le divan depuis le matin jusqu'au soir, les bras passés derrière la tête. Il pâlissait et maigrissait à vue d'œil, mangeait vite et sans appétit, et ne fumait plus. Onicime ne pouvait s'empêcher de branler la tête en le regardant.

« Vous n'êtes pas bien portant, Ivan Afanaciévitch, lui dit-il plus d'une fois.

— Non, ce n'est rien, » lui répondait invariablement Pétouchkof.

Enfin, un beau jour (Onicime était sorti), il se leva, fouilla dans sa commode, mit son manteau, quoiqu'il fît passablement chaud, sortit avec précaution dans la rue, et rentra au bout d'un quart d'heure... Il avait quelque chose de caché sous son manteau.

Onicime n'était pas encore revenu. Il avait passé toute la matinée dans son petit cabinet *, s'entretenant avec lui-même, grognant et jurant à demi-voix, et décidé à aller voir Vassilissa.

Il l'avait trouvée dans la boulangerie. Prascovia Ivanovna dormait sur le four, avec des ronflements sonores et cadencés.

« Ah ! bonjour, Onicime Serguèïtch, dit Vassilissa en souriant ; il y a longtemps qu'on ne vous a vu.

— Bonjour...

— Comme vous paraissez triste ? Voulez-vous du thé ?

— Il ne s'agit pas de moi, répondit Onicime avec humeur.

— Comment ça ?

— Comment ça ! Est-ce que tu ne me comprends pas? Comment ça ! Qu'as-tu fait de mon maître ? Voilà ce que je voudrais savoir.

— Ce que j'en ai fait ?

— Qu'en as-tu fait?... Va un peu le voir. Il est bien près de tomber malade, et peut-être de mourir entièrement.

— En quoi suis-je coupable, Onicime Serguèïtch ?

— En quoi ? Dieu le sait. Tu vois qu'il t'aime à la folie ; et tu le traites comme un des nôtres, Dieu me pardonne ! « Ne viens plus, lui as-tu dit ; tu m'ennuies. » Je veux bien qu'il ne soit pas grand'chose ; mais enfin, c'est un maître. Tu sais qu'il est gentilhomme, comprends-tu ça ?

— Il est si ennuyeux, Onicime Serguèïtch.

— Ennuyeux ! Il ne t'en faut donc que d'amusants ?

— Avec ça qu'il est colère, jaloux comme tout.

— Ah ! reine Milikitrissa d'Astrakan que tu es* ! Il t'a manqué de respect ! Voyez-vous ça !

— Mais vous-même, Onicime Serguèïtch, il me semble que vous vous êtes fâché contre lui, parce qu'il venait toujours me voir.

— Eh bien ! il aurait donc fallu lui faire des compliments ? qu'en penses-tu ?

— Si c'est comme ça, pourquoi m'en voulez-vous maintenant ? Il a cessé de venir ; voilà tout.

— Mais puisqu'il en tient toujours, te dis-je !

— Que voulez-vous que j'y fasse, Onicime Serguèïtch ?

— Ce que je veux ? Viens un peu avec moi chez lui.

— Dieu m'en préserve ! Aller le voir ! Quelle idée avez-vous là !

— Quelle idée ! c'est qu'il dit que tu es bonne ; nous saurons bien si c'est vrai.

— Quel bien voulez-vous que je lui fasse ?

— Quant à ça, c'est mon affaire. Il paraît que la

chose est sérieuse, puisque je suis venu te voir ; il paraît que je n'ai pas trouvé d'autre moyen. »

Onicime se tut pendant quelques instants.

« Allons, viens, Vassilissa ; je t'en prie, viens.

— Mais je ne me soucie plus, Onicime Serguèïtch, de le voir comme auparavant...

— C'est inutile ; est-ce qu'on t'en parle ? Dis-lui seulement deux ou trois mots. Tu lui diras : Pourquoi, monsieur, vous chagriner comme ça ?... Il ne faut pas se chagriner. Voilà tout !

— En vérité, Onicime Serguèïtch, je...

— Faut-il donc que je me prosterne devant toi ? Tiens, voilà un salut... tiens, en voilà un autre...

— Vraiment, je...

— Diable de femme ! elle ne se laisse même pas prendre par les bonnes façons qu'on a avec elle ! »

Vassilissa finit par consentir ; elle jeta un mouchoir sur sa tête, et suivit Onicime.

« Attends-moi ici, dans l'antichambre, lui dit-il, lorsqu'ils furent dans le logement de Pétouchkof ; je vais aller t'annoncer au maître... »

Il entra dans la chambre d'Ivan Afanaciévitch. Celui-ci se tenait au milieu de la place, les deux mains dans ses poches, les jambes écartées outre mesure, et il se balançait un peu en avant et en arrière. Il avait le teint enflammé, les yeux brillants.

« Bonjour ! Onicime, balbutia-t-il d'un ton amical, et en prononçant les consonnes d'une manière fort peu intelligible ; bonjour, frère. Eh bien ! frère, j'ai profité

de ton absence... Ah ! ah ! ah ! » Il se mit à rire et chancela en avant. « Me voilà bien... ah ! ah ! ah !... Au reste, ajouta-t-il en essayant de prendre un air sérieux, ce n'est rien. » Il tenta de lever la jambe, et faillit tomber ; mais il ajouta aussitôt d'une voix de basse : « Holà ! quelqu'un ; qu'on me donne une pipe ! »

Onicime regarda son maître avec stupéfaction et jeta les yeux autour de lui... Il aperçut sur la fenêtre une bouteille vide, d'une couleur foncée et avec cette inscription : Rhum de la Jamaïque, première qualité.

« Oui ! oui ! j'ai bu un coup de trop, frère, et voilà tout, dit Pétouchkof ; j'ai joliment flûté ça. J'ai bu un coup de trop, et voilà tout. Et toi, où as-tu été ? Raconte-moi ça... Pas de fausse honte... Parle. Tu racontes bien.

— Ivan Afanaciévitch, miséricorde ! s'écria Onicime avec désespoir.

— Fort bien, je ne demande pas mieux ; je vous pardonne et vous prends tous en miséricorde, reprit Pétouchkof avec un geste majestueux, Je te pardonne... toi et Vassilissa..., tout le monde, tout le monde. J'ai bu un coup de trop, frère ; un fameux coup... Qui est là ? s'écria-t-il tout à coup en montrant la porte de l'antichambre ; qui est là ?

— Personne, répondit précipitamment Onicime ; qui voulez-vous que ce soit ? Où allez-vous ?

— Non, non, répéta Pétouchkof en repoussant Onicime. Laisse-moi, j'ai vu. Ne me soutiens pas le contraire..

J'ai vu là-bas ; laisse-moi... Vassilissa ! » cria-t-il tout à coup.

Pétouchkof pâlit.

« Eh bien ! pourquoi n'entres-tu pas ? dit-il un instant après. Entre, Vassilissa, entre. Je suis très-content de te voir, Vassilissa. »

Vassilissa échangea un coup d'œil avec Onicime et entra timidement dans la chambre. Pétouchkof s'approcha d'elle... Il avait la respiration oppressée. Onicime veillait sur tous ses mouvements. Vassilissa les regardait l'un et l'autre successivement et d'un air craintif.

« Assied-toi, Vassilissa, lui dit Ivan Afanaciévitch. Je te remercie d'être venue. Excuse-moi si je suis... comment dirai-je bien cela ?... dans un état peu présentable. Je ne pouvais pas prévoir, je ne devais pas m'attendre du tout, tu en conviendras toi-même.. Assieds-toi donc là, sur le divan, par exemple... Il me semble que je m'exprime convenablement. »

Vassilissa s'assit.

« Eh bien ! bonjour, continua Pétouchkof. Comment va la santé ? Qu'as-tu fait de bon ?

— Je me porte bien, grâce à Dieu, Ivan Afanaciévitch. Et vous ?

— Comme tu vois. Je suis tué. Et par qui ? c'est toi qui m'as tué, Vassilissa. Mais je ne t'en veux pas. Seulement, je suis tué. Demande-lui si tu veux (il montre Onicime). Je suis ivre, cela ne m'empêche pas d'être tué. Je suis ivre parce que je suis tué.

— Que Dieu vous en préserve, Ivan Afanaciévitch !

— Oui, Vassilissa, je te le répète, crois-moi, je ne t'ai jamais trompée. Et ta tante, comment va-t-elle ?

— Elle va bien, Ivan Afanaciévitch. Nous vous remercions bien. »

Pétouchkof commençait à chanceler de plus en plus.

« C'est vous qui n'êtes pas bien portant aujourd'hui, Ivan Afanaciévitch. Vous devriez vous coucher.

— Non, je vais bien, Vassilissa ; non, ne dis pas que je suis malade ; tu devrais dire plutôt que je me suis livré à la débauche, que je suis tombé dans la crapule. C'est vrai, je ne te contredirais pas. »

Ivan Afanaciévitch allait tomber à la renverse. Onicime courut à lui et le soutint.

« A qui la faute? Veux-tu que je te l'apprenne ? C'est moi qui suis le coupable ; moi le premier. Sais-tu ce que j'aurais dû faire ? J'aurais dû te dire : Vassilissa, je t'aime. C'est fort bien ; veux-tu que je t'épouse ? veux-tu ? Il est vrai que tu es de la bourgeoisie *. Soit ; mais cela n'y fait rien. Cela se voit tous les jours. J'avais dans le temps un ami, qui a fait un mariage pareil. Il a pris une Finnoise ; il l'a prise et il l'a épousée. Tu aurais été heureuse avec moi. Je suis un brave homme. Oui ; ne fais pas attention à mon état, mais vois le fond de mon cœur. Demande plutôt à ce domestique. C'est donc bien moi qui ai fait la faute. Mais je n'en suis pas moins tué, maintenant. »

L'assistance d'Onicime devenait de plus en plus nécessaire à Ivan Afanaciévitch pour se soutenir.

« Cependant tu as de grands reproches à te faire. Je

t'aimais ; je te respectais ; que dirai-je de plus ? Je serais prêt encore maintenant à te conduire à l'église. Veux-tu ? Si tu y consentais, nous pourrions tout de suite... Mais tu m'as porté un coup... un rude coup. Si tu m'avais du moins congédié toi-même, au lieu d'en charger ta grosse tante. Je n'avais pas d'autre bonheur, tu étais ma seule joie. Je suis sans famille, un orphelin ! Qui pourra maintenant me donner une caresse ? Qui me fera entendre une bonne parole ? Je suis seul au monde, et nu comme un ver. Demande-le plutôt à ce... (Il se mit à pleurer.) — Vassilissa, écoute-moi ; je veux te dire quelque chose ; permets-moi d'aller te voir, comme je le faisais dans le temps. Ne crains rien... je serai tranquille. Tu pourras fréquenter qui bon te semble ; je ne soufflerai mot ; je ne m'opposerai à rien absolument. Est-ce accordé ? Veux-tu que je me mette à tes genoux ? (Il avait déjà fléchi les genoux, mais Onicime le retint.) Laisse-moi, s'écria-t-il, cela ne te regarde pas ! Il s'agit du bonheur de ma vie, de toute ma vie, et tu m'empêches... »

Vassilissa ne savait que répondre.

« Tu ne veux pas... Eh bien, soit ! que Dieu t'accompagne. Alors je te fais mes adieux ! Adieu, Vassilissa ; je te souhaite toutes les prospérités possibles... et moi... et moi... »

Pétouchkof fondit en larmes. Onicime, qui avait beaucoup de peine à le soutenir, tordit la bouche comme un enfant qu'on chagrine* et finit par se mettre à pleurer aussi. Vassilissa en fit autant.

Une dizaine d'années après ces événements, on rencontrait dans les rues de la ville de B... un petit homme maigre, au nez rouge, portant une vieille capote verte, avec un collet de peluche graisseux. Il occupait un cabinet dans la boulangerie dont nous venons de parler. Prascovia Ivanovna n'était plus de ce monde. Sa nièce, Vassilissa, l'avait remplacée avec son mari, un bourgeois de la ville *. L'homme à la capote verte n'avait qu'une faiblesse, il aimait à boire un petit verre ; mais il vivait du reste très-paisiblement. Les lecteurs ont sans doute déjà reconnu en lui Ivan Afanaciévitch.

ÉTRANGE HISTOIRE

Il y a environ quinze ans, nous raconta M. C...*, les devoirs de mon service m'amenèrent au chef-lieu du gouvernement de T..., où je dus passer quelques jours. Je trouvai un assez bon hôtel, établi depuis six mois seulement par un tailleur juif qui s'était enrichi. A ce que j'ai ouï dire, la maison ne garda pas longtemps sa renommée, accident assez ordinaire chez nous. Alors elle était dans tout son éclat. Les meubles neufs jouaient et craquaient la nuit ; on eût dit un feu de file. Les draps, les nappes, les serviettes sentaient le savon ; les planchers peints avaient une forte odeur d'huile de chanvre, ce qui, au dire du premier garçon*, gaillard, fort déluré*, mais médiocrement propre, était souverain contre la propagation des insectes. Le garçon susdit, jadis valet de chambre du prince G..., se distinguait par l'aisance de ses manières et par son assurance. Portant un habit qui n'avait pas été fait pour lui, des souliers éculés, une serviette sous le bras, la face bourgeonnée, les mains en sueur, il gesticulait sans cesse en lançant quelques petites phrases insinuantes. Tout d'abord il m'avait honoré de sa protection, me jugeant capable d'apprécier son mérite et son usage du monde. Quant à son avenir, c'était une âme désenchantée.

« Voulez-vous savoir notre position, me dit-il un jour, représentez-vous des harengs pendus au séchoir*. »

Il s'appelait Ardalion.

J'eus des visites à faire aux fonctionnaires de la ville. Grâce à Ardalion, je me procurai une calèche et un valet de pied, dépourvus de fraîcheur et fort râpés l'un et l'autre ; en revanche, le valet avait une livrée et la voiture des armoiries. Après mes visites officielles, j'allai chez un ancien ami de mon père, établi à T... depuis longtemps. Il y avait bien vingt ans que je l'avais vu. Il s'était marié, il était devenu père de famille, veuf et fort riche par suite de spéculations sur les fermages* ; c'est-à-dire qu'il prêtait aux fermiers sur hypothèque et à gros intérêt. « Courir des risques, c'est, dit-on, faire acte de noblesse[1]. » Au fond, il ne courait guère de risques. Tandis que j'étais à causer avec lui, une jeune personne d'environ seize ans, petite, fluette, entra dans le salon, s'avançant sur la pointe du pied, d'un pas léger, mais un peu incertain.

« C'est ma fille aînée, me dit mon ami, ma Sophie, que je vous présente. Elle a remplacé ma pauvre femme ; elle tient la maison et a soin de ses frères et de ses sœurs. »

En la saluant, tandis qu'elle se glissait sur une chaise, je pensais à part moi qu'elle ne ressemblait guère à une maîtresse de maison et à une institutrice. Elle avait une figure tout enfantine, rondelette, avec de petits traits agréables, mais immobiles. Ses yeux bleus, sous des sourcils singulièrement dessinés et également immobiles, regardaient avec une attention étonnée, comme s'ils apercevaient quelque chose d'inattendu. Sa bouche un

1. Proverbe russe.

peu gonflée, — la lèvre supérieure légèrement saillante, — ne souriait pas, et semblait n'avoir jamais souri. Deux taches roses allongées se dessinaient sur ses joues délicates. De chaque côté de son front étroit pendaient en boucles des cheveux blonds et fins. Sa poitrine se soulevait à peine, et ses bras se pressaient contre sa taille avec une sorte de gaucherie rigide. Elle avait une robe bleue tombant sans plis, comme celle d'un enfant, jusqu'à ses pieds. L'impression que produisait cette jeune personne n'était pas celle d'une nature maladive : c'était une énigme à deviner. Pour moi, je ne la pris pas pour une petite provinciale timide, mais je crus trouver un caractère singulier, que je ne m'expliquais pas, qui ne m'inspirait ni attraction ni répulsion ; seulement il me sembla que jamais je n'avais rencontré une âme plus sincère. Une sorte de pitié, — oui, de pitié, s'éveillait en moi en pensant à cette jeune vie déjà si sérieuse et si préoccupée, Dieu sait pourquoi !

Elle n'est pas de ce monde, me disais-je, bien que dans l'expression de sa figure il n'y eût rien d'idéal. Évidemment Mlle Sophie entrait au salon uniquement pour remplir son devoir de maîtresse de maison que son père lui avait attribué.

Il se mit à me parler de la vie qu'on menait à T..., de ses plaisirs et de ses agréments *.

« On y est bien tranquille, le gouverneur est un peu mélancolique, le maréchal de la noblesse... est garçon. Mais, à ce propos, après-demain il y a grand bal à l'assemblée de la noblesse. Je vous engage à y aller. Vous

y verrez de jolies personnes et aussi toutes nos *intelligences**. »

Mon ami, en homme qui avait étudié à l'université, aimait à se servir d'expressions savantes. Il les employait avec une apparence d'ironie sous laquelle on sentait son respect pour le style élevé. D'ailleurs il est reconnu que les spéculations sur les fermages développent chez les gens, avec la solidité des principes, une tendance à la profondeur.

« Oserai-je vous demander si vous irez à ce bal ? dis-je à Mlle Sophie. — J'avais envie d'entendre le son de sa voix.

— Papa doit y aller, et je l'accompagne. — Sa voix était douce, lente, elle prononçait les mots comme si elle n'avait pas complètement compris.

— Permettez-moi, en ce cas, de vous inviter pour la première contredanse. »

Elle baissa la tête en signe de consentement, mais sans m'honorer du moindre sourire.

Je pris congé un instant après, et je me rappelle l'effet singulier que produisit sur moi son regard attentif qui me suivait; involontairement * je me retournai, croyant qu'il y avait derrière moi quelqu'un ou quelque chose.

De retour à l'hôtel, où m'attendaient l'éternelle julienne, les côtelettes aux petits pois * et une gelinotte brûlée, je dînai à la hâte; puis, assis sur mon divan, je m'abandonnai à mes pensées. Elles roulaient sur l'énigmatique Sophie, mais Ardalion, qui venait de desservir, s'expliqua ma méditation à sa manière.

« Il y a bien peu de distractions dans cette ville-ci pour messieurs les voyageurs qui passent, dit-il de son air dégagé en époussetant le dos des fauteuils avec une serviette sale, occupation, comme on sait, ordinaire aux domestiques civilisés ; — bien peu de distractions ! » Et une grosse pendule à cadran blanc et chiffres violets* semblait appuyer de son tintement monotone la remarque d'Ardalion et répéter après lui : « Bien peu ! bien peu ! » — Pas de concerts, continua-t-il, pas de théâtres... (il avait voyagé hors de son pays avec son maître, peut-être même était-il allé à Paris ; c'est pourquoi il savait bien qu'il ne faut pas dire *kiatr* comme les paysans). — Pas de bals ni de soirées parmi messieurs de la noblesse ; rien de tout cela ! (Il s'arrêta un moment, probablement pour me permettre de remarquer la pureté de son style.) On ne se voit guère, chacun reste sur son perchoir comme une chouette. Où peuvent aller messieurs les voyageurs ? Nulle part en vérité. »

Ardalion me jeta un regard oblique.

« Écoutez donc, reprit-il après un instant de silence, si par hasard vous vous trouviez en disposition de ... » Il me regarda de nouveau en dessous, mais probablement il ne me trouva pas dans la disposition qu'il fallait. Le garçon civilisé se dirigea vers la porte, fit mine de réfléchir, puis, se retournant, s'approcha de moi, et penché à mon oreille, il me dit avec un sourire enjoué :

« Si Monsieur voulait voir des morts ? »

Je le regardai avec stupéfaction.

« Oui, continua-t-il à voix basse, nous avons ici un

homme pour cela. Mon Dieu, c'est un pauvre garçon, sans lettres, et pourtant il fait des choses extraordinaires. Si par exemple on se présente à lui et qu'on veuille n'importe quel défunt de sa connaissance, il vous le montre tel quel.

— Comment cela?

— C'est son secret, car bien que ce soit un homme qui n'a pas étudié, à vrai dire, qui ne sait pas dire deux..., il a la foi, il est fort dans les choses divines. Les marchands ont beaucoup de respect pour lui.

— Est-ce qu'on sait cela dans la ville?

— Ceux qui en ont besoin le savent; mais pourtant, à cause de la police, on y fait des façons, parce que, on a beau faire, ces choses-là sont défendues, et pour les gens du peuple... cela fait du scandale. Les gens du peuple, la populace... vous savez, cela finit toujours par des coups de poing.

— Vous a-t-il fait voir des morts? » demandai-je à Ardalion. Je n'aurais pas osé tutoyer un mortel aussi distingué.

Ardalion baissa la tête.

« Oui, il m'en a fait voir. Il m'a montré mon père comme s'il eût été vivant. »

Je le regardai avec attention. Il souriait et jouait de sa serviette; il soutenait mon regard avec condescendance, mais aussi avec fermeté.

« Cela est fort curieux, m'écriai-je enfin. Est-ce que je pourrais faire la connaissance de cet homme-là?

— Ce n'est pas impossible, mais il faut d'abord commencer par la maman. C'est une vieille femme respec-

table, qui vend des pommes en plein air sur le pont. Si vous voulez, je la préviendrai.

— Oui, faites-moi ce plaisir. »

Ardalion toussa dans sa main.

« Et vous lui ferez un petit cadeau, peu de chose s'entend, car c'est à elle, à la vieille qu'il faut donner. Moi, de mon côté, je lui expliquerai qu'elle n'a rien à craindre, que vous êtes un voyageur comme il faut, qui comprend bien que tout cela doit rester secret, et qui ne voudrait pas qu'il lui arrivât de la peine. »

Ardalion prit son plateau d'une main et, imprimant un balancement gracieux à la fois à son épine dorsale et à ce plateau qu'il tenait en équilibre sur le bout de ses doigts, il se dirigea vers la porte.

« Ainsi je puis compter sur vous ? lui dis-je comme il se retirait.

— Ayez bon espoir, répondit-il d'une voix assurée. Voyons d'abord la vieille, et nous vous rendrons réponse bien exactement. »

Je vous fais grâce de toutes les pensées que me suggéra la révélation du garçon d'hôtel, j'avouerai seulement que j'attendis la réponse avec impatience. Le soir, assez tard, Ardalion, tout penaud, m'annonça qu'il n'avait pas trouvé la vieille. Pour l'encourager, je lui donnai un assignat de trois roubles. Aussi, le matin suivant, il entrait dans ma chambre le sourire aux lèvres. La vieille consentait à me voir.

« Eh ! petit, cria-t-il dans le corridor. Eh ! jeune artisan, arrive ici ! »

Sur quoi entra un enfant de six ans, tout barbouillé de suie comme un chat de mars, la tête tondue, sans cheveux même par places, portant une robe de chambre à raies, toute déchirée, et des galoches * à ses pieds nus.

« Vois-tu, tu vas mener monsieur où tu sais, dit Ardalion en se tournant vers le gamin et me désignant à lui. Quand vous serez arrivé, Monsieur, vous n'avez qu'à demander Mastridia Karpovna. »

L'enfant fit entendre un petit grognement, et nous nous mîmes en route.

Après avoir marché assez longtemps par les rues non pavées de la ville de T..., nous nous trouvâmes dans une des plus désertes et des plus misérables. Mon guide s'arrêta devant une vieille maisonnette de bois à deux étages *, et, s'essuyant le nez à la manche de sa souquenille, il me dit :

« C'est ici, la porte à droite. »

Je montai le perron, j'entrai dans un petit vestibule, et je frappai à droite. Une porte basse avec des ferrures rouillées s'entr'ouvrit, et je me trouvai en présence d'une grosse vieille femme en casaque de couleur cannelle doublée de peau de lièvre, un mouchoir de couleur sur la tête.

« Mastridia Karpovna ? lui demandai-je.

— A vous servir, monsieur, répondit-elle d'une voix glapissante. Soyez le bienvenu. Monsieur veut-il s'asseoir ? »

La chambre était encombrée d'une quantité de vieilles nippes, de chiffons, de coussins, de matelas, de sacs, si

bien qu'il n'était pas facile de s'y retourner. Le soleil y entrait à peine par deux petites fenêtres couvertes de poussière. Dans un coin, derrière un tas de paniers posés les uns sur les autres, sortait un bruit étrange. On soupirait, on geignait. Était-ce un enfant malade, un petit chien ?... Je m'assis, et la vieille se tint debout devant moi. Son visage était jaune, presque diaphane et comme de cire. Ses lèvres avaient disparu, et l'on ne reconnaissait sa bouche, perdue au milieu de ses rides, qu'à une fente transversale. Quoique profondément enfoncés sous son front proéminent, ses yeux gris, bordés de rouge, brillaient comme des charbons. Son nez, plus pointu qu'une alène, flairait l'air sournoisement.

« Oh ! oh ! ma commère, me dis-je à moi-même, tu es une fine mouche, toi ! »

Elle sentait légèrement l'eau-de-vie.

Je lui exposai le but de ma visite, dont elle devait d'ailleurs être déjà prévenue. Elle m'écouta en clignotant des yeux, tandis que son nez semblait s'allonger comme le bec d'une poule qui va picorer un grain de blé.

« Oui, oui, me dit-elle enfin, Ardalion Matveïtch nous a dit comme cela... que Monsieur aimerait à voir ce que sait faire notre enfant... Seulement c'est que nous craignons...

— Quant à cela, lui dis-je en l'interrompant, vous pouvez être bien tranquille... Je ne suis pas un mouchard.

— Oh ! mon petit père, que nous dites-vous là ?

s'écria la vieille. Qui est-ce qui oserait penser pareille chose d'un monsieur comme vous ? Et puis à propos de quoi nous moucharder ? Est-ce que nous faisons quelque chose de mal? Mon pauvre enfant, Monsieur, n'est pas de ceux qui voudraient faire ce qu'il ne faudrait pas... ni se mêler de vilaines sorcelleries... Ah ! Dieu garde, et la très-sainte mère de Dieu ! (Ici la vieille se signa trois fois.) Dans tout le gouvernement, il n'y en a pas un pour jeûner et prier comme lui, Monsieur. Même c'est pour cela qu'il a obtenu cette grâce-là... Que voulez-vous ? ce n'est pas œuvre de ses mains ; cela vient d'en haut, mon doux Monsieur... Oui...

— Eh bien ! lui dis-je, c'est affaire conclue. Quand pourrai-je voir votre fils ? »

La vieille se remit à clignoter des yeux, et deux fois tira d'une de ses manches son mouchoir de poche pour le remettre dans l'autre manche. « C'est que, Monsieur, nous avons peur...

— Mastridia Karpovna, veuillez prendre ceci », lui dis-je en lui donnant un assignat de dix roubles.

De ses doigts tordus et gonflés, pareils aux serres charnues d'un hibou, la vieille saisit le billet et le fourra dans sa manche ; puis, après avoir fait mine de réfléchir, elle se frappa les genoux de ses mains, comme si elle prenait une résolution soudaine.

« Viens-t'en ici ce soir *, mon cher Monsieur, me dit-elle, non plus de sa voix ordinaire, mais d'un ton plus grave et plus solennel. Pas dans cette chambre-ci, mais tu auras la bonté de monter au second*. A

gauche, il y a une porte, ouvre-la, et tu entreras, mon bon Monsieur, dans une chambre vide, et dans cette chambre tu verras une chaise. Assieds-toi sur cette chaise et attends, et, quoi que tu voies, ne dis pas un mot et ne fais rien. Et ne t'avise pas de causer avec mon fils, parce que... il est trop jeune, et avec cela il tombe du haut mal. Il est facile de l'effrayer... Il tremble, il tremble comme un poulet..., pauvre petit! »

Je regardais Mastridia.

« Vous dites qu'il est tout jeune; mais s'il est votre fils...

« Fils de l'âme, mon petit père, fils de l'âme! J'en ai beaucoup d'orphelins, moi, ajouta-t-elle, faisant un signe de tête dans la direction du coin où j'avais entendu geindre. Hélas! seigneur mon Dieu, très-sainte mère de Dieu! Et vous, mon petit père, mon bon Monsieur, je vous en prie, avant de venir, ayez la bonté de penser un petit peu fortement à n'importe qui de vos défunts, parens ou amis, qu'ils puissent avoir le royaume des cieux! Repassez un peu, à part vous, vos défunts, et celui que vous aurez choisi, ayez-le bien dans la tête, tenez-le bien, pour quand mon petit garçon viendra.

— Faudra-t-il dire à votre fils la personne que... ?

— Du tout, du tout, mon petit père, pas un mot! Il saura bien découvrir dans vos pensées ce qu'il lui faudra. Seulement, mettez-vous bien dans l'esprit la personne défunte, et puis à votre dîner, buvez un petit peu de vin..., un verre, deux, trois verres. Le vin ne gâte jamais rien. »

La vieille sourit, se lécha les lèvres, et, portant la main devant sa bouche, laissa échapper un soupir.

« Ainsi à sept heures et demie ? lui dis-je en me levant.

— Sept heures et demie, mon petit père, Monsieur, » me répondit avec assurance Mastridia Karpovna.

Je rentrai à mon hôtel. Je ne doutais pas qu'on ne me préparât quelque mystification ; mais comment s'y prendrait-on, voilà ce qui excitait ma curiosité. Je n'échangeai que quelques mots avec Ardalion.

« A-t-elle consenti ? me demanda-t-il en fronçant le sourcil, et, sur ma réponse affirmative, il s'écria : « C'est un ministre que cette vieille ! » Selon le conseil du ministre, je me mis à passer en revue les morts de ma connaissance et, après une assez longue méditation, mon choix s'arrêta sur un vieillard mort depuis longtemps, un Français qui avait été mon précepteur. Ce n'était pas une attraction particulière pour le personnage qui me le fit choisir ; mais c'était une figure originale, n'ayant aucun rapport avec celles de ce temps-ci, et qu'il était impossible de contrefaire. Il avait une tête énorme, entourée de cheveux touffus, blancs, peignés en arrière, avec d'épais sourcils noirs, un nez crochu et deux verrues lilas au milieu du front. Il portait un habit vert à boutons de métal poli, un gilet rayé à revers droits, un jabot et des manchettes.

« S'il me montre mon vieux Deserre, me disais-je, je conviendrai qu'il est réellement sorcier. »

A dîner, selon le conseil de la vieille, je bus une

bouteille de Lafitte, *premier choix*, au dire d'Ardalion, ayant un fort goût de liège brûlé et laissant au fond du verre un épais précipité de bois de campêche.

Exactement à sept heures et demie je me trouvais devant la maison de l'honorable Mastridia Karpovna. Tous les volets étaient fermés, mais la porte était ouverte. J'entrai dans la maison, je grimpai un escalier branlant, et au second étage *, ayant ouvert la porte à gauche, comme la vieille me l'avait recommandé, je me trouvai dans une chambre assez grande, mais démeublée, faiblement éclairée par une chandelle posée sur l'enseuillement de la fenêtre. En face de la porte, contre la muraille, était une chaise de paille. Je mouchai la chandelle, je m'assis sur la chaise et j'attendis.

Les dix premières minutes passèrent assez vite. Dans cette chambre, il n'y avait absolument rien pour attirer l'attention ; mais au moindre petit bruit que j'entendais, je regardais la porte. Le cœur me battait. Après les dix premières minutes, dix autres encore*, puis une demi-heure, trois quarts d'heure..., rien ne bougeait. De temps en temps je toussais, afin d'avertir de ma présence. Je commençai à frapper du pied ; l'impatience me gagnait. Être mystifié de cette manière n'était pas mon compte. L'envie me vint de me lever, de prendre la chandelle et de descendre... Je regardai la chandelle dont la mèche allongée s'était recouverte d'un gros champignon, et en tournant mes regards vers la porte je frissonnai involontairement... Un homme

debout s'appuyait contre cette même porte. Il était entré si vite et si doucement que je n'avais rien entendu.

Il avait une simple capote bleue ; il était de taille moyenne et assez robuste en apparence. Les mains derrière le dos et avançant la tête, il me regardait fixement. La faible lumière de la chandelle ne me permettait pas de bien distinguer ses traits ; je n'apercevais qu'une masse de cheveux en désordre, retombant sur son front, de grosses lèvres tordues et des yeux presque blancs. J'allais lui adresser la parole quand je me rappelai l'injonction de Mastridia, et je n'ouvris pas la bouche. L'homme me regardait toujours fixement, et moi je le regardais de même, quand, chose étrange, tout d'un coup, je me sentis saisi par un mouvement de peur, et, involontairement docile à la leçon qui m'avait été faite, je me mis à penser à mon vieux précepteur. Toujours mon homme était devant la porte, respirant péniblement comme celui qui gravit une montagne ou qui porte un fardeau ; mais ses yeux semblaient s'élargir et se rapprocher de moi, et je me sentais mal à l'aise sous ce regard inflexible, lourd et menaçant. Par moments, ses yeux s'allumaient intérieurement d'un feu sinistre, tel que j'en avais remarqué dans l'œil d'un lévrier prêt à *piller* un lièvre, et, tel qu'un lévrier, mon homme s'attachait à suivre mon regard lorsque j'essayais un *crochet*, c'est-à-dire quand je détournais les yeux.

Je ne saurais dire combien de temps cela dura : une minute, peut-être un quart d'heure ; lui toujours me

regardant fixement, moi toujours plus mal à l'aise, effrayé et pensant à mon Français. Deux ou trois fois j'essayai de me dire : Quelle bêtise, quelle comédie ! Je voulus rire, hausser les épaules... Non, ma volonté s'arrêtait comme *figée*, je ne trouve pas d'autre terme pour exprimer ce qui se passait en moi. Je me sentais captivé, enchaîné. Tout à coup mon homme quitta la porte et fit un pas ou deux vers moi, puis il me sembla qu'il sautait à pieds joints et se rapprochait encore... puis encore, puis encore... Ses yeux menaçants restaient obstinément fixés sur les miens, tandis que ses mains demeuraient croisées derrière son dos et qu'il respirait toujours plus fortement. Ces sauts me semblaient ridicules ; mais ma terreur n'en devenait pas moindre, et en même temps, ce que je ne puis m'expliquer, je me sentais pris de somnolence. Mes paupières se fermaient... Cette figure aux cheveux ébouriffés, aux yeux blanchâtres, parut se dédoubler devant moi... et aussitôt disparut... Je frissonnai. Il était de nouveau entre la porte et moi, et toujours plus près... Puis encore il disparut... comme dans un brouillard... Un instant après, je le revoyais... Plus rien... Encore, le voilà, et plus près, toujours plus près !... et sa respiration étranglée, devenue une espèce de râlement, tombait sur moi. De nouveau un brouillard confondit tout, et de ce brouillard je vois sortir des cheveux blancs peignés en arrière et la tête de mon vieux précepteur. Oui, voilà ses verrues, ses sourcils noirs, son nez crochu ; voilà son habit vert, ses boutons de métal,

son gilet rayé et son jabot !... Je poussai un cri, et me levai de ma chaise... Le vieillard avait disparu, et à sa place je voyais l'homme à la redingote bleue. Il se dirigeait en chancelant vers la muraille, s'y appuya de la tête et des deux mains, et, râlant comme un cheval qui corne, il s'écria d'une voix sourde :

« Du thé ! »

Aussitôt Mastridia, venue je ne sais d'où, courut à lui.

« Vasinka, Vasinka ! » lui dit-elle en essuyant précipitamment la sueur qui coulait à flots de son front et de ses cheveux. J'allais m'approcher quand d'une voix déchirante elle s'écria :

« Mon cher Monsieur, mon père chéri *, ne le tuez pas ! allez-vous en pour l'amour du Christ ! »

J'obéis. Elle, se tournant vers son fils :

« Mon père nourricier, ma petite colombe, lui disait-elle pour le calmer, tout de suite tu auras du thé, tout de suite. Et vous, mon petit père, allez chez vous prendre aussi une petite tasse de thé. »

Je sortis.

De retour à l'hôtel, je suivis le conseil de Mastridia et me fis apporter du thé. J'étais fatigué, abattu.

« Eh bien, me demanda Ardalion, vous y êtes allé? vous avez vu ?

— On m'a montré quelque chose, répondis-je, que... je l'avoue, je n'attendais pas.

— C'est un homme d'une grande sagesse, dit Ardalion en posant le samovar... Les marchands ont pour lui la plus grande considération. »

Dans mon lit, en méditant mon aventure, je m'imaginai y trouver une explication. Cet homme sans doute possédait un pouvoir magnétique considérable. Agissant sur mes nerfs par des moyens à moi inconnus, il avait réveillé l'image de mon précepteur d'une manière si vive et si précise que j'avais cru qu'elle s'offrait à moi, que je l'avais devant les yeux... La science connaît ces *métastases*, ces déplacements de sensations. Fort bien ; mais la force qui produit de pareils effets demeure toujours un mystère inexplicable. « J'ai beau faire, pensai-je, j'ai vu de mes yeux mon vieux précepteur qui est mort. »

Le lendemain était le jour du bal à l'assemblée de la noblesse. Le père de Sophie passa chez moi, et me rappela* l'invitation que j'avais faite à sa fille. A dix heures du soir, j'étais à mon poste avec elle au milieu d'une salle bien éclairée, dansant des contredanses françaises* au grondement terrible d'une musique militaire. Il y avait énormément de monde, beaucoup de dames, et d'assez jolies femmes * ; mais la palme entre toutes appartenait à ma compagne, bien qu'il y eût dans sa physionomie quelque chose de bizarre. Je remarquai que ses paupières ne s'abaissaient que très rarement, et que l'expression de franchise de ses yeux rachetait à peine ce qu'ils avaient d'étrange; mais elle était bien faite, et tous ses mouvements* étaient gracieux, quoique timides. Lorsqu'en valsant sa taille se cambrait et qu'elle penchait son col délicat sur son épaule droite, comme pour s'éloigner de son cavalier, on n'aurait pu

imaginer rien de plus jeune et de plus chaste. Elle était tout en blanc, avec une croix de turquoises attachée par un ruban noir.

Je l'invitai pour la mazurka et j'essayai de causer avec elle, mais elle me répondait par monosyllabes et comme à regret ; en revanche, elle écoutait avec attention et ses traits exprimaient cet étonnement pensif qui m'avait intrigué la première fois que je l'avais vue. Pas l'ombre de coquetterie dans toute sa personne ; jamais un sourire, et ces yeux fixés imperturbablement sur ceux de son interlocuteur, — ces yeux qui, dans ce moment même, semblaient voir autre chose que ce que tout le monde voyait... Étrange créature ! A la fin, ne sachant comment l'intéresser, l'idée me vint de lui raconter mon aventure de la veille.

Elle m'écouta avec une curiosité évidente ; mais, contre mon attente, elle ne montra aucune surprise à mon récit, et me demanda seulement si l'homme ne se nommait pas Vassili. Je me rappelai que la vieille l'avait appelé devant moi Vasinka. « Oui, répondis-je, il s'appelle Vassili ; le connaîtriez-vous ?

— Il y a ici un saint homme nommé Vassili, dit-elle. Je pensais que ce devait être lui.

— La sainteté n'a rien à voir ici, répliquai-je ; c'est un effet de magnétisme, un fait intéressant pour les docteurs et les naturalistes. »

J'essayai de lui exposer ce que c'est que cette force particulière qu'on appelle le magnétisme, au moyen de

laquelle la volonté d'un individu est soumise à celle d'un autre individu, etc. ; mais, à dire la vérité, mes arguments un peu confus ne parurent faire aucune impression sur elle. Sophie m'écoutait, laissant tomber sur ses genoux ses mains croisées, qui tenaient un éventail. Elle était absolument immobile, aucun de ses doigts ne remuait, et il me semblait que toutes mes paroles rejaillissaient loin d'elle comme si elles fussent tombées sur une statue de marbre. Elle les comprenait, mais il était évident qu'elle avait ses idées à elle, bien arrêtées et inébranlables.

« Vous n'admettez pourtant pas les miracles ? m'écriai-je à la fin.

« Assurément je les admets, répondit-elle tranquillement. Comment ne pas admettre les miracles ? Est-ce que l'Évangile ne nous dit pas qu'avec de la foi, autant qu'un grain * de sénevé, on peut remuer les montagnes ? Qu'on ait de la foi, et on fera des miracles.

— Il faut qu'il y ait peu de foi dans ce temps-ci, répondis-je, car on n'entend pas parler de miracles.

— Il y en a pourtant, vous même en avez vu. Non, la foi n'a pas disparu aujourd'hui, mais le commencement de la foi...

— Le commencement de la sagesse, interrompis-je, c'est la crainte de Dieu.

— Le commencement de la foi, continua-t-elle sans se troubler, c'est l'abnégation, l'humilité*...

— L'humilité aussi ? lui demandai-je.

— Oui, l'humilité ! L'orgueil, l'arrogance, la présomp-

tion, voilà ce qu'il faut détruire, ce qu'il faut déraciner. Vous parliez tout à l'heure de la volonté..., il faut aussi qu'elle soit brisée. »

J'enveloppais de mon regard toute la figure de cette jeune fille qui prêchait ainsi. « La petite ne badine pas, » me disais-je à moi-même. Je regardai nos voisins de la mazurka : ils m'observaient, et il me sembla que mon étonnement les amusait. Un d'eux me souriait d'un air sympathique, et semblait me dire : « Eh bien ! n'avons-nous pas notre demoiselle phénomène ? Nous la connaissons, allez. »

« Et vous, Mademoiselle, repris-je, avez-vous essayé de briser votre volonté ?

— Chacun est tenu de faire ce qui lui paraît la vérité, répondit-elle d'un ton un peu dogmatique.

— Permettez-moi de vous demander, repris-je après un moment de silence, si vous croyez possible d'évoquer les morts ? »

Sophie secoua doucement la tête.

« Il n'y a pas de morts !

— Comment, il n'y en a pas ?

— Il n'y a pas d'âmes mortes. Elles sont immortelles et peuvent toujours paraître, si elles veulent. Elles sont sans cesse autour de nous.

— Comment ? Supposez-vous, par exemple, qu'à côté de ce major de garnison au nez rouge il peut se trouver une âme immortelle ?

— Pourquoi pas ? La lumière du soleil éclaire bien son nez, et la lumière du soleil, de même que toute lumière,

vient de Dieu. Et que signifient les apparences ? Pour celui qui est pur, il n'y a rien d'impur. Seulement il faut trouver un maître, trouver un guide.

— Permettez, permettez, dis-je, non sans un peu de méchanceté ; vous voulez un guide... Votre confesseur, à quoi vous sert-il donc ? »

Sophie me regarda froidement.

« Je crains que vous ne veuilliez vous amuser à mes dépens. Mon confesseur me dit ce que je dois faire, et moi, j'ai besoin d'un guide qui me montre lui-même, par son exemple, comment on se sacrifie. »

Elle leva les yeux au plafond. Ce visage de jeune fille, avec cette expression de rêverie immobile, d'extase profonde et continuelle, me rappelait les madones de Raphaël*..., pas celles de sa dernière manière, qui ont toutes mes préférences.

« J'ai lu quelque part, continua-t-elle sans se tourner vers moi et presque sans remuer les lèvres, qu'un grand seigneur voulut être enterré sous le seuil d'une église, afin que tous ceux qui entreraient le foulassent aux pieds... Voilà ce qu'il faut faire de son vivant... »

Boum ! boum ! tarararara ! Les instruments de cuivre retentirent.

J'avoue que notre conversation au milieu d'un bal était fort excentrique. Involontairement elle éveillait en moi des pensées... d'une nature entièrement opposée à la dévotion. Je profitai d'une invitation faite à ma dame dans une des figures de la mazurka pour laisser tomber notre discussion quasi théologique. Un quart

d'heure après, je ramenais M[lle] Sophie à son père, et le surlendemain je partis. Bientôt l'image de cette jeune personne au visage enfantin, à l'âme impénétrable comme le marbre, s'effaça de ma mémoire.

Deux ans se passèrent, et cette image se reproduisit encore, voici comment. Je causais avec un de mes camarades qui revenait d'une tournée dans la Russie méridionale. Il avait passé quelques jours à T... et me donnait des nouvelles de ce pays.

« A propos, s'écria-t-il, tu connais sans doute V... G... B...

— Parfaitement.

— Et sa fille Sophie, tu la connais aussi ?

— Je l'ai vue deux fois.

— Figure-toi qu'elle a pris la clef des champs.

— Comment cela ?

— Oui. Voilà trois mois quelle a disparu et qu'on n'a plus de ses nouvelles. Et le plus drôle, c'est que personne ne peut dire avec qui elle s'est enfuie. Impossible de rien découvrir ! Pas le moindre soupçon. Elle avait refusé tous les partis. C'était la modestie, la réserve personnifiée. Voilà mes prudes et mes dévotes ! Ç'a été un scandale diabolique dans tout le gouvernement de T... Son père est au désespoir... Et quel besoin avait-elle de se faire enlever ? Son père aurait fait tout ce qu'elle aurait voulu. Ce qui est surtout incompréhensible, c'est que de tous les lovelaces du gouvernement..., pas un ne manque à l'appel !

— Et on ne l'a pas encore rattrapée ?

— Comme si elle était tombée à l'eau. Une jolie fille à marier de moins, voilà qui est triste ! »

Cette nouvelle me surprit fort ; elle bouleversait toutes les idées que je m'étais faites sur Sophie B... : mais il arrive tant de choses singulières !

Pendant l'automne de cette même année, mon service m'obligea d'aller dans le gouvernement de S..., sur la route de T..., comme on sait. Par un temps pluvieux et froid, les rosses de la poste tiraient à grand'peine mon léger tarantas dans la boue d'une route effondrée. La journée avait été, il m'en souvient, des plus malheureuses. Trois fois nous nous étions embourbés jusqu'au moyeu. Mon cocher, à chaque pas, me jetait dans une ornière, et quand, à force de crier et de jurer, il en était dehors, il retombait aussitôt dans une autre plus profonde, si bien que le soir, arrivant harassé au relais, je résolus de passer la nuit dans la maison de poste. On me conduisit dans une chambre où je trouvai un vieux divan de bois, un parquet tout de travers, une tenture en papier toute déchirée. Cela sentait le *qvas* *, la vieille natte, l'oignon et même la térébenthine. Les mouches s'y ébattaient en immenses essaims ; pourtant on y était à l'abri de la pluie, qui pour lors tombait à seaux. Je dis qu'on m'apportât un samovar, et, assis sur le divan, je m'abandonnai à ces pensées, couleur... non de rose, familières à tous ceux qui voyagent en Russie. Elles furent interrompues par un grand bruit dans la salle commune, dont ma chambre n'était séparée que par une mince cloison.

C'était un grincement aigu de ferrailles, semblable au frottement d'une chaîne, mais il était dominé par une rude voix d'homme criant à tue-tête :

« Dieu bénisse tous les habitants de ce logis ! Dieu bénisse ! Dieu bénisse ! Amen ! amen ! Arrière, Satan ! »

La voix traînait la dernière syllabe de chaque mot d'une façon presque sauvage ; puis j'entendis un profond soupir et comme un corps très-pesant qui tombait sur un banc en faisant résonner la chaîne.

« Akoulina ! Servante de Dieu, viens-t'en, reprit la voix. Regarde : misère et bénédiction ! Ha, ha, ha ! Pouah ! Seigneur mon Dieu, Seigneur mon Dieu, Seigneur mon Dieu ! (*On eût dit un diacre au chœur.*) Seigneur Dieu, souverain de mon cœur* ! pardonne à mes méfaits. Oh ! oh ! oh ! Pouah ! Fi ! et bénis cette maison à la septième heure ! »

« Qu'est-ce que cela ? demandai-je à l'hôtesse, qui m'apportait le samovar.

— Ah ! mon Dieu, répondit-elle en chuchotant avec empressement, c'est un saint homme de Dieu. Il n'y a pas longtemps qu'il est venu dans notre pays ; il a bien voulu visiter ma maison, et par un temps comme celui-ci ! Il ruisselle, mon bon Monsieur, c'est comme une rivière..., et les chaînes qu'il porte..., c'est une pitié ! »

« Bénis Dieu, bénis Dieu, recommença la voix. Akoulina, Akoulina-Akoulinouchka, mon amie ! où est notre paradis ?... notre doux paradis... ?* Que cette

demeure, pour étrenne de ce siècle, reçoive la paix !... Oh ! oh ! oh ! »

La voix murmura quelques mots incompréhensibles, et tout d'un coup, après un bâillement prolongé, j'entendis comme un rire enroué. Ce rire semblait involontaire, et chaque fois qu'il s'était produit, l'homme crachait avec indignation [1], comme s'il se reprochait son accès * de gaieté.

« Hélas ! mon Dieu ! dit l'hôtesse en se parlant à elle-même avec beaucoup d'émotion, Étienne *, mon mari, n'est pas ici. Voilà un malheur ! Il dit des choses si consolantes, et moi, pauvre femme je n'y comprends rien. »

Elle sortit en hâte.

Il y avait une fente à la cloison, j'y mis l'œil et je vis un « innocent [2] » assis sur un banc et me tournant le dos. Je ne voyais qu'une tête énorme, grosse comme un chaudron à bière, des cheveux hérissés, un large dos voûté, couvert de haillons rapiécés et ruisselant d'eau. A genoux en face de lui, sur l'aire de terre battue, était une femme d'apparence maladive, portant une casaque mouillée, et sur la tête un mouchoir foncé qui lui retombait sur les yeux. Elle faisait tous ses efforts

1. Coutume superstitieuse des Slaves. Après son rire involontaire, le fou crache, comme indigné contre lui-même pour avoir cédé à une instigation du diable.

2. *Yourodivyi*, un fou par dévotion, qui mène une vie errante en s'imposant de rudes pénitences. Le peuple accorde un respect religieux à ces êtres que *Dieu a touchés*, et qui méprisent tous les biens terrestres.

pour ôter les bottes de l'innocent; mais ses doigts glissaient sur le cuir détrempé et couvert de boue. La maîtresse de la maison, les mains croisées sur sa poitrine, contemplait avec béatitude le saint homme, qui continuait à grommeler des phrases inintelligibles.

Enfin la femme parvint à lui ôter ses bottes, mais peu s'en fallut qu'elle ne tombât à la renverse. Sans s'arrêter, elle se mit à défaire les bandes de toile qui couvraient, au lieu de bas, les pieds de l'innocent. Il avait une plaie sur le cou-de-pied... Je quittai ma fente avec dégoût.

« Est-ce que vous ne prendriez pas une petite tasse de thé, mon bon père ? lui demanda humblement la maîtresse de poste.

— De quoi s'avise-t-elle ? répondit l'innocent ; choyer une guenille pécheresse.., oh ! oh ! oh ! j'en voudrais briser tous les os, et elle... du thé !... Oh ! oh ! ma respectable bonne dame, Satan est fort chez nous... Sur lui tombe le froid, sur lui la famine, et les cataractes du ciel, les pluies qui transpercent ; mais il vit toujours... Souviens-toi du jour de l'intercession de la mère de Dieu ! Tu verras ce qui t'arrivera... Tu verras !... »

L'hôtesse poussa un léger soupir d'étonnement.

« Seulement écoute-moi. Donne tout, donne ta tête, donne ta chemise... On ne demande pas : donne toujours ! parce que Dieu te voit. Lui faut-il beaucoup de temps pour éparpiller ton toit. Il t'a donné, le bienfaiteur t'a donné du pain... Mets-le dans le poêle...

Oui, il voit tout, tout... Tu sais bien, l'œil dans le triangle[1]. A qui? »

L'hôtesse se signa à la dérobée sous son fichu.

« Vieil ennemi, dur comme dia-mant ! s'écria tout à coup l'innocent : diamant ! diamant ! »

Et il grinçait des dents avec fureur.

« Vieux serpent ! Mais Dieu ressuscitera, oui, il ressuscitera et il dispersera ses ennemis... Je réveillerai les morts... je marcherai sur son ennemi * ... Ah ! ah ! ah ! Pouah !

— N'auriez-vous pas un peu d'huile, demanda une autre voix que j'entendais à peine. Je voudrais en mettre sur sa plaie... J'ai sur moi un linge propre. »

Je regardai de nouveau à la fente. La femme était toujours occupée de la jambe de l'innocent. « C'est la Madeleine, » me dis-je.

« Tout de suite, tout de suite, ma colombe, dit l'hôtesse, et elle courut à ma chambre prendre avec une cuiller l'huile de la lampe allumée devant les images.

« Quellé est la femme qui l'accompagne ? lui demandai-je.

— Nous ne savons pas, mon petit père, qui elle est; mais elle fait son salut... Peut-être que c'est pour ses péchés ; mais lui, quel saint homme que c'est !

— Akoulinouchka, ma chère enfant, ma fille bien-aimée... reprit l'innocent, et tout à coup il fondit en

1. L'œil céleste qui se trouve dans un triangle sur la plupart des images grecques.

larmes. Sa compagne, toujours à genoux devant lui, leva les yeux...

« O ciel ! me dis-je, où donc ai-je vu ces yeux-là ? »

L'hôtesse rentra avec huile. La femme acheva le pansement, et, se relevant, demanda s'il serait possible d'avoir place dans un grenier avec un peu de foin... « Vassili Nikititch aime beaucoup à coucher sur le foin.

— Comment donc ! certainement, répondit l'hôtesse. Venez-vous-en, mon petit père, dit-elle à l'innocent. Séchez-vous, reposez-vous. »

Le fou en geignant se leva lentement du banc où il était assis. La chaîne qu'il portait se mit à tinter, et comme il se retournait pour chercher les saintes images, je vis sa figure en plein, tandis qu'il faisait de grands signes de croix du revers de sa main.

Je le reconnus à l'instant ; c'était ce Vassili qui m'avait fait voir mon défunt précepteur. Ses traits avaient peu changé, mais son expression était encore plus sauvage, encore plus farouche. Ses joues pendantes étaient couvertes d'une barbe hérissée. Ses haillons pleins de fange, sa mine hideuse inspiraient plus de dégoût que de terreur. Il continuait ses signes de croix tout en promenant un regard stupide sur le sol, dans les coins de la chambre ; il avait l'air d'attendre quelque chose.

« Vassili Nikititch ! » dit sa compagne en le saluant humblement. Il releva la tête, et, essayant de faire un pas, chancela et faillit tomber. Elle s'avança aussitôt et le soutint en lui prenant le bras. La voix, la taille

de cette femme indiquaient qu'elle était jeune ; mais il était impossible de voir son visage.

« Akoulinouchka, mon amie !... » dit l'insensé * en traînant la voix et en ouvrant une bouche énorme ; en même temps il se frappait la poitrine et faisait entendre un long gémissement qui semblait venir du fond de l'âme. Tous les deux sortirent en suivant l'hôtesse.

Je demeurai quelque temps encore sur mon dur canapé à réfléchir sur ce que je venais de voir. Mon magnétiseur avait fini par devenir un « innocent ». Voilà où l'avait conduit ce pouvoir qu'il était impossible de méconnaître en lui.

Le matin, je voulus me mettre en route ; la pluie n'avait pas cessé, mais je ne pouvais m'arrêter plus longtemps. Sur le visage de mon domestique, qui m'apportait de quoi faire la barbe, je remarquai une sorte de sourire sardonique contenu, dont je savais bien la cause. A coup sûr, il venait d'apprendre quelque chose d'extraordinaire et qui n'était pas à la gloire des maîtres. Évidemment il était impatient de m'en faire part.

« Eh bien ! lui dis-je enfin, qu'y a-t-il ?

— Monsieur a vu l'innocent hier ?...

— Oui, eh bien ?

— Et sa compagne, Monsieur l'a vue aussi ?

— Oui.

— C'est une dame *... de la noblesse.

— Allons donc !

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Des marchands de T... ont passé par ici et l'ont reconnue. Ils

ont nommé sa famille ; seulement j'ai oublié comment ils l'appellent. »

Il me sembla qu'un éclair passait devant mes yeux.

« L'innocent est-il encore ici ? lui demandai-je.

— Oui, il n'est pas encore parti. Mon gaillard est là sous la porte qui leur sert un plat de son métier. Il leur en conte de belles, il sait ce que celà lui rapporte. »

Mon domestique appartenait à cette classe de serviteurs éclairés dont Ardalion faisait partie.

« Et la demoiselle est avec lui ?

— Oui, elle fait aussi son service. »

Je sortis sur le perron et vis l'innocent. Il était assis au-dessous de la porte sur un banc qu'il tenait à deux mains, dandinant a droite et à gauche sa tête baissée comme une bête féroce en cage. Les touffes épaisses et crépues de ses cheveux allaient et venaient ainsi que ses grosses lèvres pendantes, d'où sortait un murmure étrange et qui ne ressemblait pas à la voix humaine. Sa compagne cependant se lavait la figure à un seau suspendu près du puits. Elle n'avait pas encore remis son mouchoir de tête, et achevait sa besogne à quelques pas de la porte, se tenant sur une petite planche au-dessus de la mare au fumier. Je la regardai, et, maintenant qu'elle était tête nue, je frappai des mains d'étonnement. Sophie B... était devant moi ! Au bruit, elle se retourna et fixa sur moi ses yeux bleus immobiles comme autrefois *. Elle était bien changée. Le hâle avait donné à son teint une nuance uniforme de jaune rougeâtre, son nez s'était effilé, ses lèvres s'étaient rétrécies.

Cependant elle n'était pas devenue laide, mais à son ancienne expression de rêverie et d'étonnement s'en joignait une nouvelle : c'était un air de résolution, presque de hardiesse et d'enthousiasme concentré. Sur ce visage, plus la moindre trace de grâce enfantine.

Je m'approchai.

« Sophie Vladimirovna, m'écriai-je, est-ce vous dans ce costume et dans cette compagnie ?... »

Elle frissonna, me regarda encore plus fixement, comme pour reconnaître qui lui adressait la parole ; mais, sans me répondre un mot, elle courut à son compagnon.

« Akoulinouchka, bégaya l'innocent avec un profond soupir, nos péchés, nos péchés...

— Vassili Nikititch, partons tout de suite, tout de suite, entendez-vous ? lui dit-elle, tout en jetant d'une main son mouchoir sur sa tête, tandis que de l'autre elle soulevait le coude de l'insensé *. Allons, Vassili Nikititch, ici il y a du danger !

— Je viens, je viens, ma petite mère, répondit l'innocent avec soumission, et, portant tout son corps en avant, il se souleva de son siège ; seulement il faudrait quelque chose pour attacher la bonne petite chaîne. »

Je courus après Sophie, je me nommai, je la suppliai de m'écouter, d'entendre un mot seulement. Je cherchai à la retenir en lui disant que la pluie qui tombait à flots pourrait lui faire le plus grand mal, ainsi qu'à son compagnon. Vainement je lui parlai de son père *.. Une animation méchante, impitoyable, s'était emparée

d'elle. Sans faire la moindre attention à mes paroles, ses lèvres serrées, la respiration entrecoupée, elle pressait son compagnon tout ahuri, lui adressait à voix basse quelques mots d'un ton impérieux, l'entourait d'un bras et de l'autre soutenait sa chaîne. En un instant, elle lui avait enfoncé sur les yeux une mauvaise casquette d'enfant, lui avait mis son bâton à la main, elle-même avait jeté la besace sur son épaule..., et déjà ils étaient sur la route. Je n'avais pas de droit pour l'arrêter, et d'ailleurs qu'aurais-je pu faire? Elle entendit mon dernier appel désespéré et ne tourna pas la tête. Soutenant son *saint homme*, elle s'avançait à grands pas sous une pluie battante, au milieu de la boue noire qui couvrait la route. Un instant, je suivis les deux figures de Sophie et du fou au milieu du brouillard ; à un tournant ils disparurent, et je ne les revis plus.

Je rentrai dans ma chambre consterné, abasourdi. Je ne pouvais comprendre qu'une jeune fille bien élevée, riche, abandonnât ainsi sa maison, sa famille, ses amis, renonçât à toutes ses habitudes, à tout le bien-être de l'existence. Pourquoi ?* pour courir après un vagabond imbécile et s'en faire la servante! Impossible de s'arrêter un instant à l'idée qu'une passion capricieuse, un amour dénaturé eût été le mobile de sa résolution. Il suffisait de regarder l'ignoble figure de son saint homme pour rejeter une pareille supposition. Non, Sophie était restée pure, et, comme elle me l'avait dit une fois, pour elle, il n'y avait rien d'impur*. Je ne

comprenais pas son coup de tête, mais je ne la condamnais pas, de même que je ne condamne pas d'autres jeunes âmes qui se sont sacrifiées à ce qu'elles croyaient la vérité, à ce qu'elles croyaient leur vocation. Je regrette sa fuite insensée, mais je ne puis lui refuser ni une certaine admiration, ni même mon respect. Elle était sincère quand elle me parlait d'abnégation et d'humilité... et, pour elle, penser et agir c'était même chose. Elle avait cherché un directeur, un guide, et elle l'avait trouvé..., mais où, grand Dieu !

Elle avait voulu subir l'humiliation, elle avait voulu être foulée aux pieds... Plus tard, j'ai entendu dire que sa famille l'avait enfin retrouvée et que la brebis perdue était rentrée au bercail ; mais elle n'y demeura pas longtemps et mourut bientôt en silence, avec son secret.

Paix à ton cœur, pauvre être incompréhensible ! Vassili Nikititch probablement promène encore sa folie. Ces gens-là ont une santé de fer*.

NOTES, ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES

NICOLAS GOGOL

Article paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1851 (XXI[e] année, nouvelle période, tome XII, pages 627-650), sous le titre général : *La Littérature en Russie* ; repris dans *Nouvelles*, Paris, Michel Lévy frères, 1852, pp. 306-358. Je suis le texte des *Nouvelles*.

Page 3, ligne 2. ... *les trois ouvrages dont je viens de transcrire les titres*... — Dans la *Revue des Deux Mondes*, l'article portait en sous-titre, suivant une méthode préconisée par Buloz, les noms des ouvrages dont il rendait compte. Dans l'édition Lévy, de 1852, ce sous-titre a été non pas précisément supprimé, comme l'écrit Louis Leger dans son *Nicolas Gogol* (Paris, Bloud, 1914, ch. IX, *Gogol et Mérimée*, p. 208), mais reporté à une page de garde. Aussi la lecture des premières lignes provoque-t-elle une certaine perplexité dans l'esprit du lecteur. Cette perplexité redouble quand on ouvre l'édition Lévy actuelle : en effet les mots *Nouvelles Russes* y forment un sous-titre général d'où semblent dépendre les autres ouvrages, et l'on se demande pourquoi le critique parle de « trois ouvrages » alors qu'il n'en annonce que deux. En fait, Mérimée analyse bien trois ouvrages :

1° les *Nouvelles russes*, recueil arbitraire publié par Louis Viardot en 1845. — Ce sont les seules nouvelles de

Gogol que Mérimée connaisse et il ne les a lues que dans cette médiocre traduction ;

2° les *Ames mortes* (1842) ;

3° l'*Inspecteur général* (*Revizor*, 1836).

Mérimée a lu ces deux œuvres dans l'original ; il travaille à une traduction de la seconde, la seule comédie de Gogol qu'il paraisse connaître (cf. *Introduction*).

Page 3, ligne 4. *Je crois qu'il a encore publié des lettres...* — Il s'agit des fameux *Fragments d'une correspondance avec mes amis*, recueil de lettres édifiantes que Gogol publia en décembre 1846, alors que, désespérant déjà de mener à bien la seconde partie des *Ames mortes*, il n'en voulait pas moins faire entendre sa voix et convaincre ses compatriotes de la nécessité d'une régénération morale.

Page 3, ligne 7. *Mon incompétence en ces matières me fait moins regretter...* — Mérimée n'aurait en effet ni compris ni aimé le Gogol « seconde manière », le Gogol mystique et prédicant. — L'édition Lévy actuelle porte ici : « me fait *du moins* regretter... », ce qui est une absurdité.

Page 3, ligne 12. ... *une réputation égale à celles des meilleurs humoristes anglais.* — L'humour est certes une des qualités de Gogol : c'est toutefois le rabaisser que le placer au rang des humoristes. On a vu dans l'*Introduction* (p. LXXVIII) que cette phrase avait provoqué l'indignation de Tourguénief.

Page 3, ligne 13. *Observateur fin jusqu'à la minutie...* — Exact. Mérimée dira bientôt la même chose du Tourguénief des *Mémoires d'un chasseur*, dont la filiation avec Gogol est par instants évidente.

Page 3, ligne 15. ... *mais enclin à l'outrer jusqu'à la bouffonnerie...* — A propos de cette phrase, M. I. Polikowsky écrit : « L'inclination de Gogol à outrer le ridicule, interprétée par Saltyko comme un procédé littéraire très ingénieux, ne paraît à Mérimée que de la bouffonnerie » (*Prosper Mérimée, le caractère et l'œuvre littéraire*, Carouge-

Genève, 1910, p. 139). Mérimée veut seulement dire que Gogol donne *parfois* et non *toujours* dans la bouffonnerie, et cela est rigoureusement exact. Il y a une nuance que le critique de Mérimée n'aurait pas dû négliger. Que Gogol ait voulu faire du grotesque un procédé, cela est bien douteux : le grand satirique que fut Michel Saltykof-Stchédrine (1826-1889) plaidait pour son saint.

Page 3, ligne 26. ... *elles n'ont fait que le mettre en colère.* — « Jamais au contraire auteur n'a fait tant rire son peuple », objecte M. Polikowsky (*op. cit.*, p. 139). En effet, si Mérimée avait assisté à une représentation du *Revizor*, il eût trouvé la gaieté de Gogol extrêmement communicative. Toutes ces filouteries, qui paraissent « crime » à des yeux étrangers, égayent fort le gros du public, trop habitué à ces manières d'agir pour s'en indigner et qui aime mieux en rire qu'en pleurer ; mais ce n'est évidemment pas à l'honneur des mœurs russes. Mérimée conviendra lui-même plus loin que « l'impression de cette pièce ne saurait être la même à Paris qu'à Moscou ». Quant à Gogol, c'est surtout, comme on le verra tout à l'heure, l'indignation qu'il eût souhaité provoquer.

Page 4, ligne 1. *Il tient de Téniers et de Callot...* — Var. : *Téniers* (*Revue des Deux Mondes.*) Dans son article sur le *Revizor* (octobre 1836), le prince Pierre Viazemski avait déjà appelé Gogol le Téniers russe, et si ce critique a rencontré, comme il est possible, Mérimée dans le salon Ancelot (cf. *Introduction*, p. XVII), il a bien pu lui suggérer ce rapprochement. Au reste la comparaison, souvent reprise depuis, avec le grand peintre hollandais David Teniers le jeune (1610-1694), s'impose à l'esprit dès qu'on a lu quelques pages de Gogol. Le rapprochement avec le célèbre peintre et graveur lorrain, Jacques Callot (1592-1635), est également fort juste, sinon davantage : chez Gogol la puissance du dessin est plus remarquable encore que l'audace du coloris.

Page 4, ligne 5 ... *blaise* ... — *Sic*, au lieu de *blèse*.

L'orthographe de Mérimée est d'ailleurs historiquement soutenable.

Page 4, ligne 5. ... *parce qu'il a perdu une incisive.* — Allusion probable au Dobtchinski du *Revizor* qui, s'il n'a pas perdu d'incisive, n'en est pas moins affligé « d'une dent qui siffle ». (Acte I, sc. 3 ; cf. *supra*, p. 71.)

Page 4, ligne 12. ... *il ne se préoccupe nullement de la vraisemblance dans la composition générale.* — Cela est surtout sensible dans les *Ames mortes.*

Page 4, ligne 17. ... *elles commencent, elles se terminent brusquement.* — Var. : *elles se terminent, elles commencent brusquement* (*Revue.*)

Page 4, ligne 25. ... *on ne peut lire de suite vingt pages de Rabelais.* — Peut-être ; mais bien plus en raison des difficultés d'interprétation que par le fait « qu'on se lasse promptement de ce bien dire ». Les points obscurs une fois élucidés — et c'est là un des bienfaits de l'édition Lefranc — on lit Rabelais sans la moindre fatigue.

Page 4, ligne 28. ... *sauf à quelques Œdipes comme Le Duchat ou Éloi Johanneau.* — Jacob Le Duchat, philologue célèbre, né à Metz en 1658, mort en 1735 à Berlin, où il s'était réfugié après la révocation de l'édit de Nantes. On lui doit plusieurs éditions de chefs-d'œuvre du xvie siècle, notamment la *Satyre Ménippée* (1696), Rabelais (1711), les *Aventures du Baron de Faeneste* (1729). Mérimée le mettra bientôt à contribution quand il éditera (1855) ce petit roman d'Agrippa d'Aubigné.

Éloi Johanneau (1770-1851) procura, lui aussi, plusieurs éditions d'écrivains du xvie siècle : Montaigne (1821-26), Charron (1821), Rabelais (1823-26).

Le Duchat tenta le premier un commentaire philologique de Rabelais. Ses efforts restèrent malheureusement isolés et l'on préféra pendant longtemps s'en tenir à un système d'exégèse préconisé notamment par Johanneau, celui de l'allégorisme historique. Cette interprétation mort-née embrouilla comme à plaisir les études rabelai-

siennes et n'a été définitivement ruinée que de nos jours, grâce surtout aux travaux de M. Abel Lefranc et de son groupe.

Page 5, ligne 8. ... *et de les rendre avec exactitude.* — En écrivant cette phrase — qu'il répétera en termes à peu près identiques dans son premier article sur Tourguénief (cf. *supra*, p. 230) et dans son étude sur Pouchkine (cf. t. I, p. 20) — Mérimée ne songe-t-il point à lui-même? Dans ses meilleures nouvelles, il a en effet pratiqué à la perfection cet art de choisir qu'il admirait tant chez son poète favori.

Page 5, ligne 16. ... *du Nord et du Midi...* — Var. : du *nord* et du *midi* (*Revue*).

Page 5, ligne 17. ... *la langue de Rabelais enfin, peut seule...* — Var. : la langue de Rabelais *enfin peut* seule... (*Revue*).

Page 5, ligne 18 ....*de cette souplesse et de cette énergie...* — Mérimée a repris — avec des nuances — ce passage célèbre sur la langue russe dans la préface de *Pères et enfants* (cf. *supra*, p. 237), dans son article sur Pouchkine (cf. t. I, p. 5), dans une lettre à Albert Stapfer... Je renvoie à la note du t. I, p. 165.

Page 5, ligne 30. ... *un peu de monotonie sur l'ensemble.* — Dans son article sur *La littérature et le servage en Russie* (cf. *supra*, p. 230) et surtout dans celui sur Pouchkine (cf. t. I, p. 6), Mérimée reprendra le passage sur la minutie qu'il constate chez ces écrivains russes et qu'il croit devoir attribuer à la richesse de la langue.

Page 6, ligne 2. ... *le caractère particulier du talent de M. Gogol.* — C'est l'impression que laisse l'*Inspecteur* et la première partie des *Ames mortes*. Mérimée eût été sans doute moins absolu dans son jugement, s'il avait mieux connu les autres œuvres de Gogol.

Page 6, ligne 4. ... *cela ne veut pas dire qu'il soit un observateur infidèle...* — Dans la *Confession d'un auteur* (1847),

Gogol note que dès sa jeunesse, on lui « reconnaissait le don non pas de parodier l'homme, mais de le deviner, c'est-à-dire de deviner ce qu'il doit dire dans tel ou tel cas, en conservant la tournure ou la forme de ses propos (cf. mon *Introduction* aux *Ames mortes*, Paris, Bossard, 1925, p. 36).

Page 6, ligne 5. ... *pour le laid et le triste.* — Pas précisément. Gogol est un des rares écrivains russes qui sachent vraiment rire. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand comique ; mais, comme Molière et beaucoup d'auteurs « gais », c'était aussi un grand mélancolique. Et puis les objets qui s'offraient à son observation étaient de nature à provoquer plutôt l'indignation que le rire. Voilà pourquoi son enjouement du début s'est peu à peu mué en sarcasme, et son rire en rictus.

Page 6, ligne 9. ... *avec une insatiable curiosité.* — « Afin de me divertir, continue Gogol (*loc., cit.*, p. 26), j'imaginais tout ce que je pouvais en fait de ridicules. J'inventais des personnages complètement comiques, je les plaçais mentalement dans les situations les plus burlesques, sans m'inquiéter pourquoi, ni à qui cela pouvait profiter. » Et dans la IIIe *Lettre sur les Ames mortes*, il s'était déjà reconnu pour faculté maîtresse « le don de faire ressortir la platitude de la vie, de donner à la vulgarité un relief si puissant que les plus infimes détails sautent tout de suite aux yeux » (*ibidem*, p. 462).

Page 6, ligne 12. ... *les tableaux de M. Gogol.* — « Mon Dieu, que notre Russie est triste ! » s'écria Pouchkine, à qui l'auteur venait de lire les premiers chapitres des *Ames mortes*. Gogol s'imaginait avoir écrit une œuvre légère et fort gaie : cette appréciation lui dessilla les yeux.

Page 6, ligne 19. ... *à noircir se compatriotes, il ne nous empêchera pas...* — Var. : *...compatriotes ; il ne nous...* (*Revue*).

Page 6, ligne 23. ... *dont les ouvrages ont pu n'être pas sans influence sur son talent.* — Mérimée a raison de ne

pas insister : Balzac n'a exercé aucune influence sur Gogol ; tous deux sont arrivés en même temps à la notoriété. Il existe toutefois certains points de contact entre leurs talents.

Page 7, ligne 11. ... *au préjudice du reste de l'empire.* — Cela est surtout vrai pour les premières œuvres de Gogol, dont Mérimée ne connaissait alors qu'une partie. On a remarqué que, lors de la publication des *Ames mortes*, ce Petit-Russe avait passé en tout et pour tout *50 jours* dans la province « russe » proprement dite.

Page 7, ligne 16 .... *sa délicieuse Tatiana...* — L'héroïne d'*Eugène Oniéguine* (cf. t. I, pp. 27-30).

Page 7, ligne 18. ... *un bonheur semblable.* — Gogol en effet n'a découvert que l'Ouliana de la seconde partie des *Ames mortes*. Son impuissance à dépeindre de « belles âmes » est sans doute une des raisons qui l'incitèrent à détruire la dernière partie des *Ames Mortes*, dans laquelle il projetait de montrer la Russie sous son beau jour après en avoir accusé les tares dans les deux premières.

Page 7, ligne 24. ... *le caractère de son talent qu'il ne connaît pas encore.* — Exact en partie ; mais l'impression de tâtonnement que signale Mérimée doit plutôt être attribuée au choix arbitraire du traducteur.

Page 7, ligne 26. *Roman historique inspiré par la lecture de Walter Scott...* — *Tarass Boulba*. Il n'est pas bien sûr que Gogol ait connu le grand romancier anglais à l'époque où il écrivait ce petit roman (vers 1834) ; mais, durant son séjour à Rome, aux alentours de 1840, il revoit l'œuvre en lui donnant, avoue-t-il, une note à la Walter Scott.

Page 7, ligne 26. ... *légende fantastique...* — *Vii*, traduit par Viardot sous le titre : le *Roi des Gnômes*.

Page 7, ligne 26. ...*étude psychologique...* — les *Mémoires d'un fou*.

Page 7, ligne 27. ... *tableau de mœurs sentimental et grotesque à la fois...* — *Propriétaires du bon vieux temps* ou à

l'ancienne mode ; Viardot a donné pour titre à cette nouvelle : *Un ménage d'autrefois.*

Page 8, ligne. 4... *s'il prendrait pour modèle Sterne, Walter Scott, Chamisso ou Hoffmann.* — Walter Scott (*Tarass Boulba*) et Hoffmann (*Mémoires d'un Fou, le Nez*), passe ; Sterne, peut-être ; Chamisso, c'est bien douteux.

Page 8, ligne 9. ... *elle occupe à elle seule les deux tiers du volume...* — Pour bien juger cette nouvelle, il faudrait la replacer dans son vrai cadre. Gogol l'a insérée après *Propriétaires du bon vieux temps* et avant *Viï*, et la *Brouille d'Ivan Ivanovitch et d'Ivan Nikiforovitch,* dans un recueil intitulé *Mirgorod*, du nom d'une ville oukraïnienne. Dans la pensée de l'auteur, cette bourgade offrait une sorte de microcosme de son pays natal. Toute la Petite-Russie, sa légende, ses fastes, son effacement, son trantran quotidien, vit dans ce livre où, par un balancement cher à Gogol avant qu'il le soit à Flaubert, les couleurs éclatantes alternent avec les nuances fanées. Chacune de ces nouvelles doit donc être jugée par rapport au tout, ce que le lecteur français n'a jamais pu faire jusqu'à présent ; c'est là une regrettable lacune, que j'espère bientôt pouvoir combler.

Page 8, ligne 12. ... *ce peuple singulier auquel Voltaire a consacré quelques lignes dans son* Histoire de Charles XII. — Voici le passage auquel Mérimée fait allusion : « Ce terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la terre : c'est un ramas d'anciens Russes, Polonais et Tartares, faisant tous profession d'une espèce de christianisme et d'un brigandage semblable à celui des flibustiers. Ils élisent un chef qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfants à vingt et trente lieues à la ronde, et les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne ; l'hiver, ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien ; ils vivent libres ;

ils affrontent la mort pour le plus léger butin, avec la même intrépidité que Charles XII la bravait pour donner des couronnes... » (*Histoire de Charles XII*, livre VI, éd. Garnier, Paris, 1878, t. XVI, pp. 282-3.)

Page 8, ligne 16. ... *dans les îles du Dnieper*...
Page 8, ligne 26. ... *dans ses marécages du Dnieper*. } — Var. du *Don* (*Revue*). — Mérimée s'est, entre temps, aperçu de son erreur. L'édition Lévy orthographie à tort : dans *ces* marécages.

Page 8, ligne 18. ... *quelquefois même de la Porte ottomane*. — Les Zaporogues dépendirent longtemps de la Pologne qu'ils aidèrent à combattre les Turcs et les Tatars : ils se révoltèrent contre elle lorqu'ils se crurent menacés dans le libre exercice de leur religion ; dans la seconde moitié du XVIIe siècle, ils firent retour à la Russie. — Mérimée ne connaît guère encore l'histoire de la Petite Russie qu'il étudiera plus tard quand il écrira, d'après Kostomarof, l'histoire de Bogdan Chmielnicki (1863).

Page 9, ligne 7. ... *comme dit l'étudiant de Schiller* ... — Allusion à un passage des *Brigands* (*Die Räuber*, 1782), acte II, sc. 3 : « Das ist dir ein Korps Kerles, Bruder, deliziöse, sag' ich dir, wo als einer dem andern die Knöpfe von den Hosen stiehlt und mit geladener Flinte neben ihm sicher ist. — Cela te fait un corps de gaillards, de garçons délicieux, je te dis, dont chacun volera à l'autre jusqu'aux boutons de sa culotte mais n'en sera pas moins tout à fait tranquille près de lui, s'il a son fusil bien chargé ».

Page 9, ligne 12. ... *une admiration dont j'ai honte*. — A propos de cette phrase, L. de Wailly écrit dans l'*Athenaeum français* du 3 juillet 1852 : « L'explication est vraie en ce sens que M. Mérimée admire beaucoup l'énergie, la plupart de ses productions en font foi ; mais on se tromperait si on lui supposait quelque idée de protestation, comme celle qui a inspiré les *Brigands* de Schiller. Le but n'est rien ; M. Mérimée n'est frappé que

de l'inégalité de la lutte. Il aime l'énergie pour l'énergie ».

Page 9, ligne 14. ... *la vie de Morgan, de l'Olonnais et de Mombars l'exterminateur* ... — Flibustiers célèbres qui ravagèrent les Antilles espagnoles.

Henry John Morgan, aventurier anglais, amiral des boucassins, né en 1635 dans le comté de Glamorgan, mort en 1688 à la Jamaïque, dont il était gouverneur. — Henri David Nau, dit l'Olonois, le fléau des Espagnols, né aux Sables d'Olonne en 1630, se signala notamment par la prise de Maracaïbo ; au retour d'une expédition malheureuse contre le Guatémala, il eut le malheur de tomber, près du golfe du Darien, aux mains des Indiens bravos qui le hachèrent par quartiers, le firent rôtir et le mangèrent (1671). — Mombars, surnommé l'Exterminateur, né en 1645 dans le Languedoc, mort à une date inconnue ; il a inspiré plusieurs drames et romans, notamment *Mombars l'exterminateur ou le dernier des flibustiers* par J.-B. Picquenard (1807).

Les aventures des flibustiers ont été pittoresquement racontées dans le livre fameux d'Alexandre-Olivier Œxmelin : *Histoire des aventuriers, des flibustiers et des boucaniers d'Amérique* (Paris, Lefébure, 1688), plusieurs fois réédité. Mérimée, qui avait lu ce livre « avec ravissement », consacra encore aux flibustiers deux notes, pages 130 et 182 de son édition de *Faeneste* (Paris, Paul Janet, 1855).

Page 9, ligne 22. ... *ce Mussoni qui soutenait un siège en règle*... : Var. — *qui, le mois dernier, soutenait*... (*Revue*) — Cette variante m'a permis d'identifier ce Mussoni, aujourd'hui bien oublié. Dans son numéro 271 du 28 septembre 1851 (page 2586, seconde colonne), le *Moniteur universel* relate d'après l'*Ère nouvelle*, journal de Bastia, une rencontre survenue le 13 septembre, entre la gendarmerie et la bande *Massoni* (et non Mussoni : Mérimée a sans doute mal lu, à moins qu'il ne s'agisse d'une coquille). Le chef de la bande, Massoni, ancien soldat en

Afrique et gendarme en Corse, est tué dès le début. Ce n'est donc pas lui, mais un de ses hommes, Arrighi, qui, acculé dans une grotte sans issue de la montagne de Penna Rossa, n'est abattu qu'après six jours de siège et de combat, non sans avoir tué lui-même plusieurs gendarmes : « La tranquilité de son esprit n'étonne pas moins que son courage, » ajoute le rédacteur du *Moniteur* ; cette phrase n'a pas dû déplaire à l'auteur de *Colomba*.

Page 10, ligne 7. ... *de ces récits lamentables.* — J'ai discuté dans l'*Introduction* (pp. LXXIII-V) l'opinion de Mérimée sur *Tarass Boulba* ainsi que sur les autres nouvelles du recueil.

Page 10, ligne 9. ... *un véritable contresens...* — Var: *contre-sens* (*Revue*).

Page 10, ligne 15. ... *des cosaques du vieux temps...* — Var. : *Cosaques* (*Revue*).

Page 10, ligne 26. ... *par une nuit changeante d'automne.* — L'article, paru en novembre, avait été écrit en octobre, puisque parlant de l'affaire Massoni, qui se passa le 13 septembre, l'auteur écrit : *le mois dernier*.

Page 10, ligne 27. ... *après le dénouement* ... Var. : *dénoûment* (Revue).

Page 11, ligne 1. ... *le fantastique allemand est un peu usé..* — Vers cette époque en effet l'influence du fantastique allemand, très sensible à l'époque du romantisme, commençait à décliner : Hoffmann allait bientôt céder la place à Edgar Poë (cf. Marcel Breuillac : *Hoffmann en France*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1921).

Page 11, ligne 3. L'Histoire d'un Fou... — Non, les *Mémoires d'un Fou*. Puisque Mérimée critique si amèrement cette nouvelle, il ferait bien d'en reproduire le titre exact, du moins celui que lui a donné Viardot, car *Journal d'un fou* serait une version préférable.

Page 11, ligne 9. ... *fort graphiquement dépeinte*, *comme*

dirait M. Diafoirus... — Erreur, le mot n'est pas de M. Diafoirus, mais bien du « second médecin » dans la consultation burlesque de *Monsieur de Pourceaugnac* (acte II, sc. 11) : « Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, graphice despinxisti, tout ce qui appartient à cette matière. »

Page 11, ligne 25. ... *un auteur à bout d'expédients.*— On est vraiment en droit de se demander si Mérimée plaisante ! La scène en question est une des plus admirables de l'*Odyssée* (chant XVII, vv. 290-325).

Page 12, ligne 8. ... *pas un détail qui ne soit charmant...* —*Charmante* nouvelle,...détail *charmant*,...le mot revient bien souvent sous la plume de notre critique, nous l'avons déjà vu à propos de Pouchkine.

Page 12, ligne 12.... *une peinture très fidèle des mœurs de la province en ce pays.* — On le croyait du moins à l'époque ; on s'est aperçu depuis qu'il s'agissait de tout autre chose. Je renvoie à mon *Introduction* aux *Ames mortes.*

Page 12, ligne 19. ... *par un souvenir des façons peu galantes des Tartares, anciens conquérants de la Russie.* Mérimée ne perd pas l'occasion d'ironiser. Son cousin Henri avait écrit avec plus de justesse : « Le mot de serf n'a même pas en russe d'équivalent ; on dit l'homme de la forteresse, du château. On l'appelle aussi chrétien, âme, noms saints et touchants qui proclament ses droits éternels et non sa dépendance d'un jour » (*op. cit.*, p. 162.)

Page 12, ligne 23. ... *comme dans les dénombrements de Rabelais*. — Le Chinonais préoccupe décidément Mérimée (cf. *supra*, la note, p. 472.)

Page 13, ligne 7. ... *je commence l'analyse du roman de M. Gogol.* — Les éditions Lévy actuelles donnent ici : *l'analyse de M. Gogol,* ce qui ne signifie rien du tout.

Page 13, ligne 8. *Il l'intitule poème ; ce titre est une espèce d'énigme...* — En français le mot *poème* a pris, à l'heure

actuelle, une acception restreinte ; en russe il a conservé au contraire une valeur plus flottante et plus proche du sens étymologique. Le mot avait été conseillé à Gogol par Pouchkine qui lui avait cédé le sujet et l'eût sans doute traité dans la matière souple de son *Oniéguine*. Gogol ne semble pas avoir tout d'abord pris garde au terme ; mais il en comprit peu à peu la signification, qui s'imposa à lui de plus en plus tyrannique : dans le titre de l'œuvre, le mot *Poème* dévore tout le reste. Influencé par la lecture de Dante qu'il pratiqua beaucoup en Italie, Gogol a voulu écrire une trilogie : l'ascension de l'homme russe s'élevant des boues de l'enfer à travers les sables du purgatoire jusqu'aux délices du paradis. A vrai dire, dans sa première partie, la seule qui ait été menée à bien, l'œuvre nous apparaît surtout comme le poème burlesque de la platitude, de la bassesse humaines.

Page 13, ligne 9. ... *à la fin de l'ouvrage*. — Entendez : de la première partie. Mérimée a cru l'ouvrage terminé, bien que l'auteur ait annoncé expressément une suite. En réalité cette fin n'en est pas une : Gogol n'a jamais donné le mot de l'énigme et c'est parce qu'il désespérait de la donner qu'il a détruit son œuvre.

Page 13, ligne 26. ... *quelques verres de vin de Champagne...* — Ou plutôt de contrefaçons de ce vin. Les petits hobereaux que Gogol met en scène ne connaissent guère le champagne d'origine : un d'eux, Nozdriof, offre à ses hôtes une infâme mixture baptisée *bourguignon-champagnon* ; et quand il s'agit d'« arroser » les acquisitions de Tchitchikof, les hauts fonctionnaires eux-mêmes se contentent d'un « vin mousseux » du cru.

Page 14, ligne 5. *Le gentilhomme vaniteux...* — Manilof, auquel Mérimée fait ici allusion, n'est pas un vaniteux, mais une ganache sentimentale, amateur de beaux gestes et de phrases creuses. C'est la sensiblerie niaise que Gogol prétend ridiculiser en lui.

Mérimée, qui s'étend beaucoup sur Tchitchikof, ne

semble pas voir l'admirable galerie de types que nous offrent les *Ames mortes*. Pliouchkine et Nozdriof, par exemple, les deux plus surprenants portraits d'avare et de hâbleur qu'il y ait peut-être dans la littérature universelle, se voient accorder chacun sept mots, qui ne laissent même pas entrevoir avec quelle profondeur Gogol a traité leurs caractères. Et pas un mot de Sobakévitch, la brute qui paraît engourdie dans la graisse et la paresse, mais se révèle fine mouche quand besoin est. *Daguerréotype* n'est d'ailleurs pas le mot exact : Gogol ne fait pas « de portraits fidèles » : suivant un procédé classique, il emprunte au tiers et au quart des traits qu'il accumule sur un seul et même personnage, l'élevant ainsi, je le répète, à la valeur de type.

Page 14, ligne 12. ... *possesseur d'un millier d'âmes*... — Gogol ne précise pas : les acquisitions de Tchitchikof ne vont pas jusque là.

Page 15, ligne 2. ... *un maudit étourdi à moitié ivre*... — Nozdriof, qui joue ici le rôle de *deus ex machina* grâce à une incartade tout à fait dans le ton de son caractère ; Mérimée, qui n'a vu en lui qu'un joueur, n'a pas compris l'importance du personnage.

Page 16, ligne 14. ... *le roman de M. Gogol a le défaut capital de pécher fortement contre la vraisemblance.* — Mérimée, note justement M. Leger (*op. cit.*, p. 208), « oublie que les aventures de Tchitchikof se déroulent en deux jours et que, pendant un délai si court, sa fourberie a moins de chance d'éclater ». Et puis Gogol se soucie peu de la vraisemblance.

Page 16, ligne 19. ... *le renouvellement de pareille friponnerie* ... — Le fond du récit repose, paraît-il, sur un fait précis qui se serait passé aux environs de Mikhaïlovskoïé, propriété de la famille Pouchkine dans la province de Pskof. D'autre part, dans une de ses nouvelles parue — étrange coïncidence — en même temps que les *Ames mortes*, Vladimir Dahl (1801-1872), lexicographe illustre

et auteur de nombreux récits ethnographiques, raconte une aventure toute semblable.

Page 16, ligne 30. ... *il faut de toute nécessité être un coquin.* — Pas nécessairement : des niais comme Manilof et la Korobotchka peuvent parfaitement se laisser duper ; un avare comme Pliouchkine est trop heureux de profiter de l'aubaine ; Sobakévitch et Nozdriof comprennent fort bien de quoi il retourne. C'est, au contraire, dans la manière dont chacun de ces individus accueille la proposition de Tchitchikof que Gogol déploie toute sa puissance d'observation. La spéculation de Tchitchikof est menée de main de maître : dans l'*Inspecteur*, Gogol avait commis l'erreur de faire duper par un gamin des gens aussi roués que le *gorodnitchi* ; dans les *Ames mortes*, Tchitchikof, réplique de Khlestakof, est autrement campé : celui-ci n'était qu'un fantoche, celui-là est quelqu'un. Et puis, répétons-le, l'affaire ne demande que deux jours au bout desquels il est démasqué.

Page 17, ligne 10. *Tchitchikof, surpris la nuit par un orage, égaré par son cocher ivre* ... — Var. : par un orage *et* égaré ... (*Revue*).

Page 17, ligne 29. ... *façons de parler un peu familières, mais très usitées.* — Ces expressions exhalent un parfum patriarcal qui s'évapore dans la traduction française habituelle. Mieux vaudrait parfois les maintenir ou recourir à des équivalents, d'ailleurs fort difficiles à trouver.

Page 19, ligne 14. *Mais qu'est-ce que cela fait ? ... On vous fait un compte.* — Il y a dans le texte russe Да что въ нихъ? все такая мелюзга, ce qui peut se traduire par : *Que faire de ce fretin ?* Mérimée n'a pas compris le mot мелюзга qui figure dans Reiff sous la forme мелузга.

Page 19, ligne 26. *Et il se consumait... se consumait...* — La répétition — importante — est omise dans les éditions Lévy actuelles.

Page 22, ligne 1. ... *j'ai vendu à M. Protopof...* — Il faut :

Protopopof. Mauvaise lecture de Mérimée sans doute ou coquille. Gogol avait d'abord orthographié le mot avec une minuscule, ce qui voulait dire : *à notre archiprêtre*. La censure s'étant offusquée, il fit du nom commun un nom propre.

Page 22, ligne 16. ... *tous les brimborions inutiles ... Une loque par exemple...* — Var. : *inutiles... une loque...*

Page 23, ligne 28. ... *en assignations bleues*. — Entendez : en billets de cinq roubles. Étant donné les fluctuations de cours, on aimait mieux être payé en assignats qu'en argent.

Page 26, ligne 11. ... *comme d'un œuf frais*. — Non, mais : *comme d'un œuf vidé* (выѣденное — le mot est dans Reiff). — *Comme des quatre fers d'un chien*, dirions-nous en français.

Page 26, ligne 18. ... *J'aurais dû parler peut-être d'abord...* —Oui, car, en plus de l'ordre chronologique, il y a une filiation certaine entre les deux œuvres.

Page 27, ligne 8. ... *aucune difficulté à se faire jouer*. — Erreur ; il a fallu l'intervention de Mme Smirnof, et un ordre de Nicolas Ier pour que la pièce pût être jouée. Encore souleva-t-elle de violentes protestations. Et Gogol dut répondre par la *Sortie de théâtre* qui est au *Revizor* ce que la *Critique de l'École des femmes* est au chef-d'œuvre de Molière.

Page 27, ligne 19. ... *le vengeur des abus*. — Pour Gogol la littérature était une sorte de sacerdoce ; il prétendait servir son pays par la plume comme d'autres le servaient par l'épée ou par l'action.

Page 27, ligne 22. *L'impression de cette pièce ne saurait être la même à Paris qu'à Moscou*. — En effet, et Melchior de Vogüé a écrit très justement à ce propos : « J'ai vu souvent ce *Réviseur* à la scène : le bon public se pâmait aux charges énormes qui nous laissent assez froids, qui seraient incompréhensibles si l'on ne connaissait pas le dé-

tail de la vie russe. Au contraire, l'impression douloureuse dont parle Gogol demeurait prédominante pour l'étranger, surtout pour l'étranger ; il ne m'a pas semblé qu'elle attristât outre mesure ce même public ». (*Le Roman russe*, Paris, Plon, 1886, p. 101).

Page 27, ligne 26. ... *qu'il faudrait traduire en cour d'assises*. — P. Douhaire partage ce point de vue, que les Russes n'admettent guère : « Vainement l'auteur y a-t-il semé les charges les plus bouffonnes, la pièce ne réjouit pas, elle excite un rire sans gaieté et qui fait mal. Qu'est-ce après tout que le *gorodnitchi* et ses acolytes ? Des fripons dignes des galères. Leurs victimes elles-mêmes inspirent-elles de l'intérêt ? Nullement. Il serait donc difficile de donner une plus triste idée de la société russe que ne le fait Gogol. » (*Correspondant*, 25 octobre 1853, p. 134.)

Page 28, ligne 3. ... *dans le cas d'Aristophane bafouant Cléon sur le théâtre*. — Aristophane s'est, on le sait, acharné contre le démagogue Cléon, principalement dans les *Babyloniens*, les *Chevaliers* et les *Guêpes*.

La manière de Gogol, dans cette farce de génie qu'est le *Revizor*, rappelle en effet celle d'Aristophane. P. Douhaire (*loc. cit.*, 25 septembre 1853, p. 861) compare lui aussi le *Revizor* aux *Chevaliers*.

Page 28, ligne 8. ... *sont réunis chez le gouverneur*... — Le mot est trop fort pour traduire *gorodnitchi*. Ce fonctionnaire, nommé par le pouvoir central, remplissait dans les chefs-lieux de district, banlieue comprise, les mêmes fonctions de police que l'*isprarnik* dans le district. C'était un assez mince personnage. Il est douteux que Nicolas Ier ait laissé attaquer sur la scène un aussi haut fonctionnaire qu'un gouverneur.

Page 29, ligne 7. ... *dans la salle des Pas-Perdus*. — Var. : *des pas perdus* (*Revue*).

Page 29, ligne 14. ... *c'est parce que vous ne croyez pas en Dieu*. — Contresens. Il faut : *C'est bon ; mais si vous n'ac-*

ceptez que des cadeaux de chiens, par contre vous ne croyez pas en Dieu. (Ну, а что изъ того, что вы берете взятки борзыми щенками? За то вы въ Бога не вѣруете.)

Page 30, ligne 10. *Petr...* — Il faut *Piotr*. Mérimée, on l'a vu, rend toujours la graphie et non le son de l'*ё* russe. Encore ici a-t-il oublié le tréma. Or *Petr* n'est ni français ni russe : mieux vaudrait traduire tout bonnement : *Pierre.*

Page 10, ligne 25. *Et les cabarets en plein vent!* ... — Contresens. Le texte porte : На улицахъ кабакъ ! ce qui veut dire : *On fait du chahut dans les rues !* Louis Leger a vertement reproché à Mérimée d'avoir « ignoré les divers sens du mot *kabak.* » Le traducteur est excusable : Reiff n'indique qu'un seul sens : *cabaret.* L'acception de *chahut* est très rare et ne figure même pas dans le grand dictionnaire de Dahl. Seul le récent *Dictionnaire de l'Académie* (1906) la donne en l'appuyant précisément de cet exemple. Sobolevski qui affectionnait, paraît-il, cette expression, a dû l'expliquer à Mérimée, car celui-ci l'emploie avec son sens exact dans une lettre russe à Mme de Lagrené, datée du 9 août 1852 (F. Chambon, *Lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené*, Paris, 1904, p. 51; A. Vinogradof, *Mérimée v pismakh k Sobolevskomou*, Moscou, 1928, p. 135).

Page 31, ligne 7. ... *et qu'il va en sortir de dessous les pavés.* —Contresens. Le texte porte : такъ ужъ просьбы изъ подъ полы и готовятъ, ce qui veut dire : *ils préparent déjà leurs suppliques sous le manteau.* Mérimée a confondu полъ, plancher, avec пола, pan, basque.

Page 31, ligne 12. *Tu fais le bon apôtre...* — Contresens. Il y a dans le texte : ты тамъ кумаешься, ce qui peut se traduire par : *tu as là-bas un bon ou une bonne amie.* Où diantre Mérimée a-t-il pris le sens fantasque de *bon apôtre*? Reiff indique pour кумиться « entrer en paren-

tage de parrain et de marraine », ce qui est le mot à mot exact.

Page 31, ligne 14. ... *chez le marchand Tchermaief ?* — Var. : *Tchernaief* (*Revue*). La seconde graphie, qui est la bonne, figure également dans la traduction de l'*Inspecteur* ; ici la coquille a échappé à Mérimée.

Page 31, ligne 23. ... *comme si on allait y faire des constructions. Des constructions, voyez-vous...* — Cette traduction affaiblit l'ironie de l'original : чтобъ было похоже на планировку. Entendez : comme *si on allait la niveler. Les démolitions, voyez-vous, plus il y en a...*

Page 32, ligne 14. ... *qui ne dénote pas une grande expérience de la scène.* — C'est pourtant une des plus savoureuses de la pièce ; mais elle est écrite dans une langue fort difficile, si difficile que Mérimée — nous le verrons plus loin — n'a pu parvenir à la comprendre : d'où sa mauvaise humeur.

Page 33, ligne 24. ... *vous ne me faites pas peur avec votre gouvernement.* — Contresens. Il y a dans le texte : со всей своей командой, *vous aurez beau venir avec tous vos hommes, je ne bougerai pas* ! Le sens de *détachement* est indiqué dans Reiff.

Page 34, ligne 7. ... *que j'aurais fait fouetter...* — L'édition Calmann Lévy actuelle remplace à tort *j'aurais* par *j'ai.*

Page 34, ligne 17. *Si vous aviez besoin...* — Mérimée passe ici quelques lignes, à la grande indignation de l'auteur anonyme d'un article paru dans les *Annales de la Patrie* de juin 1852 (t. LXXII, fasc. 6, p. 96). Cet article intitulé *L'opinion de Philarète Chasles sur les traducteurs du russe en français*, est consacré exclusivement aux fragments des *Ames mortes* et du *Revizor* traduits par Mérimée dans la présente étude. A propos de cette omission, le critique s'écrie : « M. Prosper Mérimée, n'ayant rien compris à ces expressions populaires caractéristiques, les a fort raisonnablement omises : il s'est ainsi épargné

quelques bévues. Mais aussi quelle belle traduction que le sienne : elle est tout aussi dénuée de couleur que n'importe quel vaudeville russe traduit du français ! » — En réalité Mérimée ne s'est pas cru astreint dans une citation à une exactitude absolue ; dans la version complète (cf. *supra*, p. 98), ce passage est assez correctement traduit quoique sans couleur.

Page 36, ligne 4. ... *à chaque nouveau détail.* — *King Henry IV*, 1re partie, acte II, sc. 4.

Page 38, ligne 24. *Eh bien! qu'il me répond, euh... euh...* — Var. : il me répond *oui...* euh ! (*Revue*).

Page 38, ligne 28. ... *pour les journaux ?* — Faux sens. Журналъ, en russe, veut dire *revue*. Mais Reiff traduit par *journal*, *gazette*.

Page 39, ligne 2. ... *le* Mariage de Figaro, Robert le Diable... Norma... — Var. : Robert-le-Diable (*Revue*).

Trois opéras célèbres.

Le *Mariage*, ou plus exactement les *Noces de Figaro*, paroles de Lorenzo da Ponte, musique de Mozart (Vienne, 1786). — *Robert-le-Diable*, paroles de Scribe et Germain Delavigne, musique de Meyerbeer (Paris, 1831). — *Norma*, paroles de Felice Romani, musique de Bellini (Milan, 1831 — Paris, 1835). — Ces deux derniers commençaient à peine à être connus en Russie : Tchitchikof pouvait donc, sans trop de risques, s'en prétendre l'auteur ; mais pour les *Noces*, la hâblerie était un peu forte, même en province.

Page 39, ligne 10. .. *sous le nom du baron de Brambeus...* — Pseudonyme d'Ossip Ivanovitch Senkovski (1800-1859), feuilletoniste brillant, mais superficiel, qui jouissait alors d'une grande réputation.

Page 39, ligne 13. ... *la* Frégate l'Espérance... — Un des meilleurs romans de Marlinski, pseudonyme d'Alexandre Bestoujev, que nous avons déjà rencontré (cf. t. I, la note, p. 230).

Page 39, ligne 11. ... *le* Télégraphe de Moscou. — Revue dirigée de 1824 à 1834 par le critique Nicolas Alexéiévitch Polévoï (1796-1846), qui y rompait des lances pour le romantisme.

Page 39, ligne 12. *Vraiment! Brambeus c'est vous?* — Var. : *Vraiment. Brambeus...* (*Revue*).

Page 39, ligne 14. *Smidrine...* — Mauvaise lecture ; dans l'*Inspecteur général*, Mérimée a orthographié le mot exactement : *Smirdine*. — Alexandre Philippovitch Smirdine (1795-1857) était le grand éditeur pétersbourgeois de l'époque.

Page 39, ligne 17. *Iourii Miloslavski.* — Roman historique de Michel Zagoskine, dont il a été parlé dans l'*Introduction* (p. XCII).

La vogue de ce roman fut extraordinaire et tout le monde en connaissait l'auteur. La charge est par trop grosse.

Page 40, ligne 9. ... de *six cents roubles...* — Mauvaise lecture : il y a *sept cents* dans l'original.

Page 40, ligne 11, ... *par le chemin de fer.* — Contresens amusant. Le texte indique на пароходѣ, ce qui veut dire *par bateau à vapeur*, sens clairement indiqué dans Reiff. Il n'y avait pas encore de chemin de fer en Russie à l'époque du *Revizor* : la première ligne, celle de Tsarskoé Sélo, date de 1848.

Page 40, ligne 15. ... *l'ambassadeur d'Allemagne...* — Impair amusant de Khlestakof : il n'y avait pas alors d'ambassadeur *d'Allemagne*.

Page 40, ligne 25. *Une fois le ministre...* — Non, mais : *Parfois même le ministre en personne* (иной разъ и министръ).

Page 41, ligne 10. *Je viens en robe de chambre.* — Plutôt : *je les reçois* ou *j'étais en robe de chambre* (вышелъ въ халатѣ).

Page 41, ligne 15. ... *qu'on ne m'échauffe pas les oreilles!* —

Contresens. Il y a dans le texte : ужъ у меня ухо востро, ce qui veut dire mot à mot : j'ai l'oreille fine, vous savez, et peut ici se traduire par : *Attention ! j'aurai l'œil au guet !* Rien dans Reiff ne permettait au traducteur de s'y reconnaître.

Page 41, ligne 21. *Le conseil d'État...* — Var. : le conseil *d'état.* Le texte précise : le conseil d'État *lui-même...*, mot qui a son importance et que le traducteur a tort de passer. Le conseil d'État russe correspondait à peu près au Sénat français.

Page 43, ligne 7. ...*le recteur de l'académie...* — Beaucoup trop fort pour traduire смотритель училищъ ; c'est un simple inspecteur primaire. Dans l'*Inspecteur*, Mérimée a traduit par : *recteur du collège*, ce qui est plus près de la vérité.

Page 44, ligne 14. *J'ai été retenu dans mon voyage...* — Non, il faut : *j'ai dépensé tout mon argent en route* ; я, знаете, въ дорогѣ издержался. Comme on le verra plus loin, cette phrase revient tout le long du quatrième acte ; pour n'avoir pas compris le sens du mot : издержаться, Mérimée l'a traduite de façons toutes plus fautives les unes que les autres. Il a confondu ici издержать avec задержать ; les deux verbes se suivent dans Reiff.

Page 44, ligne 21. ... *il n'a pas visité...* — Mauvaise lecture ; il faut : *il ne visitera pas* (не заглянетъ).

Page 44, ligne 25. ... *à la femme du gouverneur, coquette provinciale très prétentieuse et en même temps à sa fille...* — Un bourdon a fait sauter cette ligne de toutes les éditions Lévy, même de celle de 1852, ce qui rend incompréhensibles aussi bien cette phrase que la suivante ; *Il se laisse même fiancer avec cette dernière* [?]. Je rétablis le passage d'après le texte de la *Revue des Deux Mondes*.

Page 45, ligne 9. ... *des bouteilles d'eau-de-vie...* — Non, *de vin*. Le mot russe *vino* veut dire l'un et l'autre ; mais à un aussi haut fonctionnaire qu'un inspecteur, les mar-

chands ne s'aviseraient pas d'offrir de la simple vodka. Le critique des *Annales de la Patrie* ne manque pas de se gausser de cette légère bévue.

Page 46, ligne 1. *Quand il vient chez vous, il vous emporte toute votre boutique.* — Contresens ; il faut lire : *dès qu'on l'aperçoit, on a soin de tout cacher dans sa boutique* (такъ все и припрятываешь въ лавкѣ, когда его завидишь). Mérimée a pris un ш pour un т, ce qui lui arivait souvent (cf. A. Vinogradof, *op. cit.*, p. 98), ces deux lettres étant autrefois aussi ressemblantes dans les caractères d'imprimerie qu'elles le sont encore dans l'écriture. D'autre part, il ne voit pas que la seconde personne du singulier est une forme impersonnelle, forme plus fréquente en russe qu'en français.

Page 46, ligne 7. *Son jour de nom...* — Pourquoi ce russisme, au lieu d'*anniversaire ?*

Page 46, ligne 19. *...je te ferai avaler tant de couleuvres...* — Il y a dans le texte : а вотъ, ты у меня, любезный, поѣшь селедки, ce qui veut dire : *attends, mon gaillard, je te ferai avaler des harengs.* « Ces harengs, écrit Louis Leger (*op. cit.*, p. 195), ont déconcerté Mérimée qui les a remplacés par de métaphoriques couleuvres. Or dans l'idée de Gogol, il s'agit bien de harengs, de harengs salés, de harengs saurs. Lorsqu'on voulait torturer un prisonnier sans lui infliger la question, on lui offrait pour toute nourriture des harengs saurs, sans lui donner à boire. On ne peut pas trop en vouloir à Mérimée d'avoir ignoré ce détail, souvent publié à l'étranger dans les écrits relatifs à certains épisodes du règne de l'empereur Nicolas. » — En France notamment le fait avait été révélé, mais avec beaucoup de prudence, par E. Dupré de Saint-Maure, dans son *Hermite en Russie*, Paris, Pillet aîné, 1829, t. I, p. 307 : « Je pense qu'on ne doit accorder nulle croyance à ceux qui prétendent que dans des cas importants la police, voulant obtenir des révélations, nourrit le prévenu de harengs salés en lui refusant toute

boisson ; au bout de trois jours, ce nouveau Tantale est dévoré d'une soif si ardente qu'à l'aspect imprévu d'un verre d'eau, offert sous condition, son secret lui échappe infailliblement ; cette version ne s'appuyant sur aucun fait connu, je la cite uniquement comme une chose bizarre ». — Mérimée n'a sans doute pas vu que l'expression devait s'entendre à la lettre, il lui a donné un sens métaphorique et l'a rendue par un équivalent en fait acceptable. Par contre la fin de la phrase : *qu'à la fin je te rendrai souple comme un gant...* est une invention du traducteur. Bien entendu, cette méprise a beaucoup égayé l'irascible critique des *Annales de la Patrie.*

Page 47, ligne 10. *C'est une dette sacrée pour moi.* — Rien de cela dans le texte qui dit simplement : *Soit, s'il s'agit d'un prêt, je n'ai rien à dire, j'accepte* (извольте : въ взаймы — я ни слова, я возьму).

Page 47, ligne 12. *Prends au moins ce plateau.* — Pas du tout ; mais : *Prends aussi le plateau par la même occasion* (вмѣстѣ).

Page 47, ligne 21. *On rattache tout avec de la ficelle.* — Légèrement abrégé ; Mérimée passe notamment : тележка обломается, et de nouveau le critique des *Annales de la Patrie* lui reproche vivement cette omission : « M. Mérimée n'ayant pas compris a cru préférable de passer : c'est plus facile. » En réalité Mérimée avait compris, car dans le texte complet il traduit assez exactement (cf. *supra*, p. 163).

Page 48, ligne 17. ... *la Panteleïef...* — Les éditions Lévy actuelles portent la graphie fautive : *Pantelïef.*

Page 48, ligne 24. ... *c'est mon affaire... Quel gredin ! il dit, ce voleur ! il dit : S'il n'a pas volé...* — Dans la version complète (cf. *supra*, p. 166), Mérimée traduit beaucoup plus justement : ... *c'est mon affaire à moi. Le gredin qu'il est ! — C'est un voleur, qu'il dit ; s'il n'a pas encore*

volé... (Это мое дѣло, мошенникъ такой! « Онъ, говоритъ, воръ : хоть онъ теперь и не укралъ..)

Page 49, ligne 1. *Il me laisse sans mari*... — Pas assez fort. Mieux vaudrait : *Me voilà jolie, sans mari !* (Мнѣ то каково безъ мужа !)

Page 49, ligne 14. ... *ils ont fait un rapport*... — Contresens. Il y a dans le texte : отрапортовали. Bien que le mot dérive bien de рапортъ, le rapport en question n'est pas ce que croit Mérimée, à qui d'ailleurs Reiff ne fournissait ici aucune indication. Il faut entendre : *ils m'ont si bien rossée que*...

Page 49, ligne 18. *Il y a bien quelque chose à y faire*. — Non, c'est tout le contraire : *il n'y a rien à y faire, bien sûr... Cependant*... Да дѣлать-то, конечно, ничего. Bien traduit dans la pièce par : *on n'y peut rien faire* (cf. *supra*, p. 167).

Page 49, ligne 19. ...*je ne la refuserai pas*... — Gogol est beaucoup plus mordant. Il écrit : Мнѣ отъ своего счастья неча отказываться : *pourquoi renoncer au bonheur qui m'arrive* ? (sous-entendu : celui d'avoir été fouettée et qui va lui valoir une indemnité). Ce mot fait songer à celui de l'Intimé :

> *Frappez : j'ai quatre enfants à nourrir*.
> (Racine, *les Plaideurs*, acte II, sc. 4, v. 430.)

Page 50, ligne 3. ... dans le *Misanthrope*. — N'en déplaise à M. Polikowsky (*op. cit*., p. 139), cette « imitation libre » paraît assez plausible, et Louis Leger n'a pas tort d'écrire à propos de ce dénouement : « Comme on le voit, Gogol a mis à profit, peut-être inconsciemment, deux épisodes qui se trouvaient déjà dans Molière : la lettre du *Misanthrope*, l'exempt de *Tartuffe*. Si réellement Molière a eu l'honneur d'inspirer Gogol, on ne peut que l'en féliciter » (*op. cit*., p. 200).

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL

L'*Inspecteur Général* (*Revizor*), composé par Gogol de de 1834 à 1836, fut représenté pour la première fois le 7-19 avril 1836 et publié cette même année. De 1836 à 1842, date de l'édition définitive, l'auteur revit très sérieusement sa pièce.

La traduction de Mérimée occupe les pp. 125-261 d'un volume de théâtre qu'il publia en juillet 1853 chez Michel Lévy frères, sous le titre : *Les deux héritages*, et qui, outre ces deux pièces, comprend les *Débuts d'un aventurier*. Pour l'histoire et la qualité de cette traduction, prière de se reporter à l'*Introduction*, pp. LXXX-LXXXII.

Page 51, ligne 3. ... *c'est toi qui fais la grimace.* — Mérimée ennoblit un peu le dicton, qui dit tout franchement : *si tû as la gueule de travers* (коли рожа крива).

Page 52, ligne 32. ... *marchands, etc...* — Le texte ajoute : *petits bourgeois*, *solliciteurs*, ce que Mérimée remplace on ne sait trop pourquoi par un *etc*... Par contre il croit bon de préciser que Huebner est un Allemand.

Contrairement à ce qui se pratiquait de son temps — et à ce qui se pratique encore trop souvent du nôtre — le traducteur transcrit les noms des personnages d'après des règles phonétiques exactes. Cependant pourquoi écrire *Anton* et *Ivan* quand il y a plus loin *Stépane ?* mieux vaudrait transcrire uniformément le ѣ par e. — Sur un point seulement Mérimée se trompe : il transcrit toujours d'après l'écriture *ë* par *e* au lieu de *io* ; lisez : Fiodor, Fiodorovitch, Piotr, Pochliopkine (dans ce dernier mot une mauvaise lecture ou un *lapsus calami* lui fait omettre le *k*, de même que le *n* dans le patronyme *Petrovna* qui précède ce nom). Dans *Osip*, l's doit rester sourd : la transcription *Ossip* ou *Oçip* serait donc préférable.

Par suite d'une mauvaise lecture, Mérimée écrit *Svis-*

tunof au lieu de *Svistounof*. Suivant une habitude chère à l'ancienne comédie russe, les trois sergents de ville sont gratifiés de « noms parlants » : les équivalents français seraient à peu près : *Sifflard*, *Boutonnard*, *Ferme-ta-gueule*. Le dernier nom, *Derjimorda*, est devenu en russe une sorte de nom commun pour désigner un argousin, un sergent de ville.

Mérimée n'indique pas non plus que *Zemlianika* veut dire *La Fraise*. Gogol aimait à affubler certains de ses personnages de noms bizarres : dans une autre de ses pièces, le *Mariage*, nous voyons apparaître un certain *Iaïchnitsa*, ce qui veut dire *Omelette*.

Page 52, ligne 34. ... *d'une ville et d'un district*. — Non d'un chef lieu de district et de sa banlieue immédiate. Se reporter à la note, p. 485.

Page 53, ligne 5. ... *les pots-de-vin et les cadeaux*... — Pourquoi ce pléonasme?

Page 53, ligne 7. ... *il raisonne même parfois assez juste*... — Cette phrase rend très mal le нѣсколько даже резонеръ du texte qui veut dire à peu près : *et qui même ne craint pas d'épiloguer*.

Le mot резонеръ ne figure pas dans Reiff ; un peu plus loin (p. 53, l. 36). Mérimée l'a bien traduit par *raisonneur*, mais ici l'acception est différente. Le traducteur s'est trop tenu au sens du mot français *raison*, perdant de vue ce fait linguistique bien connu qu'en passant d'une langue dans une autre, les mots y acquièrent des sens parfois très éloignés de l'acception primitive.

Page 53, ligne 19. ... *avec les commérages des cuisinières et des femmes de chambre*. — Contresens amusant ; entendez : *avec les tracas de l'office et de la lingerie*. Le mot хлопота figure bien dans Reiff.

Page 53, ligne 28. ... *des piocheurs*. — Toute cette phrase n'est que contresens. Il faut : *un de ces individus à qui, dans les bureaux, on donne l'épithète de : propres à rien*

(одинъ изъ тѣхъ людей которыхъ въ канцеляріяхъ называются пустѣйшими). La forme superlative de пустой et sans doute aussi la flexion casuelle ont embarrassé Mérimée, qui fait dire au mot exactement le contraire de ce qu'il signifie.

Page 53, ligne 30. ... *quelque intelligence.* — Les contresens continuent. Lisez : *à tort et à travers. Il est incapable de s'arrêter à une pensée quelconque* (онъ не въ состояніи остановить постояннаго вниманія на какой нибудь мысли).

Page 53, ligne 37. ... *de la morale à son maître.* — Non, mais : *à se faire à lui-même de la morale destinée à son maître* (себѣ самому читать нравоученія для своего барина).

Page 53, ligne 38. ... *sa grosse voix* . — Le texte indique simplement : *il parle presque toujours sur le même ton* (голосъ его почти всегда ровенъ) ; est-ce là ce que le traducteur veut dire ?

Page 54, ligne 7. ... *l'un et l'autre humbles...* — Mais non, *petits*, tout bonnement, si petits que l'auteur insiste sur ce détail : *de petits bouts d'hommes* (низенькіе, коротенькіе).

Page 54, ligne 17. ... *à chacune de ses paroles.* — Le texte porte : охотникъ большой на догадки и потому каждому слову своему даетъ вѣсъ. Le mot охотникъ, qui veut dire à la fois *chasseur* et *amateur*, a fait complètement dérailler Mérimée ; pourtant son dictionnaire lui donnait *amateur* comme sens premier du terme. On peut traduire par : *se croyant très perspicace* [mot à mot : *grand amateur de conjectures*], *il donne du poids à chacune de ses paroles.*

Page 54, ligne 19. ... *l'expression de ce caractère.* — Non, mais : *devra toujours conserver un visage d'augure* (значительную мину).

Page 54, ligne 24. *Longs services et beaucoup de zèle.* — Incompréhension complète ; il faut : *Toujours prévenant et affairé* (очень услужливъ и суетливъ).

Page 54, ligne 34. *Chacun doit...* — Non, mais seulement : *Toutes les femmes doivent* (у всѣхъ женщинъ).

Page 55, ligne 11. ... *peu agréable.* — Trop faible : *fort désagréable*, dit le texte (пренепріятное).

Page 55, ligne 13. *Le Juge.* — Dans l'original, la plupart des fonctionnaires, sauf le *gorodnitchi* et le directeur des postes sont toujours désignés par leurs noms patronymiques. Mérimée les désigne par leurs fonctions — sans doute pour ne pas trop dérouter le lecteur français.

Page 55, ligne 24. ... *par-dessus le marché.* — Pas précisément, mais plutôt : *Allons bon ! Nous étions bien tranquilles et voici les tracas qui commencent !* (Вотъ не было заботы, такъ подай!)

Page 56, ligne 7. *Ils sont venus... ils flairaient... puis ils sont partis.* — C'est le mot à mot de la phrase russe : пришли, понюхали и пошли прочь. Mais ce n'est guère français. Et d'ailleurs le perfectif понюхали devrait se rendre par le passé indéfini : *ils ont flairé.*

Page 56, ligne 17. *Il s'annoncera...* — Non, mais : *bien qu'il se présente* (хотя онъ представляетъ себя).

Page 56, ligne 19. ... *mais sois certain qu'il doit t'éplucher ainsi que tous les autres...* — Il n'y a rien de tout cela dans le texte, mais bien : *comme je sais que tu as, comme tout le monde, plus d'une peccadille sur la conscience...* (такъ какъ я знаю, что за тобою, какъ за всякимъ, водятся грѣшки).

Page 56, ligne 21. ... *ce que charrie la rivière.* — Dans le *Correspondant* du 25 septembre 1853, p. 845, P. Douhaire écrit à propos de cette phrase : « M. Mérimée, qui abrège un peu toute cette scène, a passé dans sa traduction un mot charmant qui peint le russe à ravir : *Un homme d'esprit*

que tu es et qui ne laisse pas se perdre ce qui va à toi. Critique trop hâtive, car Mérimée n'a nullement passé ce « mot charmant ».

Page 57, ligne 20. ... *dans une ville de l'intérieur !* — Plutôt : *dans une petite ville comme la nôtre!* (въ уѣздномъ городѣ).

Page 58, ligne 8. ... *que les malades n'aient pas l'air de ramoneurs...* — Le texte dit : *de forgerons*, et c'est ainsi que Mérimée a traduit dans le fragment inséré dans son article *Nicolas Gogol* (cf. *supra*, p. 28, l. 22). *Ramoneurs* donne à la phrase une allure plus française.

Page 58, ligne 17. ... *quel jour et un numéro.* — Non, mais : *quel jour, quel quantième* (котораго дня и числа).

Page 59, ligne 2. ... *pas un mot de russe.* — Douhaire note ici (*loc. cit.*, p. 847) : « Ici encore M. Mérimée passe la fin du couplet et passe un trait de mœurs important. L'une des plus déplorables erreurs où soit tombée, dans ces dernières années, l'administration russe, c'est le système d'économies dans lequel elle s'est engagée. — Mais sur qui et sur quoi se font ces économies?... sur les administrés... C'est à ce vice administratif que font allusion les dernières paroles du curateur de l'hospice, dont M. Mérimée ne semble pas avoir compris la portée. « Je fais donc mieux, ajoute le digne Artemii Philippovitch en veillant aux intérêts de la caisse et en augmentant les revenus de l'établissement. Comme cela le gouvernement, qui verra mon zèle, me signalera sans doute comme un modèle à suivre et (au médecin) il y aura aussi pour vous, Christian Ivanovitch, quelques témoignages de satisfaction. »

La critique de Douhaire est de nouveau un peu hâtive : en effet, le passage en question, qui figurait dans l'édition de 1836, a été supprimé par Gogol dans celle de 1842 et n'a été repris depuis lors dans aucune édition : Mérimée n'en a donc pas eu connaissance.

Page 59, ligne 8. ... *votre garçon de basse-cour met vos oies...* —Non, mais : *vos huissiers élèvent des oies* (сторожа завели домашнихъ гусей).

Page 59, ligne 12... *de garder vos oies...* — Continuation des contresens. Lisez : *sans doute chacun a raison de monter son ménage et les huissiers tout comme les autres* (Оно, конечно, домашнымъ хозяйствомъ заводиться всякому похвально, и почему сторожу и не завести его ?).

Page 59, ligne 21. ... *elle n'est pas tenue. Elle a l'air de je ne sais quoi...* — Le texte porte : у васъ высушивается въ самомъ присутсвіи всякая дрянь, ce qui veut dire : *dans votre salle d'audience, il y a toujours un tas de nippes à sécher.* — Arrêté sans doute par le mot дрянь, un de ces mots passe-partout qui signifient beaucoup de choses, le traducteur s'en tire par un faux-fuyant.

Page 59, ligne 21. ... *une cravache !* — Охотничій арапникъ désigne un long fouet de chasse, une chambrière plutôt qu'une cravache, Reiff indique le sens exact.

Page 60, ligne 18. ... *je n'y comprends rien.* — Le traducteur non plus n'y comprend rien. Lisez : *Quant aux dispositions d'ordre intérieur et à ce que, dans sa lettre, André Ivanovitch appelle des peccadilles, je ne saurais rien vous dire* (Насчетъ же внутренняго распоряженія и того, что называетъ въ письмѣ Андрей Ивановичъ грѣшками, я ничего не могу сказать).

Page 61, ligne 6. ... *en colère.* — Mérimée indique ce jeu de scène de son propre chef.

Page 61, ligne 9. ... *vous ne croyez pas en Dieu.* — Sur ce contresens qui a échappé à Douhaire, cf. la note de la p. 29, l. 14.

Page 61, ligne 16. ... *A la bonne heure* traduit mal le ну du texte ; mieux vaudrait : *Eh bien, moi, je vous dis.*

Page 61, ligne 19. ... *personne ne s'avise.* — Plutôt : *il est douteux que quelqu'un s'avise jamais* (врядъ ли кто когда нибудь заглянетъ).

Page 61, ligne 26. ... *qui naturellement ne vont guère avec leur état.* — C'est tout le contraire : странные поступки, натурально, неразлучные съ ученымъ званіемъ, soit : *d'étranges façons, de ces façons, naturellement, qui sont l'apanage de leur état.* Les distractions, les bizarreries des professeurs ont toujours fourni matière à quolibets.

Page 62, ligne 5. ... *qui se gratte le menton.* — *Qui se caresse la barbe* serait plus exact (утюжитъ свою бороду).

Page 62, ligne 8. ...*à l'inspecteur*... — Le texte ne précise pas : *à un visiteur* (quelconque ; посѣтителю).

Page 62, ligne 13. ... *je lui en ai déjà parlé.* — Le texte insiste : *mainte et mainte fois* (нѣсколько разъ).

Page 62, ligne 14. ... *l'examinateur*... — Non, *le maréchal de la noblesse* (предводитель). Le sens est indiqué dans Reiff.

Page 62, ligne 17. ... *on me réprimande*... — La phrase est au passé : *j'ai reçu une réprimande* [sous-entendu : du maréchal] : *pourquoi inculque-t-on*... Le russe n'ayant pas besoin de verbe pour exprimer cette nuance, il est naturel qu'un débutant ne l'ait pas saisie.

Page 62, ligne 22. *Il a pénétré dans les brouillards de la science*... — Contresens ; entendez : *Il possède une masse de connaissances* (и свѣдѣній нахваталъ тьму). Il y a deux mots тьма, que Reiff distingue nettement en leur donnant deux étymologies différentes. Mérimée n'y a pas pris garde.

Page 63, ligne 1. ... *il vous travaillait son fauteuil.* — Beaucoup trop faible pour rendre : и, что силы есть,

хвать студомъ объ полъ : *et de toutes ses forces, il frappait le plancher de sa chaise.*

Page 63, ligne 17. . . . *homme d'esprit.* — Ces deux répliques sont, dans la traduction, un pur galimatias. Voici ce qu'il y a dans le texte :

— *Oui c'est une bizarre loi du destin : quand un homme a de l'esprit, soyez sûr que c'est un ivrogne ou un si grand faiseur de grimaces qu'il n'y a plus qu'à emporter les saintes images.*

— *Quelle maudite carrière que l'enseignement ! C'est à mourir de peur : tout le monde s'en mêle, tout le monde grille d'envie de montrer son savoir.*

Page 64, ligne 22. *Les Français en crèveront de dépit.* — Contresens et même non-sens : pourquoi les Français en crèveraient-ils de dépit ? Il faut : *C'est encore une manigance des Français* (Это все французъ гадитъ). Disons à la décharge de Mérimée que l'article гадить, dans Reiff, ne lui permettait guère de se débrouiller ; bien plus, un des sens indiqués : *avoir des nausées*, a dû l'induire en erreur.

Page 65, ligne 7. *Mais comment voulez-vous ?...* — Cette phrase rend mal le Да что я...? du texte. Mieux vaudrait : *Moi, oh !...*

Page 66, ligne 6. ... *dans les gazettes de Moscou.* — Il faut : *dans la Gazette* ou *les Nouvelles de Moscou*, car il s'agit des *Moskovskiia Viédomosti*, grand journal fondé en 1756 et répandu dans toute la Russie. Le pluriel a embarrassé Mérimée.

Page 66, ligne 12. . . *mais d'un fonctionnaire*... — Il faut le pluriel : *des fonctionnaires.*

Page 66, ligne 16. *Sans badinage*... — Non, mais : *sur un ton tout ce qu'il y a de plus badin* (въ самомъ игривомъ).

Page 66, ligne 19. ... *on s'élance...* — Le texte porte : штандартъ скачетъ..., ce qui veut dire : *un porte-*

étendard s'élance. Штандартъ est ici l'abrégé de юнкеръ-штандартъ, dont Reiff donne le sens exact. Mérimée n'a pas compris, pas plus d'ailleurs qu'aucun des traducteurs qui l'ont suivi.

Page 67, ligne 11. ... *j'ai bien envie de vous céder un petit chien. C'est le propre frère. ...* — A serrer le texte de près, il faudrait : *à vrai dire j'étais venu vous offrir une petite chienne. C'est la propre sœur...* — On verra d'ailleurs au cinquième acte qu'il s'agit d'un mâle (p. 194, l. 17) ; mais alors Mérimée, oubliant ce passage, en fera une femelle.

Page 67, ligne 13. ... *Varkhovniski. ...* — Mauvaise lecture ou coquille ; lisez : *Varkhovinski.*

Page 67, ligne 29. ... *qui causent ensemble.* — En effet ; mais, comme déjà dit, *petit père* rend très improprement cette expression ; mieux vaut employer tout bonnement : *mon cher, mon bon*, ou quelque tournure de ce genre.

Page 68, ligne 14. *Vous ne savez pas tout...* — Contresens : *vous n'avez pas comme moi le don de la parole* (вы ужъ и слова такого не имѣете).

Page 68, ligne 17. ... *et vous ne vous souvenez pas...* — Non : *vous ne vous souviendrez pas de tous les détails* (и не припомните всего). Le mécanisme des aspects échappe le plus souvent à Mérimée.

Page 70, ligne 16. ... *bien mis ; il entre dans le salon.* — Contresens sur contresens, Gogol a écrit : въ партикулярномъ платьѣ ; ходитъ этакъ по комнатѣ, ce qui veut dire : *en civil ; il arpentait la pièce...* Reiff n'indique pour партикулярный que le sens de *particulier.* Les fonctionnaires portaient d'ordinaire l'uniforme.

Page 71, ligne 10. ... *cela me donna à penser.* — Non : *j'eus comme une inspiration d'en haut* (а меня тутъ вотъ свыше и вразумило).

Page 71, ligne 20. ... *et c'est un employé du gouvernement.* —

Non, mais : *Eh bien, c'est justement cet employé* ... — *Quel employé ?* (А вотъ онъ то и есть этотъ чиновникъ. — Кто, какой чиновникъ ?)

Page 72, ligne 9. ... *d'autant plus que*... — Contresens ; il faut : *et cela plutôt parce que*... (больше потому что...)

Page 72, ligne 24. *Il est descendu chez Vassili-Eghiptianine.* — Contresens absurde ; il faut : *Il est arrivé à la Saint-Basile l'Égyptien* (пріѣхалъ на Василія Египтянина), soit le 19 février, ce qui fixe l'époque à laquelle est censée se passer la pièce.

Page 72, ligne 27. *Oh ! mes patrons ! ô mes petits saints! Épargnez-moi mes protecteurs !* — Tout ceci rend plutôt mal le texte d'ailleurs fort difficile à interpréter : Батюшки сватушки! Выносите, святые угодники! — Mérimée semble avoir lu свят... au lieu de сватушки qui, d'ailleurs, n'est pas dans Reiff; d'où sa version : *ô mes petits saints.* Je proposerais approximativement : *Saints du Paradis, mes bons compères, tirez-moi d'affaire.*

Page 73, ligne 2. *Et les cabarets dans les rues*... — Sur ce contresens, cf. la note de la p. 10, l. 25.

Page 73, ligne 7. ... *en uniforme*... — Non seulement en uniforme, mais tous *in corpore et en grande tenue.* Tout cela est dans le парадомъ russe, exemple de cette concision qu'admirait tant Mérimée.

Page 73, ligne 10. ... *le livre de la vie de Jean Masson*... — Il y a dans le texte : въ книгѣ « Дѣянія Іоанна Масона ». Mérimée a traduit mot à mot sans soupçonner probablement de quel livre il s'agissait. Il faudrait écrire John Mason ou Jean le Maçon, car c'est l'œuvre d'un franc-maçon anglais, qui connut un grand succès vers la fin du XVIII[e] siècle et fut traduite plusieurs fois en russe, notamment par I. P. Tourguénief, recteur de l'Université de Moscou et père de cet Alexandre Tourguénief que connut Mérimée.

Page 73, ligne 14. ... *ne nous abandonne pas.* — Cette fois non plus Mérimée ne voit pas que la première phrase est au passé et la seconde au futur ; mais ici les verbes auraient dû le lui indiquer : Бывали трудные случаи въ жизни, сходили, еще даже спасибо получалъ. Авось Богъ вынесетъ и теперь. *J'ai connu dans ma vie des minutes pénibles, mais je me suis toujours tiré d'affaire — et même avec des compliments! Espérons que cette fois-ci encore le bon Dieu ne m'abandonnera pas!*

Page 73, ligne 18. ... *pas davantage.* — Non, mais : *un peu plus, peut-être* (съ небольшимъ).

Page 74, ligne 6. ... *et reviens vite.* — Gogol indique ici un jeu de scène : *Le sergent de ville se sauve à toutes jambes.* Mérimée ne le traduit pas, sans doute parce que le sens du mot впопыхахъ lui a échappé. Celui-ci ne figure pas dans Reiff sous cette forme ; il se trouve dans la rubrique пыхъ, sous la graphie въ попыхахъ et avec un sens : *dans la prospérité*, qui ne pouvait que dérouter le traducteur ; par contre, à la ligne suivante, съ попыховъ, interprété par : *dans la précipitation*, aurait dû le mettre sur la voie.

Page 74, ligne 11. *Les malades ont ...* — Ici le russe rend par un passé : надѣлъ, une action que nous exprimerions en français par un impératif : *que les malades aient..* ou par une sorte de présent-futur : *vous n'avez qu'à mettre des bonnets blancs aux malades!* (sous-entendu : *et tout ira bien*). Mérimée, nous l'avons vu, n'arrive pas encore à se reconnaître dans le si riche système verbal russe.

Page 74, ligne 14. ... *du bouillon...* — *De la bouillie d'avoine*, précise le texte : габеръ-супъ, de l'allemand *Habersuppe*.

Page 74, ligne 23. ... *vrai ou non.* — Cascade de contre-sens. Entendez : *et quand je jette les yeux dans un dossier, c'est à donner sa langue aux chiens. Salomon en personne ne saurait dire qui a tort ou raison* (а какъ загляну

въ докладную записку — а! только рукой махну. Самъ Саломонъ не разрѣшитъ, что въ ней правда и что неправда). Reiff indique bien pour махнуть рукой le sens : *désespérer du succès.*

Page 75, ligne 22. LE GOUVERNEUR : *se prenant la tête*, ajoute le texte. — Nouveau jeu de scène omis par le traducteur.

Page 76, ligne 3. *Je n'ai qu'un drochki et il n'y a pas de place.* — Non, mais : *Cela ferait mauvais effet et d'ailleurs il n'y a pas de place dans mon drojki* (неловко, да и на дрожкахъ не помѣстимся).

Page 76, ligne 12. ... *Avdouline !* — Mauvaise lecture ou coquille pour *Abdouline.* Plus loin (p. 160), Mérimée donne bien la forme exacte.

Page 76, ligne 23. ... *Ne m'échauffe pas les oreilles.* — Non, mais : *J'ai l'œil sur toi*, ou : *J'ai l'oreille au guet.* Nous avons déjà vu (cf. la note, p. 490) que Mérimée ne comprenait pas l'expression : у меня ухо востро!

Pour les autres contresens de ce passage (*de dessous les pavés* et *tu fais le bon apôtre*), voir les notes, p. 486.

Page 77, ligne 9. ... *à la porte de la ville.* — Pourquoi si loin? Il y a dans le texte : я тутъ былъ сейчасъ за воротами. Entendez : *Mais, j'étais là tout près* (mot à mot : derrière le portail). Reiff indique bien pour ворота : *porte de ville ou de maison.*

Page 77, ligne 21. ... *à un feu de cheminée.* — Non, mais : *avec la pompe à incendie* (на пожарной трубѣ). Mérimée a pris le substantif pour l'adjectif et vice-versa; cependant l'expression figure dans Reiff *sub voce* труба; le sens de tuyau de cheminée donné à ce mot deux lignes plus haut l'aurait-il induit en erreur ?

Page 78, ligne 11. ... *des constructions...* — Pour ce passage, se reporter à la note de la p. 31, l. 23.

Page 78, ligne 16. ... *un enclos réservé...* — Tout simplement *une palissade* (заборъ).

Page 78, ligne 29. ... *le carton aux papiers*... — Non, mais *l'étui en carton* (бумажный футляръ), c'est-à-dire tout bonnement *le carton à chapeau.*

Page 79, ligne 10. *Ah! Et puis que personne ne s'avise...* — Plutôt : *il ne manquerait plus que quelqu'un s'avisât...* (А то, пожалуй, кто-нибудь... скажетъ...)

Page 79, ligne 15. *Qu'il ait soin de mettre à tout le monde, honnêtes gens ou autres, sa lanterne sous le nez. Qu'il ait l'air à son service.* — Cascade de contresens qui rend ces deux phrases incompréhensibles. Le texte porte : онъ, для порядка, всѣмъ ставить фонари подъ глазами — и правому и виноватому, ce qui signifie : *pour la bonne règle, il fait voir trente-six chandelles à tout le monde, aux innocents comme aux coupables.* Mérimée aurait pu trouver dans Reiff l'expression фонари поставить avec le sens exact de *pocher les yeux.*

Page 79, ligne 18. *Cette maudite garnison*... — Il y a dans le texte un collectif péjoratif (гарниза), appliqué aux vieux soldats qui composaient le service des places de l'intérieur. La traduction ne rend pas cette nuance; il faudrait ici une expression comme : *ces vieux briscards*, ou quelque autre analogue.

Page 80, ligne 2. *Est-ce qu'il a des moustaches ?* — *Est-ce qu'il a* est inutile. Ce n'est pas une question, mais une exclamation (съ усами!) poussée par Anne Andréievna en réponse à une phrase que lui lance son mari et qu'elle ne discerne pas très bien : ... *Des moustaches! quelles moustaches!*

Page 80, ligne 17. ... *et pendant ce temps-là on est parti.* — Le traducteur croit bon d'ajouter au texte cette explication plutôt inutile.

Page 81, ligne 1. *Eh bien, ces signes que tu fais, je les vois bien*... — Une mauvaise lecture fait prendre à Mérimée une troisième personne pour une seconde. Ma-

шетъ руками ? Пусть машетъ! veut dire : *Il* [le gouverneur] *fait signe qu'on le laisse tranquille ? Tant pis, tu aurais pu quand même lui demander.*

Page 82, ligne 21. *Hélas! aujourd'hui, comme nous nous arrangerions de la fricasse du premier gargotier venu!* — Incompréhension absolue du texte : Добро бы было въ самомъ дѣлѣ что нибудь путное, а то вѣдь елистратишка простой! La phrase s'applique au maître et peut se traduire par : *Si au moins c'était quelqu'un que mon maître; mais non, un rien du tout de gratte-papier!* Ne trouvant pas son dictionnaire le mot елистратишка, corruption populaire de регистраторъ (s. ent. коллежскій), dernier rang de la hiérarchie civile, Mérimée a traduit au petit bonheur.

Page 83, ligne 7. ... *quelle jolie vie d'homme politique on y fait...* — Ossip parle un jargon de laquais; il émaille ses discours de vocables étrangers, français pour la plupart, qui, après maints avatars, ont pris auprès des faquins de sa sorte une acception parfois très éloignée de leur sens primitif (*poublitchnost*, *polititchni*, *kavalièr*, *galantéréïni*, etc.). Cela rend le morceau particulièrement difficile à interpréter. Mérimée traduit ces mots par leurs équivalents étymologiques, ce qui lui fait commettre bévue sur bévue. Il s'en est confusément rendu compte, je crois : d'où son irritation contre des pages pourtant si savoureuses (cf. la note de la page 32, ligne 14). Ici, le texte porte : а жизнь тонькая и политичная : *quelle jolie, quelle bonne vie on mène!* Pour Ossip et ses pareils, *polititchni* veut dire : *poli, honnête, raffiné.* Le sens est d'ailleurs indiqué dans Reiff; mais nous avons déjà vu que lorsque le traducteur rencontre des mots à apparence française, il ne prend pas la peine de consulter son dictionnnaire.

Page 83, ligne 9. *Tu sors...* — Le texte précise : пойдешь на Щукинъ : *tu vas au marché Stchoukine.* Le

traducteur n'a certainement pas compris de quoi il s'agissait.

Page 83, ligne 12. ... *un employé*... — Entendez : de l'État, un fonctionnaire, un *tchinovnik*. Le mot *employé* prête ici à confusion.

Page 83, ligne 13. *Un chevalier-garde*... — Un chevalier-garde ne se fût point commis avec un laquais ! Il s'agit tout bonnement d'un brave militaire décoré pour faits de guerre ou pour loyaux services d'une ou plusieurs de ces médailles dont on ne se montrait pas avare et qui faisaient un peu oublier aux pauvres diables les misères de leur vingt-cinq ans de service. On appelait кавалеръ un soldat décoré et кавалерія sa brochette de médailles. Ici Reiff ne fournissait pas au traducteur des explications suffisantes.

Page 83, ligne 17. *Une vieille femme d'officier est prête à faire des bêtises* ... — Non, mais simplement : *vient à passer*. Il y a dans le texte забредетъ, que Mérimée à lu забредитъ.

Page 83, ligne 19. ... *qui se retourne d'un air*... — Plutôt : *qui vous jette une de ces œillades* (заглянетъ).

Page 83, ligne 21. ... *Au diable la galanterie ! Elles n'ont pas un mot tendre à vous dire ; toujours* vous. — Le traducteur continue à errer dans les ténèbres. Gogol écrit : Галантерейное, чортъ возьми, обхожденіе! Невѣжливаго слова никогда на услышишь ; всякой тебѣ говоритъ вы. *Que le diable m'emporte, voilà ce qu'on appelle des manières galantes ! Tu n'entends jamais un mot malsonnant : tout le monde te dit* vous. Le croquant est flatté de s'entendre donner du *vous*, au lieu du tutoiement habituel envers les serfs.

Page 84, ligne 4. ... *chez ma tante*. — Plutôt : *au marché aux puces* (толкучій). Khlestakof n'engage pas sa défroque, il la vend bel et bien.

Page 84, ligne 6. ... *sa robe de chambre...* — Non, *un méchant manteau* (шинелишка).

Page 84, ligne 10. *Il met vingt roubles à son gilet, et pour les pantalons, je n'en dis rien ; on ne sait pas où cela va.* — Phrase tout simplement absurde! Mérimée devrait mieux lire son texte, qui porte : а на рынкѣ спустить рублей за двадцать ; а о брюкахъ и говорить нечего — ни по чемъ идутъ. Lisez : ... *et il le bazarde pour vingt ; quant aux pantalons, mieux vaut n'en point parler : on n'en peut rien tirer !*

Page 84, ligne 18. ... *pendant une semaine.* — Non, *pendant trois ou quatre jours* (дня-бъ четыре).

Page 84, ligne 19. *Comme tu sers, on te sert.* — Reprise de l'incompréhension. Коли служить, такъ служи veut dire : *Quand on prend du service, il faut servir.*

Page 84, ligne 24. *Je parie que tout le monde a dîné à cette heure.* — Le traducteur s'en voudrait sans doute de ne pas terminer le morceau par une bourde. Il faut : *Je crois bien que j'avalerais le monde entier* (Кажись, такъ бы теперь весь свѣтъ сѣлъ). La souplesse de la phrase russe (inversion et absence de pronom) a dérouté Mérimée.

Page 85, ligne 8. *Je ne l'ai pas même regardé, votre lit, moi.* — Il y a dans le texte un point d'interrogation qui n'aurait pas dû échapper au traducteur. Cet insolent d'Ossip pose à son maître une question ironique : Не видалъ я развѣ кровати, что-ли? *Vous croyez peut-être que je n'ai jamais vu de lit?*

Page 85, ligne 13. *Comment ça se peut-il? Je ne sais pas seulement ce que c'est qu'un lit.* — Même erreur. Il faut : *Qu'ai-je faire de votre lit? Je n'en ai jamais vu, n'est-ce pas?* (Да на что мнѣ она? Не знаю я развѣ, что такое кровать?)

Page 85, ligne 18. *Il y a quatre jours...* Non, *trois* (че-

твертаго дня). Mérimée n'est pas encore très au courant des façons de compter des Russes. Tous ses successeurs ont commis la même erreur.

Page 86, ligne 3. ... *au buffet* ... — Russisme, dans ce sens. *A l'office* ; et ici plutôt *au restaurant*, voire tout bonnement *à la cuisine.*

Page 86, ligne 13. *Voilà un impudent maroufle.* — Il n'y a rien de cela dans le texte. Вотъ еще вздоръ! peut se traduire ici par : *Mais non, ce n'est pas possible !* ou *Il ne manquait plus que cela !*

Page 86, ligne 20. *As-tu fini, brute que tu es, de dire des sottises?* — Non : *Et, bien entendu, animal, tu n'as rien de plus pressé que de me répéter tout cela* (А ты ужъ и радъ, скотина, сейчасъ пересказывать мнѣ все это).

Page 87, ligne 20. ... *l'animal sait bien filer la carte.* — Plutôt : *l'animal a des tailles si heureuses* (такіе штосы срѣзываетъ).

Page 87, ligne 24. *Les pâtissiers*... — Non, le texte dit : въ овощенныхъ лавкахъ, *les fruitiers.* Entendez : les épiciers, les marchands de comestibles en général. Mérimée est ici victime de Reiff, qui traduit bien овощникъ par *marchand de fruits*, mais indique pour овощи : *fruits confits, confitures*, sens que ce pluriel a depuis longtemps perdu.

Page 87, ligne 25. ... *et quelques airs russes.* — Le traducteur abrège, parce qu'il ne comprend pas très bien son texte : Насвистываетъ сначала изъ « Роберта », потомъ : « Не шей ты мнѣ, матушка », а наконецъ ни се ни то. Soit : *Il siffle d'abord un air de* Robert, *puis* D'un rouge corsage point n'ai besoin, maman, *et enfin quelque chose qui ne ressemble ni à l'un ni à l'autre.*

Page 89, ligne 11. ... *petit farceur*... — Non, mais : *fais-*

lui entendre raison (урезонь). D'un impératif, Mérimée fait une épithète. Le mot ne figure d'ailleurs pas dans Reiff ; mais pourquoi *petit farceur* plutôt qu'autre chose ?

Page 89, ligne 16. *De l'argent, quant à cela...* — Non : *l'argent, cela va de soi* (Деньги само собою).

Page 89, ligne 18. ... *Il est bon là !* — Le traducteur énerve le sens de la phrase. Mieux vaudrait : *Parce qu'un rustre comme lui est capable de rester toute une journée sans manger, il s'imagine que tout le monde peut faire de même.*

Page 89, ligne 26. ... *pour gagner la maison.* — Rien de cela dans le texte. *Pour avoir de quoi manger* serait d'ailleurs une glose beaucoup plus juste.

Page 90, ligne 2. ...*Joachim*... — Le texte donne Іохимъ. Ce Iokhime était alors le carrossier à la mode de Saint-Pétersbourg. Lisez : *que Iokhime n'ait pas voulu me louer de voiture.*

Page 90, ligne 8. ... *mon valet...* — Non, *un valet du château.*

Page 90, ligne 27. ... *et tambourine doucement sur la table.* — Contresens. Lisez : ... *et sautille sur sa chaise* (подпрыгиваетъ на стулѣ). Mérimée lit столъ pour стулъ et ne comprend pas подпрыгивать, indiqué dans Reiff avec le sens pas très exact de : *sauter près de.., s'approcher en sautant...*

Page 91, ligne 15. *Comme il y en a peu !* — Toute la phrase est mal traduite. Il faut : *Mais c'est impossible ! Je n'accepte pas un dîner pareil ! Dis-le lui. Cela dépasse les bornes. C'est trop peu, voyons !* (Вотъ вздоръ такой! Я этого не принимаю. Ты скажи ему. Что это въ самомъ дѣлѣ такое !... Этого мало).

Page 91, ligne 19. *Et des légumes ?* — Non : *Et une entrée ?...* Reiff ne donne pour соусъ que le sens premier de *sauce* ; mais où Mérimée a-t-il bien pu prendre le sens de *légumes ?* Aucun traducteur n'a d'ailleurs compris.

Page 93, ligne 15. *De la graisse... et des plumes à la nage.* — Contresens. *Ce sont des plumes qui nagent en guise de graisse* (Какія-то перья плаваютъ вмѣсто масла).

Page 93, ligne 16. ... *une poule.* — Non, *la poule*, celle qui était dans la soupe.

Page 94, ligne 4. ... *pas un légume...* — Même réflexion que plus haut. Au reste les Russes sont fort peu amateurs de légumes.

Page 94, ligne 15. *Voilà comme on traite...* — Contresens. Il faut : *Ils ne savent qu'écorcher les voyageurs* (Дерутъ только съ пріѣзжающихъ). Le sens est dans Reiff, mais Mérimée n'a sans doute pas vu que дерутъ était l'indicatif pluriel de драть.

Page 94, ligne 15. ... *qui veut se faire annoncer...* — Tout simplement *qui s'informe de vous* (освѣдомляется).

Page 94, ligne 18. *Que dis-tu ?* — Contresens. Rien dans Reiff ne permettait à Mérimée de comprendre le sens de l'exclamation : Вотъ тебѣ на ! qui veut dire à peu près : *Il ne manquait plus que ça !* La seconde personne du pronom personnel affecte ici un sens réfléchi.

Page 94, ligne 21. *Diable! Si j'essayais d'une manière noble...* Le sous-entendu qui est dans la phrase russe : Что жъ? Если благороднымъ образомъ, я, пожалуй... нѣтъ, нѣтъ, не хочу — a complètement échappé au traducteur. Khlestakof est si excédé de sa situation qu'il songe d'abord à céder au sort : *Ma foi, si l'on s'y prend avec des égards, je...* Puis il se ravise : *Non, non, je ne veux pas !*

Page 94, ligne 23. *J'ai voulu leur montrer les belles manières* rend fort mal le : а я, какъ нарочно, задалъ тону, qui peut se traduire par : *et, par un fait exprès, je me suis donné de grands airs.* Rien dans Reiff ne pouvait permettre à Mérimée de comprendre задать тону.

Page 95, ligne 8. ... *prenant un peu de courage.* — Le texte ajoute : *et les mains à la couture du pantalon* (и протянувъ руки по швамъ), observation très importante, que Mérimée ne traduit pas parce que le sens de по швамъ lui a probablement échappé.

Page 95, ligne 26. ... *du veau*... — Non, *du bœuf* (говядина). Mérimée a corrigé en reproduisant ce passage dans son article sur Gogol (cf. *supra*, p. 33).

Page 95, ligne 27. ... *ce qu'on a mis dedans*... — Khlestakof a soin de préciser : ce qu'*il* a mis...

Page 96, ligne 7. *Le veau que j'achète au marché est toujours bon.* — Contresens. Le texte donne : На рынкѣ у меня говядина всегда хорошая, ce que Mérimée a traduit beaucoup plus exactement dans son article sur Gogol (cf. *supra*, p. 33), par *le bœuf est cependant fort bon ici*. Pour être exact et rendre l'important у меня du texte, il faudrait dire : *j'ai soin qu'on ne vende au marché que du bœuf* — ou tout simplement : *de la viande — de première qualité.*

Page 96, ligne 8. *Ce sont des marchands de Kholmogor qui l'apportent*... — Kholmogory, chef-lieu d'un district de la province d'Arkhanguelsk dont les bêtes à cornes sont renommées. A en juger d'après cette phrase, il semble bien que l'action du *Revizor* doive se placer dans la Russie du nord-est.

Page 96, ligne 23. *Vous avez beau être gouverneur*... — Pour ce contresens, voir la note, p. 487.

Page 96, ligne 25. *Qui êtes-vous ?* — Mérimée ne comprend pas le Что вы ? exclamation archi-courante en Russie et qui peut ici se traduire par : *Voyons, vous n'y pensez pas !*

Page 96, ligne 26. ... *prêt à défaillir*... — Non, mais : *rectifiant la position* (вытянувшись). Mérimée n'a pas vu dès le commencement (cf. la note de la page 95,

ligne 8) que le gorodnitchi, se croyant en face d'un supérieur, s'était mis au garde-à-vous comme le voulait l'étiquette. Cette acception ne figure d'ailleurs pas dans Reiff. Mérimée joue de malheur avec les composés du verbe тянуть.

Page 99, ligne 23. ... *quand je trouve* ... — Il y a un passé dans le texte. Mieux vaudrait donc traduire par : *Et me voici récompensé de mon zèle, puisque j'ai l'occasion...*

Page 101, ligne 2. ... *faites ce que vous voudrez*... — Contresens. Entendez : *vous aurez beau faire et beau dire...* (какъ хотите).

Page 101, ligne 4. *Cessez d'exiger cela de moi.* — Non, mais : *Nous avons aujourd'hui d'autres aspirations* (Теперь не тѣ потребности).

Page 101, ligne 7. ... *sans se couper* . — Gogol ajoute ici une phrase importante dont le traducteur ne fait malheureusement pas état : *Ce n'est pourtant qu'un gringalet. Je crois bien que je l'écraserais de l'ongle* (А вѣдь какой невзрачный, низенькій, кажется ногтемъ бы придавилъ его).

Page 101, ligne 10. ... *t'en donner.* — Mérimée n'a rien compris aux trois phrases qui précèdent. Il faut lire : *Mais attends un peu, tu finiras bien par te couper. Je t'en ferai dire plus que tu ne veux!* (Ну, да постой ! ты у меня проговоришься. Я тебя ужъ заставлю побольше разсказать).

Page 101, ligne 12. ... *dans l'ignorance et dans l'obscurité ?* — Lisez : *au fond d'un trou de province* (въ глуши). Le sens de ce mot, pourtant indiqué dans Reiff, échappe au traducteur.

Page 104, ligne 20. ... *il y a tant d'ordre que...* — Non, mais simplement : *Eh mais! vous verrez la marche des*

affaires... l'ordre qui règne... (какое у насъ теченіе дѣлъ... порядокъ какой).

Page 104, ligne 26. ... *l'ordre remarquable...* — Trop fort, simplement : *de quelle manière on enseigne...* (порядокъ, въ какомъ преподаются у насъ науки).

Page 105, ligne 4. ... *le fort...* — Mérimée donne au mot острогъ son sens historique ; ici il ne s'agit que de *la prison, la maison de force !*

Page 106, ligne 9. ... *le madère du gouvernement* rend fort mal губернская мадера. Entendez : *le madère du cru.* Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'un madère fourni par le gouvernement.

Page 110, ligne 1. ... *un homme raisonnable...* — Faux-sens : *un homme bien élevé, comme il faut, un galant homme* (порядочный). Mérimée a été induit en erreur par Reiff qui n'indique qu'un des sens du mot : *un homme rangé.*

Page 110, ligne 9. ... *pour vous présenter mes respects...* — Non, *pour lui présenter...* (à l'inspecteur). L'absence de pronom continue à dérouter Mérimée.

Page 111, ligne 14... *Anton Antonovitch et moi...* — Non, mais : *Figurez-vous qu'à parler franc, Antone Antonovitch croyait déjà à une dénonciation...* (А то, признаюсь, уже Антонъ Антоновичъ думали, не было ли...) Mérimée n'a pas encore été mis au courant du pluriel de politesse.

Page 112, ligne 10. ... *comme s'il avait le diable au corps.* — Contresens. Lisez : *qu'on en est tout troublé* (такъ въ смущеніе даже приводятъ).

Page 112, ligne 15. ... *roubles, zéro, vingt-cinq kopeks...* — Non pas, mais : *un rouble vingt-cinq* (рубль двадцать пять копѣекъ). Mérimée a été trompé par l'omission du nom de nombre, habituelle dans les indications de prix quand il s'agit de l'unité.

Page 112, ligne 27. ... *nous allons manger...* — Toute cette phrase manque de précision. Entendez : *Inutile de rien ajouter pour le dîner, parce que nous aurons mangé un morceau.*

Page 114, ligne 5. ... *en rose.* — Pourquoi ? Le texte porte цвѣтное qui désigne ici *une robe à fleurs.* Reiff ne donne pour цвѣтное платье que le sens : *un habit de couleur.* Or, comme ici le mot s'oppose à *bleu*, le traducteur, indécis, a cru bon de préciser.

Page 116, ligne 17. ... *de ce qu'il mange lui-même.* — Contresens. La phrase est au futur, ce que le traducteur n'a malheureusement pas vu. Il faut : *Attendez un peu ; dès que votre maître se sera mis à table, on vous servira la même chose qu'à lui* (а вотъ какъ баринъ вашъ сядетъ за столъ, такъ и вамъ того же кушанья отпустятъ).

Page 117, ligne 21. ... *de remplir les généreuses intentions...* — Non, *d'attirer sur soi l'attention, de mériter les bonnes grâces* (заслужить вниманіе).

Page 118, ligne 4. *Du labardane.* — Le mot russe лабарданъ vient du hollandais *labberdaan, morue salée.*

Page 118, ligne 14. ... *que dix.* — Non, *une dizaine* (человѣкъ десять). Le rejet du nombre cardinal après le substantif marque un degré d'imprécision qui échappe encore à Mérimée.

Page 118, ligne 21. ... *à la propreté...* — Non, *à l'honnêteté.* Le traducteur a dû lire : чистотою pour честностью.

Page 118, ligne 24. ... *à l'administrateur de ce district...* — Plutôt : *à un édile.* Le bonhomme ne précise pas ; il parle en général et, simple *gorodnitchi*, emploie pompeusement le mot *gradonatchalnik*, comme s'il exerçait ses fonctions dans un chef-lieu de province.

Page 118, ligne 26. ... *de la police...* — Non, *des réparations*. (починки, поправки). Peut-être Mérimée a-t-il lu полиціи pour поправки ou vu un rapport entre поправки et исправникъ? Peut-être est-il parti du mot *correction* que Reiff donne comme sens second à поправка?

Page 119, ligne 15. ... *Si Dieu m'avait donné...* — Non : *Il a fallu que le bon Dieu lui donne...* (Далъ же Богъ такой даръ!) Mérimée est encore une fois victime de l'absence de pronom.

Page 119, ligne 19. ... *à faire de la morale*. — Non : *à faire le bel esprit* (заумствоваться). Le mot n'est pas dans Reiff.

Page 119, ligne 24. ... *comme c'est fort...! Quelles observations il a...* — Plutôt : *comme c'est juste...! Quelles remarques ingénieuses !* (справедливо! замѣчанія такія...).

Page 120, ligne 11. ... *les enfants s'étaient amusés à construire...* — Mauvaise lecture du traducteur, qui prend le singulier pour un pluriel, et que trouble de nouveau l'absence de pronom. Забавляя дѣтей, выстроилъ... veut dire : *pour distraire les enfants, je leur avais construit...*

Page 120, ligne 24. ... *quand on n'a rien dans la main...* — Ici Mérimée traduit de nouveau au petit bonheur et dit tout le contraire de son texte. Khlestakof fait allusion à une pratique du jeu de pharaon alors en grande vogue. Если напримѣръ забастуешь тогда, какъ нужно гнуть отъ трехъ угловъ... veut à peu près dire : *Si l'on s'avise de passer alors qu'il faudrait faire paroli sur paroli... ; martingaler*, dirions-nous aujourd'hui.

Page 121, ligne 28. ... *bien monotone*. — Pas assez fort. Il faut : *très désagréable*, *insupportable* (очень непріятною). Et Khlestakof de confirmer : *Extrêmement désa-*

gréable. Le traducteur désire sans doute éviter la répétition du mot *désagréable* qui revient encore plus loin. Mais cette répétition est voulue : le vocabulaire d'Anne Andréievna n'est pas riche !

Page 122, ligne 5. ... *le manque de* confort... — Addition du traducteur.

Page 123, ligne 3. *Il se met à écrire.* — Mérimée n'a pas saisi le пошелъ писать, formule courante qui peut se rendre par : *Et en avant la musique !* Rien dans son dictionnaire ne pouvait d'ailleurs lui donner des lumières sur ce point. Dans son article sur Gogol, il a tout bonnement omis le passage (cf. *supra*, p. 37). Aucun traducteur n'a su rendre cette expression.

Page 123, ligne 4. *Je sais bien pourquoi...* — Contresens. Dans l'article sur Gogol, Mérimée a rectifié par : *Mais à quoi bon ?* (cf. *supra*, p. 37).

Page 124, ligne 7. *Il y a quelque temps, je lui dis...* — Non : *plus d'une fois il m'est arrivé de lui dire* (бывало, часто говорю ему). Dans l'article, Mérimée a corrigé : *quelquefois je lui dis comme ça..* (cf. *supra*, p. 38).

Page 125, ligne 9. *M. Zagoskine.* — Voir, pour tout ce passage, les notes, p. 488.

Page 126, ligne 5. ...*par la vapeur*... — Pour impropre qu'elle soit, cette version paraît moins absurde que celle de l'article (cf. la note, p. 489). Il n'y aurait qu'une lettre à changer : le vapeur au lieu de la vapeur, pour qu'elle fût exacte. Y a-t-il ici une coquille ?

Page 127, ligne 12 ... *les oreilles*... — Voir, pour ce passage, les notes, p. 489.

Page 129, ligne 14 ... *une dénonciation !* — Faux-sens sur contresens. Voici ce qu'il y a dans le texte : *C'est tout bonnement effrayant ; et pourquoi, on n'en sait, ma foi, trop rien ! Et nous qui ne sommes même pas en uniforme ! Si tout d'un coup, en s'éveillant, il lui prenait fantaisie*

d'envoyer une dénonciation à Saint-Pétersbourg ! Страшно просто, а отчего, [Mérimée a sans doute confondu avec откуда], и самъ не знаешь. А мы даже и не въ мундирахъ. Ну что, какъ проспится, да въ Петербуръ махнетъ донесеніе?

Page 129, ligne 16. ... *et dans le plus grand abattement.* — Où le traducteur a-t-il pris cela?

Page 129, ligne 25. *Son affabilité...* — Non, *ses manières* (пріемъ). Reiff donne seulement *accueil* avec l'exemple ласковый пріемъ, *accueil gracieux*, ce qui aura probablement trompé Mérimée.

Page 130, ligne 4, 9 et 14. ... *il m'a bien regardée aussi.* — Le texte est plus fort : *c'était moi qu'il regardait* (онъ на меня глялѣлъ). De même les autres répliques de Marie Antonovna doivent se lire : *c'était moi... et il n'a fait que me regarder.*

Page 131, ligne 4. *Cependant...* — Pourquoi *cependant?* Il faut : *Je suis fâché de l'avoir tant fait boire. Si vraiment...* (И не радъ, что напоилъ. Ну что если...)

Page 131, ligne 25. ... *comment il s'appelait.* — Cette phrase est un pur non-sens. Ne comprenant rien à son texte, Mérimée jette tout simplement du noir sur du blanc. Il faut lire : *Et si tout d'un coup, à propos de bottes, vous laissez échapper un mot de trop, vous en serez quittes pour recevoir les verges; mais, quant à votre mari, adieu je t'ai vu !* [Entendez qu'on l'enverra en Sibérie]. (Вдругъ брякнутъ ни изъ того, ни изъ другого словцо. Васъ посѣкутъ, да и только, а мужа и поминай, какъ звали). — Ce passage est d'ailleurs fort difficile et rien dans Reiff ne permettait à un débutant de se tirer d'affaire. En effet ce dictionnaire donne pour посѣчь le sens premier de *couper*, *abattre*, et il n'explique aucun des russismes dont cette phrase est émaillée.

Page 132, ligne 8. ... *par ici dans les environs de la porte.* — Simplement : *ici tout près.* Voir la note, p. 505.

Page 132, ligne 11. *Encore si on pouvait connaître les gens.* — Gros contresens. Lisez : *Encore si les gens avaient de la prestance* (Хоть бы народъ-то ужъ былъ видной), *mais des gringalets comme ça, allez donc deviner ce qu'ils ont dans le corps !*

Page 132, ligne 13. ... *lorsqu'ils mettent un habit bourgeois...* — Le traducteur semble croire qu'*ils* se rapporte à militaires. Il n'en est rien. Le gouverneur veut dire : *sous l'habit militaire, les gens* [c'est-à-dire les hauts fonctionnaires] *ont une certaine tournure, mais sous l'habit bourgeois !*

Page 132, ligne 15. *Mais pourquoi se tenir chez le restaurant?* — Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Le texte porte : А вѣдь долго крѣпился давеча въ трактирѣ : *Et pourtant il m'a longtemps tenu tête à l'hôtel ; il m'a servi tant d'allégories, tant d'équivoques...* Tout ce monologue du *gorodnitchi* est fort mal rendu.

Page 134, ligne 23. *Encore est-il toujours froid.* — Reprise des contresens. Il faut : *En voyage, n'est-ce pas, cela ne fait pas de mal de boire un verre de thé de trop, d'autant plus qu'il fait plutôt froid en ce moment* (Въ дорогѣ не мѣшаетъ, знаешь, чайку выпить лишній стаканчикъ, — оно теперь холодновато). Le sens du pronom neutre оно est inconnu à Mérimée.

Page 134, ligne 27. *Les pauvres gens, on les assiste.* — Non, mais : *Je suis un pauvre diable ; merci d'être venu à mon aide* (Бѣдный человѣкъ, помогли ему). Ossip parle de lui-même à la troisième personne. L'absence de pronom et d'auxiliaire déroute de plus en plus le traducteur.

Page 136, ligne 5. ... *tout cela pour toi.* — Non : *viens me trouver, je te donnerai aussi quelque chose* (приходи ко мнѣ, тоже получишь).

Page 136, ligne 8. ... *tiens, pour boire à la santé de ton maître.* — Pas du tout : *embrasse ton maître* [sous-entendu : pour moi] (поцѣлуй своего барина).

Page 136, ligne 21. ... *les oreilles écorchées.* — Mérimée n'a rien du tout compris à cette phrase, d'ailleurs farcie de russismes. Il semble ignorer entièrement la conjugaison russe et prend des futurs pour des présents, voire pour des infinitifs ! Voici ce que Gogol a voulu dire : *Ce qu'elles vont bavarder ! Si fantaisie vous prenait d'aller les écouter, ce serait à se boucher les oreilles !* (О ужъ тамъ наговорятъ ! Я думаю, поди только, да послушай — и уши потомъ заткнешь).

Page 137, ligne 2. *Que venez-vous faire ici ?* — Mais non ; comment le *gorodnitchi*, qui attend depuis dix minutes les sergents de ville, peut-il leur poser une question aussi absurde ? Гдѣ чортъ васъ таскаетъ? doit ici s'interpréter par : *Où étiez-vous donc fourrés ?*

Page 138, ligne 13. ... *fait enrager...* — Plutôt *tance, gourmande* (распекаетъ). Mérimée avait employé plus haut (p. 129) l'expression argotique *fait marcher*, qui était plus exacte.

Page 138, ligne 16. ... *en sentinelle ici.* — Gogol indique un jeu de scène que le traducteur omet. *Les deux Piotr Ivanovitch courent sur la pointe des pieds occuper la place qui leur est assignée.* Peut-être Mérimée n'a-t-il pas compris l'expression на цыпочкахъ qui pourtant figure dans Reiff ?

Page 139, ligne 6. ... *d'un souvenir...* — Il y a dans le texte : на какой нибудь памятникъ. Le traducteur aura sans doute lu память. Entendez : *sous forme de don pour l'érection d'un monument quelconque.*

Page 140, ligne 9. ... *sur le bout de la langue.* — Contresens. Le texte donne : У васъ что ни слово, то Цицеронъ съ языка слетѣлъ, ce qui peut s'interpréter par : *Chacune de vos phrases est digne de Cicéron.*

Page 140, ligne 12. ... *Si j'allais me laisser un peu entraîner...* — Non, mais : *Ce n'est pas parce que, parfois, je*

me laisse entraîner, en parlant de chiens... (Что иной разъ увлечешься). Nous avons vu que Mérimée n'arrivait pas à se faire au mécanisme particulier du verbe russe : les présents-futurs lui jouent notamment de mauvais tours.

Page 140, ligne 16. ... *vous savez organiser un dîner...* — Contresens fantastique. Au lieu du столпотворенie du texte, Mérimée aura sans doute lu столотворенie et interprété ce barbarisme par *création de la table*, soit *art d'organiser un dîner*. Gogol a écrit : *Non, non, vous ne savez pas seulement parler de chiens, vous pouvez même raisonner sur la tour de Babel.* Le traducteur est d'autant plus impardonnable que le sens du mot est parfaitement indiqué dans Reiff; mais nous avons déjà constaté plus d'une fois qu'il lisait son texte un peu trop rapidement.

Page 142, ligne 13. ... *j'ai été décoré...* — Non, mais seulement : *proposé avec avis favorable de mes chefs*, et non : *J'ai reçu les félicitations du gouvernement* (представленъ... съ одобренiя со стороны начальства).

Page 142, ligne 25. ... *comme par distraction...* — C'est le contraire : *perdant la tête* (потерявшись).

Page 143, ligne 19. *j'ai été retenu en route...* — Sur ce contresens, qui reviendra plusieurs fois au cours de l'acte, (pp. 142, 152), voir la note, p. 490.

Page 143, ligne 26. *Je m'efforcerai toujours... que le service...* — Non : *de mériter* (заслужить).

Page 145, ligne 24... *mais, moi, j'ai mes idées...* — Non, mais : *que voulez-vous, je suis ainsi fait* (но ужъ у меня такой характеръ).

Page 147, ligne 11. ... *des cigares à vingt-cinq roubles le cent.* — Gogol ajoute : просто ручки себѣ потомъ поцѣлуешь какъ выкуришь; *c'est à s'en baiser les mains quand on en a fumé.* Mérimée passe cette phrase; mais

dans l'article sur Gogol (cf. *supra*, p. 43), il l'a interprétée assez exactement par : *on s'en léchait les babines.*

Page 148, ligne 22. *Je me suis amusé en route.* — Décidément Mérimée n'arrive pas à comprendre le mot издержался. Mais ici il croit bon de varier le contresens !

Page 149, ligne 7. ... *il n'a pas visité*... — Voir la note p. 490. Mérimée prend de nouveau un futur pour un passé.

Page 150, ligne 14. ... *cette démarche*... — Le texte ajoute : *bien que nous soyons parents et amis* (хотя онъ мнѣ родня и пріятель).

Page 151, ligne 10. *Zemlianika.* — Se rappeler que le mot signifie *La Fraise.* Ce nom bizarre met ici une note extrêmement comique, qui se perd naturellement dans la traduction.

Page 154, ligne 6. ... *la poche droite.* — Toute la phrase est mal rendue. Entendez : *Je sais que dans votre poche droite il y a une fente* (прорѣха, le mot est dans Reiff), *où votre argent aura sans doute glissé.*

Page 154, ligne 14. .... *d'une petite affaire.* — Non, *d'une affaire délicate* (тонькаго). De même plus loin (ligne 18), *très délicate* et non *de très petite importance.*

Page 154, ligne 26 et 28. *Aussi j'ai voulu*... — *je l'ai appelé*... — Non : *Je voudrais maintenant qu'il... et s'appelât.* De même, à la réplique de Khlestakov, p. 155, l. 1, il faut *est* et non *était faisable.* Décidément le traducteur aurait grand besoin d'étudier les conjugaisons.

Page 156, ligne 25. *Il en rira un peu.* — Non : *Il les arrangera de jolie façon* (пусть-ка онъ ихъ общелкаетъ хорошенько). Общелкать (donner des chiquenaudes) manque dans Reiff parmi les composés de щелкать.

Page 157, ligne 1. ... *s'il s'empare de l'anecdote*... — Pas du tout : *si quelqu'un lui tombe entre les pattes* (если кто попадетъ на зубокъ).

Page 157, ligne 11. *Nous savons maintenant ses tours.* — Le texte dit tout bonnement : *Nous verrions qui l'emporterait, qui mettrait l'autre dedans* (посмотримъ кто кого).

Page 158, ligne 6. *L'heure est impaire. Il en viendra une autre.* — Il y a dans le texte : не ровенъ часъ : какой нибудь другой наѣдетъ. La première partie de la phrase est un russisme, sur lequel Reiff ne fournissait aucun renseignement au traducteur ; il s'est donc contenté d'un mot à mot qui en français ne signifie rien. Et dans la seconde partie le sujet другой ne se rapporte pas à часъ, comme le croit Mérimée ; il faut sous-entendre человѣкъ, чиновникъ. Le passage peut s'interpréter : *Il faut s'attendre à tout : si un autre* [entendez : le véritable inspecteur] *allait arriver ?..*

Page 158, ligne 14. *Dans votre intérêt et pour votre honneur.* — Contresens. Il faut : *bien qu'on vous fasse ici beaucoup d'honneur* (оно хоть и большая честь вамъ). Nous avons déjà vu que le sens du pronom neutre оно échappait entièrement à Mérimée.

Page 158, ligne 23. ... *et tu ramèneras une voiture et des chevaux.* — Non, mais : *tu prendras une feuille de route* (подорожную). Si Mérimée s'en était donné la peine, il eût trouvé le mot dans Reiff avec le sens de *passe-port pour prendre des chevaux de poste aux relais.*

Page 158, ligne 25. *Feldjaeger* (et non *feljaeger*, comme une coquille le fait dire à l'édition Lévy)... — Entendez : *courrier de cabinet.* Le mot russe *feldiéguer* est en effet la transcription du mot allemand que donne ici Mérimée.

Page 159, ligne 19. ... *la barbe !* — Appellation des gens de négoce, qui portaient d'ordinaire toute leur barbe, à l'encontre des gentilshommes et des fonctionnaires, à qui le port de la barbe avait été interdit par un ordre du cabinet de l'empereur Nicolas Ier.

Page 160, ligne 22. ... *des corbeilles où il y a des bouteilles*

d'eau-de-vie. — Mais non, *un panier de vin* (cf. la note de la p. 490).

Page 161, ligne 24. ... *vingt-cinq archines.* — Non, *cinquante* (пятьдесятъ), Dans son article sur Gogol, Mérimée a rectifié, et, tout de même, la phrase suivante : *Mais c'est donc un gueux*, qui devient beaucoup plus justement : *c'est tout bonnement un voleur* (cf. *supra*, p. 45).

Page 162, ligne 2. ... *il l'escamote...* — Voir, pour ce contresens, la note, p. 491.

Page 162, ligne 20. ... *tant de couleuvres...* — Voir la note, p. 491.

Page 162, ligne 29. ... *ces paniers...* — Non, *ce panier.*

Page 163, ligne 13. *Prends la soucoupe encore.* — Non, *le plateau* (и подносикъ вмѣстѣ возьмите), ainsi que Mérimée lui-même l'a écrit dans le passage correspondant de l'article sur Gogol (cf. *supra*, p. 47), où par contre il a remplacé à tort *encore* par *au moins.*

Page 163, ligne 17. *Pour une seule fois...* — Non, *en même temps* (за однимъ разомъ); dans l'article, Mérimée a traduit correctement par : *encore.*

Page 166, ligne 12. ... *le gredin qu'il est !* — Ici au contraire la traduction est meilleure que dans l'article (cf. la note, p. 492).

Page 166, ligne 14. ... *une grand-mère...* — Non, *une belle-mère...* Rectifié dans l'article.

Page 167, ligne 4. ... *on m'a fait un rapport...* — Rectifié dans l'article en : *ils m'ont fait un rapport*, ce qui n'est pas plus juste. Voir la note, p. 493.

Page 167, ligne 11. *Je ne la refuserai pas...* — Voir la note, p. 493.

Page 167, ligne 23. ... *d'hôpital.* — Non, *de frise, de bougran* (въ фризовой шинели).

Page 169, ligne 24. *Quel beau temps de printemps...* — Non : *quel drôle de temps* (какая странная погода). Et Khlestakof réplique : *Aucun temps, mademoiselle, ne vaut...* Mérimée a cru sans doute que *printemps* ferait mieux pour la comparaison ; soit, mais l'action de la pièce ne se passe pas au printemps. Il est vrai qu'il n'a pas compris les deux phrases qui permettent d'établir qu'elle a lieu en hiver (*Basile l'Égyptien*, p. 72, l. 24), et *il fait froid...*, p. 134. l. 23).

Page 170, ligne 24. *Toi dont le désespoir ose accuser ton Dieu...* — Début d'une ode célèbre de Mikhaïl Vassiliévitch Lomonossof (1711-1765), le père de la littérature russe moderne : *Paraphrase du livre de Job, ch. 38 à 41.*

Page 173, ligne 25. *Karamzine l'a dit : les loi condamnent.* — Début d'une romance insérée par Karamzine dans sa nouvelle : *L'Ile de Bornholm* (1793) :

Les lois condamnent
L'objet de mon amour :
Mais qui pourrait, ô cœur,
Te résister ?

Page 174, ligne 21.... *je ne sais quelle fumée...* — Non. Le texte porte сквозной вѣтеръ, pour lequel Reiff donne le texte de *vent coulis*. Le mot вѣтренный veut dire *venteux*, d'où *volage*. Entendez ici : *tu n'es qu'une étourdie, une évaporée.*

Page 175, ligne 10. ... *ce que c'est que tes manières ridicules.* — Non, mais : *à cause d'une espèce comme toi* (изъ за тебя, этакой дряни).

Page 182, ligne 12. *Il faut que tu sois la fille de quelque diable.* — Contresens. Lisez ; *crac... et te voilà apparentée avec le dessus du panier !* (съ такимъ дьяволомъ породнилась !)

Page 183, ligne 9. *Ah ! je tiens bonne note...* — Non : *prends bonne note.* C'est un ordre : запиши.

Page 183, ligne 17. ... *sonne la cloche*... — Il y a dans le texte : валяй въ колокола. L'expression doit s'entendre au figuré : *crie-le à son de trompe.*

Page 184, ligne 21. *Peste, c'est comme cela qu'elle les aime!* — Non, mais : *Fichtre ! tu ne te mouches pas du pied!* (Вишь чего захотѣла!) Le rouge désigne le cordon de Saint-Alexandre Nevski, le bleu celui de Saint-André, le plus élevé des ordres russes.

Page 184, ligne 24, ... *adjudants*... — Russisme. Il faut : *aides-de camp.*

Page 185, ligne 1. ... *fait le gros dos sans daigner se mêler de rien.* — Non : *n'y prête aucune attention* (а ты себѣ и въ усъ не дуешь).

Page 185, ligne 2. ... *le gouverneur vous fait la cour.* — Non pas, mais quelque chose comme : *fait le pied de grue* (а тамъ — стой). La malheureuse traduction de городничій par *gouverneur* rend ce passage difficilement admissible en français.

Page 185, ligne 21. ... *le* riapouchka *et le* koriouchka... — La *riapouchka* est une sorte de murène naine (Corregonus maraenula) ; la *koriouchka* tout simplement l'éperlan (Salmo eperlanus). Les deux mots figurent dans Reiff, le premier avec le sens de *mugile*, le second avec celui d'*éperlan.*

Page 186, ligne 10. ... *des raccommodeurs de bouilloires*... — Non, *des buveurs de thé* (самоварчики). La capacité d'absorption des gens de négoce était proverbiale; ils pouvaient ingurgiter en une journée le contenu de plusieurs samovars, d'où ce sobriquet — qui ne figure pas dans Reiff.

Page 186, ligne 13. *On vous a pris beaucoup ?* — Non : *Vous y avez beaucoup gagné ?* Rien, dans Reiff ne permettait à Mérimée de comprendre le russisme : много взяли?

Page 187, ligne 1. ... *d'une douzaine d'archines... — de vingt archines,* dit le texte. Le traducteur aura lu двѣнадцать, pour двадцать.

Page 187, ligne 16. ... *tu soudes* ... — Non : *tu absorbes...* (выдуешь). Cf la note ci-dessus.

Page 188, ligne 9. *Mais si j'étais à ta place et toi à la mienne...* — Non : *si la balance penchait tant soit peu de ton côté* (а будь хоть немножко на твоей сторонѣ). Les formes neutres échappent décidément à Mérimée.

Page 188, ligne 19. ... *qu'on ne m'échauffe plus les oreilles.* — Le texte donne Смотри, держи ухо востро ! Nous avons déjà vu que Mérimée ne comprend pas cette tournure qui peut se rendre ici par : *gare au grain !*

Page 188, ligne 23. ... *un saumon fumé...* — Plutôt *esturgeon* (балычкомъ). Le dos d'esturgeon fumé est une des friandises préférées des Russes.

Page 193, ligne 27. ... *c'était pour toi.* — Le texte ajoute : *pour toi* AUSSI. Et ce petit mot a beaucoup d'importance.

Page 194, ligne 8. *Quel caractère!* — Non : *Voyez un peu !* (Экая штука !)

Page 194, ligne 17. ... *cette petite chienne.* — Non : *ce chien* (кобелька). Dans le premier acte (p. 67, l. 11). Mérimée avait bien traduit.

Page 196, ligne 25. ... *volontiers.* — Le traducteur n'a rien compris à ces deux répliques qui doivent se lire :

— Il s'en donnera des airs quand il sera général. Cela lui ira comme une selle à une vache. Mais nous n'en sommes pas encore là. Il y a ici des gens plus huppés que toi qui ne sont point encore généraux !

— Saperlote, il se croit déjà général ! Après tout, il pourra bien le devenir. Ce n'est pas la jactance qui lui manque, que le diable le patafiole !

Louis Leger (*op. cit.*, p. 215) reproche à Mérimée d'avoir traduit *comme une selle a une vache* par *comme des manchettes à un cochon.* L'équivalent est, selon moi, acceptable, mais tout le reste n'est que bévues.

Page 197, ligne 23. *Quelques visiteurs.* — Non : *Une dame* Au lieu de гостья, Mérimée a dû lire : гости.

Page 200, ligne 1. *De la douceur.* — Le texte porte : короткія руки, russisme que rien dans Reiff ne permettait d'élucider et qui correspond à l'expression française : *Vous n'avez pas le bras assez long pour ça !*

Page 202, ligne 12. ... *qui boit de l'absinthe.* — Amusant contresens. On ne boit pas d'absinthe en Russie. Le texte porte пьетъ горькую, *c'est un pochard.* Горькій voulant dire : *amer*, la méprise de Mérimée s'explique d'autant plus que l'adjectif est à l'accusatif féminin (le substantif чашку étant sous-entendu). Cependant Reiff donne горькій пьяница avec le sens de : *homme qui ne fait que s'enivrer.* Dans le *Coup de pistolet*, Mérimée traduira l'expression exactement (cf. t. I, p. 123).

Page 202, ligne 15. *Il n'y a plus rien ?* — Non, le больше ничего ! exclamatif du texte se rapporte à la propositio précédente : *qu'on lui donnât le fouet, tout simplement !* — Il y a dans la phrase deux points et un point d'exclamation auxquels le traducteur aurait dû prendre garde.

Page 202, ligne 22. *On voit bien...* — Plutôt : *Cela suffit pour voir...* (Впрочемъ видно что).

Page 203, ligne 23. ... *empeste l'ail.* — Non : *l'oignon* (лукомъ). On ne mange guère d'ail en Russie.

Page 204, ligne 16. ... *polisson.* — Pas assez fort pour traduire мошенникъ. *Escroc, filou,* vaudrait mieux.

Page 204, ligne 23. ... *et il faut des aliments.* — Non : *et l'âme a besoin d'aliments* (пищи для души).

Page 204, ligne 27. ... *rue de la Poste, n° 97...* — *dans la cour*, précise Gogol (поворотя на дворѣ).

Page 205, ligne 24. ...*se croisant les mains...* — Non : *écartant les bras* (расставляетъ).

Page 206, ligne 10. *C'est quelque chose, pourtant, que des intendants.* — Non : *Mais quoi, des intendants! mieux vaut ne pas en parler!* (Что губернаторовъ! нечего и говорить про губернаторовъ).

Mérimée ayant appliqué le mot *gouverneur* au *gorodnitchi* est obligé d'avoir recours à un autre mot pour traduire *goubernator.* Le mot *intendant* convient d'ailleurs bien, les attributions des gouverneurs russes ayant été en partie calquées sur celles des intendants de l'ancien régime français.

Page 206, ligne 15. *Fiancé ! Et tu ne vois pas qu'il nous a encore floués !* — Il y a dans le texte : Обручился ! Кукишъ съ масломъ — вотъ тебѣ обручился! Cette phrase, contenant un sous-entendu obscène, ne peut guère se traduire textuellement. On peut l'interpréter par : *Fiancé! En fait de fiançailles, c'est un beau pied de nez que nous tenons !* — N'en déplaise à Louis Leger (*op. cit.*, p. 215), la version de Mérimée n'est pas précisément un contresens, mais elle n'a certes point la vigueur du texte.

Page 206, ligne 19. *Il se donne des coups de poing.* — Non : *Il se menace du poing* (Грозитъ самому себѣ кулакомъ).

Page 208, ligne 20. *Anes bâtés !* — Ici un jeu de scène omis : *Tout le monde les entoure.*

Page 209, ligne 15. ... *avec un geste d'interrogation.* — Il y a dans le texte une image que le traducteur a tort de supprimer : *changé en point d'interrogation* (превратившійся въ вопросительный знакъ).

Page 209, ligne 23. ... *voici la Saint-George.* — Sur ce dicton, pour lequel il eût été préférable de trouver ici un équivalent, tels que : *En voilà bien d'une autre ! — Il ne manquait plus que cela !* — voir la note, p. 539.

LA LITTÉRATURE ET LE SERVAGE EN RUSSIE

Article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, 2e série de la nouvelle période, t. VII, 1er juillet 1854, pp. 183-193, et jamais repris en volume.

Page 213, ligne 12. ... *à cette bibliothèque des chemins de fer...* — C'est en effet dans la *Bibliothèque des chemins de fer* lancée par Hachette que parut, en 1854, la première édition française du livre fameux qui consacra la réputation littéraire d'Ivan Serguiévitch Tourguénief (né à Orel en 1818, mort à Bougival en 1883).

Celui-ci avait débuté vers 1842 en publiant dans la grande revue de l'époque, les *Annales de la Patrie* (*Otiétchesvennyia Zapiski*) des nouvelles, des scènes dramatiques, des comptes rendus, des poèmes surtout, dont l'un, *Paracha* (1843), lui avait valu un article flatteur et l'amitié du grand critique Bélinski, sans toutefois le faire sortir de la pénombre littéraire. Tourguénief déçu songeait à abandonner la partie. Fort amoureux d'ailleurs d'une jeune mais déjà illustre cantatrice, Pauline Viardot-Garcia, il se disposait à la suivre à l'étranger. Sur ses entrefaites, ses amis, le romancier I. I. Panaïef et le poète N. A. Nékrassof, ayant assumé la direction du *Contemporain* (*Sovrémennik*), revue fondée par Pouchkine quelques mois avant sa mort et qui depuis avait connu bien des vicissitudes, lui demandèrent sa collaboration. Avant son départ, Tourguénief leur remit un petit essai, *le « Putois » et Kalinytch*, auquel il n'attachait guère d'importance. Ce fut aussi l'avis des directeurs de la revue, qui lui accordèrent une place fort modeste parmi les *Variétés* dans leur première livraison. Panaïef ajouta comme sous-titre : *Extrait du carnet d'un chasseur*. Contre toute attente le succès fut foudroyant. Désireux d'exploiter le filon, les directeurs demandèrent des

récits du même genre au jeune auteur, qui leur en envoya 21 autres, de 1847 à 1851. La plupart d'entre eux furent composés à Courtavenel, propriété des Viardot, près de Rozoy-en-Brie, où il passa une grande partie des années 1847-1850. En 1852, Tourguénief réunit ces 22 récits en volume et les publia à Moscou sous le titre de *Zapiski Okhotnika*, ce qui veut dire *Mémoires* ou *Carnet* ou *Journal d'un chasseur*.

Page 213, ligne 16. ... *avec des caractères plus gros et moins serrés*. — Bien qu'un peu compacte, l'impression n'en est pas moins correcte et lisible, eu égard surtout au bon marché du livre. Évidemment ce petit in-16 de XII + 405 pages soutient mal la comparaison avec les deux beaux in-8° de 315 + 311 pages, qui constituent la première édition russe. Mais qui, à cette époque, eût voulu payer très cher un ouvrage traduit d'un auteur russe inconnu? L'éditeur n'eut pas tort de la publier dans une collection fort convenable pour son prix modique (3 francs). Mais les bibliophiles sont difficiles à satisfaire : qu'eût dit Mérimée des éditions courantes actuelles?

Page 213, ligne 25. ... *où le désœuvrement va commencer*. — L'article paraît à la veille des vacances (1er juillet).

Page 214, ligne 2. ... *je ne devine pas trop pourquoi*... — Très probablement pour attirer l'attention sur le livre. Depuis le mois d'avril 1854 la France était en guerre avec la Russie. De nombreuses publications voyaient le jour, où les classes dirigeantes russes étaient violemment attaquées. Charrière, qui avait séjourné en Russie et possédait une certaine connaissance du pays, crut devoir suivre le mouvement. Cela explique certaines allégations de son *Introduction* — où tout n'est d'ailleurs pas à négliger — et les fioritures ridicules dont il se permit d'enjoliver le texte. Et il eut soin de marquer son intention en donnant au livre le titre suggestif suivant : *Mémoires d'un seigneur russe ou tableau de la situation*

actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes. Aucun nom d'auteur ne figurait sur la couverture ni sur le titre. Tourguénief, nous le verrons, protesta. Charrière ne se le tint pas pour dit : quelques années plus tard (1858), il devait traiter les *Ames mortes* de Gogol avec une désinvolture encore plus cavalière.

Page 214, ligne 6. ... *l'auteur... n'est point un Nemrod...* — Bien au contraire Tourguénief fut toute sa vie grand chasseur devant l'Éternel.

Le 17 octobre 1852, accusant réception à son vieil ami Serge Timothéiévitch Aksakof (1791-1859) du livre délicieux que celui-ci venait de publier sous le titre de *Mémoires d'un chasseur de la province d'Orenbourg*, il lui disait entre autres :

« J'ai abattu cette année 304 pièces de gibier, soit 69 bécasses, 66 bécassines, 39 bécassines-doubles, 33 coqs de bruyère, 31 perdrix, 25 cailles, 16 lièvres, 11 râles de genêts, 8 poules d'eau, 4 canards sauvages, 1 bécassine-sourde, 1 courlis. A deux nous avons tué environ 500 pièces. Ces chiffres vous paraîtront élevés ; cependant, si l'on prend en considération que j'ai chassé fort souvent et me suis parfois laissé entraîner très loin, on ne saurait dire que j'ai eu de la chance. »

Ce à quoi le patriarche des slavophiles, que l'on ne prenait pas sans vert, répliqua du tac au tac :

« Beau tableau ; mais, dans ma jeunesse, il m'arrivait de tuer avec un méchant fusil à un coup mes 1.200 pièces par saison. A vrai dire — ajoute-t-il en manière de consolation — il n'y avait guère là-dedans que 300 pièces de « gibier noble » ; tout le reste n'était que courlis et canards de toutes sortes. »

Voilà des chiffres qui feront pâlir d'envie les chasseurs français les plus favorisés du sort.

Quelque temps après, il consacrait à ce livre un compte rendu très sympathique (*Sovrémennik*, janvier 1853). Il y célébrait la chasse, « cette distraction qui nous rapproche de la nature, nous enseigne la patience et parfois le sang-

froid, donne à notre corps force et santé, à notre esprit vaillance et fraîcheur. » (*Œuvres complètes*, éd. Glazounof, Saint-Pétersbourg, 1891, t. X, p. 396.)

Il est vrai que, dans un émouvant « souvenir d'enfance » intitulé la *Caille* (*ibidem*, pp. 213-219), il déplore les cruautés auxquelles se laissent souvent entraîner les chasseurs et conclut : « Depuis ce jour-là, tuer, verser le sang m'est devenu de plus en plus pénible. » Mais cette phrase ne doit s'entendre que *cum grano salis*. Fin 1871, dans les pages enthousiastes qu'il accorde à son *retriever* Pégase (*ibidem*, pp. 188-197), il se proclame un « chasseur enragé ». En septembre 1873, il recule de quelques jours une visite à Croisset pour aller » tuer des montagnes de perdreaux » dans « la plus belle chasse de l'Angleterre », et s'excuse auprès de Flaubert en invoquant « sa passion effrenée pour la chasse. » *Correspondance avec ses amis français*, Paris, Fasquelle, 1901, p. 72.)

Vers la fin de sa vie il consentait encore à donner à la *Revue de la chasse* (*Journal okhoty*, 1876, n° 16) un article sur *les 50 défauts du chasseur au fusil et les 50 défauts du chien couchant.*

Page 214, ligne 10. ... *une espèce de déguisement*... — Cette supposition est la vraie. Toutefois ce n'est pas pour observer que Tourguénief avait besoin d'un déguisement, mais bien pour publier ses observations et dépister la censure qui, en effet, s'y laissa prendre et ne comprit pas tout d'abord la portée de ce livre innocent d'apparence et qui pourtant, comme l'écrit excellemment Mérimée, « en dit plus qu'il n'est gros ».

Page 214, ligne 20... *le soin de commenter et de conclure*. — Mérimée voit bien ici la variété du livre. Celui-ci n'a pas uniquement pour sujet le village paysan, mais la vie des *pomiestchiki*, des propriétaires nobles qui vivaient dans leur maison des champs et y passaient le temps, selon leur goût, à boire et à jouer aux cartes, à courir les filles, à faire valoir leur bien, à s'ennuyer ou bien à

chasser sans relâche. C'est parce que lui-même était fou de chasse qu'il a eu l'idée de présenter ses tableaux comme autant de récits d'un chasseur qui se promène dans la campagne, dans la plaine et dans la forêt, s'égare même, et, à ces occasions, fait la rencontre tantôt de moujiks intéressants, tantôt de hobereaux bizarres ou cruels ou même toqués, bref, nous fait avec lui toucher du doigt l'extrême variété de la société provinciale hors des villes.

Page 214, ligne 27. ... *la pauvreté et la monotonie de la nature du nord*... — Si le cadre adopté par Tourguénief sent un peu le procédé, ses descriptions n'en sont pas moins des merveilles de vie, de couleur, de mouvement. Loin de déceler « la pauvreté et la monotonie de la nature du nord », elles en accusent la variété et la richesse de coloris. D'ailleurs Tourguénief ne dépeint pas précisément la nature du nord, mais le pittoresque pays d'Orel et de Toula, à végétation luxuriante. On sait l'étonnement de Flaubert, de Daudet, des Goncourt devant ces descriptions exubérantes qui renversaient toutes les idées reçues sur la Russie, pays de froidure et de neige. Tout le long des *Mémoires*, on attend en vain un paysage d'hiver : celui-ci ne fait son apparition que dans l'*Epilogue* et tient juste en dix lignes !

On opposera à ce jugement un peu hâtif de Mérimée l'opinion de Taine célébrant « le fondu, la délicatesse exquise, le charme poétique et suprême qui font de Tourguéneff le plus accompli des paysagistes » (*Journal des Débats*, 19 février 1875, article sur Ferdinand Fabre). Et Taine goûtait ces paysages dans de pâles adaptations. Qu'eût-il dit s'il avait pu recourir au texte russe ! Mérimée le pouvait, mais à l'époque où il écrit son article, il n'a encore lu que la version de Charrière. Et, dans cette version, il y a tout un départ à faire entre ce qui est de l'auteur et ce qui appartient au traducteur. Plus tard, quand il l'aura lu dans l'original, Mérimée jugera mieux Tourguénief en tant que paysagiste (cf. *supra*, p. 248).

Page 215, ligne 3. ... *avec un peu de minutie*..., et ligne 17 :

Il se complaît dans les détails... — Il y a en effet des longueurs dans les *Mémoires*. Même reproche leur avait été adressé un mois plus tôt par Hippolyte Rigault : « Il a de la profondeur, mais aussi de l'affectation dans l'observation des mœurs : il raffine, il cherche les petits détails, il touche l'impalpable et il voit l'invisible, il fait la toilette de son style, il s'endimanche volontiers... (*Journal des Débats*, 1er juin 1854). Au reste Mérimée avait dit à peu près la même chose à propos de Gogol (cf. *supra* p. 5 et la note) et il insistera encore quelques pages plus loin.

Page 215, ligne 10. ... *et plus mal peut-être en Russie que partout ailleurs*. — « Depuis longtemps, écrit dans ses *souvenirs* (t. III, p. 123) un ami de Tourguénief, Paul Annenkof, depuis longtemps nos écrivains et nos esprits cultivés ne se représentaient plus le peuple comme une collection d'individus privés de droits civils et voués à servir les intérêts d'autrui, mais ils voyaient toujours en lui une masse sauvage, incapable de penser et de réfléchir à part soi. »

Page 215, ligne 21. ... *dont il s'est inspiré heureusement*. — Mérimée, qui aime beaucoup Sterne, croit reconnaître son influence un peu partout. Il l'a déjà signalée à propos de Gogol (cf. *supra*, p. 8) et reviendra à la charge à propos de Pouchkine (cf. t. I, p. 16 et la note). En réalité, il n'y a guère de rapports entre le fameux *Sentimental Journey* (1768) et les *Mémoires d'un chasseur*. Au reste Tourguénief ne goûtait ni Sterne ni ses imitateurs; à propos de ceux-ci (Xavier de Maistre et Töpffer en particulier), il écrivait à Mme Viardot, le 30 avril 1848 : « Les imitateurs de Sterne me sont surtout en horreur, — des égoïstes remplis de sensibilité, qui se mijotent, se lèchent et se plaisent tout en se donnant des airs de simplicité et de bonhomie. » (*Lettres à Mme Viardot*, Paris, Fasquelle, 1907, p. 47). S'il a pris quelqu'un pour modèle c'est Auerbach et ses *Schwarzwälder Dorfgeschichten* (1843), George Sand et ses récits champêtres,

la *Mare au diable* (1844), *François le Champi* (1846) ; c'est surtout deux Russes : Vladimir Dahl et ses *Nouvelles, contes et récits du cosaque Louganski* (1846) ; Dmitri Grigorovitch et son *Village* (1846) ou son *Antoine traîne-misère* (1847).

Page 215, ligne 26. ...*avec candeur cependant et avec courage.* — Avec courage, oui ; avec candeur, non : Tourguénief sait fort bien ce qu'il fait.

Page 216, ligne 1. ... *M. Tourghenief ne tire pas le voile, mais il le soulève discrètement...* — Formule heureuse, que Mérimée développera non moins heureusement dans son troisième article sur l'auteur des *Mémoires* (cf. p. 245). Dans ce livre, en effet, la protestation contre le servage n'est que latente, et c'est là proprement la marque du grand art. Hippolyte Rigault (*loc. cit.*) et Léon de Wailly (*Athenæum français*, 17 juin 1854) avaient dit à peu 'près la même chose.

Page 216, ligne 14. ... *ils obéissent en effet à un mot d'ordre du maître.* — L'émancipation des serfs était déjà chose arrêtée dans l'esprit de Nicolas Ier ; mais en écrivant ses *Zapiski*, Tourguénief n'obéit nullement à un mot d'ordre du maitre — pas plus d'ailleurs que Gogol en composant les *Ames mortes* ou l'*Inspecteur général.* Si Nicolas jouait volontiers les Auguste, il n'aimait guère voir critiquer ouvertement les choses russes, la concussion des fonctionnaires exceptée. Au reste, vers la fin de son règne, tous les écrivains lui étaient suspects : Tourguénief lui-même devait en faire l'expérience quand il s'avisa de consacrer à Gogol une nécrologie trop louangeuse. Ce malencontreux article et plus encore une lettre — interceptée — où il comparait le sort du grand écrivain au destin tragique de la Russie, lui valurent un mois d'arrêts et dix-huit mois d'exil dans ses terres (1852-1853). Mérimée ignorait encore ces détails.

Si les écrivains russes ont traité cavalièrement leurs institutions nationales, ce n'est pas parce que cela entrait

dans les vues du gouvernement ; ce qui les guide, c'est l'amour de la vérité ; et cet amour les entraîne parfois à exagérer, à grossir les défauts : d'où la place énorme que les œuvres dénonciatrices, « divulgatrices », occupent dans la littérature russe du siècle passé.

Page 217, ligne 13. ... *et beaucoup moins honorable.* — Entendez la guerre. L'article de Mérimée n'est pas, lui non plus, exempt des préoccupations politiques du moment.

Page 217, ligne 18. ... *par le nombre d'*âmes... — Mérimée s'est longuement étendu à ce sujet dans son article sur Gogol (cf. *supra*, p. 12).

Page 217, ligne 27. ... *qui donnèrent des souverains à la Moscovie...* — Il faut entendre : aux Slaves de l'Est, car il n'était question à cette époque ni de Moscovie, ni de Moscou, qui ne fut fondé qu'au XIIe siècle (1147). Il n'était même pas question de Russie, puisque ce sont justement ces Varègues russes qui donnèrent leur nom au pays.

Page 217, ligne 28. ... *vers le milieu du IXe siècle...* — La célèbre *Chronique de Nestor* attribue à l'an 862 l'arrivée des Varègues en Russie. Le millénaire de cet événement fut célébré en 1862 à Novgorod. Il semble aujourd'hui hors de doute que les Varègues avaient fait leur apparition en Slavie à une époque antérieure.

Page 217, ligne 29. *Appelés comme médiateurs...* — Cette tradition paraît bien l'œuvre d'un patriotisme ombrageux : « appel » est ici un euphémisme pour « conquête ». D'ailleurs les Varègues se fondirent vite avec la population autochtone, tout comme en Neustrie les Normands avec les Francs.

Page 218, ligne 20. ... *le traitera de* petit père. — C'est du moins ainsi que nous avons accoutumé de traduire le *batiouchka* russe ; en réalité aucun équivalent français ne saurait rendre cette formule de respect naïf et bon enfant.

Page 220, ligne 6. ... *encore célèbre dans les poésies populaires comme un souvenir de liberté.* — Allusion au dicton *vot tebié, babouchka, i lourief dien,* employé couramment pour désigner une déconvenue. C'est, dans la langue, un témoin de l'irritation qu'éprouvèrent les paysans devant l'injustice dont ils étaient victimes. L'expression avait fort intrigué Mérimée, quand il commençait l'étude du russe. Le 31 août 1849, il écrit à Mme de Lagrené : « Ce long exode me conduit à vous demander ce que c'est que le jour d'Iouref ou des Iouref ou des Ioures ? Il en est deux fois question dans le drame de Pouchkine [Boris Godounof] et mon dictionnaire ne me donne aucun renseignement. Il faut croire que c'est un jour aussi ennuyeux que le quart d'heure de Rabelais, car Grichka Otrepief, sur le point d'être arrêté par les mouchards de Boris, s'écrie : (про себѣ) Вотъ тебѣ, бабушка, и Юрьевъ день ! » (*Lettres aux Lagrené*, p. 31.)

Renseigné par son aimable correspondante, Mérimée trouva sans doute le dicton fort à son goût, car il y fit ensuite plusieurs fois allusion (cf. outre le présent passage l'article sur Haxthausen (*Moniteur*, 30 octobre 1852) et l'*Épisode de l'histoire de Russie : les faux Démétrius* (1853). Au reste, les pages 217 à 223 du présent article ne font guère que répéter les théories que Mérimée a déjà exposées, dans les études précitées, d'après Haxthausen, Karamzine et surtout Platon Pavlof. Je me réserve de les discuter dans le commentaire des *Faux Démétrius*.

Page 220, ligne 12. ... *et subjuguait la Sibérie.* — Ivan IV régna de 1533 à 1584 ; la conquête de Kazan date de 1552 ; celle de la Sibérie, de 1582.

Page 220, ligne 13. ... *dans les îlots du Dnieper.* — Mérimée avait déjà parlé des Cosaques dans son article sur Gogol (cf. *supra*, p. 8), dans ses *Faux Démétrius* (page 70-76), et venait de leur consacrer un article : *Les Cosaques de l'Ukraine et leurs derniers atamans* (*Moniteur*, 21, 22, 23 juin 1854).

Page 220, ligne 14. ... *et de l'Iaïk...* — Ancien nom du fleuve Oural. La rébellion des Cosaques de l'Iaïk, connu sous le nom de « révolte de Pougatchof » (cf. t. I, p. 25), rendit odieux à Catherine II jusqu'au nom du fleuve : elle le débaptisa et lui donna le nom des monts où il prend sa source.

Page 221, ligne 16. ... *aux soins de son salut...* — Fiodor Ivanovitch, fils d'Ivan IV et beau-père de Boris Godounof, régna de 1584 à 1598. Ce fut un prince pieux ; son terrible père l'avait affublé du sobriquet de « sacristain ».

Page 221, ligne 25. . . . *les conséquences de ce décret.* — Désireux de se frayer un chemin au trône et se sentant haï des boïars, Boris voulut par cette mesure capter la bienveillance de la petite noblesse. Il revint sur ce décret en spécifiant que seul était interdit le passage d'un petit à un grand propriétaire.

Page 222, ligne 24. . . . *pour échapper à la servitude.* — Tout ceci est bien vu ; la question sociale joua déjà un grand rôle dans la période de l'histoire russe que l'on est convenu d'appeler le *Temps des troubles* (1606-1613) et qui d'ailleurs se termina par la victoire des petits propriétaires fonciers, ces *enfants-boïars* dont a parlé Mérimée quelques pages plus haut.

Page 222, ligne 26. *Quelques écrivains russes...* — Notamment Platon Vassiliévitch Pavlof (1823-1895), qui publia à Moscou, en 1849, une thèse *sur l'importance historique du règne de Boris Godounof*, dont Mérimée se servit pour ses *Faux Démétrius.*

Page 224, ligne 9. . . . *une bête féroce...* — Page lumineuse. Le service militaire n'a jamais été pour les paysans russes qu'une « corvée » comme les autres, imposée par les seigneurs ou par le tsar : on obéissait placidement, mais, comme le dit Mérimée, « sans enthousiasme », sans patriotisme non plus, car le mot n'existe même pas dans la langue.

Page 224, ligne 12. *Chez les Slaves on ne se passionne guère pour une idée.* — Erreur. Ne faut-il pas dire au contraire : nul plus que le Slave ne se passionne pour une idée ? Mais à cette époque le moujik ne pouvait encore s'en prendre qu'aux hommes ; il s'est rattrapé depuis.

Page 224, ligne 25. ... *de l'accident qu'on sait.* — Pierre III fut déposé le 28/9 juillet 1762, à l'instigation de son épouse, Catherine, qu'il voulait répudier. Quelques jours plus tard, il fut mis à mort à Ropcha où il avait été transféré. On soupçonna Catherine II d'avoir ordonné cet assassinat ; son fils Paul en fut persuadé jusqu'au jour où, appelé au trône, il découvrit dans les papiers de sa mère un billet d'Alexis Orlof établissant que celui-ci était seul coupable de cet « excès de zèle ». On n'en continua pas moins en Europe, surtout aux époques où l'on avait à se plaindre de la Russie, à charger de ce crime la mémoire de la grande impératrice : la phrase de Mérimée paraît renfermer une insinuation de ce genre. — Mérimée reparlera de Pougatchof dans son article sur Pouchkine (cf. t. I, p. 25).

Page 225, ligne 14. . . . *plus de reconnaissance pour les bons traitements que de rancune pour l'injustice dont il a souffert.* — Les événements se sont chargés de démontrer le contraire. Si le paysan supportait son sort, c'est qu'il ne pouvait guère faire autrement ; et d'ailleurs il savait se venger, soit par des jacqueries, soit par de sournois assassinats.

Page 226, ligne 7. ... *le chapitre intitulé* Le Bourmistre. — C'est le Xe du recueil. Mérimée fait allusion au début de ce récit (pp. 156-159 de la traduction Charrière, 1re édition).

Page 226, ligne 8. ... *le nom qu'on donne aux magistrats...* — Magistrats est beaucoup dire : le *bourmistr* n'était guère qu'un simple *staroste* ou *ancien*.

Page 227, ligne 12. *Le nouveau Bellérophon...* — D'après la mythologie, Bellérophon ayant dû s'expatrier pour avoir

tué son père sans le connaître se retira à la cour de Prœtos, roi d'Argos. Jaloux de son hôte, mais ne voulant point violer les lois de l'hospitalité, Prœtos l'envoya porter à Iobates, roi de Lycie, des tablettes sur lesquelles était gravé en caractères mystérieux l'ordre de le mettre à mort. — La comparaison est, on le voit, un peu forcée.

Page 227, ligne 24. ... *un de ces maîtres de la vieille roche...* — Mardaire Apollonovitch Stégounof dans le XIII[e] récit, *Deux gentilshommes campagnards* (*Dva pomiestchika*), traduit par Charrière sous le titre : *Les deux seigneurs de village*. Le passage cité par Mérimée se trouve à la p. 217 de la traduction Charrière.

Page 227, ligne 25. ... *un de ses gens que le traducteur appelle son* buvetier. — Par *buvetier* Charrière traduit servilement le *boufettchik* russe. C'était une sorte de sommelier, de maître d'hôtel. Reiff indiquait : *domestique qui a soin du buffet.*

Page 228, ligne 8. ... *le premier maître ès arts du monde...* — Rabelais, *Quart Livre*, ch. LVII : Comment Pantagruel descendit au manoir Messer Gaster, *premier maistre es ars du monde*. Dans ce chapitre fameux, Rabelais paraphrase magnifiquement un vers de Perse, auquel d'ailleurs il se réfère :

Magister artis ingeniique largitor venter.

Page 228, ligne 10. ... *ce dernier instructeur, en toute honnête discipline.* — Rabelais, *Tiers Livre*, ch. XII.

Page 228, ligne 12. ... *il n'est sorte de métier que le moujik n'apprenne et ne fasse* à peu près. — Un dicton russe ne prétend-il pas que « le Russe se tient ferme sur trois assises: *à peu près, au petit bonheur* et *à la grâce de Dieu* ».

Page 228, ligne 13. ... *un joli chapitre intitulé Lgof.* — Le VII[e] du recueil, pp. 91-104 de la traduction Charrière.

Page 228, ligne 20. ... *un pauvre diable nommé Kouzma Soutchok.* — *Soutchok* est un surnom, qui veut dire

quelque chose comme *La Branche*. Charrière a eu tort de ne pas le traduire, l'auteur insistant sur la bizarrerie de ce sobriquet.

Page 229, ligne 3... *il appelle cela être* kofichenok (*probablement pour* konfektchik, *faiseur de confitures*). — Cette remarque de Mérimée est erronée. Charrière la releva dans la seconde édition de sa traduction (1855). On lit en effet, à la page 96 de cette édition, en note au mot *kofichénok* :

« Mot fabriqué. M. Mérimée a cru le rectifier par celui de *konfektchik*, qu'on rend dans le français de Saint-Pétersbourg par *confiturier*. Mais quoiqu'en effet on n'y boive le café que dans les magasins de confiseur, le mot est ici formé de *kofé*, café en russe, et répond à la fonction domestique du *kafetgi* des turcs ou préposé au café. » Si Charrière devine l'origine turque du mot, il ne soupçonne pas qu'il y a eu un intermédiaire, l'allemand *Kaffeeschenk*, dont le vocable russe, d'ailleurs estropié par La Branche, n'est qu'une déformation. Le mot allemand est aujourd'hui vieilli ; mais il figure dans le *Deutsches Wörterbuch* de Jacob et Joseph Grimm. Au reste Reiff donnait, *sub voce* кофейщикъ, la traduction et l'étymologie exactes du mot : « cafetier, *all.* Kaffeeschenk, de *Schenk*, échanson ». Avant de reprocher à Charrière une bévue qu'il n'avait pas commise, Mérimée aurait bien dû consulter son dictionnaire.

Page 229, ligne 21. *La manière de M. Tourghenief offre une certaine analogie avec celle de Gogol.* — En effet, l'influence de Gogol est encore manifeste dans les *Mémoires d'un chasseur* ; mais il s'agit surtout de détails de style, d' « accessoires », comme dit justement Mérimée. Tourguénief devait bientôt se défaire de cette manie du microscope.

Page 230, ligne 11. ... *laisse un souvenir ineffaçable.* — On trouve ici le premier écho de l'admiration un peu exclusive que Mérimée professait pour les *Bohémiens*. Il devait

en préciser les motifs dans son article sur Pouchkine (Cf. t. I, pp. 19-21 et les notes), où il reprend et développe ces trois phrases.

Page 230, ligne 14. ... *un de ses chapitres, d'ailleurs fort intéressant, Biéjine Loug...* — Le *Pré Béjine*, le X[e] essai, un des plus beaux de tout le recueil. Il débute par une description un peu lente, à vrai dire, mais qui n'en est pas moins admirable. Mérimée l'a lue dans une version médiocre ; cependant il aurait pu en deviner la beauté, s'il avait été accessible à la magie de la nature ; mais il y avait là, on le sait, tout un domaine de sensations qui lui était à peu près inconnu.

Page 230, ligne 20. *C'est être trop exigeant.* — Non, et Mérimée a raison de marquer la filiation. Encore est-il que Tourguénief relève beaucoup plus de la tradition pouchkinienne : comme le grand poète, il est un des rares Russes qui aient eu le sens de la mesure. Mais, je le répète, à l'époque des *Mémoires*, il subissait, surtout dans le style, l'influence de Gogol.

Page 230, ligne 23. *Il fuit le laid*... — D'accord, mais ne peut-on créer avec du « laid » une œuvre d'art? Voilà sans doute la raison profonde pour laquelle Mérimée n'a pas compris Gogol, dont le talent lui était, en fait, antipathique (cf. *Introduction*, p. LXXXIV).

Page 230, ligne 27. ...*il rit d'un rire faux...* — « Quant à moi, écrit Gogol dans les *Ames mortes* (I[re] partie, ch. VII, p. 261 de ma traduction, Paris, Bossard, 1925), quant à moi, je le sais, une puissance supérieure me contraint à cheminer longtemps encore côte à côte avec mes étranges héros, à contempler *à travers un rire apparent et des larmes insoupçonnées*, l'infini déroulement de la vie... »

Page 231, ligne 2. *Gogol, qui était, à ce que j'ai ouï dire, le plus honnête homme du monde* ... — Cette phrase prouve surabondamment que Mérimée n'a jamais connu Gogol (cf. *Introduction*, p. LXIV).

Page 231, ligne 8. ... *il sait découvrir quelque trait noble et touchant.* — Cette impuissance à découvrir ou à dépeindre des personnages « nobles et touchants » est justement une des causes qui ont incité Gogol à détruire la seconde partie des *Ames mortes.* Mais peu de personnes alors savaient quel dessein avait poursuivi Gogol en composant son « poème ». Je me permets de renvoyer à mon *Introduction* aux *Ames mortes*, dans la collection précitée.

Page 231, ligne 10. ... *M. Tourghénief, que je n'ai pas l'honneur de connaître.* — Et voici du coup anéantie la légende qui nous représente Tourguénief enseignant le russe à Mérimée au cours des années 1847-1850 ! Cf. *Introduction*, p. XCVI, et mon article du *Mercure de France*, 1[er] mars 1928.

Page 231, ligne 12. ... *un prélude à un ouvrage plus sérieux et plus considérable.* — Tourguénief devait bientôt donner satisfaction à Mérimée en publiant la série de ses grands romans (le premier en date, *Roudine*, est de 1856), ouvrages plus considérables peut-être que les *Mémoires*, mais ni plus ni moins sérieux. Il est étrange de voir Mérimée, qui n'atteint la maîtrise que dans les courts récits, traiter le genre de « peu sérieux » !

Page 231, ligne 15. ... *une connaissance très approfondie non seulement de l'idiome, mais encore de la société russe...* — Charrière n'en avait qu'une connaissance superficielle. C'est dommage, car il écrivait un français pittoresque : par malheur, il croyait devoir broder sur les textes qu'il traduisait, il aimait la fioriture et le coq-à-l'âne. D'autre part il faisait de nombreux contresens. Quant à ses notes, n'en déplaise à Mérimée, elles ne sont ni toujours très courtes ni toujours substantielles ; et, chose plus malheureuse encore, elles fourmillent d'erreurs, voire de sottises.

Tourguénief se montra moins indulgent que Mérimée : il s'indigna des bévues de Charrière et du ton adopté

dans certaines pages de sa traduction. Ce ton, je l'ai dit plus haut, était peut-être voulu ; Tourguénief en tout cas le crut. Il protesta dans une lettre indignée qu'il adressa au *Journal de Saint-Pétersbourg* (organe publié en langue française), et autorisa H. Delaveau, un Français plus au courant que Charrière des choses de Russie, à entreprendre une nouvelle traduction des *Mémoires*. Celle-ci parut en 1858, chez Dentu, sous le titre — moins exact et choisi probablement pour faire pièce à Charrière — de *Récits d'un chasseur*. La version était cette fois assez fidèle, mais terne, dénuée de relief et de couleur. Dans son *Introduction* (pp. III-V), Delaveau reproduisait *in extenso* la lettre de Tourguénief, qu'il avait déjà publiée dans l'*Athenaeum français*.

Page 231, ligne 27. ... *car c'est* velmoja *qu'il faudrait dire.* — Cette remarque eut le don d'exaspérer Charrière, qui, dans l'édition de 1855, ajouta à la phrase incriminée « Quoi de plus curieux sous ce rapport que ce portrait du *velmoge* ? » (*Introduction*, p. VIII) la note suivante : « Ou velmoje, de *velmoja* (dont l'*a* ici n'a que la valeur de l'*e* muet français par l'accent tonique mis sur la pénultième), mot qui revient à *Kto velit i mojit* (qui veut et peut : l'anglais traduirait presque identiquement : *who will and may*). Je réponds ici à un critique d'une grande autorité, M. P. Mérimée, *doctus utriusque linguae*, qui, dans la *Revue des Deux Mondes*, me fait un grave reproche d'avoir introduit le mot de velmoge en français où il pourrait être suppléé par celui de grand seigneur. Je ne chercherai pas si l'illustre critique, dans ses œuvres d'imagination comme dans ses habiles recherches sur l'histoire, n'emploie pas lui-même sans scrupule les mots de *lord* pour l'Angleterre, de *grand* pour l'Espagne, de *patricien* pour la Rome antique et moderne, etc., etc. ; je remarquerai seulement que le terme qui désigne la plus haute expression de la société aristocratique a pour chaque pays une nuance qui lui est propre et que ne peut rendre le terme correspondant

d'une autre langue. C'est que partout l'idée se lie à une position sociale qui n'est pas absolument la même dans chaque pays, et se complique en effet de rapports particuliers avec les autres classes dont on ne retrouve pas ailleurs l'analogie, ici avec des tenanciers, là des clients, ailleurs des serfs, etc. »

Charrière n'a pas tort de défendre sa transcription *velmoje*, phonétiquement justifiable ; mais il attache trop d'importance au terme lui-même qui peut fort bien se rendre par *grand seigneur*, ainsi que le veut Mérimée, d'accord en cela avec Reiff, qui traduit par : *seigneur*, *grand seigneur*. Charrière en donne d'ailleurs une étymologie fantaisiste ; le mot doit s'entendre : *kto velmi mojet*, qui peut beaucoup. Par contre il fait preuve d'esprit en insinuant que Mérimée a plus d'une fois, même dans ses œuvres d'imagination, francisé des mots étrangers.

Léon de Wailly avait déjà reproché à Charrière (*loc. cit.*), de rendre par un *e* muet les *a* finaux non accentués.

Page 232, ligne 3. ... *puis il est allé faire une* razzia. — Hélas ! que dirait aujourd'hui Mérimée ? Tous ces mots font maintenant partie intégrante de la langue, comme l'Afrique du Nord du territoire français. Il tenait à cette phrase, car il la reproduit presque mot pour mot dans son article sur Cervantès (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1877, p. 768 — écrit en 1869).

Page 232, ligne 8. *Qu'est-ce que la corne d'un bois ?* — Il est permis de se demander pourquoi Mérimée, qui aurait pu si justement critiquer Charrière, le complimente et le gourmande à rebours ? La *corne d'un bois* est, que je sache, une expression très française et autrement pittoresque que le *coin d'un bois*. Mérimée, citadin impénitent, se souciait peu de la nature et des savoureuses expressions de terroir.

LETTRE A M. CHARPENTIER

Cette lettre sert de préface à l'édition française de *Pères et enfants*, par Ivan Tourguénief.

Voici le titre de l'ouvrage : *Pères et enfants*, par Ivan Tourguénef, précédé d'une lettre à l'éditeur par Prosper Mérimée, de l'Académie française, Paris, Charpentier, 1863, in-12, IV-324 pp. (Annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 23 mai 1863, sous n° 4726.) La couverture, au lieu des mots « précédé d'une lettre... », porte « avec une préface de Prosper Mérimée... »

Cette préface forme les pp. I-IV du livre ; le ms. autographe se trouve à la Bibliothèque de l'Institut, Chantilly, collection Spœlberch de Lovenjoul (B 401); on trouvera plus haut (p. 232) une reproduction de la première page. J'ai pris pour texte de base celui de l'édition Charpentier en signalant les variantes du ms.

Mérimée avait revu les épreuves de la traduction due à Tourguenief et Viardot (cf. *Introduction*, p. CVIII).

Page 235, ligne 6... *un mandement pastoral*. — On sait que Mérimée n'aimait pas les évêques, les « pointus », comme il les appelait.

Page 235, ligne 8. *Dans ce petit ouvrage...* — Le mot est juste, s'il s'agit des proportions du roman, mais pour le fond, c'est une des grandes œuvres de la littérature russe.

Page 235, ligne 8 et *passim*... *Tourguéneff*... — Var. : *Tourguenef* (ms.)

Page 235, ligne 14. ... *et taupes envers nous*. — La Fontaine, *Fables*, I, 7 (*La Besace*). Dans le ms., Mérimée a soin de détacher ce vers.

Page 235, ligne 18. ... *le positif Bazarof*. — Ce Bazarof devint rapidement un type. Quand, trois ans plus tard, Mérimée fera, à Biarritz, la connaissance du duc de Leuch-

tenberg, petit-fils de Nicolas Ier, il le dépeindra à Jenny Dacquin comme « un très bon diable... un petit peu républicain et socialiste, nihiliste par dessus le marché, comme le Bazarof de Tourguénief... » (Cf. *Introduction*, p. CIX.)

Page 235, ligne 23.... *la fournir d'idées.* — Un peu exagéré : la France, même à cette époque a, elle aussi, fourni des idées à la Russie.

Page 235, ligne 25. ... *qui a la vogue.* — L'hégélianisme a en effet dominé toute la vie intellectuelle russe durant les « années quarante », et c'est encore aux représentants les plus extrêmes de la gauche hégélienne que les générations suivantes ont emprunté des doctrines. Quant à Schopenhauer, il n'a jamais « eu la vogue » en Russie; s'il a pu exercer une certaine influence sur quelques esprits, tels que Tolstoï, ce n'est pas lui, mais les Feuerbach, les Buchner, les Moleschott, les Buckle que les radicaux des « années soixante » prenaient pour maîtres. On ne voit pas bien d'ailleurs des adeptes de Schopenhauer « prêcher l'action » ! Mérimée, qui parlera encore du grand philosophe dans son article sur Pouchkine (cf. t. I, p. 27), ne semble guère le connaître que vaguement : il fera une semblable confusion quand il dira à Jenny Dacquin, à propos de ce duc de Leuchtenberg qui lui rappelle Bazarof : « J'ai découvert qu'il lisait Schopenhauer, qu'il tenait pour la philosophie positive et qu'il était un peu socialiste. » (*Lettres à une inconnue*, t. II, p. 296, 24 septembre [1866].)

Sans doute l'épithète de « nihiliste » appliquée par Tourguénief à Bazarof, et dont devaient se parer avec orgueil certains révolutionnaires, a-t-elle induit Mérimée en erreur. Bazarof, à vrai dire, n'est pas le révolutionnaire des « années quatre-vingts »; et peut-être faut-il voir dans ce passage l'écho d'une conversation entre Tourguénief et Mérimée mal interprétée par ce dernier. Dans ce cas, l'indication serait précieuse : elle montrerait en effet que Tourguénief — qui, lui, a subi à un certain mo-

ment l'ascendant du philosophe de Francfort — aurait donné à son héros quelques-unes de ses idées personnelles : n'a-t-il pas en effet toujours prétendu qu'il avait voulu faire de Bazarof un personnage sympathique ?

Page 235, ligne 26. ... *l'action.* — Var. : *l'Action* (ms.).

Page 236, ligne 2. ... *l'avenir, disent-ils, leur appartient.* — Ce membre de phrase est entre guillemets dans le ms.

Page 236, ligne 3. ... *régime : car...* : Var. — *régime, car* (ms.).

Page 236, ligne 11. ... *faire son éducation.* — Le moment n'était pas éloigné où les jeunes révolutionnaires se décideraient à « aller au peuple », et Tourguénief devait raconter dans *Terres vierges* (1877) l'insuccès de leurs tentatives en ce sens. Ils ont pris leur revanche depuis et se sont révélés moins « paresseux » et plus « dangereux » que ne le croyait Mérimée.

Page 236, ligne 15. ... *il l'a peinte telle qu'il l'a vue.* — Var. : *il l'étudie* (ms).

Page 236, ligne 15. ...*il note...* — Var. : *il enregistre...* (ms.).

Page 236, ligne 20. ... *le premier poète, le premier romancier eurent l'heureuse idée...* — Var. : *le premier poète ou le premier romancier eut...* (ms.).

Page 237, ligne 3. ... *la finesse de ses nuances.* — C'est là chez Mérimée une opinion bien arrêtée : il l'a déjà exprimée dans son article sur Gogol (cf. *supra*, p. 5) et la reprendra dans les études sur Pouchkine (cf. t. I, p. 5) et sur Tourguénief (cf. *supra*, p. 251).

IVAN TOURGUÉNEF

On trouvera tout au long dans l'*Introduction* (pp. CXVIII-CXXVI) l'histoire de cet article publié sous le titre de *Variétés. Ivan Tourguénef*, dans le *Moniteur universel* du lundi 25 mai 1868, N 146, p. 724, colonnes 1 à 4.

Le titre laisse croire qu'il s'agit d'une étude d'ensemble sur le grand romancier : aussi, dans son article des *Sankt-Péterbourgskiia Viédomosti* (13-25 juin 1873) dont j'ai déjà eu à m'occuper à propos de Pouchkine, le critique russe P. Weinberg reproche-t-il à Mérimée de ne guère voir dans l'œuvre immense de Tourguénief que le seul roman de *Fumée*. Or Mérimée a bien eu soin de spécifier à son ami, le 13 février [1868], que son dessein était d'écrire un article sur lui, *à propos de Fumée*. Il s'agit en fait d'un simple article-annonce pour la traduction française de ce roman, traduction perpétrée par le prince Augustin Galitzine, mais revue par Mérimée et par l'auteur.

Fumée, dont l'original russe avait paru dans le *Messager russe* de mars 1867, vit le jour en français dans le *Correspondant* des 25 juillet, 25 août, 25 octobre, 25 novembre 1867 sous l'unique signature *Jean Tourguénef*, puis en mars 1868, chez Hetzel, en un volume in-12 de 337 pp., également sans nom de traducteur. A partir de la 4e édition (1874), l'article de Mérimée figure comme préface (pp. I à XX); cette même année, il a été reproduit dans le recueil posthume *Portraits historiques et littéraires*, Paris, Michel Lévy frères, 1874, pp. 339-357 (No XV).

Je donne le texte du *Moniteur*.

Page 241, ligne 4. ... *avec le même plaisir à Paris et à Saint-Pétersbourg*. — Flatterie à l'égard de Tourguénief. En réalité celui-ci, établi à Bade depuis 1864, n'était pas encore très connu en France. Depuis les *Mémoires d'un chasseur*, il est vrai, avaient été successivement traduits : plusieurs de ses nouvelles réunies en deux séries sous le titre *Scènes de la vie russe* (1828; la 1re série traduite par Marmier, la 2e par Viardot), et ses quatre romans : *Roudine* (1858), *Une nichée de gentilshommes* (1859), *Pères et enfants* (1863), *A la veille* (1863, sous le titre d'*Éléna*, avec *Premier amour*, tr. par Delaveau). La *Revue contemporaine* et la *Revue des Deux Mondes* lui avaient ouvert leurs portes; en 1863, il avait été introduit aux dîners Magny. Mais sa renommée ne dépas-

sait guère un groupe de lettrés : le 24 avril 1868, il écrit au prince A. Galitzine : «... il faut avouer qu'en général les éditeurs ne doivent pas mettre beaucoup d'ardeur à la publication d'œuvres étrangères ; aucune d'elles n'a encore dépassé la *seconde* édition, et ceci même est un cas exceptionnel ». (*Correspondance avec ses amis français*, Paris, Fasquelle, 1901, p. 334).

Quand, après 1870, il se fut définitivement fixé en France, il y acquit droit de cité littéraire, sans pourtant que ses ouvrages y aient été très lus. « Quand on lui parlait du succès de ses traductions françaises, écrit M. Émile Haumant (*Ivan Tourguénief, la vie et l'œuvre*, Paris, Colin, 1906, pp. 87-88), il haussait les épaules, prétendait que Hetzel l'avait édité par grâce. Qu'importent aux Français nos rêveries et nos héros détraqués !.. Mes amoureux ne sont ni gais ni voluptueux !... Le moindre roman d'Octave Feuillet leur donne plus de plaisir que tous les miens pris ensemble. »

Dans ces accès d'humeur contre ses compatriotes, il prétendait par contre qu'on l'appréciait peut-être plus en France qu'en Russie. Il le dit explicitement à son ami Paul Annenkof dans une lettre datée justement de 1868 et qui pourrait bien être un écho de l'article de Mérimée. Mais c'est là une boutade qui ne doit pas être trop prise à la lettre : en tout cas, l'attitude sympathique de Mérimée le consola en partie des violentes attaques qu'avaient provoquées en Russie la publication de *Fumée*.

Page 241, ligne 5. *On le cite comme un des chefs de l'école réaliste.* — Weinberg (*art. précité*) lit : « comme *le chef* de l'école réaliste » et reproche à Mérimée cette bévue, ne s'apercevant pas que c'est lui qui la commet !

Page 241, ligne 11. ... *parfois jusqu'à la minutie*... — Mérimée répète ici une opinion qu'il avait exprimée à propos des *Mémoires d'un chasseur* (cf. *supra*, p. 229), mais, qui ne se justifie guère à l'égard des autres œuvres de Tourguénief. Le vin, un peu trop chargé au début, s'était rapidement dépouillé.

Page 241, ligne 27. ... *cette gentille Mlle Katia...* — *Katia*, diminutif familier de Catherine, ne saurait s'accoupler à *Mademoiselle*. Pareil lapsus, qui fait sourire les Russes, ne revient que trop souvent sous la plume d'étrangers peu au courant des coutumes russes. Il faudrait dire : *Mlle Catherine*, ou Catherine suivi du patronymique (ici : *Catherine Serguéievena*), et laisser l'emploi du diminutif aux parents ou aux amies de la jeune fille.

Page 242, ligne 8. *Mais Shakespeare n'avait pas lu Cabanis.* — Mérimée, lui, avait lu le *Traité du physique et du moral de l'homme* (1802) et subi, surtout par l'intermédiaire de son ami Stendhal, l'influence de l'illustre idéologue Pierre Cabanis (1757-1808). Cf. Pierre Trahard : *La Jeunesse de Mérimée*, Paris, Champion, 1925, t. I, pp. 77-79.

Page 242, ligne 13. ... *in the mind's eye...* — *Hamlet*, I, 2, v. 185. Mérimée aimait à citer cette expression, surtout à ses aimables correspondantes (cf. *Lettres à une inconnue*, tome I, pp. 124, 161, 234; *Une correspondance inédite*, pp, 53, 169, 269).

Page 242, ligne 23. .. *sir Thomas Lawrence...* — Peintre fashionable anglais (1769-1830) que Léonor Mérimée admirait fort, et auquel Prosper rendit visite durant son séjour à Londres en 1826 (cf. Pierre Trahard, *La Jeunesse...*, t. I, pp. 253-255).

Page 242, ligne 25. *Choisissez un trait...* — Mérimée a mis ce conseil en pratique à tel point que M. Trahard a pu l'appeler « le Lawrence français de la Restauration » (*Ibidem*, t. II, p. 104).

A propos de ce passage, Paul Stapfer écrit dans ses *Études sur la littérature française contemporaine* (Paris, Fischbacher, 1881, p. 338) : « Mérimée nous livre un des secrets de son art, l'art du peintre de portraits et de l'inventeur de caractères. »

Page 243, ligne 17. ... *l'homme* d'un seul livre *que craignait Térence.* — Mérimée prête ici gratuitement à Térence le fameux *timeo hominem unius libri*, que l'on attribue

d'ordinaire à saint Thomas d'Aquin, et qui était sans doute un aphorisme courant dans les écoles du moyen âge. Mérimée aura peut-être confondu avec le non moins fameux *homo sum...*

Page 244, ligne 2. *Il n'a été qu'impartial...* Mérimée reprend ici, en la développant, une phrase de sa préface à *Pères et enfants* (cf. *supra* p. 236).

Page 245, ligne 11. ... *de leur auteur.* — Var. : de *son* auteur (éd. Hetzel).

Page 245, ligne 14. ... *l'affranchissement des serfs.* — Mérimée s'appuie ici sur une assertion de Tourguénief en personne qui, vers cette époque, commençait à revendiquer hautement le rôle qu'avait joué son livre dans la grande réforme. En réalité, l'abolition du servage, je l'ai dit plus haut (p. 537), était chose décidée dans l'esprit de Nicolas Ier, et l'empereur Alexandre ne fit, en la proclamant, qu'obéir tant à ses convictions personnelles qu'aux ultimes recommandations de son père. Il n'en est pas moins vrai qu'à côté des multiples causes qui déterminèrent ce grand acte, les *Mémoires d'un chasseur* préparèrent efficacement le public à le désirer. J'ai discuté la question dans mon *Introduction* aux *Mémoires* (Paris, Bossard, 1929, pp. 18-21).

Page 245, ligne 16. ... *en faveur des nègres...* — Mrs Harriet Beecher Stowe (1812-1896) est l'auteur du fameux roman *Uncle Tom's cabin*, paru la même année que les *Mémoires d'un chasseur* (1852). On a souvent rapproché les deux ouvrages ; il n'y a aucune comparaison possible entre les *Mémoires*, œuvre d'un grand artiste, et le livre de la bonne dame, généreux certes, mais à peu près dénué de valeur littéraire.

Page 245, ligne 18. *Le* moujik *n'est pas flatté...* — Il est, du moins, légèrement idéalisé.

Page 245, ligne 25. ...*ses vices dominants...* — Soit ; mais plus que « le mensonge et la fourberie », c'est surtout « la

patience et la résignation » du moujik que Tourguénief peint dans les *Mémoires*.

Page 245, ligne 26. ... *John Bull*... — Ce sobriquet donné au peuple anglais provient d'un pamphlet du Dr John Arbuthnot, médecin de la reine Anne, *le Procès sans fin ou histoire de John Bull* (1712), dirigé contre le duc de Marlborough. Le titre exact est : « Law is a Bottomless Pit, Exemplify'd in the case of the Lord Srutt, John Bull, Nicholas Frog and Lewis Baboon, who spent all they had in a law-suit ».

Page 246, ligne 1. *C'est un certain Élie de Mourom*... — Paladin du cycle de Vladimir le Grand. Personnage très probablement historique au début et d'origine kiévienne, il devint à une époque assez tardive (vers le XVIIIe siècle), quand la geste héroïque fut tombée en roture, une personnification légendaire du paysan grand-russe ; c'est alors qu'on le fit originaire de Mourom, petite ville de la Russie moscovite, province de Vladimir.

Mérimée, qui décidément ne peut écrire un article sur la littérature russe sans songer à Rabelais, n'a pas tort de rapprocher Élie de Mourom du frère Jean des Entomeures ; le gaillard n'eut pas déplu au bon moine ; et je ne sais pourquoi l'épithète d' « hercule bouffon » a le don de déplaire à Weinberg (*art. cité*).

Page 246, ligne 7. « *Le paysan ne vaut pas une claque, mais il mangera Dieu.* » — Tourguénief aimait à citer ce dicton, qui a dans l'original une verdeur que Mérimée ne pouvait songer à reproduire : j'observerai sa modestie. L'auteur de *Pères et enfants* le met notamment, sous une forme abrégée, dans la bouche de Bazarof (*Œuvres complètes*, éd. Glazounof, Saint-Pétersbourg, 1891, t. II, ch. IX, p. 49). Dans la lettre *inédite* où Mérimée prévient Tourguénief qu'il écrit le présent article, il le prie de lui rappeler « ce proverbe russe que vous m'avez dit et que j'ai oublié ; le sens est : « A la longue, le paysan mangera Dieu ».

Page 246, ligne 12... *sous le commandement de Stenka Razine...* — Cosaque du Don, qui, à la tête d'une bande d'aventuriers, écuma la Caspienne, puis, cent ans avant Pougatchof, ravagea le bassin de la Basse-Volga. Battu près de Simbirsk, il fut écartelé à Moscou (1670). Son souvenir est très vivace dans les légendes et les complaintes populaires ; Pouchkine l'appelait « le seul personnage poétique de l'histoire russe »... Mérimée lui a consacré un article dans le *Journal des Savants* (juillet 1861), reproduit dans les *Cosaques d'autrefois* (1865).

Sur *Pougatchof,* voir l'article Pouchkine (t. I, p. 25 et la note).

Page 246, ligne 28. ... *par l'émancipation ?* — L'émancipation des serfs fut promulguée par Alexandre II, le 19 février-3 mars 1861. — Tout le paragraphe est un écho des conversations de Mérimée et de Tourguénief au sujet de cette grave question (cf. *Introduction*, p. CII).

Page 247, ligne 4. ... *sans emboucher la trompette révolutionnaire et tomber...* — Var. :... révolutionnaire *ni* tomber... (*Portraits*).

Page 247, ligne 6. ... *une femme de beaucoup de talent...* — Marie Alexandrovna Vélinskaïa (1829-1907) était, comme Tourguénief, originaire de la province d'Orel ; elle épousa un ethnographe et patriote oukrainien, Athanase Vassiliévitch Markovitch. Sous son influence et, croit-on, avec sa collaboration, elle publia en petit-russe, sous le pseudonyme de Marko Vovtchok, un recueil de nouvelles d'inspiration populaire, intitulé Народнии оповидання (1858). Elle devait plus tard se faire la traductrice zélée de Jules Verne.

Page 247, ligne 10.... *qu'en a donnée M. Tourguénef.* — Tourguénief traduisit en effet en grand-russe les nouvelles de sa jeune compatriote sous le titre Украинскіе народные разсказы (*Contes populaires oukrainiens*), Saint-Pétersbourg, D. S. Kojantchikof, 1869. C'est évi-

demment lui qui avait signalé ce livre et peut-être présenté l'auteur à Mérimée (cf. *Introduction*, p. CIV).

Page 247, ligne 12.... *que le tableau est repoussant.* — En effet, et Marko Vovtchok, dont Tourguénief s'exagérait singulièrement le talent, soutient bien la comparaison avec Mrs. Beecher-Stowe.

Page 247, ligne 15... « Si vuol la scaglia. » — Cf. *Colomba* (ch. XI, édition Bossard, p. 200) : « Ce sont de ces cas, où il faut en venir à la pierre à fusil » ; et aussi une lettre à Panizzi, datée de Paris, 25 octobre 1867 : « C'est un cas dont on dirait en Corse : *Si vuol la scaglia.* La *scaglia*, vous l'ignorez peut-être, est l'antique pierre à fusil des temps héroïques. » (*Lettres à Panizzi*, t. II, p. 318.)

Page 247, ligne 18. ... *la première nouvelle de ce recueil*, la *Fille du Cosaque.* — Mérimée a en vue la *Kozatchka*, qu'en 1869 il devait traduire à l'intention de l'Impératrice (cf. *Introduction*, p. CIV). C'est l'histoire — poussée au noir — d'une jeune fille cosaque de condition libre, qui s'éprend d'un serf, l'épouse et se voue à une vie de malheurs. Cette nouvelle n'est pas la première, mais la *seconde* du recueil ; la première, *la Sœur*, est également triste, mais d'un ton moins sinistre.

Page 248, ligne 6. *Les traits caractéristiques de ses descriptions.* — Bon correctif au jugement porté dans l'article sur *la Littérature et le servage* (cf. *supra*, p. 214). Cette fois-ci Mérimée, qui maintenant connaît personnellement Tourguénief et a lu ses œuvres en russe, apprécie mieux le peintre et le poète.

Page 248, ligne 8. ... *sa nouvelle intitulée* Apparitions... — Mérimée admirait tant cette nouvelle qu'il la traduisit (1866). On trouvera plus loin les passages qu'il signale ici (p. 276 et 297). M. Paul Bourget cite aussi cet exemple comme modèle de l'emploi du « détail évocateur » (*Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, Paris, Lemerre, 1892, p. 221).

Page 249, ligne 10. ... *cher à tous les gourmands.* — Allu-

sion à la lettre de Tourguénief, que j'ai signalée à propos de l'article sur *la Littérature et le Servage* (cf. *supra*, p. 546). L'exemple en question est un de ceux qu'invoque Tourguénief contre la version de Charrière : en fait, c'est une des erreurs les plus excusables de cette traduction, le mot ayant deux sens, et le dictionnaire Reiff, dont se servait Charrière tout comme Mérimée, n'en donnant qu'un seul : *ortolan*. Tous les traducteurs qui, faute d'avoir habité la Russie ou de connaître le russe « vivant », sont forcés de se fier à leur dictionnaire, commettent force bévues de ce genre ; et Mérimée — nous l'avons vu au cours de ces notes — n'a pas échappé à la règle.

Page 249, ligne 20. ... *qui me semble correspondre à* perruque... — Le mot каплюжникъ, employé par Tourguénief, ne correspond pas à *perruque* ; il peut se rendre par *ladre, grigou, grippe-sou*, etc...

Page 249, ligne 24. *Sur quoi on a imprimé* : Harpagon, limace, Nota bene ! — Cette formidable sottise s'étale en effet dans la traduction de *Fumée*, aussi bien dans le *Correspondant* (N^lle^ série, t. 35, p. 644) que dans l'édition Hetzel (p. 316). Ni le traducteur, ni l'éditeur n'ont cru bon de supprimer l'imbécillité signalée par Mérimée dans la préface !

Page 250, ligne 3 ... *l'égal de celui qui a sculpté un colosse.* ... — Mérimée songe peut-être ici à ses nouvelles.

Page 250, ligne 14. ... *au milieu d'un long ouvrage.*

Sic, mihi, qui multum cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terque bonum cum risu miror ; et idem
Indignor, quandoque bonus dormitat Homerus.
Verum opere in longo fas est obrepere somnum.

Horace, *Ad Pisones*, vv. 357-360.

Page 250, ligne 15. ... *il faut que tous les vers d'un sonnet soient excellents.* — Réminiscence de Boileau :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Art poétique, II, v. 94.

Page 250, ligne 29. ... *dans ce journal*... — Ces trois mots manquent, bien entendu, dans les *Portraits* et dans l'édition Hetzel. Mérimée fait allusion au passage, devenu classique, de son étude sur Pouchkine, à propos de la langue russe (cf. t. I, p. 5 et la note).

Page 251, ligne 4. ... *qui pourraient être abrégées*... — On est surpris de voir Mérimée, qui vient de louer (p. 248) la sobriété des peintures de son auteur, reprendre ici un grief formulé dans l'article sur *la Littérature et le servage* (cf. *supra*, p. 214). Le reproche, qui à la rigueur pouvait s'appliquer aux *Mémoires d'un chasseur*, ne convient plus guère aux autres œuvres de Tourguénief; Mérimée en convient lui-même un peu plus loin.

Page 251, ligne 8. .., *une action intéressante*. — N'est-ce pas justement un des mérites propres de Tourguénief, ce maître de la nuance, qui semble échapper ici à Mérimée? (cf. *Introduction*, p. CXXVIII).

Page 251, ligne 21. ... *un merveilleux changement d'intonation*... — Var. : *un changement* (éd. Hetzel).

Page 252, ligne 2. ... *de grands succès au théâtre*. — Il n'en fut malheureusement rien, et Tourguénief, découragé, renonça bientôt à écrire pour le théâtre. C'est dommage, car il y avait en lui — Mérimée le voit fort bien — l'étoffe d'un grand auteur dramatique (cf. *Introduction*, p. CXXVIII).

Page 252, ligne 6. ... *où l'action se précipite, et*... — Membre de phrase omis par l'éditeur des *Portraits*.

Page 252, ligne 8. ... *les deux ou trois drames*... — Tourguénief a donné uniformément à toutes ses pièces le nom de « comédies » ; mais ce nom ne s'applique bien qu'à *Pas d'argent* (1 acte, 1845), *Trop menu le fil casse* (1 acte, 1847), la *Provinciale* (1 acte, 1851), *Un soir à Sorrente* (1 acte, 1852), *le Déjeuner chez le maréchal de la noblesse* (1 acte, 1849-1855). Quant aux deux meilleures : *Au foyer d'autrui* (2 actes, 1848) et *Un mois à la campagne* (5 actes,

1850), le nom de « drames » leur conviendrait beaucoup mieux.

Page 252, ligne 13. ... *plutôt pour la lecture que pour la scène...* — Mérimée paraît exprimer ici l'opinion de Tourguénief lui-même, découragé par ses insuccès scéniques. Le public de son temps, habitué aux ficelles et à la convention, n'était pas mûr pour ces œuvres charmantes, dont le critique a raison de vanter « la vie et le naturel ». Une revanche éclatante attendait de nos jours ce théâtre exquis, qui, à certains égards, se rapproche beaucoup de celui de Musset. Le lecteur français prendra plaisir à lire la traduction qu'en a donnée M. Denis Roche (Paris, Bossard, 1923, 2 vol. in-12).

Page 252, ligne 21. *Le charmant roman de* Fumée... — Cette épithète — dont Mérimée abuse — ne convient guère à une œuvre profonde qui, pour l'amertume de l'analyse, est l'égale de *Madame Bovary*, ainsi que l'a très bien vu M. Paul Bourget (*op. cit.*, p. 212).

Page 254, ligne 2. ... *à son aveugle dévouement.* — Potoughine n'est pas seulement un *patito*, c'est aussi le porte-paroles de l'auteur; mais peut-être celui-ci avait-il prié Mérimée de n'en rien dire.

Page 254, ligne 17. ... *par toutes les lettres de l'alphabet.* — Par la bouche de Mérimée, c'est Tourguénief qui prononce ici un plaidoyer *pro domo*. Il n'en est pas moins probable qu'il a eu « en grande partie » pour modèle la princesse Albédinski, ainsi qu'il le reconnaît dans une lettre à Annenkof, en date du 17/29 octobre 1872. L'étude des manuscrits de Tourguénief, à laquelle s'est livré M. André Mazon, a apporté de nouvelles précisions sur ce point (*L'élaboration d'un roman de Tourguénief*, *Revue des études slaves*, t. V, 1925, p. 264).

Page 255, ligne 9. ... *à notre sympathie*. — Aux dires de Weinberg (*art. précité*), qui la traduit depuis *Quoique personne ne saisisse...*, cette conclusion serait la seule partie vraiment originale de l'étude.

APPARITIONS

Cette nouvelle, composée de 1855 à 1863, vit le jour dans la revue des frères Dostoïevski, l'*Époque*, fasc. 1 et 2, de 1864. Elle forme avec l'*Excursion en Poliessie* (1857) et *Assez!* (1864), une sorte de tryptique : Tourguénief aborde un genre nouveau, le « poème en prose » dont il donnera, vers la fin de sa carrière, quelques parfaits modèles. C'est aussi la première en date de ces « étranges histoires » auxquelles il se complaira de plus en plus.

Apparitions n'est que la magnifique amplification d'un rêve que Tourguénief eut à Courtavenel au mois d'août 1849 (cf. *Lettres à Mme Viardot*, pp. 119-122) ; sur cette donnée sont venus se greffer de nombreux souvenirs personnels (le lac Majeur, la Campagne romaine, l'île de Wight, le Paris du second Empire) ainsi que des traditions de famille (Stenko Razine).

Dans le recueil *Tourguénief et son temps*, Moscou, 1923, p. 19, M. Piksanof attribue à tort la version française de ce poème à « Louis Viardot aidé de Tourguénief ». C'est bien Mérimée qui, grand admirateur de ces pages, voulut faire à son ami le plaisir de les traduire ; il s'acquitta de cette tâche pendant l'automne de 1865 et surmontant, semble-t-il, certaines hésitations de la part de Buloz, fit insérer *Apparitions* dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1866, pp. 853-879. La traduction de Mérimée fut reprise — avec de notables corrections — dans les *Nouvelles moscovites*, publiées chez Hetzel, s. d. [1869], in-12, 336 pp. ; elle occupe dans ce recueil la septième et dernière place, pp. 287-336.

Je donne le texte des *Nouvelles moscovites*, comme ayant été revu par le traducteur, et aussi par l'auteur qui a dû corriger de nombreux contresens (cf. *Introduction*, pp. CIX-CXI).

Dans l'original russe, le titre *Apparitions* est suivi d'un sous-titre *Fantaisie* et d'une épigraphe :

Un seul instant... l'enchantement n'est plus,
Et l'âme de nouveau se remplit du « possible ».

Tourguénief a emprunté ces deux vers à une *Mélodie* célèbre de son ami et voisin de campagne, A. A. Feth, *Fantaisie*, str. 5.

Est-ce l'auteur ou le traducteur qui ont jugé bon de supprimer sous-titre et épigraphe dans la version française ?

Page 259, ligne 17. *Est-ce que les oreilles me tinteront toujours?* —Contresens. Entendez : *les oreilles finiront par me tinter* (въ ушахъ звенѣть станетъ)

Page 260, ligne 23. ... *le regard plein de tristesse... — de tristesse!* (*Revue des Deux Mondes*).

Page 262, ligne 4. ... *le feuillage, l'herbe n'avaient plus... — le feuillage, l'herbe, n'avaient plus...* (*Revue*).

Page 262, ligne 7. ... *et inexplicable* : Cette phrase a été entièrement refaite ; voici quelle en était sa première rédaction : *Cet éclat, cette immobilité, la rigidité des contours avec le silence de mort régnant sur la nature avaient quelque chose d'étrange et d'inexplicable* (*Revue*).

Page 262, ligne 8. ... *un assez gros oiseau brun...* — Non, *gris cendré* (сѣрая).

Page 262, ligne 10. ... *de son œil rond et profond. — ... de ses yeux ronds et profonds* (*Revue*).

Page 262, ligne 13. *Aussitôt... — Un moment après...* (*Revue*).

Page 262, ligne 24. ... *dans l'obscurité. Cette immobilité magique avait aussi cessé ; un vent...* — Par suite d'une mauvaise lecture sans doute, le texte de la *Revue* s'enchaînait ici comme suit : ... *dans l'obscurité favorable aux enchanteurs. Un vent...*

Page 263, ligne 11. ... *les battements de mon cœur s'arrêtèrent tout à coup.* — Le texte de la *Revue* portait ce contresens : *et cependant mon cœur battait avec violence.*

Page 263, ligne 16. ... *la dame aux visites nocturnes. — ... ma visiteuse nocturne* (*Revue*).

Page 263, ligne 20. *A travers son visage...* — *Au travers de...* (*Revue*).

Page 263, ligne 20. ... *une ronce...* — Tourguénief ne précise pas : *une branche* (вѣтка).

Page 263, ligne 23. ... *qu'à l'un de ses doigts...* — *qu'à un...* (*Revue*).

Page 263, ligne 26. ... *la parole ; mais...* — *la parole, mais...* (*Revue*).

Page 264, ligne 5. ... *fixe et mort.* — *L'angoisse me ressaisit*, ajoute Tourguénief.

Page 264, ligne 12. *Toutes mes idées étaient bouleversées.* — Contresens. Il y a dans le russe : Странное одушевленіе овладѣло мною, ce qui veut dire : *Un transport étrange s'empara de moi.*

Page 264, ligne 29. ... *soulevé* ... — ... *enlevé...* (*Revue*).

Page 265, ligne 1. ... *d'une demi-archine...* — Soit d'environ 35 centimètres. Était-il bien nécessaire de maintenir cette mesure dans un récit qui n'a rien de spécifiquement russe ?

Page 265, ligne 2. ...*nous volions, modérément vite, au-dessus...* — ... *nous volions modérément vite au dessus...* (*Revue*).

Page 265, ligne 7. ... *une vaste plaine...* — *une plaine...* (*Revue*)

Page 267, ligne 17. ...*je voyais...* — ...*j'admirais...* (*Revue*).

Page 267, ligne 19. ... *dans le fourré.* — Manque dans la *Revue*. Le texte russe dit seulement : внизу, *en bas.*

Page 267, ligne 20. ... *qui passait à nos côtés.* — Manque dans la *Revue*. Le texte russe indique seulement : вверху, *en haut.*

Page 267, ligne 25. ... *de nos têtes.* — Dans la *Revue*, ces deux phrases avaient été traduites — moins exactement — comme suit : *L'air nous apportait les effluves des cham-*

pignons, des bourgeons, de l'herbe humide. La lune nous versait les flots de sa froide lumière et les étoiles brillaient scintillantes au-dessus de nos têtes. Le traducteur n'avait évidemment pas compris le sens des mots populaires зорей-травою, *livèche*, qu'il rendait par *herbe humide*, et стожары, *Grande Ourse*, qui devenait platement *étoiles*. Dans la seconde rédaction, la fin de la première phrase : *se gonflant sous la rosée*, est une explication plutôt inutile du traducteur.

Page 268, ligne 2. ... *sous la lourde humidité de la nuit.* — *sous la rosée* (*Revue*).

Page 268, ligne 8... *de tout regard.* — ... *de tout outrage.* (*Revue*).

Page 268, ligne 10. ... *une fraîcheur.* — ... *une humidité* (*Revue*).

Page 268, ligne 13. ... *des courlis...* — Le texte russe donne : кулички песочники ; ce sont des *pluviers* (Charadrius philippinus). Le mot ne figure pas dans Reiff.

Page 268, ligne 17. *Un d'eux...* — *C'est à peine si l'un deux...* serait plus juste (Развѣ одна изъ нихъ...).

Page 268, ligne 19. ... *d'un air affairé...* — ... *non sans peine...* (*Revue*).

Page 268, ligne 20. ... *tandis que ses compagnons...* — Non : *tandis qu'un autre...* (а другая...).

Page 268, ligne 21. ... *kouin, kouin.* — ... *couin, couin* (*Revue*). Le texte russe ajoute : *en tremblant de tout le corps.* — Cette phrase eût pu être mieux traduite.

Page 268, ligne 22. ... *à pieds...* — ...*en pieds* (*Revue*).

Page 268, ligne 23. ... *je crus voir un Allemand.* — Tourguénief souligne la justesse de l'appellation populaire : je crus *en vérité...* (дѣйствительно). — La note du traducteur manque dans la *Revue*.

Page 268, ligne 25. ... *un seul, tous...* — *un seul : tous...* (*Revue*).

Page 269, ligne 18 et *passim*. *Ellis.* — *Ellice...* (Revue).

Ellice était le nom de cet ami anglais chez qui Mérimée séjourna plus d'une fois dans son cottage de Glenqwich, et auquel il consacra une notice nécrologique dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1863. C'est pourquoi l'orthographe *Ellice* lui est venue tout naturellement sous la plume.

Page 270, ligne 6. ... *en effet.* — Manque dans la *Revue.*

Page 270, ligne 16. ...*d'une ville...* — Ici Tourguénief précise : un *chef-lieu de district* (уѣздный городъ) ; *une petite ville* aurait indiqué la nuance.

Page 270, ligne 17. ... *d'une large colline...* — *d'une haute...* (*Revue*).

Page 270, ligne 19. ... *d'une masse de toits en planches et de sombres vergers.* — *... de sombres massifs de verdure* (*Revue*).

Page 270, ligne 23. ... *de saules.* — *... de cytises* (*Revue*).

Page 270, ligne 28. ... *sans fin.* — Toute la phrase a été refaite ; voici la rédaction de la *Revue* : ... *une chaussée étroite traversait la ville d'un bout à l'autre, et allait se perdre dans l'obscurité d'une plaine sans ondulations.*

Page 271, ligne 13. ... *et nous partîmes avec la rapidité de l'ouragan.* — Dans la rédaction de la *Revue* : *nous volerons rapides comme l'ouragan*, le traducteur avait de nouveau pris un passé pour un futur.

Page 271, ligne 14. *L'air s'engouffra dans mes oreilles...* — *Aussitôt l'air siffla à mes oreilles* (*Revue*).

Page 272, ligne 8. ... *d'un vaisseau.* — La seconde partie de cette phrase a été entièrement refondue. La rédaction de la *Revue* était trop lâche ; la voici : ... *les falaises, ressemblant tantôt à une immense lamentation, tantôt à une décharge d'artillerie dans le lointain : maintenant on croit entendre le tintement des cloches ; un instant après c'est le grincement de galets roulant sur le rivage... Parfois le cri d'une mouette invisible retentit à mon oreille... Sur une échappée du ciel glisse la silhouette incertaine d'un vaisseau.*

Page 272, ligne 9. *De nouveau...* — *La tête me tournait, et de nouveau...* (*Revue*).

Page 272, ligne 13. ... *de l'île de White, devant les rochers de Blakgang...* — Il s'agit évidemment des rochers de Black Gang Chine, dans l'île de *Wight.* Bien que les deux mots *White* et *Wight* se transcrivent en russe de la même manière : Уайтъ, il est bizarre qu'un connaisseur de l'Angleterre, comme l'était Mérimée, n'ait pas reconnu cette île fameuse.

Page 272, ligne 14. ... *répondit Ellis...* — *cette fois-ci d'une voix très distincte*, souligne Tourguénief.

Page 272, ligne 19. ... *dans mes cheveux...* — Phrase refaite ; la rédaction de la *Revue* était mauvaise : *Le vent était monté, et pourtant je sentais dans mes habits, dans mes cheveux le frôlement de l'air.*

Page 272, ligne 21. *Tiens-toi debout...* — *Mets-toi sur pieds.*

Page 272, ligne 23. ... *mes semelles ...* — ... *mes pieds* (*Revue*).

Page 272, ligne 26. ... *la tête me tournait avec un faible tintement intérieur.* — ... *je sentais dans ma tête un tintement singulier* (*Revue*).

Page 273, ligne 3. ... *à travers...* — ... *au travers* (*Revue*).

Page 273, ligne 6. ... *dormaient, comme accrochés à la surface, quelques minces filaments de brouillard...* — La rédaction de la *Revue* serre de moins près le texte russe : *flottaient quelques flocons de brouillard.*

Page 273, ligne 10. ... *et humides... Déjà le matin les avait touchés de son souffle.* — ... *et grisâtres ... Déjà l'aube commençait à les atteindre* (*Revue*).

Page 273, ligne 12. ... *jaunâtres...* — ... *qui semblaient dorés* (*Revue*).

Page 273, ligne 14. ... *la pâleur...* — ... *le blanc* (*Revue*).

Page 273, ligne 18. ... *crépuscule.* — Les deux dernières phrases ont subi une refonte heureuse. Le texte de la *Revue* disait avec moins de concision : *Les étoiles dispa-*

raissaient l'une après l'autre. Rien ne bougeait encore, et cependant déjà toute la nature semblait se réveiller dans un demi-jour aux teintes enchantées.

Page 273, ligne 25. ... *couleur de vie ; dans ses yeux sombres frémirent deux vivantes étincelles* ... — ... *teinte de chair ; dans ces regards profonds brillaient des étincelles* (*Revue*).

Page 273, ligne 26. ... *toucha* ... — ... *se jouait sur*... (*Revue*).

Page 273, ligne 27. ... *m'apparut*... — ... *m'apparaissait* (*Revue*). Dans la première rédaction, le traducteur avait à tort rendu par des imparfaits trois perfectifs : вспыхнули, дрогнули, возникла.

Page 274, ligne 1. ... *ainsi qu'une* ... — ... *telle une*... (*Revue*).

Page 274, ligne 7. ... *qui s'allumait*. — Dans la *Revue*, cette phrase était moins justement rendue par : ... *il me sembla que cette beauté corporelle, que ces teintes d'un rose pâle n'avaient pas encore disparu et qu'en se résolvant dans l'air elle n'avait pas cessé pourtant de planer autour de moi. L'aube peut-être la colorait.*

Page 274, ligne 8. *Je me sentis tout à coup une lassitude accablante* ... — Cette rédaction corrige avec bonheur la platitude de la première : *Je me sentais un peu fatigué*... (*Revue*).

Page 274, ligne 18. ... *et frais*... — Manque dans la *Revue*.

Page 274, ligne 20. ... *où me cloua bientôt un lourd sommeil*. — ... *et bientôt un lourd sommeil s'empara de moi* (*Revue*).

Page 275, ligne 7. ... *avec une gravité lente* — *et lentement et gravement* ... — ... *doucement, mais avec un petit air de triomphe. Doucement et triomphalement*... (*Revue*).

Page 275, ligne 12. ... *disparaître*. — Dans la *Revue*, la version de ce paragraphe dit moins exactement : ... *cette admirable apparition que j'avais eue la veille au moment de nous séparer.*

Page 275, ligne 14. ... *sept fois treize* ... — Dans la *Revue*, une mauvaise lecture fait écrire au traducteur : *six fois trente*.

Page 275, ligne 24. ... *te comprendre?* — ... *m'écriai-je*, ajoute la *Revue*.

Page 275, ligne 26. ... *le soleil, vis-tu errante entre les hommes ... eh quoi ? ou bien ?...* — La *Revue* donne ici : ... *le soleil. Vis-tu parmi les hommes ? ou bien ?* — Le *eh quoi?* de la rédaction définitive doit d'ailleurs être une faute d'impression pour *et quoi* (и чѣмъ).

Page 275, ligne 29. ... *m'enveloppa soudain.* — Refonte plus littéraire du : *J'étais enveloppé d'un brouillard blanc sortant d'une vallée*, de la *Revue*.

Page 276, ligne 9. ... *sur toute l'étendue...* — *la plaine* (*Revue*). L'édition Hetzel imprime : *sur toute étendue*, ce qui est une coquille évidente.

Page 276, ligne 11. ... *des flaques d'eau stagnante.* — C'est cette phrase qu'admirait tant Mérimée (cf. *supra*, page 248 et la note de la ligne 8).

Les impressions de la campagne romaine sont vécues : au printemps de 1840, Tourguénief s'y était longuement promené en compagnie de son ami, Nicolas Vladimirovitch Stankévitch (1809-1840), jeune philosophe enlevé prématurément à un brillant avenir, et qui lui avait fait comprendre l'Antiquité.

Page 276, ligne 12. ... *et belles...* — Manque dans la *Revue*.

Page 276, ligne 13. ... *de grands et beaux nuages...* — *de beaux nuages bien découpés.*

Page 276, ligne 14. ... *contenu.* — ... *peu élevé* (*Revue*).

Page 276, ligne 16.. *Ces tons pénétrants et sourds à la fois étaient la voix du désert.* — Pas plus cette version que celle de la *Revue* : *Ces tons criards et endormans étaient les voix du désert*, ne rendent le beau mouvement de la phrase russe : и чуденъ былъ этотъ пронзительный и дремотный гулъ, этотъ ночной голосъ

пустыни... Version difficile s'il en fût, d'ailleurs ; oserai-je proposer : *c'était merveille d'ouïr cette sourde clameur, cette voix nocturne du désert...?*

Page 276, ligne 17 et *passim*, ... *Marais Pontins...* — *marais pontins...* (*Revue*).

Page 276, ligne 20. *Et une impression de tristesse solennelle m'envahit.* — *Et un sentiment d'immense découragement me saisit* (*Revue*).

Page 276, ligne 21. ... *morne et abandonné ?* — *triste et maudit* (*Revue*).

Page 276, ligne 25. *Voie Latine.* — ... *voie latine* (*Revue*).

Page 277, ligne 2. ... *en arrière* — La fin de la phrase diffère assez sensiblement du texte de la *Revue : un buffle leva sa tête difforme couronnée de soies courtes et secoua ses cornes recourbées en arrière.*

Page 277, ligne 4. ... *de ses humides naseaux.* — Manque dans la *Revue.*

Page 277, ligne 6. ... *regarde devant toi.* — *Je levai les yeux,* ajoute le texte russe.

Page 277, ligne 16. *Nous nous élançâmes subitement et nous nous trouvâmes...* — La rédaction de la *Revue : Bientôt après nous nous trouvions...* est jointe sans alinéa à la phrase précédente.

Page 277, ligne 18. ... *des thermes ?* — Non, *une tour.* Le traducteur a dû lire баней pour башней.

Page 277, ligne 22. ... *d'une odeur...* — ... *d'une forte odeur...* (*Revue*).

Page 278, ligne 15. ... *il me sembla voir surgir et défiler...* — ... *commencèrent à sortir, à défiler...* (*Revue*).

Page 278, ligne 21. ... *se poussait, avançait...* — *s'approchait de plus en plus* (*Revue*).

Page 278, ligne 26. ... *on dirait des flots immenses, qui s'écartent, qui se retirent.* — ... *ses flots s'écartent, se retirent* (*Revue*).

Page 279, ligne 5. ... *de lauriers...* — *aux feuilles étalées*, ajoute le texte de la *Revue.*

Page 279, ligne 9. ... *Je me dis que, si...* — *Je me dis que si ...* (*Revue*).

Page 279, ligne 15. ... *le cri, retentissant cette fois...* — *un bruit de fer et le cri immense cette fois...* (*Revue*).

Page 279, ligne 24. ... *rien : cette lueur bleue m'aveuglait. Mais peu à peu se dessinèrent...* — ... *rien, mais je m'abandonnais à une sorte d'engourdissement, de béatitude, lorsque se dessinèrent...* (*Revue*).

Page 279, ligne 27. ... *le long murmure des vagues...* — ... *le doux murmure du flot* (*Revue*).

Page 280, ligne 4. ... *de femme.* — La *Revue* donne pour cette phrase : *Je respirais librement le parfum des orangers, et en même temps, aussi libres, aussi pures, s'élevaient les notes brillantes d'une voix de jeune femme.* — Aucune des deux rédactions n'est pleinement satisfaisante.

Page 280, ligne 6. *Nous nous dirigeâmes vers un magnifique palais...* — *Nous étions devant une charmante maison...* (*Revue*).

Page 280, ligne 8. ... *de pollen de fleurs...* — ... *de pétales d'orangers...* (*Revue*).

Page 280, ligne 13. ... *des eaux, haute...* — ... *des eaux haute ...* (*Revue*).

Page 280, ligne 16. *Et nous continuâmes à descendre.* — *Et je voulus m'arrêter* (*Revue*).

Page 280, ligne 16. *La voix...* — *de la chanteuse*, ajoute la *Revue.*

Page 280, ligne 17. ... *et m'attirait irrésistiblement.* — ... *exerçant sur moi une attraction toujours plus forte* (*Revue*).

Page 280, ligne 21. ... *à un musée d'antiquités...* — Simplement, *à une salle antique* (на древнюю храмину).

Page 280, ligne 26 ... *renversée...* — ...*inclinée* (*Revue*).

Page 281, ligne 7. ... *de la nuit...* — Les trois phrases précédentes ont été entièrement refaites. Voici le texte de la *Revue* : *Elle chantait et souriait ; grave, sévère même. sa physionomie respirait la tranquillité absolue de l'âme. Elle souriait cependant, et un faune de Praxitèle, jeune et paresseux comme cette belle fille, comme elle un enfant gâté aux tendres passions, souriait aussi, comme il me semblait sur sa base de marbre, parmi des vases de lauriers-roses au milieu de la légère vapeur qui s'échappait d'une cassolette posée sur un trépied antique. C'était une vraie beauté. Enchanté de sa voix, de sa grâce, enivré de son chant et de la douceur de la nuit...*

Page 281, ligne 22. ... *arrêtâmes ; mais cette note aiguë...* — ... *arrêtâmes, mais cette note élevée...* (*Revue*).

Page 282, ligne 11. ... *comme des doigts, comme des index faisant un signe.* — ... *comme des doigts qui font un signal* (*Revue*).

Page 282, ligne 19. ... *chantaient...* — ...*criaient...* (*Revue*).

Page 282, ligne 23. ...*qui planaient...* — Manque dans la *Revue.*

Page 283, ligne 16. ...*se montra dans la demi-obscurité...* — ... *disparut dans l'obscurité...* (*Revue*).

Page 284, ligne 1. *Freischütz...* — Opéra de Kind, musique de Weber, donné pour la première fois à Berlin en 1821.

Page 284, ligne 4. *Saryn na kitchkou.* — La chiourme, à l'avant ! Ces mots sont russes.

Page 284, ligne 13.... *épouvantable. C'était un vrai chaos de bruits...* — *épouvantable, comme un chaos de bruits différens ...* (*Revue*).

Page 284, ligne 16. ... *des rires plus effrayants que tout le reste...* — Contresens ; entendez : *surtout des rires.* L'expression пуще всего figure dans Reiff avec le sens de : *plus que tout.*

Page 284, ligne 23. ... *des grincements de dents et des jurons atroces...* — ... *d'atroces railleries* (*Revue*).

Page 284, ligne 25. ... *aux sons joyeux du fifre...* — Non ; c'est là un instrument qu'ignoraient les pirates de la Volga. Удалой посвистъ, гарканье doit se traduire par : *de crânes sifflets, des cris d'encouragement.* C'est l'accompagnement obligatoire de la danse russe. Comment Tourguénief a-t-il laissé échapper ce contresens ?

Page 284, ligne 26. ... *ces cris : « Tue-le !* — ... *ces cris : tue-le !* (*Revue*).

Page 285, ligne 2. *J'entendais jusqu'au souffle haletant qui sortait de poitrines épuisées...* — Cette nouvelle rédaction corrige heureusement celle de la *Revue*, qui n'est qu'une série de contresens : *J'entendais encore les voix haletantes et les derniers soupirs de malheureux expirant dans les flammes.*

Page 285, ligne 6. ... *encore.* — Manque dans la *Revue.*

Page 285, ligne 8. ... *Stepàn...* — *Stepan* (*Revue*). Mieux vaudrait orthographier : *Stépane* (Étienne).

Page 285, ligne 13. ... *se mit à crier* — Phrase refaite. Voici la version de la *Revue* : *Soudain, il me sembla qu'une espèce de géant se lança tout près de moi. Il criait d'une voix épouvantable...*

Page 285, ligne 20. ... *jaillit* ... — Phrase également refaite. La *Revue* donne : *Je sentis la chaleur d'un incendie, avec l'âcre odeur de la fumée ; en même temps quelque chose de chaud et de liquide, des gouttes de sang jaillirent...*

Page 285, ligne 21. ... *éclatèrent...* — ... *retentirent...* (*Revue*).

Page 285, ligne 24. ... *mer Caspienne...* — ... *Mer-Caspienne* (*Revue*).

Page 285, ligne 26. ... *Il fut roué vif.* — Mérimée avait raconté dans le *Journal des Savants*, juillet 1861, l'histoire de *Stenka Razine* (étude reprise dans les *Cosaques d'autrefois*, 1865).

Page 285, ligne 27. *Flore...* — Le russe populaire dit *Frol*, par méthathèse.

En raison de sa couleur très russe, le passage sur Razine est un des moins bien rendus du poème.

Page 286, ligne 5. ... *bouleaux!* — ...*bouleaux?* (*Revue*).

Page 287, ligne 7. ... *mon père nourricier?* — Cette expression déférente, que le traducteur a déjà employée à la page 285, ligne 10, était courante dans la bouche des serfs à l'adresse de leur seigneur ; en français, elle ne dit pas grand'chose.

Page 287, ligne 8. ... *jusqu'après minuit.* — Non : *tu n'as tapé des talons qu'après minuit* (за полночь).

Page 287, ligne 11. ... *deux jours...* — ... *trois* (*Revue*). Cette correction montre que le traducteur ignorait jusqu'alors l'expression : третьяго дня (avant-hier).

Page 287, ligne 13. *Bon! ces...* — *Bon! mais ces...* (*Revue*).

Page 287, ligne 14. ... *maintenant?* — Manque dans la *Revue*.

Page 287, ligne 22. ... *si étrangement.* — ...*encore horriblement* (*Revue*).

Page 287, ligne 26. *Tout cela n'est pas naturel... Et Ellis?* — ... *fait frémir* ... *Et Ellice* ... (*Revue*). Les deux versions sont d'ailleurs fausses. Entendez : *C'est tout de même dommage. Et puis cette Ellis...* (А все таки жалко. Да и Эллисъ...)

Page 287, ligne 28. ... *et pourtant elle n'a pas l'air de me vouloir du mal?* — Heureuse correction du contresens de la *Revue* : *Peut-être me garde-t-elle quelque mauvais tour.*

Page 288, ligne 1. *Je regarderai tant que je pourrai* ... — *Je ferai bien attention* (*Revue*).

Page 288, ligne 4. ... *rail-ways...* — ... *chemins de fer* (*Revue*).

Page 288, ligne 5. ... *verstes...* — Là non plus, puisqu'il s'agit de l'Angleterre, il n'était pas nécessaire de maintenir une mesure russe.

Page 288, ligne 17. ... *affligé.* — ...*malade* (*Revue*).

Page 288, ligne 23. ... *se débattant à grand bruit*... — ... *s'agitant et battant des ailes*... (*Revue*).

Page 288, ligne 26. *J'étais déjà sur la chaussée de l'étang*... — Non, mais : *J'apercevais déjà la masse noire des saules sur la chaussée*... (Впереди уже чернѣли ракиты).

Page 289, ligne 4. ... *aigu* ... — Manque dans la *Revue*.

Page 289, ligne 6. ... *épervier*. — ...*milan* (*Revue*).

Page 289, ligne 8. ... *comme un anneau étroit*. — ... *comme une chaîne froide* (*Revue*).

Page 289, ligne 11. ... *dit-elle*. — ... *disait-elle* (*Revue*).

Page 289, ligne 25. ... *pour dire non*. — ... *d'un air résolu* (*Revue*).

Page 289, ligne 28. *On eût dit qu'une faible rougeur s'était étendue sur sa blancheur de lait.* — Manque dans la *Revue*.

Page 290, ligne 2. ... *presque imperceptible, mais incessant* ... — Manque dans la *Revue*.

Page 290, ligne 20. ... *de ténèbres blanchâtres* ... — *d'un brouillard opaque* (*Revue*).

Page 291, ligne 4. ... *de forteresse*... — *assiégée*, ajoute le texte de la *Revue*.

Page 291, ligne 7. ... *boulevard des Italiens*. — Mérimée — et pour cause — a dû ici atténuer le texte russe ; rétablissons-le dans son intégrité : « Nous passâmes devant le palais, devant l'église Saint-Roch, *sur les marches de laquelle Napoléon Ier versa pour la première fois le sang français*, et nous nous arrêtâmes au boulevard des Italiens, *où Napoléon III fit exactement la même chose et avec un succès identique* ».

Page 291, ligne 19. *Trop de vies humaines s'étaient entassées dans cette cohue.* — *On étouffe en pareille cohue* (*Revue*).

Page 291, ligne 20. ... *aigre et âpre comme un grincement de ferraille...* — Cette version corrige heureusement le contresens de la *Revue : aigre comme le sifflet d'une locomotive.*

Page 291, ligne 22. *Cette voix effrontée me fit l'effet d'une piqûre de vermine. — Cette voix devait parler la langue de l'effronterie et elle me fit l'effet...* (*Revue*).

Aucune des deux versions n'est satisfaisante. Il y a dans le texte une métaphore : какъ наглый языкъ высунулся онъ наружу, этотъ голосъ ; онъ кольнулъ меня какъ жало гадины, que le traducteur ne suit pas. Et гадина, terme générique, doit plutôt se rendre ici par *vipère.*

Page 291, ligne 23. ... *un visage de pierre, plat, mafflé...* — *avide*, ajoute Tourguénief.

Page 292, ligne 5. ... *d'imiter ...* — Toute la phrase est une refonte du passage correspondant de la *Revue*, où s'étale un bien amusant contresens : *Je me représentai encore notre ami provincial, homme qui passe pour sérieux, courant après une vilaine poupée à ressorts exposée en vente. Je le vis, mystifié et stupide, grasseyant pour imiter...*

Page 292, ligne 11. ... *toutes ses odeurs.* — ...*tous ses parfums* (*Revue*).

Page 292, ligne 15. *J'ai eu tort, je...* — *J'ai eu tort, mais je...* (*Revue*).

Page 292, ligne 20. ... *j'ai engagé Rigolboche en personne !* Manque dans la *Revue*, qui sans doute s'effarouche d'imprimer le nom de la fameuse danseuse.

Page 292, ligne 21. ... *loin du Jockey-Club...* — Tourguénief s'étend davantage : *loin des gandins et des biches*, loin du Jockey-Club *et du Figaro.*

Page 292, ligne 22. ... *leurs belles casernes...* — ... *leurs casernes monumentales...* (*Revue*).

Page 292, ligne 23. ... *avec leur impériale au menton...* — Manque dans la *Revue.*

Page 292, ligne 29. ... *loin de M. de Foy, inventeur de la spécialité des mariages, loin des consultations gratuites du docteur Charles Albert...* — Manque dans la *Revue*, décidément fort pudibonde. Les « petits journaux » de l'époque, et notamment ce *Figaro*, que ni le traducteur ni la *Revue* ne veulent citer, sont remplis des réclames de ces deux personnages : M. de Foy, 48, rue d'Enghien, dirige depuis 40 ans « la première agence matrimoniale de l'Europe » ; le Dr Charles Albert, 19, rue Montorgueil, soigne les maladies contagieuses : « consultations gratuites et traitement par correspondance ».

Page 292, ligne 29. ... *loin des cours de littérature* ... — Tourguénief a écrit отъ либеральныхъ лекціи : *loin des cours à tendances libérales*, ce qui forme contraste avec *brochures gouvernementales*. Le traducteur a-t-il observé une prudente discrétion ou tout simplement lu литературныхъ pour либеральныхъ ?

Page 293, ligne 2. ...*des opérettes*... — ...*des opéras* (*Revue*). Cette première version était conforme au texte russe (оперъ) : pourquoi ce changement?

Page 293, ligne 3. ... *de l'ignorance parisienne*. — ... *des grossièretés parisiennes* (*Revue*).

Page 293, ligne 24. ... *touffus*. — Phrase refaite ; la *Revue* donne : *Non, ce n'est pas Versailles, le palais est médiocre, l'architecture non moins rococo se détache sur un massif de chênes ébouriffés*.

Page 294, ligne 14. ... *manchettes arrondies*... — Tourguénief a écrit : *manchettes de dentelle* (кружевныхъ). Mérimée a sans doute confondu avec округленныхъ.

Page 294, ligne 19. ... *le babillement incessant* ... — ...*l'éternel murmure* (*Revue*).

Page 294, ligne 20. *Ce sont* ... — *Voilà des*... (*Revue*).

Page 295, ligne 8. ... *pins*... — ... *sapins* ... (*Revue*).

Page 295, ligne 9. ... *à la lisière*... — ... *à l'orée* (*Revue*).

Page 295, ligne 9. ... *des chevreuils...* — *en groupes bien ordonnés*, ajoute le texte de la *Revue*.

Page 295, ligne 12. ... *oreilles.* — Phrase refaite ; la *Revue* donne : *Fièrement campés sur leurs petites jambes,... dressant leurs oreilles épanouies en pavillon de trompette.* Tourguénief a écrit : бѣлыя трубчатыя уши, soit : *leurs oreilles blanches en cornet.*

Page 295, lignes 14 et 15. ... *oubliées* ... — Manque dans la *Revue*, qui par contre ajoute *petite* avant *étoile*.

Page 295, ligne 19. ... *jusqu'à moi.* — Ces deux phrases ont été sensiblement retouchées. Voici le texte de la *Revue* : *D'un petit lac noir sort la plainte mystérieuse, la glapissante lamentation des jeunes crapauds. D'autres bruits m'étonnent. Ils arrivent de loin, profonds et semblables aux frémissements de la harpe éolienne...*

Page 295, ligne 22. ...*de tout côté.* — ...*de tous côtés* (*Revue*).

Page 295, ligne 26. ... *règne paisiblement la lune.* — ... *c'est le règne mélancolique de la lune* (*Revue*).

Page 295, ligne 27. ... *calme* — *et triste tout à la fois*, ajoute le texte de la *Revue*.

Page 296, ligne 8. ... *éclatant et...* — Manque dans la *Revue*.

Page 296, ligne 14. *Treize puissants et beaux oiseaux...* — *Treize gros oiseaux de forme élégante...* (*Revue*).

Page 296, ligne 15. ... *rapidement,...* — Dans la *Revue*, la fin de cette phrase diffère sensiblement : ... *par élans vigoureux, mais renouvelés à d'assez rares intervalles. Étendant leurs ailes bombées, raidissant...*

Page 296, ligne 18. ... *tant d'impétuosité que...* — *impétuosité, que...* (*Revue*).

Page 296, ligne 19. *C'était étrange...* — Non, чудно veut dire ici *merveilleux* ; le sens que lui donne le traducteur est d'ailleurs le seul qu'indique Reiff.

Page 296, ligne 22. *Sans trêve et sans relâche, tout en fen-*

dant victorieusement l'air... — Sans cesser de fendre l'air... (*Revue*).

Page 296, ligne 24. ... *et il y avait* ... — A partir d'ici la phrase a été refaite; la *Revue* donne : ... *et dans cette conversation à la hauteur des nuages, dans ces cris éclatans se révélaient la fierté, le sentiment d'une situation grave et la confiance absolue dans leurs forces.*

Page 297, ligne 2. *Et il me vint à l'esprit qu'en Russie... et dans le monde entier... — En ce moment je me dis qu'en Russie, oui, en Russie...* (*Revue*).

Page 297, ligne 27. ... *un jour blafard et malade?* — Mérimée trouvait ce trait inoubliable. Cf. *supra*, p. 248, l. 19.

Page 298, ligne 1. *Le contour... — Le visage...* (*Revue*).

Page 298, ligne 2. ... *comme un brouillard matinal...* — La *Revue* donne ici la coquille évidente : *matériel*.

Page 298, ligne 5. ... *la colonne d'Alexandre*. — La *Colonne Alexandrine*, gigantesque monolithe de granit consacré par Nicolas Ier à son frère Alexandre Ier, s'érige sur la place du Palais d'Hiver; tout comme la cathédrale Saint-Isaac, dont il sera question à la ligne 14, ce monument est l'œuvre de l'architecte français Ricard de Montferrand (1786-1858).

Page 298, l. 9. ... *dans le mur...* — Manque dans la *Revue*.

Page 298, l. 18. ... *d'écorce* ... — *de tilleul*, ajoute la *Revue*.

Page 298, ligne 20. ... *vieux* ... — Manque dans la *Revue*.

Page 298, l. 23. ... *tristement* ... — Manque dans la *Revue*.

Page 299, ligne 2. ... *emporta* ... — ... *enleva* ... (*Revue*).

Page 299, ligne 4. ... *Fonderie*. ... — ... *fonderie* (*Revue*). C'est ici le nom d'une rue.

Page 299, ligne 7. ... *bal de grisettes...* — ... *cours de danse* (*Revue*).

Page 300, ligne 12. ... *par-dessus* ... — ... *sur* ... (*Revue*).

Page 300, ligne 12. ... *le grain de sable* ... — *enflammé*, ajoute Tourguénief.

Page 300, ligne 17. ... *querelles* ... — Plutôt *tran-tran* (возня). Reiff ne donne pour ce mot que *vacarme*, *tapage*.

Page 300, ligne 19. ... *se soulevait* ... — *par degrés*, ajoute la *Revue*.

Page 300, ligne 20. ... *une caricature si triviale*. — *Caricature* accentue trop le russe выставка qui veut simplement dire *exposition*.

Page 300, ligne 21. ... *ennuyé*... — Dans son sens actuel, le mot *ennui* n'est plus assez fort pour rendre la скука russe (cf. tome I, p. 222, la note de la p. 91, ligne 10).

Page 301, ligne 2. ... *principe de la commune*. — ... *intérêt général* (*Revue*). Au lieu de : *ce qu'il faut entendre par*... je préférerais : *et de l'importance de*... Au reste le mot значенie peut s'interpréter des deux façons : Reiff le traduit par *signification*, mot qui contient les deux sens.

Page 301, ligne 6. ... *elle me poussait presque*. — ...*comme si elle eût voulu m'étouffer* (*Revue*).

Page 301, ligne 21. *Il faut fuir ! Tout finit*... — Non mais : *Sauvons-nous, autrement tout sera fini* (а то всему конецъ). Le traducteur n'a pas compris la locution adverbiale а то, qui ne figure d'ailleurs pas dans Reiff.

Page 302, ligne 4. ... *de grands balancements réguliers, rappelaient les battements d'ailes*... — ... *ressemblaient à l'action* (*Revue*).

Page 302, ligne 12. ... *à la sensation de ce froid, le cœur*... — ... *froid le cœur* ... (*Revue*).

Page 302, ligne 19. ... *comme lui léchant et égorgeant sa proie de son aiguillon* ... — ... *comme lui armée d'un aiguillon* (*Revue*).

Page 302, ligne 21. ... *la Mort !* — ... *la mort !* (*Revue*).

Page 302, ligne 22. *Le son plaintif*... — *Un cri de douleur*... (*Revue*).

Page 302, ligne 24. ... *c'était plutôt l'accent du désespoir humain.* — ... *c'était la plainte du désespoir...* (*Revue*).

Page 302, ligne 25. ... *qui devint désordonné ...* — ... *en faisant des tours et des crochets continuels ...*(*Revue*).

Page 303, ligne 3. ... *griffes.* — La phrase a été refaite ; la nouvelle version glose le texte russe ; celle de la *Revue* le traduit mot à mot : ... *des espèces de bras immenses s'allongeant à notre poursuite, étendant vers nous des mains, des griffes.*

Page 303, ligne 8. ...*j'aurais pu... La vie eût été pour moi...* — Le traducteur n'a pas compris son texte : Я могла бы воспользоваться, набраться жизни, soit : *j'aurais pu profiter de l'occasion, faire provision de vie.*

Page 304, ligne 5. ... *sur ses lèvres* ... — *serrées*, ajoute la *Revue.*

Page 304, ligne 10. *Aussitôt, avec un lent frisson, ses...* — *Aussitôt elle frissonna*; *ses...*

Page 304, ligne 24. *La nuit suivante ...* — *Toutes les nuits qui suivirent*, dit Tourguénief (всѣ слѣдующія ночи).

Page 305, ligne 2. *En effet qui...* — *Qui...* (*Revue*).

Page 305, ligne 3. ... *un malin esprit...* — *une sylphide...*, ajoute l'auteur.

Page 305, ligne 9. ... *comme dans un songe.* — Le sens de ces deux phrases a échappé au traducteur. Il faut : *J'ai cru parfois être sur le point de m'en souvenir. Hélas ! tout se dissipait de nouveau comme un rêve* (Вотъ, вотъ, казалось иногда — сейчасъ, сію минуту вспомню... Куда ! все опять распылалось какъ сонъ).

Page 305, ligne 15. ... *des serfs* ... — Manque dans la *Revue*.

Page 305, ligne 21. ... *Gastein...* — Ville d'eau, renommée pour le traitement des maladies de nerfs, dans la province de Salzbourg en Autriche.

Page 305, ligne 21. *Mon homme d'affaires...* — Non, le по-

средникъ, *arbitre*, était un magistrat temporaire chargé de régler, lors de l'émancipation, la grande affaire du partage des terres entre paysans et propriétaires.

Page 305, ligne 23. *Ma foi! qu'il s'arrange!* — Contresens. Вотъ тутъ и соображай! veut dire quelque chose comme : *S'arranger! il s'agit bien de cela!* Il y a d'ailleurs dans le texte, un russisme : не сообразишь — соображай, impossible à rendre.

Page 305, ligne 25. ... *distincts et clairs*... — ...*distincts, clairs*... (*Revue*).

LE CHIEN

Le Chien (Собака) a été composé par Tourguénief en 1864; primitivement destiné à la revue de Dostoïevski, l'*Époque*, il ne vit le jour qu'en 1865 dans les *Sankt-Péters-bourgskiia Viédomosti*, n° 85. D'après une lettre de l'auteur (cf. *Introduction*, p. CXII), la traduction, perpétrée par Mérimée au printemps de 1866, aurait vu le jour dans le *Nord* des 8, 9 et 10 novembre 1866; je n'ai pu trouver la collection de ce périodique. Elle fut reprise en 1869 dans les *Nouvelles moscovites*, où elle occupe la quatrième place (pp. 177-200).

Page 310, ligne 1 et page 311, ligne 20. ... *du gouvernement de Kalouga*. — Province de la Russie centrale, contiguë à celles d'Orel et de Koursk; Tourguénief aimait à situer ses récits dans cette région d'où il était originaire. Kozelsk est un chef-lieu de district de cette province.

Page 310, ligne 29. *Porfiri*... — Pourquoi ne pas écrire *Porphyre*? Dans la suite du récit le mot est orthographié, avec une exactitude encore plus pédante, *Porfirii*.

Page 311, ligne 26. ... *bâtiments tels quels*... — Non, mais : *quelques méchantes constructions*.

Page 311, ligne 28. *Espèce de tanche*. — Le carassin — le

mot existe en français — est un poisson d'eau douce très commun en Russie, surtout dans les étangs. Tout comme le poisson rouge de nos aquariums, il appartient à la famille des cyprinidés (*Cyprinus carassius*).

Page 312, ligne 12. *Filka...* — Diminutif de Philippe.

Page 312, ligne 18. *C'est ton affaire à toi de procurer des embêtements à ton maître.* — Contresens et même non-sens. Lisez : *n'est-ce pas ton affaire d'épargner des embêtements à ton maître?* (не допущать).

Page 314, ligne 8. ... *de quinze roubles.* — Mauvaise lecture ; il y a *cinquante* dans l'original (пятьдесятъ).

Page 314, ligne 18. *Schlafen Sie wohl!* — En allemand : *Dormez bien!*

Page 314, ligne 29. ... *un chien de chasse.* — *un chien couchant*, précise le texte (лягавая). Il ne pouvait venir à l'esprit d'un hobereau qu'on pût avoir d'autres chiens que des chiens de chasse, dont les deux espèces les plus répandues étaient les лягавыя (chiens couchants) et les борзыя (lévriers).

Page 316, ligne 2. *Il lui a passé des lettres de change.* — Incompréhensible. Entendez : *Il lui a fait signer une lettre de change.* (вексель ей подсунулъ).

Page 316, ligne 7. ... *d'embêter comme cela une belle-mère.* — Plutôt : *de mettre sa belle-mère à la raison* (скрутить). Le traducteur paraît, dans cette nouvelle, affectionner le mot *embêter.*

Page 316, ligne 14. ... *un Raskolnik.* — un sectaire, un schismatique. Lors des réformes du patriarche Nicon, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, un schisme (*raskol*) s'est produit dans l'Église russe. Plusieurs millions d'hommes refusèrent d'accepter aussi bien ces réformes que les innovations qui les suivirent. Ce sont les *vieux croyants* ou *raskolniki* ; ils se ramifient en plusieurs sectes.

Page 316, ligne 17. ... *il ne pouvait pas sentir le tabac...* —

Le tabac est précisément, avec le thé, une de ces nouveautés que les vieux croyants ont en une sainte horreur.

Page 317, ligne 3. *Mais j'en donne des leçons de philosophie, moi.* — Pas très exact. Mieux vaudrait : *Pour ce qui est de vous, je me charge volontiers de vous en donner des leçons* (но васъ бы я охотно взялъ въ науку).

Page 317, ligne 20. *Ça sentait l'huile et la boutique d'apothicaire.* — Plutôt : *... et je sais trop quelle drogue encore* (да еще какою то спецiей).

Page 317, ligne 21. *Sur le lit deux oreillers... touchez-y voilà un tarakane qui se met à courir.* — Non, mais : *Sur le lit deux couettes ; vous n'avez qu'à remuer l'oreiller pour qu'aussitôt un cafard se mette à courir* (на кровати два пуховика ; подушку пошевелишь, а изъ подъ нея тараканъ бѣжитъ...). Nous verrons encore, dans *Pétouchkof*, que le sens de пуховикъ échappe au traducteur (cf. la note, p. 595) ; mais pourquoi ne traduit-il pas le mot тараканъ, qui, dans ce même récit, sera bien rendu par *blatte* (cf. *supra*, p. 400, l. 16) ?

Page 317, ligne 23. *Vilain logement !* Contresens amusant Le texte porte : я ужъ со скуки чаю до невѣроятности напился — просто бѣда ! Ces deux derniers mots se rapportent au thé et non au logement ; ils se trouvaient implicitement traduits par : *à m'en mettre jusqu'au menton.*

Page 317, ligne 27. *... d'abord gentiment, puis à la bonne franquette, puis un feu roulant.* — Non, mais : *Il se met à ronfler, mais gentiment, à l'ancienne mode, à la bonne franquette* (похрапывать сталъ — да такъ по легоньку, по старомодному, вѣжливенько).

Page 318, ligne 1. *Cela me gênait.* — Non, *cela le gênait* (le chien-fantôme). La concision du russe qui, ici, n'a pas besoin de pronom pour faire entendre ce qu'il veut dire, rend la phrase obscure pour un étranger ; et nous avons déjà vu, dans les notes du *Revizor*, que Mérimée n'arrivait pas à se faire à ces absences de pronoms.

Page 318, ligne 10. ... *mon vilain se lève à tâtons.* — Il n'y a rien de cela dans le texte : да отвѣта моего не дождавшись, какъ залопочетъ вдругъ — что это? *Sans attendre ma réponse, il bredouille soudain : qu'est-ce que c'est !* — Залопотать ne figure pas dans Reiff.

Page 318, ligne 12. *Ah, maudit Niconien!* — Sectateur du patriarche Nicon, hérétique aux yeux des vieux croyants (cf. la note de la p. 316, ligne 14).

Page 318, ligne 18. ... *comme un blaireau...* — Non, *un putois* (какъ у хорька).

Page 319, ligne 13. ... *à la ville de Belev.* — Biélof, sur l'Oka, chef-lieu de district, dans la province de Toula, aux confins de celle de Kalouga.

Page 319, ligne 22. ... *avec le Père et avec Christ.* — La répétition de la préposition (съ батюшкою со Христомъ), une des caractéristiques de la langue populaire, n'a pas été comprise du traducteur. Il faut entendre : *avec notre Père le Christ.*

Page 319, ligne 23... *Demain nous réfléchirons.* — Pas précisément : demain nous causerons de l'affaire (побесѣдуемъ).

Page 320, ligne 4. *Feodoulii.* — Forme ancienne, ecclésiastique, du prénom *Fedoul* (Théodule). Le narrateur emploie ce dernier, mais le raskolnik s'en tient aux vieux us.

Page 320, ligne 6. ... *et loué soit le saint nom de Dieu!* Contresens. Бога для signifie tout simplement : *pour l'amour de Dieu* ; le traducteur est d'ailleurs excusable d'avoir ignoré cet archaïsme qui ne figure pas dans Reiff.

Page 320, ligne 8. ... *un tarantass...* — Voiture de voyage, dont la caisse est posée sur de longues poutres flexibles. Ici l's final russe est rendu par deux *s*, alors que dans les nouvelles suivantes, il ne l'est que par un seul (par exemple *kvas*, cf. p. 372, l. 28, et *tarantas*, p. 457, l. 10).

Nouvelle preuve que plusieurs personnes ont travaillé à ces traductions.

Page 320, ligne 19. ... *dans le faubourg.* — *Plus loin que les jardins maraîchers*, précise le texte (за огородами) Le traducteur paraît bien avoir confondu огородъ avec пригородъ.

Page 320, ligne 29. ... *c'était un vieux.* — Dans ses *Écrivains francisés* (Paris, Perrin, 1889, pp. 91-92), Émile Hennequin cite ces dix lignes comme un exemple typique de l'art avec lequel Tourguénief sait, d'un coup de pouce, camper un personnage. « En deux phrases... M. Tourguénef pose ses créatures, les façonne en un coup de main, nous explique leurs mobiles, leur caractère, et nous voilà entraînés à suivre l'existence d'un étranger, dont le visage nous est devenu familier et dont l'âme va nous être révélée jusque dans son essence. »

Page 321, ligne 6. ... *de la place à peine pour s'y tenir.* — Contresens. Il faut : *comment diantre pouvait-elle tenir debout!* (какъ только держится).

Page 321, ligne 7. *Sur la muraille une image...* — Tourguénief a soin d'ajouter *de style ancien* (стараго письма), détail qui a son importance : jamais un raskolnik n'eût admis chez lui une icone qui ne fût pas peinte d'après les anciens préceptes. En dépit des persécutions, les vieux croyants réussirent à conserver jalousement d'admirables icones auxquelles les édits de tolérance de 1905 permirent de connaître le grand jour des musées. Et ce fut une révélation : l'art d'un Maître Denis, d'un André Roublov vaut celui des Giotto, des Fra Angelico.

Page 321, ligne 21. *Il abaissait sur moi son regard de côté... Enfin suffit!* — Pas du tout, mais : *Ses regards me transperçaient de part en part... tout simplement!* (Нижетъ онъ меня глазами насквозь, да и толко !)

Page 322, ligne 2. ... *devant les saintes images des purs et secourables évêques les saints Zozime et Savvat de Solo-*

vetz. — Il faut lire : ... *devant la sainte image, devant les bienheureux de Solovets, les saints Zosime et Sabbate* (Иконѣ святой поклонитесь. честнымъ преподобнымъ соловецкимъ святителямъ Зосимѣ и Савватію).

Tourguénief a indiqué plus haut (p. 321, l. 7) qu'il n'y a qu'une icone sur la muraille, et c'est justement une des plus vénérées des vieux croyants, celle qui représente les saints Zosime et Sabbate, fondateurs, au xv[e] siècle, du fameux monastère de Solovets, dans une île de la mer Blanche.

Tout ce morceau, unique dans l'œuvre de Tourguénief, et qui rappelle la manière de Leskof et de Melnikof, est extrêmement difficile à rendre. Mérimée a échoué dans cette tâche : les choses religieuses n'étaient pas de son domaine.

Page 322, ligne 11. ...*il y a des inquiétudes à votre sujet.* — Plutôt : *on vous protège, il y a des sollicitudes éveillées à votre égard* (попеченіе о Васъ имѣется). Le sens — assez inexact — d'*inquiétude* est un de ceux que donne Reiff pour le mot попеченіе.

Page 322, ligne 22. ... *à une chapelle...* — Non, mais *à notre chapelle*, pas à la première venue.

Page 323, ligne 8. *Trésorouchko!...* — *Mon petit Trésor* rendrait mieux en français la nuance affectueuse que le russe exprime par ce diminutif.

Page 323, ligne 13. *Je commençais à devenir brave.* — Pas assez fort pour rendre le куражиться сталъ. *A faire le brave, le fanfaron* vaudrait mieux.

Page 323, ligne 15. *Est-ce que le sabbat fait relâche?* — Contresens. Cette phrase (Анъ не тутъ то было — шабашъ) n'appartient plus aux bravades du narrateur; elle veut dire à peu près : *Mais non, cette fois-ci c'était bien fini.* — Reiff ne donne pas cette acception, pourtant très vivante, de шабашъ.

Page 324, ligne 5. ... *et pourtant quand j'amenais mon chien, je trouvais de jolis coups de fusils á faire. J'allais avec mon Trésor rôder dans les environs. Il me levait un lièvre.* — Cascade de contresens. Lisez : *cependant, maintenant que j'avais un chien, il me fallut bien aussi me pourvoir d'un fusil. Je me mis à battre les environs avec avec Trésor. Il nous arrivait de bouler un lièvre* (ну, а все таки, какъ завелъ собаку—пришлось и ружьишкомъ запастись. Сталъ я со своимъ Трезоромъ таскаться по окресностямъ, иногда зайца подшибешь). Pour завелъ, le traducteur s'en tient au sens premier de *mener* que lui fournit Reiff, lequel indique bien le sens second de *se procurer*. Quant à запастись, Reiff donne bien le sens de *se pourvoir*, et l'on se demande quelles tortures le traducteur a dû infliger à la phrase pour en tirer cette bizarre version : *je trouvais de jolis coups de fusil à faire !* Pour подшибить au contraire, le dictionnaire ne lui offrait que le sens premier de : *donner le croc en jambe.*

Page 324, ligne 17. ... *à vous faire éternuer...* — Non, le texte dit plus vigoureusement : *que vous n'arrêtiez pas d'éternuer* (не прочихнешь !).

Page 324, ligne 28. *Ninfodora...* — Pourquoi ne pas écrire *Nymphodore*, transcription phonétiquement et étymologiquement plus exacte ?

Page 325, ligne 3. ... *de derrière une maison de paysan...* — Non, *de derrière les communs* (за угломъ дворовой избы).

Page 325, ligne 19. *J'ouvre la porte cochère...* — Pas du tout ; il s'agit d'une simple porte d'entrée (дверь).

Page 326, ligne 4. ... *le bonnet...* — Le texte précise : *l'énorme bonnet* (необыкновенныхъ размѣровъ), épithète que le traducteur a eu tort d'omettre, car elle explique pourquoi, malgré son effroi, le narrateur a pu retenir ce détail.

Page 326, ligne 9. ... *qui accouraient en foule comme pour un incendie...* — Non, mais : *qui tournaient dans la cour comme des possédés* — (mot à mot : comme des asphyxiés) —(а они кружатся по двору какъ угорѣлые).

Page 326, ligne 12. ... *des chiens étonnants.* — L'épithèt est trop faible pour rendre престрашенныхъ ; il faut *phénoménaux*, *formidables*.

Page 326, ligne 29. ... *et je lui ouvre.* — Non, il n'a pas le temps. *Et je voulus lui ouvrir* (Я было пошелъ ему отворять).

Page 327, ligne 5. — *Ninfodora, lui dis-je, calmez-vous.* — Le texte indique : *Ma petite Nymphodore, calme-toi* (Нимфодорочка, успокойся). Le tutoiement continue pendant la réplique de la dame, indiquant ainsi sur quel pied d'intimité les deux voisins vivaient jusqu'alors. Cette nuance piquante aurait dû être maintenue.

Page 327, ligne 15. ... *un droschki...* — Pourquoi écrire *droschki* à l'allemande et non *drojki* ? Le mot — féminin pluriel en russe, mais dont l'usage a fait un masculin singulier en français — est un diminutif de *droga*, flèche de voiture, pl. *drogui*, camion, haquet. Le drojki campagnard désigne une simple bancelle posée sur quatre roues, protégée par des garde-crotte, et sur laquelle on s'assied à califourchon.

Page 327, ligne 29. — *du district d'Efrem.* — Iéfrémov — et non Efrem — chef-lieu de district au sud-ouest de la province de Toula, sur la Belle Métcha, rivière pittoresque que Tourguénief a si bien décrite dans les *Mémoires d'un chasseur* (ch. IX, *Kassiane*, pp. 214-240 de ma traduction).

Page 328, ligne 16. ... *ces mendiants d'Allemands.* — Pendant fort longtemps les Allemands — russifiés ou non — constituèrent le gros des médecins et des pharmaciens russes.

Page 328, ligne 28. ... *le « Moujik de Komarino »...* —

Air de danse très populaire, dont le grand compositeur Glinka s'est inspiré pour une *Fantaisie* célèbre.

Page 329, ligne 7. *Le foin tout frais, qui sent bon comme voilà votre thé.* — Cela, c'est du pur mot à mot : свѣжо таково. сѣно пахнетъ что твой чай. Le traducteur ignore la forme comparative что твой. Il faudrait quelque chose comme : *le foin sentait si bon qu'on aurait dit du thé.* Le свѣжо таково se rapporte à la caresse du zéphyr et non au foin.

Page 329, ligne 11. ... *les étoiles s'allument.* — Non, *brillent* (теплются et non затепляются). Ces nuances d'aspect échappent à Mérimée.

Page 329, ligne 21. ... *sur les pressentiments.* ... — Non, *sur la sagesse suprême* (премудрость). Le mot figure dans Reiff avec son sens exact. Mais le traducteur n'y est pas allé voir : connaissant à peu près la signification de la racine et du préfixe, il en a inféré pour le composé une acception fantaisiste.

Page 329, ligne 22. . . . *que je veillasse au grain* . . . — Contresens. Entendez : *sur les choses si justes que m'avait dites Prokhorytch au sujet des avertissements* (что вотъ какъ молъ это Прохорычъ мнѣ справедливо объяснилъ насчетъ предостереженья).

Page 330, ligne 16. ... *de ces yeux-là.* — Le traducteur n'a rien compris aux trois phrases précédentes : Да и нельзя : повѣрите-ли, глаза у меня какъ у зайца, такъ и пучатся, такъ и раскрываются — словно имъ и неизвѣстно, что за сонъ бываетъ за такой. Такъ кажется и съѣлъ бы все этими самыми глазами. Voici à peu près comment elles peuvent s'interpréter : *Je me mets à regarder. Impossible! Le croiriez-vous? j'ouvrais les yeux tout grands comme un lièvre sans comprendre quelle fantasmagorie j'avais devant moi. Avec ces yeux-là, voyez-vous, il me semble que j'aurais tout dévoré...*

Page 331, ligne 14. *Messieurs, veuillez vous mettre à ma place.* — Pas du tout, mais : *Saints du Paradis, qu'est-ce que cela peut bien être*? (Батюшки, что это?)

Page 332, ligne 6. ... *pour n'importe quelle occasion.* — Plutôt : *à tout hasard* (на всякій случай).

LE JUIF

Cette nouvelle composée en 1846, et publiée dans le *Contemporain* de novembre 1847, ne vit le jour en traduction française qu'en 1869. C'est donc une œuvre de jeunesse ; cependant Taine, grand admirateur de Tourguénief, la tenait en haute estime. « M. Taine dit : « Quand on a écrit le *Juif*... », et M. Taine termine sa phrase par un geste d'homme entendu qui devient un bon point ». Robert de Bonnières, *Mémoires d'aujourd'hui*, Paris, Ollendorf, 1885, p. 20. — Elle fut traduite en 1866 par un inconnu (Pogonkine, Galitzine ?) dont Mérimée a *seulement revu* le texte (cf. *Introduction*, p. cxiii). Elle occupe dans les *Nouvelles moscovites* la seconde place (pp. 83-108).

Page 337, ligne 2. ... *dis-je* ... — ... *finîmes-nous par dire*, précise l'auteur (сказали мы наконецъ).

Page 337, ligne 10. ... *comme dit Lermontof* ... — *dans la Trésorière*, ajoute Tourguénief dans une note que le traducteur amalgame en partie au texte. La *Trésorière* (Казначейша) est un poème léger de Lermontof (1837) ; voici le passage auquel il est fait ici allusion :

C'était un homme de trente ans,
Capitaine fait comme un cornette,
Regard ardent, moustache noire,
Bref, l'idéal des demoiselles,
Une de ces belles figures russes.

Str. XIV, vv. 206-210.

Tourguénief a quelque peu subi dans sa jeunesse l'influence de Lermontof.

Page 337, ligne 16. ... *les cuirassiers de G....* — *...de E...*, dit le texte.

Page 338, ligne 6. ... *ah bien oui ! rien ne venait.* — Contresens. А вышло то вотъ что veut dire : *Et voici ce qui advint.*

Page 338, ligne 23. ... *et toussaillait continuellement.* — Le traducteur omet quelques détails qui ont leur importance. Il faut lire : *petit, maigre, grêlé,* roux, *il avait le nez long et de travers, clignant sans cesse ses* petits *yeux,* roux eux aussi, *et toussaillait continuellement.*

Page 339, ligne 5. *Oh ! oui... beaucoup.* — Suit, dans le texte russe, cette phrase que le traducteur a omise : *Herschel écarta les doigts et hocha la tête* (Гершель растопырилъ пальцы и покачалъ головой).

Page 339, ligne 25. *Le juif sourit d'un air fin.* — *d'un air fripon* serait plus juste (весьма плутовскій видъ).

Page 341, ligne 4. ... *à préparer leur gruau...* — Le *kâcha* dont se nourrissent les soldats est une sorte de bouillie de sarrasin et n'a rien de commun avec le gruau, ainsi que le croient tous les Russes... et la plupart des traducteurs. Reiff ne donne d'ailleurs que ce sens impropre.

Page 341, ligne 10. . . . *à quelques pas de mon brosseur...* — A l'encontre de Mérimée dans la *Dame de pique* (cf. t. I, p. 73), le traducteur ne recule pas devant le mot *brosseur* pour traduire денщикъ ; mais il a soin d'imprimer le mot en italique.

Page 341, ligne 11. ... « *méditait à la suisse* » ne figure pas dans le texte russe. La note est du traducteur.

Page 341, ligne 15. *Le ciel brillait d'étoiles* ne rend pas du tout la phrase russe : Звѣзды выступили, настала ночь. En employant l'imparfait, le traducteur exprime

un état, alors que l'auteur notait une action. On pourrait traduire à peu près par : *Les étoiles parurent. Ce fut la nuit.* — sans toutefois exprimer la suprême beauté de la phrase qui sonne comme un prélude de violoncelle.

Page 342, ligne 1. ... *enveloppée dans un manteau* ... — Le texte dit simplement *emmitouflée* (закутанную), sans préciser la nature du vêtement; plus loin, il est vrai (p. 343, l. 5), on voit qu'il s'agit d'un плащъ ; *mante*, *capote*, rendrait mieux ce mot que *manteau*.

Page 343, ligne 9. ... *et bien plantée*... Rien de cela dans le texte. C'est une addition de Mérimée, qui la propose à l'auteur dans une lettre *inédite* datée du 25 septembre [1866].

Page 345, ligne 18. ...*sa tête rousse*... — *crêpue*, dit le texte (курчавую). L'expression est, dans Reiff, traduite par : *tête moutonnée*.

Page 346, ligne 28. *Amène-la et va-t'en au diable.* — Le traducteur ne paraît pas avoir très bien saisi le sens de la phrase russe, qui est : *Soit, mais entendons-nous bien tout d'abord : tu me l'amèneras et tu t'en iras au diable!* (Возьми, только слушай : уговоръ лучше денегъ. Приведи ее да убирайся къ чорту).

Page 347, ligne 28. *J'essayai de la calmer.* — Un peu abrégé : *J'essayai en vain de la calmer, de lui faire entendre raison* (Я напрасно старался успокоить, уговорить ее).

Page 349, ligne 10. ... *un cochon de lait*... — Le texte russe définitif porte : *un canard* (утку) ; l'édition de 1856 donne : *un chevreau* (козленка).

Page 352, ligne 11. ... *en hébreu.* — Non, *en jargon juif* (на жидовскомъ языкѣ).

Page 353, ligne 27 ...*très grave.* — A propos de ce passage, Mérimée signale à Tourguénief dans sa lettre précitée qu'« en général le traducteur a allongé les phrases. Je

crois qu'il valait mieux conserver la forme originale. Le mauvais russe du général pouvait se traduire ainsi : Chèrre homme, vous être sans de l'expérience en science militaire. L'affaire que vous m'avez instruit, l'être très crâfe ».

Page 354, ligne 1. *On l'amena.* — Le texte russe ajoute : *Le malheureux tenait à peine sur ses jambes* (Несчастный едва стоялъ на ногахъ).

Page 354, ligne 24. ... *comme nous disons, nous autres Russes.* — Tout en parlant un fort mauvais russe, le général est persuadé qu'il manie fort bien cette langue. Le traducteur aurait pu, semble-t-il, mieux rendre cette nuance qu'en marquant un peu plus loin (p. 356, ligne 4) : *en russe, langue qu'il parlait fort mal.* C'était aussi, nous venons de le voir, l'avis de Mérimée.

Page 359, ligne 24. *Je la suivis.* — Le texte russe ajoute : *On nous jetait des regards surprs* (на насъ глядѣли съ недоумѣніемъ).

Page 361, ligne 7. ... *en hébreu* . — Non, *en yiddisch.*

Page 361, ligne 15. ... *trois fois maudits...* — Dans les éditions ultérieures, Tourguénief a ajouté : *maudits de la malédiction de Dathan et d'Abiron*, ce qui donne au passage un coloris plus juif.

Page 362, ligne 3. *Oï! oï !...* — Dans sa lettre précitée, Mérimée signale à Tourguénief que « Oï, oï, ne sont pas des exclamations françaises. Je mettrais : hélas, mon Dieu ! Ah ! etc. ».

Page 362, ligne 11. *Je ne m'éloignais pas de la tente !* — Non, mais *je ne m'éloigne pas* (Я не отхожу). Cette phrase est la suite logique de la précédente : *elle est chez le lieutenant-quartier-maître.* Le malheureux juif se voit faisant le guet à la porte de la tente.

Page 362 , ligne 13. *Votre Honneur ...* — Non : *votre Excellence* (Ваше Превосходительство). Le cornette ayant droit au *votre Honneur*, cette appellation ne con-

viendrait pas à l'affolement du juif qui, croyant que son sort dépend de l'officier, mêle pour le fléchir les appellations les plus extravagantes aux titres les plus hauts de la hiérarchie militaire.

PÉTOUCHKOF

Comme la précédente, cette nouvelle, écrite en 1847 et publiée dans le *Contemporain* de septembre 1848, ne fut publiée en français qu'en 1869 ; elle occupe la troisième place dans les *Nouvelles moscovites* (pp. 109-176). — Mérimée a seulement revu cette traduction (Cf. *Introduction*, p. CXIII).

Page 365, ligne 1. ... *vivait à B...* — *à O...* donne le texte russe.

Page 365, ligne 3. ... *dans un certain régiment de garnison.* — Addition du traducteur.

Page 365, ligne 23. ... *son domestique Onicime...* — Pourquoi ne pas écrire *Onésime* ? La transcription phonétique des prénoms russes ne se justifie guère dans une traduction que lorsqu'ils diffèrent trop sensiblement des prénoms français.

Page 368, ligne 18. ... *reprit celui-ci...* — *sur un ton de condescendance,* ajoute le texte. La nuance a son importance et n'aurait pas dû être omise (снисходительно).

Page 368, ligne 22. ... *Vassilissa.* — en français *Basilisse.*

Page 370, ligne 20. *Il lui arrivait parfois de gémir* ... — *de meugler* serait plus juste (мычать).

Page 372, ligne 28. *Petite bière.* — Plus précisément, le *kvass* est une boisson fermentée, à base de pain noir et de malt.

Page 377, ligne 20. *J'ai tant de respect pour vous !* — Addition du traducteur.

Page 377, ligne 28. ... *du pas lent et grave d'un diplomate qui vient d'entamer une grande négociation.* — L'auteur a tout simplement écrit : *d'un pas lent et balancé* (лѣнивымъ и развалистымъ шагомъ). Le traducteur brode ; au reste les explications que donne Reiff pour развалистый : *penchant, qui menace ruine,* ne pouvaient pas le mettre sur la voie.

Page 378, ligne 4. ... *couvert d'un traversin rayé...* — L'usage des traversins est inconnu en Russie ; le texte porte пуховикъ, qui veut dire *couette, lit de plume.* C'est Reiff qui doit avoir induit le traducteur en erreur, car il traduit le mot par : *traversin de duvet.*

Page 379, ligne 2. *Onicime se reprit* ... — Non, *sourit* (осклабился). Le mot est dans Reiff.

Page 379, ligne 24. ... *c'est un maître.* — Le traducteur a raison d'interpréter le *barine* russe, mais il le rend trop uniformément par *maître* ; ici *un monsieur* conviendrait mieux.

Page 379, ligne 25. *Il s'entend bien mieux que moi* ... — Contresens. Lisez : *Bien entendu... je...* (Разумѣется... я...). Reiff ne donne pas cette expression Pourtant deux fois au cours de ce récit (pp. 372 et 403), le traducteur la rend par *certainement*, ce qui est exact.

Page 382, ligne 2. *Pétouchkof se tourna sur son lit.* — Le traducteur omet : *cligna des yeux et...* (замигалъ глазами).

Page 384, ligne 8. *Soyez le bienvenu, père.* — Ici aussi, le traducteur, qui ne veut pas farcir sa version de vocables russes, a raison de traduire le mot *batiouchka.* Mais *père* est-il bien heureux ? *Mon bon monsieur* vaudrait peut-être mieux.

Page 384, ligne 27. ... *d'ailleurs c'était un homme de la classe supérieure.* — Ou plus exactement : *un homme, qui n'était pas sans occuper un certain rang dans la hié-*

rarchie, chose qui impose aux gens du commun (все же былъ человѣкъ не безчиновный).

Page 386, ligne 18. ...*je ne sais quel homme d'esprit allemand*... — *Allemand* ne figure pas dans le texte.

Page 386, ligne 21. ...*et il était parfaitement heureux*. — *Il se sentit chaud à l'âme* (Его душа согрѣлась), ajoute le texte.

Page 387, ligne 26. *Jeu de cartes*. — Très facile, voire enfantin, analogue à notre bataille. *Douraki* est le pluriel de *dourak*, sot. Le sot est le perdant. Mérimée parlera de ce jeu dans *Lokis* (éd. L. Lemonnier, p. 99).

Page 388, ligne 19. ...*un entonnoir*... — Plutôt *un siphon* (sens donné par Reiff), *un tastevin* (ливеръ).

Page 388, ligne 22. *Peter Petrovitch*. — *Peter* n'est ni français ni russe ; si le traducteur tenait à maintenir la forme russe, il fallait écrire *Piotr*.

Page 393, ligne 1. ...*chez Matréna*. — De même ici pourquoi ne pas écrire *Matrone?*

Page 394, ligne 22. *Pardonne à un ancien, à un pauvre diable*. — *Pardonne au vieillard que je suis*, dit simplement le texte (Прости меня, стараго человѣка).

Page 396, ligne 17. ...*cinq ou six volumes de romans imprimés à Moscou*. — J'aimerais mieux : *quatre ou cinq méchants romans moscovites* (штукъ пять сѣрыхъ московскихъ романовъ). Il s'agit de publications à bon marché dans le genre de notre *Bibliothèque bleue*.

Page 396, ligne 18. ...*une arithmétique de Nazarof*. — Stépane Nazarof, officier du génie, professeur de mathématiques à l'École militaire fondée par Pierre le Grand. Ses manuels connurent une grande vogue au XVIII[e] siècle ; sa *Géométrie pratique* notamment eut trois éditions de 1760 à 1775.

Page 396, ligne 20. ...*l'histoire de Kaïdanof*... — Les ma-

nuels d'histoire d'Ivan Kouzmitch Kaïdanof († 1843), professeur au Lycée de Tsarskoé Sélo, firent longtemps autorité dans les établissements d'enseignement russes.

Page 396, ligne 21. ...*pour l'année 1809*... — *1819*, indique le texte russe.

Page 396, ligne 23. ... *la Nathalie Dolgoroukof de Kozlof* ... — Ivan Ivanovitch Kozlof est un poète du groupe pouchkinien, aujourd'hui plutôt oublié. Il devint aveugle en 1821 et publia en 1828 le poème auquel Tourguénief fait ici allusion, et dont le titre exact est : *La princesse Nathalie Borissovna Dolgoroukaïa*.

Page 396, ligne 28. *Journal périodique*. — Pourquoi *journal* quand la note précédente indique *revue* ? Il s'agit bel et bien de deux revues. La *Bibliothèque pour la lecture* ou mieux le *Cabinet de lecture*, — car tel est le vrai sens de Библіотека для Чтенія — fondée en 1834 à Saint-Pétersbourg par Senkovski et Gretsch, connut pendant une trentaine d'années un très gros succès. Par contre la *Galathée, revue hebdomadaire de littérature, de romans et de modes*, fondée en 1829 à Moscou par S. Raïtch, ne vécut guère que deux ans ; Pouchkine y collabora.

Page 396, ligne 29. *Roman de Zagoskine*. — Cf. sur cet écrivain l'*Introduction*, p. XCII.

Page 397, ligne 21. ... *rebroussa ses cheveux*. — Manque dans le texte russe.

Page 399, ligne 29. ... *la conquête de Kazan par Ivan le Terrible*. — Suivant l'opinion la plus commune, la locution « orphelin de Kazan » remonterait en effet aux conversions intéressées des mourzas tatars dans le XVII[e] siècle, mais elle désigne d'ordinaire un *faux pauvre*, un habile fripon, tandis que Tourguénief l'emploie dans le sens d'*abandonné*. Il eût été préférable d'avoir recours, dans la traduction, à un équivalent.

Page 400, ligne 29.... *monnaie en cuivre*. — Le *groche*, de

l'allemand *Groschen*, était une pièce de deux kopeks. La locution : *n'avoir pas un groche* est demeurée dans la la langue et équivaut au français : *n'avoir pas le sou.*

Page 402, ligne 14. *Tout en feuilletant ses livres, il avait vanté à haute voix « les beautés de style » qu'offrait une nouvelle de la* Bibliothèque pour la lecture. — Cette phrase débute par un contresens et continue par une fioriture. Tourguénief a écrit : *Pétouchkof relut tous ses bouquins, vanta à haute voix une nouvelle...* (перечелъ всѣ свои книжонки, вслухъ похвалилъ одну повѣсть)

Page 404, ligne 12. ... *je vais m'habiller.* — Contresens. Le texte porte l'infinitif одѣваться! ordre laconique, qui peut s'interpréter par : *holà ! de quoi m'habiller.*

Page 405, ligne 16.... *emporté chez vous.* — Tourguénief ajoute : Вы вѣдь такой, прости Господи! ce qui peut se rendre par : *Vous n'en faites jamais d'autres, que Dieu me pardonne !* — Le traducteur, qui probablement n'a pas saisi le sens de Вы вѣдь такой, croit préférable de s'abstenir.

Page 407, ligne 22.... *Vassilissa parut.* — Tourguénief ajoute : *Il n'attendait que cela.* — Le traducteur omet cette phrase, et cette fois c'est lui qui semble avoir raison contre l'auteur, car elle est tout à fait inutile.

Page 410, ligne 7.... *une devineresse?* — Ce mot savant détonne dans la bouche d'Onésime. En russe le brave garçon emploie tout simplement le mot бабка, *rebouteuse, sage-femme.* C'est par ce dernier terme que Mérimée avait traduit l'expression dans le *Chien* (cf. *supra*, p. 327, ligne 29).

Page 410, ligne 25. *Père Ivan Afanaciévitch...* — Décidément ce *père* rend plutôt mal la nuance de respect caressant du батюшка russe. Mais ce mot est un de ceux qui désespéreront toujours les traducteurs.

Page 411, ligne 29. *Infusion de framboises.* — Dans la

médecine populaire russe ce sudorifique joue le rôle d'une véritable panacée.

Page 413, ligne 13. ... *ces filles et ces femmes...* — La bonhomie de ce morceau, comme d'ailleurs de tous ceux où Onésime a la parole, pâlit fatalement en français. On ne saurait en faire un grief au traducteur.

Page 414, ligne 23. *On ne peut pas le savoir.* — *J'pouvons pas savoir* rendrait peut-être mieux le populaire не могимъ знать.

Page 415, ligne 8. ... *il y a une vingtaine d'années.* — Non, mais : *dans les « années vingt »*, comme on compte en Russie (въ двадцатыхъ годахъ). Pour justifier l'équivalent employé, le traducteur aurait dû indiquer la date de la nouvelle (1847).

Page 415, ligne 12. ... *un homme replet...* — *d'une soixantaine d'années*, précise l'auteur.

Page 415, ligne 28. ... *une pipe à la main.* — ... *aux dents*, donne le texte.

Page 417, ligne 1. ... *allé marchir ! comme on dit en France!* — Ce *comme on dit en France* est une glose du traducteur. *Marchir* est plutôt une corruption de l'allemand *marschieren*. Le major déforme à plaisir les deux langues.

Page 418, ligne 1. ... *le petit cosaque...* — C'était alors la mode en Russie d'avoir un petit domestique, un groom affublé à la cosaque. Mérimée a écrit dans *Lokis* (éd. L. Lemonnier, p. 94) : « Tout à coup le comte voit arriver à bride abattue le petit cosaque de la comtesse, enfant de douze à quatorze ans. »

Page 420, ligne 1. ... *son abaque.* — Pourquoi employer ce mot savant et inusité, quand nous avons *boulier ?*

Page 420, ligne 10. ... *je vais vous détailler la somme.* — Le traducteur s'écarte un peu du texte, qui porte : *Voulez-vous vérifier ? — Ivan Afanaciévitch ne répondit rien. — Dix-huit dîners...*

Page 420, ligne 23. ... *en poussant les boules de l'abaque...* — Tourguéniev précise : *non de l'index, mais du médius.* Cette particularité ne peut guère être saisie que par les Russes, qui se servent toujours de l'index pour compter sur leur boulier.

Page 420, ligne 29. *Autre espèce de bière.* — Pas plus que le *kvass*, les *kislia-stchi* ne sont de la bière : c'est une boisson mousseuse à base de farine et d'orge fermenté.

Page 422, ligne 21. *Envoyez-la moi.* — Le texte ajoute : *mon brosseur vous réglera.*

Page 425, ligne 9. ... *dans son petit cabinet...* — Le traducteur rend bien ce mot каморка qui avait fait commettre à Mérimée un si joli contresens dans la *Dame de pique* (cf. t. I, la note de la p. 56, l. 25).

Page 426, ligne 11. *Ah ! reine Milikitrisse d'Astrakan que tu es !.* — La reine Milikitrissa est un personnage du conte populaire de *Bove Korolévitch*, lequel n'est pas autre chose qu'une déformation — par l'intermédiaire de l'italien et du serbe — de notre vieille chanson de geste *Beuves de Hanstone.* Milikitrisse, mère de Bove, incarne la ruse, l'astuce féminines. Le traducteur n'a sans doute pas compris de quoi il s'agissait ; Tourguénief aurait pu le renseigner, sinon sur l'origine du conte, laquelle n'a été connue que plus tard, du moins sur le sens de la locution. Il lui eût été alors facile de trouver un équivalent.

Page 430, ligne 18. *Il est vrai que tu es de la bourgeoisie.* — Ce mot rend mal ce qu'il y a de méprisant dans le мѣщанка russe. Mieux vaudrait dire peut-être : *Tu n'es qu'une fille du commun, c'est vrai...*

Page 431, ligne 28. ... *comme un enfant qu'on chagrine...* — Addition du traducteur.

Page 432, ligne 8. ... *avec son mari, un bourgeois de la ville.* — Le traducteur abrège ; l'auteur avait écrit : вмѣстѣ съ мужемъ своимъ, рыжеватымъ и под-

слѣповатымъ мѣщаниномъ Демофонтомъ, ce qui veut dire : *avec son mari, un certain Démophonte, individu myope et rousseau...* — Il ne faut pas trop serrer le sens de мѣщанинъ.

ÉTRANGE HISTOIRE

Cette nouvelle a été publiée en russe dans le *Messager de l'Europe* de janvier 1870 et en français dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1870, pp. 178-195. Bien que non signée, la traduction est pourtant de Mérimée (cf. *Introduction*, pp. CXVI-CXVIII). Elle a été reprise dans les *Étranges histoires*, Paris, Hetzel, s. d. [1873], in-12, 326 pp., où elle occupe la première place, pp. 1-34.

Je donne le texte de la *Revue des Deux Mondes*, le seul qu'ait pu revoir Mérimée.

A propos de cette nouvelle, Tourguénief écrit à Flaubert le 4 juin 1873 : « Vous avez raison de trouver le premier récit écourté, il fallait de bien plus grands développements ; ce sont des états psychologiques qu'il ne suffit pas d'indiquer ; mais la paresse ! » (*Correspondance avec ses amis français*. Paris, Fasquelle, 1901, p. 70.)

Page 435, ligne 1. ... *nous raconte M. C...* — ... *Mr X...* porte le texte.

Page 435, ligne 12. ... *le premier garçon...* — tout simplement *le garçon* (половой) ; il est douteux que cet hôtel en possédât plusieurs.

Page 435, ligne 13, ... *fort déluré...* — Non, *fort élégant, faraud* (весьма изящнаго).

Page 435, ligne 25. ... *représentez-vous des harengs pendus au séchoir...* — Équivalent malheureux pour rendre le dicton за хвость да и на сольнце ! employé par Ardalion. Le brave garçon se plaint de la triste situation

à laquelle l'émancipation réduisit les serfs domestiques. « *On nous a pris par les épaules* (mot à mot *par la queue*, comme un animal importun) *et jeté tout bonnement à la rue !* » Le traducteur ne paraît pas avoir vu de quoi il s'agissait.

Page 436, ligne 10. ... *les fermages...* — *d'eau-de-vie* ajoute l'édition Hetzel.

Page 437, ligne 25. ... *de ses plaisirs et de ses agréments...* — *des plaisirs et des agréments qu'elle offrait* (Hetzel).

Page 438, ligne 2. ... *toutes nos* intelligences. — Le traducteur tâche de rendre par *intelligence* une expression russe (всю нашу интеллигенцію) que l'auteur souligne comme néologisme et qui devait plus tard, légèrement détournée de son sens, se rendre en français par *les intellectuels*. Mieux vaudrait ici : *toutes les fortes têtes du pays*.

Page 438, ligne 20. ... *qui me suivait ; involontairement...* — L'édition Hetzel remplace le point et virgule par un point.

Page 438, ligne 25. ... *les côtelettes aux petits pois...* — En passant du français en russe, le mot *côtelette* a pris le sens de *boulette de viande hachée* ; c'est donc une erreur de le traduire — comme ne manquent pas de le faire tous les Russes — par son original.

Page 439, ligne 6. ... *à cadran blanc et chiffres violets...* — Non, mais : *dont le cadran blanc s'ornait d'une rose mauve* (съ лиловой розой на бѣломъ циферблатѣ).

Page 442, ligne 4. ... *des galoches...* — Russisme. Le texte indique : *d'énormes caoutchoucs* (огромныя галоши).

Page 442, ligne 15. ... *à deux étages* ... — Comme en Russie le rez-de-chaussée s'appelle *le premier*, cette maisonnette n'a en réalité qu'un étage.

Page 444, ligne 26. ... *ce soir...* — *après sept heures*, ajoute le texte (въ восьмомъ часу).

Page 444, ligne 29 et page 447, ligne 8. ... *au second...* — C'est-à-dire *au premier*, à la mode française.

Page 447, ligne 20. ... *dix autres encore...* — *se passèrent*, ajoute l'édition Hetzel.

Page 449, ligne 19. *Je frissonnai...* — L'édition Hetzel corrige à tort en : *je me secouai.*

Page 449, ligne 23. ... *et sa respiration...* — L'édition Hetzel supprime la conjonction.

Page 450, ligne 13. ... *mon père chéri...* — Le langage de la vieille, comme plus loin celui de l'innocent, est plutôt mal rendu.

Page 451, ligne 15. ... *chez moi, et me rappela...* — Pas de virgule dans l'édition Hetzel.

Page 451, ligne 18. ... *des contredanses françaises...* — Cette phrase est un peu abrégée dans la traduction. Lisez : *Vers dix heures du soir, j'étais déjà à ses côtés au milieu d'une salle qu'éclairaient une multitude de lampes en cuivre, et me disposais à exécuter les pas assez peu compliqués du quadrille français.*

Page 451, ligne 20. ... *d'assez jolies femmes...* — L'édition Hetzel supprime *femmes.*

Page 451, ligne 26. ... *tous ses mouvements...* — *Tous* manque dans l'édition Hetzel.

Page 453, ligne 17. ... *avec de la foi, autant qu'un grain...* — Pas de virgule dans l'édition Hetzel.

Page 453, ligne 27. ... *l'humilité...* — Le texte est plus fort : *l'humiliation* (уничиженіе).

Page 455, ligne 16. ... *les madones de Raphaël...* — Non : *préraphaélites* (до-Рафаэлевскихъ). Le reste de la phrase est une addition du traducteur.

Page 457, ligne 21. ... *le qvas...* — Pourquoi cette orthographe, quand ailleurs nous trouvons *kvas* (cf. *supra*, p. 372, l. 28 ? N'est-ce pas une nouvelle preuve que plusieurs personnes ont collaboré à la version de ces nouvelles ?

Page 458, ligne 15. *Seigneur Dieu, souverain de mon cœur !* — Non, *maître de ma vie* (Владыка живота моего).

Page 458, ligne 29. *Où est notre paradis ?... notre paradis de beauté ?...* L'édition Hetzel porte ici : *... notre paradis... notre doux paradis ?*

Page 459, ligne 8. *... son accès de gaieté...* — *acte son* porte l'édition Hetzel, ce qui est sans doute une coquille.

Page 459, ligne 10. *Étienne...* — Le traducteur, qui d'ordinaire maintient les prénoms russes (parfois même, nous l'avons vu, avec un certain pédantisme), a cette fois tort de rompre avec son principe. En effet, le Stépanytch que donne ici le texte n'est pas un prénom mais un patronymique : *fils d'Étienne.* Les gens du commun se désignent le plus souvent de cette manière ; de même en France une femme du peuple désignera son mari plutôt par son nom de famille que par son prénom.

Page 461, ligne 9. *... sur son ennemi...* — *sur l'ennemi de Dieu,* corrige l'édition Hetzel.

Page 463, ligne 3. *... l'insensé...* — *l'innocent* (Hetzel).

Page 463, ligne 26. *C'est une dame...* — Non, *une demoiselle* (барышня).

Page 464, ligne 27. *... immobiles comme autrefois.* — L'édition Hetzel ajoute après *immobiles* une virgule qui serait mieux à sa place avant le mot. En effet le texte russe попрежнему неподвижные глаза montre que *comme autrefois* se rapporte à *immobiles* et non à *fixer.*

Page 465, ligne 18. *... l'insensé...* — L'édition Hetzel croit bon de gloser ce mot en : *l'être immonde accroupi devant elle.*

Page 465, ligne 28. *... Vainement je lui parlai de son père...* — De cette phrase l'édition Hetzel en fait deux : *Je lui parlai de son père... Rien n'y fit.*

Page 466, ligne 22. *... de l'existence. Pourquoi ?* — *... de l'existence et pourquoi ?* (Hetzel).

Page 466, ligne 29. *... il n'y avait rien d'impur...* — Pour

éviter sans doute la répétition de deux *avait* dans la même ligne, l'édition Hetzel donne ici : *il n'y a rien...*

Page 467, ligne 19. ... *une santé de fer.* — Tourguénief ajoute : Развѣ падучая его сломила, *à moins que l'épilepsie ne l'ait terrassé.*

ADDENDA

Tome I, page xxiv, ligne 17. — Au lieu de *Xavier* Doudan, lire : *Ximénès* Doudan.

Tome I, page xxv, ligne 7. — A cette liste il convient d'ajouter Paul Albert, qui octroie généreusement à Mérimée la paternité de la *Dame de Pique* et du *Coup de pistolet* : « Le surnaturel, les monstruosités l'attirent. C'est à ce goût que nous devons *Lokis*, la *Vénus d'Ille*, la Dame de pique, le Coup de pistolet, les *Ames du purgatoire.* On le suit avec un intérêt inquiet, comme dans les ténèbres. Sans faire de réflexions il va, il va toujours, il arrive à la catastrophe. Vous en penserez ce que vous voudrez ; lui, il a fait son conte. » (*La Littérature française au XIX*e *siècle*, Paris, Hachette, 1882, t. II, p. 306.)

Tome II, page 473, ligne 11. — Le rapprochement a déjà été fait par Paul Albert : « Mérimée, qui est un artiste, choisit, ne garde que l'indispensable. Là est son génie. *L'art de choisir*, tout est là » (*op. cit.*, p. 305).

Tome II, page 474, ligne 6. — Ce jugement a inspiré au même critique la conclusion de son étude sur notre auteur : « Mérimée est de cette école : c'est un observateur qui n'est pas infidèle, mais qui reste incomplet » (*ibid.*, p. 308).

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

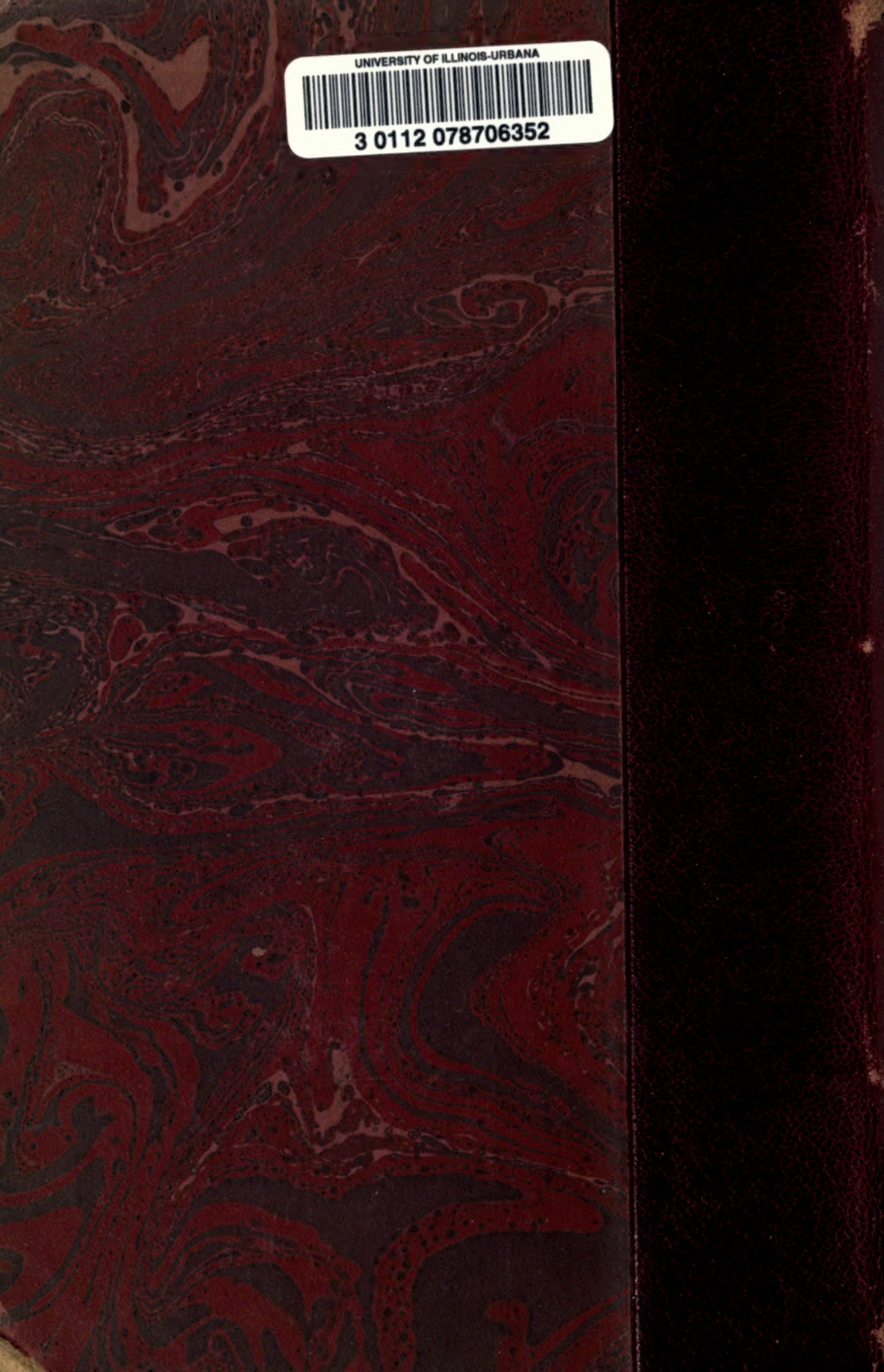
MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

[illegible]

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MCMXXXII.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 078706352